



NUNC COGNOSCO EX PARTE



THOMAS J. BATA LIBRARY  
TRENT UNIVERSITY









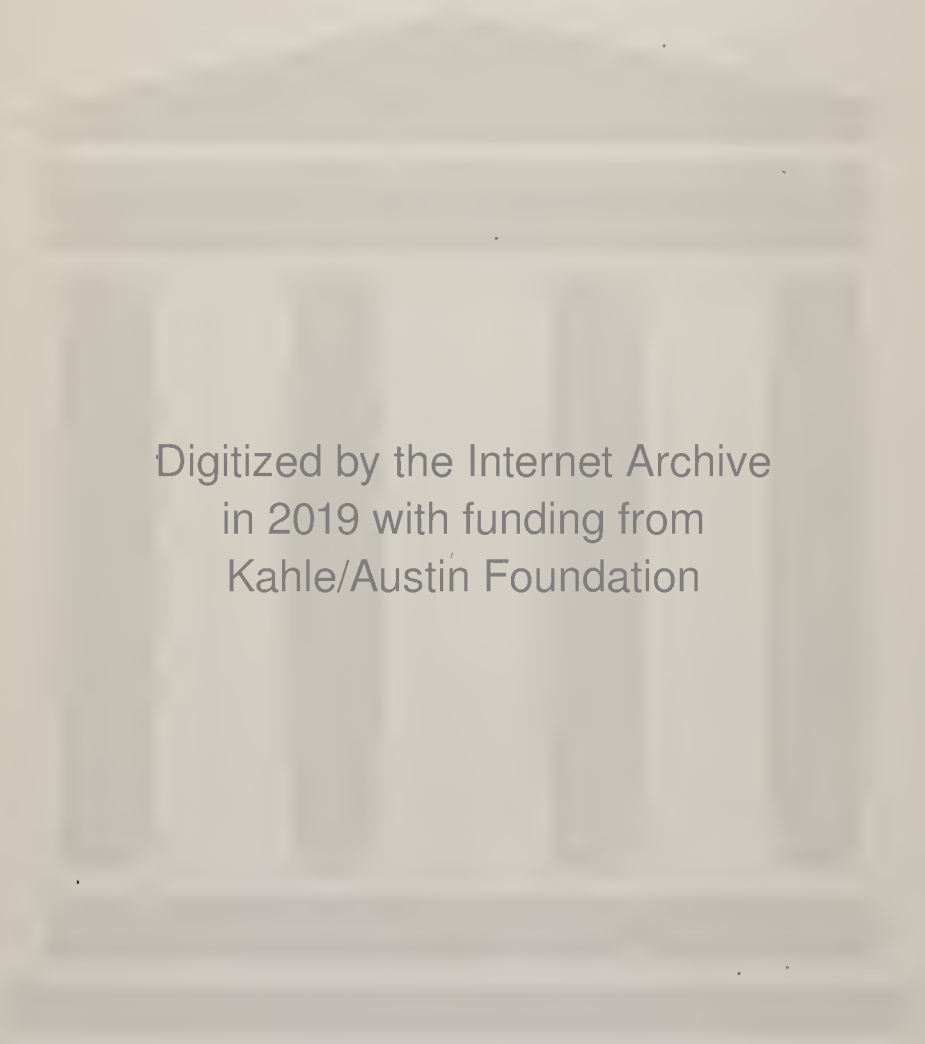












Digitized by the Internet Archive  
in 2019 with funding from  
Kahle/Austin Foundation

L'ÉGLISE CATHOLIQUE  
DANS L'OUEST CANADIEN .

AUTRES  
OUVRAGES HISTORIQUES  
DU MEME AUTEUR

---

<b>Au Pays de l'Ours Noir</b> ; 1 vol., Paris, 1897.....	<i>Epuisé</i>
<b>La Colombie Britannique</b> (dans les <i>Missions catholiques françaises au XIX<sup>e</sup> siècle</i> , vol. VI; Paris, 1903).....	
<b>History of the Northern Interior of British Columbia</b> ; 1 vol., 3 <sup>e</sup> édition; Toronto, 1905.....	\$2.75
<b>Aux Sources de l'Histoire manitobaine</b> ; 1 vol., Québec, 1908.....	<i>Epuisé</i>
<b>History of the Catholic Church in Western Canada</b> ; 2 vols., Toronto, 1910.....	\$4.50
<b>Dictionnaire historique des Canadiens et des Métis français de l'Ouest</b> ; 1 vol., 2 <sup>e</sup> édition, Québec, 1912....	\$1.50
<b>Catholic Indian Missions in Canada</b> (et beaucoup d'autres articles dans la <i>Catholic Encyclopedia</i> ).....	
<b>The Roman Catholic Church West of the Great Lakes</b> (dans <i>Canada and its Provinces</i> , vol. XI; Toronto, 1918)..	
<b>Histoire abrégée de l'Ouest canadien</b> ; 1 vol., Saint- Boniface, 1914.....	.50
<b>Les Droits historiques du Français dans l'Ouest canadien</b> (Introduction au <i>Sang Français</i> de M. de Trémaudan; Winnipeg, 1918).....	
<b>Vie de M<sup>gr</sup> Langevin</b> ; 1 vol., 3 <sup>e</sup> édition; Saint-Boniface, 1 vol., 1919.....	\$1.75

EN PREPARATION

- Du Pays de l'Ours Noir**, 1 vol.
- Mémoires d'un Centenaire** (le R. P. D. Dandurand, O.M.I.), 1 vol



# HISTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE DANS L'OUEST CANADIEN

Du Lac Supérieur au Pacifique

(1659-1915)

PAR LE

R. P. MORICE, O. M. I.

Licencié ès lettres et Lsuréat de la Société de Géographie de Paris ;  
Membre de la Société Historique et Scientifique du Manitoba ; de la Société  
Historique de St-Boniface ; de l'Association Artistique, Historique et  
Scientifique de Vancouver ; de la Société d'Histoire naturelle de la  
Colombie Britannique ; de la Société de Philologie de Paris ; de  
l'Association Anthropologique d'Amérique ; des Sociétés  
de Géographie de Neuchâtel (Suisse) et de Québec,  
du Comité Ethnologique de l'Association Bri-  
tannique pour l'Avancement des Sciences ;  
du Club Anthropologique d'Ottawa, et  
Membre honoraire du Royal Ins-  
titut Canadien de Toronto.

AVEC DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

VOL. II

SAINT-BONIFACE  
CHEZ L'AUTEUR  
Ave. Provencher

MONTREAL  
GRANGER FRÈRES  
43, rue Notre-Dame O.

1922



BX 1421 .M58 1921 v. 2

# L'ÉGLISE DANS L'OUEST CANADIEN

LIVRE III

VERS LE NORD (Suite)

---

CHAPITRE VI

LE P. TACHÉ NOMMÉ ÉVÊQUE

1849-51

M<sup>gr</sup> Provencher ne prit ostensiblement aucune part aux démarches qui eurent pour résultat la proclamation populaire de l'abolition du monopole de la traite des fourrures, bien qu'il fût secrètement tenu au courant de tout ce qui se préparait, ou se passait. Des soucis plus en rapport avec l'esprit de sa vocation obsédaient alors son esprit. Il était maintenant persuadé que, bien qu'encore robuste en dépit de ses 63 ans, il ne pouvait vivre longtemps. Après ce qu'il savait des délais qui avaient accompagné la nomination de plusieurs évêques et des inconvénients qui s'en étaient suivis, il était tourmenté par la peur de mourir sans un coadjuteur, qui pût lui succéder *ipso facto* en cas de décès, et prévenir ainsi les difficultés d'un long interrègne.

Ensuite, il y avait dans l'ouest, et surtout dans le nord, ces nombreux néophytes, fruit de l'activité évangélique de MM. Thibault, Laflèche et Bourassa, ainsi que du P. Taché, qui, faute d'évêque pour les visiter, n'étaient point encore devenus parfaits chrétiens par le sacrement de confirmation. Or il lui était absolument inutile de penser

les voir jamais lui-même, étant donné l'impossibilité où il se trouvait de voyager. Il lui fallait donc quelqu'un qui pût le remplacer près d'eux.

Nous avons vu que sa première pensée avait été pour M. Laflèche. Il lui avait même obtenu des bulles, qui le nommaient évêque d'Arath, et, devant les objections du missionnaire, l'avait fait venir à Saint-Boniface, pour pouvoir juger par lui-même de la valeur de ses excuses. Laflèche était arrivé peu après les troubles que nous venons de raconter. Il boitait affreusement, par suite de douleurs rhumatismales et de plaies aux jambes. Il ne fallait donc pas penser à lui.

Comme la mission de Saint-François-Xavier n'occasionnait pas nécessairement de grands déplacements, le prêtre invalide y fut nommé.

A Saint-Boniface, deux jeunes Oblats, les PP. Augustin Maisonneuve et Jean Tissot<sup>1</sup>, étaient arrivés de France l'année précédente (1848), et n'attendaient qu'un mot des autorités pour voler à l'Ile-à-la-Crosse, où les PP. Taché et Faraud faisaient des merveilles. Quant au P. Aubert, il fut rappelé au Canada en 1850, en sorte que, laissé à lui-même, le vénérable évêque du Nord-Ouest n'en sentit que plus la nécessité d'avoir quelqu'un qui pût l'aider à porter le fardeau qui commençait à peser d'une manière inquiétante sur ses épaules.

Il désespérait de M. Laflèche. En dehors de lui, il n'avait aucun choix: malgré sa jeunesse, le P. Taché était évidemment l'homme de la situation. Il connaissait le pays et plusieurs de ses langues, était capable et instruit, et, par-dessus tout, il appartenait à une congrégation religieuse. Une fois sacré, cette congrégation ne pourrait en honneur abandonner les missions qu'il serait appelé à diriger. "Il faut que ce diocèse tombe aux Oblats; il ne pourra pas se

1. Ce dernier n'était que scolastique lorsqu'il arriva à Saint-Boniface.



pourvoir de sujets sans cela", mandait-il à M<sup>gr</sup> Turgeon<sup>2</sup>.

En conséquence, après avoir demandé le consentement de M<sup>gr</sup> de Mazenod, son supérieur général, il pria Rome de remplacer par son nom celui de M. Laflèche sur les bulles qui avaient été expédiées pour ce dernier<sup>3</sup>.

La lettre que M<sup>gr</sup> Provencher écrivit alors au fondateur des Oblats est trop importante pour que nous n'en détachions pas quelques passages concernant l'élu de son cœur. "Il a fait d'excellentes études classiques", disait l'évêque missionnaire; "il a étudié la théologie chez les Sulpiciens de Montréal, et, depuis qu'il est employé dans les missions, il a appris deux langues, avec la connaissance desquelles il peut évangéliser les nations sauvages presque jusqu'au pôle. Outre cela, il sait passablement l'anglais, langue nécessaire partout dans ce pays. Il a réussi au delà de mes espérances à faire connoître Dieu aux nations des Cris et des Montagnais.

"M<sup>gr</sup> Guigues<sup>4</sup> a connu le sujet en question et Monseigneur de Montréal a été son évêque; tous deux pourront rendre témoignage en sa faveur. Je mets tout entre leurs mains, ainsi qu'en celles des autres suffragants. Votre Grandeur pourra hâter la procédure à Rome par son influence. Un évêque jeune et robuste, connaissant les missions, pourra les visiter et en établir d'autres. Je ne suis plus capable de ces pénibles excursions... Il est probable que les évêques du Canada, par l'organe de leur métropolitain, vous adresseront la même demande que moi"<sup>5</sup>.

Telle était en partie la lettre de l'évêque du "Nord-Ouest". Ici nous ne pouvons nous empêcher d'admirer les voies de la Providence et les moyens dont elle se sert

2. Le 28 août 1849.

3. Saint-Boniface; 29 nov. 1849.

4. Alors évêque de Bytown (Ottawa) et premier provincial des Oblats au Canada.

5. Lettre du 29 nov. 1849.

pour arriver à ses fins. La révolution de 1848 avait laissé des traces sur presque tous les points de l'Europe continentale, mais surtout en France, où elle avait pris naissance. Or, à cette époque comme aujourd'hui, la France, à elle seule, contribuait autant au soutien des missions étrangères que tous les autres pays ensemble. A cause des troubles qui venaient de la bouleverser, on craignait que la source de sa générosité ne fût tarie. D'où la nécessité, pensait-on, non seulement d'épargner, mais même de ne garder que les missions qui ne pouvaient être abandonnées sans trop de préjudice pour les âmes.

Le cas des postes qui dépendaient de la Rivière-Rouge était encore plus désespéré. On avait représenté à M<sup>gr</sup> de Mazenod que le pays où ils se trouvaient n'avait aucun avenir, et ne pourrait même pas fournir plus de travail que de ressources à ses Oblats<sup>6</sup>. Il était donc plus que vraisemblable que si la lettre de M<sup>gr</sup> Provencher était parvenue au supérieur général avant que Rome eût tranché la question, il aurait refusé son consentement à une mesure qui était l'équivalent d'une acceptation irrévocable du fardeau de ces missions<sup>7</sup>.

Mais, par suite de circonstances inconnues, cette lettre resta avec d'autres à Montréal, et elle n'arriva à Marseille qu'après l'émission des bulles qui nommaient le P. Taché évêque d'Arath *in partibus infidelium* et coadjuteur de M<sup>gr</sup> Provencher, avec droit de future succession (24 juin 1850).

L'évêque nommé n'avait encore que vingt-sept ans.

Dans le premier moment de surprise causée par le manque d'explications, M<sup>gr</sup> de Mazenod fut porté à regarder cette nomination comme un mauvais tour que

6. "Il m'a écrit qu'il étoit décidé à les rappeler tous", affirmait alors M<sup>gr</sup> Provencher.

7. La suite fera voir quel était la nature de ce fardeau.

lui jouait l'évêque canadien<sup>8</sup>. Mais il reconnut bientôt le doigt de Dieu dans cette mesure et les circonstances qui l'avaient accompagnée. Bien que l'élévation d'un des siens à l'épiscopat, dans cette partie lointaine de l'Amérique, dût réduire à néant tous les plans qu'il avait mûris au sujet des missions qui s'y trouvaient, il ordonna au P. Taché de traverser l'océan sans retard, et de venir se faire sacrer en France par son père en Dieu.

Pendant que ces arrangements se faisaient pour le plus grand bien des âmes, celui qui en était l'objet principal continuait ses travaux apostoliques à environ quinze cents milles au nord de Saint-Boniface, sans songer le moins du monde à la haute destinée qu'on lui préparait. En 1849, un courrier lui avait apporté, à lui et à son *socius*, le P. Faraud, la nouvelle de la révolution en France, laquelle allait, disait-on, réduire notablement les recettes de l'œuvre de la Propagation de la Foi. En prévision de cette éventualité, le P. Aubert, supérieur des deux missionnaires, donnait à entendre qu'on devrait probablement abandonner leur mission dans un avenir prochain.

A cette nouvelle, ils écrivirent immédiatement une lettre, conçue à peu près dans les termes suivants, qui en reproduisent fidèlement le sens, sinon absolument le texte :

8. Il m'a écrit... que je lui avois joué un tour, en ne le prévenant pas à temps du choix que j'avois fait de M<sup>gr</sup> Taché pour mon coadjuteur", écrivait peu après M<sup>gr</sup> Provencher, qui, loin de s'en troubler maintenant que la nomination était assurée, ajoutait au contraire: "Moi je crois que c'est Dieu qui lui en a joué un plus beau, le mettant dans la nécessité de ne pas abandonner un de ses enfans. Que seroit devenu le pays, avec tous ses sauvages abandonnés tout à coup? Ces missions n'auraient jamais repris".

M<sup>gr</sup> de Mazenod était d'autant plus autorisé à s'étonner de ce qu'il pouvait prendre pour du sans-gêne chez l'évêque du Nord-Ouest, que celui-ci lui enlevait l'un de ses meilleurs sujets sans même l'en avertir, que ce même prélat avait négligé de lui écrire à l'arrivée des Oblats, cinq ans auparavant, et qu'il n'avait pas correspondu avec lui une seule fois depuis.

“La nouvelle que contient votre lettre nous afflige, mais ne nous décourage pas; nous savons que vous avez à cœur nos missions, et nous ne pouvons pas supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous procurer des pains d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose: la permission de continuer nos missions. Les poissons du lac suffiront à notre existence, les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas”<sup>9</sup>.

Tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir l'arôme d'héroïsme qui se dégage de ces lignes. Le Nord-Ouest avait enfin des prêtres qui ne regardaient point en arrière, après avoir mis la main à la charrue!

Il nous suffira d'ajouter que la prière des zélés missionnaires fut exaucée. On les laissa continuer leurs travaux, aidés, depuis le mois de juillet 1846, par le F. Dubé, qui se chargea des intérêts matériels de leur établissement à l'Ile-à-la-Crosse<sup>10</sup>.

Pendant ce temps, le ministère auprès des sauvages du sud, Cris et Sauteux, était moins attrayant, parce que moins consolant. Au lac Manitoba, par exemple, le P.

9. *Vingt années de missions*, p. 30.

10. La vocation de cet humble religieux, le premier, comme nous l'avons dit, des frères convers de l'Ouest, avait une étroite connexion avec l'arrivée des tout premiers Oblats en Amérique. M. Dubé se trouvait à New-York lorsque le P. Honorat et ses compagnons y débarquèrent en 1841. Ces missionnaires y passèrent le dimanche, et leur maintien recueilli à l'église fit une telle impression sur lui, qu'il voulut les suivre au Canada, où ils se rendaient.

Malgré une santé assez peu satisfaisante, le F. Dubé s'acquitta de son mieux de ses fonctions de cuisinier à l'Ile-à-la-Crosse, jusqu'à l'arrivée des sœurs à cette mission. Il fut alors chargé de la surveillance des enfants que celles-ci élevaient. Il mourut à son poste le 29 avril 1872, et fut, à sa demande, enterré entre les deux derniers sauvages qui étaient passés de vie à trépas.



Bermond s'efforçait, avec assez peu de succès, de dresser les derniers au joug de l'Évangile. Après les avoir plusieurs fois visités à la baie des Canards, il avait formé le projet de faire venir les anciennes ouailles de M. Darveau s'établir sur cette pièce d'eau, au lieu de fréquenter exclusivement le lac Winnipegosis. Ce changement dans leur rendez-vous aurait rendu bien plus facile la desserte de leur mission, et les aurait en même temps éloignés de ceux des leurs qui étaient passés au protestantisme.

Il fonda donc, vers 1848, au milieu des pêcheurs métis éparpillés un peu partout à l'extrémité méridionale du lac Manitoba, à quelque trois milles au sud du moderne Saint-Laurent, une mission qu'il mit sous le vocable gracieux de Notre-Dame du Lac. Il s'y bâtit même une maison convenable, dans laquelle il fut heureux de loger, en 1849, un confrère dans la personne du P. Tissot. Mais le vieux levain d'animosité et d'indépendance introduit parmi les Sauteux, par le catéchiste indien dont nous avons parlé à l'occasion de la mort de M. Darveau, persistait malgré les efforts du prêtre, et l'on assure même que la vie du P. Bermond fut au moins une fois en danger au milieu d'eux.

C'est à la même époque qu'il faut reporter la fondation (8 septembre 1849) de la mission du lac Athabaska. Le P. Faraud en fut le premier titulaire, et, en raison de la date de son inauguration, le jeune missionnaire la mit sous la protection de la Sainte Vierge, et l'appela mission de la Nativité <sup>11</sup>.

Il nous faut aussi compter parmi les incidents de bonne augure au crédit de la même année le passage, à la Rivière-Rouge, d'un prêtre qui devait, avant longtemps, s'enrôler sous la bannière de Marie Immaculée, dans la congrégation des Oblats. Il était alors stationné à Pembina, avec M.

11. Cette mission se trouve non loin du fort Chippewayan, sur la rive septentrionale de cette grande pièce d'eau.

Belcourt qui, cet automne, avait été heureux de recevoir l'apport de ses services, mais ne devait pas en jouir plus de deux ans. Dans une lettre à M<sup>sr</sup> Turgeon, en date du 30 novembre 1849, Provencher dit que "M. Lacombe nous a bien plu". Cette simple mention doit suffire pour le présent. Ce nom reviendra plus d'une fois sous notre plume dans les pages qui vont suivre. De fait, peu de missionnaires doivent attirer l'attention de nos lecteurs au même point que celui qui le portait.

Au printemps de 1850, les PP. Maisonneuve et Tissot remplacèrent le P. Faraud à l'Ile-à-la-Crosse, et se mirent à apprendre de leur mieux les langues indiennes, sous la direction du P. Taché, qui, depuis le départ de M. Laflèche, était le supérieur de ce poste.

Quant au P. Faraud, telle était la facilité avec laquelle il se faisait à une nouvelle position, qu'on le prit bientôt pour un vétéran, familier avec tout ce qui touchait aux Indiens. Le lieutenant Hooper, de l'expédition du *Plover* en quête de sir John Franklin, le rencontra, le 14 juillet 1850, au fort Chippewayan, lac Athabaska. Il le mentionne avec complaisance, tout en défigurant quelque peu son nom, au cours d'un livre assez intéressant qui décrit son voyage des côtes sibériennes au cœur du Grand-Nord canadien.

"Nous fûmes", dit-il, "reçus poliment par M. Todd, et présentés au souper au père Pharoux, missionnaire français de la religion catholique romaine, avec lequel j'eus le privilège et le plaisir d'une conversation très intéressante. Monsieur Pharoux paraît avoir consacré beaucoup de temps à l'étude des Indiens de cette localité"<sup>12</sup>.

L'explorateur anglais entre alors dans une série de détails sur les langues montagnaise et crise, qui dénotent chez son interlocuteur une rapidité de perception peu commune,

12. *Ten Months among the Tents of the Tuski*, p. 403.

avantage qui ne pouvait évidemment que l'aider beaucoup à gagner le cœur de ses ouailles.

Cependant, son ancien supérieur, le P. Taché, était allé visiter différents camps de Montagnais et de Cris séparés les uns des autres par de grandes distances, lorsque, de retour à sa mission de l'Ile-à-la-Crosse en février 1851, il fut comme foudroyé par la nouvelle de son élévation à l'épiscopat. Son évêque le mandait à Saint-Boniface, et son propre supérieur religieux lui écrivait dans le même sens. Le jeune prêtre n'avait qu'à obéir.

A Saint-Boniface, il trouva une lettre de M<sup>gr</sup> de Mazenod, qui lui ordonnait, au nom de la sainte obéissance, de partir immédiatement pour Marseille. Le fondateur des Oblats voulait voir ce jeune fils, dont on lui disait tant de bien.

Aux pieds du prélat, dont le port majestueux en aurait imposé s'il ne se fût montré si paternel, le missionnaire crut qu'il pourrait encore écarter le fardeau dont ses faibles épaules étaient menacées. Mais de Mazenod savait ce qu'il voulait, et il n'était pas homme à changer d'opinion une fois qu'il s'était persuadé que telle ou telle mesure était nécessaire au bien de l'Église.

—Tu seras évêque, lui déclara-t-il donc sur ce ton de familiarité qu'il affectait avec la plupart de ses enfants spirituels.

—Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison ?

—Le Saint-Père t'a nommé, et lorsque le Pape parle, c'est Dieu qui parle.

—Pourtant, Monseigneur, je voudrais rester Oblat.

—Certes, c'est bien ainsi que je l'entends.

—Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse.

—Comment! la plénitude du sacerdoce excluait la perfection à laquelle tout religieux doit aspirer ?

Puis, se redressant de toute sa taille, avec la noble dignité qui le caractérisait :

—Personne n'est plus évêque que moi, dit-il, et bien sûr personne n'est plus oblat non plus<sup>13</sup>.

Le P. Taché fut donc sacré le 23 novembre 1851, à Viviers, dans le sud de la France<sup>14</sup>. Puis il fut nommé vicaire des missions du Nord-Ouest canadien, c'est-à-dire supérieur de tous les Oblats, en tant que religieux, qui se trouvaient dans ce pays. Il se rendit peu de temps après à Rome, où il obtint que le titre d'évêque du Nord-Ouest, que portait M<sup>gr</sup> Provencher et qui n'avait pas grand sens, fût changé en celui d'évêque de Saint-Boniface.

Dans son zèle pour la propagation de la foi catholique, le titulaire du nouveau siège avait demandé à une autorité bien différente, la compagnie de la baie d'Hudson, d'établir une mission permanente à la factorerie de York, pour les employés catholiques qui s'y trouvaient, ainsi que pour ceux des Indiens qui se sentiraient attirés à embrasser la religion dont il était le chef dans l'Ouest. Et comme il connaissait la répugnance de certains personnages pour une pareille fondation, M<sup>gr</sup> Provencher avait cru bon de s'effacer et de laisser le coadjuteur de Québec, l'évêque de Montréal et ceux de Martyropolis et de Bytown (Ottawa) transmettre eux-mêmes sa requête. Néanmoins, cette permission fut refusée, sous prétexte que "la collision des croyances hostiles, qui ne pourrait manquer de résulter de l'adoption de pareille mesure, serait injurieuse aux intérêts spirituels et temporels des Indiens"<sup>15</sup>.

Sans se laisser abattre par cette rebuffade, les mêmes prélats firent une nouvelle tentative dans le même sens, en janvier de l'année suivante. Ils regrettaient l'aversion

13. *Vingt années de missions*, p. 41.

14. Dont un autre Oblat, M<sup>gr</sup> H. Guibert le futur cardinal-archevêque de Paris, occupait alors le siège.

15. A. Barclay, secrétaire de la compagnie de la baie d'Hudson. 24 août 1850.



pour leur Église que trahissait ce refus, et étaient peînés des raisons sur lesquelles on se basait, après que les missionnaires catholiques avaient toujours travaillé pour les meilleurs intérêts du peuple, sans distinction de croyances, au lieu de causer des collisions qui auraient milité contre l'objet même de leurs travaux.

Ils terminaient ainsi leur mémoire: "Inutile de rappeler à votre comité les puissants motifs qu'a votre honorable compagnie d'user de sa charte avec une telle modération, que cette charte ne provoque point de plaintes contre les immenses privilèges qu'elle confère". Cette attaque voilée du document autour duquel avaient roulé tant de débats ne fut point du goût des potentats du commerce des pelleteries. Leur seconde réponse fut encore plus décourageante que la première. Ils disaient aux évêques:

"Le comité est persuadé que si vous relisez les mots auxquels vous faites allusion, vous verrez que c'est contre l'hostilité des croyances, et non contre ceux qui les professent, qu'il est anxieux de protéger les indigènes de son territoire. Pour ces raisons et d'autres encore, il a fait des préparatifs, par la dotation du diocèse de la terre de Rupert<sup>16</sup>, pour étendre davantage dans le pays le système de missions adopté par l'Église d'Angleterre, qu'il se propose d'aider autant qu'il est en son pouvoir. Et il n'a aucune crainte de perdre dans l'estime publique, ou de mettre sa charte en danger, en préférant les missionnaires protestants aux prêtres catholiques romains comme instructeurs de la population indigène"<sup>17</sup>.

Après une semblable admission de partialité, il n'y avait plus rien à espérer de ce côté pour les missionnaires catholiques, et on laissa tomber la question.

16. Nom anglais de l'immense territoire qui comprenait alors l'Assiniboia et les pays circonvoisins jusqu'à la baie d'Hudson.

17. A. Barclay aux mêmes, 14 fév. 1851.

## CHAPITRE VII

### BATAILLE AVEC LES SIOUX

1850-51

Dans l'impossibilité de rien faire pour les catholiques du fort York, M<sup>gr</sup> Provencher tourna son attention vers un poste plus près de lui. Dans le cours de 1850, les métis de Saint-François-Xavier reçurent donc deux religieuses, les sœurs Lagrave et Lafrance, qui fondèrent immédiatement une école pour les enfants de cette localité, auxquels l'étude des lettres n'était d'ailleurs pas nouvelle, ainsi que nous l'avons vu. Ce premier essaim de la ruche de Saint-Boniface s'arrêta dans les halliers de l'Assiniboine le 5 novembre 1850. Ses membres allaient reproduire dans ces parages les merveilles de pieuse industrie qui réjouissaient les bords de la Rouge depuis plus de six ans. Ils allaient, abeilles laborieuses du divin Apiculteur, élaborer et instiller dans les tendres intelligences qui leur étaient confiées le miel de la mentalité chrétienne, discrètement caché dans la cire de cette instruction profane qui passait pour la raison d'être exclusive de leur déplacement.

De son côté, l'autorité civile prenait certaines mesures qui ne pouvaient que favoriser, dans un autre ordre de choses, les établissements déjà existants sur la rivière Rouge et son principal affluent. Par exemple, le 16 décembre 1850, le conseil votait, à la demande de M. Laflèche, la somme de £50 pour l'inauguration d'un bac sur chacun de ces deux cours d'eau. Un nommé Narcisse Marion en eut la charge pendant les deux premiers mois; après quoi un M. McDougall en opéra un à ses propres frais. Nous pouvons aussi faire remarquer, comme preuve de l'estime dont jouissait déjà M. Laflèche, qu'il fut nom-



mé, le 27 novembre 1851, l'un des trois conseillers chargés de vérifier les comptes de la colonie.

Nous avons vu le comité de la compagnie de la baie d'Hudson, à Londres, montrer à l'endroit de la mission catholique de la Rivière-Rouge une hostilité à peine déguisée. Plus à même d'apprécier les services des prêtres catholiques, les autorités locales de cette corporation, et même les ministres protestants sur place, étaient moins mesquins que ses directeurs anglais, peu au fait des services qu'ils rendaient à la colonie. C'est ainsi que, le 1<sup>er</sup> mai 1851, le Rév. William Cochrane <sup>1</sup> proposa, et M. Laflèche appuya, au conseil d'Assiniboia, une motion à l'effet "que la somme de £100 fût prise dans les fonds publics, pour être divisée annuellement entre l'évêque de la terre de Rupert et l'évêque du Nord-Ouest, pour servir, à leur discrétion, à des fins d'éducation".

Cette proposition fut votée à l'unanimité.

L'année suivante, M. Laflèche appuya une proposition du D<sup>r</sup> Bunn, du même conseil, qui demandait que £15 fussent accordées chaque année pour des fins identiques au Rév. John Black, ministre presbytérien nouvellement arrivé dans la colonie. Cette motion recueillit également les suffrages de tous <sup>2</sup>.

Et pourtant elle fut désavouée, avec la précédente, par le comité de Londres, sous prétexte qu'elle "mettait les fonds publics à un emploi impropre" <sup>3</sup>.

Les préjugés religieux et l'étroitesse d'esprit que trahit ce désaveu ne datent pas d'hier, et ne semblent malheureusement pas en voie de disparaître des pays gouvernés

1. Dont le nom est souvent écrit Cockran dans les documents contemporains. Ce ministre était, au dire de G. BRYCE (*Hist. of the Hudson's Bay Company*, p. 299), "un homme de stature gigantesque et d'une bonhomie surprenante".

2. *Minutes of the Council*, 13 juil. 1852.

3. *Ibid.*, 25 mars 1853.

par une majorité protestante. La répartition de l'argent des contribuables aux écoles qui instruisent leurs enfants un emploi impropre des fonds publics! Et cela à une époque où toutes les écoles de la colonie étaient sous les auspices d'une confession religieuse ou d'une autre, et où les instituteurs ou institutrices de Provencher venaient d'ouvrir des cours pour les élèves de langue anglaise<sup>4</sup>! Il y en a pourtant qui continueront à proclamer que l'Église catholique est l'ennemie de l'instruction chez les masses !

Mais d'autres que l'évêque de Saint-Boniface avaient alors leurs embarras. M. Laflèche était, on se le rappelle, stationné à Saint-François-Xavier, où il faisait l'office de curé. Malgré l'état encore assez précaire de sa santé, il accompagnait parfois son peuple métis dans ses chasses au bison sur la grande prairie. Or les Sioux du sud devenaient de plus en plus hostiles, et manifestaient depuis quelques années une aversion prononcée pour les "gens du pays"<sup>5</sup>, à cause, sans doute, du sang sauteux ou cris qui coulait dans leurs veines. Cependant, dociles à la voix de l'Église, ceux-ci leur rendaient souvent le bien pour le mal, ainsi qu'il appert d'un document curieux qu'occasionna la mauvaise foi indienne.

C'était à la suite d'une rencontre, au cours de laquelle des victimes avaient été faites chez les Sioux, aussi bien que du côté des métis. Malgré une attaque perfide et absolument injustifiable, qui leur avait coûté plusieurs hommes, ces derniers auraient agréé les excuses des Sioux si ceux-ci n'avaient eu la bassesse de recommencer tout à côté. Les métis avaient alors usé de représailles: d'où grand scandale dans le camp sioux, où l'on paraît avoir été d'opinion que l'Indien avait seul le droit de tuer.

4. Provencher à l'archevêque de Québec, 21 juil. 1851.

5. Les métis.

Une ambassade chargée des griefs de ceux qui se croyaient lésés dans leurs privilèges par la mort de quelque proche était venue demander : Les métis veulent-ils la guerre, ou bien préfèrent-ils la paix ?

Ceux-ci répondirent comme d'habitude par l'intermédiaire de leur chef, Cuthbert Grant, et les quelques paragraphes de sa réponse que nous citons ci-après nous initieront à ces qualités, le sang-froid, le bon sens et la logique, qui lui avaient valu la position qu'il occupait honorablement depuis longtemps.

“Amis”, disait-il, “vous savez qu’il y a un demi-siècle ou plus que nous fumons ensemble le calumet de la paix ; que pendant tout ce temps aucun individu de votre nation ne peut dire que les métis de la Rivière-Rouge aient jamais levé la main en colère contre lui, jusqu’à ce que le récent fatal accident les obligeât de le faire pour se défendre eux-mêmes, bien que vous sachiez que, d’année en année, vos jeunes gens ont tué, et, ce qui est pour nous pire que la mort, scalpé, un grand nombre des nôtres. Ce n’est pas que nous ayons eu peur de représailles, mais nous sommes chrétiens et nous ne nous vengeons jamais. Et cette déclaration, qu’on ne peut contredire, nous porte à noter de suite les différents points de votre message, et à y répondre.

“Amis, vous dites que vos gens ont été tués. Nous vous croyons et le regrettons sincèrement. Mais en même temps vous oubliez d’exprimer votre regret de ce que de nos gens aient été tués aussi. Chacun des deux faits vous est aussi bien connu, et les nôtres ont été tués les premiers. Vous oubliez de faire remarquer que, pendant que la Terre-qui-Brûle<sup>6</sup> et sa suite étaient au milieu de notre camp ami, à fumer le calumet de paix en toute confiance et sécurité, vos gens étaient à massacrer traî-

6. L’un des principaux chefs sioux.

treusement les nôtres là où l'on pouvait les voir de ce même camp! Vous oubliez de mentionner qu'on amenait au campement nos morts, dont les corps étaient encore chauds et qu'on déposait sous vos yeux<sup>7</sup>! Jusqu'alors il ne vint jamais à l'esprit ou au cœur d'un métis de la Rivière-Rouge de rechercher le sang d'un Sioux par esprit de vengeance.

“Amis, vous dites que nos gens ont souvent été en votre pouvoir. Nous le reconnaissons; mais vous devez aussi reconnaître que les vôtres ont souvent été en notre pouvoir, et que nous les avons renvoyés le cœur content. Même lors de la récente fatale occurrence, quand nos morts étaient sous vos yeux, et que cent fusils se dressaient menaçants pour écraser d'une mort instantanée la Terre-qui-Brûle et son parti, un plus grand nombre furent en votre faveur que contre vous. Ainsi vous fûtes sauvés: la Terre-qui-Brûle et ses gens étaient saufs dans le camp des métis. Les braves sont toujours généreux”<sup>8</sup>.

La paix qui suivit cette noble revendication fut une paix plus ou moins boiteuse, ainsi que les métis purent s'en apercevoir au cours de leurs grandes chasses. Il pourrait nous être avantageux de suivre M. Laflèche, avec ses paroissiens de Saint-François-Xavier, dans une ou deux de ces expéditions. Nous y trouverons encore d'autres motifs de nous montrer reconnaissants à la religion de son action civilisatrice, qui nous frappera d'autant plus que nous serons choqués des atrocités dont nous serons témoins parmi ceux qui refusaient de l'embrasser. Ces petites excursions au sud-ouest de la rivière Rouge vont, en même temps, nous initier aux dangers inhérents à l'accomplissement des devoirs sacerdotaux sur les plaines de l'Ouest.

7. La Terre-qui-brûle était le premier signataire du message de réclamation des Sioux.

8. *Apud* A. Ross, *The Red River Settlement*, pp. 326-27.



La première connaissance que M. Laflèche acquit de cette partie du pays date de 1850. Il ne tarda pas à y avoir une exhibition de mœurs strictement aborigènes. Un jour, deux Sioux tombèrent par mégarde sur son camp, qui contenait plusieurs Sauteux. Aussitôt qu'on les eut identifiés, le missionnaire et les métis durent s'interposer entre eux et les Sauteux pour les protéger contre les balles et les flèches de ces derniers. Ils furent obligés de les escorter pendant six bons milles, avant que leurs ennemis traditionnels renonçassent à les massacrer.

Quelque temps plus tard, le 5 août 1850, plus de cent Sauteux étant partis pour le fort des Prairies<sup>9</sup>, ils se trouvèrent soudain en face d'Indiens qu'ils prirent pour des

9. Il y eut, sous le régime des traiteurs de fourrures, plusieurs postes connus sous ce nom. L'un d'eux se trouvait sur la basse Saskatchewan, juste en dessous de la Grande Fourche, ou, comme l'écrivit ALEX. HENRY, l'aîné, "sur le bord de la Pasquayah, ou Sascatchiwaine". Il couvrait une étendue d'un acre environ, était entouré d'une bonne palissade en bois de tremble, percée de deux portes, et une troupe de cinquante à quatre-vingts hommes le défendait (*Travels and Adventures*, pp. 319-20). Ce n'était autre chose que le fort la Corne sous un nom différent.

Un autre établissement similaire, mais moins ancien, qui passa, lui aussi, pour le fort des Prairies, était simplement le prototype, ou le précurseur du fort Edmonton, et appartenait à la compagnie du Nord-Ouest. En 1804, son personnel ne comptait pas moins de six bourgeois ou commis, dont la moitié étaient de langue française, dix interprètes, tous Canadiens-français ou métis partiellement de même descendance, deux guides et quinze contremaitres de race identique, avec quatre-vingt-douze "voyageurs", dont trois seulement portaient des noms anglais avec des prénoms français, ainsi que deux dont les noms étaient iroquois—en tout, cent vingt-cinq employés, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Il y avait en outre un "chasseur libre".

Ce poste était aussi appelé nouveau fort Auguste (le fort "Lagus" des voyageurs), ou fort des Prairies d'en haut. Il avait été élevé vers 1798, pour remplacer un établissement antérieur, qui se trouvait quelque vingt milles plus bas sur la même rivière. En 1799, chacune des deux localités avait encore son établissement, dont l'un était appelé le fort des Prairies d'en haut, et l'autre le fort des Prairies d'en bas. Ce ne fut qu'après la fusion des deux compagnies que le premier commença à être connu sous le nom de fort Edmonton—d'autres

Sioux. Il était parfaitement inutile pour ces derniers d'essayer de fuir. Ils résolurent donc de payer d'audace, et s'avancèrent pour saluer les Sauteux, tout comme s'ils eussent été d'anciens amis.

—Des Sioux! Des Sioux! Tuons-les, s'écrièrent plusieurs Sauteux à la fois.

Pour prévenir toute méprise, le chef posa aux étrangers quelques questions dans son propre dialecte. Pressé de répondre, l'un d'eux se hasarda à dire en sauteux quelques mots qui décidèrent de son sort et de celui de ses compagnons, l'accent étranger avec lequel ils étaient prononcés ayant trahi sa nationalité. Cinq des Sioux furent immédiatement criblés de balles. Deux essayèrent de s'enfuir; mais l'un d'eux tomba mort à quelque distance, pendant que le second fendait l'air de ses cris perçants, sous l'action des poignards sauteux qui le tailladaient alors qu'il était encore plein de vie. Avant qu'il eût rendu le dernier soupir, on le scalpa sans pitié; puis ses membres furent tranchés l'un après l'autre, et chacun réclama avec avidité une partie de son corps pour emporter comme trophée.

Mais le missionnaire allait lui-même être bientôt affecté par des scènes encore plus saisissantes. Le soir du 12

disent que le poste ainsi nommé avait été élevé en 1795 par un certain Georges Sutherland, au service de la compagnie de la baie d'Hudson (*XVth. Rep. Geographic Board of Can.*, 1917, p. 81).

En outre, dans son mémoire sur les établissements français, Bougainville donne aussi le nom de fort des Prairies à l'ancien fort Jonquières, près du site de Calgary.

Quant au fort des Prairies dont parle ici M. Thibault—car c'est sur l'une de ses lettres qu'est basé notre récit—il est difficile de le reconnaître dans aucun des postes commerciaux que nous savons avoir existé en 1850 dans la région dont il parle. De fait, il est fort probable, sinon absolument certain, que le missionnaire fait tout simplement allusion au *portage la Prairie*, qui se trouve dans ces parages, en dépit du fait qu'il mentionne expressément un fort avec son bourgeois (Cf. *Rapport sur les missions du diocèse de Québec pour 1853*, p. 51).



juillet 1851, son parti était arrivé à une place appelée le Grand-Coteau<sup>10</sup>, au sud de la frontière internationale, lorsqu'un éclaireur signala la présence, non loin de là, d'un très fort camp sauvage. Les métis n'étaient qu'environ quatre-vingts, dont quelques-uns n'avaient pas encore vu plus de douze ou quinze printemps<sup>11</sup>. Dans le but de s'assurer de la nationalité des Indiens, cinq éclaireurs eurent l'imprudence de s'aventurer trop loin. Trois furent capturés, pendant que les deux autres s'enfuyaient au grand galop vers leurs amis.

—Des Sioux! crièrent-ils; un nombre incalculable de Sioux!

On sut après qu'il devait y avoir près de deux mille guerriers dans la bande, puisque le nombre de leurs loges était d'au moins six cents.

On peut aisément se figurer l'anxiété des métis à cette nouvelle. Ils se préparent immédiatement à la lutte. Dans ce but, ils se font un rempart de leurs charrettes, en dessous desquelles ils creusent des tranchées pour mettre les femmes et les enfants à l'abri, et, en dehors de l'enceinte qui en résulte, ils élèvent à la hâte des redoutes en terre pour protéger les assiégés.

Malgré ces précautions, comme l'ennemi est au moins vingt fois plus nombreux qu'eux, les métis n'ont, humainement parlant, aucune chance de salut en cas d'assaut déterminé par les Sioux. Aussi leur prêtre passe-t-il la nuit à entendre leurs confessions et à les préparer à la mort, si Dieu permet que l'ennemi ait le dessus.

Le lendemain, on voit celui-ci avancer, masse compacte

10. Un coteau, en français du pays, est simplement un petit plateau un peu plus élevé que le reste du terrain.

11. L'abbé G. DUGAS (*Histoire de l'Ouest Canadien*, p. 119) dit "soixante métis"; mais M. Lafèche écrit: "environ quatre-vingts chasseurs, dont plusieurs n'avaient pas plus de douze à quinze ans" (*Rapport*, mars 1853, p. 58).

de peut-être sept mille hommes, femmes et enfants. Les Sioux sont si sûrs du succès que leurs femmes conduisent des chevaux attelés à des travaux <sup>12</sup>, avec lesquels ils pensent emporter le butin. A mi-chemin, les barbares font une halte, comme pour exhiber leur nombre, et jeter l'effroi dans les rangs des métis, ainsi que pour laisser à leurs propres retardataires le temps de les rejoindre. Les métis en profitent pour aller, au nombre d'une trentaine de cavaliers, les détourner de leurs desseins pervers qui ne sont que trop évidents. Ils leur font même quelques petits présents, et les engagent à rebrousser chemin. Peine perdue: l'occasion est trop belle et les chances de succès trop exclusivement du côté des Sioux pour que ceux-ci n'en profitent pas.

Le sort en est donc jeté: une lutte terrible et sanglante s'impose. Impossible de l'éviter, à moins qu'on ne se résigne à se faire massacrer par les Indiens. Les parlementaires reviennent au grand galop à leur camp, où les mouvements des sauvages qui les suivent les dispensent d'annoncer leur échec. C'est pourquoi M. Laflèche parcourt les rangs de son peuple en détresse; il lui parle de Dieu qui peut le défendre s'il implore son secours, et, pour encourager ses ouailles à la résistance, il leur rappelle la lâcheté bien connue des sauvages en présence d'un ennemi résolu.

—Courage, mes amis, leur crie-t-il; souvenez-vous que Dieu est de notre côté, et que vous avez un Père dans le ciel qui sait combien est injuste l'attaque de ces barbares.

Puis, comme aucune bravoure ne peut rien contre pareil nombre d'agresseurs, le prêtre fait vœu, au nom de ses gens, d'observer un jeûne solennel et de chanter

12. Deux perches, dont un bout est fixé de chaque côté d'un cheval en guise de limonière, tandis qu'à l'autre, qui traîne par terre, est attaché une espèce de treillis destiné à recevoir un fardeau.

trois grand'messes s'ils sortent sains et saufs de l'impasse où ils se trouvent.

Cependant les Sioux avancent toujours. Plusieurs sont déjà à portée de fusil. Un surtout se fait remarquer par son audace : il se tient constamment à l'avant-garde, et semble vouloir avoir l'honneur d'être le premier à pénétrer dans le cercle formé par le camp des métis. Vainement l'avertit-on de ne pas avancer davantage ; il veut à tout prix foncer sur le camp, qu'il croit évidemment voué à une perte certaine. Une balle lui fait mordre la poussière, et Laflèche reconnaît en lui l'un des deux Indiens auxquels il a sauvé la vie.

Pendant ce temps, un métis américain gardait les prisonniers métis. Entendant la détonation de l'arme à feu qui a mis fin à la vie de l'ingrat :

—C'est un signe de réjouissance pour annoncer la paix, font deux des trois métis ; allons assister à la fête.

Et les voilà qui, malgré les remontrances de leur gardien, se précipitent à cheval dans la direction de leur camp. L'Américain fait feu, mais, à dessein ou non, les manque. Sachant qu'il y va de leur vie, les deux métis fendent l'air avec leurs coursiers en nage, accompagnés de balles et de flèches qui leur viennent de toutes les directions, sans pouvoir les atteindre. Dieu est évidemment avec eux, et ils ont enfin l'inexprimable satisfaction de se réunir à leurs compatriotes.

Cependant à la vue de leur ami qui vient de tomber sous le feu des métis, les Sioux ont juré de venger sa mort. Ils se précipitent sur eux, et leur envoient le contenu de leurs armes ; mais il leur faut bientôt reculer devant le feu nourri et bien mieux dirigé des gens de M. Laflèche. Les Indiens élargissent alors leurs rangs, et cernent à distance le fort improvisé de charrettes et de remblais de terre. Les assiégés ne vont-ils point fléchir devant la furieuse attaque de tant de monde ? C'est maintenant

une véritable grêle de balles et de flèches, qui pleuvent sur le rempart de bois et de terre qui les protège.

Mais les métis sont d'excellents tireurs; ils ménagent leurs munitions et, de l'enceinte où ils s'abritent, ils s'efforcent de faire trouver une victime à chacun de leurs traits. Aux horribles chants de guerre, aux provocations et aux excitations au courage des chefs sioux, les métis répondent par des hourras étourdissants chaque fois qu'ils ont des preuves que leurs projectiles ont porté. Vainement l'ennemi essaie-t-il de les prendre d'assaut; une volée qui sème partout la mort et les blessures part alors du petit camp, dont les défenseurs savent bien qu'ils sont perdus s'ils laissent l'ennemi approcher de trop près.

Même le missionnaire semble comme sous l'influence de la poudre. "Votre ami, qui n'avait pas jugé convenable à son caractère de prendre le fusil, avait décidé qu'au moment suprême il lèverait sa hache sur la tête du premier coquin qui oserait mettre la main sur sa charrette", écrit-il quelque temps après l'événement<sup>13</sup>. Heureusement que ce moment suprême ne vint ni pour les métis, ni pour leur guide spirituel. Après six heures d'une terrible fusillade, les Sioux commencèrent à perdre courage. Au plus fort de la mêlée, on les entendit clairement crier:

—Vous avez avec vous un manitou qui vous garde.

Aussi se désistèrent-ils, se retirant graduellement avec leurs morts et leurs blessés, qu'ils emportaient dans ces mêmes véhicules qu'ils avaient amenés pour y placer le riche butin dont ils se croyaient si sûrs.

Les métis n'avaient que trois blessés, et encore ceux-ci n'étaient-ils atteints que légèrement, en plus d'un des éclaireurs imprudents qui n'avait pu s'échapper comme les deux autres, et qu'ils trouvèrent transpercé de soixante-

13. A un ami; Saint-François-Xavier, 4 sept. 1851.



sept flèches et de trois balles<sup>14</sup>. Ses mains et ses pieds avaient été coupés et emportés, tandis que le reste de son corps était horriblement mutilé. Mais, dans ce conflit et dans un autre de cinq heures qui eut lieu le lendemain, au moment où les métis se mettaient en branle pour aller se joindre à un gros parti des leurs, qu'ils savaient campés dans le voisinage, les Sioux n'eurent pas moins de dix-huit blessés et quinze tués<sup>15</sup>. D'autres assurent que ce dernier chiffre devrait être cinquante.

Il n'y avait pas plus d'une demi-heure que s'était terminé ce second combat, que des métis envoyés du gros camp, où se trouvait M. Lacombe et qu'on avait fait avertir, rejoignirent la petite troupe des preux qui s'étaient si bien défendus. En quittant le terrain, les métis attachèrent au bout d'une perche une lettre pour les Sioux.

"Pauvres gens", leur disaient-ils en substance, "ça été contre l'inclination de notre cœur que nous nous sommes battus avec vous. Combien de fois ne vous avons-nous pas sauvé la vie, lorsque vous êtes entrés dans notre camp? Malgré cela, vous n'avez jamais manqué l'occasion de nous traiter en ennemis, massacrant nos pères, nos mères et autres parents. Dans l'affaire d'aujourd'hui, vous n'avez pas tué une seule personne chez nous. Vous voyez donc que vous avez agi contre la volonté de Dieu. Quant à l'avenir, nous vous avertissons de ne jamais entrer dans nos camps et de ne jamais rôder autour d'eux".

Cette mémorable rencontre eut lieu le dimanche 13 juillet 1851. La manière dont ils avaient été reçus fit une grande impression sur les sauvages américains, et ne contribua pas peu à gagner aux métis, en général, le res-

14. Preuve que, même à cette époque, les arcs étaient encore plus communs que les armes à feu parmi les Sioux américains.

15. Le P. Lacombe dit seize dans une lettre écrite l'année suivante (Montréal, 1<sup>er</sup> fév. 1852) aux associés de la Propagation de la Foi du diocèse de Montréal.

pect que commandent partout le courage et la valeur, unis à l'habileté.

Le danger que ceux-ci avaient couru, et l'assistance qui leur était visiblement venue d'en haut, ne pouvaient aussi que les confirmer dans la pratique de leur religion, et leur inspirer une constance encore plus grande dans la foi de leur baptême.

En tant que peuple distinct, les métis étaient alors dans la période héroïque au point de vue chrétien. C'est dire qu'ils se montraient, pour la plupart, aussi fervents que le permettaient leurs habitudes nomades, et très attachés à leurs guides spirituels, ainsi qu'à la doctrine qu'ils leur devaient—ce qui n'excluait pourtant point quelques cas isolés de défection<sup>16</sup>, dus soit à l'ignorance et à l'absence de tout prêtre, soit au prosélytisme de leurs maîtres pro-

16. Par exemple, il y avait, vers 1848-49, un employé de la compagnie de la baie d'Hudson à l'Île-à-la-Crosse, qui était probablement issu de la famille la plus mal famée de tout l'Ouest, ainsi qu'on peut le voir en consultant notre *Dictionnaire historique des Canadiens et des métis français de l'Ouest*, aux articles Deschamps. C'est évidemment le même individu que le Rév. M. Hunter appelle Duchamp dans son journal, où il le représente comme ayant été "porté par l'étude et la lecture [de la Bible] à renoncer aux erreurs du papisme et à devenir un protestant zélé" (Cf. *Church Missionary Record* pour 1853, p. 13). Le cas d'un pauvre manœuvre illettré qui change de religion par suite de l'étude de la Bible est trop singulier pour que nous manquions d'ajouter, toujours d'après le même véridique chroniqueur, que l'ignorant métis se mit alors à "faire de grands efforts pour convaincre ses amis catholiques romains d'abandonner les erreurs de l'Église de Rome, vu qu'il avait découvert (!) qu'elles n'étaient nulle part autorisées par la parole de Dieu, et que l'absolution d'un prêtre est pure vanité, Dieu seul pouvant pardonner les péchés de ceux qui se repentent véritablement et croient en son cher Fils" (*Ibid.*, *ibid.*).

Comme on le voit, il y avait alors, comme aujourd'hui, de soi-disant ministres de l'Évangile qui supposaient, chez leurs lecteurs d'Angleterre, une foi bien robuste en leurs contes; de fait, plus robuste que celle qu'ils avaient eux-mêmes en la parole de Celui qui, d'après leur propre version de la Bible, a formellement déclaré aux premiers prêtres, et en leurs personnes à ceux qui devaient venir ensuite: "Ceux dont vous avez remis les péchés, ils leur sont remis" (*Joan.*, XX, 23).



testants, soit enfin à quelque mécontentement passager, ou à certains motifs d'intérêt sordide. Même en pareil cas, il était assez rare que la brebis égarée ne revînt point au bercail, sous l'impulsion de la maladie et à l'approche de la mort.

## CHAPITRE VIII

### MENTALITÉ INDIENNE

1851-52

Des scènes différentes s'offraient ailleurs à d'autres ouvriers évangéliques. Au mois d'avril 1851<sup>1</sup>, après un voyage accompli en partie avec un métis français dont le souvenir reste vivace dans le Nord canadien, le vieux Beaulieu, comme même les premiers missionnaires l'appelaient<sup>2</sup>, le père Faraud se rendit au fort Résolution, sur le Grand lac des Esclaves<sup>3</sup>, où il fut le premier ministre d'un culte à annoncer la bonne nouvelle. Il avait vécu pendant trois jours de moëlle de jones et des œufs plus ou moins couvis des oiseaux sauvages, quand il atteignit cette mer intérieure<sup>4</sup>. Mais la réception qu'on lui fit le compensa amplement des misères de la route.

D'abord comme paralysés à la vue de l'homme de Dieu, par suite d'une crainte révérencielle qui les anéantissait, les seize ou dix-huit cents sauvages qui s'y étaient rassemblés pour le voir ne tardèrent pas à recouvrer la parole, au point qu'ils usèrent même d'une sainte importunité en demandant le baptême. Le prêtre dut leur

1. M<sup>sr</sup> TACHÉ parle (*Vingt années de missions*, p. 50) de ce voyage comme ayant été exécuté en 1852. Mais le P. Faraud (ou plutôt son biographe, qui écrit d'après ses notes) est positif qu'il le fit en 1851 (*Dix-huit ans chez les sauvages*, p. 134).

2. Il naquit apparemment en 1771, et se rappelait avoir vu arriver, en 1786, le premier blanc qui ait jamais visité la partie du Grand lac des Esclaves où il se trouvait. Beaulieu était un vrai patriarche, plein de foi et de bonne volonté.

3. Et sur le delta qu'y forme la rivière des Esclaves, qui se divise alors en trois branches principales.

4. De largeur fort inégale, ce lac n'a pas moins de 336 milles, soit à peu près 120 lieues, de long. On peut lui assigner une moyenne de 40 milles de large.

faire comprendre que ce n'est pas la foi seule qui fait mériter cette faveur, mais la connaissance des principales vérités chrétiennes, unie à un commencement de conformité aux commandements de "Celui qui est assis sur le ciel"<sup>5</sup>.

Une autre de ses difficultés fut la régularisation des relations sociales et familiales. Presque tous ces Indiens étaient polygames, et la première condition à remplir pour entrer dans cette vie nouvelle que préconisait le missionnaire, consistait dans le rejet de toutes les femmes excepté une. Son accomplissement ne fut pas sans soulever des difficultés et mêmes certaines altercations peu agréables.

Un jour, un vieillard l'aborda, accompagné de ses deux femmes, et lui demanda laquelle il devait garder.

—Il ne m'appartient pas de juger en pareille matière, protesta le prêtre. Dis-moi toi-même laquelle tu préfères.

—Je les aime toutes les deux au même degré, déclara l'Indien; car toutes les deux m'ont donné des enfants.

Le P. Faraud apprit alors que chacune des deux femmes avait quatre enfants, mais que la plus vieille avait deux fils assez âgés pour la soutenir, tout en gagnant leur propre vie au moyen de la chasse, tandis que les enfants de sa rivale étaient tous en bas âge. Le prêtre demanda alors à la première si elle ne consentirait point à voir l'autre rester avec le père de sa jeune famille. Elle répondit par un "oui" qui ressemblait considérablement à un "non". Néanmoins, le juge improvisé crut pouvoir s'en prévaloir pour rendre la sentence suivante:

"La mère des deux jeunes gens ne souffrira point en

5. Ainsi que l'appellent plusieurs de leurs tribus. Pour d'autres, c'était originairement le Père des hommes (Loucheux), Celui qui voit en avant et en arrière (Peaux-de-Lièvres), Celui par qui la terre existe (Montagnais), le Créateur (*id.*), Ce qui est en haut (Porteurs préhistoriques); à peu près pour tous, Celui qui est assis au zénith.

étant privée des services de celui qu'elle a jusqu'ici regardé comme son mari. Ses fils subviendront facilement à ses besoins, tandis que la compagnie d'un homme fait est nécessaire à l'autre femme, dont les enfants sont trop petits pour rien faire pour eux-mêmes. Je pense donc qu'il n'est que juste que celle-ci devienne l'épouse légitime de cet homme''.

En entendant cette décision, à laquelle se soumit immédiatement son ci-devant conjoint, la plus vieille des deux femmes éclata en violents reproches contre lui.

—Est-ce ainsi, s'écria-t-elle, que tu me récompenses de ma fidélité? C'est moi qui ai toujours eu soin de toi. Ma sœur cadette<sup>6</sup> ne daignait même pas raccommoder tes mocassins, et maintenant tu m'abandonnes pour la prendre pour toujours!...

C'était là une des scènes plus ou moins burlesques qui rompent souvent la monotonie de la vie du missionnaire, parmi les grands enfants que sont les Indiens du Nord canadien. Pour eux, non seulement le prêtre est le guide spirituel, le père du peuple et le pasteur des âmes, mais il lui faut, bon gré mal gré, remplir parfois le rôle de juge et de magistrat; heureux encore quand il n'a point à jouer au policier, ou même au gendarme!

Plus pacifique avait récemment été la vie de M<sup>gr</sup> Taché, le jeune évêque d'Arath, et moins bruyantes les scènes dont il avait été témoin en France et en Italie. Mais sa nouvelle dignité était pour lui une raison même de retourner promptement à la sauvagerie de l'Amérique du Nord, puisqu'elle lui rappelait qu'il avait là une tâche à remplir, dont personne autre que lui ne pouvait s'acquitter. En outre, il avait promis aux pères de l'Ile-à-la-Crosse de les rejoindre en septembre 1852.

En février de cette année, il dit donc adieu à son véné-

6. C'est-à-dire ma rivale.

rable supérieur général, et, après un long voyage au travers des plaines des États-Unis, qui fut forcément tortueux dans son itinéraire, puisqu'il fallait à tout prix éviter les Sioux, devenus de véritables écumeurs de prairie, il arriva à Saint-Boniface le 27 juin 1852. Il était accompagné d'un père oblat, Henri Grollier, qui allait bientôt devenir le pionnier du cercle arctique, et d'un jeune prêtre séculier que nous avons déjà entrevu un instant. Ce dernier était M. Albert Lacombe, qui, après avoir passé les trois premières années de sa prêtrise alternativement dans l'Ouest (Pembina) et dans l'Est<sup>7</sup>, venait consacrer définitivement sa vie entière au service du pauvre sauvage, sous l'égide de Marie Immaculée.

C'était l'intention de M. Lacombe de commencer immédiatement son noviciat chez les Oblats; mais, vaincu par les supplications de M<sup>gr</sup> Provencher, qui n'avait personne à mettre à Sainte-Anne, ou Edmonton, en la place de M. Thibault qui voulait quitter le pays, il consentit finalement à remettre cette dernière démarche à plus tard, et à se rendre de suite dans l'Extrême-Ouest. Abandonner ce poste eût été une calamité grosse de conséquences désastreuses pour les missions de cette partie du diocèse de Saint-Boniface. Cependant, M. Thibault ayant consenti à rester encore dans l'Ouest, M<sup>gr</sup> Provencher lui trouva une honorable et laborieuse retraite à Saint-François-Xavier, que M. Laflèche quitta pour se retirer près de son évêque.

Prêtre et prélat furent alors témoins d'une terrible inondation, qui causa d'autant plus de dégâts que la population de la Rivière-Rouge était devenue plus dense. Toute la vallée était temporairement transformée en un lac, qui n'avait pas moins de cinq pieds de profondeur

7. Peu après l'époque où nous l'avons pour la première fois entrevu à Saint-Boniface, c'est-à-dire en 1850, il était retourné dans l'Est, et avait exercé le saint ministère à Berthier.



à la porte même de Provencher. Jour et nuit, celui-ci entendait les vagues se briser contre les murs en pierre de sa résidence, et former ressac comme le font celles de la mer contre les falaises rocheuses de ses côtes<sup>8</sup>.

Mais, étant arrivés longtemps après que l'eau s'était retirée, les nouveaux missionnaires amenés par M<sup>gr</sup> Taché ne furent point attristés par la vue de pareille désolation. Le 8 juillet<sup>9</sup>, Lacombe et Grollier s'agenouillaient aux pieds du vénérable évêque de Saint-Boniface, et son jeune coadjuteur tint à les imiter, malgré la nouvelle dignité

8. Provencher à l'archevêque de Québec, 6 juil. 1852. Le premier écrivit alors à celui-ci: "Elle a entraîné les maisons, les granges, les étables, les pons, les clôtures, avec bien des pertes. Il y avoit cinq pieds d'eau autour de ma maison; encore deux ou trois pouces, et elle étoit sur mon plancher. Je ne suis pas sorti, mais j'étois comme sur un vaisseau en pleine mer".

La calamité est décrite d'une manière saisissante dans un petit volume, *Notes of the Flood at Red River*, par l'évêque anglican de la terre de Rupert (Londres, 1852), où nous voyons qu'elle affecta surtout les Canadiens-français de la colonie, dont l'un est ainsi mentionné: "Un pauvre Français me rendit visite, pour me demander un peu de secours. Sa maison avait été balayée par le torrent, et il avait en outre été laissé sans bateau. Il n'avait plus de résidence, et parlait de ses sept enfants les larmes aux yeux, mais ajoutait: 'C'est le bon Dieu qui afflige'—une leçon de patience pour tous", ajoute l'auteur par manière de commentaire.

L'évêque anglican dit qu'après tout la rivière "n'était certainement pas si haute, peut-être dix-huit pouces plus basse", que lors de la dernière inondation, tandis que M. Belcourt déclare que "l'eau s'éleva un pied de plus qu'en 1826, et que les pertes qu'elle occasionna furent encore plus grandes" (*Ap. Bond, Minnesota and its Resources*, p. 343). Étant donné la grande augmentation dans la population et la propriété, nous ne pouvons que souscrire à cette dernière assertion; mais quant à la première, il ne faut pas oublier que ce prêtre n'était point alors dans la colonie proprement dite, tandis que le prélat anglican y résida tout ce triste printemps.

9. Il y a quelques contradictions relativement à ces événements dans les documents qui ont jusqu'ici vu le jour. Ainsi M<sup>gr</sup> TACHÉ dit dans ses *Vingt années de missions* qu'il retourna à Saint-Boniface le 27 juillet, tandis que l'abbé G. DUGAS (*Monseigneur Provencher*, p. 275) remplace cette date par le 4 juillet.



dont il était revêtu. M<sup>gr</sup> Provencher bénit affectueusement la petite caravane apostolique, groupe de dignes missionnaires, s'il en fût, qui allaient vers les brebis perdues d'Israël, ou retournaient vers elles. Tel fut sur la terre le suprême adieu des deux premiers évêques de Saint-Boniface, qui ne devaient plus se revoir qu'au ciel.

Pendant la nuit du 10 au 11 septembre 1852, M<sup>gr</sup> Taché arriva à l'Ile-à-la-Crosse en compagnie du P. Grollier.

L'état dans lequel était tombée cette mission y avait rendu sa présence absolument nécessaire. Nous connaissons déjà l'inconstance de l'aborigène américain, inconstance qui n'est nulle part plus marquée que parmi les Dénés<sup>10</sup>. Or les Montagnais de l'Ile-à-la-Crosse, peu au courant des circonstances, indépendantes de la volonté des supérieurs, qui nécessitent souvent le changement des pasteurs—ou bien se refusant à les comprendre, par suite d'un égoïsme assez compréhensible—avaient été mécontents des départs successifs, et à si brève échéance, des PP. Taché, Laflèche et Faraud, départs qui s'étaient produits au moment même où les connaissances linguistiques de ces missionnaires commençaient à rendre leurs services très précieux.

Ils avaient été remplacés par deux jeunes prêtres, qui ne savaient naturellement pas un mot de montagnais le jour de leur arrivée, et qui n'avaient pour l'apprendre qu'une facilité tout ordinaire. Cette ignorance forcée avait rendu leur ministère très difficile. D'où mécontentement, murmures contre ces changements trop fréquents, et négligence proportionnée des devoirs religieux de la part des Indiens.

Heureusement, le retour de M<sup>gr</sup> Taché allait porter remède à ce pénible état de choses.

10. Qui sont d'autant plus enfants qu'ils sont plus primitifs.

Pendant que le nouveau prélat revenait d'Europe, le P. Faraud accomplissait au Grand lac des Esclaves, cette mer intérieure de plus de cent lieues de long, le voyage auquel nous avons déjà fait allusion. Là, non seulement il prêcha la doctrine chrétienne et la morale qui y correspond aux Indiens accourus pour l'entendre, mais, pour que ses leçons eussent des fruits plus durables, il leur enseigna encore à lire les caractères syllabiques, au moyen desquels prières et catéchisme pouvaient s'apprendre en son absence.

A son retour à la mission de la Nativité, sur le lac Athabaska, il eut la consolation de souhaiter la bienvenue à un compatriote qui allait devenir son *socius*, nous voulons dire le P. Henri Grollier, "compagnon qui réunit toutes les qualités d'une véritable missionnaire", comme devait plus tard écrire de lui M. Laflèche<sup>11</sup>, tandis qu'à Saint-Boniface trois autres Oblats, les PP. René Rémas et Valentin Végréville<sup>12</sup>, accompagnés du frère Alexis Raynard, venaient grossir les rangs du clergé de M<sup>gr</sup> Provencher et de ses auxiliaires officiels. A la fin de 1852, son diocèse ne comptait pas moins de huit pères et deux frères de la même congrégation.

Si ermite qu'eût été jusque-là le P. Faraud à sa nouvelle mission du lac Athabaska, il n'en avait pas moins reçu force visites des rudes enfants des bois, dont la foi l'édifiait autant qu'elle l'encourageait. Nous ne pouvons nous empêcher de présenter ici au lecteur un spécimen de ces visiteurs, dont l'originale mentalité contribuera à donner une idée encore plus exacte du milieu où le missionnaire opérait.

11. Séminaire de Nicolet; 9 avril 1855. *Apud: Rapport*, mars 1855, p. 135.

12. Ce nom a été jusqu'ici invariablement écrit Végreville; mais celui qui le portait y mettant constamment deux accents, nous nous croyons obligé de suivre son exemple.

*Dénégonusyé*<sup>13</sup> était un type parfait de naïf croyant et de tribun du peuple. Il était venu de loin avec sa femme et ses trois petits enfants pour se faire enseigner “le chemin qui conduit en-haut”, et, non content de se graver dans la mémoire les enseignements du prêtre par les moyens ordinaires, il voulut encore faire œuvre d’apôtre, en répandant parmi sa nombreuse parenté l’instruction qu’il en avait reçue. C’était son habitude de passer des journées entières à pérorer, assis sur une pierre, au milieu d’un cercle d’auditeurs avides de sa parole, et bien souvent la nuit même ne pouvait mettre un terme à ses harangues. Ce faisant, l’enfant des bois atteignait un double but, comme le P. Faraud l’apprit un jour.

—Pourquoi tant de discours? lui demanda alors le missionnaire. Il y a de quoi te rendre malade, et puis tu empêches tout le monde de dormir.

—Pourquoi? fit l’Homme-Maigre, mais c’est bien simple. Je fais par là du bien à mes frères, les Hommes (*Déné*), et puis c’est pour moi la meilleure manière de retenir ce que tu m’apprends.

Dix jours de ce manège avaient suffi pour lui donner

13. Ou l’Homme-Maigre. Nous conserverons à ce nom la ferme consacrée par les mémoires de M<sup>gr</sup> Faraud; mais les exigences de l’exactitude philologique nous forcent à faire remarquer que, d’après M<sup>gr</sup> Grouard, pour lequel la langue montagnaise n’avait point de secrets, la manière dont ce nom est épelé était, sous la plume de son prédécesseur, l’indice d’une connaissance encore imparfaite de cet idiome—à moins (ce qui est vraisemblable) que l’auteur des *Dix-huit ans chez les sauvages* soit lui-même responsable d’une transformation accidentelle d’un vocable, peut-être pas très bien écrit dans les notes manuscrites dont il se servit pour composer ce livre. D’après M<sup>gr</sup> Grouard, le P. Faraud ayant vraisemblablement demandé son nom à l’Indien:

—*Dénégon usyé*, je m’appelle l’Homme-Maigre, aurait répondu ce dernier.

Et le missionnaire aurait pris la phrase entière pour le nom de son interlocuteur. D’un autre côté, il peut être bon d’ajouter que le P. PETITOT donne le même nom à celui-ci, et l’écrit *Déné-gonouzié* (*En route pour la mer Glaciale*, p. 303).

l'instruction requise pour le baptême. Voyant ses excellentes dispositions, le P. Faraud insinua qu'il pourrait dès lors être admis dans le sein de l'Église.

—Non, non, dit alors l'original; je n'ai encore rien fait pour le bon Dieu.

Et il repartit pour le désert.

Un an après, le missionnaire était occupé à équarrir un tronc d'arbre, lorsqu'il vit arriver quelqu'un qui, de distance en distance, faisait des génuflexions dans la direction de l'église. Son aspect paraissait assez familier; pourtant le missionnaire ne pouvait se remettre son nom.

—Notre père n'a point de mémoire, fit alors l'étranger en réponse à une question du prêtre. Je suis celui qui, en partant l'année dernière pour le pays du froid, promit de revenir à cette époque pour se faire baptiser<sup>14</sup>.

—Oh! je vois: tu es *Dénégonusyé*.

—Non, je m'appelle maintenant *Yalhthi-azè*, le Petit-Prêtre<sup>15</sup>.

—C'est bien, fit le P. Faraud. Je me souviens de toi. Je me rappelle même que tu voulais faire quelque chose pour Dieu avant d'être baptisé. Voyons, qu'as-tu fait?

—J'ai prêché jour et nuit au peuple de ma nation tout ce que tu m'avais appris. J'ai fait prier, j'ai marié, j'ai enterré. Je crois avoir converti plus de trois cents des miens. Maintenant j'ai faim, ajouta-t-il.

—Manques-tu de provisions?

—Ce n'est pas cela, fit l'Indien qui se faisait maintenant appeler le Petit-Prêtre. Il y a longtemps que tu m'as parlé: j'ai tout digéré. J'ai faim de ta parole. Il me faut quelque chose de nouveau.

14. Autant que possible, un sauvage évitera de décliner lui-même son nom, surtout s'il est avec d'autres, qui lui rendront alors le service de répondre pour lui. S'il est seul, il se servira la plupart du temps d'une périphrase, comme: le père d'un tel, l'époux d'une telle, le frère de celui-ci, le grand-père de celui-là, etc.

15. Littéralement, le Petit-Priant.



Le père continua donc son instruction religieuse; puis, après quelque temps, il lui demanda quel jour il aimerait à recevoir le baptême. L'Indien réfléchit quelques minutes, et mentionna la fête de saint Pierre. Il y avait encore une quarantaine de jours avant cette date, et comme le prêtre et le catéchumène se trouvaient alors dans une grande pénurie, le premier voulut avancer un peu l'époque de la réception finale de ce dernier. Mais l'Indien ne voulut point y consentir.

—Vois-tu, dit-il au missionnaire, moi je ne fais rien sans raison. Tu me disais l'an dernier que Dieu avait donné les clefs du paradis à saint Pierre. Je suis bien résolu de ne plus offenser le bon Dieu quand j'aurai été baptisé; je choisis donc la fête de saint Pierre, afin qu'il m'ouvre la porte et ne la referme plus.

Le missionnaire agréa ses raisons; mais, quelques jours plus tard, voyant que le bon vieux dépérissait à vue d'œil, il comprit qu'il n'avait plus rien à manger, et voulut l'envoyer momentanément dans le bois, à la recherche de quelque nourriture sous forme de gibier. Le Petit-Prêtre refusa encore de le faire.

—Lorsque, fit-il remarquer, le Fils de Dieu se fut décidé à prêcher sa parole, avant d'être baptisé, il répétait souvent: Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait<sup>16</sup>. Or tu me dis qu'il jeûna quarante jours et quarante nuits, puis qu'il fut baptisé. Eh bien! ne faut-il pas que je fasse comme lui?

La veille de la Saint-Pierre, le pauvre vieux, de plus en plus faible, pouvait à peine marcher. Il se traîna pourtant à l'église pour y faire sa prière. Le P. Faraud

16. *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum feci vobis, ita et vos faciatis* (Joan., XIII, 15). Le renvoi indirect de l'Indien à ce texte montre qu'il avait déjà atteint un assez haut degré d'instruction religieuse, bien que les paroles auxquelles il fait allusion n'aient pas été prononcées avant la vie publique de Notre Seigneur.



y entra aussi, à son insu, et voici ce qu'il l'entendit dire tout haut :

“Mon Dieu, vous avez beaucoup d'esprit, et moi j'en ai fort peu. Je suis si ignorant que je n'ai pu apprendre la prière que j'ai à vous faire. Je vous parlerai avec mon cœur, et j'espère que vous me comprendrez.

“Mon Dieu, je dois être baptisé demain; mais il y a une foule de choses qui m'embarrassent pour ne plus vous offenser. Ainsi j'ai mon épouse qui est borgne, mais c'est là son moindre défaut. Elle est très lente quand je la commande; elle me fait impatienter. Il faudrait la corriger, afin que je ne sois point exposé à pécher après mon baptême. Le deuxième de mes fils a le même défaut que sa mère; il faudrait l'en corriger aussi. Quant à mes frères les sauvages, je les connais beaucoup mieux que le prêtre: il faudrait les convertir, ou bien les faire tous mourir du même coup.

“Mon Dieu, je dois être baptisé demain; mais il y a longtemps que je ne mange guère. Vous avez dit: Demandez et vous recevrez; or, comme je ne puis pas vivre sans manger, vous êtes obligé de me donner bonne chasse après, car je partirai demain”<sup>17</sup>.

Et le bon vieux continua longtemps encore à faire à Dieu ses naïves recommandations.

Le lendemain, un peu avant l'aurore, on frappait à coups redoublés à la porte du missionnaire. Puis une voix criait au dehors:

—Tu devrais savoir que c'est aujourd'hui la Saint-Pierre, et que je dois être baptisé!

Bientôt après, l'onde régénératrice coulait sur le front de Pierre, autrefois *Dénégonusyé*, et plus récemment le

17. L'Indien, ou du moins le Déné, est le même partout: simple et naïf comme un enfant, et cette touchante prière de *Dénégonusyé* nous rappelle celle d'un porteur aveugle, que nous lui entendîmes faire à l'église un jour qu'il s'y croyait seul.

Petit-Prêtre. Puis il repartit pour la chasse. Quelques jours après, il revenait frapper à la porte du P. Faraud.

—Viens sur les bords du lac et tu verras, dit-il.

Il avait un canot plein de venaison, et il le lui montra en disant :

—Tu vois que le bon Dieu a tenu sa promesse. Je sais que tu es dans le besoin ; je t'apporte des provisions.

Telle est, en partie, l'histoire d'une conversion chez les Dénés du nord. Mais il est temps de retourner au sud, près du vénérable vieillard qui, de Saint-Boniface, gouvernait la jeune Église de l'Ouest.

## CHAPITRE IX

MORT DE M<sup>gr</sup> PROVENCHER; SON CARACTÈRE

1853

Sans être absolument malade, M<sup>gr</sup> Provencher avait de sa mort prochaine des pressentiments qui ne le quittaient point. Depuis un an surtout, il faiblissait visiblement, parlait souvent de sa fin qu'il regardait comme imminente, "et avoit même désigné d'avance les ornemens avec lesquels on l'enseveliroit. Il craignoit qu'on ne lui en mît de trop beaux"<sup>1</sup>.

Les trois grands désirs de son cœur étaient maintenant réalisés. Il avait des religieux, dont la présence dans les rangs de son clergé assurait la perpétuité de ses missions; il avait des religieuses, qui veillaient sur l'éducation de la jeunesse, et enfin un coadjuteur avec droit de future succession délivrait son esprit de toute inquiétude relativement aux suites de sa propre disparition de la scène de ce monde.

Des deux premiers points il avait lui-même écrit: "Le Père des miséricordes me réservait donc la douce consolation de voir mon vicariat apostolique pourvu de religieux et de religieuses, qui se recruteront pour son bonheur, et pour porter le flambeau de l'Évangile et de la civilisation parmi les nations nombreuses qui peuplent les immenses contrées du nord. Je chanterai avec joie le cantique de Siméon, et je verrai approcher ma dernière heure sans amertume"<sup>2</sup>.

Un quatrième besoin avait depuis quelque temps cherché à s'imposer à son attention. Le prêtre qui restait

1. D'une lettre de M. Laffèche à M<sup>gr</sup> de Québec; Saint-Boniface, 15 juin 1853.

2. *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, juil. 1847, p. 51.

avec lui, à Saint-Boniface, avait généralement la direction de son collège. Mais tout le monde n'a pas les qualités requises pour semblable tâche : il aurait donc voulu obtenir les services de frères enseignants. On lui avait parlé des Clercs de Saint-Viateur, déjà établis au Canada. Il essaya d'en avoir pour son pauvre diocèse; mais, après les pertes causées par l'inondation de 1852, ses ressources ne suffisaient plus à défrayer les dépenses inhérentes à pareille fondation<sup>3</sup>. Comme la mort semblait le suivre de près, il ne put mûrir ce plan et en assurer l'exécution.

En se levant, le matin du 19 mai 1853, il fut pris d'une attaque d'apoplexie, qui le laissa étendu sans connaissance sur le parquet de sa chambre.

C'était un samedi. Après être revenu à lui, il put à peine parler, et il passa la nuit suivante sans prendre aucun repos. Il voulut pourtant assister à la sainte messe et dire son office, ce que ses prêtres, M. Laffèche et le P. Bermond, durent se résigner à le laisser faire, vaincus qu'ils étaient par ses instances, après qu'ils lui eussent quelque temps caché son bréviaire pour l'en empêcher.

Il fut dans une espèce de délire presque toute cette semaine, et reçut les derniers sacrements le 24. Puis,

3. Elles ne lui permettaient même pas de mettre la dernière main à sa cathédrale, qui avait besoin de réparation avant d'être achevée, comme on peut le voir par la description qu'en fait un protestant qui la visita en 1851. "Les catholiques", écrit-il, "ont une grande cathédrale en pierre, bâtie en 1832 et encore inachevée, en face du fort d'en haut et de l'embouchure de l'Assiniboine. Ses immenses murailles, massives comme celles d'une prison, sont lézardées et en mauvais état. Elle est surmontée de deux clochers, dont l'un est terminé, tandis que la charpente de l'autre s'élance seule dans l'air, déjà noircie par le temps. On était à renouveler l'intérieur, auquel travaillaient des charpentiers; on peignait les courbes de la voûte, et des ouvriers, montés sur des échafaudages, la décoraient de peintures très artistiques, formant guirlandes et festons de fleurs. On me dit que les sœurs du couvent, tout à côté, allaient se charger de cette partie du travail; mais elles n'étaient point là quand je m'y rendis" (BOND, *Minnesota and its Resources*, p. 326).

tard dans la soirée du 6 juin<sup>4</sup>, après avoir béni son peuple, ses prêtres absents, les deux qui l'assistaient et les sœurs, il rendit doucement le dernier soupir. Il était âgé de soixante-six ans et près de cinq mois.

Deux jours après, une messe solennelle de *requiem* fut chantée dans la chapelle des sœurs, et le 10 sa dépouille mortelle fut portée à la cathédrale. C'est là que le dernier service funèbre fut célébré, en présence du major Caldwell, gouverneur de l'Assiniboia, des officiers de la compagnie de la baie d'Hudson présents au fort Garry, et d'un grand nombre de protestants, qui ajoutèrent le tribut de leurs

4. Jusqu'ici on a été unanime à dire le 7, et M. Lafèche, qui raconta plus tard la maladie et la mort du vénéré prélat, fut la cause involontaire de cette erreur, en écrivant qu'il mourut "le 7 juin, à onze heures du soir" (Cf. *Dugas, Monseigneur Provencher*, p. 286). Mais les chroniques des sœurs grises, qui le soignaient, portent formellement ce qui suit: "Dans la nuit du 6 juin, à 11 heures, après quelques minutes d'agonie, notre Père, notre Fondateur remettait doucement son âme à son Créateur... Aux premières lueurs du 7, notre chère sœur Lagrave, qui avait reçu le dernier soupir de notre vénéré Père, vint nous annoncer que nous étions orphelines". Un autre document contemporain, tout entier de la main de sœur L'Espérance, alors membre de la même communauté, confirme ces données, ainsi que le témoignage oral de la sœur Laurent, qui vit encore et se trouve à Saint-Boniface depuis 1850.

D'ailleurs, pas n'est besoin de beaucoup de pénétration pour se rendre compte du fait que si M<sup>sr</sup> Provencher était décédé le 7, peu avant minuit, comme on l'a toujours dit, on aurait dû faire preuve, pour ses funérailles, d'une hâte plutôt indécente, puisque cette supposition ne donnerait qu'un jour pour la toilette funèbre du défunt et son ensevelissement, l'ornementation spéciale du lieu saint, la confection du cercueil dans lequel il devait reposer au service du 9, etc. Or, à cette époque, la seule préparation de ce dernier demandait presque une journée, puisqu'il fallait souvent commencer par en faire les planches. Pour une personne de son rang, pareil empressement à se débarrasser de ses restes mortels n'aurait guère été du goût de ses nombreux enfants spirituels éparpillés dans le pays, dont beaucoup désiraient sans aucun doute le revoir une dernière fois avant sa disparition finale de la scène de ce monde.

Le 6 juin 1853 était la fête de saint Norbert, patron du défunt, nous fait remarquer l'abbé Lamy, directeur des *Cloches de Saint-Boniface*, auquel nous devons d'avoir étudié ce petit point d'histoire.



regrets à l'hommage de la vénération et à l'effusion des prières des catholiques de Saint-Boniface et des environs.

Peu après, sir Georges Simpson, gouverneur en chef de la Compagnie en Amérique, écrivait de l'Ile-à-la-Crosse à son successeur: "Je désire enregistrer un tribut de respect pour la mémoire de cet excellent prélat, votre prédécesseur, dont nous avons eu si récemment à déplorer la perte. Pendant une longue période, plus longue qu'il n'est donné d'ordinaire aux amitiés humaines de durer, j'ai eu le bonheur d'entretenir avec ce digne évêque des rapports caractérisés par l'estime et le respect personnels, lesquels, pendant plus de trente ans, n'ont jamais été interrompus, soit dans nos rapports officiels, soit dans nos relations privées.

"Dans sa carrière publique, il s'est montré l'ami de l'ordre et du bon gouvernement, le promoteur de tout ce qui paraissait devoir contribuer au bien-être général, et un pilier pour les autorités établies; toujours prêt à porter sa part des fardeaux publics, tant dans les délibérations du conseil que dans le maintien des lois. Quant à sa valeur personnelle, le sentiment si répandu du chagrin causé par sa perte fournit une preuve touchante de sa bienveillance et de sa libéralité.

"Sa vie pieuse et sans tache lui avait acquis l'estime universelle; pour moi-même personnellement, il fut un ami honoré et estimé, dont la société a toujours été agréable" <sup>5</sup>.

Il peut donc paraître bien inutile d'appuyer, à notre tour, sur les mérites du premier évêque de Saint-Boniface. Il est jugé par ses œuvres, et nous les connaissons maintenant quelque peu. Il appartenait à l'ancienne école d'ecclésiastiques qui ne connaissent point de compromis quand il est question du devoir. Il était remarquable

5. *Monseigneur Provencher*, p. 288.

par son dévouement à son troupeau, l'intérêt qu'il prenait à la chose publique, son bon sens pratique, qui le portait à se défier de toute entreprise hasardeuse, une piété sincère et une excessive bonté de cœur.

Comme exemple de cette dernière qualité, nous choisissons le trait suivant. Il avait tué un porc, dont on avait laissé la carcasse suspendue pour la nuit sous un hangar. Vers minuit, sa servante vint l'avertir que quelqu'un l'emportait furtivement. Provencher était très grand et d'une force peu commune. Il eut vite rejoint le voleur.

—Arrête, lui cria-t-il; n'emporte pas tout: je n'ai rien autre chose à manger.

—Ni moi non plus, fit le voleur; mes enfants n'ont pas mangé depuis deux jours.

—Eh bien! dit l'évêque, ce n'est pas une raison pour voler. Rapporte cette viande au hangar, et je vais t'en donner la moitié; ainsi nous aurons tous les deux de quoi manger.

Ce qui fut dit fut fait, et l'un et l'autre furent contents de cet arrangement: l'un avait gardé la moitié de son animal, qu'il aurait pu perdre entièrement; l'autre avait gagné la seconde moitié, à laquelle il n'avait aucun droit<sup>6</sup>.

M<sup>gr</sup> Provencher était donc réellement bon, sinon débonnaire, du moins quand les intérêts de la religion ou les responsabilités de sa charge n'étaient point en cause. Le fait que ses relations avec l'un de ses prêtres<sup>7</sup> étaient le plus souvent tendues montre simplement que même les meilleurs, parmi les instruments de Dieu sur la terre, restent humains, et que deux esprits peuvent très bien tendre au même but, tout en différant sur les moyens de

6. Cf. *ibid.*, p. 298.

7. M. Belcourt.

l'atteindre. L'évêque missionnaire vécut pauvre, et ne laissa rien à ses héritiers. Du reste, le souvenir de son extrême charité et de ces petites libéralités qui lui permettait son propre dénuement est encore vivace dans la vallée où il passa plus de trente ans de sa vie.

M. Georges Dugas, son biographe, nous apprend que sa réputation de sainteté était telle, même parmi les protestants, que l'un de ceux-ci lui demanda un jour de chanter deux grand'messes, pour attirer les bénédictions du Ciel sur les récoltes, démarche qui montre en même temps la grande harmonie qui régnait alors parmi toutes les classes de la Rivière-Rouge<sup>8</sup>.

La sœur Connolly, dont nous avons déjà parlé, avait des raisons toutes spéciales de l'aimer comme un second père. Sur ses vieux jours, elle ne se lassait point de raconter comment, un jour que ses compagnes étaient occupées au travail des champs, il les avait débarrassées par ses prières de nuées de moustiques qui s'acharnaient après elles. Elle assurait aussi qu'en une autre circonstance les pauvres sœurs s'étant lamentées de l'inutilité de leurs sueurs, devant les ravages causés par les chenilles, le saint prélat avait été cause, par la fervente récitation de son bréviaire, que les insectes s'étaient dirigés vers la rivière, où ils s'étaient noyés.

Bien qu'il ait contribué notablement à l'avancement de la colonie, Provencher était avant tout un homme d'Église. Il admirait la majesté du cérémonial et faisait ses délices du chant de nos offices. Il l'exécutait lui-même aussi bien qu'on le pouvait à cette époque, et prenait plaisir à l'enseigner aux autres. Cette estime pour ce qu'on pourrait appeler la voix officielle de la sainte liturgie le portait à apprécier doublement un missionnaire qui pouvait chanter. Il pensait qu'un prêtre sans voix, ou aucune disposition

8. *Monseigneur Provencher*, p. 131.

musicale, réussirait assez difficilement chez les sauvages.

En dehors du temple saint, ce qui distinguait surtout le premier évêque de Saint-Boniface fut la fréquente exhibition de la bonté de son cœur. Il y a encore dans l'Ouest<sup>9</sup> un certain nombre de vieillards qui l'ont connu. Ils sont unanimes à proclamer son extrême charité et sa grande simplicité. Personne ne fut jamais plus que lui le père du peuple. Il était comme oppressé par un sentiment de responsabilité pour le bien-être, même matériel, de ses ouailles qui le poursuivait partout. Il visitait sans cesse les colons à sa portée—surtout les bonnes sœurs qu'il avait fait venir—pour s'assurer qu'ils ne manquaient point du nécessaire<sup>10</sup>.

Sa générosité ne connaissait d'autres bornes que celles que lui imposait l'exiguïté de sa bourse. Un jour, un sauvage appelé Le Maigre lui déclara qu'il n'avait pas mangé depuis trois jours. C'était faux, et l'évêque pouvait facilement s'en douter. Il ne lui en donna pas moins tout un sac de pemmican.

Cette grande charité était si universellement connue que parfois ceux dont il eût dû se méfier en abusaient. Toujours prêt à rendre service, il avait une fois prêté un bœuf de travail à un métis, qui ne s'était jusqu'alors fait remarquer par aucun amour de l'industrie. Peu après, l'homme du pays revint trouver le prélat, et lui annonça qu'il venait de lui arriver un malheur.

—Quel malheur ? demanda l'évêque intrigué.

—Eh bien ! Monseigneur, le bœuf que vous m'aviez prêté s'est cassé le cou.

9. Du moins il y en avait lorsque ces lignes furent écrites pour la première fois.

10. Et dans ce but il avait souvent recours, avant l'heure de leurs repas, à certaines petites industries qu'on pourrait caractériser d'indiscrette curiosité si l'on ne prenait en considération le mobile qui le faisait agir.



—Cassé le cou! répéta lentement Provencher, qui essayait de mesurer l'étendue de sa perte. Puis, se ravissant:

—Si, du moins, on pouvait tirer parti de sa viande?

—Quant à cela, remarqua le rusé métis, je ne pense pas qu'elle soit bonne pour vous; mais elle sera sûrement bonne pour moi...

Le prélat sourit à cette distinction, et la lui laissa avoir, sans seulement se demander si la réputation de son interlocuteur ne l'autorisait point à soupçonner qu'il eût aidé son bœuf à se casser le cou.

Mais s'il était indulgent lorsqu'il était seul en cause, il ne pouvait souffrir qu'on s'attaquât à ses religieuses. Un métis, peut-être le même individu, s'était abaissé jusqu'à voler une vache qui appartenait au couvent, et l'avait vendue pour pouvoir célébrer une noce à la manière du temps. Le larcin ayant été découvert, la mère du voleur se jeta aux pieds de M<sup>SR</sup> Provencher, pour lui demander d'empêcher que son fils ne fût puni comme il le méritait. Mais le prélat ne voulut rien entendre.

—Non, dit-il; c'est précisément pour de pareilles gens que la prison est faite.

Plutôt par esprit de charité que pour tout autre motif, il avait constamment chez lui des enfants, ou jeunes gens, qu'il élevait et établissait ensuite à ses propres dépens. L'une de ces personnes qui, de concert avec ses deux frères, était devenue comme un membre de sa famille, au sens latin du mot, se rappelle encore son étonnement, mêlé d'un religieux respect, lorsqu'elle découvrit un jour que l'évêque avait pour oreiller, non pas un sac de plumes ou de foin comme les autres colons du pays, mais un billot de bois de chêne. A l'instar de tous ceux qui l'ont connu, elle parle aussi des pénibles travaux auxquels il se livrait dans les champs, labourant lui-même, autant par mortification que pour l'exemple, ensemençant et engerbant le blé, allant



chercher du bois avec un attelage de bœufs "au pas tranquille et lent", etc.

"Lorsqu'il sortait en voiture dans la colonie, il se servait d'une grosse charrette, à laquelle était attelé un bœuf. Plus tard, il échangea le bœuf pour un cheval, mais il garda la charrette. Pour siège, dans cette voiture, il prenait une chaise qu'il liait solidement avec une corde, et il cheminait ainsi à travers la prairie.

"Il usait souvent, pour chaussures, de gros sabots en bois, tels qu'en usent les paysans à la campagne. Il portait des soutanes rapiécées, et dont il eût été difficile de dire la couleur. Il aimait mieux vivre dans cette pauvreté, et se priver d'une foule de choses qui lui auraient été très utiles, plutôt que de retrancher un seul sou à ses chères missions sauvages"<sup>11</sup>.

Par ailleurs, tout ce qui pouvait être une occasion de péché trouvait en lui un censeur impitoyable. Parmi ceux qu'il élevait comme ses propres enfants, se trouvait un Tom Harrison, métis de langue française en dépit de son nom anglais. Ce jeune homme était passionné pour la danse, et, bien qu'il ne sortît jamais le soir sans en demander la permission ni désigner l'endroit où il voulait se rendre, il lui arrivait souvent d'en prendre occasion pour visiter des gens de caractère moins irréprochable, où il passait la soirée à danser.

Un soir que pareille escapade lui était arrivée, il fut, à son retour, reçu à la porte par l'évêque lui-même, qui, sur le moment, ne lui fit aucun reproche concernant l'extrême prolongation de son absence. Mais, ayant peu après appris que Tom avait passé la soirée à danser, il alla le trouver, et lui demanda si le rapport qu'on lui avait fait était exact. Harrison avait ses défauts, mais il était franc et il avoua de suite sa faute.

11. G. DUGAS, *Monseigneur Provencher*, p. 197.

—Ainsi donc, demanda le saint prélat, vous aimez toujours à danser ?

—Oui, Monseigneur.

—Vous êtes bien sûr que vous ne pourrez jamais y renoncer ?

—Oui, Monseigneur.

C'en était trop pour Provencher. Après un silence :

—Eh bien ! s'écria-t-il, s'il en est ainsi, sachez qu'un jour viendra où vous danserez avec le diable comme un chat danse sur la braise.

Puis, vaincu par son émotion, il éclata en sanglots et sortit, laissant Tom Harrison à ses réflexions.

Dans le silence de sa solitude, bourrelé de remords d'avoir fait de la peine à son bienfaiteur qui, après tout, devait savoir ce qui était nuisible à l'âme de son protégé, Tom se mit à son tour à pleurer, et telle fut l'impression que cet incident fit sur lui que, quelques jours après, il abordait le prélat et lui promettait solennellement de ne plus danser, promesse qu'il garda soigneusement dans la suite.

En nous séparant de cette grande figure, qui brille d'un éclat si particulier à l'horizon de l'Ouest primitif, nous allons laisser un homme qui n'était nullement partial aux catholiques, Alexandre Simpson, donner le dernier coup de pinceau au portrait que nous avons essayé d'esquisser du premier évêque de Saint-Boniface. Ce protestant le dépeint sous des couleurs avec lesquelles nous trouvons rarement ce prélat associé, lorsqu'il écrit : "Un homme plus jovial et de port plus majestueux que n'est Monseigneur l'évêque de Juliopolis ne se rencontre pas facilement. En comparaison avec lui, Fra Tuck n'était qu'un bébé. Qui-conque le connaît admet qu'il travaille avec zèle, jugement et discrétion à l'avancement des intérêts temporels et spirituels de son diocèse"<sup>12</sup>.

12. *Life and Travels of Thomas Simpson*, p. 89.

## CHAPITRE X

M<sup>gr</sup> TACHÉ SUCCÈDE A M<sup>gr</sup> PROVENCHER

1853-54

M<sup>gr</sup> Taché n'avait que trente ans lorsque, par la mort de M<sup>gr</sup> Provencher, il échangea son lointain siège d'Arath pour celui de Saint-Boniface. Excepté sur les parchemins officiels, le premier était chose du passé, et, considéré comme ville, le second n'avait encore qu'une existence future. Saint-Boniface consistait alors simplement dans la cathédrale et le palais épiscopal qui lui était adjoint; un couvent habité par onze sœurs, dont quelques-unes prenaient soin des malades qui résidaient sous leur toit; une maison particulière ou deux qu'habitaient, ou allaient bientôt habiter, MM. Narcisse Marion et Louis Thibault, ce dernier le frère du missionnaire du même nom, avec quelques maisonnettes le long de la Seine. Tous les autres paroissiens, au nombre d'environ onze cents, étaient disséminés sur leurs terres, plus ou moins cultivées, qui s'échelonnaient le long des rivières Rouge et Assiniboine.

Indépendamment de la paroisse régulière de Saint-Boniface, il y avait celle de Saint-François-Xavier, sur la plaine du Cheval-Blanc, qui était fière de posséder une église en bois de quatre-vingts pieds sur trente-trois, et un couvent abritant deux religieuses, qui faisaient la classe aux enfants de près de neuf cents habitants, presque tous métis français.

Ce poste était à une vingtaine de milles de Saint-Boniface. A peu près à moitié chemin entre ces deux points, et sur l'Assiniboine comme le premier, se formait alors le noyau d'un nouveau centre, qui allait s'affirmer l'année suivante (1854) par l'érection d'un presbytère. C'était Saint-Charles, ainsi nommé en l'honneur du fondateur

des Oblats, M<sup>sr</sup> Charles-J.-E. de Mazenod, mais qui était encore connu comme la Rivière-Esturgeon, où étaient plus ou moins groupés un peu moins de deux cents catholiques, presque tous métis.

Les éléments d'une quatrième paroisse se trouvaient sur les bords de la rivière Rouge, à neuf milles en amont de l'embouchure de l'Assiniboine et du même côté. Cette nouvelle colonie empruntait alors son nom à la rivière Sale<sup>1</sup>. En 1854, les matériaux d'une église et d'une maison pour un prêtre étaient sur place, et allaient servir à la construction d'une double bâtisse, qui devait plus tard être remplacée par la présente église et le presbytère de Saint-Norbert. Environ neuf cents métis et Canadiens étaient groupés dans le territoire de la nouvelle paroisse.

Le curé de Saint-François-Xavier veillait sur les intérêts spirituels de Saint-Charles, et l'un des prêtres de l'évêché visitait régulièrement le groupe de colons qui allait bientôt devenir la paroisse de Saint-Norbert<sup>2</sup>.

Les missions indiennes avec prêtre résidant étaient, à l'avènement de M<sup>sr</sup> Taché: Sainte-Anne, quarante-cinq milles à l'ouest du fort Edmonton; Saint-Jean-Baptiste,

1. Les péripéties par lesquelles ce nom a passé méritent d'être rapportées ici. C'était d'abord la rivière au Sel, d'où les Anglais firent *Salt River*, ainsi que nous voyons l'explorateur-géographe Thompson l'appeler dès 1798. Une nouvelle génération de Canadiens-français s'étant rendus dans son voisinage, ceux-ci s'emparèrent de ce vocable, qui, sur leurs lèvres, fut métamorphosé en rivière Sale, par suite de la consonnance éloignée entre ce mot et le *Salt* des Anglais. De leur côté, ceux-ci ont fini par traduire eux-mêmes l'expression canadienne à laquelle ils avaient donné lieu, en dénommant ce cours d'eau *Stinking River*, ou rivière Puante—parce qu'elle est sale.

Telle est la genèse et l'évolution du nom actuel de cet humble cours d'eau, qui, entre temps, et dans les périodes d'incertitude qui marquèrent l'adoption définitive de l'une ou l'autre de ses formes, fut aussi écrit Salé (V., par exemple, HIND, *Reports of Progress*, p. 154), Saule, Sable et Salle. Le nom de l'explorateur La Salle, qu'on a quelquefois invoqué à ce propos, n'a jamais rien eu à faire dans le baptême de cet humble cours d'eau.

2. Ainsi nommée en l'honneur de M<sup>sr</sup> J.-Norbert Provencher.



à l'Ile-à-la-Crosse, et la Nativité, près du fort Chipewyan, sur le lac Athabaska. Chacune avait, en outre, sous sa dépendance un certain nombre de succursales, qui étaient périodiquement visitées par les prêtres attachés aux premières.

On peut jusqu'à un certain point déterminer l'importance relative d'un centre, du moins au point de vue de la population, par le nombre des baptêmes qui s'y font annuellement<sup>3</sup>. Il y en avait à peu près cent vingt à Saint-Boniface; soixante à Saint-François-Xavier; de soixante-quinze à quatre-vingts à l'Ile-à-la-Crosse et soixante-dix au lac Athabaska. Au 1<sup>er</sup> janvier 1854, le nombre total des baptêmes au crédit des missions indiennes et de leurs dépendances, à part Saint-Boniface et Saint-François-Xavier, était de 4.309.

Quant au clergé qui desservait ces différentes stations, il consistait alors en quatre prêtres séculiers, à savoir MM. Thibault, à la Rivière-Rouge; Bourassa, à Saint-François-Xavier; Lafèche, à Saint-Boniface, et Lacombe, à Sainte-Anne. Il fallait maintenant ajouter à ces pionniers sept prêtres oblates: les PP. Bermond, qui résidait à l'évêché; Faraud et Grollier, au lac Athabaska; Tissot et Maisonneuve, à l'Ile-à-la-Crosse avec le nouveau titulaire du diocèse, et Végréville et Rémas, qui venaient d'arriver.

Le P. Maisonneuve, étant tombé malade, dut être envoyé à Saint-Boniface; mais son compagnon, le P. Tissot, était très actif. Dans l'automne de 1853, nous le voyons prêcher une retraite d'un mois aux Cris du lac Vert, avec des résultats qui auraient pu être plus satisfaisants—ce qui ne saurait étonner de la part d'un nouvel arrivé, encore novice en prédication dans la langue de ces

3. En multipliant par 15 le nombre des baptêmes faits dans un certain territoire, on obtient le chiffre approximatif de sa population, lorsque celle-ci est canadienne ou métisse. Si elle est indienne, il faudrait en multiplier le nombre par 20 ou plus.



Indiens. Par ailleurs, le missionnaire était content de l'assiduité avec laquelle ils avaient assisté à ses sermons.

On ne saurait douter que ce clergé du nouvel évêque de Saint-Boniface ait été non seulement dévoué, mais même enthousiaste de l'œuvre qui lui incombait. Le zèle des missionnaires catholiques leur gagna l'amour constant de leurs ouailles et l'admiration des honnêtes protestants, parfois même de leurs rivaux dans le champ évangélique. Ainsi l'on peut regarder les remarques suivantes, publiées en 1854 par l'un des ministres wesléyens qui venait de visiter la mission catholique du fort William, comme exprimant fidèlement l'opinion de la plupart des protestants contemporains de l'Ouest à ce sujet.

“Je fis observer à nos frères”, écrit le Rév. John Ryerson<sup>4</sup>, “qu'un zèle si manifeste pour le travail, qui témoignait d'un tel esprit de sacrifice, était digne d'une meilleure cause que la diffusion du papisme, et qu'il était de nature à nous humilier lorsque nous le contrastons avec les efforts et les succès de quelques-uns de nos propres missionnaires, qui semblent mesurer l'espèce et la quantité de leur travail avec autant de soin et d'exactitude qu'un Juif le ferait pour une pièce de velours de soie. Je me rappelle un missionnaire, sinon plus, qui ne voulait point faire la classe, sous prétexte que cette occupation n'était pas tout à fait canonique, et qu'il la considérait comme au-dessous de la dignité de son office, ajoutant qu'il s'était fait ministre et non maître d'école.

“Une chose est certaine, c'est que les missionnaires catholiques romains, dans toute l'étendue de ces vastes régions, nous surpassent de beaucoup en zèle, en travail, en esprit de sacrifice; que le succès qui couronne leurs efforts est de beaucoup supérieur au nôtre, et que, à moins

4. L'une des plus brillantes lumières de la secte méthodiste au Canada anglais, où il joua un rôle prépondérant, même au point de vue gouvernemental.

que nous ne nous donnions plus de mouvement et ne fassions des efforts beaucoup plus unis, plus ardents et plus persévérants, ce pays tout entier sera envahi par les ronces, les épines et les buissons du papisme”<sup>5</sup>.

Ce tribut d'admiration à peine voilée pour les missionnaires catholiques, arraché bien à contre-cœur à l'un de leurs principaux adversaires, est d'autant plus précieux que leurs travaux s'attaquaient à la racine même du mal. Les prêtres s'en prenaient à la nature corrompue de l'Indien, au lieu de se contenter de lui enseigner la foi au Rédempteur et de lui faire observer le repos dominical, auquel tout bon sauvage se sent porté—non pas parce qu'il est commandé par Dieu, mais parce que c'est une abstention du travail.

Comme le P. Faraud se rendait à l'Ile-à-la-Crosse, en 1847, il eut, en traversant le district du lac Cumberland, l'occasion de s'aboucher avec un indigène dans lequel il reconnut bientôt une conquête du protestantisme, qui avait précédé le catholicisme dans cette partie du pays. Le jeune prêtre décrit ainsi son arrivée au fort de traite:

“Je débarquai le premier, et, pendant que les voyageurs faisaient le portage, on vint m'annoncer l'arrivée d'un chef de tribu. J'allai le trouver, dans l'espoir de le gagner à Dieu. Il me reçut avec une morgue anglaise, qui me donna peu d'espoir de réussir.

—“Veux-tu être chrétien? lui dis-je.

—“J'ai été baptisé par le ministre anglais.

—“Comment vis-tu? .

—“Avec mes trois épouses.

—“Dieu n'en permet qu'une aux chrétiens.

—“Le ministre anglais m'en a laissé trois; je les garde”.

Rien d'étonnant si le missionnaire catholique ajoute immédiatement:

“J'admirai la conscience élastique du révérend ministre,

5. *Hudson's Bay Territory*, p. 19; Toronto, 1855.

et, comprenant aux réponses sèches du sauvage que je n'obtiendrais rien de lui, je le laissai peu satisfait de ce que je n'avais aucun présent à lui faire''<sup>6</sup>.

Nous regrettons d'avoir à ajouter nous-mêmes que ceci n'est aucunement un cas isolé dans l'histoire des missions du Nord canadien<sup>7</sup>. On comprend que les instincts grossiers et charnels de l'Indien se soient mieux accommodés de ces compromis honteux que de la morale intransigeante de l'Évangile, prêchée par le prêtre catholique.

Et puis il y avait la vénalité bien connue de l'aborigène, et les moyens vraiment extraordinaires que les ministres protestants avaient à leur disposition pour la satisfaire. Indépendamment des fortes sommes recueillies par les sociétés bibliques ou évangéliques, ainsi que par diverses publications de la vieille Angleterre, de véritables cargaisons d'effets, de hardes et de toutes sortes d'objets utiles à la vie indienne quittaient annuellement les bords de la Tamise, pour être ensuite réparties entre les néophytes protestants, que leurs guides spirituels entretenaient, ou peu s'en fallait.

Nous avons pris la peine de relever du *Church Missionary Record* pour 1853 le chiffre des paquets, caisses ou ballots envoyés aux seules missions anglicanes de l'Ouest canadien, entre le 11 mai et le 10 juin de cette année, et nous en sommes arrivé aux totaux suivants:

4 sacs d'effets; 5 ballots de marchandises, dont l'un contenait 18 couvertures; 31 paquets de linge; 35 caisses d'habits; 5 boîtes de livres; 3 d'hameçons, et 1 d'autres "objets utiles"<sup>8</sup>.

6. *Dix-huit ans chez les sauvages*, pp. 73-74.

7. Nous pourrions, en effet, citer d'autres cas de semblable polygamie tolérée par un ministre protestant, notamment celui d'un grand chef loucheux qui fréquentait le fort Youkon, et dont la vie mormonne scandalisait même ses coreligionnaires.

8. La simple énumération des adresses auxquelles ces effets étaient destinés ne prend pas moins de 65 lignes de caractères excessivement fins (V. p. 168).

Or ces envois étaient loin de consister dans les rebuts du vestiaire anglais. Nous voyons, au contraire, certains paquets ou ballots cotés respectivement à 4, 5, 7, 8, 10, 13, 15, 16, 22 et même 26 livres sterling! On comprend si pareilles libéralités devaient aller au cœur (?) de l'Indien et faire pencher son intelligence (!) vers la doctrine que lui prêchaient ceux qui en étaient les dispensateurs.

Une autre publication de l'Église d'Angleterre, le *Church Missionary Gleaner*, également pour 1853, confirme pleinement la pratique de ces libéralités, et explique l'usage qui en était fait. Ainsi le Rév. A. Cowley y mentionne, entre autres sommes reçues, et indépendamment des "très précieuses contributions en effets et autres articles" qui lui étaient parvenus, cinq livres sterling (environ 120 francs) que lady Orde "voulait que nous donnions à nos néophytes" <sup>9</sup>, tandis que le Rév. M. Hunter admet formellement avoir distribué "plus de cent couvertures et bien d'autres chauds effets parmi ses Indiens" <sup>10</sup>.

En sorte qu'il n'y a guère d'exagération à regarder comme un miracle de la grâce le fait que, malgré tout, l'immense majorité des sauvages se rangèrent, et sont restés, sous le contrôle de cette Église qui n'a jamais acheté les âmes ni transigé avec les passions humaines.

Par la nomination de M<sup>gr</sup> Taché et l'arrivée des nouveaux Oblats, cette même Église était alors en bonne voie de s'implanter dans les régions du nord, où la vie était si difficile, mais les consolations spirituelles si grandes. Le jeune évêque ne devait point les quitter sans y avoir consolidé la bonne œuvre déjà commencée, surtout celle que faisait la mission de l'Ile-à-la-Crosse. Le soir même du jour où il apprit la mort de M<sup>gr</sup> Provencher, il partit avec le F. Alexis pour le lac Athabaska, après avoir adressé des

9. *Op. cit.*, p. 50.

10. *Ibid.*, p. 51.



lettres de vicaire général au P. Bermond, qu'il constituait en même temps administrateur du diocèse en son absence.

Arrivé à la Nativité, il chargea le P. Grollier d'aller établir un poste à l'extrémité orientale du lac. Ce fut l'origine de la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qui fut inaugurée au "Fond du Lac" <sup>11</sup>, pour veiller sur les intérêts spirituels de la tribu dénée des Mangeurs-de-Caribou, les grands chasseurs des fameuses landes, ou terres stériles (*barren grounds*), du Canada nord-est.

C'était en 1853. En août de la même année, le P. Rémas quitta la Rivière-Rouge pour les forts Cumberland, Carlton et Pitt, d'où il se rendit au lac la Biche, qui avait été périodiquement visité entre 1844 et 1852. Ce prêtre peut être considéré comme le fondateur de la mission de Notre-Dame des Victoires, qu'il établit sur cette pièce d'eau, située à l'ouest de l'Ile-à-la-Crosse, près du point d'intersection du 112° degré de longitude et du 55° de latitude. La plupart de ses habitants étaient alors des métis, avec un mélange de Cris et de Dénés.

M<sup>SR</sup> Taché voulait absolument visiter et mettre sur un bon pied tous ses postes du nord, avant de rentrer à Saint-Boniface. Le 27 février 1854, il quitta son "palais épiscopal" de l'Ile-à-la-Crosse, pour entreprendre une série de voyages qui devaient durer trois mois. A ce propos, il nous a laissé de ce soi-disant palais une description, où se reflète sa bonne humeur ordinaire, que nous nous reprocherions de ne pas citer ici. Il écrit donc :

"J'ai un palais épiscopal aussi qualifié pour cet emploi que je le suis pour le mien. Le dit palais a vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept pieds de haut <sup>12</sup>; il est enduit de terre. Cette terre n'est point imperméable, en

11. Dans le langage des coureurs de bois, le "fond" d'un lac est celle de ses extrémités qui est opposée à sa décharge, ou déversoir.

12. Vingt pieds anglais font juste six mètres, et sept pieds sont l'équivalent de deux mètres et dix centimètres.



sorte que la pluie, le vent et les autres misères atmosphériques y ont libre accès. Deux chassis de six verres chacun éclairent l'appartement principal; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système lumineux.

“Dans ce palais, où tout peut vous paraître petit, tout, au contraire, est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi mon secrétaire est évêque; mon valet de chambre est évêque; mon cuisinier lui-même est aussi quelquefois évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts; néanmoins leur attachement à ma personne me les rend chers, et me les fait regarder avec complaisance. Quand ils paraissent fatigués de leur emplois respectifs, je les mets tous sur le chemin, et, me joignant à eux, je m'efforce de faire diversion à leur ennui”<sup>13</sup>.

Cette tournée d'inspection conduisit le jeune prélat d'abord au fort Pitt, sur la Saskatchewan, où il fut un témoin attristé des ravages dus à l'excès des boissons enivrantes parmi les sauvages; puis au fort Edmonton, qui avait été mis sous le vocable de saint Joachim. Il rencontra là M. Lacombe, et confirma dix-sept personnes (25 mars). Deux jours plus tard, il se rendit en traîneau à chiens à la mission de Sainte-Anne, où l'attendait le P. Rémas. M. Lacombe ayant appris la pitoyable position de ce dernier au lac la Biche, l'avait arraché à son poste naissant, pour le faire profiter du passage de l'évêque. La description du “palais” de celui-ci nous permet de penser ce que devait être le réduit du pauvre père, puisque même alors on ne le trouvait pas digne d'abriter un être humain.

La visite du prélat à Sainte-Anne fut marquée par le baptême, le Samedi-Saint 1854, de vingt-deux adultes, et la confirmation de quatre-vingt-dix-huit personnes qui avaient tout récemment abjuré l'hérésie ou abandonné le paganisme.

13. *Vingt années de missions*, pp. 59-60.

De là, le P. Rémas accompagna son ordinaire à son rudiment de mission, sur les bords du lac la Biche. Le 1<sup>e</sup> mai, des mesures furent arrêtées en vue de porter remède, autant que faire se pouvait, à l'indescriptible misère qui avait jusque-là été le partage du fondateur de ce nouveau poste.

Deux semaines après, M<sup>sr</sup> Taché revoyait son fameux palais de l'Ile-à-la-Crosse. Le P. Tissot donna alors au portage la Loche une mission qui fut couronnée de succès, tandis que le P. Végréville, qui avait déjà acquis une certaine connaissance de la langue montagnaise, faisait ses premières armes au lac Froid.

M<sup>sr</sup> Taché avait écrit à son bien-aimé père, M<sup>sr</sup> de Mazenod, dans le but d'en obtenir encore d'autres ouvriers évangéliques. En réponse à ses différentes requêtes, un jeune prêtre de haute stature et de mine avenante était reçu, au mois d'août 1854, par ses frères oblats, les PP. Bermond et Maisonneuve, dont le second était toujours condamné à un repos rigoureux. Ce jeune prêtre était le P. Vital-Julien Grandin<sup>14</sup> qui, avant son ordination, avait été rejeté par les autorités du séminaire des Missions Étrangères, à Paris, par suite de la faiblesse de sa constitution. Il n'en devait pas moins fournir une carrière d'environ quarante-huit ans, pleine de mérites et de glorieux labeurs dans l'Amérique du Nord.

Avec lui, vinrent à Saint-Boniface trois frères des Écoles chrétiennes, qui devaient prendre en mains la direction du collège. Leur arrivée était due en grande partie à la géné-

14. V.-J. Grandin naquit à Saint-Pierre sur Orthe, diocèse de Laval, France, le 8 février 1829. Après avoir étudié au petit séminaire de Précigné, il entra, le 21 septembre 1851, au séminaire des Missions Étrangères, à Paris, que sa mauvaise santé dut bientôt après lui faire quitter. Il commença alors son noviciat chez les Oblats (28 déc. 1851), et fut définitivement admis dans leur congrégation par les vœux qu'il prononça le 1<sup>er</sup> janvier 1853. Le 24 avril de l'année suivante, il fut promu à la prêtrise par M<sup>sr</sup> de Mazenod.

rosité de M<sup>gr</sup> Bourget, évêque de Montréal, qui avait fait faire dans son diocèse une quête dont le résultat avait été de £364.

Reprenant les plans de M<sup>gr</sup> Provencher, ou plutôt coopérant avec lui, puisque ce prélat vivait encore lorsqu'il s'était adressé à son ami de l'est, M<sup>gr</sup> Taché avait d'abord demandé au pieux évêque de la métropole canadienne de lui trouver des Cleres de Saint-Viateur (31 mai 1852). Il s'était même armé, pour faire impression sur son vénérable correspondant, d'un argument de couleur toute locale. L'instruction des garçons se négligeait depuis que le clergé ne pouvait plus s'en occuper personnellement, comme dans les commencements de la colonie. Car, ajoutait celui qui n'était encore que le coadjuteur de Saint-Boniface, "les métis n'aiment point le gouvernement des femmes, ce qui peut contribuer à ce que les garçons ne vont point à l'école"<sup>15</sup>. En d'autres termes, puisque les sœurs ne peuvent réussir avec eux, donnez-nous des frères.

M<sup>gr</sup> Bourget n'ayant pu obtenir de ceux qu'on lui indiquait, avait eu la main plus heureuse près des fils de saint Jean-Baptiste de la Salle. Ils étaient maintenant à la Rivière-Rouge, et le nouvel évêque de Saint-Boniface jubilait. Faute de local spécial, ces religieux furent d'abord logés à l'évêché.

15. Cf. *Rap. de l'association de la Propagation de la Foi pour le district de Montréal*, 1853-54, p. 34.

## CHAPITRE XI

### OBSTACLES ET AMÉLIORATIONS

1854-56

Un mois avant l'arrivée à Saint-Boniface du P. Grandin et des frères des Écoles chrétiennes, la paroisse de Saint-François-Xavier avait fait une perte sensible dans la mort d'un homme qui jouissait d'une considération sans égale parmi les laïques de tout le pays. Cuthbert Grant, le héros de la Grenouillère devenu le "gardien des plaines", était président du tribunal local depuis le 16 octobre 1850, et, juste trois ans plus tard (18 octobre 1853), il avait été nommé membre d'un bureau des Travaux publics. Le 15 juillet 1854, il s'éteignait à l'âge de 58 ans, et M. Thibault l'enterrait le lendemain au cimetière de la colonie qu'il avait fondée.

Tel était le respect dont il était entouré par blancs et métis, que l'évêque de Saint-Boniface aurait certainement tenu à rehausser de sa présence les funérailles qu'on lui fit s'il avait été sur les lieux. Mais, comme nous l'avons vu, M<sup>gr</sup> Taché se trouvait alors dans le nord, et, bien qu'une année entière se fût écoulée depuis le décès de son prédécesseur, il n'avait point encore pris possession de son siège épiscopal. Comme cette démarche ne pouvait plus s'ajourner, il quitta l'Ile-à-la-Crosse le 26 septembre 1854, et, le 3 novembre suivant, "il s'agenouillait dans sa cathédrale, pour y offrir au Seigneur le désir de le servir, et le prier de féconder ses désirs"<sup>1</sup>.

Dix jours plus tard (13 novembre 1854), M. Laflèche partit pour le Canada, "à la condition expresse qu'il re-

1. *Vingt années de missions*, p. 69.



viendra au printemps''<sup>2</sup>, écrivait M<sup>gr</sup> Taché. Ce prélat déplorait l'abandon de la mission de M. Darveau, de sanglante mémoire, qui avait eu pour résultat le passage à l'hérésie de beaucoup des néophytes qu'on y avait faits<sup>3</sup>. Dans le but de la relever, il avait demandé à M. Laflèche de faire tout en son pouvoir pour lui amener deux prêtres du Canada. Ce vœu de l'évêque ne devait pas être exaucé.

C'est pendant l'absence du prêtre canadien que fut commencée, dans les derniers jours de mai 1855, la construction d'un édifice spécial de soixante pieds sur trente-quatre pour le collège de Saint-Boniface, qui, trois ans plus tard, ne comptait pas moins de cinquante-huit élèves dans ses classes. Puis, comme les frais de voyage et le transport de l'approvisionnement annuel des missions du district du lac Athabaska étaient excessivement élevés, on décida que l'établissement du lac la Biche serait mis sur un tel pied que, non seulement ce poste et les missions qu'on projetait pourraient profiter de ses ressources locales, mais encore qu'un système de transport de là aux points les plus septentrionaux serait organisé. Le but de cette mesure était de réduire les dépenses, et d'assurer aux missions une certaine mesure d'indépendance à l'égard de la compagnie de la baie d'Hudson.

Les PP. Tissot et Maisonneuve furent chargés de l'organisation et du développement de ce poste, pendant que le P. Rémas serait préposé à celui du lac Sainte-Anne, où il ferait faire le noviciat à M. Lacombe. Comme il était évident que de nouvelles stations devaient avant longtemps se fonder dans les bassins du Mackenzie et de la

2. Lettre de M<sup>gr</sup> Taché à l'archevêque de Québec, 13 nov. 1854. L'évêque de Saint-Boniface devait avoir d'autant plus de répugnance à voir M. Laflèche s'éloigner définitivement de l'Ouest, que celui-ci était, avec MM. Belcourt et Thibault, le seul prêtre séculier qui eût sérieusement essayé d'apprendre les langues indiennes du pays.

3. Entre autres, la famille Constant tout entière.



rivière la Paix, le P. Grandin fut envoyé au lac Athabaska, avec mission d'y remplacer temporairement le P. Faraud, pendant que celui-ci explorerait le pays en vue de nouvelles fondations.

Le jeune prêtre dit donc adieu à la Rivière-Rouge, au commencement de juin, en compagnie de M<sup>sr</sup> Taché, qui retournait à l'Ile-à-la-Crosse. Le frère Patrice Bowes, convers originaire du diocèse de Kingston qui venait d'arriver au pays, accompagnait les deux missionnaires. Il resta à la mission Saint-Jean-Baptiste jusqu'à ce qu'il eût mis la dernière main à l'église qu'on y construisait.

Pendant ce temps, M. Lacombe avait visité les néophytes du Petit lac des Esclaves et de la rivière la Paix. A son retour à Sainte-Anne, il commença, le 23 septembre 1855, un noviciat au cours duquel la ferveur et la bonne volonté durent, jusqu'à un certain point, tenir lieu de la stricte observance de certaines prescriptions canoniques, incompatibles avec la position du maître et du disciple.

Vers la fin de la même année, le P. Bermond avait été heureux de saluer le retour de M. Laflèche à Saint-Boniface. Le 19 octobre suivant, le même père y souhaita la bienvenue à une précieuse recrue, dans la personne du P. Jean-Marie Lestanc, Breton dont l'arrivée porta à dix le nombre total des Oblats dans le diocèse de Saint-Boniface<sup>4</sup>. Celui des prêtres séculiers avait été réduit à deux, MM. Laflèche et Bourassa, par le départ momentané de M. Thibault, qui faisait un voyage au Canada. A la fin de

4. Le P. Jean-Marie-Joseph Lestanc, qui devait dans la suite acquérir, bien malgré lui, une telle notoriété parmi une certaine classe de lecteurs, naquit le 19 août 1830 à Saint-Pierre Quilbignon, Bretagne. Il fit ses études au collège de Saint-Pol-de-Léon et au séminaire de Quimper; après quoi il entra dans la congrégation des Oblats, qui l'admit finalement dans son sein en recevant ses vœux perpétuels le 1<sup>er</sup> novembre 1854. Il finit alors à Marseille ses études théologiques, et fut ordonné prêtre dans la même ville par le vénérable fondateur de son institut (3 mars 1855). Il devait mourir à Calgary le 4 mai 1912.

1856, un seul, M. Thibault, restait dans l'Ouest, vu que les deux autres s'étaient définitivement retirés du pays, où ils avaient passé douze ans. Ils partirent tous les deux le 1<sup>er</sup> juin 1856<sup>5</sup>, et leur disparition finale des cadres du clergé des grandes plaines, surtout celle du premier, ne put qu'être profondément regrettée de celui qui avait maintenant la responsabilité des intérêts religieux dans tout le pays<sup>6</sup>.

Dès lors, le siège épiscopal de Saint-Boniface devint une maison d'Oblats, dont les membres veillèrent pendant de longues années sur les besoins spirituels de la paroisse et des postes environnants. C'était une sorte de retraite qui, sous le rapport des dangers et des privations, ne pouvait naturellement soutenir la comparaison avec n'importe laquelle des missions du nord.

La présence du P. Grandin à la Nativité permit d'augmenter le nombre de ces stations. Plus au nord! semblait devenir le cri de guerre des missionnaires. En conséquence, le P. Faraud quitta, le 11 avril 1856, le lac Athabaska pour le Grand lac des Esclaves. Même à cette date relativement

5. A son retour dans l'est, M. Laffèche fut nommé professeur au collège de Nicolet. En 1859, il devint vicaire-général des Trois-Rivières; puis, quelques années plus tard, il fut promu à l'épiscopat avec le titre d'évêque d'Anthédon, étant sacré le 25 février 1867, et devenant en même temps coadjuteur de son ordinaire. Trois ans après (31 avril 1870), il succéda à ce dernier, et, comme titulaire des Trois-Rivières, prit bientôt place parmi les plus grands évêques du Canada. Il mourut le 14 juillet 1898.

Quant à M. Bourassa, il reçut la cure de Saint-Bernard, au diocèse de Québec, où il resta jusqu'en 1884. Il accepta alors celle de Saint-Maxime de Scott, et mourut le 8 avril 1900, à l'âge de 83 ans.

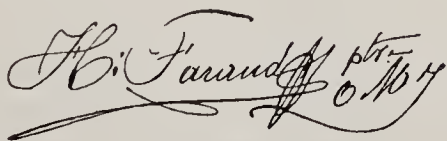
6. M. Laffèche s'était toujours montré partisan des droits du français dans l'Ouest. Ainsi, l'année même de son départ, nous le voyons se plaindre au conseil d'Assiniboia de ce que la population canadienne ne pouvait comprendre l'arpenteur officiel, un M. W. Inkster. Celui-ci dut, en conséquence, céder sa place à un autre, ou plutôt à deux autres: l'un pour les Canadiens, l'autre pour les gens de langue anglaise (27 fév. 1856).

tardive, on était encore en plein hiver à cette haute latitude, et le voyage dut se faire en raquettes et en traîneau à chiens.

Arrivé à cette immense pièce d'eau, qu'il connaissait déjà, le missionnaire s'arrêta en face du fort Résolution, où se trouvait le comptoir de la compagnie de la baie d'Hudson. Là une difficulté de nature assez délicate l'attendait.

Nous avons déjà vu que les autorités de cette corporation n'étaient pas uniformément bien disposées pour les missions catholiques. Beaucoup des officiers locaux étaient non seulement courtois, mais généreux, pour les prêtres, les admettant à leur table et les logeant sous leur toit, comme s'ils avaient été des ministres de leur propre secte. Mais le surintendant de l'immense district du Mackenzie, qui comprenait le Grand lac des Esclaves, un M. James-A. Anderson<sup>7</sup>, avait déclaré qu'il n'admettrait aucun prêtre catholique dans ses domaines. C'est pourquoi ses subordonnés avaient reçu la défense absolue de les recevoir chez eux.

D'où l'embarras du commandant du fort Résolution à la vue du P. Faraud.



Signature du P. Faraud.

D'un autre côté, dans ces régions inhospitalières, où la population indienne était nomade et partant sans aucune maison, et où les traiteurs étaient les seuls blancs chez lesquels on pût se retirer, il eût été inhumain de refuser au moins un abri à un représentant de sa propre race, surtout

7. Qui occupait cette position depuis 1851.

en] hiver, alors que le thermomètre oscille entre 20 et 70 degrés Fahrenheit en dessous de zéro<sup>8</sup>.

Quand il apprit l'ukase du potentat du nord, M<sup>gr</sup> Taché s'adressa à son supérieur, sir G. Simpson, qui, de prime abord, affecta de ne pas faire grand cas des représentations du jeune prélat. Mais celui-ci insista d'une telle manière que l'empereur de l'Amérique Britannique, comme on désignait quelquefois le surintendant des traiteurs de fourrures, vit son erreur, et s'aperçut qu'il avait maintenant affaire à un esprit supérieur, avec lequel il fallait compter. Il fit droit à sa requête, et remplaça l'interdit d'Anderson par une lettre de recommandation pour le commis en charge du poste où se rendait le missionnaire, lui demandant de le bien traiter et de l'aider dans l'établissement de sa mission<sup>9</sup>.

Et voilà pourquoi le P. Faraud se sentit plus à l'aise que l'individu chargé du fort Résolution, quand il le rencontra au printemps de 1856. L'exhibition des ordres du gouverneur eut bien vite brisé la glace, d'autant plus que, personnellement, ce fonctionnaire n'avait aucune animosité contre les prêtres catholiques.

En plus de sa facilité pour l'acquisition des langues, le P. Faraud avait des aptitudes remarquables pour la charpenterie. Il avait lui-même élevé les bâtisses de son établissement au lac Athabaska: il répéta son exploit en faveur de l'île d'Orignal, sur le Grand lac des Esclaves, qu'il choisit pour l'emplacement de sa nouvelle mission. Il mit ce poste sous le patronage de saint Joseph.

La place était dès lors prête pour les ouvriers évangéliques que l'obéissance y enverrait. Après un séjour de trois mois, durant lequel les âmes des indigènes furent loin d'être négligées par le prêtre charpentier, celui-ci retourna

8. Soit 28.30 et 56 degrés centigrade en dessous de zéro.

9. Taché à de Mazenod, 9 fév. 1855.



au lac Athabaska, où, malgré son manque d'expérience, le P. Grandin avait su maintenir à leur niveau normal la ferveur et la régularité chrétiennes.

Moins satisfaisante était la position des PP. Maisonneuve et Tissot au lac la Biche. Il devint évident que le site de cette mission avait été mal choisi. Elle fut donc, dans l'hiver de 1855-56, transportée à six milles du fort<sup>10</sup>. Mais cette même circonstance, qui devait améliorer leur position, la rendit momentanément pire pour les bons pères, qui se trouvaient maintenant sans logis au cœur même de l'hiver. Pour les consoler et les encourager, M<sup>gr</sup> Taché les visita, et partagea quelques jours leurs excessives privations. Campés sous une tente plantée sur la neige, ils avaient bâti à la hâte une cabane pour recevoir leur supérieur. Quand celui-ci arriva, ils n'avaient même pas une chaise à lui offrir : un billot de bois dut servir de fauteuil épiscopal.

Mais cette grande pauvreté n'était rien pour le prélat en comparaison de la peine qu'il ressentait en contemplant les traits décharnés de ces deux missionnaires, dont la cause était, comme il s'en aperçut bientôt, le manque de nourriture et les autres privations inhérentes à leur position.

Cette pénurie ne retarda pourtant pas trop la réalisation des projets qu'on avait élaborés dans l'intérêt matériel de leur établissement. Avec un courage qu'on ne saurait trop admirer, chacun des deux missionnaires se dévoua, après le départ de son ordinaire, à la tâche de défricher de grands espaces de terre, qui ne tardèrent pas à être mis en culture. Ils érigèrent aussi les nombreuses bâtisses nécessaires à un poste dont on voulait faire le grand entrepôt des missions du nord.

10. Mais toujours sur la rive méridionale, et non loin de l'extrémité est de cette belle petite pièce d'eau, qui mesure quelque 25 milles de long sur 6 ou 8 de large.



Ils ouvrirent même, en 1856, un chemin de charrettes au travers de l'épaisse forêt qui entourait leur lac, et, au mois de septembre, le P. Maisonneuve causa aux bonnes gens du fort Pitt une agréable surprise, en leur faisant sa visite annuelle en voiture. Ce chemin fut le premier travail du genre dans tout le nord. Il est d'autant plus juste d'en donner crédit aux humbles missionnaires du lac la Biche, que le service qu'ils rendirent alors à la civilisation est probablement oublié depuis longtemps, même dans le pays<sup>11</sup>.

Du lac la Biche, M<sup>gr</sup> Taché se dirigea vers le lac Athabaska, qu'il atteignit le jour de la Visitation de la Sainte Vierge. Les Indiens qui fréquentaient cette mission le reçurent en corps, avec quelques compatriotes qui étaient accourus du "Fond du Lac", ou Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le prélat avait été leur missionnaire; ils furent donc aussi charmés que les PP. Grollier et Grandin de le revoir revêtu de la dignité qui l'avait transformé en "grand-priant". Bientôt après arriva le P. Faraud, qui ajouta encore à la joie générale par les bonnes nouvelles qu'il apportait du nord.

Après les exercices d'une mission en règle, on passa une semaine à travailler uniquement pour les Indiens. On les instruisait pendant le jour, et une partie des nuits était employée à préparer pour l'impression de petits livres déjà écrits dans cette langue.

Ces pauvres gens étaient d'autant plus proches du royaume des cieux, que la contamination qui résulte ordinairement pour eux du contact avec les blancs, ne les avait point encore atteints. Simples et bons étaient incontestablement, malgré les faiblesses de leur nature déchue, ces enfants des bois que le P. Faraud dressait à la vie

11. "Je doute qu'on se souvienne actuellement dans le pays de celui auquel la population doit cet éminent service", écrivait, dès 1875, le P. PETITOT (*Géographie de l'Atabaskaw-Mackenzie*, p. 49).

chrétienne sur les bords du lac Athabaska. Le missionnaire avait reçu de quelque bienfaiteur de France une cloche de relativement modestes dimensions, qu'il avait suspendue près de son église en bois. Comme les Indiens revenaient de leur chasse, il voulut leur ménager une petite surprise. Il chargea donc un sacristain improvisé de se tenir prêt à ébranler la cloche pour saluer leur arrivée. Lorsque quelques centaines de sauvages furent assez rapprochés :

—Sonne, cria-t-il à son homme; sonne fort.

Le garçon obéit machinalement, sans trop comprendre ce qu'on voulait de lui; mais au premier coup de la cloche, il lâcha la corde et s'enfuit épouvanté.

Puis Faraud vit tous les sauvages s'arrêter interdits sur le lac congelé<sup>12</sup>, cherchant des yeux et des oreilles d'où était parti ce tonnerre qui venait d'éclater. Le missionnaire jouit quelques minutes de leur étonnement; puis, saisissant lui-même la corde, il se mit à sonner à toute volée. Alors un spectacle presque burlesque s'offrit à ses regards: à droite et à gauche, il vit les uns à genoux, les autres les bras levés au ciel, gesticulant, priant, criant, n'osant avancer ni reculer. Ils auraient vu le lac se changer en forêt ou la forêt se transformer en lac, que leur stupéfaction eût peut-être été moins grande<sup>13</sup>.

Nos lecteurs n'ont pas oublié *Dénégonusyé*, ou le Petit-Prêtre, devenu Pierre sans abdiquer ses droits au prosélytisme parmi ses compatriotes. Un jour qu'il était venu prendre, près du P. Faraud, une nouvelle provision de

12. Le compilateur des mémoires de M<sup>gr</sup> Faraud dit "dans la plaine"; mais il doit se tromper, à moins qu'il ne veuille parler d'une plaine glacée, vu qu'il n'y a aucune plaine proprement dite dans les environs du fort Chippewayan, près duquel se trouvait la mission dont il est ici question. Ainsi qu'on le verra par l'une de nos gravures, ces environs sont, au contraire, rocailleux et accidentés.

13. *Dix-huit ans chez les sauvages*, p. 180.

science religieuse pour les en faire bénéficier, il avisa une vieille calotte que le prêtre avait laissée sur un siège. Il la prit entre ses mains, la considéra quelque temps en silence avec des yeux de convoitise, puis demanda au père s'il ne pourrait pas la lui céder. Sans savoir ce que l'original voulait en faire, celui-ci le laissa l'emporter dans sa forêt. Ce fut une grande acquisition pour Pierre : à ses yeux et aux yeux de ses semblables, un véritable brevet de compétence. Il la mettait gravement sur sa tête quand il enseignait son peuple, et disait :

—La dernière fois que je vous ai vus, quelques-uns croyaient que je ne parlais pas toujours très juste. Or, voyez maintenant cette calotte que je porte : c'est celle de notre père lui-même. Donc, quand je parlerai dites : ce n'est pas Pierre qui parle, c'est notre père.

D'autres néophytes avaient cru ne pouvoir mieux faire que de se raser le haut de la tête, par imitation de la tonsure cléricale.

—Sûrement, je ne dois pas être loin de la perfection quand j'imité à tel point le prêtre, pensaient-ils naïvement.

Cependant, l'évêque de Saint-Boniface avait quitté les côtes du lac Athabaska pour retourner dans le sud. Le 22 août 1856, il fut de nouveau reçu à son évêché sur les bords de la Rouge par le P. Bermond, qui fut heureux de lui présenter le P. Lestanc, la dernière recrue de France. Une autre addition aux rangs des Oblats charma le vicaire des missions l'hiver suivant. Cette fois ce n'était point un nouveau venu ; pourtant chacun apprit avec plaisir qu'il avait un nouveau frère dans la personne du P. Lacombe, O.M.I., qui avait prononcé ses vœux le 28 septembre 1856 <sup>14</sup>.

14. Par suite du fait que l'une de ses aïeules avait été enlevée par les Iroquois au temps de sa jeunesse, le P. Lacombe avait quelques gouttes de sang indien dans les veines.

Tout familier que fût déjà le nouvel Oblat avec les grandes plaines canadiennes et leurs habitants, qu'il aimait à appeler ses frères, une carrière incomparablement plus glorieuse l'attendait dans le même champ d'action, et d'autres sphères plus ou moins analogues. Le jeune religieux venait, par l'émission de ses solennels engagements, de revêtir la cuirasse qui protège les bons missionnaires; il n'allait pas tarder à donner la mesure de ce qu'il pouvait faire dans la lutte contre l'ennemi de tout bien.

Dieu sait pourtant la somme de travail déjà fournie par lui et par chacun des membres de la petite phalange de braves qui guerroyaient depuis dix ans dans les immensités du Nord-Ouest! Nous ne mentionnerons qu'un exemple de cette activité, laquelle peut se mesurer aux résultats obtenus. Au cours de sa visite épiscopale, M<sup>gr</sup> Taché avait fait un recensement de la population de l'Ile-à-la-Crosse. Comme il représentait assez bien l'état des autres missions avec prêtre résidant, nous le reproduisons ci-après.

	Chrétiens	Catéchumènes	Païens	Ames
Montagnais.....	350	22	47	419
Cris.....	100	30	environ 100	230
Métis.....	78	1	1	80
Canadiens-français..	6	0	0	6
Totaux.....	534	53	148	735

Il n'y avait alors que cinq protestants à ce poste, lesquels n'étaient probablement autres que le bourgeois<sup>15</sup> de la

15. Nous aurions peut-être dû expliquer depuis longtemps que, jusqu'en 1872, la compagnie de la baie d'Hudson avait deux grades pour ses officiers: les facteurs en chef et les traiteurs en chef. Leurs émoluments consistaient dans la participation aux profits de la compagnie tout entière. Les premiers avaient droit au produit de deux actions, c'est-à-dire au double de la somme à laquelle les seconds pouvaient aspirer. Sous ces hauts fonctionnaires étaient des commis qui, malgré leur nom, étaient souvent à la tête d'établissements de moindre importance, et qu'on pouvait appeler *bourgeois* par courtoisie.



Compagnie, Rod. McKenzie, et sa famille, ou ses subordonnés.

Et là, comme ailleurs, les chrétiens dus au zèle des missionnaires n'étaient pas les premiers venus. M<sup>gr</sup> Taché avait été édifié des marques extérieures de respect que ses prêtres avaient réussi à inspirer à leurs ouailles. Une vieille femme du lac Athabaska pleurait la mort de son fils. Le P. Grandin ayant appris sa perte, essaya de la consoler en lui promettant que, après la préparation convenable, il l'admettrait à la première communion. Elle regarda le prêtre avec étonnement, comme si elle ne l'eût point compris. Pensant qu'il s'exprimait mal dans la langue de l'affligée, le missionnaire appela un passant qui, étant métis, parlait le français et le montagnais.

—Je puis me faire comprendre sur tous les sujets excepté un, lui dit-il dans sa langue maternelle. Cette vieille ne peut s'imaginer ce que je lui dis quand je lui parle de sa première communion.

—Oh! si, je comprends bien le priant, fit-elle immédiatement quand on lui eut interprété la remarque du prêtre. Mais je croyais qu'il devait se tromper et ne pas vouloir dire ce qu'il disait; car qui aurait pu supposer qu'une pauvre vieille créature comme moi dût jamais recevoir une si grande faveur?

Mais il était écrit que M<sup>gr</sup> Taché ne resterait pas longtemps à Saint-Boniface. Après y avoir passé trois semaines, il repartit, cette fois pour l'Europe, où l'appelait le règlement d'une question très sérieuse (14 septembre 1856).

Ceux-ci jouissaient d'un salaire qui variait entre soixante et cent livres sterling par an, ainsi que les membres d'une quatrième classe, moins bien rétribuée, celle des chargés de poste (*post-masters*), qui se composait généralement de personnes de confiance, dont l'instruction n'était pas assez complète pour leur permettre d'aspirer à un rang plus élevé.



## CHAPITRE XII

### SUCCÈS ET ÉPREUVES

1856-58

Selon la discipline moderne de l'Église, on accorde un coadjuteur à un évêque principalement à cause de son âge avancé et en considération de l'impossibilité où il se trouve de remplir les devoirs de sa charge. En 1856, M<sup>gr</sup> Taché était peut-être le plus jeune évêque de l'univers catholique. Il jouissait, en outre, d'une excellente santé, et était par nature très actif et laborieux. Il ne pouvait donc invoquer ni son âge ni ses infirmités pour se faire donner un auxiliaire. Mais une raison non moins pressante était l'étendue vraiment extraordinaire de son diocèse—environ quinze cent vingt milles sur treize cents <sup>1</sup>—le manque de moyens de communications et la nécessité, qui se faisait sentir chaque jour davantage, d'étendre les limites de l'activité des missionnaires vers le nord.

M<sup>gr</sup> Taché résolut donc de solliciter cette faveur, et, pour réussir plus facilement, il partit pour le Canada et l'Europe.

Au mois de mai 1856, les catholiques comptaient dans la colonie de la Rivière-Rouge cinq cent trente-quatre familles (contre cinq cent quarante-huit qui étaient protestantes), et formaient une population totale de quelque trois mille âmes. Pour ce petit peuple, il y avait maintenant trois paroisses régulièrement constituées : Saint-Boniface, sur la Rouge ; Saint-François-Xavier, sur l'Assiniboine, et Saint-Norbert, sur la Sale et la Rouge, centres sur lesquels il convient de donner quelques détails additionnels, surtout en ce qui est de la statistique et de la construction.

1. C'est-à-dire près de 2447 kilomètres sur plus de 2092.

Le premier était composé de cent soixante-dix-huit familles catholiques, et comptait en outre cinq foyers protestants dans son périmètre; Saint-François-Xavier avait cent soixante-quinze des premières, auxquelles s'ajoutaient trois couples protestants, tandis que la population de Saint-Norbert était, au point de vue de la foi, absolument homogène, chacune de ses cent une familles étant catholique. On trouvait en outre huit autres familles catholiques dans la paroisse protestante de Saint-André, et deux dans celle de Saint-Pierre.

Les centres catholiques avaient des églises de différentes dimensions et de mérite artistique inégal. Celle de la capitale religieuse du pays est devenue fameuse dans les annales de l'Ouest. Nous avons déjà cité ce qu'en ont dit certains écrivains protestants; voici de nouveaux passages encore plus précis, qu'on ne trouvera probablement pas hors de place ici.

“L'édifice ecclésiastique de beaucoup le plus imposant de la colonie est la cathédrale catholique romaine de Saint-Boniface, près du fort Garry”, écrit Henry-Youle Hind, fameux explorateur de l'Ouest. “L'extérieur n'est ni plaisant à l'œil ni de bon goût, bien que, à distance, ses deux flèches, hautes de cent pieds et couvertes de fer-blanc qui brille au soleil, donnent à l'édifice un aspect imposant. Elles se voient de très loin, et, avec le clocher de l'église Saint-James<sup>2</sup>, sur l'Assiniboine, sont des points de repère bien connus. Les décorations intérieures de Saint-Boniface sont très frappantes pour un pays si lointain, et doivent nécessairement exercer une puissante influence sur la grande foule qui prie chaque dimanche dans son enceinte.

“Deux ou trois cloches au son argentin se font entendre matin et soir, et, pour un étranger qui arrive d'un long

2. Aujourd'hui faubourg de Winnipeg.

voyage au travers d'immenses solitudes, rien de ce qui peut se voir ou s'entendre à la Rivière-Rouge ne crée une aussi grande surprise, ou ne réjouit si doucement, que le son mélodieux des cloches de Saint-Boniface rompant le silence du matin ou du soir <sup>3</sup>.

“Le corps de la bâtisse a cent pieds sur quarante-cinq, et la voûte en a quarante de haut. Les trois cloches pèsent plus de seize cents livres, et leurs carillons sont à bon droit écoutés avec orgueil et émotion par la population catholique de la Rivière-Rouge” <sup>4</sup>.

L'église de Saint-Norbert était naturellement en bois, et mesurait quatre-vingt-dix pieds sur trente-trois. Celle

3. C'est probablement ce passage de Hind qui inspira au poète Whittier sa belle pièce, *The Canadian Voyageur*. V. Appendice G. Quoi qu'on en ait écrit, ce quaker ne vit jamais la rivière Rouge, du moins en territoire britannique.

4. H.-Y. HIND, *Narrative of the Canadian Red River Exploring Expedition of 1857*, etc., vol. I, p. 207; Londres, 1860. Nous allons clore cette série d'appréciations de ce fameux édifice par la suivante, que nous extrayons du livre (*Hudson's Bay Territory*, p. 19) d'un ministre wesléyen déjà mentionné, le Rév. J. RYERSON, qui, comme on peut bien le penser, n'avait point d'amitié particulière pour les choses de l'Église catholique. Il écrivait en 1854 de la cathédrale et des institutions de Saint-Boniface:

“Je traversai la rivière, pour visiter la cathédrale romaine (*sic*) et le monastère qui lui est adjoint. Il y avait au palais trois prêtres, qui nous reçurent avec affabilité et un respect apparent, et qui nous conduisirent dans l'église et le monastère, nous montrant tout ce que nous désirions voir. L'église est un bel édifice en pierre, avec deux clochers, bâti dans le style des églises catholiques romaines. Elle peut donner place à huit cents ou mille personnes. Le couvent est aussi une grande bâtisse à deux étages. On me dit qu'il y a maintenant douze à quatorze religieuses dans l'institution. Il y a aussi, attachée à ce couvent, une école qui contient entre quarante et cinquante jeunes filles. La sœur supérieure, personne évidemment très accomplie, nous reçut et nous traita avec une grande politesse et fut aux petits soins pour nous. On nous présenta aussi à plusieurs autres dames de l'établissement, dont les manières envers nous furent très convenables et pleines de respect. Celle qui enseignait la musique nous joua sur le piano plusieurs pièces avec une grande habileté”.

de Saint-François-Xavier, également de bois, menaçait ruine, mais on parlait d'en bâtir une autre. Celle-ci datait de 1832, et avait quatre-vingts pieds de long sur trente-trois de large <sup>5</sup>.

Les offices étaient partout suivis avec assiduité et attention par les paroissiens, qui, surtout dans les deux dernières places, étaient en très grande partie des métis français. Un assez grand nombre se rendaient à l'église, les dimanches et les jours de fête, soit à cheval, soit dans de petites voitures. En hiver, la grande majorité se servaient pour cela de traîneaux, ou carrioles, auxquels étaient attelés des chevaux aussi fringants que possible. De fait, le puritain Alexandre Ross ne paraît pas mal scandalisé du nombre de ces coursiers, qu'on paradaît ainsi même le "jour du sabbat", et surtout de la vitesse avec laquelle on les faisait courir. "On peut", dit-il, "voir un beau cheval glisser sur la glace avec sa gaie carriole le matin du sabbat. Il ne marche point modérément; encore moins procède-t-il de cette manière solennelle et dévote (*sic*) qui convient au jour et à l'occasion" <sup>6</sup>.

En ce qui est du costume, les foules qui se rassemblaient chaque dimanche aux offices seraient aujourd'hui de nature à attirer quelque peu l'attention. Les jeunes gens portaient des redingotes de beau drap bleu, ornées de gros boutons de cuivre bien astiqués, et retenus à la taille par de larges ceintures de laine rouge, dont les bouts pendaient au côté à la façon d'un baudrier. Les jeunes filles étaient proprement habillées, comme les campagnardes du Canada oriental; mais, au lieu de bonnet ou de chapeau, elles portaient un châle ou un fichu de couleur, jeté sur la tête

5. La messe n'y avait pourtant été dite pour la première fois que la nuit de Noël 1833.

6. *The Red River Settlement*, p. 209. Faut-il croire, après cela, que le cheval de l'historien écossais, lui, était dévot dans sa manière de marcher le dimanche?



ou serré autour de la taille. Parfois aussi, elles laissaient leur longue chevelure noire servir de coiffure et d'ornement; ce à quoi sa grande abondance se prêtait admirablement.

Mais une question plus importante que celle des us et coutumes propres à la Rivière-Rouge, des soucis plus sérieux, qu'il nous convient d'exposer maintenant avec quelques détails, préoccupaient alors le jeune prélat de Saint-Boniface, au cours du long voyage que nous l'avons vu entreprendre. Au Canada, il fit signer aux évêques une pétition demandant au Saint-Siège un coadjuteur pour le titulaire de Saint-Boniface. Mais, par respect pour le supérieur des Oblats, M<sup>gr</sup> de Mazenod, il demanda que le nom du candidat n'y fût point inséré, laissant par là au chef suprême de la congrégation à laquelle il appartenait, lui et tous ses missionnaires, le soin de désigner lui-même celui qu'il croirait le plus digne pour cette haute position.

Le 20 décembre 1856, M<sup>gr</sup> Taché se jetait dans les bras de son père en Dieu, et lui faisait part de son dessein. Après avoir prié pour obtenir le secours d'en haut, M<sup>gr</sup> de Mazenod en vint à la conclusion qu'en dépit de sa jeunesse, le P. Grandin était celui des Oblats du Nord-Ouest canadien qui était le plus propre à remplir ce poste, et il décida que son nom serait soumis à l'approbation de Rome<sup>7</sup>.

Une autre mesure, qui fut l'objet des négociations de l'évêque missionnaire à Marseille, était l'établissement des sœurs grises dans chacune des missions des Oblats. Non seulement ces religieuses instruisaient la jeunesse, mais elles élevaient les orphelins, prenaient soin des malades, s'occupaient des sacristies, et rendaient à leurs pères spirituels ces innombrables petits services qui sont si prisés dans des localités isolées et dénuées de tout confort,

7. Le P. Grandin n'avait encore que vingt-sept ans et demi, et il ne jouissait point d'une santé robuste.

comme le sont les missions indiennes. M<sup>sr</sup> Provencher avait été exceptionnellement heureux dans son choix d'un institut de religieuses pour son pays d'adoption. Les sœurs grises ne se cantonnaient point dans une classe particulière d'œuvres; elles étaient toujours prêtes à aider dans la mesure de leurs forces.

Les deux prélats conclurent donc ensemble un arrangement, en vertu duquel la sphère d'activité des bonnes sœurs pourrait être étendue, de manière à comprendre la plupart des missions.

Après le règlement de ces affaires avec son supérieur général, M<sup>sr</sup> Taché commença en France, une grande tournée de prédications, dont le but était de faire connaître ses missions et leurs besoins. Alors comme aujourd'hui, le Français était porté à aller aux extrêmes; mais il a toujours admiré le dévouement et l'esprit de sacrifice d'un apôtre. L'évêque missionnaire ne put s'empêcher de le remarquer. "Il se fait un bien incalculable en France", écrit-il à sa mère; "la générosité et le dévouement sont des caractères distinctifs de la nation française. Que Dieu la protège, et la rende digne de la mission qui lui est réservée dans le monde"<sup>8</sup>.

Il visita aussi plusieurs maisons de ses frères oblats dans les Iles Britanniques, et vint en contact avec quelques-uns des membres du fameux comité de la compagnie de la baie d'Hudson à Londres. Par la même occasion, il put également s'aboucher avec sir Georges Simpson, qui lui accorda gracieusement le passage de deux pères et d'un frère de Londres à la factorerie de York.

De retour au Canada, il répéta ses efforts en faveur de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Non seulement il réussit au point de vue financier, mais il y fit l'acquisition d'un jeune prêtre qui devait passer plus de cinquante ans

8. Lettre de Paris, 18 déc. 1856.

dans ses postes lointains, ou dans le voisinage de son propre siège épiscopal. C'était l'abbé Nestor-Zéphyrin Gascon <sup>9</sup>, qui allait, peu après, faire une sorte de noviciat ambulante dans le district du Mackenzie, avant de pouvoir ajouter à son nom les mystérieuses initiales O. M. I.

Le prélat profita aussi de son passage dans l'est pour compléter avec les supérieures des sœurs grises les arrangements qu'il avait conclus à Marseille, en ce qui regardait la congrégation des Oblats. Il ne leur cacha point que, dans les pauvres missions où il voulait les avoir, la vie était excessivement précaire: de fait, ni plus ni moins qu'une série de privations. Mais les religieuses ne voulurent point se laisser vaincre en générosité, et elles résolurent d'aller jusqu'au bout dans la voie des sacrifices, où elles étaient entrées en 1844.

Le séjour de M<sup>sr</sup> Taché au Canada dura cinq mois, dont une partie fut employée à surveiller l'impression de ces livres indiens que nous l'avons vu préparer au lac Athabaska, en compagnie du P. Faraud. Ainsi furent imprimés des livres de lecture et de prières, en langue crise et avec des caractères ordinaires, ainsi que d'humbles ouvrages montagnais avec des signes syllabiques. Les uns et les autres devaient plus tard rendre notablement plus facile l'instruction des Indiens des plages glacées du nord.

En rentrant dans son diocèse, il passa un jour avec ce missionnaire dévoué, mais au ministère plus ou moins

9. Né le 28 juillet 1826, à Sainte-Anne des Plaines, diocèse de Montréal, le futur missionnaire avait fait ses études au collège de Sainte-Thérèse. Ordonné prêtre le 12 nov. 1854, il était vicaire de Verchères lorsqu'il se décida à partir pour l'Ouest. M. Gascon n'avait que des talents très ordinaires; mais il allait se montrer plein de bonne volonté, zélé et laborieux, et pourvu d'une provision d'humilité qui faisait fermer les yeux sur ce qui pouvait lui manquer au point de vue des connaissances d'ordre intellectuel. Il est curieux d'avoir à ajouter que, tout bon Canadien qu'il était, il avait une manière de parler qui rappelait d'une manière frappante celle de Gascons.

stérile, M. Belcourt, qu'il trouva "dans une position très pénible" à Pembina. Le 6 novembre 1857, Taché se reposait à l'ombre de sa cathédrale "aux tours jumelles".

Grande fut sa joie de se retrouver avec ses frères et coopérateurs, les Oblats. Cette joie fut pourtant quelque peu tempérée par l'absence d'une figure qui avait disparu de Saint-Boniface, peu de temps avant son retour. Après onze ans de bons services à la Rivière-Rouge, le P. Bermond avait quitté ce pays le 25 août de cette même année. Ses grands talents administratifs et la solidité de son jugement l'avaient désigné à l'attention de ses supérieurs majeurs, et il avait été envoyé, en qualité de visiteur général, aux établissements que son institut possédait sur la côte du Pacifique. Les sages règlements qu'il laissa alors à ses frères de ces lointaines régions sont encore mentionnés avec respect par les successeurs des pionniers qu'il visita au cours de cette tournée d'inspection.

Sa tâche accomplie à l'ouest des montagnes Rocheuses, le P. Bermond retourna en France, rendre compte de ce qu'il avait vu et entendu. Il ne devait point revenir en Amérique<sup>10</sup>.

La perte d'un sujet si précieux fut compensée par l'arrivée des PP. C.-M. Frain et Émile Eynard, accompagnés d'un brave Irlandais, le F. Joseph Kearney, qui devait se dévouer pendant près de soixante-cinq ans dans les missions les plus pénibles du Grand-Nord<sup>11</sup>. Ces trois missionnaires avaient profité de la générosité de sir G. Simpson, et avaient été les premiers prêtres à faire la tra-

10. Il fut alors nommé supérieur d'une des principales maisons de France.

11. Le premier ne devait pas rester longtemps dans l'Ouest. La maladie devait l'en retirer en 1861. Quant au dernier, le bon F. Kearney, il ne mourut à un poste avancé, près du cercle arctique, que le 1<sup>er</sup> oct. 1918.



versée d'Angleterre à la baie d'Hudson depuis les jours de M. Bourke, d'originale mémoire. Ils atteignirent la rivière Rouge à peu près un mois avant M<sup>gr</sup> Taché lui-même. Ils avaient été précédés au pays par le P. Laurent Lefloch, le F. scolastique Isidore Clut, et les FF. convers Salasse et Perréard.

Ces recrues rendirent possible l'érection de Saint-Norbert en paroisse régulière (1857). Le P. Lestanc, qui avait momentanément succédé au P. Bermond comme supérieur des Oblats de Saint-Boniface, fut envoyé à ce nouveau poste, avec le P. Eynard et le F. Kearney comme assistants. Les autres nouveaux venus attendirent à l'évêché leur obédience pour l'une ou l'autre des missions du nord.

Entre temps, le F. Clut fut ordonné prêtre le 20 décembre 1857, ce qui porta à quatorze le nombre des pères oblats dans le diocèse. Il y avait en outre deux prêtres séculiers, M. J.-B. Thibault et le jeune M. Z. Gascon. De plus, les intérêts temporels des divers établissements religieux du pays étaient, dans une certaine mesure, entre les mains de frères convers, dont le nombre s'élevait alors à six dans les limites du même territoire.

Au fort Garry, sa capitale civile, juste en face de Saint-Boniface, l'évêque trouva un sujet de légitime fierté dans les résultats de l'éducation qu'avait donnée son prédécesseur. Depuis 1855, François Bruneau, l'ancien élève de M<sup>gr</sup> Provencher, occupait un siège au conseil colonial, montrant par là que si ce prélat n'avait pas réussi à faire des prêtres de l'élément métis qu'il avait sous la main, il n'en avait pas moins formé avec les mêmes matériaux des citoyens honorables, qui s'étaient acquis l'estime et le respect de tout le monde<sup>12</sup>. Peu avant le retour de M<sup>gr</sup>

12. François Bruneau avait été membre d'un comité nommé par L. Riel, en vue d'obtenir la mise en liberté de W. Sayer en 1849. Il mourut de la fièvre typhoïde, dans l'été de 1865, avec onze membres

Taché, le 19 septembre 1857, trois autres métis ou Canadiens-français avaient été admis dans le cercle privilégié du même conseil d'Assiniboia. C'étaient Pascal Breland<sup>13</sup>, Maximilien Genthon<sup>14</sup> et Salomon Hamelin.

Enfin le prélat y fut lui-même reçu, à titre d'évêque de Saint-Boniface, le 3 juin 1858. Son séjour à l'Ile-à-la-Crosse et ses nombreux voyages dans le nord et, plus récemment en Europe, ne lui avaient pas permis de prendre plus tôt la place qui lui revenait dans cette assemblée d'élite.

Nous pourrions mentionner une petite modification qui, en cette circonstance, fut apportée à la procédure

de sa famille. L'historien J.-J. HARGRAVE dit à ce propos: "L'une des victimes qui fut le plus généralement regrettée fut M. François Bruneau, métis français et juge de paix très utile et très respecté. Il était le principal conseiller choisi pour représenter sa race, parmi laquelle son influence était très grande" (*Red River*, p. 349).

Le lecteur doit se rappeler la déclaration du premier missionnaire protestant à la Rivière-Rouge d'après laquelle il était, dans son temps, "difficile de se faire une peinture exacte de la dégradation morale" des métis, non moins que son assertion, tout aussi emphatique, que le système suivi par les prêtres catholiques du Canada ne devait servir en aucune manière à améliorer les mœurs du peuple. A coup sûr, le changement dans leurs mœurs ne pouvait s'attribuer à notre civilisation si vantée, puisque celle-ci ne leur offrait alors guère autre chose que du rhum et du whiskey.

13. Déjà magistrat pour le district de la plaine du Cheval-Blanc depuis le 16 oct. 1850, il avait été nommé, en 1856, énumérateur pour la paroisse de Saint-François-Xavier, ainsi que membre du bureau des Travaux publics. Le 5 nov. 1861, il allait être promu, à l'unanimité des conseillers d'Assiniboia, juge de la cour locale de la plaine du Cheval-Blanc. Son nom de famille était originellement Duboishue, et, d'après les registres de Saint-François-Xavier, il était fils de Pierre Duboishue, dit Berland (*sic*), et de Louise Belley, de Saint-Boniface. Le 8 février 1836, il avait épousé Maria, "fille mineure du sieur Cuthbert Grant, écuyer", dont le premier enfant fut un garçon baptisé le 18 mars, sous le nom de Patrice, avec Cuthbert Grant pour parrain.

14. C'était un Canadien né dans l'est, en 1790. Il était magistrat depuis le 16 octobre 1850, et était devenu juge puisné le 27 novembre de l'année suivante.

habituelle. Au lieu de parler de prestation de serment, le compte rendu du conseil dit simplement que “le seigneur évêque de Saint-Boniface affirma qu’il remplirait avec soin les fonctions de conseiller d’Assiniboia, et prit son siège comme tel”. Une particularité du texte anglais frappe aussi dans le cas de cette réception. Il parle de M<sup>gr</sup> Taché comme ayant été reçu *counsellor*, c’est-à-dire aviseur, au lieu de *councillor*, ou conseiller, membre du conseil, ce qui peut n’avoir été qu’une faute d’inadvertance de la part du greffier.

Ce qui paraît avoir été bien intentionnel, c’est le titre de seigneur évêque, *Lord Bishop*, donné à M<sup>gr</sup> Taché en cette circonstance et dans toutes les autres analogues qui se présentèrent ensuite. Cette politesse excita l’ire d’un Rév. Griffith-Owen Corbett, pasteur anglican de Headingley, sur l’Assiniboine, qui devait peu après acquérir une bien triste notoriété dans la colonie<sup>15</sup>. Dans le journal local, le *Nor’wester*, fondé le 28 décembre 1859 par deux Canadiens-anglais, MM. Buckingham et Coldwell<sup>16</sup>, ce ministre protesta contre l’honneur qu’on faisait à un évêque “romain”, en lui conférant un titre qui était réservé aux prélats de l’Église d’Angleterre.

Un M. Oram, converti du protestantisme qui était venu de l’est prêter main-forte aux Oblats de la Rivière-Rouge

15. Accusé de conduite scandaleuse, il fut condamné après un procès retentissant.

16. Leur établissement était ainsi la première imprimerie publique de l’Ouest; mais l’idée d’en introduire une au pays n’était point nouvelle. Dès le 4 septembre 1834, c’est-à-dire longtemps avant que James Evans, l’inventeur du syllabaire cris, en eût fait venir une pour l’aider à répandre son système, M<sup>gr</sup> Provencher avait écrit: “M. Belcourt, qui a commencé à faire l’école à ses petits sauvages, trouve à charge d’écrire lui-même leurs livres. Il avait demandé une petite imprimerie l’an passé, et on lui a répondu qu’elle coûterait 50 louis et pèserait mille livres. Il en a demandé une d’une dizaine de louis, qu’il ne recevra pas plus que l’autre; elle formera encore un trop gros poids”.

en qualité de prêtre séculier, releva le gant et défendit, dans la même publication<sup>17</sup>, l'action du greffier du conseil. Dans cette tâche, de l'aide lui vint d'un milieu auquel il n'aurait jamais pensé. Ce n'était autre que Louis Riel, le meunier de la Seine, comme on commençait à l'appeler<sup>18</sup>, lequel, dans un style que l'Académie n'aurait point couronné, se fit également le champion de la rédaction du procès-verbal du dit conseil.

Le résultat fut que, de l'avis de tous les esprits sérieux, M. Corbett avait soulevé une tempête à propos de rien, et l'on continua à qualifier M<sup>sr</sup> Taché de seigneur évêque.

Le rôle que joua ce prélat dans cette assemblée fut loin d'être anodin. L'un de ses premiers actes comme législateur fut de présenter, de concert avec l'évêque anglican de la terre de Rupert, une pétition des membres de la paroisse anglicane de Saint-Jean, contre l'hydre de l'intempérance, qui commençait à relever la tête. On s'était mis

17. Cette feuille paraissait tous les quinze jours, et l'abonnement en était originairement de douze chelins (14 fr. 40) par an.

18. En raison du caractère historique de ce métis et de sa si proche parenté avec le Louis Riel de 1869 et de 1885, quelques détails inédits sur les circonstances qui lui valurent le surnom, presque aussi historique, de "meunier de la Seine" ne seront peut-être pas hors de propos ici. Le 9 déc. 1852, il envoya au conseil d'Assiniboia une pétition ainsi conçue: "Votre moulin à farine n'a pas été en opération une seule fois depuis cinq ans. Comme il ne semble pas qu'il doive être plus encouragé à l'avenir, je prends la liberté de vous adresser ce billet pour savoir si vous le vendriez. Comme je suis sur le point d'élever un moulin sur la Seine, cette bâtisse me conviendrait bien".

Cette communication était signée Louis Rielle.

En réponse, l'évêque de Saint-Boniface, M. Laflèche et le D<sup>r</sup> Bunn furent constitués en comité, à l'effet de vendre la bâtisse seule. Le 29 mars de l'année suivante, ce comité "fit rapport que M. Louis Rielle consentait à donner £15 pour le tout, excepté le moulin même, à condition qu'on lui donnât jusqu'au mois de décembre pour payer cette somme". Il fut alors décidé que M. Laflèche lui ferait savoir qu'il recevrait une livre sterling pour enlever la partie du moulin qui n'avait pas été vendue, mais qu'il devait trouver pour les autres £14 des sécurités suffisantes aux yeux de M. Laflèche.



à importer des spiritueux des États-Unis, et les pétitionnaires demandaient qu'une taxe, ou droit d'entrée, fût imposée sur chaque gallon qui passait la frontière, ou bien que des permis, dont la concession ne se ferait que moyennant le paiement d'une somme presque prohibitive, fussent exigés, pour avoir le privilège de les débiter dans la colonie.

Une requête identique fut alors (9 décembre 1858) présentée au nom de la paroisse de Saint-André<sup>19</sup>, tandis qu'une troisième, rédigée en français, relatait qu'une nombreuse assemblée s'était tenue, trois jours auparavant, à l'évêché de Saint-Boniface, qui avait unanimement approuvé une semblable mesure. L'un des signataires du document français était un Amable Thebeault, probablement le frère de M. Thibault, qui était alors, comme nous l'avons vu, établi à Saint-Boniface.

19. Paroisse protestante, à environ 25 milles au nord-est de Winnipeg, et sur la rive gauche de la Rivière-Rouge.

## CHAPITRE XIII

### ÉCOLES ET SACRE

1858-59

Si les excès dus à l'usage immodéré des boissons fortes étaient une source d'anxiété pour l'évêque catholique, les résultats de ses écoles faisaient plus que contrebalancer les peines que les premiers pouvaient lui causer. Nous avons déjà vu le relèvement social opéré par les écoles de garçons; il était maintenant patent, pour tout homme de bonne foi, que les établissements similaires à l'usage des filles étaient tout autant à la hauteur de la tâche qui leur était assignée. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le rapport du directeur d'un parti d'ingénieurs civils envoyés par le gouvernement du Haut-Canada, un M. Simon-J. Dawson, dont le nom a depuis été associé à une fameuse voie publique, qui reliait le lac des Bois à la rivière Rouge, et qui visita l'école des sœurs de Saint-Boniface en 1858 :

“Les sœurs grises ont un grand établissement juste en face de l'embouchure de l'Assiniboine, et un autre, moins important, sur la plaine du Cheval-Blanc. Ces dames se dévouent surtout à l'éducation des enfants d'origine mi-canadienne et mi-indienne, et les résultats de leur zèle, de leur piété et de leur persévérante industrie sont manifestes dans le relèvement social de la race pour l'amour de laquelle elles se soumettent sans murmurer à une vie de labeur ardu et de privations”<sup>1</sup>.

Cette appréciation des travaux des religieuses de la Rivière-Rouge ne pouvait être plus juste. Car il faut bien remarquer que les bonnes sœurs maniaient aussi bien la faucille, et d'autres instruments semblables, que ceux qui

1. *Report of the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River*, p. 24; Toronto, 1859.

sont communément associés dans notre esprit avec leur sexe, tels que l'aiguille, les cardes et le rouet.

Un autre voyageur encore plus distingué, un protestant avec des idées bien tranchées concernant les questions religieuses, était le comte de Southesk, qui visita la Rivière-Rouge un an plus tard. Ce qu'il dit des sœurs de Saint-Boniface est typique. Ce gentilhomme jugeait leur institution tout aussi favorablement; mais il considérait à un différent point de vue et ses résultats et la personnalité de celles qui la dirigeaient. Voici ce qu'il notait dans son journal à la date du 6 juin 1859:

“Lundi, nous passâmes, le Dr Rae<sup>2</sup> et moi, une heure très agréable à visiter le couvent catholique romain, grâce à une lettre d'introduction pour la supérieure due à la bienveillance de M<sup>sr</sup> Taché. C'était surtout un établissement d'éducation, sous la direction de religieuses qui étaient, je crois, des sœurs de charité. Elles portaient un habit extrêmement original et joli. La robe, qui enserrait la taille, était couleur de faon, avec des manches carrées et ouvertes au poignet. Par-dessus, était une jupe de coton bleu foncé parsemé de petits points blancs, laquelle, ne descendant qu'à peu près à six pouces du sol, laissait voir en dessous une étroite bande de brun faon. Un fichu d'épaisse étoffe noire couvrait les épaules, et se croisait sur la poitrine. Un bonnet pochant de cette dernière couleur, recouvrant un serre-tête blanc et dénué d'ornements, complétait leur costume. Un crucifix doré pendait à la ceinture passée autour de la taille. Elles portaient des mocassins au lieu de souliers, selon la coutume générale du pays, à laquelle même les évêques se conforment.

2. Explorateur arctique qui découvrit la partie de la côte septentrionale que Dease et Simpson n'avaient pu explorer, et qui démontra par là l'existence d'un passage ininterrompu par eau entre l'Atlantique et le Pacifique (1846-47). John Rae (prononcer: Rey) fut aussi le premier à trouver des reliques de l'expédition Franklin, dont s'étaient emparés des Esquimaux.

“Ces excellentes religieuses instruisaient une quarantaine d'enfants, appartenant surtout à la population française<sup>3</sup>. Nous eûmes le plaisir de voir quelques-unes des élèves que la sœur C—<sup>4</sup> eut l'obligeance d'envoyer chercher, et qui leur demanda de nous donner des échantillons de leurs progrès en musique. Deux gentilles brunettes de quatorze ans vinrent jouer plusieurs morceaux, sur un piano que j'admets avoir été surpris de voir dans ce pays lointain et inaccessible. Deux jolies petites filles aux cheveux blonds prirent leur place, et, comme les autres, jouèrent d'une manière agréable et tout à fait à leur honneur.

“Cette institution avait la réputation d'être très utile et très populaire, et l'on assurait qu'elle était remarquablement bien tenue sous tous les rapports”<sup>5</sup>.

Comme nous l'avons vu, M. Dawson parle de deux couvents. Un troisième fut, très peu de temps après son passage, élevé dans la nouvelle paroisse de Saint-Norbert. Il s'ouvrit le 29 décembre 1858, et les fondatrices en furent les sœurs Laurent et Dandurand<sup>6</sup>. L'évêque de Saint-Boniface présida lui-même leur installation, et dota leur établissement d'une terre de quatre chaînes de large et allant de la rivière au grand chemin, sans compter une autre de six chaînes de large sur deux milles de long, sur la rive orientale de la Rouge, qu'il lui donna également.

Les citations qui précèdent sont empruntées à deux

3. Il est probable que l'auteur ne mentionne ici que les pensionnaires.

4. Curran.

5. *Saskatchewan and the Rocky Mountains*, pp. 32-33. L'auteur de cet ouvrage, qui publiait le journal d'un voyage effectué seize ans auparavant, était James Carnegie sixième comte de Southesk. Son intéressant volume ne vit le jour, à Édimbourg, qu'en 1875.

6. La première, que nous avons bien connue, vivait encore en nov. 1920.



Anglais, dont l'un M. S. Dawson, était catholique<sup>7</sup>. Elles donnent une excellente idée générale des institutions d'éducation existant à Saint-Boniface il y a une soixantaine d'années. Pour plus de détails sur le même sujet, nous avons une lettre que M<sup>sr</sup> Taché adressa à l'ingénieur susmentionné le 7 février 1859.

A Saint-Boniface, il y avait alors un "palais épiscopal" contigu à la cathédrale et en arrière de la sacristie. Cette paroisse, que dirigeait le P. Lefloch, sous la haute présidence de l'évêque diocésain, justifiait de la possession de deux excellentes écoles: celle des frères, qu'on appelait aussi le collège, et le couvent-pensionnat dont nous ont entretenus Southesk et Dawson.

Jusqu'en mai 1858, la première institution avait eu son siège dans la résidence même de l'évêque; en 1859, elle était fière d'occuper une grande bâtisse qui lui était exclusivement affectée, et s'élevait à une faible distance de la cathédrale. Cinquante-huit garçons y recevaient une excellente éducation. De l'autre côté de la cathédrale, se dressait, un peu au sud, le "grand établissement" des sœurs mentionné par Dawson. Cet édifice abritait sous son toit tout un petit monde d'œuvres.

C'étaient d'abord une vingtaine de jeunes filles, qui s'efforçaient de se perfectionner dans les lettres, en même temps qu'elles acquéraient une connaissance un tant soit peu complète des industries propres à leur sexe. Il y avait ensuite une quinzaine d'orphelines, qui habitaient une autre partie du couvent, et recevaient également, mais par pure charité, une éducation en rapport avec leur condition. Les bonnes religieuses y faisaient en outre la classe aux externes du petit bourg épiscopal et des environs.

7. C'était le frère d'Æneas (ou Angus) Dawson, prêtre respectable du diocèse d'Ottawa, et auteur de quelques ouvrages. Sa mère était une Macdonell, et, comme telle, membre de la famille du premier gouverneur de la colonie de la Rivière-Rouge.

Enfin la même bâtisse était aussi le siège d'une autre forme de la charité chrétienne: le soin des malades et leur visite à domicile par quelques-unes de celles qui vivaient sous son toit. Pour montrer que ces membres souffrants de Jésus-Christ n'étaient point négligés par cet embryon d'hôpital, nous donnons ici le chiffre de ceux qui en bénéficièrent pendant deux ans.

	Malades soignés	Visités à domicile
D'octobre 1856 à octobre 1857:	175	210
D'octobre 1857 à octobre 1858:	157	130
	Pansements	Dans l'hôpital
D'octobre 1856 à octobre 1857:	53	21
D'octobre 1857 à octobre 1858:	58	21

S'il nous plaît maintenant d'inspecter, au point de vue de l'éducation, les autres centres dont nous avons déjà décrit la plupart sous d'autres rapports, nous verrons que la seconde paroisse catholique de la Rivière-Rouge, par ordre d'ancienneté, Saint-François-Xavier, avait alors M. Thibault pour curé. Elle comprenait en 1859 près de douze cents âmes, sans compter plusieurs centaines de chasseurs qui passaient leur vie sur la prairie, tout en visitant ce centre à certaines époques de l'année. Il n'y avait encore là qu'une école, celle des sœurs grises, où treize garçons et vingt-six filles recevaient une éducation proportionnée à leurs besoins.

Saint-Norbert, la troisième paroisse de la colonie par ordre de fondation, était moins peuplé que Saint-François-Xavier. De fait, s'il faut en croire les documents contemporains, ce centre aurait diminué de deux cents âmes en cinq ans<sup>8</sup>. Il comptait alors sept cents habitants, sous la houlette du P. Lestanc. Ces braves gens possédaient une grande église, au chevet de laquelle se trouvaient les appar-

8. Ce qui ne peut étonner, si l'on réfléchit que cette population, plus ou moins nomade, se déplaçait sans grande difficulté, et n'avait pas encore de lien bien réel qui l'attachât à une localité plutôt qu'à une autre.

tements du prêtre, et ceux du maître d'école, religieux du même ordre que ceux de Saint-Boniface. Celui-ci faisait alors la classe à trente-un garçons, tandis qu'au couvent les sœurs rendaient le même service à vingt-neuf filles.

Il y avait en outre la petite paroisse, ou mission, de Saint-Charles, dont les deux cent dix colons catholiques n'avaient encore ni église ni école. On n'avait pu jusqu'alors leur donner de curé, et ils étaient desservis de l'évêché.

Enfin, en dehors de la colonie proprement dite, se trouvait, à l'extrémité méridionale du lac Manitoba, comme un commencement de paroisse, qui datait de l'été 1858<sup>9</sup>. M. Gascon y prodiguait ses soins à trente ou quarante familles catholiques, métisses comme d'habitude, qui venaient d'élever une humble chapelle. M. Gascon fut donc le premier prêtre résidant de ce centre de population. Il ne pouvait encore y être question d'instruction scolaire, ou profane.

Telle était, en 1859, au point de vue du culte et de l'éducation, la partie catholique de ce qui est aujourd'hui le Manitoba. Ce n'était évidemment pas tout ce que les autorités religieuses eussent voulu. L'importante paroisse de Saint-François-Xavier, par exemple, aurait dû avoir une assistance bien plus nombreuse à ses classes, et M<sup>sr</sup> Taché ne se gênait point pour se plaindre du peu d'enthousiasme de ses diocésains pour l'éducation de leurs enfants. Mais la majeure partie étaient des pauvres métis, chasseurs pour la plupart et sans aucune ambition d'ordre intellectuel.

D'un autre côté, la colonie n'avait point alors de lois sur l'éducation, et les frais devaient uniquement en être portés par ceux qui en bénéficiaient directement. Or le bienfait de l'instruction paraissait aux métis si peu proportionné même à la modique somme de dix chelins par élève<sup>10</sup> deman-

9. En tant que centre desservi par un prêtre résidant.

10. Les protestants en demandaient quinze, et, bien que personne n'eût bien riche, les recevaient assez fidèlement.

dée en retour à la fin de chaque année, qu'il n'y en avait pas un sur dix qui la payât régulièrement. On devait donc se rabattre sur la modeste allocation faite par la Compagnie à la mission catholique et à ses œuvres, ainsi que sur celle de la Propagation de la Foi, et puis user d'économie et faire preuve de dévouement sans rémunération pécuniaire.

De son côté, M<sup>gr</sup> Taché était bien décidé de répandre le plus qu'il pouvait l'instruction parmi son peuple, encore plus ou moins nomade. D'où la fondation du couvent de Saint-Norbert, à laquelle nous avons assisté à la fin de 1858—et cette fondation en faisait présager d'autres dans un avenir plus ou moins proche.

Pendant que ce digne prélat inaugurait ainsi la politique d'extension du champ d'action des religieuses décidée à Marseille, il ne perdait point de vue l'objet principal de son voyage au pays de ses ancêtres. Nous pourrions nous appliquer cette remarque à nous-même, bien que nous soyons rendu à la fin de 1858 et que le sujet ait été entamé en 1856. Comme le nom du P. Grandin avait été délibérément omis sur la pétition des évêques canadiens, le Saint-Siège voulut avoir par écrit la délégation à l'évêque de Marseille de leur droit de choisir le candidat pour le poste qu'on voulait créer. D'où un délai qui empêcha le P. Grandin d'être nommé avant le 11 décembre 1857.

Cette perte de temps fut une véritable épreuve pour M<sup>gr</sup> Taché, qui paraissait tellement craindre qu'un autre fût choisi à Rome, qu'il en écrivit en date du 15 mars 1857: "S'il n'était pas certain que le Saint-Père dût nommer le premier qui est sur la liste, il faudrait insister dans ce sens"<sup>11</sup>. Ce premier sur la liste était le P. Vital-J. Grandin, O.M.I.

En décembre de cette année-là, le candidat de M<sup>gr</sup> de Mazenod fut enfin agréé, et nommé évêque de Satala *in*

11. A M<sup>gr</sup> de Mazenod, supérieur général des Oblats.





M<sup>gr</sup> GRANDIN, O. M. I.



*partibus infidelium* et coadjuteur de M<sup>gr</sup> Taché, avec droit de future succession. L'humble missionnaire ainsi honoré était probablement, de tous les prêtres du diocèse de Saint-Boniface, celui qui songeait le moins à pareille promotion. Cependant Dieu qui "choisit les faibles de ce monde"<sup>12</sup>, avait trouvé en lui l'élu de son Cœur, à cause de sa simplicité et de son innocence, non moins que la rectitude de son jugement, qualités auxquelles il fallait maintenant ajouter un zèle et un dévouement dont il avait déjà donné mainte preuve.

—Pensez-vous quelquefois à Dieu, mon enfant ? avait un jour demandé au jeune Grandin un grand prélat, qui était en même temps un fameux théologien, M<sup>gr</sup> Bouvier, évêque du Mans et auteur d'un cours de théologie.

Ce à quoi le pauvre garçon, tremblant à la pensée de ce qui pouvait lui manquer sous ce rapport, avait répondu en rougissant :

—Quelquefois je n'y pense pas ; réponse vraiment sublime dans sa simplicité.

Mais Dieu pensait à lui, et ses supérieurs ne l'oubliaient point non plus. En prévision de sa promotion, qui était considérée comme imminente, on l'avait fait venir de l'Ile-à-la-Crosse, où il l'apprit en juillet 1858. Inutile de nous attarder à décrire son étonnement et ses protestations en recevant pareille nouvelle. Ceux qui ont connu personnellement le saint qu'était M<sup>gr</sup> Grandin peuvent sans difficulté s'imaginer ses craintes, pour ne pas dire ses terreurs, en cette occasion<sup>13</sup>.

Alors même qu'il eût été accessible aux attaques de la vaine gloire, certaines difficultés qui surgirent alors à l'Ile-à-la-Crosse l'eussent bien vite précipité de son piédestal. Nous avons déjà eu l'occasion de faire allusion à

12. I. Cor. ; I, 27 ; texte choisi par M<sup>gr</sup> Grandin pour sa devise.

13. Il écrivait longtemps après : "Je ne voyais en moi rien qui pût justifier ce choix, excepté cette vérité proclamée par saint Paul :

une vague de mécontentement, qui avait un moment agité les néophytes de cette mission. Pour la seconde fois, et toujours à cause de changements dans leur clergé, quelques-uns d'entre eux avaient donné des signes de mauvaise humeur qui frisaient l'insubordination, lorsque tout à coup un événement des plus singuliers transforma ces mauvaises dispositions en révolte ouverte.

Nous savons que tous les aborigènes américains, mais surtout les crédules Dénés, ajoutent la plus grande foi aux songes, et que, par ailleurs, leur simplicité même les expose à devenir la dupe du premier halluciné venu<sup>14</sup>. Or, un beau matin, un jeune homme des environs de l'Ile-à-la-Crosse se leva avec la ferme persuasion qu'il était le Fils de Dieu, et, tout étrange que cela puisse paraître à quiconque ne connaît pas la mentalité des Indiens, il trouva une foule de partisans dans sa propre tribu. En peu de temps, tout fut sens dessus dessous parmi les indigènes. A sa voix, ses adeptes brûlèrent tout ce qu'ils possédaient, tuèrent leurs chiens, détruisirent leurs fourrures et se défirent de leurs plus beaux habits.

*Infirma mundi elegit Deus* [sa devise]. Je n'avais aucune des qualités nécessaires à un missionnaire, excepté le désir de servir Dieu et de le faire aimer, que je partageais avec mes frères en religion, et surtout une paire de grandes jambes, qui me permettaient de voyager à la raquette". Et il se plaisait à répéter: "Si j'ai été fait évêque, c'est à cause de mes jambes et non à cause de ma tête". Il va sans dire que le saint prélat était le seul de cette opinion.

14. Cette importance attachée aux songes se remarque à peu près chez toutes les peuplades primitives. Ainsi la croyance que les songes ont un caractère divin est répandue dans toute la littérature grecque. C'était aussi l'opinion des Babyloniens, des Chaldéens et des Phéniciens. On connaît l'importance que les pharaons d'Égypte attachaient à cette forme de l'activité de l'esprit humain. D'un autre côté, "la plupart des révélations de ce qui était regardé par les Indiens [d'Amérique] comme venant des pouvoirs surnaturels étaient, croyaient-ils, transmises en songe, ou au cours de visions" (ALICE-C. FLETCHER, art. *Dreams and Visions* dans le *Handbook of the American Indians north of Mexico*).



Ces innovations eurent leur origine à quelque distance de la mission même. Pour couper court au mal et en prévenir l'extension, le P. Grandin crut de son devoir d'aller en personne réduire à néant les prétentions du fils de *Saskhé* ("Pattes-d'Ours"), qui se donnait comme le Fils de Dieu. Dès que l'énergumène l'eut aperçu :

—Viens, mon fils, lui cria-t-il, viens et je vais te faire voir des merveilles. Tu vas voir les tables de Moïse. Théos! Théos <sup>15</sup>!

Il tenait en mains un rouleau d'écorce de bouleau magique, qui avait au moins six pieds de long <sup>16</sup>, avec lequel il se mit à frapper le missionnaire interdit, qui dut battre en retraite dans la direction de son canot. Puis, comme un des compagnons du père Grandin n'avait pas eu le temps de se rembarquer, le prêtre revint sur ses pas, déterminé en même temps à montrer aux pauvres dévoyés qu'ils avaient affaire à un imposteur ou à un cerveau déséquilibré, puisque le fils de Pattes-d'Ours ne pourrait pas prouver ce dont il se vantait, à savoir qu'il comprenait toutes les langues. Il le questionna en français et en latin; mais l'Indien voulut se tirer d'affaire en déclarant que de tels idiomes n'étaient point faits pour des Montagnais, et qu'il ne daignait pas exhiber en leur présence ses dons linguistiques.

Mais les facultés intellectuelles de ses compatriotes paraissaient avoir été momentanément obscurcies par l'effet

15. Mot grec signifiant Dieu, que l'Indien avait probablement remarqué dans l'office du Vendredi-Saint, où il se trouve plusieurs fois répété.

16. D'autres disent un bâton, ou une trique. Dans tous les cas, une légère connaissance des habitudes indiennes en cas analogues permet de se demander si le rouleau d'écorce, ou le bâton, n'était pas orné de marques cabalistiques qui en faisaient un objet sacré aux yeux des adeptes. La plupart des "prophètes" américains en ont eu de semblables à leur usage. C'était leur livre sacré, dont eux seuls pouvaient lire les signes.

d'une imagination surexcitée. Toutefois, même dans la foule des pauvres gens qui entouraient le soi-disant Fils de Dieu, Grandin en trouva au moins un qui avait ses doutes sur la réalité de la haute parenté à laquelle il prétendait.

—On m'a dit de venir voir le Fils de Dieu, fit-il remarquer au prêtre. Quand je suis venu ici, j'ai de suite reconnu le fils de Pattes-d'Ours dans ce jeune homme. Puis comme il insistait pour me frapper de sa prétendue table des commandements, afin de me communiquer son esprit, et m'exhortait à me défaire de tout ce que je possédais, je n'ai pu m'empêcher de dire à voix basse: Si tu es réellement le Fils de Dieu, retourne donc vite au ciel, et laisse-nous tranquilles sur la terre.

L'épidémie psychologique diminua graduellement d'intensité, dans la même proportion que ses manifestations perdaient de leur nouveauté; mais le missionnaire fut vivement affecté de la facilité avec laquelle avaient été dupés des gens pour lesquels il avait tant fait, et qui avaient jusque-là si unanimement répondu à ses efforts. Nous nous hâtons d'ajouter que, avec le temps, non seulement les parents du pauvre visionnaire, mais même celui-ci, revinrent à résipiscence.

Cela ne devait pourtant point arriver avant que le P. Grandin fût devenu évêque de Satala, par l'onction sainte qu'il reçut à Marseille des mains de M<sup>gr</sup> de Mazenod, le 30 novembre 1859 <sup>17</sup>.

Nous ne saurions mieux clore ce chapitre que par l'appréciation suivante que faisait du nouvel évêque le fondateur des Oblats, homme par nature fort peu porté aux compliments :

17. Le fondateur des Oblats tint toujours à ordonner, à plus forte raison à sacrer, tous ceux de ses enfants qui étaient admis à l'une ou l'autre des dignités qui réquéraient ces rites.

“J’ai eu l’occasion d’apprécier davantage encore cet excellent prélat, dans les jours qu’il a passés avec moi depuis son arrivée à Marseille. Combien je me félicite que nous ayons fait ce choix, l’évêque de Saint-Boniface et moi ! Quelle simplicité ! Quel attachement à la Congrégation, sa mère ! Quel sacrifice des affections les plus chères, et pourtant bien senti ! Quel bon cœur ! Quel dévouement, en un mot, et dans toute la force du terme ! Aussi est-il impossible de ne pas aimer un tel homme, et je vois avec bonheur qu’il s’est attiré l’estime et l’affection de tous ceux qui l’ont approché. Je renonce, pour mon compte, à exprimer ce que j’ai éprouvé de bonheur en sacrant un tel évêque<sup>18</sup>.

La suite fera voir que, dithyrambique comme il peut paraître à quiconque n’a jamais connu M<sup>gr</sup> Grandin, ce jugement fait honneur à la perspicacité de celui qui le portait autant qu’à la personne de celui qui en était l’objet.

18. Cf. *Mgr Grandin*, par le P. JONQUET, p. 100. D’après G. BRYCE, le P. Grandin fut “nommé évêque de l’intérieur... un ou deux ans après l’élévation de M<sup>gr</sup> Taché” (*The Rem. History*, p. 422), c’est-à-dire à une époque où il n’était pas encore prêtre ! Quant à M<sup>gr</sup> Faraud, le véritable “évêque de l’intérieur”, l’auteur presbytérien, qui passe pour historien près de ceux qui connaissent peu l’histoire, n’en a évidemment jamais entendu parler.

## LIVRE IV

### CONTRE L'HÉRÉSIE

---

#### CHAPITRE I

##### LE LOUP DANS LA BERGERIE

1858-60

La promotion de M<sup>gr</sup> Grandin venait à point. Nous pouvons en dire autant de l'arrivée des nombreux ouvriers évangéliques que nous avons mise au crédit de 1857. De fait, cette affluence inaccoutumée d'Oblats dans le Nord-Ouest paraissait comme préordonnée de Dieu, qui voulait par là mettre son représentant sur les bords de la Rouge en état de faire face, avec quelque chance de succès, à une tempête qui se préparait surnoisement dans la partie la plus éloignée de son immense diocèse.

En 1858, un événement s'était produit qui surprit tout le monde, et rendit les services de chaque nouveau venu proportionnellement précieux. Tout d'un coup, on apprit qu'un archidiacre de l'Église d'Angleterre, le Rév. James Hunter<sup>1</sup>, s'en allait dans le Grand-Nord faire du prosélytisme parmi les Indiens au profit de sa secte. Parti en juin de la Rivière-Rouge, il passa par les missions catholiques de l'Ile-à-la-Crosse, d'Athabaska et du Grand lac des Esclaves, et se rendit jusqu'au fort Simpson, point où le Mackenzie reçoit les eaux de la rivière aux Liards, qui prend sa source dans les montagnes Rocheuses<sup>2</sup>.

1. Précédemment chargé de la paroisse anglicane de Saint-Andrew, Rivière-Rouge.

2. Où il arriva le 16 août suivant.



C'était le loup qui s'introduisait dans la bergerie, et Anderson avait maintenant sa revanche pour l'humiliation que lui avait infligée le jeune évêque de Saint-Boniface.

Il suffit de connaître l'officier de traite de ce poste et le ministre qui se fit son instrument, pour se convaincre que le premier n'avait d'autre mobile, au cours de la négociation dont le résultat fut la démarche si inattendue du dernier. D'ailleurs le zèle pour le salut des âmes ne pouvait guère avoir été le motif de Hunter. Tout d'abord, il n'avait promis ses services que pour l'espace d'un an, après quoi il devait réintégrer son domicile à la Rivière-Rouge. Ensuite, un protestant éminent ne pouvait s'empêcher de faire remarquer à M<sup>gr</sup> Taché :

—Je ne comprends pas cela. Cet homme n'a aucun zèle ; sa démarche ne peut être considérée que comme un indice d'opposition à vos plans<sup>3</sup>.

A son arrivée au fort Simpson, les chefs de tous les postes de traite de la région subarctique s'y trouvaient précisément réunis. Ils firent un accueil enthousiaste au nouveau venu. De suite, une copieuse liste de souscriptions fut ouverte en faveur de son œuvre. Les cœurs protestants jubilaient : c'était, pensait-on, la ruine, ou du moins le dépérissement graduel, suivi à brève échéance d'un dénouement fatal, pour les missions "romaines" du Grand-Nord. Comment, en effet, pourraient-elles, sans l'influence que donne la richesse relative dont disposaient les traiteurs, rivaliser avec la secte du nouvel arrivé ?

Le danger était donc patent ; il était urgent de l'amoin-drir dans la mesure du possible. Dans ce but, plusieurs changements devinrent nécessaires dans le personnel des

3. *Vingt années de missions*, p. 104, où l'auteur cite son interlocuteur en anglais, évidemment pour donner à entendre qu'il reproduit sa déclaration mot pour mot. Anderson ne put pourtant être témoin sur place de la réussite de ses plans. Il quitta le pays au cours de ce même mois d'août 1858, et, après quelques mois de congé, fut stationné à Mingan, sur le golfe Saint-Laurent.

Oblats. Le P. Clut avait été déjà envoyé au lac Athabaska, où il avait pris la place du P. Grollier. On confiait maintenant à ce dernier le soin de la mission de Saint-Joseph, sur le Grand lac des Esclaves, avec le P. Eynard et le F. Per-réard comme assistants.

Physiquement parlant, le P. Grollier était petit, poli comme un Français qu'il était, et gêné comme un homme qui sait que, tout en étant au pays de l'ennemi, il manque de familiarité avec sa langue. Mais l'humble missionnaire était dévoré de zèle, et, malgré les désavantages de sa position, il ne manquait pas de cette audace qu'inspire le feu sacré du véritable apostolat. Il se mesura donc hardiment avec le majestueux archidiacre, dans le camp même de ses adversaires. Pour cela, il descendit au fort Simpson, et, comme résultat de ses efforts dans l'intérêt de la vérité, il eut la consolation de voir presque tous les sauvages se ranger de son côté, et profiter de ses instructions journalières, malgré l'opposition du bourgeois et de ses commis.

Il mit ce poste sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus; mais, malheureusement pour la persévérance de ses catéchumènes, le manque de logis le força à retourner à sa mission du Grand lac des Esclaves. D'un autre côté, il n'y avait personne dans le nord qui pût prendre sa place au fort Simpson. Cette pénurie de sujets, en face de si criants besoins, fut longtemps une des croix de nos missionnaires dans ces froides contrées. Ils ne s'en plaignaient pourtant pas trop alors, puisque leurs rangs venaient de se grossir de recrues dont les noms devaient rester en honneur dans les annales du pays.

Comme pour les empêcher de se décourager, de nouveaux ouvriers arrivaient encore à Saint-Boniface de France et d'Irlande. C'étaient les PP. Charles Mestre et Julien Moulin, qu'accompagnait le F. Cunningham. Un peu plus tard, c'est-à-dire vers la fin d'octobre 1858, six sœurs grises abordaient aussi à Saint-Boniface, sous la

conduite de leur provinciale, ou vicaire, Mère Valade, fondatrice du couvent local qui s'était, peu de temps auparavant, rendue au Canada pour affaires. Ces nouvelles recrues étaient un précieux appoint, qui allait singulièrement faciliter les fondations projetées pour le nord et le nord-ouest.

En septembre de la même année<sup>4</sup>, le P. Faraud avait confié le soin de son ermitage du lac Athabaska à son jeune compagnon, le P. Clut, et avait entrepris une tournée apostolique qui devait lui faire acquérir plus de mérites personnels que de néophytes. Il était parti pour les grandes prairies immédiatement à l'est des montagnes Rocheuses, dans le but d'y rencontrer les Indiens castors de la rivière la Paix, déjà visités par M. Bourassa. Son objectif précis était le fort Duvégan, sur ce cours d'eau, qu'il pensait atteindre en une quinzaine de jours. Mais, par suite de contretemps, d'accidents et de conditions atmosphériques telles que ses compagnons ne purent s'empêcher de lui demander de renoncer à son expédition, il n'était encore qu'à moitié chemin le 12 octobre. Quatre jours après, il se réveilla le matin couvert d'un pied de neige<sup>5</sup>, et il était plus mort que vif lorsque, le 28 du même mois, il parut en face du fort Duvégan.

Le missionnaire fut reçu par les indigènes avec les plus bruyantes démonstrations de joie; mais il ne tarda pas à constater que, sous ces marques extérieures de bonne volonté, se cachaient de sérieux obstacles à leur véritable

4. Selon M<sup>GR</sup> TACHÉ (*Vingt années de missions*, p. 112). S'il faut en croire le vol. *Dix-huit ans chez les sauvages*, p. 212, ce fut en 1859; mais l'autorité du premier ouvrage en fait de dates prime généralement celle du second, d'autant plus que celui-ci ne fut point composé par celui dont il relate les plus hauts faits, bien qu'il le fût d'après ses notes. Le P. Faraud devait reprendre la même direction l'année suivante, mais cette fois ne pas dépasser le fort Vermillon.

5. L'auteur de ces pages a vu la terre couverte d'une forte couche de neige dès le 8 septembre, et cela à une latitude un peu au sud de la rivière la Paix.

conversion. Une passion insurmontable pour les jeux de hasard, une foi sans bornes en l'efficacité de la sorcellerie et une immoralité effrénée l'empêchèrent de faire un bien appréciable à ces sauvages, qu'il était venu voir de si loin. Tout Dénés qu'ils étaient, ces pauvres gens différaient notablement de ses chers Montagnais. La simplicité était peut-être la même; ils avaient aussi un égal désir du ciel, pour la fin de leurs jours; mais ils voulaient prolonger ceux-ci autant que possible, et ils ne croyaient pouvoir y réussir que par le moyen de leurs superstitions héréditaires.

Aussi, chose peu ordinaire chez des Dénés, lorsque le missionnaire leur demanda de baptiser leurs enfants, sa requête fut refusée net, sous prétexte que, une fois admis dans le sein de l'Église, ils se trouveraient comme condamnés à mort en cas de maladie grave, puisqu'il ne leur serait pas permis d'avoir recours à leurs jongleries, pour eux la seule chance de se guérir en pareil cas<sup>6</sup>. L'époque des premiers enthousiasmes était passée: l'Indien commençait à se rendre compte du fait qu'il ne suffisait pas d'assister à des sermons et de réciter certaines formules pour opérer son salut. Dans ce sens, c'était encore un progrès, mais combien pénible pour le cœur du missionnaire!

A part les consolations que le P. Faraud goûta parmi les employés de la compagnie de la baie d'Hudson, une douzaine de conversions furent tout le fruit apparent de sa pénible expédition.

Le retour au lac Athabaska s'effectua en face de difficultés toutes spéciales. L'hiver sévissait maintenant, avec ses frimas et ses poudreries. Il était même d'une telle sévérité, que le prêtre ne put trouver aucun compagnon parmi les Indiens. Dans cette extrémité, deux jeunes Canadiens-français, nommés respectivement Bertrand et Bouchet,

6. V. vol. I. pp. 11-12.



se dévouèrent pour la tâche ingrate de le ramener chez lui. Le petit parti s'attendait à une marche à la raquette d'au moins vingt-cinq jours. Pourtant, telle était la disette qui régnait alors au fort Dunvégan, qu'il dut partir avec des provisions à peine suffisantes pour une semaine.

Le froid devint bientôt insupportable, et deux des chiens qui traînaient leur toboggan<sup>7</sup> s'étant gelé les pattes, durent être abandonnés en chemin<sup>8</sup>. Puis les courageux voyageurs furent victimes d'une famine qui menaçait d'avoir raison de la détermination la plus inébranlable. Ils étaient encore à cinq journées de marche du fort Vermillon, qui se trouvait sur leur chemin, et il ne leur restait plus que quelques onces de pemmican. Dans cette position critique, Bertrand résolut généreusement d'aller chercher du secours au fort, pendant que les deux autres se traîneraient le mieux qu'ils pourraient, étant donné leur état d'extrême débilité, plutôt pour s'empêcher de geler vifs que de se rapprocher notablement du poste de traite.

Bourchet devint bientôt trop faible pour avancer davantage. Il s'évanouissait constamment, et paraissait ne pouvoir vivre un jour de plus quand de l'aide vint du fort.

L'état de ses compagnons et de ses chiens, de véritables squelettes ambulants, força le missionnaire à rester cinq jours au fort Vermillon. Douze jours après, il était de retour à son humble foyer sur les bords du lac Athabaska.

Peu après, dans le but de devancer le ministre protestant sur les plages lointaines qu'il avait choisies comme théâtre de ses opérations, M<sup>gr</sup> Grandin, alors encore simple prêtre, s'arma lui-même de raquettes, grand moyen de locomotion dans le nord. C'était en mars 1859, c'est-à-dire l'hiver qui précéda son sacre. Il visita alors les Indiens

7. Planche de bouleau dont l'extrémité antérieure est recourbée, de manière à pouvoir glisser sur la neige. C'est le traîneau indien.

8. Pour prévenir pareil accident, on garnit souvent d'une espèce de chausses en cuir les pattes des chiens de trait.

du fort Rae, qui n'avaient point encore été évangélisés, et confia cette localité aux soins du grand ennemi de la révolte contre l'autorité légitime, l'archange saint Michel<sup>9</sup>.

Cependant l'abbé Gascon, ce jeune prêtre que M<sup>gr</sup> Taché avait préposé à la nouvelle mission du lac Manitoba, sollicitait la faveur de s'agréger à la congrégation des Oblats. En conséquence, on lui fit commencer, le 9 mars 1859, le noviciat quelque peu irrégulier auquel nous avons déjà fait allusion. Son premier stage fut à Saint-Norbert, sous la direction du pieux P. Lestanc. Mais le nouveau novice ne devait pas rester longtemps dans la solitude de cette place. En revenant du nord, à l'expiration de son année d'efforts en faveur du protestantisme, l'archidiacre Hunter apportait au fort Garry une pétition, par laquelle les officiers de traite du district du Mackenzie demandaient que les missionnaires catholiques fussent exclus de ce pays lointain. L'archidiacre était remplacé par un maître d'école de la Rivière-Rouge, un M. W.-W. Kirkby<sup>10</sup>, qui fut "ordonné" pour la circonstance et se montra ensuite un homme très actif et fécond en expédients.

Les missionnaires de cette région s'étaient bercés de l'espoir que la déconfiture de M. Hunter serait une bonne leçon pour ses coreligionnaires; ils furent donc surpris de lui voir arriver un successeur.

Mais celui-ci n'eut guère à se louer de la manière dont il fut reçu par les sauvages, ainsi que nous l'apprend son chroniqueur lui-même. "On s'aperçut vite", écrit-il "du résultat des enseignements romains (*Romish*), à la

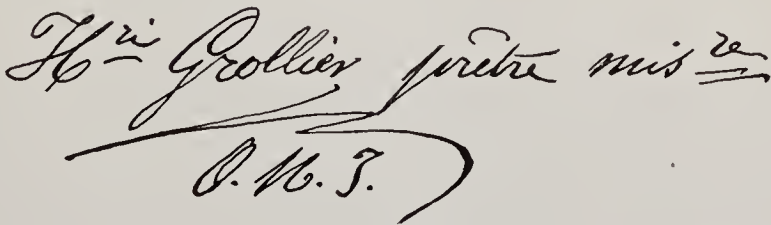
9. Ce poste fut bien gardé. En 1865, une mission protestante y fut établie, mais dut être abandonnée, à cause de la fidélité des sauvages à l'enseignement de leur premier apôtre.

10. Arrivé à la Rivière-Rouge en 1852, en vue d'enseigner et non pas de prêcher.

répugnance que les Indiens manifestèrent pour l'instruction que leur offrait M. Kirkby. Une fois, pendant qu'il visitait un malade, avec l'intention de parler aux autres qui étaient présents, ils firent preuve de la plus grande indifférence pour tout ce qu'il disait. Quand il s'agenouilla pour prier, ils restèrent tous tranquillement assis sur le plancher, apparemment sans faire attention à ce qui se passait''<sup>11</sup>.

D'autre part, grâce à l'intervention de M<sup>gr</sup> Taché, au lieu de faire droit à la pétition des traiteurs, la Compagnie permit aux prêtres catholiques de passer l'hiver à chacun de ses postes de l'Extrême-Nord. En sorte qu'un individu qui avait formellement demandé l'expulsion de nos missionnaires de son district se vit condamné à en loger un sous son propre toit.

Ce missionnaire était l'intrépide P. Grollier, cet homme au dévouement sans bornes et au zèle que d'aucuns étaient portés à trouver excessif. Il quitta le fort Résolution, visita sa succursale du Sacré-Cœur au fort Simpson, et descendit le fleuve géant des grandes steppes du nord jusqu'au fort Norman, qu'il mit sous la protection de sainte Thérèse. Continuant son chemin, il s'enfonça encore plus avant dans le nord, et atteignit le fort Good-Hope, ou Bonne-Espérance, juste sous le cercle arctique<sup>12</sup>, où il passa l'hiver de 1859-60.



Signature du P. Grollier.

Ce fut là l'origine de la fameuse mission d'où le P.

11. *Dayspring in the Far West*, p. 50; Londres, 1875.

12. Le fort Good-Hope actuel se trouve un peu en deçà du cercle arctique. Son premier emplacement était plus bas, c'est-à-dire plus au nord.

Grollier devait plus tard dire un suprême adieu au théâtre de ses trop courts travaux, pour aller jouir de la récompense promise au bon serviteur.

En attendant, par l'intermédiaire de ce prêtre dévoué, la bonne nouvelle était portée à plus de deux mille milles de Saint-Boniface. La prédiction du prophète royal, "leurs paroles [ont atteint] les extrémités de la terre"<sup>13</sup>, était en bonne voie de se réaliser en ce qui concerne l'Amérique.

Mais le déplacement du supérieur de la mission Saint-Joseph avait créé un vide au Grand lac des Esclaves. Pour le combler, le P. novice Gascon y fut envoyé<sup>14</sup>. Là il se trouva sous la direction religieuse du P. Eynard. Le P. Végréville était alors à la tête de l'établissement de l'Ile-à-la-Crosse, tandis que le P. Rémas se trouvait temporairement à Saint-Boniface. Celui-ci en repartit, le 3 août 1859, avec trois religieuses qui devaient être comme le noyau d'une nouvelle communauté dans l'Ouest, c'est-à-dire dans sa propre mission du lac Sainte-Anne. Ces religieuses étaient les sœurs Émery, Lamy et Alphonse.

Après un voyage, qui se fit remarquer par un grand nombre de difficultés propres au pays, embarras qui avaient pour cause une saison très maussade, non moins que les fatigues inhérentes à pareilles pérégrinations avant l'introduction des facilités offertes par la civilisation, la petite caravane arriva à Sainte-Anne le 24 septembre 1859.

Un peu moins d'un mois avant la venue de ces courageuses femmes, les confrères du P. Rémas avaient salué un nouveau venu d'une tout autre espèce: nous voulons dire le comte de Southesk, dont nous avons déjà cité l'appréciation sur le costume des sœurs, ainsi que sur leur mérite comme institutrices. Le noble Anglais ne fut pas

13. *Psalm.* XVIII, 5.

14. On n'était point alors strict comme aujourd'hui sur la nécessité d'une résidence ininterrompue d'au moins un an à la même place pour tout novice de la Congrégation.



moins frappé de ce qu'il vit dans cette lointaine mission. Visiteur désintéressé et honnête homme, en dépit de violents préjugés anti-catholiques dus à son éducation, il ne put s'empêcher de comparer la personne et l'œuvre des prêtres de Sainte-Anne avec ce qu'il avait vu aux stations protestantes, et voici ce qu'il en écrivit :

“A notre arrivée à Sainte-Anne, nous nous rendîmes à la mission, où nous fûmes très cordialement reçus. Eûmes le plaisir de dîner avec les PP. Lacombe<sup>15</sup> et Le Frain<sup>16</sup>, personnes agréables et parfaits gentilshommes. Quel avantage Rome a sous ce rapport ! Les protestants envoient constamment à leurs missions des gens vulgaires et mal élevés, tandis que Rome envoie des messieurs de bonnes manières et très cultivés. Et puis, comme elle excelle dans sa manière de capter l'esprit indien ! Par exemple, chaque indigène qui se fait enrôler dans la société de tempérance reçoit une belle médaille<sup>17</sup> d'argent à porter. Cela touche son orgueil et sa vanité, et est bien plus efficace que de simples exhortations arides.

“Sur l'invitation pressante de mes hôtes, je passai la nuit à leur résidence. Tout y est merveilleusement propre et florissant. C'est une véritable oasis dans le désert. Les vaches sont grasses et belles ; les chevaux de même, les chiens et jusqu'aux chats de même. Un jardin, bien arrangé

15. C'est-à-dire Lacombe.

16. C'est le P. Frain que l'Anglais a en vue. Après avoir fait quelque ministère dans l'est, notamment à Ottawa et dans les environs, ce père avait été envoyé dans l'Ouest, où le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de rester longtemps. Rendu à l'état de prêtre séculier, il s'établit plus tard dans le sud des États-Unis, et, incorporé au diocèse de la Nouvelle-Orléans, il finit par être promu à la prélature romaine. Né au diocèse de Rennes, le 3 août 1831, M<sup>gr</sup> Frain devait mourir à la Nouvelle-Orléans en novembre 1916.

17. Le texte du comte anglais porte *model*, évidemment une coquille pour *medal*. Inutile d'ajouter que les missionnaires n'avaient pas le moyen de donner des médailles “d'argent” à leurs sauvages. Southesk jugeait dans ce cas de l'intérieur par l'extérieur.

et bien tenu, est embelli par une multitude de fleurs, dont quelques-unes sont les fleurs les plus communes des bois et des prairies, améliorées à perfection par les soins et le travail. La maison est d'une propreté exquise, et les repas sont servis comme dans la salle à manger d'un gentil-homme''<sup>18</sup>.

Le noble voyageur parle alors de la pièce de résistance de ces repas: des fruits sauvages, qu'il dut apprécier d'autant plus que son propre itinéraire l'avait forcé d'user surtout de ces régals en boîte, ces conserves que les faibles ressources des missionnaires leur interdisaient. S'il était resté quelque temps avec eux, ou qu'il leur fût arrivé à une autre saison, il se serait vite aperçu de leur pauvreté réelle, bien que, en raison de sa situation dans la zone favorable à la culture des céréales et à l'élevage des bestiaux, leur mission fût alors beaucoup plus prospère que même la plus favorisée parmi celles du nord. De fait, aucune comparaison ne pouvait s'établir entre elle et les postes plus septentrionaux.

Elle était, au point de vue matériel, à peu près sur le même pied qu'un autre point de l'Ouest beaucoup plus près du centre de la civilisation, où les fondations d'une nouvelle paroisse étaient inconsciemment jetées par les visites que le P. Lefloch y faisait. C'était à quelques milles au sud-est de Saint-Boniface<sup>19</sup>, sur cette petite rivière la Seine que nos lecteurs connaissent, une localité appelée la pointe des Chênes, où s'étaient établis un certain nombre de métis. L'année 1859 vit ces humbles commencements de ce qui devait plus tard se développer en la florissante paroisse de Sainte-Anne des Chênes. Son nom religieux était dû à la nationalité de son premier pasteur, un Breton, et partant un dévot serviteur de la mère de Marie.

18. *Saskatchewan and the Rocky Mountains*, pp. 167-68.

19. Vingt-cinq par la ligne actuelle du Canadien-National.

## CHAPITRE II

### “JUSQU’AUX EXTRÉMITÉS DE LA TERRE”

1860

Nous mentionnions, en terminant notre dernier chapitre, les conditions matérielles de la plus favorisée des missions indiennes, ou quasi-indiennes, des Oblats, et les contrastions implicitement avec celles qui caractérisaient tous leurs autres postes similaires. Le degré de pauvreté commun aux missions du nord était vraiment extraordinaire. Même la farine était alors, et devait rester longtemps après, un véritable luxe dans ces différents postes, et beaucoup de missionnaires passèrent des années entières sans goûter au pain. Si maintenant nous considérons que la très grande majorité—de fait, à peu près la totalité—de ces hommes dévoués venaient de France, où le pain entre dans le menu quotidien pour une proportion infiniment plus grande qu’en Amérique, nous comprendrons encore mieux l’intensité de leurs privations.

En général, un sac de farine de cinquante livres anglaises (à peu près vingt-un kilogrammes) était annuellement alloué à chaque mission, et une partie devait encore aller à l’engagé du prêtre, là où il n’avait pas de frère convers avec lui. En outre, il ne faut pas oublier que les missionnaires étaient ordinairement deux, quelquefois trois<sup>1</sup>, dans un poste, vu que chacun d’eux avait le soin ou bien de la mission elle-même, ou bien d’un nombre déterminé de succursales.

Nous avons trouvé, dans une collection de lettres de pionniers du nord dont nous sommes devenu l’heureux

1. Y compris le frère convers. Là où plus d’un sac était reçu, l’excédent allait invariablement aux sœurs et à leurs orphelins, sinon à l’engagé de la mission et à sa famille.

possesseur<sup>2</sup>, l'original d'une réquisition au facteur en chef pour cet article considéré chez nous comme de toute première nécessité. Dans les circonstances, nous croyons cette petite pièce d'une importance suffisante pour en reproduire au moins les chiffres et les noms qui y correspondent. Mais le lecteur voudra bien remarquer qu'elle est datée du 16 avril 1874, c'est-à-dire d'une quinzaine d'années après l'époque que nous avons atteinte dans notre récit, alors que les couvents et leurs œuvres s'étaient multipliés et que les conditions matérielles des missions indiennes s'étaient notablement améliorées.

Voici donc la liste des sacs de farine qu'on demandait pour chaque mission—au moins le double de ce qui était alloué en 1860 aux postes qui existaient alors :

Trois sacs	pour la mission de la Nativité.
Un sac	“ Dunvégan.
Un “	“ du Grand lac des Esclaves.
Trois sacs	“ de la Providence.
Quatre sacs	pour les sœurs de Charité.
Un sac	pour la mission du fort de Liard.
Un “	“ du fort Rae.
Deux sacs	“ de Good-Hope <sup>(3)</sup> .

Les missions de la Nativité et de la Providence, qui semblent un peu mieux partagées au point de vue de la distribution de la farine, avaient en 1874 chacune un couvent, auquel se rattachait un orphelinat, ce qui montre que les enfants n'en étaient point négligés.

2. Grâce à la généreuse obligeance de M. Rod. Macfarlane, auquel elles étaient adressées. Il n'est que juste d'ajouter que, avec le temps, les missionnaires purent récolter quelques sacs d'orge ou même de blé, dans les champs minuscules qu'ils se créèrent au prix de mille fatigues.

3. D'après une lettre de M<sup>gr</sup> Faraud datée du 5 déc. 1877, la quantité de farine allouée, quatre ans plus tard, à toutes les missions de ce prélat avait un tant soit peu augmenté : 23 sacs au lieu de 16. Il est vrai que ces missions étaient elles-mêmes devenues un peu plus nombreuses.



Mais n'anticipons pas. En 1860 et longtemps après, la base du système alimentaire des missionnaires du nord consistait dans la viande de renne ou de caribou, sèche comme des copeaux et coriace comme du cuir. L'abondance ou la disette à leurs différents postes dépendait de la route que prenait le premier animal dans ses migrations annuelles, ainsi que du nombre et de la distance des bandes du second. La plupart des lettres de ces missionnaires roulent sur ces points, qui étaient pour eux d'importance capitale. Ils mentionnent aussi parfois leurs récoltes de pommes de terre, qui trop souvent gèlent avant d'avoir pu être arrachées.

Tant que le bison abonda sur les plaines du sud, quelques sacs de pemmican, vieux, dur et plus ou moins rance, s'ajoutaient en certains cas à cette maigre pitance. En général, malgré les travaux manuels exténuants auxquels pères et frères se livraient lorsqu'ils bâtissaient leur mission, leur église ou quelque dépendance, ou bien lorsqu'ils cheminaient péniblement sur plusieurs pieds de neige, ils devaient compter surtout sur les habitants des lacs pour leur alimentation quotidienne <sup>4</sup>.

Ce poisson était pris chaque année en très grande quantité, et servait au soutien des missionnaires et de leurs chiens de trait. Après qu'on l'avait éventré et étendu au moyen de broches de bois passées dans la chair d'un côté à l'autre, on le laissait sécher, suspendu par la queue à des échafaudages composés de minces perches. Comme résultat de ce traitement, il perdait toute la saveur qu'il aurait pu avoir naturellement, quand, avec le temps, l'odeur infecte qui s'en dégageait et l'*animation* dont il devenait le siège ne le rendaient pas absolument repoussant

4. D'autant plus que, tout en étant accompagnée d'un aléa fort gênant pour des estomacs qui crient famine, leur capture est généralement plus sûre. Ne pas oublier, non plus, que les voyages dans le Grand-Nord se font généralement par eau.

à tout autre qu'à un estomac affamé par un long jeûne forcé<sup>5</sup>.

La famine était une condition avec laquelle tous les missionnaires étaient familiers. Ils en riaient le plus souvent, et avaient l'habitude de remplacer un repas manqué par un nœud à la ceinture, comme ils disaient dans leur langage pittoresque, pour imposer silence aux réclamations de la nature<sup>6</sup>.

Si maintenant nous ajoutons à ces privations les fatigues et les mille désagréments propres à de longs voyages à pied, ou, ce qui est encore pire, à la raquette—immense chaussure plate composée d'un cadre très allongé et rempli par des lanières tressées, dont l'inénarrable agonie, surtout pour les commençants, doit se sentir pour se comprendre<sup>7</sup>—on verra sans difficulté pourquoi un publiciste crut pouvoir écrire: "Il est aujourd'hui bien connu de tous les ordres religieux que, sans en excepter celles de la Chine, de la Corée et du Japon, les missions de l'Atthabaska-Mackenzie sont les plus dures et les plus pénibles du monde entier"<sup>8</sup>.

Le bien-fondé de cette remarque deviendra encore plus évident si nous considérons l'extrême sévérité d'un climat qui, dans certaines zones, laisse neuf mois de l'année à un hiver sibérien, hiver qui peut avoir ses beautés aux yeux du poète, mais dont les agréments sont contrebalancés par

5. Il atteignait parfois un état voisin de la putréfaction.

6. Par ailleurs, en ce qui était des accessoires de la vie civilisée, nos missionnaires étaient alors si pauvres qu'ils manquaient souvent de papier, et M<sup>gr</sup> Grandin lui-même n'eut parfois que du jus de groseilles sauvages pour écrire.

7. La connection entre ces espèces de "canots" plats et le pied du voyageur se fait au moyen de lanières, qui lui pincement les orteils et entourent jusqu'au talon le pied chaussé de mocassins, ou souliers en cuir mou. A la longue, une espèce de crampe ou violente fatigue s'empare des muscles du pied et de la jambe, et cause une douleur impossible à décrire.

8. Le juge Prendergast, dans le *Manitoba*, 28 juin 1894.

autant de sujets de mortification pour le missionnaire sur les lieux.

Pendant cette saison, la nature dort paisiblement sous une épaisse couverture de neige; les grands lacs des régions hyperboréennes se transforment en immenses plaines, que le chasseur indien parcourt sans d'autre danger que celui qui provient du froid; les conifères de la forêt arctique s'ornent, sous l'action des frimas, de diamants et d'escarboucles qui étincellent à la douce clarté de la lune, tandis que, dans les espaces aériens, les multiples formes de l'aurore boréale captivent l'esprit le plus prosaïque.

Brillantes couronnes lumineuses ou aigrettes innombrables suspendues à la voûte étoilée; zones d'or capricieusement ondulées, ou bien serpents livides aux reflets métalliques, qui glissent et se promènent silencieusement dans les profondeurs de la nuit; nuées sanguinolentes et bandes irisées qui rayonnent d'un point concentrique, ou dont les riches couleurs se succèdent sans bruit; incendie aérien, dont le foyer se cache dans les replis de l'horizon en feu, ou bien encore immenses projections lumineuses qui semblent refléter dans l'espace quelque mystérieuse cité polaire illuminée *a giorno*: tels sont quelques-uns des spectacles dont la lumière arctique gratifie le voyageur dans ces lointaines régions.

Au contact de ces merveilles, à la vue aussi des mystères de la parasélène, alors que l'astre de la nuit a pour cortège deux, quatre, ou même huit, fausses lunes, l'homme se demande s'il est bien toujours une créature de chair et d'os, ou bien s'il n'a pas émigré au pays des fées.

Inutile de parler du soleil lorsqu'il est question des hivers arctiques. Il ne se fait alors remarquer que par son absence. Pendant des semaines et des mois, selon la latitude, c'est une nuit ou une pénombre continuelle. L'astre du jour s'est enfui dans l'ouest, et ne reparaît, timidement d'abord et pour quelques instants seulement, qu'a-

près avoir laissé à Borée le temps de bien affirmer son empire sur la nature.

Aussi on peut s'imaginer si celui-ci en profite ! Le froid de ces déserts est si intense que les battements du cœur deviennent perceptibles, les arbres de la forêt éclatent et se fendent, la glace même des lacs se bombe et se lézarde d'immenses fissures, le long desquelles courent les bruits les plus étranges : salves de mousqueterie et véritables coups de canon, tandis que l'haleine de l'homme produit en s'échappant un bruissement semblable à celui d'une baguette qu'on agite. Malheur alors à l'imprudent, qui s'expose à pareille température sans s'être couvert des pieds à la tête ! Malheur au voyageur qui, vaincu par la fatigue, se laisse envahir par l'engourdissement et se jette à bas, pour se reposer sans les précautions voulues ! Cet engourdissement n'est trop souvent que l'avant-coureur de la mort, et le repos qu'il semble causer pourrait bien se terminer par un sommeil sans réveil.

Telles étaient pourtant les jouissances auxquelles aspiraient les membres d'une caravane qui, le 9 juillet 1860, fit son apparition dans l'humble village de Saint-Norbert. Elle était conduite par M<sup>gr</sup> Grandin, qui n'avait pu revenir plus tôt à cause d'une maladie qu'il avait faite, par suite des chocs subis par sa nature sensible, à l'occasion de sa consécration épiscopale et des fêtes qui l'avaient accompagnée. Avec lui étaient les PP. Jean Séguin, X. Caer<sup>9</sup> et Alphonse Gasté ; le F. Boisramé ; M. Oram, le converti de Montréal déjà mentionné ; trois religieuses et deux assistantes sans vœux. Un autre membre de la petite troupe apostolique, telle qu'elle était lorsqu'elle avait quitté la France, était l'abbé É-

9. Qui ne devait pas rester longtemps dans le Nord-Ouest canadien.



mile-J.-M. Grouard<sup>10</sup>, qui avait été laissé à Québec, où il devait terminer ses études. Un des nouveaux prêtres, l'abbé Gasté, appartenait encore au clergé séculier. On le stationna à Saint-Norbert, où il prit la place laissée vacante par le P. Gascon, en vue d'entrer lui-même dans la congrégation à laquelle appartenaient tous les missionnaires chez les Indiens du Nord-Ouest

Il faut avouer que c'était là un très précieux renfort. Aussi M<sup>gr</sup> Taché crut-il devoir aller à sa rencontre jusqu'à Saint-Norbert<sup>11</sup>. Il fit rester au petit village jusqu'au lendemain cette caravane d'hommes et de femmes de bonne volonté, qui jouirent alors de l'hospitalité du P. Lestanc, curé de l'endroit, ainsi que des religieuses locales.

M<sup>gr</sup> Grandin ne fut pas plus tôt de retour à Saint-Boniface qu'il retomba malade. Néanmoins après vingt jours de souffrances patiemment endurées, comme il ne guérissait point à l'évêché, il insista pour qu'on le laissât retourner à sa lointaine mission de l'Ile-à-la-Crosse. Malgré des protestations universelles, il se fit porter de son lit à la charrette qui devait le conduire au point où il allait s'embarquer pour le nord. L'épisode du faux Fils de Dieu avait fait une profonde impression sur son esprit : il avait tellement à cœur le bien de cette station, qu'il lui tardait de s'assurer sur les lieux des suites de cette escapade.

Avec lui partirent le P. Séguin, le F. Boisramé et trois sœurs de charité. Ces voyageurs arrivèrent à destination le 4 octobre 1860. C'est donc à cette date que nous devons fixer la fondation du couvent de l'Ile-à-la-Crosse.

10. Plus tard vicaire apostolique de l'Athabaska. Il est à remarquer que la plupart des évêques du nord, c'est-à-dire NN. SS. Taché, Faraud, Clut, Pascal et Grouard, arrivèrent en Amérique ou dans l'Ouest avant leur promotion au sacerdoce.

11. A 9 milles au sud de Saint-Boniface.

Les noms des fondatrices sont également dignes de passer à la postérité; c'étaient les sœurs Agnès, Pépin et Boucher. Leur voyage avait été exceptionnellement pénible et les soixante-sept jours qu'il dura, à partir de Saint-Boniface, furent une suite à peine interrompue d'accidents, de difficultés et de traverses de toutes sortes.

Nous devons pourtant admettre que ces misères eurent au moins un bon résultat: elles guérèrent complètement M<sup>gr</sup> Grandin.

L'année 1860 fut une année de fondations. Une institution de caractère similaire, quoique de proportions plus humbles, s'ajouta alors aux couvents déjà établis à Saint-Boniface, Saint-François-Xavier, Saint-Norbert, Sainte-Anne et l'Ile-à-la-Crosse. Elle fut inaugurée le 20 septembre 1860, sur la rivière Rouge, à environ six milles en amont du siège de M<sup>gr</sup> Taché, où un groupe de métis s'était formé depuis quelque temps<sup>12</sup>. Comme cette localité n'avait point de prêtre résidant, ce prélat veilla lui-même sur ses besoins spirituels, et, pendant longtemps, alla dire la messe aux religieuses qu'il y avait stationnées.

Tels furent les commencements de Saint-Vital, petite colonie à laquelle l'évêque de Saint-Boniface donna le nom du patron de son coadjuteur.

Comme pendant à la joie causée par tant d'additions aux rangs de ses missionnaires et de ses institutrices, M<sup>gr</sup> Taché vit les trois frères des Écoles chrétiennes, qui avaient tenu quelque temps son collège, s'en aller le 27 juillet de cette même année. Leur supérieur était un vieillard qui, découragé à la vue de difficultés que d'autres trouvaient tout ordinaires, avait obtenu son rappel et celui de ses compagnons<sup>13</sup>. Ce départ força l'or-

12. Les premières sœurs de Saint-Vital furent les SS. L'Espérance, d'Youville et Connolly.

13. Pour une raison ou pour une autre, il a jusqu'ici toujours été extrêmement difficile de garder des frères enseignants dans l'Ouest.

dinaire du diocèse à mettre le P. Lefloch à la tête du collège, avec M. Oram comme professeur d'anglais.

L'abbé William-Henry Oram était né à New-York de parents protestants. S'étant convaincu de la nécessité d'entrer dans l'unique bercail de l'unique Pasteur, il avait cédé à l'inspiration de la grâce, et avait passé quelque temps à Montréal pour s'y préparer à sa réception dans l'Église catholique. Il fut ordonné prêtre à Saint-Boniface, où il ne resta que deux ans, après quoi il retourna à New-York. Il avait la parole facile, en français tout aussi bien qu'en anglais, et, quoique ses études théologiques aient été forcément incomplètes, il rendit de grands services sur les bords de la Rouge, et s'acquit l'estime universelle.

Quelques jours après l'arrivée de M<sup>gr</sup> Grandin à l'Ile-à-la-Crosse, deux autres Oblats, le P. Laurent Simonet et le F. Jean Glénat, étaient reçus à Saint-Boniface. Ainsi que tous les Oblats qui, déjà religieux, les avaient précédés dans l'Ouest, à l'exception de M<sup>gr</sup> Taché, ces nouveaux venus se réclamaient du doux pays de France <sup>14</sup>. Le dernier était expressément destiné au palais épiscopal, et sa présence dans cet établissement devait décharger le prélat et ses aides de ces soucis domestiques auxquels ils avaient jusque-là été astreints. La générosité du vicaire des missions l'avait toujours porté à céder aux pauvres missions les frères qu'on lui avait précédemment envoyés.

Le F. Jean, comme on l'appela bientôt communément, ne trouva point son nouveau maître chez lui. M<sup>gr</sup> Taché était parti pour une tournée de visites des missions de l'Extrême-Ouest et de l'Ile-à-la-Crosse. A cette dernière place, il surprit tout le monde le 30 octobre 1860. Son bon cœur prenait plaisir à ces visites à ses frères en

14. C'était le 11 octobre 1860, et les nouveaux venus avaient suivi la voie de la baie d'Hudson, presque inconnue de nos missionnaires, pour se rendre à destination.

religion et aux enfants qu'il avait en grande partie engendrés lui-même à la grâce. L'Ile-à-la-Crosse avait été le siège de ses débuts comme missionnaire, et l'on revient volontiers à ses premières amours. De plus, il voulait maintenant arrêter avec son coadjuteur certaines mesures nécessaires au bien-être des Indiens, que la maladie de ce dernier, lors de son passage à Saint-Boniface, avait empêché de prendre en considération.

Il sentait plus que jamais la nécessité de s'organiser, afin de pouvoir lutter avec quelque chance de succès contre les agissements du protestantisme. Les ministres ne faisaient, il est vrai, que commencer leurs opérations dans le Grand-Nord; mais l'évêque catholique avait assez de sagacité pour prévoir une notable augmentation dans leur nombre. Puis, quand on considère que presque tous les traiteurs en charge de forts fréquentés par les chasseurs indiens étaient des protestants actifs, de chauds partisans du ministre et de ses doctrines, il était facile de présager un fiasco plus ou moins complet pour les missions catholiques, si des mesures aussi bien avisées qu'énergiques n'étaient pas prises pour enrayer le mal.

Il est pourtant vrai de dire que les représentants de M<sup>gr</sup> Taché faisaient des merveilles dans leurs champs d'action respectifs. Le P. Grollier, l'apôtre du cercle arctique, avait visité la mission Sainte-Thérèse <sup>15</sup>, où il fut peiné d'apprendre que, avant son arrivée, l'ivraie s'était mêlée au bon grain. Comme il avait espéré recevoir dans sa solitude de Notre-Dame de Bonne-Espérance (Good-Hope) un confrère qui pût partager ses travaux, il s'y était quelque peu attardé. En conséquence, un grand nombre de sauvages qui s'étaient rendus à la dite mission expressément pour le voir, y avaient rencontré,

15. Près du fort Norman.



non pas le priant qu'ils désiraient, mais l'ex-magister de la Rivière-Rouge, qui leur avait assuré que le prêtre français ne viendrait point, et, que, après tout, chacun des deux cultes n'était qu'autant de formes différentes d'une même religion. Comme résultat de cette manœuvre, quinze sauvages avaient consenti à se laisser baptiser par le ministre, tandis que tous les autres avaient refusé d'avoir rien à faire avec lui.

Le P. Grollier était un homme trop intransigeant, trop partisan de la vérité intégrale et hostile aux compromis, pour être bien vu des protestants de la compagnie de la baie d'Hudson dans le nord. On lui refusa l'hospitalité au fort Norman; mais l'exhibition de la lettre du gouverneur lui ouvrit des portes qui fussent autrement restées hermétiquement fermées. Il séjourna deux mois à ce poste, et réintégra dans le giron de l'Église cinq des quinze protestants qu'avait faits M. Kirkby. Puis il partit pour le fort Simpson, qu'il atteignit vers la mi-août, et répéta, au profit des Indiens de cette place, ce qu'il venait de faire pour ceux du fort Norman.

En même temps (août 1860), le P. Eynard visitait la mission de la Grosse-Ile, ou du Saint-Cœur de Marie, sur le Grand lac des Esclaves <sup>16</sup>. Puis il se dirigea, vers le fort Rae <sup>17</sup>, tandis que, pour se conformer à ses ordres, son novice, le P. Gascon, montant un tout petit canot d'écorce de bouleau, bravait les dangers de cette mer intérieure, et, malgré une pluie battante qui ne discontinua presque point, descendait le Mackenzie jusqu'au fort Simpson, où il causa une agréable surprise au P. Grollier.

16. A l'extrémité occidentale de cette petite mer intérieure. C'est de beaucoup la plus importante d'un groupe d'îles que traversent ses eaux, pour former le majestueux cours d'eau qui prend alors le nom de Mackenzie.

17. Non loin du bout de la longue baie qui s'étend vers le nord, sur le même lac.

Le ministre protestant était à la veille de partir pour une excursion dans la direction du fort des Liards, sur la rivière du même nom. Comme le P. Grollier avait rendu quelque service au bourgeois local, il en obtint un passage pour son confrère, dans le bateau de la Compagnie qui était en partance pour ce poste. Ainsi le P. Gascon y parut le 4 septembre 1860, quelques jours avant le ministre, qui arriva juste à temps pour assister à la plantation d'une croix, destinée à consacrer la priorité d'occupation du catholicisme. Le missionnaire mit ce poste sous la protection du patron des voyageurs, l'archange saint Raphaël.

Cependant, le P. Grollier lui-même était de plus en plus en voie d'accomplir la prophétie du Psalmiste. Cette fois, il descendit le Mackenzie jusqu'au fort situé, non loin de ses rives, sur la *Peel*, ou Plumée<sup>18</sup>, qui était alors le grand rendez-vous des Loucheux, la tribu dénée la plus septentrionale, où ces Indiens avaient coutume de rencontrer les Esquimaux et d'en massacrer autant qu'ils en pouvaient surprendre<sup>19</sup>. Animé d'un saint zèle à la vue des représentants de cette nouvelle race, le missionnaire porta Loucheux et Esquimaux à se reconcilier solennellement, et cimenta la foi qu'ils se jurèrent au moyen d'une cérémonie significative, à laquelle les chefs des deux nations prirent part le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix (14 septembre 1860).

Il fit plus. Cédant, peut-être un peu trop, à l'impulsion d'un sentiment d'extraordinaire ferveur, ressentie

18. Curieux exemple de traduction d'un nom propre anglais par les voyageurs canadiens, pour lesquels un ours, un renard ou même un veau, se "plume" tout aussi bien qu'une volaille.

19. Au printemps de 1850, une bande de quatorze Loucheux massacrèrent six Esquimaux sans armes, après les avoir invités à une danse, et alors que chaque parti s'était donné les plus grands témoignages d'amitié. Il est vrai que, lorsqu'ils en avaient l'occasion, les Esquimaux ne manquaient pas de leur rendre la pareille.

par sa nature méridionale, à la pensée qu'il était le premier représentant du Christ sur les plages désolées de l'extrémité du Nouveau-Monde, il se donna la consolation de régénérer dans les eaux du baptême quelques-uns des enfants qu'il rencontra, puis retourna au fort Good-Hope dans un esquif en peau de baleine.

Ainsi furent baptisés les premiers Esquimaux du bout du monde. Avec notre connaissance plus ample des caractéristiques de cette race, on peut, sans faire preuve d'un esprit critique injustifiable, se demander aujourd'hui si les nouveaux chrétiens persévérèrent dans la foi de leur baptême et acquirent la pratique des devoirs à la connaissance desquels leurs parents furent initiés par le prêtre français. Comme les nouveaux chrétiens étaient tous en bas âge <sup>20</sup>, et que, par ailleurs, la vie chrétienne n'a jamais pénétré dans la société de ceux qui les élevèrent, il ne saurait même y avoir de doute que le baptême conféré en pareilles circonstances ne servit qu'à ceux qui moururent avant d'avoir atteint l'âge de raison.

A l'exception du Groënland, où ils ont adopté la morale facile d'une secte protestante <sup>21</sup> et les usages extérieurs d'une civilisation semi-chrétienne, les Esquimaux se sont jusqu'ici montrés réfractaires aux charmes du christianisme. Leurs mœurs sont des plus irrégulières, pour user d'un euphémisme qui cache une dépravation qu'une plume chrétienne se refuse à décrire, et les notions théologiques de leurs ancêtres sont si ancrées dans leur esprit, qu'ils ont généralement refusé d'échanger les unes et les autres pour la morale si sévère et les dogmes si sublimes de la religion catholique.

Ainsi qu'on le sait, les Esquimaux forment une famille

20. Par une lettre de M<sup>gr</sup> Grandin, nous apprenons que le P. Grollier ne baptisa que des enfants.

21. Celle des frères moraves, dont les efforts datent d'au moins deux siècles.

d'aborigènes essentiellement riverains de l'océan Glacial en Amérique <sup>22</sup>. On les considère le plus souvent comme distincts, au point de vue ethnologique, des Peaux-Rouges, qui ont leur habitat au sud de l'étroite bande de terre occupée par les premiers, et comme se rattachant plutôt à la race jaune. Vêtus de chaudes fourrures qu'ils doivent aux animaux terrestres auxquels ils donnent la chasse, ils n'en passent pas moins une bonne partie de leur vie sur la mer, dont ils bravent les flots en de petits canots de cuir appelés *krayaks*. Ces frêles embarcations <sup>23</sup>, qui ne sont faites que pour une seule personne, sont propres aux chasseurs et aux pêcheurs. Des os de baleine ou des morceaux de bois charrié en constituent la charpente. La peau qui en forme la coque est ramenée par-dessus, de manière à laisser près du milieu une ouverture dans laquelle l'homme s'introduit, après quoi il bouche toute issue qui pourrait admettre l'eau.

Sur les rivières et pour les voyages de famille, ils ont une plus grande embarcation appelée *oumiak*, qui peut contenir cinq ou six personnes—les Esquimaux sont trop immoraux pour avoir de nombreuses familles—et dont les rames sont maniées exclusivement par les femmes, tandis que le *krayak* est actionné par un aviron à double palette.

La baleine, le phoque et autres animaux de mer, avec l'ours blanc des glaces, le renne et quelque autre gibier de terre, forment les principaux éléments de leur subsistance. En hiver, ils prennent rarement la peine de faire cuire cette viande. Le gras, surtout s'en mange habituellement cru: d'où leur nom <sup>24</sup>

22. Et aussi un tant soit peu sur la côte de l'Asie orientale. On les trouve aussi sur la baie d'Hudson.

23. D'après le P. Barnum, S. J., qui passa nombre d'années parmi les Esquimaux de l'Alaska, certains *krayaks* de cette région sont faits pour deux personnes.

24. De *wigas*, chair, *aski*, crue, *mowew*, manger, selon le P. Petitot.



La résidence d'hiver des Esquimaux est une hutte semi-sphérique en neige durcie qui, sous l'action de la chaleur développée par le corps humain, se transforme vite en glace. C'est, pour quiconque y est habitué et n'a pas l'odorat trop délicat, un abri des plus confortables contre les intempéries des saisons, qui ne laisse pourtant pas que d'incommoder beaucoup au commencement l'étranger qui refuse de se dépouiller de tout vêtement, comme le font ses tenanciers ordinaires. Son luminaire et unique source de chaleur, à part les exhalaisons personnelles, consiste dans une lampe fumeuse: un brin de mousse sèche en combustion, et dont la flamme presque imperceptible est alimentée par du lard de baleine qui, placé un peu en dessus, retombe goutte à goutte dans un réceptacle de pierre et lui sert d'huile.

Pendant les courts mois de l'été hyperboréen<sup>25</sup>, l'Esquimau n'est pas difficile. Un abri quelconque, quelques pièces de bois sec apporté par le courant des rivières<sup>26</sup> plantées en terre, et sur lesquelles sont tendus des lambeaux de peaux crasseuses, suffisent à le loger, lui et son humble ménage.

Par nature enjoué avec les siens et apparemment de bonne composition avec tout le monde, l'Esquimau n'en est pas moins très soupçonneux vis-à-vis des étrangers et de tous ceux qui n'ont pas réussi à gagner sa confiance. Malheur au voyageur qui s'est risqué chez lui sans s'être, au préalable, assuré la sympathie d'un homme influent, qui l'adopte momentanément pour son fils! Car ce qui distingue surtout l'habitant des glaces, c'est une propensité absolument sans vergogne pour ce que nous appelons le vol, mais qui n'est pour lui qu'une preuve d'ha-

25. C'est-à-dire de la saison sans neige, trois ou quatre mois tout au plus.

26. Ne pas oublier que le climat rigoureux qui soit à l'extrémité du continent américain empêche la croissance des arbres.

bileté personnelle. A ses yeux, s'approprier le bien d'autrui sans être vu, voilà qui est un bon coup; se faire prendre sur le fait, voilà seulement ce qui entraîne la honte et engendre la mésestime.

Nous avons vu que les Esquimaux sont trop dépravés pour avoir beaucoup d'enfants. Les bébés sont portés par la mère dans un espace ou récipient, ménagé dans le dos de son pardessus en cuir, dont une des particularités est une espèce de queue à pointe arrondie qui en termine la partie inférieure. Ce qui, à part une taille beaucoup plus élancée et l'absence de cet appendice caudal, distingue l'homme de la femme, est, dans certains parages, comme dans l'ouest en général, un double bouton en ivoire ou autre matière dure, qu'il porte, incrusté de chaque côté de la bouche, ainsi qu'on peut le voir par la gravure qui accompagne le présent chapitre.



ESQUIMAUX ET TRAITEURS





## CHAPITRE III

### INCENDIE DE LA CATHÉDRALE

1860-61

Il devenait de plus en plus évident que, même sans prendre en considération les plages glacées des Esquimaux, aucun évêque ne pouvait effectivement diriger de Saint-Boniface des postes si éloignés que ceux du Mackenzie, ou même les missions du Grand lac des Esclaves (c'est-à-dire celles de Saint-Joseph et de la Grosse-Ile). C'est pourquoi, après une retraite prêchée par M<sup>gr</sup> Taché, en présence de M<sup>gr</sup> Grandin et de tous les pères, il fut résolu qu'on supplierait le Saint-Siège d'ériger en vicariat apostolique, avec le P. Faraud comme premier titulaire, les immenses districts de l'Athabaska et du Mackenzie. On décida, en outre, non seulement de revisiter la mission Saint-Pierre, sur le lac Caribou, mais de la rendre permanente en y fixant deux prêtres <sup>1</sup>.

Le P. Végréville fut nommé supérieur du nouveau poste, pour lequel il se mit en route le 28 novembre 1860. C'était la dernière fondation de l'année. Le 1<sup>er</sup> décembre suivant, le P. Moulin partait pour le fort Carlton, où il porta les secours de la religion aux blancs, métis et Cris dont ce poste était la résidence ou le rendez-vous ordinaire. Vingt jours plus tard, le P. Végréville arrivait à l'entrée du lac Caribou, et donnait ordre à un métis du nom de P. Morin de bâtir une cabane, qui devait être l'embryon de la mission catholique, à l'extrémité septentrionale de cette belle pièce d'eau. Cet établissement ne devait pourtant se fonder définitivement que l'année suivante.

1. On comprendra que la prudence, non moins que les dispositions de leur règle, exigeait que les Oblats fussent deux, surtout dans des postes si isolés du monde comme était la nouvelle mission.

Quant à M<sup>sr</sup> Taché lui-même, il se rendit au lac la Biche, qu'il atteignit après des difficultés indescriptibles, dues à la saison avancée, qui rendait impraticables, ou extrêmement pénibles, tous les moyens de locomotion propres au pays: la glace des lacs n'était pas encore assez forte, et la neige des bois n'était encore sillonnée d'aucun sentier battu. Après avoir administré la confirmation, il partit le 13 décembre 1860 pour retourner à ses quartiers généraux de Saint-Boniface.

Une longue marche à pied sur la neige molle lui donna un avant-goût des fatigues qui l'attendaient en chemin. Pourtant, le lendemain son compagnon le réveilla à une heure du matin, vu que c'était son intention de rattraper deux hommes qui étaient partis avant lui. Bien longues et ennuyeuses parurent les heures que le prélat chemina sur les plaines blanchies de l'Ouest canadien, où Borée et ses frimas régnaient alors sans conteste. A dix heures du matin, le voyageur fit halte avec son guide, pour prendre une légère réfection et faire reposer les chiens qui traînaient son bagage<sup>2</sup>.

Il n'y avait presque point de bois; ce qui faisait paraître le feu de bivouac comme une dérision, un soi-disant foyer trop faible pour réchauffer les membres engourdis de l'évêque missionnaire. Fatigué et oppressé par le froid, l'envie de dormir et le manque de nourriture, celui-ci ne pouvait s'empêcher de laisser sa pensée errer à l'aventure du côté de la civilisation. Là, du moins, pensait-il, s'il n'y avait point de luxe, on trouvait le nécessaire. Dans l'humble palais attendant à sa cathédrale, il pourrait avoir assez de feu pour se dégeler et une couche convenable pour reposer ses membres endoloris.

2. Dans les grands voyages, il est de coutume de faire à jeûn, le matin, autant de chemin que les forces des chiens (en hiver) ou des rameurs (en été) le permettent; après quoi l'on s'arrête pour déjeuner.

Or, ce jour-là même et à l'heure précise où l'évêque errant cédait inconsciemment à ces écarts d'imagination bien pardonnables, le plus grand désastre qui eût encore frappé les missions de l'Ouest canadien le privait d'à peu près tout ce qu'il possédait, dans ce Saint-Boniface après lequel il soupirait si ardemment. Chose plus remarquable encore, cette perte irréparable se produisait précisément par l'excès de l'élément qui manquait à son bivouac.

Tout étrange que cela puisse paraître, il y avait en outre une étroite corrélation entre le désastre auquel nous faisons allusion et l'ancienne mission de M. Belcourt à Pembina <sup>3</sup>. Le nouveau titulaire de ce poste, jeune prêtre français du nom de Joseph Goiffon, revenait de Saint-Paul, États-Unis, où il était allé faire des emplettes pour lui-même et une église qu'il achevait à Saint-Joseph, dans la même vallée <sup>4</sup>, lorsque, voulant arriver le plus tôt possible chez lui, il laissa ses compagnons de voyage en arrière et prit les devants en toute hâte.

Il s'était procuré un beau cheval dans la cité américaine, alors assez modeste <sup>5</sup>, et il s'imaginait pouvoir fa-

3. M. Belcourt était retourné dans l'est en 1859. Il y reçut d'abord la cure de Rustico, dans l'île du Prince-Édouard; puis, en octobre 1865, celle de Sainte-Claire, au comté de Dorchester. Il mourut à Shédiac le 31 mai 1874. Une ville du Dakota septentrional et un bureau de poste du Manitoba portent son nom.

4. Dans ce qui est aujourd'hui le Dakota du Nord, par conséquent place bien différente de la paroisse du même nom, qui se trouve non loin de là, au Manitoba, et tout près de Letellier. Saint-Joseph (vulgairement appelé Saint-Joe) est l'une des plus anciennes localités du Dakota, et son origine remonte à plus d'un siècle. D'abord connue sous le nom de montagne du Poil, elle devint, le 8 août 1848, une succursale de Pembina sous M. Belcourt. En 1853, ce missionnaire y fixa sa demeure, et y érigea une église qu'il mit sous le vocable de Saint-Joseph. En 1859, l'abbé Goiffon lui avait succédé dans le soin de ce poste, tout en résidant à Pembina, dont les catholiques jouissaient aussi de son ministère.

5. Saint-Paul venait seulement de commencer sa course vers la prospérité, qui devait en faire la capitale d'un État américain. Cette ville n'avait pourtant encore qu'une dizaine de mille habitants.

cilement arriver à Pembina dans une journée, et de là se rendre à Saint-Joseph, pour y dire la messe le dimanche suivant. Comme il n'était pas tout à fait sûr de son chemin, on lui avait fortement conseillé d'attendre le gros des voyageurs à la traverse d'une petite rivière, à quelque vingt-cinq milles de Pembina.

C'était le 2 novembre 1860.

Ces voyageurs étant passés sans être aperçus du prêtre, celui-ci dut se tenir toute la nuit blotti sous une touffe de saules au milieu d'une pluie fine et pénétrante. En s'éveillant le lendemain matin, il se trouva sous une couche de six ou sept pouces de neige. Cette circonstance ne fit que le porter à hâter son départ et à accélérer sa marche, bien qu'il dût maintenant chevaucher la face contre un furieux vent du nord-ouest. Mais c'était trop pour son cheval, et, lorsque la nuit le recouvrit de son ombre, Goiffon était encore loin de son foyer.

Le pauvre voyageur dut passer la nuit suivante en pleine prairie et au milieu de la tourmente. Pendant la nuit, le vent se fit moins violent, et finit même par faire place à un calme relatif et à un temps beau, mais d'un froid intense. Quand il essaya de se lever le lendemain, la première chose qui frappa ses regards fut son cheval, mort de froid et de fatigue et maintenant gelé raide, à quelques pas de lui. Quant au missionnaire lui-même, vêtu comme il était de simples habits d'été, sans couvre-chef, il avait les deux pieds gelés!

Trois jours et quatre nuits durant, Goiffon dut rester emprisonné dans la neige, maintenant durcie, sans pouvoir bouger, sans feu ni autre aliment que des tranches de viande crue qu'il découpait dans son cheval. Dans l'après-midi du 8 novembre, il fut délivré de sa position critique par deux Anglais compatissants, de bons Samaritains qui se nommaient le Rév. Samuel Pritchard et son neveu Hugh Pritchard. Ceux-ci l'emmenèrent im-



médiatement à Pembina, où il fut charitablement hébergé et traité par un homme influent, du nom de Joseph Roulette, ou Rolette, qui passait pour métis parce que sa femme appartenait à cette race <sup>6</sup>.

Il resta plus d'un mois sous son toit hospitalier, et ce ne fut qu'à l'expiration de ce laps de temps qu'il se rendit compte de la gravité de son état. Les chairs, maintenant en pleine putréfaction, tombaient en lambeaux de ses pieds et lui causaient des douleurs atroces. Informés de sa situation, les Oblats de Saint-Boniface l'envoyèrent chercher, et, le 3 décembre, le chirurgien lui coupa la jambe droite. L'amputation du pied gauche fut remise à une époque ultérieure, quand le patient aurait repris assez de forces pour pouvoir la subir sans danger. Mais une hémorragie, due à l'impossibilité de ligaturer des artères qui tombaient elles-mêmes en pourriture, l'épuisa presque aussitôt. Le lendemain de leur opération, les médecins désespéraient de sa vie, et sa mort fut attendue d'heure en heure <sup>7</sup>.

Le pauvre missionnaire était lui-même résigné à son sort. On considérait son cas comme tellement désespéré que, à l'évêché, on faisait en secret des préparatifs,

6. Il paraît que la véritable orthographe de ce nom, bien connu dans l'histoire des pionniers de l'Amérique du Nord, était Rolet, ce qui, prononcé à l'anglaise selon la coutume du Canada, est devenu Rolette, et par corruption Roulette. L'abbé G. Dugas, qui a bien connu cette famille, nous écrit que Joseph Rolette, était le petit-fils de Michel Rolet, originaire de l'île de Rhé, France, qui s'était établi à Saint-Louis, sur le Missouri.

7. Les péripéties de cette aventure ont été racontées différemment par divers auteurs. Le récit que M. Goiffon lui-même en publia dans les *Cloches de Saint-Boniface*, après un laps d'une cinquantaine d'années, n'est pas toujours correct, d'après le P. Lestanc, homme qui jouit toute sa vie d'une excellente mémoire, et qui se trouvait alors à la tête du clergé de Saint-Boniface. Notre propre récit est basé sur celui de M. Goiffon et quelques autres rapports, contrôlés et corrigés par certains documents du temps et surtout par le P. Lestanc.

pour son enterrement. Le 14 décembre une religieuse, aidée de deux assistantes <sup>8</sup>, était à confectionner dans ce but des chandelles dans la cuisine, lorsqu'une partie du suif fondu dont elle allait se servir s'étant échappée de son récipient, par suite d'un excès d'ébullition, retomba sur le fourneau trop fortement chauffé. Incontinent, le liquide fut changé en des flammes qui s'élevèrent de tous côtés, sans qu'on pût les maîtriser. Ces flammes mirent le feu au palais, et si soudaine fut la conflagration qui s'ensuivit, qu'il sembla un moment que M. Goiffon était condamné à en devenir la première victime.

Deux pères se précipitèrent alors au secours du moribond, et le sauvèrent en dépit de lui-même. Il allait mourir, disait-il; pourquoi ne pas le laisser devenir la proie des flammes et sauver en sa place quelque objet précieux?

Le froid était très vif, et il est digne de remarque que la cause même de toutes ses difficultés devint le salut du pauvre prêtre. Le froid arrêta l'hémorragie, et M. Goiffon non seulement guérit, mais demeura robuste et vigoureux jusqu'au jour de sa mort, qui n'arriva qu'en 1910 <sup>9</sup>.

Mais le plus triste reste à dire. Un vieillard aveugle appelé Ducharme était soigné à l'évêché, en attendant l'érection d'une bâtisse spéciale pour les gens de sa condition. Dans la confusion qui suivit la déclaration du sinistre, et par suite de la rapidité avec laquelle le feu se propagea, on ne put atteindre l'infortuné, et il périt dans la conflagration. Puis, du palais proprement dit les

8. Dont l'une, Angélique L'Espérance, vivait encore, âgée de 85 ans, à l'hospice des vieillards, Saint-Boniface, le 1<sup>er</sup> juil. 1921. .

9. Il mourut le 6 mai, à Mendota, État de Minnèsota, après avoir desservi deux ou trois paroisses pendant près de cinquante ans. Il avait assisté, en 1908, à la bénédiction de la cathédrale monumentale, élevée pour remplacer l'humble temple qui avait succédé à celui dont il avait bien involontairement occasionné la destruction.

flammes s'élancèrent vers la cathédrale, qui, comme nous le savons, était contiguë. En un clin d'œil, elle se tordait, pour ainsi dire, sous l'étreinte d'un feu sans merci. La sœur Gosselin, alors en charge de la sacristie, fit des efforts héroïques pour sauver les ornements et les vases sacrés; elle y réussit en partie, mais non sans avoir manqué de rester elle-même dans le brasier.

Le soir de cette fatale journée du 14 décembre 1860, pas un livre ne restait de la bibliothèque que l'évêque de Saint-Boniface estimait à un si haut prix, pas une feuille de papier de ses précieuses archives, pas une épingle de sa garde-robe ou du vestiaire de ses prêtres. Quelques pans de murs encore fumants accusaient seuls les proportions de la cathédrale qui venait de disparaître, de ce monument qui était l'orgueil de la Rivière-Rouge; mais ils ne donnaient aucune idée de ce qu'avait été sa magnificence, ni ses riches peintures dont les religieuses avaient tout récemment orné sa voûte.

Ses deux flèches s'étaient effondrées, et leurs cloches aux notes argentines n'étaient plus qu'une masse informe de métal sur le sol. Rien ne restait plus du temple de Dieu sur les bords de la Rouge, sinon le souvenir de ce qu'il avait été <sup>10</sup>.

Tels étaient les agréments laissés par l'élément destructeur aux quartiers généraux des missions catholiques dans l'Ouest. Combien peu M<sup>gr</sup> Taché songeait à cette désolation quand il soupirait après les douceurs du foyer, assis près de son misérable feu de bivouac si loin de chez lui !

10. Pour une version, ou adaptation, française du poème de Whittier, qui est en partie consacré à ce fameux édifice, voir appendice G. Par une étrange confusion de localités, JOHN-GILMARY SHEA dit, au quatrième vol. de sa *History of the Catholic Church in the United States*, p. 650: "Pendant que le pauvre infirme gisait dans la résidence de l'évêque à Saint-Paul, un incendie éclata qui réduisit en cendres l'église et la résidence".

Il passa le 1<sup>er</sup> janvier 1861 avec ses frères les Oblats de Sainte-Anne. Là il résolut de fonder une nouvelle mission, dans un site plus avantageux, à neuf milles au nord d'Edmonton, et chargea le P. Lacombe de la commencer le printemps suivant. Elle fut, pour cette raison, mise sous la protection de son saint patron. Cette localité est devenue fameuse, sous le nom de Saint-Albert dans les annales de l'Ouest canadien. Dans l'opinion de plusieurs, elle devait même, bien des années après, donner son nom à toute la province dans laquelle elle se trouve aujourd'hui.

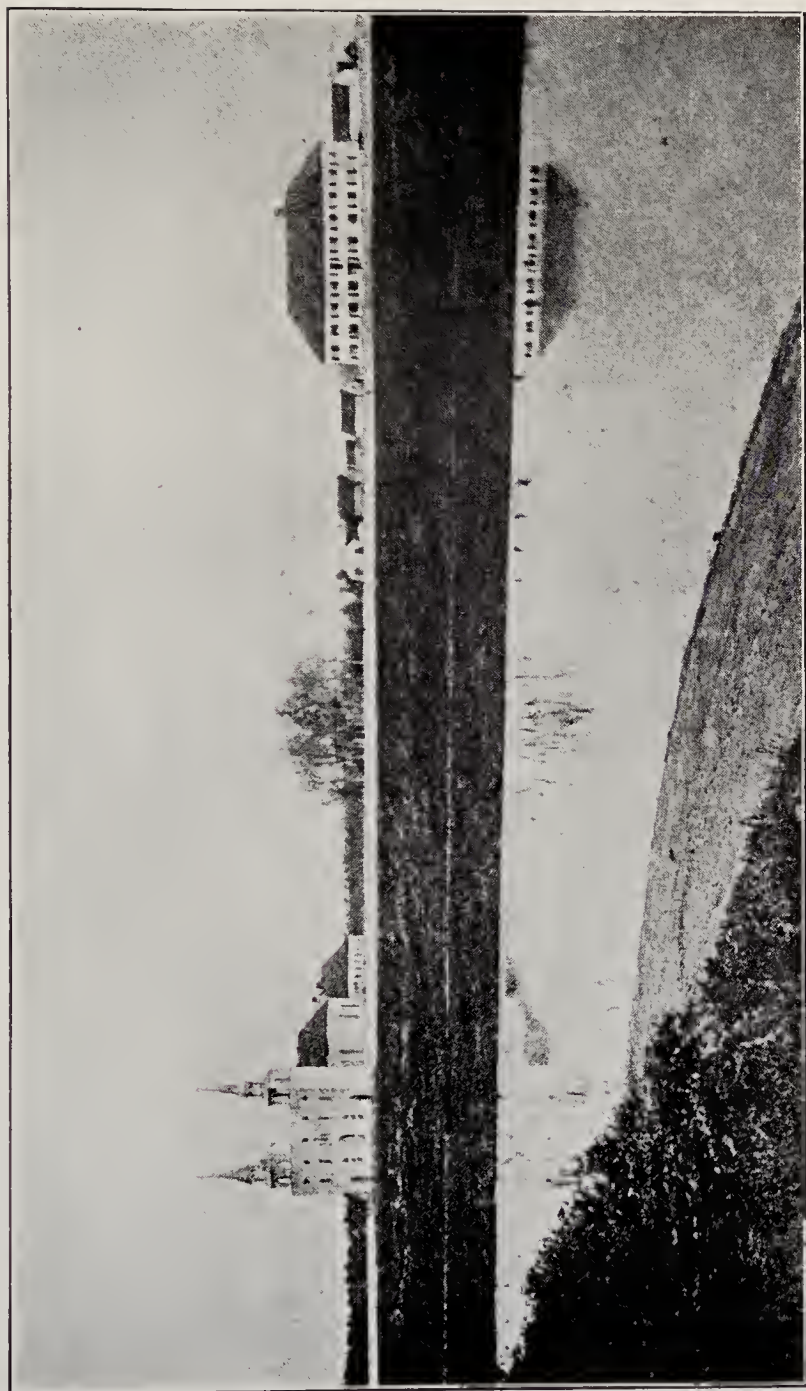
De là, l'évêque missionnaire se remit en route pour Saint-Boniface, et, le 23 février, il s'agenouillait sur les cendres de sa cathédrale, répétant les paroles de Job: "Le Seigneur a donné, et le Seigneur a repris: qu'il soit fait comme il a plu au Seigneur" <sup>11</sup>.

Comme si le sinistre du mois de décembre n'avait pas été une épreuve suffisante pour la patience et la résignation du prélat et de son clergé, un autre feu éclata à Saint-Boniface le 30 mai 1861, qui détruisit quatre grandes bâtisses pleines d'effets, dont le prix total était assez élevé et qui appartenaient à la mission de la Rivière-Rouge.

Les désastres qui fondaient ainsi sur cet établissement n'empêchaient pas son chef de remplir avec son assiduité ordinaire les devoirs publics qui lui incombaient à Saint-Boniface et au fort Garry. C'est ainsi qu'il fit passer la proposition suivante au conseil d'Assiniboia: "Que ni le conseil ni les différents tribunaux ne siègent les jours de fête suivants: 1<sup>o</sup> la Circoncision, 1<sup>er</sup> janvier; 2<sup>o</sup> l'Épiphanie, 6 janvier; 3<sup>o</sup> l'Annonciation, 25 mars; 4<sup>o</sup> l'Ascension; 5<sup>o</sup> la Fête-Dieu, le jeudi après le dimanche de la Trinité; 6<sup>o</sup> Saint-Pierre et Saint-Paul, le 29 juin; 7<sup>o</sup> la Toussaint, le 1<sup>er</sup> novembre; 8<sup>o</sup> l'Immaculée-Concep-

11. *Job*, I, 21.





LA VÉRITABLE CATHÉDRALE DE M<sup>gr</sup> PROVENCHER ET LE COUVENT



tion, le 8 décembre, et 9<sup>o</sup> le jour de Noël, le 25 décembre, c'est-à-dire tous les jours de fête de l'Église catholique qui étaient alors chômés au Canada, et partant à la Rivière-Rouge. Proposée par "le seigneur évêque de Saint-Boniface", cette motion fut appuyée par Salomon Hamelin<sup>12</sup>. Elle fut adoptée à l'unanimité, et devint l'une des lois du pays.

Nous avons vu qu'un journal avait, peu auparavant, fait son apparition sur les bords de la Rouge. M<sup>gr</sup> Taché crut opportun d'encourager les pas chancelants du nouveau-né, et demanda, au cours de la même session du conseil, que les éditeurs du *Nor'Wester* fussent autorisés à assister à ses délibérations. Cette proposition, qui fut appuyée par un catholique du nom d'Henri Fisher, fut combattue par l'évêque anglican de la terre de Rupert et rejetée par une majorité de sept contre quatre. Comme fiche de consolation, le prélat catholique fit passer à l'unanimité une autre résolution, par laquelle il fut ordonné que les comptes de la colonie seraient publiés dans les colonnes de cette gazette.

Un peu plus tard, le même prélat appela l'attention

12. *Minutes of the Council of Assiniboia*, 27 fév. 1860. Il était heureux pour la paix de l'âme du Rév. M. West que ce ministre n'était plus dans la colonie; autrement cette proposition aurait certainement excité son ire, et occasionné de sa part une protestation des plus énergiques. Nous pouvons nous imaginer le choc qu'elle aurait donné à ses nerfs si nous nous rappelons que, dès le 3 fév. 1823, il se désolait à la pensée que, tout en "ne faisant guère attention au sabbat [lisez dimanche], les autorités catholiques de la Rivière-Rouge multiplient les jours de fête, et causent une interruption dans l'industrie humaine" (*Journal*, p. 122). Le brave homme n'avait pas encore entendu parler du jour des Arbres (*Arbour Day*), du jour d'Actions de grâces (*Thanksgiving Day*), du jour du Travail (*Labour Day*), du jour de l'Empire (*Empire Day*), du jour de la Confédération (4 juillet), et d'autres jours qui sont aujourd'hui fériés en Canada, et avec lesquels l'Église n'a rien à faire. De plus, les préjugés diminuaient alors en proportion de l'augmentation des catholiques en nombre et en influence.

du conseil sur le fléau de l'intempérance publique, hydre toujours prête à relever la tête. Il proposa que personne ne pût vendre de vin ou de bière sans un permis, qui devait s'obtenir de la même manière que ceux qu'on octroyait déjà pour le débit des spiritueux proprement dits. Cette proposition fut également agréée à l'unanimité par les membres de ce corps législatif. Le prélat aurait, en outre, voulu qu'il fût décrété que personne ne pouvait distiller ou manufacturer des liqueurs, sans un permis pour lequel on exigerait £10. Mais, pour une cause aujourd'hui inconnue, il dut retirer sa motion à cet effet <sup>13</sup>.

L'Église de Saint-Boniface avait été éprouvée par le feu. Un autre élément, l'eau, allait bientôt rendre ses tribulations comparables à celles que le Psalmiste a en vue lorsqu'il chante: "Nous avons passé par le feu et par l'eau" <sup>14</sup>. Au printemps de 1861, une inondation qui rappelait celles de 1826 et 1852 affligea la colonie, et recouvrit d'une nappe d'eau les ruines laissées par le feu.

Ce ne fut pas tout. A la tête des religieuses établies à Saint-Boniface, se trouvait une véritable femme forte, la Mère Valade, qu'on peut considérer comme la fondatrice, médiatement ou immédiatement, de tous les couvents qui florissaient alors dans l'Ouest canadien. Elle était venue en 1844, et avait toujours depuis conduit avec prudence et sagesse, sous le haut patronage de l'évêque, l'institution mère du bourg épiscopal. Elle avait été depuis quelque temps souffrante, aux prises avec un mal qui ne pardonne pas, et qui la terrassa le 13 mai 1861, jour où elle alla jouir de la récompense qu'elle avait si bien méritée.

Or, telle était la désolation qui résultait de l'action des deux éléments destructeurs, qu'on ne put même pas lui faire des funérailles convenables. Sa dépouille mor-

13. *Ibid.*, 5 mars 1861.

14. *Psalm.* LXV, 2.



telle dut être déposée dans une tombe provisoire, creusée sous les décombres de la cathédrale, par le clergé local patageant dans l'eau. La bonne religieuse fut pleurée par les catholiques et les protestants, et le journal de la colonie eut un article qui appréciait en termes très flatteurs l'œuvre de sa vie à la Rivière-Rouge <sup>15</sup>.

Pour compenser dans une certaine mesure ces malheurs irréparables, deux oblations, ou émissions des vœux de chasteté, pauvreté, obéissance et persévérance par un nouvel Oblat, eurent lieu dans l'Ouest cet hiver et le printemps qui suivit : celle du P. Gascon, le 6 janvier 1861, et celle du P. Gasté, le 31 mai de la même année. Celle-ci fut faite entre les mains de M<sup>gr</sup> Taché, dans la chapelle des sœurs grises de Saint-Boniface.

Le P. Gasté ne devait pas rester longtemps à la capitale religieuse du Nord-Ouest. Cette même année 1861, il devait commencer, dans la difficile mission du lac Caribou, cette longue carrière qui allait en faire l'un des ouvriers les plus méritants de M<sup>gr</sup> Taché.

15. La Mère Valade était née le 27 déc. 1808 à Sainte-Anne des Plaines, diocèse de Montréal, et avait reçu au baptême les prénoms de Marie-Louise. Elle n'avait que 17 ans lorsqu'elle entra au noviciat des sœurs grises, et elle fut définitivement admise dans leur institut le 21 oct. 1828. Peu après, on lui confia le soin des finances d'une communauté importante, ce qui montre qu'on la croyait déjà en possession de ces aptitudes pour les œuvres d'ordre matériel dont elle fit preuve à la Rivière-Rouge.

## CHAPITRE IV

### APPRÉCIATIONS ET CRITIQUES

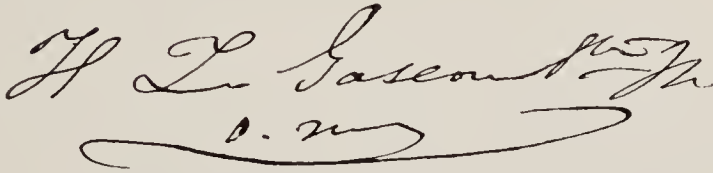
1861-63

Il serait inutile, et du reste parfaitement impossible, de raconter en détail les allées et venues des missionnaires à l'époque où nous avons conduit nos lecteurs. La soif des âmes et le désir de contrecarrer, autant que possible, les plans et les visées de l'hérésie rendaient alors ces obscurs héros particulièrement actifs. Après ce que nous avons dit de leur zèle et de leur esprit de sacrifice pendant les années précédentes, notre silence sur ce point ne saurait raisonnablement être regardé comme l'équivalent d'une admission d'inaction, ou même simplement d'efforts ordinaires, de leur part en 1861-62.

Leur nombre s'était récemment accru d'une manière des plus satisfaisantes, et l'on pouvait dès lors compter sur une rivalité dans l'exercice de leur saint ministère, au milieu des difficultés les plus décourageantes, qui allait les rendre les dignes émules de leurs devanciers, ou plutôt les constituer les modèles de ceux qui viendraient après eux—car nous en sommes encore à l'époque des pionniers de l'Évangile, et nous allons assister à une efflorescence de zèle et de dévouement vraiment admirables. Par exemple, l'excursion de cinq cents milles en raquettes, qui permit alors au P. Gascon de visiter successivement les stations de la Grosse-Ile et des forts Simpson et des Liards <sup>1</sup>, toute pénible qu'elle fût à cause de sa lon-

1. Du nom de la rivière sur laquelle se trouve ce dernier. Ce cours d'eau tire lui-même son nom d'une espèce de grand peuplier (*Populus balsamifera*), que les Canadiens appellent liard, et qui croît en grand nombre sur ses bords. La rivière aux Liards prend sa source dans les montagnes Rocheuses.

gueur et de mode de locomotion employé, n'était qu'un spécimen de la somme du travail fourni, à cette époque, par tous les ouvriers évangéliques dans le Grand-Nord canadien.



Signature du P. Gascon.

Une petite halte dans notre récit reposera le lecteur de ces courses incessantes. Après avoir noté certains points de moindre importance, nous nous proposons de lui offrir ici quelques passages des auteurs contemporains anglais, et partant presque toujours protestants, qui lui montreront à quel point les travaux de nos missionnaires étaient appréciés par des gens qui étaient bien plus portés à les critiquer qu'à les admirer.

D'abord, un tout petit détail pour faire voir ces missionnaires sous un jour spécial, inconnu d'un trop grand nombre. Nous avons déjà mentionné le chemin de voitures taillé dans la forêt par l'un d'eux. Au cours d'un voyage que le P. Tissot fit en 1861, il lui arriva de passer par la mission de Sainte-Anne. Il en profita pour enseigner aux métis et aux Indiens de cette place et des environs la manière de faire la chaux, en leur répétant les leçons qu'il avait déjà données au lac la Biche et à l'Ile-à-la-Crosse, preuve incontestable que le représentant de l'Église parmi les races inférieures ne se contente pas de leur transmettre la science sacrée, qui est sa raison d'être spéciale. Le véritable progrès s'est toujours trouvé sur les traces de l'homme d'Église, que cet homme ait été un moine du moyen âge, l'un de ces évêques qui ont fait

l'Europe, de l'aveu des historiens, ou même un simple missionnaire des pauvres, ainsi que nous venons de le voir.

Dans le cas présent, le lecteur s'imaginera facilement la stupéfaction des sauvages, lorsqu'ils virent le prêtre changer la pierre en farine, comme ils disent approximativement dans leur langue<sup>2</sup>.

Nous avons noté les premiers pas faits en vue de fonder Saint-Albert, et venons de mentionner les métis de Sainte-Anne, dans les rangs desquels devaient se recruter ses premiers habitants. Cette nouvelle colonie comptait déjà en 1863 une vingtaine de maisons, ainsi que le rapportent deux voyageurs anglais, lord Milton et le Dr W.-B. Cheadle, qui, en dépit de préjugés anti-catholiques qu'ils trahissent malgré eux<sup>3</sup>, consacrent à cette nouvelle mission un passage important d'un livre de voyages, qui surpasse en intérêt la plupart des écrits du même genre qui sont venus à notre connaissance. Ils appellent la place Saint-Alban, et, comme il arrive avec presque tous les visiteurs anglais, le P. Lacombe devient le P. Lacome sous leur plume.

Celui-ci allait de là dire la messe tous les quinze jours au fort Edmonton; mais la rivière Esturgeon, juste au pied de la colline sur laquelle était située sa colonie naissante, était souvent gonflée par la crue des eaux, et il devait alors faire traverser son cheval à la nage. Pour obvier à cet inconvénient et contribuer, en même temps, au développement de la nouvelle place, il fit faire—chose inouïe dans le pays—un pont, un véritable pont!

2 Par exemple, en porteur, déné de l'ouest, poussière se dit *lbiz*, et farine, *lbés*, racines dont la partie essentielle, *lb*, est identique.

3. Ainsi, au lieu d'appeler nos coreligionnaires "catholiques romains", comme le font les auteurs anglais, qui paraissent ignorer qu'une foule de bons catholiques ne suivent pas le rite de Rome, nos voyageurs se servent constamment dans leur cas de l'expression *Romisb*, qui est blessante.



Cette merveille eut pourtant, dit-on, l'heur de déplaire au gouverneur Dallas, du fort Garry, alors en visite chez le commandant du fort Edmonton. Considérant pareille intrusion de la civilisation comme le prélude d'autres réformes, ou améliorations, qui pourraient nuire au commerce des fourrures, déjà assez peu favorisé par l'application à l'agriculture que prônait le P. Lacombe, le potentat de la Rivière-Rouge ordonna à M. Christie, son hôte momentané, de détruire le malencontreux pont du missionnaire catholique. Christie promit tout ce qu'on voulut; mais son supérieur une fois reparti pour le fort Garry, il ne se soucia point de perpétrer une telle œuvre de Vandale.

Milton et Cheadle arrivèrent à Saint-Albert au printemps de 1863. Voici comment les frappèrent et le jeune établissement et celui qui en était l'âme:

“Nous trouvâmes une petite colonie d'une vingtaine de maisons bâties sur un terrain élevé, non loin d'un lac et d'une rivière. Un pont de bois solide reliait les deux rives de la dernière, et c'est la seule construction de ce genre que nous ayons vue dans tout le territoire de la baie d'Hudson. La maison du prêtre était une jolie bâtisse blanche, avec un jardin tout autour, et, à côté, l'église, l'école et le couvent. Le digne père, M. Lacome, se tenait à notre arrivée debout devant sa résidence, et nous nous présentâmes à lui...

“Le P. Lacome était un homme excessivement intelligent, et nous trouvâmes sa compagnie très agréable. Bien que Canadien-français, il parlait anglais très couramment, et les métis admettent que sa connaissance de la langue crise est supérieure à la leur. Acceptant avec plaisir son invitation de rester à dîner, nous le suivîmes dans sa demeure, qui ne contenait qu'un seul appartement, avec un grenier comme chambre à coucher. Les meubles consistaient dans une petite table et une couple

de chaises grossières. Les murs étaient ornés de plusieurs images coloriées, parmi lesquelles se trouvait un portrait de Sa Sainteté le Pape, celui de l'évêque de la Rivière-Rouge et une représentation d'anges fort substantiels et de très lourd aspect...

"Il nous fit voir plusieurs fermes très respectables, avec de riches champs de blé, de grandes bandes de chevaux et de troupeaux de grasses bêtes à cornes. Il s'était dévoué à la tâche d'améliorer la condition de ses ouailles, avait fait venir à grands frais des charrues et autres instruments agricoles pour leur usage, et était alors même occupé à compléter un moulin à farine, que des chevaux devaient actionner. Il avait bâti une église et établi des écoles pour les enfants métis, et le pont substantiel que nous avons traversé était le résultat de ses efforts.

"Somme toute, cette petite colonie était le groupe le plus florissant que nous ayons vu depuis notre départ de la Rivière-Rouge, et il faut admettre que les prêtres romains (*Romish*) surpassent de beaucoup leurs frères protestants, par cette initiative et cette influence qu'on devrait trouver chez des missionnaires. Ils ont établi des stations à l'Ile-à-la-Crosse, Saint-Alban, Sainte-Anne et d'autres localités très éloignées, dans la sauvagerie, sans se laisser effrayer par les dangers et les difficultés. Rassemblant les métis et les Indiens autour d'eux, ils leur ont enseigné avec beaucoup de succès les éléments de la civilisation autant que la religion, tandis que les missionnaires protestants restent inertes, jouissant des aises et du confort qu'on trouve à la colonie de la Rivière-Rouge, ou, tout au plus, faisant en été une visite d'occasion à quelques-uns des postes les plus rapprochés" <sup>4</sup>.

4. *Northwest Passage by Land*, pp. 184-86; Londres, 1865. Il y a eu de cet ouvrage au moins huit éditions, dont la plupart étaient de véritables réimpressions avec pagination distincte. Ainsi celle qui figure

Ces admissions des voyageurs protestants sont la meilleure réfutation possible des attaques si à la mode contre l'Église catholique et ses ministres, un témoignage qui montre une fois de plus, que ceux-ci cherchent le bien-être matériel aussi bien que spirituel de ses enfants. Dans l'Ouest canadien, non moins que dans l'Europe du moyen âge, l'Église s'est toujours montrée la grande civilisatrice des peuples sur lesquels elle a exercé son action.

Les remarques des deux Anglais sont d'autant plus précieuses que certains passages de leur livre trahissent l'ignorance, le fanatisme religieux et une injustice criante, qu'on s'étonne de trouver chez les représentants d'une nation qui se pique de donner à chacun ce qui lui est dû, en un mot le *British fair play*. Qu'on prenne, par exemple, les lignes suivantes, qui ont trait aux métis français de l'Ouest canadien :

“Comme ils sont essentiellement superstitieux et croient fermement aux songes, aux augures et aux avertissements, ils sont naturellement bien portés pour l'Église romaine (*Romish*), vivent sous l'influence absolue des prêtres sous presque tous les rapports, et, tout en observant les formes extérieures de la religion avec une grande régularité, ils sont grossièrement immoraux, souvent déshonnêtes, et en général indignes de confiance”<sup>5</sup>.

A propos de ces accusations, M<sup>sr</sup> Taché remarque dans son petit chef-d'oeuvre, *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique du Nord*: “Sans rappeler aux auteurs plusieurs circonstances qu'ils n'ignorent pas, et qui auraient dû les faire souvenir que la grossière immoralité n'est pas

actuellement dans notre bibliothèque est de 1875, et les passages que nous en citons se trouvent aux pages 180-82. L'historien ROBERT-B. HILL (*History of Manitoba*, p. 548; Toronto, 1890) fixe à 1858, au lieu de 1861, la date de la fondation de Saint-Albert, et appelle son fondateur le père La Comb, auquel, dit-il, succéda le père La Duc! Comme on le voit, il est beau pour un auteur de ne savoir que l'anglais!...

5. *Op. cit.*, p. 43.

toujours le fait des métis français ou canadiens, je ne crains pas d'affirmer qu'il est difficile de dire plus de faussetés et plus d'absurdités en si peu de lignes" <sup>6</sup>.

Le prélat rappelle à bon droit le précepte de l'Écriture: "Hypocrite, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous ôterez la paille de l'œil de votre frère" <sup>7</sup>, prescription qui ne saurait être plus à propos, vu que, sous ce rapport, les deux voyageurs ont laissé dans le pays une réputation qui est loin de leur faire honneur. Taché finit en déclarant que, une fois qu'ils ont embrassé le christianisme, les métis peuvent être classés parmi les peuples réellement moraux. D'autre part, il les croit moins superstitieux que la classe ouvrière des Iles Britanniques.

Inutile de faire remarquer au lecteur que la familiarité de M<sup>gr</sup> Taché avec ce sujet était incomparablement supérieure à celle de n'importe quel autre écrivain. Nous ne croyons pourtant pas hors de propos de corroborer ses dires par le témoignage d'un laïque désintéressé, Simon-J. Dawson, l'ingénieur civil que nous avons déjà cité. Il écrit dans son rapport officiel:

"En ce qui est de la condition sociale de la colonie, les crimes sont à peu près inconnus <sup>8</sup>... Pendant le séjour que nous y fîmes, et au cours de notre exploration, j'employai beaucoup de métis, et fus de toute nécessité tellement mêlé à eux que j'eus de bonnes occasions d'observer leur caractère. C'est un grand honneur pour eux et pour leurs instructeurs de pouvoir certifier que je n'ai jamais entendu un seul jurement, ou une expression peu délicate, parmi eux. Cette condition diffère de celle qu'on observe trop souvent chez les classes inférieures

6. *Op. cit.*, p. 82 de la seconde édition.

7. *Matth.*, VII, 5.

8. Ne pas oublier que les métis catholiques formaient alors la grande majorité de la population de sang mêlé.



d'autres pays. Si je devais organiser un parti pour un voyage dans l'Ouest, je choisirais un nombre à peu près égal de métis et de voyageurs canadiens-français" <sup>9</sup>.

Dans une société primitive, où la vie est si libre et si peu gênée par les entraves et les conventions propres à la civilisation des groupements nombreux, on peut dire, sans crainte de se tromper, que des gens qui n'usent jamais de la moindre expression déplacée ne sauraient, en toute justice, être soupçonnés d'immoralité, encore moins en être accusés publiquement.

C'est, du reste, ce qu'admet un autre protestant, le comte de Southesk, qui connaissait au moins aussi bien les métis que Milton et Cheadle. "Je ne puis avoir des métis la mauvaise opinion que la plupart des écrivains paraissent professer", dit-il dans l'ouvrage que nous avons déjà cité. "Ils sont en tous points comme les gens civilisés, aussi instruits, pas plus immoraux ou vicieux que ne le sont beaucoup de groupes (*communities*) de l'Ancien-Monde" <sup>10</sup>.

Quant au manque d'honnêteté qu'on leur impute, il est rare de voir une accusation aussi gratuite sous la signature d'un homme responsable. Une stricte honnêteté est, au contraire, la principale caractéristique des métis français; à tel point que ce fut l'arrivée dans leur pays d'étrangers, comme leurs détracteurs actuels, qui les força à se servir de serrures et de clefs, précaution qu'on avait jusque-là considérée comme un luxe inutile à la Rivière-Rouge.

Sur ce point, des témoignages nombreux de protestants pourraient être produits. Nous choisissons le suivant, parce qu'il est typique. Alexandre Ross, qui n'est point du tout un admirateur de la race française, mentionne cet exemple frappant d'honnêteté:

9. *Op. cit.*, pp. 24-25.

10. *Saskatchewan and the Rocky Mountains*, pp. 359-61.

“Avant d’arriver à Pembina, un monsieur qui se rendait aux États-Unis oublia une fois à son campement une boîte en fer-blanc, contenant 580 souverains [14,500 francs] en or et 450 livres sterling [11,250 francs] en billets de banque et en pièces d’argent. La nuit suivante, un métis du nom de Sainte-Matte ayant campé au même endroit, ramassa la boîte, suivit le monsieur pendant un jour, et la lui remit avec son contenu jusqu’au dernier centime, tout en sachant bien que c’était de l’argent. Étant donné leur pauvreté [des métis], nous pourrions parler de la conduite de Sainte-Matte dans les termes les plus élogieux” <sup>11</sup>.

Plus d’un lecteur trouvera sans doute que le chroniqueur écossais ne force pas la note dans cette dernière remarque. L’influence du christianisme et de ses lois si sévères, quand il est question de justice, nous fait paraître comme le simple accomplissement d’un devoir qui ne devrait coûter à personne l’acte du métis français. Il n’en est pas moins vrai que là où les principes de notre sainte religion n’exercent encore aucune influence sur la vie publique, on trouverait pareil acte si héroïque qu’on ne saurait comment le reconnaître <sup>12</sup>.

11. *The Red River Settlement*, p. 250. Ce Sainte-Matte était l’ancêtre maternel, probablement le grand-père, de M. Roger Goulet, qui fut inspecteur d’écoles pendant les premières décades du vingtième siècle. Connue originairement sous le nom de Jérôme, la famille à laquelle il appartenait était venue de France aux États-Unis vers 1790, et, à l’époque où écrivait Alexandre Ross, elle comprenait quatre garçons, à savoir: Baptiste, Joseph, Élie et Roger, tous appelés maintenant Sainte-Matte, mais dont le père avait porté le double nom de Sainte-Matte Jérôme.

12. L’abbé Huc rapporte, en effet, un cas absolument analogue au nôtre qui arriva sous l’empereur Yong-Tching, avec la seule différence que celui qui trouva l’argent n’eut pas la peine de tant se déranger pour le rendre au propriétaire. La somme était aussi probablement moins forte. Le désintéressement de celui qui la trouva sans se l’approprier parut, dans les cercles officiels, si au-dessus des forces de la nature humaine, du moins en Chine, que le vice-roi lui envoya ein-

Ross ajoute que cette circonstance “pourrait, généralement parlant, être prise comme un indice exact de l'intégrité de toute cette classe”. Il mentionne aussi, à la page suivante de son ouvrage, l'habitude bien connue qu'ont ces gens de “parler et d'agir avec bienveillance vis-à-vis les uns des autres”, disposition toute chrétienne qu'on regrette de ne pouvoir mettre au crédit de Milton et Cheadle.

Pour en revenir à leurs guides spirituels, un troisième auteur protestant, James-J. Hargrave, après avoir payé un juste tribut d'admiration à la mémoire de M<sup>gr</sup> Provencher, dit de son successeur :

“De concert avec tous les prêtres de son Église dans le diocèse, il fit chaque année de longs voyages, visitant les tribus indiennes et faisant un bien immense, qu'il n'est pas facile de décrire en détail, à cause de la manière discrète dont il fut accompli. Il n'en était pas moins réel, et produisit des fruits abondants” <sup>13</sup>.

Désirant augmenter encore la somme de ce bien admise par l'historien protestant, M<sup>gr</sup> Taché partit au mois de juin 1861 pour le Canada et l'Europe. Ce grand

quante onces d'argent, et fit faire un tableau commémoratif de sa bonne action, pendant que le préfet faisait élever un monument en pierre près de la maison de l'honnête homme.

Le fonctionnaire chinois voulut même informer la cour d'un acte si prodigieux, et ne manqua pas de faire remarquer, en bon courtisan qu'il était comme tous les Chinois, que ce n'était pas étonnant si, sous le règne de l'empereur d'alors, l'on avait observé dans le ciel la conjonction des planètes, et si l'on avait vu la félicité descendre sur la terre. “Quelle amère satiro pour la nation chinoise”, conclut l'abbé HUC. “Où en serions-nous, en France, s'il fallait élever des monuments à tous ceux qui rendent des objets perdus” (*Le Christianisme en Chine*, vol. IV, p. 50) !

Quant à l'honnêteté de Sainte-Matte, qu'un protestant déclare avoir été commune chez les métis, non seulement elle ne lui valut aucun monument, mais elle n'empêcha pas un Anglais de passage chez ses compatriotes d'écrire que ceux-ci sont “souvent déshonnêtes et en général indignes de confiance” !

13. *Red River*, p. 135; Montréal, 1871.

voyage avait un double but : le prélat voulait faire ratifier par les supérieurs majeurs des Oblats les plans qui avaient été élaborés à l'Ile-à-la-Crosse, en vue de promouvoir, l'extension des missions de l'Extrême-Nord, et veiller personnellement à leur exécution ; il avait en outre l'intention de solliciter des fonds qui lui permissent de rebâtir sa cathédrale et sa résidence. Il fut accompagné dans cette tournée du P. Frain, dont la santé était chancelante depuis son arrivée dans l'Ouest <sup>14</sup>.

A cette même époque, le P. Gasté partit de son côté, avec le P. Végréville et le F. Perréard, pour la mission du lac Caribou, au nord-est de l'Ile-à-la-Crosse, poste isolé qu'on allait enfin mettre sur une base de permanence, qui devait maintenant l'associer aux plus anciennes stations dans l'organisation religieuse du Nord canadien.

Le lac Caribou est un vaste réservoir aux baies multiples, dont les eaux claires et limpides tour à tour dorment et s'agitent dans un bassin de cent cinquante milles de long sur une trentaine de large dans sa partie septentrionale. Il s'étend du nord au sud, à quelque deux cents milles au sud-est du lac Athabaska, juste entre les 56° et 58° degrés de latitude. Sa nappe cristalline est comme percée de chaque côté d'une multitude de pointes, ou caps allongés, dont les sombres conifères revêtent, à distance, une teinte bleuâtre et incertaine, tandis qu'en été ses nombreuses îles, dont plusieurs sont de dimensions respectables, semblent, sous l'effet de la chaleur et des conditions atmosphériques qu'elle engendre, s'élever en l'air et s'y tenir suspendues.

Alimenté en partie par la rivière la Hache, qui s'y jette au nord, il se décharge au sud par la rivière Caribou qui, après un cours d'environ soixante-dix milles, tombe dans la rivière aux Anglais, fameuse dans les annales des trai-

14. Et qui ne devait plus revenir dans ses missions.



teurs de fourrures. Cette pièce d'eau est aussi poissonneuse que la contrée qui l'enserme est giboyeuse. Le poisson blanc et la truite récompensent les efforts du pêcheur, et de nombreux animaux à fourrure, la martre et le castor surtout, font la richesse du trappeur.

Le lac Caribou et ses environs sont donc faits pour l'Indien beaucoup plus que pour le blanc; car, à part certains morceaux de terre dans le sud, que ne dédaignerait peut-être pas le cultivateur, ce ne sont partout que roches et gravier, sable, mousse et lichens, au travers desquels croît péniblement une végétation malingre et rabougrie.

C'est non loin de son extrémité nord que le P. Gasté établit la mission Saint-Pierre, qui devait pendant longtemps être pour lui comme une seconde patrie <sup>15</sup>. Bien froide patrie, ajouterons-nous: dans l'opinion de M<sup>gr</sup> Taché, c'était la plus difficile de toutes ses missions, non seulement à cause de son très grand isolement du reste du monde, mais surtout parce que son climat est d'une sévérité exceptionnelle <sup>16</sup>, ce qui, ajouté à la pauvreté du sol, rend toute culture impossible, et entraîne des privations inconnues sous des cieux plus cléments.

Enfin, ce fut pareillement au commencement de juin 1861 que M<sup>gr</sup> Grandin entreprit une fameuse tournée pastorale, qui le mena à tous les postes du nord et ne de-

15. Les trois missionnaires arrivèrent au portage fort de Traite le 16 sept. 1861, le 21 à l'entrée du lac, et le 4 oct. à l'extrémité nord, siège de la nouvelle mission. Cette année-là, quarante baptêmes furent conférés dans les limites de son territoire.

16. A cause de sa proximité relative de la baie d'Hudson, la grande réfrigératrice de l'Amérique du Nord. Cette méditerranée est sous l'influence du courant du pôle nord qui longe les côtes du Nouveau-Monde dans sa partie septentrionale, en refroidit considérablement le climat. Cette influence, est si réelle, qu'il est aujourd'hui question, dans certains milieux scientifiques, de détourner ce courant du Canada oriental en pratiquant un barrage entre une île et le continent. Après l'exécution de ce plan, Terre-Neuve seule en souffrirait, et le Canada de l'est deviendrait un pays bien plus tempéré.

vait pas durer moins de trois ans. Pour compléter notre connaissance de ces missions, de leur état matériel et moral, et en même temps acquérir une fois pour toutes une idée encore plus juste des péripéties de pareilles pérégrinations, nous allons, après le petit repos que nous venons de prendre, suivre de loin le coadjuteur de Saint-Boniface, le long des fleuves arctiques et au travers des déserts de neige et de glace où l'appelait le devoir.



LE P. GASTE, O. M. I., A 30 ANS





## CHAPITRE V

### “DANS DE FRÉQUENTS VOYAGES”

1861-63

On a dit que Pie IX appela les missionnaires oblats de l'Amérique subarctique les “martyrs du froid” <sup>1</sup>. Cette expression, parfaitement vraie sous sa forme pittoresque, ne présente pourtant à l'esprit qu'une des couleurs dont l'ensemble doit faire une peinture fidèle des apôtres de la zone boréale. Nous trouvons que saint Paul lui-même donne de leur vie une description plus complète, lorsqu'il énumère les tribulations qu'il a eues à traverser. En effet, les missionnaires du nord étaient bien, comme lui, “dans de fréquents voyages, dans les périls des eaux, les périls des voleurs, les périls du désert, les périls de la mer, les périls des faux frères, dans le travail et la souffrance, dans de grandes veilles, dans la faim et la soif, dans de fréquents jeûnes, dans le froid et la nudité” <sup>2</sup>.

Pour démontrer le bien-fondé de cette assertion, et donner une idée adéquate des labeurs des obscurs héros du nord et du milieu dans lequel ils opéraient, nous allons un instant faire abstraction des diverses personnalités qui s'y trouvaient alors, pour concentrer notre attention sur les hauts faits de leur chef, le nouvel évêque de Satala, M<sup>gr</sup> Grandin. Nous remarquerons en même temps, dans l'intérêt de l'entière vérité, que la haute position qu'il occupait au milieu de ses frères oblats diminuait na-

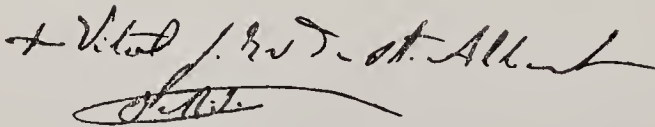
1. Le passage suivant d'une lettre d'une religieuse stationnée sur le Mackenzie donnera une faible idée de la température de ces régions. “Je ne sais si vous jouissez du grand froid que nous avons depuis le premier de l'An”, écrit-elle à son correspondant. “Nous ne pouvons même pas aller à l'église sans être emmitoufflées comme pour un grand voyage” (S<sup>r</sup> E. Ward à M. Macfarlane; Providence, 30 janvier 1885).

2. II Cor. XI, 26, 27.

turellement ses misères, en proportion du respect qu'on lui manifestait et de l'aide qu'on lui donnait.

Désireux de visiter tous les postes du nord, afin d'acquérir une connaissance de première main de leurs difficultés comme de leurs besoins, le jeune prélat quitta, malgré un état de santé des moins satisfaisants, la mission de l'Ile-à-la-Crosse, accompagné du F. Boisramé. C'était le 2 juillet 1861. Il venait de prêcher une fructueuse retraite, qui avait été couronnée d'une procession du Saint-Sacrement, à l'occasion de laquelle on avait déployé toute la pompe que rendait possible la présence de deux prêtres assistants. Le moyen de locomotion de l'évêque voyageur était le bateau de la compagnie de la baie d'Hudson, où se trouvaient entassés les uns sur les autres des ballots de pelleteries, des tentes et des ustensiles de cuisine, des caisses de toutes sortes, des chiens de toutes couleurs et des gens de toutes nationalités.

Les obstacles offerts par les rivières impétueuses que l'on suivait étaient si fréquents et la cargaison du bateau si forte, que très souvent l'évêque devait mettre pied à terre et se frayer un passage au travers d'épaisses broussailles, afin de rendre moins difficiles les opérations de l'équipage.

A handwritten signature in dark ink, appearing to read 'Mgr Grandin', with a stylized flourish underneath.

Signature de M<sup>gr</sup> Grandin.

Le 6 juin, le parti se trouva au grand portage la Loche<sup>3</sup>, où le prélat passa deux jours et deux nuits à prêcher, confesser et confirmer, tandis que le prêtre local, le P. Séguin, enseignait le catéchisme et les prières. Alors, en compagnie de ce missionnaire, il franchit à pied le por-

3. Ce point géographique, aussi fameux dans les annales des missions du nord que dans celles du commerce des fourrures, est comme un dos d'âne qui sépare le bassin de l'Atlantique de celui de l'océan

tage sous une pluie battante, et répéta à son autre extrémité les exercices religieux dont il venait de gratifier les paroissiens du P. Séguin; puis il s'embarqua dans un canot en écorce de bouleau, qui fut crevé en sautant un rapide, au péril de la vie des nautonniers.

Après quatre jours de navigation, dont deux furent marqués par une pluie contre laquelle il n'y avait aucun moyen de se protéger, le prélat missionnaire parvint à la mission de la Nativité. Là, il eut le grand chagrin de trouver le P. Faraud très souffrant, comme conséquence du surmenage et des privations qu'il avait dû endurer. C'est pour cette raison, et pour celle que le lecteur connaît déjà, que ce véritable apôtre fut envoyé dans le sud. Il avait déjà travaillé, quelquefois jour et nuit, douze années entières au lac Athabaska. Le P. Clut l'y remplaça.

M<sup>gr</sup> Grandin resta à la Nativité jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1861. Il se trouva peu après à l'humble foyer d'un vieillard qui est devenu légendaire parmi les missionnaires du Grand-Nord. C'était François Beaulieu, le patriarche de la rivière au Sel, le plus ancien des métis français du nord, relique des temps héroïques des explorateurs Alexandre Mackenzie, John Franklin, J. Back et autres. Il avait dû venir au monde vers l'année 1771, et son baptême datait de 1848. C'était le P. Taché qui le lui avait conféré <sup>4</sup>.

Glacial, et interrompt ainsi la navigation entre les deux. Là se rencontraient tous les ans les "brigades" de bateaux du nord et du sud qui y amenaient, la première d'innombrables ballots de pelleteries, la seconde les objets, provisions et fourniments indispensables à la vie dans les glaces du nord. Il était alors d'habitude pour les équipages venant du sud de "porter" leurs effets à mi-chemin, et d'y prendre les fourrures que les gens du nord avaient apportées: d'où le nom de la place. La loche (*Lota maculosa*) est un poisson très vorace de l'Amérique du Nord.

4. Beaulieu était fils d'un Canadien du même nom, qui avait accompagné l'explorateur susmentionné dans son grand voyage au Pacifique (1793). Sa mère était montagnaise.

Dès lors, le vénérable métis avait mené une vie si chrétienne qu'on aurait pu le proposer pour modèle à bien des gens. Malgré sa pauvreté, il avait bâti une maison pour l'usage exclusif de tout prêtre qui pourrait l'honorer de sa visite, lui et sa petite colonie. Le P. Gascon y demeura quelque temps, et reçut du vieillard des leçons de montagnais. L'endroit où le premier missionnaire dit la messe devint sacré aux yeux de Beaulieu et de sa famille. Ils ne l'habitèrent plus, mais l'ornèrent d'une multitude d'images, cachées aux yeux du profane par un rideau qui ne s'écarterait que les dimanches, les vendredis et les jours de fête, alors que les exercices d'un service religieux improvisé s'y déroulaient en présence de toute la petite population.

Pour les Indiens qui l'avaient élu chef, ainsi que pour ses propres enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et leurs familles, François Beaulieu était prêtre et magistrat en l'absence de l'un et de l'autre. On cite des cas où il remplit ce double rôle avec la sagesse d'un Salomon et la perspicacité d'un casuiste de profession.

Agissant sous l'empire de la passion, un chrétien avait quitté sa femme légitime pour en prendre une autre<sup>5</sup>. Grâce à l'intervention de l'évêque, ces liens honteux avaient ensuite été rompus, et, quelque temps après le passage du prélat à la rivière au Sel, on fit revenir la compagne légale de l'Indien. Mais son mari avait des scrupules de la reprendre sans une nouvelle cérémonie. Dans cet embarras, on eut recours aux lumières de Beaulieu, qui fut un moment comme interloqué, ne sachant quelle décision donner. Il réfléchit quelque temps, puis hasarda cette déclaration: "Après tout, si je perds ce qui m'appartient, ce n'en est pas moins ma propriété, alors même qu'un

5. L'indissolubilité du mariage est le point de la doctrine catholique le plus difficile à faire observer par les néophytes indiens.



autre l'aurait momentanément en sa possession. Il doit en être ainsi dans le cas de ta femme", dit-il au divorcé repentant. "Prends-la donc. Et pour être plus sûrs, nous allons réciter ensemble le chapelet. Il tiendra lieu de toute cérémonie".

Dans cette petite colonie patriarcale, l'évêque ambulant entendit, comme partout ailleurs, de nombreuses confessions, fit quatre baptêmes, bénit un cimetière, confirma treize personnes et donna la sainte communion à un plus grand nombre. Puis il se remit en route pour courir à de nouveaux travaux <sup>6</sup>.

Chemin faisant, il rencontra quarante-cinq employés de la compagnie de la baie d'Hudson, qui transportaient les fourrures amassées par les postes du nord. Campant avec eux, il répéta en leur faveur les exercices du ministère qu'il avait exercé parmi tous ceux avec lesquels il était jusque-là venu en contact.

Le 7 juillet le vit arriver à la mission Saint-Joseph, sur le Grand lac des Esclaves, qu'il décrit partiellement ainsi: "Leur chapelle est une chambre de neuf pieds carrés, qui reçoit les sauvages au moment des offices". Il dit ensuite que les deux pères Eynard et Gascon sont si pauvres, qu'ils n'ont pas de papier pour écrire à leurs supérieurs, et "sont obligés de faire les actes de baptême et de mariage aussi laconiquement que possible, afin de ménager leur papier" <sup>7</sup>.

Beaucoup des Indiens qui fréquentaient cette mission étaient à la chasse lors du passage de l'évêque; ce qui lui

6. Mais non avant d'avoir été quelque peu importuné par le bon vieux, qui eût voulu avoir un prêtre en résidence chez lui. "Une somme de 30 livres sterling m'est due au fort sur les fourrures que j'y ai déposées. Je la donnerai au père, et par ailleurs nous l'aiderons tous à vivre", déclara-t-il. Le vieux Beaulieu devait laisser dans le nord une nombreuse postérité qui ne le valut pas toujours.

7. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. III, p. 218.

fit regretter de ne pouvoir faire pour eux autant qu'il eût désiré.

Le 26 juillet, il partit pour la seconde mission du Grand lac des Esclaves, celle du Saint-Cœur de Marie, sur la Grosse-Ile. Il voyageait alors bien plus confortablement que les missionnaires qu'il venait de visiter. Ceux-ci devaient souvent parcourir à pied, le dos chargé de leur chapelle et de leurs couvertures, des distances variant entre cent soixante et trois cents milles. A la Grosse-Ile, M<sup>gr</sup> Grandin vint en rapport avec des sauvages de la tribu des Couteaux-Jaunes, qui se montraient assez bien disposés. Son travail parmi eux se termina le 6 août, et il s'embarqua pour le Mackenzie.

Tout près d'un grand rapide, sur ce fleuve géant, il prit le jour même possession, en présence du traiteur du district, d'un splendide site sur lequel devait plus tard s'élever une mission dédiée à la divine Providence. Ce poste devint, avec le temps, l'un des plus importants de tout le pays<sup>8</sup>. Il attira même les traiteurs de fourrures, qui s'établirent auprès du prêtre.

M<sup>gr</sup> Grandin venait de recevoir des lettres, dont quelques-unes lui allèrent droit au cœur. L'une d'elles, écrite sur un ton insultant, venait d'un ministre protestant. Celui-ci se réjouissait bruyamment de l'invasion des États-Pontificaux qui venait de se consommer, proclamait que la destruction de l'établissement catholique à la Rivière-Rouge était un signe indubitable de la colère divine, et prédisait la chute à brève échéance de l'Antéchrist, c'est-à-dire du Pape, et la ruine complète des missions catholiques dans l'Amérique du Nord. A ces injures

8. Il se trouve à une quarantaine de milles du Grand lac des Esclaves et à 187 du fort Résolution, par 61° 30' de lat., ou à peu près. La fondation de cette nouvelle mission devait entraîner l'abandon de celle de la Grosse-Ile, juste à 40 milles au sud, l'une des nombreuses îles Desmarais qui obstruent presque la sortie du déversoir de ce grand lac.

gratuites s'ajoutait la nouvelle de la grave maladie de son supérieur général, M<sup>gr</sup> de Mazenod, qui, alors qu'elle parvenait à l'évêque de Satala, avait déjà succombé à son mal (21 mai 1861).

Les courriers sont d'autant plus appréciés dans le nord qu'ils sont plus rares. Souvent, et c'était là une des plus grosses croix de nos missionnaires, une année entière se passait sans qu'ils reçussent la moindre nouvelle de leur pays et de ceux qu'ils aimaient le plus sur la terre. Dans le cas présent, il est facile de conjecturer le désappointement qui, pour un cœur sensible comme était celui de M<sup>gr</sup> Grandin, succéda à la joie anticipée qui précède en de telles circonstances la réception de messages d'outre-mer et d'ailleurs. Le prélat n'avait jamais été bien fort; les tristes nouvelles qui lui parvenaient l'abattirent au point de le rendre réellement malade.

Cette déconvenue ne l'empêcha pourtant pas d'arriver le 10 août 1861 au fort Simpson <sup>9</sup>, capitale du protestantisme dans le nord. Là il ne tarda pas à constater l'influence délétère, l'action destructive de l'hérésie. C'est à peine si les ministres avaient jusque-là fait quelques prosélytes sérieux; leurs efforts avaient eu pour simple résultat d'étouffer chez les aborigènes les aspirations religieuses qu'ils devaient à leur race, peut-être autant qu'à la grâce. Néanmoins, même sur ces plages arides, Dieu avait ses élus. On lui fit remarquer quelque cas de constance dans la foi en face des menaces, des cajoleries et des offres de largesses intéressées. Mentionnant le fait qu'il baptisa cinq adultes à ce poste, M<sup>gr</sup> Grandin se croit obligé d'écrire dans son journal: "C'est peu", me direz-vous. "C'est vrai; si j'eusse été ministre protestant, j'en aurais baptisé plusieurs centaines; mais en missionnaire

9. Au confluent, ainsi que nous l'avons vu, de la rivière aux Liards avec le Mackenzie, non loin du 62° degré de latitude nord.

catholique, je cherche avant tout à faire des chrétiens”<sup>10</sup>.

Le 20 août, l'évêque voyageur dit adieu à la citadelle du protestantisme, et, quittant momentanément le Mackenzie, il remonta jusqu'au fort des Liards, non loin des montagnes Rocheuses, l'important affluent qui s'y jette en face du premier poste. Le P. Gascon l'accompagnait. Passant par-dessus les incroyables difficultés d'une navigation ascendante, le long d'un cours d'eau fougueux, nous le voyons arriver à destination neuf jours après son départ. Il fut reçu par des “marcis” sans fin. Pourtant ces Indiens, tout simples et primitifs qu'ils étaient dans leurs manières, avaient été quelque peu gâtés par leur commerce avec les protestants.

—Ce que tu nous dis est vrai, et tu parais être le véritable ministre du Grand Esprit, de la même manière que le prédicant anglais est le mari d'une femme, lui dit un chef. Mais, vois-tu, ce ministre nous donne du tabac et nous promet une foule de belles choses. Si tu en faisais autant, nous prierions tous avec toi.

Néanmoins, tous, à l'exception de trois qui travaillaient pour la Compagnie, préférèrent son enseignement à celui du représentant de l'erreur, et s'enrôlèrent sous sa bannière, même sans ce stimulant pour la “prière”, c'est-à-dire la religion. De là, le P. Gascon se rendit au fort Halkett<sup>11</sup>, rendez-vous du “Mauvais-Monde”, nom d'une tribu qu'il trouva heureusement peu approprié. D'autres bandes dénuées, aussi sauvages et aussi nomades qu'on puisse en trouver sous le soleil, profitèrent également de son ministère.

Bien que la saison fût si peu avancée, l'hiver menaçait

10. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. III, pp. 227-28.

11. Quelque deux cents milles plus haut, également sur la rivière aux Liards, et non “sur la basse rivière aux Liards”, comme le dit L.-J. BURPEE dans son introduction (p. 8) au *Journal of the Yukon* de A.-H. Murray.



déjà sérieusement, et lorsque le prélat se remit en route, le 12 septembre, la terre était couverte d'une épaisse couche de neige. Le lendemain de son départ, il rencontra un parti d'Indiens parmi lesquels il remarqua la loi antique de la séquestration des femmes après leurs couches, pratiquée avec la dernière sévérité. Cette coutume, qui rappelle les prescriptions mosaïques <sup>12</sup>, est commune à tous les aborigènes d'Amérique. M<sup>gr</sup> Grandin baptisa un nouveau-né; mais personne n'osa s'approcher de l'abri où sa mère avait été reléguée, de peur de subir les influences malignes dont on la croyait le siège. Quand ils reprirent le cours de leurs incessantes migrations, ces barbares ne laissèrent même pas à la pauvre créature l'usage normal de leurs canots. Ils en relièrent deux ensemble au moyen d'une planche, sur laquelle l'infortunée devait se tenir tant bien que mal, sans toucher les embarcations, et cela au péril de sa vie. Son contact direct avec elles aurait, à leur avis, entraîné une contamination qui les aurait rendues impropres à tout usage ultérieur.

Des montagnes Rocheuses, le voyageur épiscopal retourna au fort Simpson, où il fut bien reçu par le bourgeois en charge, et où il resta jusqu'à la fin de septembre. Puis il se rendit à Notre-Dame de Bonne-Espérance, ou Good-Hope, goûtant en chemin toutes les douceurs inhérentes à un hiver précoce. Les rivières étaient gelées, sans que la glace en fût assez solide pour porter les piétons, tandis que sur la terre la neige était trop molle, parce que trop fraîche, pour permettre de se servir sans une grande fatigue de la raquette, si tant est que ce mode de locomotion soit jamais dénué d'excessive fatigue <sup>13</sup>.

12. Cf. *Levit.*, XII, 2 et seq.

13. Un des plus grands voyageurs du nord, optimiste par nature lorsqu'il s'agissait des détails de la vie du missionnaire dans ces contrées, le P. PETITOT, en parle dans ces termes: "Quoique mes jambes

Le 6 octobre, le vent devint très violent et le froid si vif que le parti de l'évêque dut forcément faire halte en chemin. Les voyageurs ne pouvaient pas plus dormir pendant la nuit que ramer pendant le jour, vu qu'aucun d'eux n'était muni des habits et autres accessoires indispensables à un voyage d'hiver à pareille latitude. Trois jours plus tard, ils étaient à la mission, où ils trouvèrent le P. Grollier, qui se mourait lentement d'asthme à la fleur de l'âge; le P. Séguin, chasseur et pourvoyeur en chef de la place, et le F. Kearney, qui s'occupait alors à fermer avec de la boue les interstices entre les troncs d'arbres qui formaient les murs de leur cabane.

Le prélat fut profondément frappé de l'état de dénue-ment qu'il constata chez eux. Leur demeure était une maison de vingt-deux pieds sur dix-huit, qui servait d'église, de parloir, de salle à manger, de cuisine et même de dortoir. "Les lits ne prennent pas grande place", écrit-il à cette occasion dans son journal; "ce sont nos couvertures, que nous étendons chaque soir sur le plancher et que nous enlevons chaque matin. Au coin de la maison se trouve une échelle, pas trop solide, de la façon du P. Séguin; elle sert à monter au grenier, où se gardent

fussent habituées à la marche depuis longtemps, elles ne l'étaient pas à traîner ces énormes raquettes, planches factices d'un mètre et plus de long, qui embarrassent le voyageur et l'obligent de se balancer de droite à gauche et de gauche à droite, en tenant les jambes écartées. Suspendues aux orteils par une ligature qui emprisonne la pointe du pied seule et s'enroule ensuite au talon, elles causent des douleurs aiguës à quiconque n'est pas habitué à les porter. Aussi, à la fin de la seconde journée, j'avais les pieds ensanglantés, et au bout du voyage je trouvai mes ongles dans mes nippes.

"Quelles souffrances, grand Dieu! de se traîner au milieu de ces bancs de neige durcie, de ces grandes dunes de glace qui bornent les côtes; de se frayer un chemin parmi ces affreux bourguignons, amas de glaçons entre-choqués, souvent d'une hauteur effrayante, qui présentent aux pieds du voyageur leurs arrêtes vives et acérées comme des lames de sabre" (*Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, avril 1868, p. 84).

la bourse et les provisions de la mission. Cette bourse consiste en quelques pièces d'indienne, plusieurs douzaines de mouchoirs de coton et quelques mètres de drap. Les provisions se composent de viande sèche et de poisson salé, de vingt livres au plus de farine, vingt livres de ce fameux pâté que nous appelons ici taureau ou pemmican. Ce pâté est caché; c'est à peine si nous le regardons" <sup>14</sup>.

Les quelques pièces d'étoffe ci-dessus mentionnées servaient de monnaie aux missionnaires. C'est avec elles qu'ils rétribuaient les Indiens pour les services qu'ils pouvaient en recevoir à l'occasion. Naturellement, des vitres eussent été bien hors de place dans un si humble logis. Toutefois, étant donné la longueur des nuits en hiver à cette latitude <sup>15</sup>, le F. Kearney avait introduit le luxe de quelques parchemins plus ou moins transparents, qui tenaient lieu de verre.

Pendant les quelques semaines que M<sup>gr</sup> Grandin passa à Notre-Dame de Bonne-Espérance, chaque membre de la communauté eut sa tâche à remplir. Celle de l'évêque était d'amasser la provision de bois pour les longs mois de l'hiver. Inutile d'ajouter que, juste sous le cercle arctique où il se trouvait alors, cette tâche était loin d'être une sinécure. Il employait ses soirées à prendre des leçons d'anglais près du frère irlandais, homme d'une certaine instruction et de beaucoup de bonne volonté.

Malheureusement pour son zèle, le prélat eut beau attendre; il ne put rencontrer qu'un nombre restreint d'indigènes. Il en vit pourtant assez pour s'apercevoir du contraste qu'ils formaient avec ceux qui jouissaient depuis

14. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. III, pp. 363-64.

15. M<sup>gr</sup> Grandin écrit le 15 novembre 1861: "En moins de quinze jours, le soleil va disparaître de l'horizon, et je ne le reverrai pas à Good-Hope, bien que je ne doive partir qu'au mois de janvier".

longtemps de l'avantage d'une mission catholique. La bienfaisante influence de notre sainte religion n'avait encore pu pénétrer bien avant dans ces natures grossières. On en avait la preuve dans la conduite de plusieurs familles indiennes qui, en conformité avec des mœurs qu'elles tenaient de leurs ancêtres, avaient abandonné en chemin des vieillards de l'un et de l'autre sexe, devenus trop faibles pour pouvoir suivre la bande dans ses incessantes pérégrinations <sup>16</sup>. C'était pourtant là un procédé que chacun reconnaissait comme l'équivalent d'une condamnation à une mort certaine et à brève échéance. L'évêque tonna contre cette cruelle coutume, et finit par se flatter qu'elle ne serait plus suivie, du moins par ceux qui appréciaient le ministère de ses prêtres. Il dit à ce propos: "Nous n'avons jamais à déplorer de pareils crimes dans nos missions plus avancées" <sup>17</sup>.

Une autre difficulté qui se dressa devant lui fut le manque de femmes pour les jeunes gens qui voulaient se marier, particularité qui était due à la coutume, naguère encore en vigueur parmi eux, de détruire les petites filles à leur naissance <sup>18</sup>. Cette même pratique était aussi respon-

16. C'était là autrefois une pratique universelle parmi ces Indiens. HEARNE est le premier auteur qui les ait décrits; parlant d'un cas semblable dont il venait d'être témoin, il écrit: "C'est la coutume ordinaire et même constante de ces sauvages. Car lorsqu'une personne est si malade, surtout en été, qu'elle ne peut marcher et trop pesante pour être portée, ils disent qu'il est préférable d'abandonner quelqu'un qui ne peut en revenir, plutôt que de voir la famille entière rester auprès d'elle et mourir de faim" (*A Journey to the Northern Ocean*, p. 202).

A propos des vieillards, le même explorateur a ce qui suit: "On peut dire qu'ils attendent patiemment le triste moment où, ne pouvant plus marcher, on les laisse mourir de faim. Tout choquant et contre nature que cela puisse paraître, c'est si commun que, parmi ces gens, au moins la moitié des personnes âgées des deux sexes finissent par cette misérable mort" (*Ibid.*, p. 346).

17. *Missions*, vol. III, pp. 368-69.

18. Dès l'année 1807, l'un des traiteurs, W.-F. WENTZEL écrivait à propos des mêmes Indiens: "Dans la tribu qui réside en haut des



sable d'un usage national propre à certaines tribus des montagnes Rocheuses. Nous voulons parler de la polyandrie, c'est-à-dire de la possession en commun de la même femme par plusieurs maris, qui se faisait remarquer avant l'établissement solide du christianisme parmi ces peuplades.

L'évêque voyageur appuie alors dans son journal sur l'extrême inclémence de la température à cette latitude élevée, et parle d'une bande de cinq Indiens qui arrivèrent tout défigurés: malgré leurs précautions pour se garantir de la morsure du froid, chacun d'eux avait une partie du visage gelée. Il regrette aussi d'avoir à s'en aller sans avoir vu les Esquimaux, dont le vice dominant est, d'après lui, un penchant irrésistible pour le vol.

Il relate, pour corroborer son assertion, le trait suivant à propos d'un ministre protestant qui s'était rendu au Youkon l'année précédente. Ce prédicant avait arraché leurs croix et leurs médailles à tous les sauvages catholiques qu'il avait rencontrés en chemin. Mais, étant tombé plus tard entre les mains d'une horde d'Esquimaux, son bagage fut par eux allégé d'un certain nombre d'articles, qu'ils refusèrent de lui rendre, à moins qu'il ne leur donnât en échange ces mêmes croix et médailles qu'il avait lui-même prises aux Indiens catholiques.

Ce fut avec la plus grande difficulté que M<sup>gr</sup> Grandin put trouver deux hommes et trois chiens, pour le traîneau qui devait contenir ses couvertures et ses provisions pendant son voyage à la mission Sainte-Thérèse, fort Norman. Il faisait si froid quand il partit le 8 janvier 1862! Par

fourches [du Mackenzie], les représentants du beau sexe sont peu nombreux, par suite de la coutume qu'ils ont de détruire les filles à leur naissance. Toute la raison qu'ils donnent pour cette coutume barbare est qu'il est bien gênant d'élever des filles, et que les femmes ne sont qu'un embarras, étant inutiles en temps de guerre et excessivement voraces lorsque la disette se fait sentir" (*Les Bourgeois du Nord-Ouest*, vol. I, p. 86).

bonheur, l'Anglais à la tête du fort se montra de bonne composition, et vint même généreusement à son secours.

Ici nous avouons notre impuissance à dépeindre, en peu de mots, les souffrances incroyables et les indicibles difficultés d'un voyage auquel plusieurs pages pourraient à peine rendre justice. Dormir à la belle étoile par une température de 45 à 55 degrés Fahrenheit en dessous de zéro <sup>19</sup>, avec deux ou trois chiens couchés sur soi pour profiter du peu de chaleur qui s'en dégage, ne paraît guère épiscopal. Pendant le jour, le costume du prélat n'était pas plus conforme aux prescriptions du Pontifical <sup>20</sup>. Il consistait en d'amples pantalons de peau d'original et en une chemise de peau de caribou avec le poil en dedans, que recouvrait une grande blouse en cuir d'original. Deux petits sacs en peau d'ours pendaient de ses épaules: c'étaient ses mitaines, dans lesquelles il devait constamment se tenir les mains, sous peine de les voir geler, tandis que sa tête était protégée par un capuchon qui recouvrait une calotte en fourrure.

Et pourtant même ces précautions ne le garantissaient pas toujours de tout danger. Un jour, son compagnon, Indien qui le précédait dans l'étroit sentier, s'étant retourné vers lui pour répondre à une question, s'empara soudain du nez épiscopal, l'étreignit vigoureusement et le pressa dans toutes les directions; puis il le frotta avec de la neige, à la surprise du prélat ambulant, qui en était à se demander si le froid n'avait point fait perdre la raison au sauvage. Bientôt il dut lui savoir gré de son manque d'égards apparent: le nez de l'évêque était gelé, et le but de l'indigène en le soumettant à ce massage était simplement d'y rétablir la circulation du sang, pour prévenir toute décomposition ultérieure.

19. 42° et 48° centigrade respectivement.

20. Va sans dire que le port de la soutane dans ces conditions est à peu près impossible.

Omettant maint autre danger de la route, nous arrivons avec nos voyageurs à la mission Sainte-Thérèse, à l'embouchure de la décharge du Grand lac d'Ours dans le Mackenzie. Nous voici au 21 janvier 1862. Le logis qui nous attend est encore plus modeste que celui de Good-Hope; mais pourquoi nous attarder à le décrire? La pauvreté de la place n'empêcha pas M<sup>gr</sup> Grandin d'y séjourner jusqu'au 8 mars suivant. Il ne trouva là que deux sauvages protestants, dont l'un était un chef qui avait gardé ses deux femmes, et pour cette raison préférait la tolérance du ministre à l'intransigeance du prêtre.

Le jeûne et la famine étaient à l'ordre du jour pour pasteur et troupeau. Un des engagés du premier avait jeté en route une vieille paire de mocassins; quelques jours après, une famille indienne qui était restée plusieurs jours sans manger la ramassa et s'en reput. Chose encore plus pitoyable, un sauvage tua et mangea sa fille âgée de quatre ou cinq ans, qui avait été baptisée par le P. Grollier, et l'on se disait tout bas que bien d'autres familles avaient été réduites à la même extrémité.

Ayant quitté le fort Norman, mission Sainte-Thérèse, en compagnie de trois blancs, jeunes et alertes, qui appartenaient à la classe des traiteurs, c'est-à-dire à l'aristocratie du pays, la nécessité morale dans laquelle le prélat se trouva de les suivre, bon gré mal gré, eut pour résultat de lui couvrir les pieds d'ampoules. Le troisième jour, ils ressemblaient à des membres qui auraient passé tout ce temps dans des cataplasmes de moutarde. Puis ses douleurs rhumatismales, avec lesquelles il était d'ailleurs assez familier, lui revinrent, et firent de la marche un véritable martyr pour le pauvre missionnaire. A ces épreuves l'ophthalmie, ou mal d'yeux dû à la blancheur de la neige, ajouta ses tortures; en sorte que l'évêque ambulant était absolument à bout, lorsqu'il fit son apparition au fort Simpson le 17 mars 1862.

Néanmoins, deux jours après il devait en repartir pour la Grosse-Ile, où il arriva le 28 mars, ainsi que pour la mission Saint-Joseph (3 avril) et la mission Saint-Michel <sup>21</sup>, au fort Rae (25 avril). Plus d'une fois, vaincu par la fatigue, le voyageur à bout dut-il se jeter sur la neige et laisser échapper l'exclamation: "C'en est fait; impossible d'aller plus loin", pour recommencer sa pénible marche, après avoir pris quelques moments de repos sur la froide couche qui lui offrait la nature: preuve évidente, remarque-t-il dans son journal, que la nécessité rend l'homme capable de faire beaucoup plus qu'il ne lui paraît à première vue possible.

Le P. Eynard était rentré à la maison juste un jour avant l'arrivée de M<sup>gr</sup> Grandin. L'état du prêtre était pire que celui de l'évêque: chacune de ses oreilles, ses joues et son nez étaient gelés. La raison qu'en donne son supérieur est une preuve d'humilité chez lui, de même qu'elle trahit l'esprit de mortification du sujet. C'était, dit le prélat, parce qu'il jeûnait strictement, pour se conformer à la lettre des prescriptions quadragésimales, et cela malgré les nombreux jeûnes forcés et d'autres privations auxquelles tout missionnaire en voyage doit nécessairement se soumettre.

Et l'on ne peut pas dire que ces épreuves physiques aient été l'apanage exclusif des missionnaires de la vallée du Mackenzie. Dans le lointain Nord-Est, à la pauvre mission du lac Caribou, la famine sévissait, au commencement de 1863, au point que, dans l'impossibilité absolue où ils se trouvaient de s'y procurer la subsistance quotidienne, deux de ses membres, le P. Gasté et le F. Perréard, durent laisser le P. Végréville en charge des Indiens qui faisaient quelques courtes apparitions à ce

21. Sur la longue baie que le Grand lac des Esclaves projette dans la direction du nord.



poste et se diriger vers l'Ile-à-la-Crosse. Un voyage de cinq cents milles en quête de nourriture est un fait qui dénote des conditions économiques peu communes. Il dut être d'autant plus pénible pour le P. Gasté, que ce missionnaire parcourut cette distance en raquettes, à une époque où il n'avait point encore acquis l'habitude de cette embarrassante chaussure. C'était tout simplement seize jours de marche forcée sur la neige <sup>22</sup>.



Signature du P. Gasté.

Ce missionnaire passa le printemps et une partie de l'été à l'Ile-à-la-Crosse; puis, prenant congé du F. Per-réard et de ses autres frères en religion, il retourna chez le solitaire du lac Caribou.

22. "Chemin faisant, et grâce à l'obligeance du Rév. M. Smith, ministre protestant, le P. Gasté trouva l'objet dont sa mission avait le plus besoin, du fil à rets" (M<sup>sr</sup> TACHÉ, *Vingt années de missions*, p. 182). Dans une longue lettre datée du 9 août 1863, dans laquelle il rend compte à M<sup>sr</sup> Grandin de son voyage et des raisons qui l'avaient rendu nécessaire (lettre qui est aujourd'hui en notre possession, ainsi qu'une foule d'autres émanant de l'évêque de Satala et concernant la mission du lac Caribou), le P. Gasté se loue beaucoup de ce ministre et de la manière très charitable dont il le traita en cette occasion. Il parle aussi d'un M. Adams, instituteur-catéchiste protestant au lac la Hache, près du lac Caribou, qui, tout en s'efforçant d'attirer les sauvages à ses chants et catéchismes au moyen de largesses qui ne durèrent point, puisque la famine l'obligea lui-même à quitter le pays avec le missionnaire catholique, ne s'en montra pas moins constamment un véritable *gentleman* dans ses rapports avec celui-ci. C'est une véritable satisfaction pour l'historien de pouvoir dire que tous les ministres et catéchistes protestants ne se conduisirent point vis-à-vis des prêtres comme ceux du Mackenzie et du Youkon.

## CHAPITRE VI

---

### LACS ET RIVIÈRES

1862-63

Comme le lecteur doit avoir maintenant quelque idée de l'espèce de vie qu'entraînaient les travaux de nos missionnaires dans le Grand-Nord du Canada, nous pourrions laisser M<sup>gr</sup> Grandin continuer son voyage de trois ans, dont nous n'avons décrit qu'une partie, et reprendre la trame de notre récit général, pour passer en revue les événements qui se produisirent dans l'Ouest canadien à partir de 1862. Nous prendrons pourtant la liberté d'attirer l'attention sur un dernier incident, dont le coadjuteur de M<sup>gr</sup> Taché faillit être victime, dans les plaines glacées de l'Amérique sub-arctique.

Pendant l'été de cette année-là, M<sup>gr</sup> Grandin célébrait la sainte messe dans la petite chapelle de la Nativité, au lac Athabaska, lorsque deux nouveaux venus lui causèrent une agréable distraction en s'affublant de surplis pour le servir. C'étaient le P. Grouard, déjà mentionné dans les pages qui précèdent, et un autre prêtre, le P. Émile Petitot, qui devait bientôt se distinguer par des études remarquables dans le domaine des sciences géographique, ethnologique et philologique. Au cours de l'hiver de l'année suivante, évêque et savant devaient de nouveau se rencontrer, mais en des circonstances bien différentes.

C'était le 14 décembre 1863 <sup>1</sup>. Le prélat cheminait

1. Date évidemment fatidique dans l'histoire de l'Ouest catholique, puisque c'est aussi celle de l'incendie de la cathédrale de Saint-Boniface.

lentement sur la glace du Grand lac des Esclaves, précédé de traiteurs de la compagnie de la baie d'Hudson. Par mesure de protection réciproque, l'un et l'autre parti, celui des commerçants et celui de l'évêque, ne formaient qu'une seule caravane, qui se trouvait à relativement peu de distance de sa destination, la maison Saint-Joseph et le fort qui lui était contigu, lorsque soudain des bouffées de vent s'élevèrent qui, en quelques instants, acquirent les proportions d'un ouragan. En même temps, une neige fine, qui tombait en tourbillonnant, fouettait impitoyablement la face des voyageurs, et leur eut bientôt dérobé tout point de repère.

C'était une répétition des perturbations atmosphériques que nous avons déjà dû noter plus d'une fois, l'une de ces terribles tourmentes si bien appelées poudreries au Canada, tempêtes qui, d'ordinaire, portent dans leurs flancs la mort pour le pauvre égaré sur une plaine ou une grande nappe d'eau congelée <sup>2</sup>.

En dépit de la neige qui obscurcissait le ciel, la glace du lac était dénudée par l'impétuosité d'un vent qui balayait tout devant lui; en sorte que le missionnaire et son guide, ou compagnon, simple enfant de treize ans nommé Jean-Baptiste Pépin, ne purent plus distinguer les traces du parti anglais, et furent complètement désorientés. En vain le guide des traiteurs, qui savait que le prélat était perdu s'ils le laissaient à ses propres ressources, les engagea-t-il à l'attendre. Le froid mordant qui sévissait, l'instinct de la préservation individuelle et, peut-être aussi, leur inexpérience des suites funestes des ouragans du nord, les empêchèrent d'écouter ses remontrances.

M<sup>gr</sup> Grandin et son jeune compagnon erraient main-

2. Genre de tourmente dont "le baiser donne la mort", ainsi que l'a fort bien dit une poétesse canadienne, M<sup>lle</sup> BLANCHE LAMONTAGNE, dans son volume intitulé *Par nos champs et nos rives* (Montréal, 1917).

tenant à l'aventure, se tenant en mouvement dans le but unique de s'empêcher de geler. Mais leurs forces s'épuisèrent bientôt. Fatigués, engourdis par le froid et la figure constamment flagellée par un vent perçant, évêque et enfant connaissaient les conséquences de l'inaction en présence de pareille tourmente. Mais le moindre effort était maintenant une pure impossibilité pour les deux infortunés. Se couchant donc contre son traîneau, de manière à s'en faire une protection contre l'ouragan qui rageait, et pressant l'enfant contre son sein, l'évêque missionnaire fit le sacrifice de sa vie, tout en suppliant Dieu de les prendre tous les deux en pitié. Puis, malgré les nombreux actes de contrition qu'ils avaient déjà faits, il entendit la confession du petit Baptiste, pendant que l'enfant ne pouvait s'empêcher de pleurer et que les chiens hurlaient, sous l'étreinte d'un froid à fendre les rochers.

Humainement parlant, ils étaient perdus. Une fois endormis, ils ne se réveilleraient que pour paraître au tribunal du Souverain Juge. Malgré son propre épuisement, dû à la fatigue et aux continuels gémissements de la tempête qui portaient à l'assoupissement, le prélat s'ingénia de toutes manières pour empêcher son compagnon de céder au sommeil <sup>3</sup>.

La situation des deux égarés peut plus facilement se comprendre que se décrire. Pourtant par l'effet d'une

3. Au cours d'une description enthousiaste des avantages du froid arctique, le P. PETITOT a ce qui suit: "Il vivifie, active et purifie le sang, il ravive les forces, il décuple l'énergie vitale, il aiguise l'appétit, favorise les fonctions de l'estomac et le rend le meilleur des calorifères, il endort la douleur, arrête l'hémorragie, prolonge la vie, et si tant est qu'il nous frappe, c'est en nous envoyant le sommeil; il nous donne la mort au milieu de rêves dorés" (*Géographie de l'Atabaskaw-Mackenzie*, pp. 103-04). Même un optimiste comme ce missionnaire reconnaissait les dangers du sommeil dans une circonstance comme celle où se trouvait M<sup>gr</sup> Grandin.



spéciale protection de Dieu, l'un et l'autre virent le jour du lendemain. Ils furent, de bon matin, délivrés de tout danger par une escouade d'employés envoyés de la mission et du fort respectivement <sup>4</sup>, et M<sup>gr</sup> Grandin entra dans la chapelle de la première au moment où le P. Petitot disait la messe pour lui, se demandant si ce n'était pas une messe de *requiem* qu'il devait célébrer.

Si nous rétrogradons maintenant d'une année, nous verrons le P. Gascon partir, le 4 juin 1862, avec le F. Boisramé et deux Montagnais, pour aller jeter les fondations de l'important poste de la Providence, au Grand-Rapide du Mackenzie, dont nous avons vu M<sup>gr</sup> Grandin s'assurer le site. Ces pionniers furent assaillis par des nuées de moustiques, qui leur rendaient le travail excessivement pénible, comme si, disait l'un d'eux, le démon, qui prévoyait le bien qui devait s'y faire, eût voulu manifester son opposition à cette entreprise par cet obstacle additionnel.

Le 12, M<sup>gr</sup> Grandin arriva sur la scène de leurs opérations, et son compagnon, le P. Petitot, prit la place du P. Gascon comme bûcheron et charpentier. Pour un homme d'étude et de zèle apostolique comme était le nouveau venu, c'était là sans doute un travail peu en rapport avec ses goûts, ou même ses capacités. Mais à quoi ne se serait pas soumis le missionnaire français, lorsqu'il était question d'aider, même indirectement, les chéris de son cœur, ces pauvres sauvages à propos desquels il devait écrire des pages si palpitantes d'intérêt?

Pendant que ce courageux apôtre luttait contre la forêt séculaire, des événements importants pour son pays adoptif s'accomplissaient en des quartiers moins primitifs.

4. "Ils n'avaient pas la moindre morsure de froid, alors que les deux officiers qui les avaient délaissés, la veille, s'étaient gelé le visage, bien qu'ils fussent étendus dans leurs traîneaux-carrioles" (E. PETITOT, *Autour du Grand lac des Esclaves*, p. 146).

Nous avons déjà vu le supérieur de M<sup>gr</sup> Grandin, l'évêque de Saint-Boniface, partir pour l'Europe. Nous sommes maintenant en mesure de constater que le double but de son voyage avait été atteint. Un appel spécial aux catholiques du seul diocèse de Québec avait réalisé la belle somme de £1.200 pour la reconstruction de sa cathédrale et de sa résidence, et la division de son immense diocèse, avec la nomination du P. Faraud comme premier titulaire du nouveau vicariat apostolique, avait été ratifiée.

Le 13 mai 1862, ce pionnier devint l'évêque d'Anémour et vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. Son sacre eut lieu le 30 novembre de l'année suivante, et ce fut des mains de M<sup>gr</sup> Guibert, archevêque de Tours et alors le plus ancien évêque oblat, qu'il reçut la plénitude du sacerdoce. Il avait pris pour devise les paroles si appropriées de saint Martin, *non recuso laborem*, "je ne refuse pas le travail".

M<sup>gr</sup> Henri Faraud était fils de Xavier Faraud et de Madeleine Faurye, cette dernière de descendance noble. Aux sombres jours de la révolution française, elle s'était comportée en véritable héroïne vis-à-vis de son père et d'une sœur arrêtés pour leurs sentiments religieux par les représentants d'un peuple en délire. Le futur évêque naquit le 17 juin 1823 à Gigondas, département du Vaucluse, et fut l'un des tout premiers junioristes des Oblats de Marie Immaculée à Notre-Dame de Lumières <sup>5</sup>. Il fit sa profession religieuse le 14 septembre 1844, et, ainsi que nous l'avons vu, il n'était encore que minoré lorsque la confiance de ses supérieurs l'avait envoyé aux pénibles missions, nouvellement offertes à ses frères en religion.

Le nouvel évêque passa quelque temps à prêcher et à donner des conférences, dans le but de se procurer quel-

5. De fait, nous devrions probablement dire "le premier junioriste" de cette place.



Mgr FARAUD, O. M. I.





ques fonds pour les postes de son vicariat, probablement les plus pauvres du monde entier. De plus, un excellent missionnaire, figure gaie et originale, échut en partage à M<sup>gr</sup> Taché dans la personne du P. Alexis André, jovial Breton que nous rencontrerons plus d'une fois sur notre chemin. Enfin, deux religieuses furent aussi envoyées au dernier prélat, lesquelles étaient accompagnées de femmes dévouées, qui devaient les assister sans recevoir la moindre rémunération pécuniaire. C'est ce qu'on appela les femmes données, pendant des auxiliaires sans vœux des anciens ordres religieux, qui devaient, elles aussi, bien mériter des missions de l'Ouest <sup>6</sup>.

Une autre recrue que nous devons mettre au crédit du même voyage de M<sup>gr</sup> Taché était l'abbé J.-N. Ritchot, qui prit bientôt à Saint-Norbert la place du P. Mestre, dont l'état de santé était si alarmant qu'il dut rentrer en France <sup>7</sup>. M. Ritchot était le précurseur d'une nouvelle lignée de prêtres séculiers, qui aidèrent puissamment l'évêque de Saint-Boniface à faire du Manitoba catholique ce qu'il est aujourd'hui, et dont les efforts persévérants ne sauraient être trop appréciés.

L'abbé Joseph-Noël Ritchot était né à l'Assomption, Bas-Canada, le 25 décembre 1825. Il avait déjà vingt ans quand il commença ses études pour la prêtrise, et il ne fut ordonné qu'à l'âge de trente ans, c'est-à-dire le 22 décembre 1855. Il était curé à Sainte-Agathe des Monts lorsque, en mai 1862, M<sup>gr</sup> Taché lui persuada de partir

6. Deux d'entre elles survivent aujourd'hui, et, l'une d'elles, M<sup>lle</sup> Dorval, fit à peu près vivre le curé de Batoche, en lui passant le salaire qu'elle recevait comme institutrice locale.

7. Le P. Charles Mestre, 379<sup>e</sup> enfant de M<sup>gr</sup> de Mazenod, était né à Gigean, diocèse de Montpellier, le 24 mars 1833, avait fait son noviciat à Notre-Dame de l'Osier et son oblation perpétuelle à Marseille le 8 oct. 1854. Presque deux ans plus tard, le 8 juin 1856, il était ordonné prêtre dans la même ville, et arriva au Canada le 7 oct. de la même année. Il mourut à Paris le 26 avril 1870.

avec lui pour la Rivière-Rouge. Personnellement, ce digne prêtre était loin d'être le premier venu, et il devait creuser un profond sillon dans le double champ ecclésiastique et politique de l'Ouest. De taille presque herculéenne et membré comme un athlète, il portait, sur un visage d'une mâle beauté, qu'allait bientôt partiellement voiler une grande barbe de missionnaire, une expression de bonté que semblaient démentir un peu des manières plutôt brusques, tandis que ses yeux, vifs et perçants, trahissaient une abondante provision de bon sens, sinon d'astuce, qui le destinait à réussir.

Cette nouvelle recrue, dont le cœur ne semblait battre que pour Dieu et la patrie, devait avec le temps devenir comme le bras droit de son évêque, tandis qu'au dehors son originale personnalité, son aversion pour la duplicité des soi-disant diplomates et son amour pour ses enfants adoptifs, ne pouvaient manquer de lui acquérir des sympathies, tout en lui créant ailleurs des ennemis. Ses paroissiens, métis pour la plupart, allaient trouver en lui un protecteur, en même temps qu'un père et un maître, et les mécréants de toute race leur plus dangereux adversaire.

Tel était le nouveau curé de Saint-Norbert. La mort seule devait le séparer de ce poste, et cela après seulement qu'il s'y serait créé une position enviable, même au point de vue matériel.

M. Ritchot fut accompagné dans son voyage aux plaines de l'Ouest par un jeune prêtre, M. Auspice Germain, de Saint-Vincent de l'Ile-Jésus, près Montréal; mais son ministère, assez peu actif, faute de santé, devait s'exercer surtout au sud de la frontière internationale. Avec ces deux prêtres séculiers était en outre arrivé un Fr. Duffy, qui succéda à M. Oram dans la chaire de professeur d'anglais au collège de Saint-Boniface.

Un autre signe de progrès dans les immensités de

l'Ouest fut le départ de cette localité, le 8 juillet 1862, du P. Maisonneuve avec trois religieuses, les sœurs Guenette, Damais et Tisseur, pour la mission du lac la Biche, où elles devaient fonder le premier couvent, pendant qu'un frère scolastique oblat, le F. Scollen, établissait à Edmonton la première école régulière pour les garçons qui ait jamais existé à l'ouest du fort Garry.

La nouvelle institution avait son siège dans une humble maison en troncs d'arbres qui s'élevait dans l'enceinte même du fort. Le nombre de ses élèves, enfants aussi turbulents qu'on en ait jamais vu, atteignit la vingtaine dès les premiers jours de son existence. Ils étaient la progéniture, blanche et surtout métisse à tous les degrés, des traiteurs et de leurs employés canadiens de la place.

Quant aux religieuses que nous venons de voir s'acheminer du côté du lac la Biche, elles étaient rendues à destination le 26 août 1862.

Pendant ce temps, considérablement plus au nord, de fait non loin du cercle arctique, un nouvel ouvrier rivalisait d'ardeur avec le P. Grollier, et faisait des merveilles de zèle et de dévouement, avec un succès qui aurait pu être plus remarquable. Un ministre protestant, M. Kirkby <sup>8</sup>, venait, au printemps de 1862, de franchir les montagnes Rocheuses et de pénétrer dans le Youkon. Le P. Séguin tenta de neutraliser son action sur les Loucheux de la rivière Plumée (*Peel R.*) et du versant occidental de la grande chaîne de montagnes. Mais la lutte était par trop inégale. Le ministre anglais avait des ressources dont notre missionnaire ne pouvait disposer, et dont il n'aurait point fait usage, du moins dans le même but, alors même qu'il les aurait eues à sa disposition. Or les Loucheux avaient un grand faible

8. L'ex-magister de la Rivière-Rouge.

pour le tabac; ils étaient également au courant de la valeur économique du thé, et ne méprisaient point les pièces d'étoffe que leur offrait le ministre du pur évangile.

A la rivière Plumée, ils avaient déjà vu le P. Grollier, reçu favorablement sa parole et profité de son ministère. Ils ne se faisaient pourtant pas faute d'assister aux distributions de tabac faites par le ministre, ce qui lui donnait un moment l'illusion de conversions en masses. Quand il apprit qu'après avoir reçu ses largesses, ils allaient presque tous en jouir dans la compagnie du prêtre "romain", Kirkby fut pris d'une sainte indignation. Il partit pour le fort la Pierre, juste à l'ouest des montagnes Rocheuses, où il se croyait, non sans quelque apparence de raison, sûr de tous les Indiens, qui le connaissaient déjà, et n'avaient jamais vu de prêtre catholique. Mais le P. Séguin l'y suivit, et atteignit ce poste en même temps que lui le 17 juin 1862.

Prédicants et traiteurs s'efforcèrent alors de faire le vide autour du prêtre, qui n'en eut pas moins au début un grand nombre d'Indiens à ses réunions. Mais il vit peu à peu s'éclaircir les rangs de ses auditeurs, au fur et à mesure qu'augmentaient les libéralités dont on comblait ceux qui s'attachaient au ministre anglais. Le bourgeois du fort alla jusqu'à menacer de ne jamais plus donner, ou même vendre, de tabac à ceux qui continuaient à montrer leurs préférences pour le catholicisme.

Quand au ministre lui-même, il n'est guère de calomnie contre les prêtres, et même contre ce saint missionnaire qu'était M<sup>gr</sup> Grandin, auxquelles il ne crût pouvoir s'abaisser <sup>9</sup>. Le résultat fut que, tout en se rendant compte de la divinité de la mission de l'Église, ces In-

9. Il n'eut pas honte de dire que le P. Grollier (qui se préparait alors à mourir) avait une femme, que le P. Séguin en avait plusieurs, et que M<sup>gr</sup> Grandin lui-même, le saint M<sup>gr</sup> Grandin, n'était pas meilleur qu'eux sous ce rapport (Cf. *Missions des O. M. I.*, vol. V, p. 250).



diens ne se montrèrent généralement pas assez désintéressés pour refuser les largesses du représentant de l'erreur et de son zélé coopérateur, le commerçant en fourrures.

Du fort la Pierre, le P. Séguin retourna à Good-Hope, qu'il n'atteignit qu'après avoir surmonté les plus grands obstacles et avoir été victime d'accidents de toutes sortes, en traversant les montagnes Rocheuses. Il n'était pas plus tôt de retour à son humble foyer (2 août 1862), qu'il reçut de M<sup>gr</sup> Grandin une lettre qui l'envoyait jusqu'au fort Youkon, c'est-à-dire bien plus à l'ouest qu'il n'avait encore été, à une place où Kirkby avait déjà, au cours de deux visites, répandu les calomnies dont il était coutumier à l'endroit du clergé catholique. Un nouveau ministre anglican, métis du nom de Robert Macdonald, s'y rendait, paraît-il, et, comme il était encore célibataire <sup>10</sup>, on le jugeait plus dangereux qu'un collègue marié <sup>11</sup>.

Sans balancer un instant, le P. Séguin retraversa les montagnes Rocheuses, et arriva au fort Youkon <sup>12</sup> le 23 septembre 1862. Comme le traiteur en chef de ce poste (que les Russes affirmaient être sur leur territoire) se trouvait si loin des quartiers généraux de sa compagnie, dans le district du Mackenzie, que ses agissements ne pouvaient que fort difficilement être contrôlés par

10. Il ne resta pas longtemps ainsi, mais prit une Loucheuse de quatorze ou quinze ans pour femme.

11. Il avait surtout beaucoup plus de chance de réussir avec des Indiens comme les Loucheux de l'ouest, vu qu'au dire du P. PETITOT (*En route pour la mer Glaciale*, p. 321), il était manifestement en faveur de la polygamie chez les sauvages, et baptisa le grand chef des premiers, Sawiya, tout en lui laissant ses cinq femmes (*Ibid.*, p. 323).

12. Fondé en 1847 par Alexandre-H. Murray, cet important poste se trouve à environ trois milles en haut de l'embouchure de la rivière Porc-Épic, sur la rive orientale du Yukon, juste en territoire russe (aujourd'hui américain).

ses supérieurs, le missionnaire catholique n'eut guère à se louer du traitement qu'il en reçut. Il s'aperçut en outre que les inventions de Kirkby n'avaient que trop produit leur effet.

Voici, par exemple, comment le ministre protestant expliquait aux pauvres Loucheux les divergences qui séparaient sa propre religion de celle du prêtre. "Jadis les Français (les catholiques) priaient comme les Anglais (les protestants). Or un jour un Français s'étant pris de querelle avec un Anglais, les Français eurent si grand peur des Anglais qu'ils se sauvèrent dans les saules, abandonnant le livre du bon Dieu (la Bible) pour se faire des chapelets avec les graines de saule. De là a pris naissance la religion du chapelet, ou le catholicisme, tandis que les Anglais ont conservé le livre du bon Dieu" <sup>13</sup>.

Dans le cas qui nous occupe, les difficultés de notre missionnaire se compliquèrent encore des menées d'un apostat. Un métis canadien-français, qui s'était fait protestant pour prévenir les reproches que le prêtre n'aurait pas manqué de lui faire, à cause de sa conduite immorale <sup>14</sup>, se servit, en effet, de son influence près de ses parents et autres natifs pour circonvenir les Loucheux, et les éloigner du P. Séguin.

Celui-ci n'en dut pas moins passer l'hiver dans le camp de l'ennemi, en butte aux railleries et aux commentaires on ne peut plus défavorables, basés sur l'idée absolument ridicule que les indigènes s'étaient faite du prêtre. Il ne put reprendre le chemin de l'est que le 3 juin 1863, après un séjour sur les confins de l'Alaska, dont aucune autre consolation que celle qui pouvait dériver du sentiment du devoir accompli n'était venue tempérer l'amertume. Après trente-cinq jours d'un voyage excessivement pé-

13. *Missions des O. M. I.*, vol. IX, p. 290.

14. Il vivait dans un état de bigamie publique.

nible, le long de gorges agrestes, au travers de torrents dont il devait constamment passer à pieds les eaux glaciales, quelquefois même au péril de sa vie, il revint à Notre-Dame de Bonne-Espérance, (Good-Hope,) le 14 juillet suivant. Il se souvint longtemps des onze mois d'exil et d'humiliations qu'il avait dû passer en dehors de sa mission.

Un vaillant compagnon d'armes du P. Séguin était alors le P. Petitot. Il était en 1863 stationné à Saint-Joseph du Grand lac des Esclaves, d'où il racontait à ses supérieurs ses luttes homériques avec le même Kirkby dont nous venons de parler. Il mentionne la haine de ce prédicant pour la Mère de Dieu, et les moyens peu honorables auxquels il avait recours pour s'attirer les pauvres sauvages. Nous lui laissons la parole.

"Il promet", assure le missionnaire catholique, "abondance de thé et de farine à quiconque se ferait baptiser par lui. Il promet l'équivalent de vingt-cinq peaux de castor<sup>15</sup> à quiconque renierait la Très Sainte Vierge et jetterait son chapelet. Il offrit aux sauvages d'acheter leurs livres de prières, et leur en distribua d'écrits en je ne sais quelle langue, sur lesquels, parmi les dix commandements, était ce onzième précepte: *Mari, dessi, yaounli ille*, Marie, te dis-je, ne la prie pas. Les sauvages ont pris son tabac, ont allumé leurs pipes avec ses petits livres et ont gardé leurs chapelets et leurs cantiques"<sup>16</sup>.

Le même missionnaire ajoute que ce révérend n'avait pas plus de soixante sauvages connus pour ses adhérents à l'est des montagnes Rocheuses. Ces succès des missionnaires catholiques parmi les Dénés des grands lacs septentrionaux ne pouvaient pourtant leur faire oublier

15. Somme très importante, même pour le pays. Une peau de castor valait alors de 25 à 30 francs; elle vaut aujourd'hui quatre ou cinq fois plus.

16. *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, avril 1868, p. 78.

leurs échecs à l'ouest de cette grande chaîne de montagnes, et nous verrons plus tard ce même P. Petitot et d'autres essayer de les réparer, au cours de voyages qui ne devaient, eux aussi, avoir que de fort maigres résultats.



## CHAPITRE VII

---

### MORT ET DÉVOUEMENT

1862-64

L'horizon était moins sombre à la Rivière-Rouge. A son retour à Saint-Boniface, M<sup>gr</sup> Taché fut heureux d'apprendre à ses diocésains, surtout à ceux qui avaient été éprouvés par la perte de l'église cathédrale et du palais épiscopal, le grand succès de sa tournée de quêtes au Canada et en Europe. Sans compter cent louis que la compagnie de la baie d'Hudson lui avait promis pour la reconstruction de ces deux édifices, le prélat avait dès lors, ou allait très prochainement avoir, à sa disposition pour les mêmes fins huit cents livres sterling, que lui avait octroyées la Propagation de la Foi, plus cinq cents recueillies en France, soixante-cinq fruit de quêtes en Angleterre, deux mille quatre cents trouvées au Canada et quatre cent six dues à la générosité de différents particuliers de la colonie elle-même, dont un M. Henri Fisher avait, à lui seul, versé cent deux <sup>1</sup>.

C'était un total de 4,306 livres sterling, qui lui permettaient d'inaugurer sans retard les travaux de construction. Il se mit donc à rebâtir ce que le feu avait détruit, commençant par l'érection d'une sacristie en pierre, de quarante pieds sur trente, qui lui servit d'abord d'église. Elle fut ouverte comme telle le jour de la Toussaint 1862. Le 4 novembre suivant, les restes de M<sup>gr</sup> Provencher, exhumés la veille par les soins de son successeur et trouvés bien conservés, furent, après la célébration d'un service

1. D'après un document sur parchemin, trouvé dans la pierre angulaire de la seconde cathédrale, le 10 mars 1909.

solennel, déposés dans un caveau préparé là où devait se bâtir la nouvelle cathédrale.

Les travaux préparatoires à l'érection de celle-ci furent commencés l'hiver de 1862-63 <sup>2</sup>. Accompagné d'un certain nombre de ses métis de Saint-François-Xavier, M. Thibault se rendit alors dans le voisinage de Sainte-Anne des Chênes, où un groupe d'hommes de bonne volonté coupa et scia le bois qui devait servir à la charpente du nouvel édifice. La première pierre en fut posée le 6 avril 1863, et l'on mit tant d'ardeur au travail que, l'automne de la même année, les murs, la voûte et le toit en étaient terminés <sup>3</sup>.

La nouvelle église était plus petite que celle qu'elle remplaçait, et ceux qui avaient vu les généreuses proportions de cette dernière et se rappelaient ses décorations, qui pouvaient à bon droit passer pour de la magnificence dans un pays si isolé, ne pouvaient s'empêcher d'imiter les anciens d'Israël dans leurs regrets pour le temple disparu <sup>4</sup>. Ces regrets ne purent que croître en intensité avec le temps, d'autant plus que la population allait sans cesse en augmentant, et que le manque de fonds empêcha longtemps le parachèvement du nouvel édifice.

Au commencement de 1864, on jeta les fondations d'un palais épiscopal <sup>5</sup>, et, en avril de l'année suivante,

2. Et le directeur des travaux, ou maître maçon, fut le même Guillaume Fournier qui avait dirigé ceux de la première cathédrale. Un nommé Bissonnette, de Longueil, eut le contrat de la charpente et de l'ameublement.

3. Et l'on peut ajouter que le travail accompli était des plus consciencieux, ainsi que devait le prouver la difficulté avec laquelle les murs de l'édifice furent démolis lorsqu'il s'agit de le remplacer par la grande cathédrale de M<sup>gr</sup> Langevin.

4. Elle n'avait aussi qu'un clocher sans la moindre prétention, au lieu des deux tours qui ornaient la façade de celle qu'elle remplaçait.

5. Lequel, construit en pierre, constitue la partie ancienne du palais épiscopal actuel.

cette bâtisse se trouva habitée par un assez grand nombre d'Oblats.

Un missionnaire qui n'eût pu alors jouir de l'hospitalité de M<sup>gr</sup> Taché à sa nouvelle résidence, mais était parti, probablement, pour un palais bien plus magnifique, était l'intrépide P. Grollier, l'apôtre du cercle arctique. Depuis 1861, ce pionnier avait souffert le martyre, par suite d'un asthme qui ne lui laissait aucun répit, et aussi parce qu'il se sentait impuissant à rien faire pour neutraliser le prosélytisme protestant dans ses lointains parages. Quand, en 1862, son indomptable énergie l'avait mené de Good-Hope au fort Norman, sa marche avait été celle d'un invalide qui peut à peine se traîner quelques centaines de mètres sans perdre haleine. Deux ans durant, il vécut d'une vie souffreteuse et misérable, refusant de quitter ses néophytes pour se rendre dans le sud, où ses supérieurs lui suggéraient d'aller, et les enseignant de parole et d'exemple, on peut dire jusqu'à son dernier jour.

Comme il était couché sur une peau de bison étendue sur le plancher de sa cabane, on lui demandait, un jour qu'il paraissait plus souffrant que d'habitude, si l'on ne pourrait rien faire pour lui. Ce à quoi il répondit faiblement qu'il pensait qu'une pomme de terre et un peu de lait lui feraient du bien. Mais on ne put trouver ni lait ni pomme de terre à sa pauvre mission. Ni médecin ni aucun remède n'était à sa portée pour le soulager, même temporairement, dans ce poste hyperboréen, et le 4 juin 1864 l'apôtre du nord s'éteignait, heureux dans son dénuement, et faisant des vœux pour le salut éternel de ses Indiens.

Ceux-ci devaient plus profiter des exemples de résignation chrétienne qu'il leur donna pendant sa longue et cruelle maladie, qu'ils ne l'avaient fait des instructions qu'il leur avait prodiguées au cours de son ministère

actif au milieu d'eux. Jusque dans la mort, il voulut leur montrer à quel point il s'était attaché à eux, et prescrivit de déposer sa dépouille mortelle entre celles des deux derniers sauvages enterrés dans le cimetière. Il était encore dans la force de l'âge, ayant à peine 38 ans. Ce fut le premier prêtre qui mourut de mort naturelle dans les limites de l'immense territoire auquel cet ouvrage est consacré <sup>6</sup>.

D'après son supérieur, M<sup>gr</sup> Grandin, le P. Grollier fut "le premier missionnaire qui ait porté la bonne nouvelle chez les Mangeurs-de-Caribous, au fond du lac Athabaska, mission qu'il dédia à Notre-Dame des Sept-Douleurs; aux Plats-Côtés-de-Chien, fort Rae, mission de Saint-Michel; aux Esclaves de la Grande-Ile, du fort Simpson et du fort Norman, missions qu'il dédia au Sacré-Cœur de Marie, au Sacré-Cœur de Jésus et à sainte Thérèse. C'est lui encore qui a évangélisé le premier les Peaux-de-Lièvre, sauvages qui fréquentent le fort de Good-Hope, mission qu'il consacra à Notre-Dame de Bonne-Espérance. Enfin de là il a pénétré jusqu'à Peel's River, où il a vu deux nouvelles nations, les Loucheux et les Esquimaux"<sup>7</sup>.

6. Le P. Pierre-Henri Grollier était natif de Montpellier, dans le sud de la France, où il vit le jour le 30 mars 1826. Il faisait son cours de philosophie, lorsqu'il résolut d'entrer dans la congrégation des Oblats de Marie Immaculée, et fit ses vœux perpétuels le 12 oct. 1848. Il fut ordonné prêtre par M<sup>gr</sup> de Mazenod le 29 juin 1851. Nous avons déjà fait remarquer que son zèle pour les intérêts catholiques lui avait attiré l'inimitié des traiteurs. Il y avait pourtant d'honorables exceptions parmi ceux-ci, ainsi que l'atteste ce passage d'une lettre que l'un d'eux adressa à M<sup>gr</sup> Grandin (14 janv. 1865) : "J'ai appris avec un sincère regret la mort prématurée du R. P. Grollier. Quelles qu'aient pu être ses relations avec les autres, je dois admettre que j'ai toujours trouvé en lui un compagnon agréable, plein de zèle pour l'accomplissement de son devoir, et un ferme partisan des intérêts de la Compagnie parmi les Indiens".

7. Sur le Grand lac des Esclaves, 30 juin 1864.



Le P. Vandenberghe, qui fut assistant général de sa congrégation, alla même jusqu'à écrire: "Ce père a été vraiment un instrument de grâces entre les mains de Dieu. Son zèle était souvent excessif; mais il est certain que sans lui les missions de la rivière Mackenzie n'existeraient pas, et que le protestantisme y règnerait en maître"<sup>8</sup>.

Honneur donc à ce nouveau François-Xavier, qui écouta plus les vibrants appels de son zèle apostolique que les timides réserves suggérées par la prudence humaine!

Étant donné l'état d'épuisement qui marqua ses dernières années, le P. Grollier fut avantageusement remplacé dans les neiges du nord. Son successeur fut un jeune prêtre, vif et entreprenant autant que bien doué, ce P. Petitot que nous ne sommes pas sans déjà connaître un peu. Ce missionnaire était d'une activité vraiment prodigieuse. Rien ne le rebutait. Un voyage de plusieurs semaines à la raquette était un jeu pour lui, et comme il aimait immensément les sauvages, il se trouvait bien en leur compagnie, et était porté à tout voir au travers du prisme de son optimisme d'apôtre.

Parlant un jour de la fin d'une journée de voyage en hiver, dans la région du Grand lac des Esclaves, il mentionnait l'exercice qui la termine près du feu de bivouac. "Que la prière est touchante au milieu de ces forêts couvertes de frimas", s'écriait-il alors, "lorsque le vent pleure dans les mélèzes et qu'à part lui tout fait silence! C'est ici surtout que l'homme a besoin de mettre toute sa confiance et son espoir en Dieu; s'il vient à lui manquer, sur qui comptera-t-il? A soixante et même cent lieues à la ronde, il n'y a pas âme qui vive; et pourtant il va se coucher là, dans la neige. Qui sait s'il se réveillera demain" <sup>9</sup>?

8. Portage la Loche, 30 juillet 1864.

9. *Rapport sur les missions de Québec*, sept. 1863.

Néanmoins, même cet optimiste avait ses peines, qu'il partageait, du reste, avec tous les missionnaires du nord. "Par caractère et même par goût, je ne suis pas ennemi de la solitude, surtout lorsqu'elle est troublée fréquemment par les apparitions de nos tribus nomades", écrit-il encore. "Mais demeurer privé de confession pendant cinq, six, huit, dix mois, un an, c'est là une épreuve bien dure à supporter, et qu'il faut endurer pour la comprendre. Aussi, parfois se sent-on rongé d'une profonde mélancolie, d'un marasme inexprimable"<sup>10</sup>.

Mais notre impressionnable apôtre éprouvait de si grandes consolations au milieu de ses néophytes, qu'il aimait et dont, partant, il était aimé! Une mission qu'il alla prêcher, au printemps de 1864, aux Flancs-de-Chien du fort Rae peut servir d'échantillon des succès qui couronnaient généralement ses efforts. Parti de Saint-Joseph, sur le Grand lac des Esclaves, il se rendit à destination, cent quarante milles de là, en compagnie de deux sauvages couteaux-jaunes appelés respectivement Lièvre-des-Saules et Nid-d'Écureuil. Nous lui laissons maintenant la parole.

"Le surlendemain de mon arrivée, après m'être suffisamment reposé, j'ouvris les exercices de la mission, et les continuai sans interruption pendant vingt jours, prêchant en montagnais deux fois par jour, et catéchant les sauvages pendant la journée entière, lorsque je n'avais pas à les entendre en confession. Ma petite maison de dix-sept pieds carrés ne désemplissait jamais; il fallait littéralement m'arracher à eux pour aller prendre mes repas, et j'étais obligé de barrer ma porte pour pouvoir prendre mon sommeil. Mais mes fatigues, comme vous le pensez bien, faisaient ma joie et ma consolation, comme elles en avaient rempli Sa Grandeur M<sup>gr</sup> Grandin, deux années

10. *Ibid.*

auparavant. Quelle foi chez ces Flancs-de-Chiens! Quel zèle pour la prière, la confession! Je ne puis m'empêcher de l'avouer, j'avais retrouvé la semence des premiers chrétiens, que je croyais à jamais perdue. Voilà les sauvages christianisés tels que je les avais rêvés autrefois; ce rêve est devenu une réalité, Dieu merci! Combien j'ai été doucement ému, mais pénétré de confusion pour moi-même, en entendant ces pauvres Indiens s'accuser en pleurant de quelques misérables peccadilles, la plupart déjà lavées par les eaux du saint baptême, et adresser à Dieu à haute voix, avec la simplicité d'un enfant, les prières les plus ingénues et les plus touchantes que j'aie jamais entendues <sup>11</sup>!

“J'arrivai assez à temps au fort Rae pour administrer un jeune Indien et lui fermer les yeux. Avant de mourir, il me fit signe de la main que Dieu l'appelait au ciel <sup>12</sup>. De fait, il s'en allait muni du saint Viatique, qu'il avait reçu avec la plus grande ferveur, et lavé de plus en plus par des absolutions réitérées presque tous les jours. En voyant ce pauvre moribond couché douloureusement sur la terre nue, grelottant sous la bise et souffrant toutes les douleurs, je me sentais pris d'un grand sentiment de confiance en la miséricorde divine.

“Non, il est impossible que Dieu soit un juge sévère pour le pauvre sauvage. Ici l'homme meurt vraiment en pénitent, il meurt couché sur cette terre d'où il est sorti et où il va rentrer. Il ne peut ouvrir ses yeux éteints sans apercevoir le ciel qui s'étend sur sa tête; on ne voit autour de lui que les haillons et le dénuement de la misère, et quand, du fond de cette tente de peaux percées de mille trous, un pauvre Indien mourant tourne son regard vers

11. Tel que, par exemple, la prière de *Dénégonusyé* que nous avons déjà rapportée d'après le P. Faraud.

12. C'est là un geste des plus communs parmi les moribonds dénés qui ont le bonheur d'être assistés du prêtre.

le ciel en appelant Dieu son père, Dieu peut-il être un juge pour lui ? Peut-il lui réserver des rigueurs que nous seuls, hommes civilisés, méritons ? Oh ! non, non ; on sent ici que Dieu est tout miséricorde. Aussi, le sauvage meurt-il sans regret, comme sans amertume. Il n'a cessé de souffrir sur cette terre ; il le sait et meurt avec joie, parce qu'il a vécu d'espérance. Il n'est pas un de nos Indiens qui ne justifie ce que je dis ici. Il est remarquable que ceux mêmes dont la conduite laisse à désirer meurent en bons chrétiens ; aussi le cher P. Grollier disait-il que les sauvages ne sont bons qu'au lit de la mort''<sup>13</sup>.

Cette dernière saillie est un aphorisme qui sent l'exagération, comme c'est souvent le cas lorsqu'il est question d'aphorismes, et plus d'un missionnaire ne manquerait pas de protester si elle était prise à la lettre. Nous n'avons pourtant rien voulu retrancher à cette longue citation, parce qu'elle met en lumière un fait aussi réel que consolant : celui de la bonne mort que font l'immense majorité des sauvages catholiques. C'est là une constatation que notre longue expérience de la vie chez les Indiens nous permet de confirmer pleinement.

De nature moins primitive étaient les travaux du P. Lacombe à son nouveau poste de Saint-Albert, où la civilisation tentait timidement de s'installer. Esprit entreprenant et quelque peu versatile, ce missionnaire était le génie qui avait présidé à sa fondation et maintenant veillait à son développement. Grâce à l'encouragement qu'il leur donnait, au moyen de prix qu'il conférait aux plus industriels, les métis avaient vu leurs champs se couvrir de moissons d'or. Il ne restait plus qu'à utiliser le trésor qui apportait l'abondance à leurs foyers. Pendant qu'il bâtissait le couvent des sœurs qui allaient prochainement émigrer de Sainte-Anne, il érigea pour sa colonie un petit

13. *Ibid.*, avril 1868, pp. 109-11.



moulin à farine, qui fut d'abord actionné par des chevaux. C'était le premier établissement du genre à l'ouest de la Rivière-Rouge (1863).

Peu après, l'infatigable missionnaire, toujours plein d'initiative, voulut encore améliorer son œuvre. Les chevaux de l'Extrême-Ouest n'étaient point des mieux domptés. Plus d'un s'indignait parfois de se voir emprisonné dans un tout petit espace, pour y faire tourner des roues et des meules dont la manœuvre ne l'intéressait guère, au lieu de courir la prairie à l'assaut des buffles ou des Pieds-Noirs. D'où parfois accidents et pertes de temps, dus à la mauvaise volonté de l'animal. Pour s'en rendre indépendant, le P. Lacombe pratiqua un barrage à la rivière Esturgeon, tout à côté, et la chute produite par cette chaussée fit marcher son moulin, tout comme dans les "vieux pays".

Au double point de vue religieux et intellectuel, cette jeune mission n'était pas moins bien partagée. Comme on prévoyait pour elle un avenir plus brillant que pour l'ancien poste de Sainte-Anne, les religieuses qui s'étaient établies à cette dernière place furent transférées à Saint-Albert, où elles arrivèrent le 23 mars 1863. Peu après, école régulière et orphelinat surgissaient comme par enchantement au nouveau centre catholique, sous l'impulsion de ces dignes filles de M<sup>me</sup> d'Youville <sup>14</sup>.

C'est ainsi que les progrès les plus consolants, au double point de vue matériel et spirituel, marquaient l'année 1863, à une immense distance du centre du diocèse de Saint-Boniface. A ce centre même, ou plutôt au siège de M<sup>gr</sup> Taché, un certain nombre de catholiques faisaient alors honneur à l'éducation qu'ils avaient reçue en remplissant, à la satisfaction des autorités constituées, différents postes

14. C'est à cette date que doit se rapporter la fondation, sous sa forme première, du splendide édifice connu aujourd'hui sous le nom de couvent d'Youville.

plus ou moins difficiles, dans le monde politique ou social. C'est ainsi que, sans parler du juge Bruneau, dont le nom est déjà revenu plusieurs fois sous notre plume, un métis du nom de Roger Goulet était, depuis le 9 avril 1861, chef de douane au fort d'En Haut, après avoir rempli les fonctions d'arpenteur officiel à partir du 27 mai 1856.

Salomon Hamelin, que nous avons vu entrer au conseil d'Assiniboia en 1857, avait été nommé (1861) l'un des magistrats pour le district du Centre et juge puisné pour la troisième section, le 11 avril 1862. Pascal Breland, encore un autre conseiller, était juge pour le district de Saint-François-Xavier depuis le 5 novembre 1861 et président de la cour depuis le 3 août 1863.

Ces divers fonctionnaires étaient des métis, et il va sans dire qu'au point de vue des capacités intellectuelles, ils formaient l'élite de leur race. Un assez grand nombre de leurs nationaux de moindre calibre passaient leur temps sur les bords du lac Manitoba, dans le voisinage de l'ancienne mission des PP. Bermond et Gascon, maintenant abandonnée. Là ils frayaient avec les Sauteux, toujours assez peu ouverts aux influences de la grâce. La chasse et la pêche suffisaient à leur subsistance matérielle, mais les besoins de leurs âmes étaient plus ou moins négligés, par suite de l'absence d'un prêtre au milieu d'eux.

Cet état de choses ne pouvant durer, M<sup>gr</sup> Taché voulut, dès l'année 1863, leur accorder le bienfait d'un poste permanent. Le P. Simonet qui, depuis deux ans, visitait périodiquement les chrétiens de cette ancienne mission avec ceux du nord, eut ordre de la reprendre. Dans ce but, il construisit, à trois milles de Notre-Dame du Lac <sup>15</sup>, une humble chapelle, qu'il mit sous la protection de son propre patron, saint Laurent. Le premier baptême qu'il

15. Et à environ un mille de cette pièce d'eau. Son souvenir est perpétué dans le pays par une école de campagne qui porte son nom.

enregistra fut conféré le 27 mai 1864, et une métisse qu'on appela Amélie Goulet en fut la bénéficiaire. Puis M<sup>gr</sup> Taché vint consacrer le fait accompli par sa présence au nouvel établissement, où il administra la confirmation à quarante personnes.

Le moderne Saint-Laurent du lac Manitoba était fondé. Dès lors le P. Simonet, qui devait y rester jusqu'au commencement de 1870<sup>16</sup>, rayonna du nouveau centre, exerçant son ministère au poste Manitoba, sur le détroit à soixante-quinze milles de là, à la pointe de Chênes, la rivière Blanche, la saline Saint-Paul (lac Winnipegosis), la rivière Poule-d'Eau, le lac Dauphin, la rivière du Cygne, et surtout la baie des Canards.

16. Son dernier acte de baptême est daté du 1<sup>er</sup> janv. 1870.

## CHAPITRE VIII

---

### VISITE CANONIQUE ET NOMINATION ÉPISCOPALE

1864-66

Toutefois, le grand événement de 1864 pour le diocèse de Saint-Boniface fut la visite canonique des missions desservies par les Oblats de Marie Immaculée qu'y fit le P. F.-C. Vandenberghe<sup>1</sup>. Cet éminent religieux, aussi remarquable par sa grande piété que par ses belles qualités intellectuelles, était alors assistant général de sa congrégation, et avait été délégué par le révérendissime P. Joseph Fabre, son nouveau supérieur général. Le visiteur arriva à la Rivière-Rouge le 22 mai, et fut agréablement surpris de voir la position honorable que l'Église catholique s'était conquise dans ces lointains pays. Le 4 juin, il prit passage sur un des bateaux de la compagnie de la baie d'Hudson en partance pour le portage la Loche, où il rencontra M<sup>gr</sup> Grandin, qui venait de terminer son voyage de trois ans, à la première partie duquel nous avons initié le lecteur.

Ce fut quelque temps après que le jeune prélat reçut, de l'un des principaux officiers de la Compagnie dans le nord, une lettre qui reflète si visiblement l'impression produite sur les protestants de bonne foi par le dévouement du

1. Né le 3 août 1826 à Poperinghe, diocèse de Bruges, en Belgique, Florent-Corneille Vanderberghe était tonsuré lorsqu'il était entré au noviciat de Notre-Dame de l'Osier, dans les premiers jours d'octobre 1847. Il fit ses vœux perpétuels le 1<sup>er</sup> novembre de l'année suivante, et fut ordonné prêtre à Marseille le 25 mai 1850. Malgré sa jeunesse, il fut nommé maître des novices et supérieur à l'Osier, poste qu'il occupa jusqu'en 1861, alors qu'il fut élevé au rang d'assistant général. En 1867, il devint provincial du Canada, et de 1873 à l'époque de sa mort, nous le voyons vicaire des missions du Texas, alors assez ingrates et partant méritoires. Il mourut de la fièvre jaune le 28 août 1882.



prêtre catholique, que nous croyons de notre devoir de la reproduire presque en entier. Bien que l'auteur de cette missive n'ait pu être témoin que d'une faible partie des labeurs de l'évêque de Satala dans le Grand-Nord, ce document suffira amplement à démontrer que la description que nous en avons nous-même esquissée était loin d'être exagérée.

“La réception de votre si estimée lettre du 24 juillet dernier ne m'a pas causé plus de satisfaction que la nouvelle de votre heureux retour, après un long séjour dans le nord où, comme je l'ai vu de mes propres yeux, vous avez glorieusement suivi les exemples de votre illustre prototype, saint Paul, travaillant de vos propres mains et prêchant fidèlement, à temps et à contretemps, l'Évangile de Jésus-Christ aux païens. La noble abnégation, le calme, l'admirable énergie avec lesquels vous avez supporté des difficultés, surmonté des obstacles et enduré des souffrances d'une nature exceptionnelle, sont au-dessus de tout éloge. Pour ma part, quoique j'aie passé une quinzaine d'années dans ces régions sauvages, que j'aie vu et senti, dans ma propre personne, plusieurs des vicissitudes de la vie de l'Extrême-Nord, je reculerais devant les souffrances et les privations si longues, si multipliées et si continues que Votre Grandeur a endurées sur les bords du Mackenzie.

“Si vos amis éloignés vous avaient vu, comme moi, dans un *palais* construit avec quelques troncs d'arbres informes superposés les uns aux autres à la hauteur de six ou sept pieds<sup>2</sup>, éclairé seulement par quelques grossiers morceaux de parchemin, qui seuls servaient de croisées, n'ayant que le sol glacé pour votre parquet, et pour porte quelques planches mal jointes, à travers lesquelles la neige et le vent pénétraient à chaque instant; pour couche, quelques mor-

2. Environ deux mètres français. Pour être précis, six pieds anglais font un mètre 828, et sept pieds sont l'équivalent de deux mètres 133.

ceaux de bois sur des tréteaux; pour nourriture habituelle, des aliments que le dernier des domestiques dans la belle France aurait rejetés avec mépris; vos longs et pénibles voyages, souvent dans un état de demi-jeûne, n'ayant pour compagnons que des barbares, qui n'ont rien des habitudes ni des sentiments qu'inspire la civilisation européenne, certainement ces amis auraient versé des larmes d'attendrissement sur votre malheureux sort.

“Je sais que votre patience sans exemple et votre courage inaltérable ont excité l'admiration de tous les officiers du district, sans parler de l'estime si pleine d'affection que les qualités personnelles de Votre Grandeur ont inspirée à toutes les classes des habitants de la rivière Mackenzie. Volontiers je vous félicite de votre heureux retour, après l'accomplissement de devoirs si ardu, remplis souvent au milieu des fatigues et des peines d'esprit et de corps”<sup>3</sup>.

Quand, en dépit des animosités religieuses qui accompagnent trop souvent la profession d'une foi différente, un protestant se montre si enthousiaste pour l'œuvre accomplie par un missionnaire catholique qui, après tout, avait des imitateurs dans tous ses frères en religion, on peut bien s'imaginer qu'un confrère, comme était le P. Vandenberghe, ne dut pas manquer d'apprécier l'intensité du zèle qui leur était commun, ainsi que l'excellence de ses résultats. Du portage la Loche, le visiteur officiel se rendit à l'Ile-à-la-Crosse, où il fut rejoint par M<sup>gr</sup> Taché. Ce prélat avait suivi une autre route, afin de pouvoir inspecter lui-même des localités que le P. Vandenberghe n'aurait point eu le temps de visiter.

Ce plan occasionna des délais, et le premier avait déjà passé un mois à l'Ile-à-la-Crosse lorsque le second

3. Lettre datée du 14 juillet 1865, et citée (pp. 205-06) dans les *Vingt années de missions* de M<sup>gr</sup> TACHÉ. Telle qu'elle, c'est probablement une traduction, dont nous n'avons pu retrouver l'original.

y arriva. Avec le visiteur se trouvaient maintenant six Oblats, à savoir deux évêques, deux prêtres et deux frères convers.

Prenant congé de cette mission, le représentant du supérieur général visita successivement les lacs Froid et la Biche, Saint-Albert, Edmonton et le fort Carlton, retournant à Saint-Boniface par la baie aux Canards, sur le lac Winnipegosis. Là il fut reçu par le P. Simonet, de Saint-Laurent, la nouvelle mission à l'extrémité méridionale du lac Manitoba qui, en pratique, remplaçait maintenant Notre-Dame du Lac et l'ancien poste de M. Darveau. A cette place, l'évêque confirma vingt-deux personnes, circonstance qui tend à montrer que les efforts persévérants des nouveaux missionnaires étaient en bonne voie d'avoir enfin raison de ces natures revêches qu'on appelait Sauteux <sup>4</sup>.

Prélat et visiteur revinrent ensemble à Saint-Boniface, qu'ils atteignirent le 23 février 1865. Ils furent reçus par les notes argentines de trois cloches <sup>5</sup>, qui étaient arrivées pour la nouvelle cathédrale depuis le départ du P. Vandenberghe, au cours de sa tournée d'inspection qui avait duré plus de huit mois. Ce religieux trouva le P. Lestanc à la tête de ses frères de l'évêché. Ce dernier avait en outre rempli les fonctions d'administrateur du diocèse en l'absence de son ordinaire, pendant que le P. Végréville dirigeait le collège de l'humble bourg épiscopal.

4. Il n'est pourtant que juste de faire remarquer que plusieurs de ces chrétiens étaient des métis franco-sauteux.

5. Les antécédents de ces cloches étaient on ne peut plus appropriés au pays et à ses habitants, car elles s'étaient déjà montrées d'humeur tout à fait voyageuse. De fait, nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que, au moins dans une bonne partie de leur matière première, elles n'avaient pas fait moins de cinq traversées de l'océan avant de s'établir définitivement dans le clocher de Saint-Boniface. D'abord fondues par la maison Mears, de Londres, elles avaient été dirigées

Le visiteur n'eut pas plus tôt terminé la tâche qui lui avait été confiée, après l'inspection officielle de deux missions que les Oblats avaient alors en territoire américain<sup>6</sup>, que M<sup>gr</sup> Faraud parut à Saint-Boniface (24 mai 1865), accompagné d'une caravane de futurs missionnaires qui comprenait les PP. Victor Génin, Charles Tissier et Hippolyte Leduc<sup>7</sup>, ainsi que les FF. Lalican, Hand et Mooney. Après avoir passé trois semaines dans l'intimité de M<sup>gr</sup> Taché et de ses frères oblats, tout en préparant son grand voyage à travers les plaines de l'Ouest, le vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie partit le 13 juin avec le P. Génin et le frère Boisramé, qui venait de refaire par un repos relatif une santé délabrée par le surmenage des missions du nord.

Le prélat parut en vue de l'Ile-à-la-Crosse le 25 juillet, et fut enchanté d'y rencontrer M<sup>gr</sup> Grandin, qui avait tant fait pour le clergé et les Indiens du territoire qui constituait dès lors du champ exclusif que le nouvel évêque avait maintenant à cultiver.

sur York Factory, baie d'Hudson, et de là sur Saint-Boniface, où elles avaient donné leur premier carillon pour la Toussaint de 1840.

Vingt ans plus tard, après le sinistre de 1860, mille livres de leur métal, débris informes de ce qu'elles avaient été, avaient repris le chemin de York, où elles étaient restées un an, puis avaient fait une deuxième traversée, aboutissant à la métropole où les premières cloches avaient vu le jour. Refondus alors avec un autre métal, ces débris avaient repris leur ancienne forme, et avaient une troisième fois traversé l'océan pour arriver à New-York et de là à Saint-Paul, Minn. Mais M<sup>gr</sup> Taché ayant trouvé excessifs les frais qu'il aurait à payer pour leur transport par la voie des charrettes, avait renvoyé ces cloches à Londres, (quatrième voyage) d'où elles étaient revenues servir au culte juste avant la messe de minuit 1864, cinquième traversée. C'est-à-dire que, sous une forme ou sous une autre, les nouvelles cloches avaient fait près de 15,000 milles avant de chanter leur première note aux habitants de Saint-Boniface.

6. A savoir, Pembina et une autre.

7. Le second de ces missionnaires était encore plein de vie et stationné chez les sauvages à la fin de 1921, c'est-à-dire plus de 55 ans après. Voilà, croyons-nous, ce qui peut s'appeler de la persévérance.



La hauteur des terres qui forme le fameux portage la Loche avait été fixée comme ligne de démarcation entre le diocèse de Saint-Boniface, auquel M<sup>gr</sup> Grandin continuait à appartenir en qualité de coadjuteur de son titulaire, et les nouveaux domaines de M<sup>gr</sup> Faraud. Là ce dernier reçut l'abjuration d'un jeune Écossais, et, le 15 août suivant, il passait quelques heures avec le P. Clut, qui le remplaçait à son ancienne mission de la Nativité du lac Athabaska <sup>8</sup>.

Bien plus au nord doit maintenant être sa résidence. La mission de la Providence, que nous avons vu M<sup>gr</sup> Grandin établir dans la solitude du Mackenzie, va dès lors avoir l'honneur de l'abriter sous son toit. Il lui faut donc continuer son chemin dans la direction du pôle nord, visitant en passant les PP. Eynard et Gascon de Saint-Joseph, sur le Grand lac des Esclaves. Il atteint le 23 août ses nouveaux quartiers généraux, où le P. Grouard et le F. Alexis lui souhaitèrent la bienvenue.

Mais il ne s'y était point rendu pour s'y reposer. Une tâche importante allait pendant quelque temps le tenir constamment en route. Par ordre du Saint-Siège, il devait visiter jusqu'à ses postes les plus reculés, pour prendre comme une espèce de plébiscite sur une question qu'il avait grandement à cœur.

M<sup>gr</sup> Faraud avait à peine été sacré que la pensée de ses infirmités, des douleurs rhumatismales très aiguës, l'avait rempli d'inquiétude. Il se demandait s'il pourrait réellement remplir seul toutes les fonctions inhérentes à sa nouvelle charge<sup>9</sup>. L'activité croissante du protestantisme dans le nord rendait cette impossibilité de faire

8. Près du fort Chippewayan, siège d'un facteur en chef pour les traiteurs de la compagnie de la baie d'Hudson.

9. D'autant plus que le territoire sous sa juridiction était immense et sans autres voies de communication que les lacs et les rivières, sur lesquels glissaient de petits canots d'écorce.

face sans auxiliaire à tous les besoins encore plus évidente. Il avait consulté son supérieur général à Paris, et était tombé d'accord avec lui sur l'homme qui devait être proposé au Saint-Siège, dans une supplique où le nouveau vicaire apostolique demanderait un coadjuteur, lequel ne serait pas nécessairement appelé à recueillir sa succession. Pie IX avait bien voulu consentir à faire préparer des bulles dans ce sens; mais cette faveur avait été subordonnée à une condition aussi extraordinaire dans les circonstances qu'il est peu dans les habitudes de Rome de donner un auxiliaire à un évêque qui n'est même pas encore entré en fonctions. C'était que M<sup>gr</sup> Faraud aurait à consulter là-dessus tous ses prêtres, lesquels devaient donner leur assentiment avant que cette mesure pût être mise à exécution.

Le prélat devait donc continuer le cours de ses pérégrinations. Après deux jours d'une navigation qui lui fit descendre le Mackenzie, il abordait au fort Simpson, où il présida la clôture d'une retraite qu'on y donnait à un grand nombre d'Indiens. Le 2 septembre le revit sur les eaux gigantesques du déversoir des grands lacs du Nord<sup>10</sup>, et, cinq jours plus tard, il s'agenouillait dans la chapelle de Notre-Dame de Bonne-Espérance (Good-Hope).

Là les PP. Séguin et Petitot, accompagnés du F. Kearney et d'une foule de sauvages, reçurent leur nouvel ordinaire. Après une visite à la tombe du P. Grollier, le pré-

10. Le Mackenzie a une largeur moyenne de deux kilomètres dans ces parages. Ce n'est, en réalité, que la partie inférieure d'une grande artère fluviale qui, sous le nom de Finlay, prend sa source dans le lac Thûtade, Colombie Britannique, puis change son nom en celui de rivière la Paix juste avant de traverser les montagnes Rocheuses, nom qu'elle conserve jusqu'à son entrée dans le lac Athabaska. Au sortir de cette pièce d'eau, on l'appelle rivière des Esclaves, et elle n'est connue comme le Mackenzie qu'après être sortie du Grand lac des Esclaves. D'après le P. PETITOT (*Géographie de l'Atabaskaw-Mackenzie*, p. 67), ce fleuve n'a pas moins que quatre ou cinq milles de large en certains endroits, et il en a bien quinze à la tête de son delta.

lat fut très consolé d'apprendre que, depuis la mort de ce dévoué missionnaire, les Peaux-de-Lièvre, se rappelant sa grande bonté pour eux, donnaient des indices d'une amélioration dans leur conduite qui faisait bien augurer pour l'avenir. Ils s'étaient auparavant montrés assez lents à mettre leurs actes d'accord avec leur foi; mais on pouvait maintenant dire de leur premier prêtre, comme d'Abel, que "bien qu'il soit mort il parle encore"<sup>11</sup>.

Le 14 septembre 1865, le prélat ambulant quitta la tombe du martyr du devoir pour se rendre de nouveau à la Providence. Il ne put avancer que lentement, non seulement parce qu'il devait alors remonter le fleuve, mais aussi à cause de la maladie qui s'attaqua à son équipage. Laissés à leurs propres ressources l'évêque et le F. Boissramé devaient faire tout l'ouvrage, et de plus soigner les malades. Ils se trompèrent de direction, et allongèrent d'autant leur itinéraire. Le 5 octobre, ils arrivaient au fort Simpson, après vingt-trois jours de terribles angoisses et de rudes labeurs. Puis, le 13 du même mois, ils renvoyaient leurs foyers à la mission de la Providence.

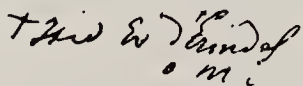
Ce fut là, dans le plus jeune poste du Grand-Nord, qu'eut lieu le couronnement du grand voyage que venait d'achever M<sup>gr</sup> Faraud. A une seule exception près, tous ses prêtres avaient été consultés sur la question de savoir s'il était expédient d'accorder un auxiliaire au nouveau vicaire apostolique, et ils avaient été unanimement d'avis que pareille mesure était nécessaire.

L'exception consistait en l'évêque nommé lui-même, c'est-à-dire le R. P. Clut. Ce missionnaire avait à peine eu le temps de voir son nouvel ordinaire quelques courtes heures au lac Athabaska. Comme les intérêts de sa propre mission demandaient une consultation avec lui, le père Clut attela ses chiens à son traîneau le 12 décembre 1865,

11. *Hebr.*, XI, 8.

puis, chaussant ses raquettes, il partit accompagné d'un seul Indien, un invalide à moitié aveugle. Par monts et par vaux il chemina, au travers des blancs déserts du nord, faisant halte à Saint-Joseph pour les fêtes de Noël, et, après une marche forcée de trente-huit ou quarante jours, par une température variant entre 40° et 50° en dessous de zéro <sup>12</sup>, il atteignit la Providence avec le P. Eynard, qui l'avait accompagné à partir de Saint-Joseph.

Huit Oblats se trouvaient à cette mission. En leur présence M<sup>sr</sup> Faraud proclama, le 3 janvier 1866, la nomination du P. Clut comme évêque d'Érindel et auxiliaire du vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.



Signature de M<sup>sr</sup> Clut.

Le R. P. Isidore Clut était natif de Saint-Rambert, au diocèse de Valence, où il avait vu le jour le 11 février 1832. Il avait fait son noviciat à Notre-Dame de l'Osier, diocèse de Grenoble, France, et avait prononcé ses vœux perpétuels d'Oblat de Marie Immaculée à Montolivet, près Marseille, le 8 décembre 1854. Quatre ans après, c'est-à-dire le 20 décembre 1858, il était ordonné prêtre à Saint-Boniface par M<sup>sr</sup> Taché. Sans être doué de qualités intellectuelles hors ligne, il avait toujours fait preuve d'un grand dévouement à la cause des Indiens du nord, et ce dévouement ne devait jamais se ralentir dans la suite.

Les sauvages parmi lesquels il aurait bientôt à exercer ses nouvelles fonctions étaient alors décimés par la fièvre scarlatine, et les missionnaires devaient se transformer en médecins non moins qu'en gardes-malades, pour protéger, autant qu'il était en eux, leur troupeau affligé. Malgré

12. 38° 6' et 41° centigrade. En Amérique, le thermomètre Fahrenheit est à peu près le seul en usage.



leurs efforts, au moins quarante-cinq moururent en peu de temps rien qu'au fort Simpson, et peut-être davantage dans les environs de ce poste.

Cette épidémie, dont le souvenir est encore vivace dans le nord, sévit surtout pendant les mois de l'hiver 1865-66. Elle eut son origine dans la brigade de bateaux de la compagnie de la baie d'Hudson, qui revint du portage la Loche l'automne de la première année, et elle s'étendit à toutes les localités visitées par un membre de leur équipage. De fait, on peut dire que tous les Indiens du district du Mackenzie en furent atteints, et l'on a calculé qu'au moins un cinquième y succombèrent.

Elle n'avait pénétré dans le nord qu'après avoir ravagé le sud et fait à la Rivière-Rouge un grand nombre de victimes, dont la plus importante, fut, de l'avis de tous, cet ancien élève de M<sup>gr</sup> Provencher, le juge François Bruneau, métis aussi honorable que magistrat intègre, à propos duquel nous avons déjà cité l'appréciation si flatteuse de l'historien Hargrave <sup>13</sup>.

13. Nous nous en voudrions de ne point y ajouter le témoignage suivant, encore bien plus important que celui d'Hargrave, puisqu'il émane du juge Black lui-même, qui le donna en plein conseil d'Assiniboia, au nom du gouverneur qu'il remplaçait. "En tant que conseiller", dit-il, "il fut un représentant réel et fidèle de cette populeuse section de la colonie avec laquelle il était en contact plus immédiat, et comme magistrat ses capacités et les services qu'il rendit sont connus de tout le monde. En s'acquittant de ses devoirs de juge, il fit preuve d'un esprit droit et consciencieux, ainsi que d'un jugement de beaucoup supérieur à la moyenne en pénétration et en rectitude. Dans sa conduite publique, il ne connut aucune différence de caste ou de religion. Tous avaient également foi en son impartialité, et M. Bruneau était ainsi bâti que c'était seulement une partie de sa nature d'allier la miséricorde à l'esprit de justice" (Cf. R.-H. OLIVER, *Pioneer Legislation*, vol. I, p. 67).

## CHAPITRE IX

---

### CONFLITS ET DANGERS

1865-66

Le fort Simpson était alors plus que jamais le champ de bataille où se mesuraient les deux armées hostiles, celle qui avait pour drapeau la foi catholique, et celle qui se réclamait du schisme d'Henri VIII, avec son étendard aux couleurs si changeantes selon les temps et les lieux. Graduellement la première perdait un peu de terrain, parce que les missionnaires catholiques ne pouvaient s'établir partout d'une manière permanente, tandis qu'il était facile aux prédicants, avec la connivence non déguisée des traiteurs de tous étages, non moins qu'au moyen des présents que la générosité anglaise mettait à leur disposition, de détruire pendant plus de onze mois ce que le prêtre avait péniblement édifié pendant les quelques jours que durait ordinairement sa visite aux postes où il ne résidait point.

Entre ces deux confessions hostiles, de trop nombreux indigènes, bien que par nature assez religieux, hésitaient et finissaient par devenir plus ou moins sceptiques. Ils conservaient leurs anciennes mœurs, s'adonnaient au cannibalisme en temps de disette et continuaient à vouer à une mort certaine, en les abandonnant en chemin, les vieillards et les infirmes qui ne pouvaient plus suivre le gros de la troupe.

Les fonctionnaires de la puissante corporation qui jouissait, dans ces immenses contrées, d'un monopole sur la traite des fourrures que personne ne pouvait lui contester efficacement, se montraient généralement polis

et même hospitaliers pour le prêtre catholique. Mais que pouvait le pauvre Indien après le départ de son guide spirituel, lorsque, indigent et affamé, il était menacé de voir le traiteur, qui pour lui personnifiait l'opulence, sinon la vie, lui refuser toute avance, tout secours, s'il n'abandonnait le prêtre pour le ministre? Seul à seul avec le premier, il protestait qu'il n'avait aucune confiance dans son concurrent; mais, dans plusieurs cas, sa foi ne suffisait pas à le faire résister aux séductions de l'hérésie. Hâtons-nous pourtant d'ajouter que, dans la vallée du Mackenzie, la très grande majorité des sauvages restèrent fidèles aux "hommes de Dieu", les "vrais priants", qu'ils préférèrent toujours aux "hommes d'une femme", ainsi qu'ils appelaient les ministres protestants<sup>1</sup>.

Ceci ne saurait nous surprendre; car, à cette même époque, les missionnaires catholiques rivalisaient de zèle pour la même cause. La place du P. Grollier, nous l'avons vu, avait été prise par les PP. Séguin et Petitot, qui faisaient plus que de la remplir. S'étant rendus maîtres de la langue indigène, ils étaient constamment sur la brèche, et faisaient des voyages interminables à la recherche de la brebis égarée. Les courses et les aventures du dernier devaient plus tard fournir la matière de cinq ou six volumes, dont nous regrettons de ne pouvoir donner même une simple analyse<sup>2</sup>. Nous citons seulement un passage un peu abrégé de l'un d'eux<sup>3</sup>, qui nous révèle les difficultés d'ordre matériel qui se dressaient alors sur le chemin des missionnaires catholiques du Grand-Nord canadien.

"Nous faisons les dents longues, et notre cœur se soulevait à la vue et à l'odeur du poisson. Que faire? Le

1. V. Appendix K, vol. III.

2. V. notre Bibliographie à la fin du vol. IV.

3. *Autour du Grand lac des Esclaves*, pp. 33-34; Paris, 1891.

F. Boisramé mis le couteau à la gorge du pauvre vieux Cabri, le plus dodu de nos chiens de trait, et en fit un veau qu'il nous servit bouilli, rôti, en bifteks et en ragoût. Puis, comme notre estomac délabré réclamait impérieusement de la viande, ce fut moi qui dus faire les frais du gibier, après que nous eûmes consommé notre chien jusqu'aux ergots.

“J'avais tué une gelinotte<sup>4</sup>, la seule que j'eusse rencontrée au Rapide [la Providence], où l'on ne rencontrait rien. J'avisai dans la neige le cadavre glacé d'un vieux corbeau qui nous avait gravement insultés, que j'avais abattu à cause de ses injustices, et dont le chat avait joué tout un jour, en prolongeant son iniquité avec son agonie. Je le ramassai avec considération, le déplumai pieusement, lui coupai tête et pattes, et, ainsi transformé, le baptisai coq de bruyère, afin de le donner pour compagnon à la perdrix blanche. L'un et l'autre prirent le chemin de maître Boisramé.

“De plus, j'avais remarqué dans le hangar aux poissons certaine hermine et un foutreau qui s'y étaient introduits subrepticement. Je fis cesser leurs déprédations à coups de fusil, les fis écorcher par la main de Baptiste, et les envoyai également à notre maître cuisinier à titre de lapereaux”.

Au cours de l'un de ses voyages, accompli vers la fin de 1865, ce même P. Petitot marcha à la raquette pendant six semaines consécutives, et ne traversa pas moins de trois cent trente-six lacs de toutes dimensions, parmi lesquels soixante-huit lui servirent encore de chemin lorsqu'il retourna à sa mission. Il régénéra dans les eaux du baptême des centaines d'enfants, ainsi qu'un certain nombre d'adultes, vieux ou infirmes pour la plupart.

4. Ou ptarmigan, espèce de perdrix de montagnes (*Lagopus leucurus*), qui devient blanche en hiver, à l'instar des lapins sauvages de l'Amérique du Nord.



L'année suivante le vit arriver aux plaines glacées sous lesquelles reposaient, dans leur sommeil hibernai, les eaux de la mer intérieure connue sous le nom de Grand lac d'Ours <sup>5</sup>. C'était le 15 mars 1866, et le P. Petitot fut le premier ministre d'un culte à travailler au salut des âmes sur les bords de cette immense nappe hyperboréenne. L'établissement du fort Norman, que nous avons déjà mentionné plusieurs fois, y avait été transféré, après une certaine période d'existence dans la vallée du Mackenzie, et la mission Sainte-Thérèse, qui n'avait guère été jusque-là qu'un nom, l'avait suivi dans cette migration.

Les pauvres sauvages du Grand lac d'Ours avaient bien besoin de l'influence civilisatrice de la religion, ainsi que nous le voyons par la circonstance suivante, dont nous empruntons l'exposé à un autre ouvrage du même missionnaire.

“M. Taylor me raconta qu'il était mort, l'automne précédent, une jeune femme récemment accouchée, qui fut ensevelie à la mode indienne, c'est-à-dire sur le sol, abritée par une petite toiture formée de pieux enfoncés obliquement dans la terre, puis recouverte de larges écorces de sapin. Le lendemain, le vieil Orcadien ayant passé à côté du tombeau, qui n'était distant que de deux cents pas du fort Norman, il entendit des vagissements qui en sortaient. Frappé d'horreur, il souleva les écorces, écarta quelques pieux et regarda par l'étroite ouverture. Sur le sein vacque et glacé de l'Indienne, se tordait, dans les affres de la faim et de l'agonie, le pauvre petit enfant de la défunte. Le commis essaya de sauver la vie au mal-

5. Cette belle pièce d'eau qui, sur la carte, paraît surtout formée de cinq immenses baies, n'a pas moins de cent cinquante milles de long et cent vingt de large, ce qui, déduction faite des grands caps qui s'avancent dans la direction de son centre, lui donne une superficie de 14.000 milles, soit environ 22.000 kilomètres carrés.

heureux nourrisson; mais il était trop tard. L'enfant expira peu de temps après" <sup>6</sup>.

Ce n'était pas tout. Après avoir rappelé comment dix-sept meurtres avaient été commis sur les bords désolés du Grand lac d'Ours, pendant le court séjour qu'y fit sir John Franklin avec son parti, le P. Petitot devait admettre qu'après la visite qu'il rendit lui-même aux Indiens qui le fréquentaient, "un petit enfant fut dévoré par des chiens presque sous les yeux de sa famille. Il leur avait été exposé en proie. Un autre enfant fut arraché par lambeaux du sein de sa mère primipare... Enfin un troisième fut enterré vif par son beau-père, sous les yeux de sa propre sœur et de toute la peuplade en marche" <sup>7</sup>.

De plus, ce missionnaire fit, non loin de là, la connaissance d'un octogénaire appelé *Kranda*, "Yeux-de-Lièvre", qui, nouveau Saturne, n'avait pas mangé moins de onze membres de sa propre famille, à savoir, deux de ses femmes, son beau-frère, trois de ses enfants, sa belle-mère et quatre autres personnes <sup>8</sup>.

Il n'est pourtant que juste de faire remarquer que ces crimes contre nature devaient être mis au crédit de parties encore infidèles. Une fois sous l'influence du prêtre, les sauvages en vinrent à les regarder avec horreur.

La satisfaction d'évangéliser des hordes jusqu'alors inconnues devait, un mois après l'arrivée du P. Petitot au Grand lac d'Ours, être compensée par l'apparition dans le nord d'un autre missionnaire anglican, le Rév. William-Carpenter Bompas. C'était le premier ministre instruit qui pénétrait dans ces déserts avec l'intention de s'y fixer; les autres n'étaient guère que des maîtres d'école et des catéchistes. M. Bompas devait se montrer aussi actif

6. *Exploration de la région du Grand lac des Ours*, p. 94; Paris, 1893.

7. *Ibid.*, pp. 106-07.

8. *Ibid.*, p. 233.

que n'importe quel représentant officiel du protestantisme dans le Grand-Nord, et, comme il était plus capable que les autres, on dut bientôt le regarder comme un adversaire digne d'attention.

A cause de la proéminence que lui réservait l'avenir <sup>9</sup>, il peut ne pas être inutile de reproduire ici le croquis qu'en trace le P. Petitot, qui le trouva surtout sur son chemin.

*toujours  
très dévoué  
Petitot P.  
ami*

Signature du P. Petitot.

“Il est”, dit notre missionnaire, “doué d’une mine angélique, d’un regard céleste, d’une voix mielleuse et roucouillante et de la science infuse. Il lit la Bible dans le grec, et est embrasé d’un zèle ardent, suscité par cette idée fixe qu’il a reçu la mission spéciale et divine de tirer les pauvres Indiens des griffes des prêtres <sup>10</sup>. Jusqu’à présent, les sauvages ne font pas de cas de lui, parce qu’il est arrivé sans son bagage; mais voilà qu’il va recevoir dix à douze ballots de marchandises et une caisse de médicaments de cent vingt livres dans quelques mois. Voilà qui, plus que le grec et le rabat du révérend Bompas, est de nature à tourner à l’envers la tête si faible de nos Peaux-Rouges, si le bon Dieu et la Sainte Vierge ne s’en mêlent<sup>11</sup>”.

Malgré son grec, le nouveau ministre ne devait jamais acquérir la connaissance complète d’aucune langue indienne, et sa “mine angélique” n’allait point non plus

9. Il devait mourir *bishop*, ou évêque anglican.

10. D’aucuns assurent qu’il se croyait même de taille à convertir ces derniers aux dogmes caméléoniques et aux observances contradictoires de sa propre secte.

11. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. VII, p. 295.

l'empêcher de se montrer constamment très humain dans ses luttes avec les missionnaires catholiques. De fait, il descendit parfois plus bas que le niveau de l'honnête homme dans ses prédications aux sauvages et ses relations avec les guides spirituels de la plupart d'entre eux. Nous en savons long sur ce point; nous nous bornerons à l'extrait suivant d'une de ses propres lettres, qui a été publiée dans un livre anglican. Si Bompas pouvait se montrer si peu véridique dans une communication destinée à l'imprimeur, on se fera facilement une idée des excès auxquels il dut se livrer dans ses paroles à d'ignorants aborigènes.

"Ces Indiens", écrit-il, "ne connaissaient point l'idolâtrie. Leur religion reconnaissait un bon et un mauvais esprit, ainsi que l'immortalité de l'âme et une rétribution après la mort pour le bien et le mal faits en cette vie. Qu'en est-il maintenant ? Un évêque, sept ou huit prêtres, plusieurs frères, et peut-être des sœurs aussi, enseignent avec industrie à ces cinq cents <sup>12</sup> Indiens crédules les principes établis de l'idolâtrie et de la superstition. Tous ces prêtres ajoutent à leur nom les initiales O. I. M. (*sic*), ou serviteur de l'Immaculée Marie. Ils ont juré de soutenir les gloires de la Vierge, et surtout la doctrine de son immaculée conception, telle qu'inventée (*sic*) et promulguée par le présent pape.

"Chaque Indien, en voyant un prêtre, en reçoit donc d'abord une médaille de cuivre à porter, puis un rosaire... En troisième lieu, on lui donne une image coloriée de la Vierge, et, quatrième, quand il est baptisé il reçoit un crucifix. On lui enseigne industrieusement à adorer toutes ces idoles" <sup>13</sup>.

12. Réduction absurde du chiffre de la population indigène, causée sans doute par le fait qu'elle était presque toute catholique.

13. *Dayspring in the Far West*, pp. 73-74; Londres, 1875. Et dire que la mémoire de ce véridique témoin est restée en bénédiction parmi les protestants du Grand-Nord canadien, et qu'on a même écrit sa vie!



Nous ne doutons pas assez de l'intelligence de nos lecteurs pour leur faire remarquer les faussetés contenues dans ce passage d'une lettre destinée à édifier le grand public d'Angleterre et d'ailleurs. Un enfant les trouvera sans les chercher. Comment pareilles gens ont-ils pu sérieusement prétendre représenter le Dieu de toute vérité?

Le même volume qui contient cette perle du révérend Bompas, rend malgré lui hommage au zèle de nos missionnaires quand il dit: "Un obstacle formidable aux progrès de l'Évangile [lisez: du protestantisme], dans le nord-ouest de l'Amérique, consiste dans les efforts merveilleux faits par les prêtres catholiques romains, pour instiller l'erreur romaine (*Romish*) dans l'esprit de la population indigène, et la gagner ainsi à leur Église. Cette influence a eu des résultats décourageants dans le district du Mackenzie. Le Rév. W.-D. Reeve, qui a succédé à M. Kirkby au fort Simpson, en 1869, a souffert beaucoup d'anxiété à ce sujet. Sa position a été particulièrement difficile" <sup>14</sup>.

Or comme pour montrer l'à propos, sous tous les climats de la parole de l'Écriture, "la vie de l'homme est une lutte sur la terre" <sup>15</sup>, les mêmes difficultés qui s'opposaient aux succès des missionnaires catholiques dans le Grand-Nord s'attachaient aux pas de leurs frères qui combattaient pour la vraie foi sur les vastes prairies de l'Ouest canadien. La fièvre scarlatine y était remplacée par la petite vérole, et les assauts du protestantisme y étaient tout aussi en évidence. Là aussi, les soldats de la Croix se surpassaient dans leurs efforts à promouvoir le règne de Dieu. Pour ne mentionner que l'un d'eux, le P. Lacombe reproduisait sur les plaines les merveilles de sacrifices offertes à l'admiration des aborigènes du désert hyperboréen par les PP. Petitot, Séguin et autres. De même que le premier avait conquis l'affection de ses ouailles par son ardeur à en

14. *Ibid.*, pp. 114-15.

15. *Job*, VII. I.

apprendre les langues, ainsi le P. Lacombe s'était rendu cher aux hordes nomades des Cris et des Pieds-Noirs, par son assiduité dans l'étude de leurs si difficiles dialectes.

Le vénérable M. Thibault, alors le vétérane des missionnaires du diocèse de Saint-Boniface, avait écrit, après avoir passé plusieurs années parmi les Cris des prairies : "Quand le dernier buffle aura été tué, alors seulement pourra-t-on faire quelque chose pour les sauvages des plaines". Le zèle du P. Lacombe ne pouvait se trouver bien de pareil délai. Il avait hâte de faire baisser la tête aux fiers enfants du désert sous le joug du Christ. Il avait reçu en 1865 du père visiteur général des Oblats la mission de suivre leurs tribus nomades dans leurs sempiternelles pérégrinations, et, toute difficile qu'elle pût être, cette mission s'accordait trop bien avec ses propres désirs pour que l'humble prêtre ne la reçût pas avec gratitude, et ne s'efforçât pas de la remplir avec tout le dévouement dont il était capable.

Le voilà donc qui s'élance de Saint-Albert vers les immensités de l'Ouest, que l'homme n'a encore nulle part forcées par des moyens artificiels à contribuer à sa subsistance. Il a déjà gagné l'amitié, sinon l'affection, de plusieurs des chefs indigènes<sup>16</sup>; ils le reçoivent à bras ouverts, bien qu'ils ne manifestent point toujours le même empressement à conformer leur conduite à ses enseignements. Il accompagna ainsi les Gens-du-Sang, auxquels il apprit des prières et des cantiques de sa propre composition. Puis il se joignit aux Pieds-Noirs proprement dits, et bientôt il put toucher du doigt les dangers inhérents à sa mission.

Les peuplades qui se disputaient la possession des plaines de l'Ouest étaient encore séparées par des inimitiés séculaires, qui les empêchaient de se rencontrer sans.

16. Qui le connaissaient sous le nom d'*Arsous-kitsi-parpi*, ou l'Homme au bon cœur.

en venir aux mains. Or il arriva que, pour différentes raisons d'ordre économique, une branche de la nation pied-noire s'était divisée en trois groupes, comprenant respectivement quarante-cinq, cinquante et soixante tipis, ou loges portatives. Le P. Lacombe était l'hôte du plus petit groupe, et, dans la nuit du 4 au 5 décembre 1865, il reposait dans la loge du grand chef *Natous*, "le Soleil", quand soudain il vit celui-ci se lever en sursaut, saisir son fusil, et crier d'un ton lugubre:

—*Assinaw ! Assinaw !* Les Cris ! Les Cris !

Il avait à peine prononcé ces paroles, qu'une terrible fusillade répandit l'alarme et la confusion dans son camp, tandis que les balles et les flèches commençaient à cribler les peaux dont chaque loge était composée, se dirigeant avec une préférence marquée du côté de celle où se trouvait le missionnaire, que sa position et ses dimensions signalaient à l'attention des assaillants.

Il pouvait être deux heures du matin, et les Pieds-Noirs étaient attaqués par près d'un millier de guerriers cris, assiniboines et sauteux. Pour comble de malheur, la plupart des chasseurs pieds-noirs de ce camp étaient depuis quelque temps à la recherche du bison, à une certaine distance de là. C'est à peine si une dizaine de fusils restaient aux compagnons de *Natous* ! Humainement parlant, ils étaient destinés à un massacre auquel personne ne pourrait se soustraire.

Mais le Pied-Noir est un brave. Il aime l'odeur de la poudre, et se trouve à l'aise sur le champ de bataille <sup>17</sup>. Dans le cas présent, chacun espérait en outre que les membres des deux autres camps accourraient au secours du groupe attaqué, aussitôt qu'ils auraient entendu le bruit

17. "C'était un peuple remuant, agressif et adonné au pillage. A part les Atsinas et les Sarcis, qui vivaient sous leur protection, ils étaient constamment en guerre avec tous leurs voisins" (*Handbook of American Indians*, vol. II, p. 570; Washington, 1910).

de la fusillade. Le chef se précipite donc en dehors de sa tente et harangue ce qui lui reste de sujets, les engageant à faire payer cher leur vie, tout en donnant lui-même l'exemple d'une vive riposte par la voix de son mousquet. La première volée de l'ennemi avait brisé deux des perches qui tenaient sa loge debout <sup>18</sup>. Les assaillants devaient être bien près d'elle (circonstance dont l'obscurité empêchait de s'assurer autrement), puisque la bourre enflammée de leurs fusils tombait comme aux pieds du missionnaire.

Celui-ci s'était levé précipitamment. Il se revêtit de sa soutane, baisa sa croix d'Oblat, et, faisant le sacrifice de sa vie, sortit avec son sac aux saintes huiles, dans le but de baptiser ou d'administrer quiconque aurait besoin de ses services. A droite et à gauche, les balles sifflaient au sein d'une obscurité que dissipaient seuls les éclairs produits par les mousquets. Ça et là, la voix des chefs s'efforçait de dominer le tumulte de la bataille; les hommes lançaient à la nuit leurs différents cris de guerre; les femmes se lamentaient bruyamment et les enfants se répandaient en clameurs assourdissantes, auxquelles se mêlaient les pleurs des tout petits et le râle des mourants, pendant qu'à côté les chevaux hennissaient et les chiens hurlaient, sous l'influence d'une terreur dont il était difficile de se défendre.

Somme toute, c'était une scène indescriptible.

Le P. Lacombe fit de vains efforts pour attirer l'attention de l'ennemi, et lui apprendre sa présence au milieu des Pieds-Noirs; impossible pour lui de s'en faire comprendre. La première victime des assaillants fut une jeune femme qui avait reçu une balle dans le front. A

18. Une *tipi*, ou loge indienne, a pour charpente un certain nombre de perches qui se réunissent au sommet et s'écartent en rond à leur extrémité inférieure, de manière à former comme un immense pain de sucre.



sa demande, le prêtre la baptisa, et elle mourut bientôt. Quelques minutes plus tard, un Cris la scalpait, et massacrait son nourrisson, que le prêtre n'avait pu voir à cause des ténèbres.

La position des assaillis n'était pas tenable. Les Cris leur enlevèrent vingt-cinq loges avec tout leur contenu, y compris les effets du prêtre. Un Assiniboine venait de s'emparer de son bréviaire, lorsqu'un Pied-Noir lui fit mordre la poussière. On le scalpa immédiatement, pendant que le missionnaire reprenait son bien.

Cependant les guerriers des autres camps pieds-noirs, avertis par la fusillade de ce qui se passait, accouraient aux secours de leurs compatriotes. Tous se réunirent alors sur une petite colline, derrière laquelle se réfugièrent les femmes et les enfants. Par trois fois les Cris tentent d'enlever cette position; par trois fois ils s'y précipitent et s'en emparent, mais en sont finalement repoussés. Natous surtout fait des prodiges de valeur. Il a bientôt ses habits tout criblés de balles, ce qui ne l'empêche pas d'aller de côté et d'autre encourager les siens, mission qu'il remplit jusqu'à ce qu'un projectile lui ait fracassé une jambe <sup>19</sup>.

“Quelle longue nuit, et comme j'attendais le jour avec impatience”, s'écriait plus tard le P. Lacombe qui, ne pouvant arrêter l'ennemi faute de s'en faire entendre, unissait ses propres efforts à ceux du chef pied-noir pour animer le courage de ses compagnons, tout en allant de côté et d'autre à la recherche des blessés.

Enfin, l'aube du 5 décembre commença à blanchir le

19. “Natous et deux autres chefs pieds-noirs ont montré un courage et un sang-froid qui leur fait beaucoup d'honneur... Partout on n'entend parler que de cette protection visible de Dieu sur le camp des Pieds-Noirs. Les Cris sont abattus et honteux de leur entreprise; ils témoignent un grand regret de s'être exposés à ôter la vie à celui qui ne cesse de se sacrifier pour leur bonheur” (Lettre du P. André, *Rapport*, avril 1866, p. 149).

vaste horizon, et le prêtre mit son surplis et son étole; puis il s'avança, croix en main, vers l'ennemi, après avoir fait cesser le feu aux Pieds-Noirs. Mais le brouillard et la fumée de la bataille empêchèrent les Cris de le voir. Là-dessus, ses amis pieds-noirs, craignant pour sa vie, voulurent lui faire rebrousser chemin. Alors une balle qui venait de frapper le sol rebondit, pour aller l'atteindre à l'épaule et de là au front. Il chancela un instant, à moitié étourdi par le coup. Les Pieds-Noirs le croyant sérieusement blessé, s'élancèrent pour l'arracher à la mort, et ouvrirent de nouveau un feu nourri, qu'ils continuèrent jusqu'à 10 heures, lorsque l'un d'eux parvint à faire comprendre aux Cris qu'ils avaient blessé le prêtre. Cette nouvelle mit fin au combat, et l'ennemi protesta qu'il ignorait sa présence au milieu des Pieds-Noirs.

*A. Lacombe om*

Signature du P. Lacombe.

Cette lutte mémorable eut lieu sur les bords de la rivière Bataille, et, dans les circonstances, aucun nom ne semblait mieux convenir à ce cours d'eau, bien que celui qu'il porte lui vienne d'un fait antérieur<sup>20</sup>.

Douze Pieds-Noirs y laissèrent la vie, tandis que quinze étaient blessés, dont trois mortellement, et au moins deux cents de leurs chevaux étaient capturés ou massacrés. Deux enfants étaient en outre tombés aux mains des Cris. Du côté de ces derniers, il y avait eu dix tués et une cinquantaine de blessés, dont plusieurs mortellement.

Tels étaient les charmes de la vie du missionnaire sur la plaine, du moins quand ce missionnaire se faisait tout à tous, et n'avait pas peur de partager la mauvaise comme la bonne fortune de ses ouailles.

20. Il est dû à plusieurs autres batailles qui se livrèrent autrefois sur ses bords.



LE P. LACOMBE, O. M. I.





## CHAPITRE X

---

### PRÉCIEUSES RECRUES

1866-68

Un autre danger que le P. Lacombe devait braver, cette année, fut celui de la contagion. Comme nous l'avons déjà dit, la petite vérole s'était déclarée en 1865 parmi les Indiens des plaines. Elle fit quelque douze cents victimes, rien que chez les Pieds-Noirs. Le missionnaire courut de groupe en groupe, et pressa vivement Cris et Pieds-Noirs de ne pas rester plus longtemps sourds à la voix de Dieu, qui les punissait de leur endurcissement. Ses efforts ne furent pas tout à fait sans résultats. Mais il faillit succomber lui-même à une violente dysenterie, qu'il contracta chez les Cris. Quand, après une certaine période de jeûne, il recouvra l'appétit avec un commencement de santé, il n'eut pour assouvir sa faim qu'une espèce de soupe, ou bouillon, de courroies de peau non tannée et de parchemin pulvérisé <sup>1</sup>.

Néanmoins, l'œuvre de Dieu avançait toujours, malgré les multiples obstacles qui se dressaient sur le chemin des ouvriers évangéliques. Pendant cette même année 1865, qui avait été féconde en de si terribles épreuves pour le missionnaire, le P. Lacombe, à lui seul, put baptiser plus de neuf cents sauvages.

Et d'autres que les Cris et les Pieds-Noirs de l'Extrême-Ouest devaient bénéficier du ministère du prêtre. Dans l'été de 1866, l'abbé Ritchot, curé de Saint-Norbert, alla

1. Lettre de M<sup>gr</sup> Grandin, *Annales de la Propagation de la Foi*, vol. XLI, p. 292.

jeter les bases d'un établissement que M<sup>gr</sup> Taché s'était depuis longtemps proposé d'avoir, dans un site dont les avantages naturels l'avaient frappé. Au cours d'un de ses nombreux voyages, le prélat s'étant égaré, tomba un jour sur la vallée de la Qu'Appelle, à l'ouest d'un point appelé aujourd'hui Lebret, en l'honneur d'un des principaux Oblats qui devaient le desservir et qui portait le même nom.

Rien de frappant pour le voyageur qui parcourt les immensités assez monotones de l'Ouest comme la subite apparition de cette vallée. Là comme ailleurs, la prairie, vaste et fertile, est dépourvue de grands accidents de terrain. Ses horizons sont toujours les mêmes, et le cavalier qui traverse ces interminables distances s'ennuie facilement lorsque, soudain, sa course est arrêtée par un obstacle auquel rien ne l'avait préparé. C'est une gigantesque crevasse dans le sol, dont les parois, s'écartant l'une de l'autre de distance en distance, font place à une chaîne de lacs poissonneux reliés ensemble par une petite rivière aux méandres paresseux. Nous avons nommé la Qu'Appelle <sup>2</sup> et sa vallée, accident de la nature qui récite un site parfaitement enchanteur.

C'est au printemps surtout que celui-ci paraît avec avan-

2. Ce nom à l'aspect étrange est une contraction du français "Qui appelle", expression qui n'est elle-même qu'une traduction du mot *eris* usité pour désigner cette vallée, lequel a trait aux nombreux échos qui s'y font remarquer. Il a en outre reçu pour les Indiens comme une consécration religieuse par la légende suivante, qui a cours parmi eux:

Un chef *eris* avait un fils bien aimé, très brave et très bon, qui fut un jour cerné avec son parti de guerre par des Pieds-Noirs en nombre supérieur. La plupart de ses gens furent tués, et il fut lui-même ramené du combat mortellement blessé. Comme il partait pour le pays des mânes, il demanda à ses compagnons de ne point le pleurer, car, assurait-il, la jeune fille qui devait devenir son épouse à son retour au camp allait l'accompagner dans son voyage d'outre-tombe. Et il mourut.

Lorsque la fatale nouvelle fut portée au camp de son père dans la vallée, on se rappela que la nuit même de son décès, sa fiancée avait annoncé à tout le monde qu'elle entendait sa voix qui l'appelait de

tage, alors qu'un rideau de verdure, trembles et saules au feuillage d'un vert tendre, forme comme un encadrement des plus gracieux aux lacs qui y dorment paisiblement, ou dont les vagues bercent mollement blanches mouettes et huards au cri plaintif, qui vivent des innombrables poissons que recèlent leurs eaux. Çà et là, une sinuosité, un repli de terrain, ou un ravin qui s'élargit en descendant, servent comme de trait d'union, tout en formant un raidillon qui se rétrécit en montant entre la prairie environnante et les bas-fonds de la vallée que l'industrie humaine a su utiliser depuis le passage de M. Ritchot en 1866<sup>3</sup>.

Celui-ci compléta le printemps suivant son établissement dans cette vallée<sup>4</sup>. Pendant l'été de 1868, le P. Jules Decorby, fraîchement arrivé de France, s'installa dans la nouvelle résidence, où ses frères en religion ont depuis constamment travaillé avec fruit à l'éducation, non moins qu'à l'évangélisation, des aborigènes, auxquels il rendit lui-même de longs services.

Entre juillet et septembre 1866, M<sup>gr</sup> Taché avait visité le Bas-Canada, où il avait obtenu de nouvelles sœurs grises, sans compter de précieux renforts pour son clergé. Il revenait à Saint-Boniface le 13 octobre, en

l'autre côté du lac. Elle avait alors pris son petit canot d'écorce, était allée le rejoindre, et n'avait pas reparu depuis (Cf. A.-M. PAGET, *The People of the Plains*, pp. 112 et seq.; Toronto, 1909).

3. Les anglicans avaient dans la vallée, entre le deuxième et le troisième lac, une mission qui datait de 1858.

4. Durant la première de ces visites, M. Ritchot put faire un bien réel aux habitants de la vallée, des métis de descendance française pour la plupart. En effet, bien que son premier acte de ministère parmi eux date du 29 juillet 1866, le dernier de cette saison ne se fit pas avant le 1<sup>er</sup> octobre suivant. Le séjour de 1867 fut plus bref: son premier acte officiel avait eu lieu le 26 mars, et son dernier suivit de près (15 avril). En 1864, un fort de traite avait été établi près de l'un des lacs Qu'Appelle; mais la mission protestante que nous y avons signalée dans la note précédente n'existait déjà plus.

compagnie de son vicaire général, M. Thibault, qui était allé rendre visite au pays natal, et des prêtres suivants : les abbés Georges Dugas, Joachim Allard et François-Xavier Kavanagh, qui, sous un nom irlandais, cachait une âme toute française, et les PP. Joseph-Charles Camper et Laurent Legoff, tous les deux Oblats de Marie Immaculée.

L'abbé Dugas, qui avait des goûts pour la littérature, fut mis à la tête du collège, auquel il eut bientôt imprimé comme un regain de vigueur, y rétablissant un cours classique qui n'a jamais depuis été interrompu. Il resta dans les rangs, encore bien clairsemés, du clergé séculier, ainsi que M. Kavanagh, qui suivit M. Thibault à Saint-François-Xavier, où il devint son assistant. C'était probablement le premier vicaire en règle qu'on eût vu dans l'Ouest, indice d'augmentation dans la population des centres ruraux et partant de progrès. Quant à M. Allard, il commença sans tarder son noviciat en vue d'entrer dans la congrégation des Oblats, et prononça ses vœux perpétuels le 4 novembre 1867.

Les deux nouveaux pères furent facilement placés. Pendant que le P. Legoff se dirigeait vers l'ouest, pour se joindre à la phalange d'Oblats qui s'y dépensaient dans les missions indiennes, le P. Camper s'acheminait du côté de la mission de Saint-Laurent, juste au nord-ouest, où devait bientôt l'aider le F. Jérémie Mulvihill, futur maire et magistrat de cette localité, sans cesser d'être religieux<sup>5</sup>. Celui-ci vint au pays en décembre 1867, en compagnie des PP. Arthur-Louis Laity et Victor Nouël de Krangué, destinés aux pénibles missions du Mackenzie.

Pendant ce temps, les serviteurs de Dieu subissaient une rude épreuve à l'Ile-à-la-Crosse, dont M<sup>gr</sup> Grandin

5. Il devait y mourir plus tard après y avoir laissé des traces irrécusables de son passage.



faisait sa résidence pendant les rares répités que lui laissait la visite de ses missions. Le 1<sup>er</sup> mars 1867, cet établissement devint la proie des flammes. Tout fut perdu au cours de la conflagration. Malgré le froid extrême qui sévissait alors, pas une seule couverture ne restait le lendemain du désastre pour les pères, les frères, les sœurs, les vieillards et les infirmes entretenus par la mission, pas plus que pour les orphelins qu'élevaient les religieuses. Rien ne fut épargné, et, comme l'écrivait M<sup>gr</sup> Grandin, il ne resta même pas aux sinistrés un mouchoir pour essuyer leurs larmes <sup>6</sup>.

Les pauvres sœurs subirent d'une manière toute spéciale le contrecoup de ce malheureux incendie. La première année qu'elles avaient passée à l'Ile-à-la-Crosse, elles n'avaient eu pour toute nourriture que du poisson et de la viande: pas une pomme de terre, pas le plus petit morceau de pain. Par considération pour elles, on avait enfin semé du blé, et la moisson de 1866 avait été un succès relatif. Elles allaient donc enfin avoir du pain fait avec leur propre blé! Vaines espérances: les flammes ne leur laissèrent pas de quoi en faire une miette!

"Voilà que le bon Maître nous replace sur la croix nue", écrivaient-elles quelques temps après. "C'est la place d'une sœur de charité. Elle a pris la croix pour son héritage" <sup>7</sup>.

Encore plus au nord, un événement de caractère différent devait, quelques mois plus tard, réjouir le cœur de

6. Lettre du même; *Annales, ubi suprà*, 4 janv. 1868. Dans une lettre privée au P. Gasté, du lac Caribou, en date du 27 avril de l'année précédente, le même prélat disait: "Je baise avec respect la main qui nous frappe; mais, tout en étant soumis, je m'afflige et pleure presque chaque fois qu'il me faut parler de nos malheurs. J'en ai honte, mais c'est une faiblesse dont je ne puis me défendre".

7. *Rapport sur l'association de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Montréal*, mai 1871, p. 30. Le document auquel nous empruntons ce détail se trompe en substituant 1868 à 1866, la véritable date.

M<sup>gr</sup> Faraud; nous voulons dire le sacre, au lac Athabaska, de son auxiliaire, M<sup>gr</sup> Clut. Il eut lieu le 15 août 1867, et offrit ceci de particulier que, à cause du chapitre général des Oblats, qui se tenait alors en France et avait réuni les autres évêques du Nord-Ouest canadien, cette cérémonie dut se faire sans la coopération de deux évêques assistants. En vertu de pouvoirs à lui accordés par le Saint-Siège, le vicaire apostolique de l'Athabasca-Mackenzie conféra à l'élu la plénitude du sacerdoce, assisté seulement des PP. Eynard et Tessier. Une autre particularité, qui ajoutait encore à la couleur locale, consistait dans le fait que la crosse du nouvel évêque n'était autre chose qu'un bâton de bois à bout recourbé, qu'il devait à l'industrie d'un frère convers.

Au cours de la même année, un événement d'aussi bonne augure marqua les annales du Grand-Nord. Nous avons déjà vu M<sup>gr</sup> Taché augmenter le personnel des religieuses à Saint-Boniface. Cette augmentation ne devait être que temporaire, et, en 1867, la mission de la Providence, sur le Mackenzie, saluait avec satisfaction l'arrivée de cinq d'entre elles, qui n'avaient pas craint d'aller s'ensevelir jusque dans les déserts hyperboréens. C'étaient les sœurs Lapointe, supérieure, Brunelle, Michon, Saint-Michel des Saints <sup>7</sup> et Ward.

Parties de Montréal le 17 septembre 1866, ces courageuses femmes étaient arrivées le 13 octobre suivant à Saint-Boniface, où elles avaient passé l'hiver. Le 8 juin 1867, elles prenaient le chemin du Grand-Nord, et saluaient la mission de la Providence vers la fin de l'été, c'est-à-dire le 28 août. C'est là qu'elles allaient passer leur vie, au service des plus humbles dans l'échelle sociale, heureuses dans la souffrance et fières d'un labeur aussi obscur que méritoire.

7. Ou Blanchet.

Les nouvelles ouvrières ne s'attardèrent point à s'apitoyer sur leur sort. Avant même la fin de l'année qui vit leur arrivée à la Providence, elles commencèrent une école et ouvrirent un orphelinat. Ces deux œuvres devaient être une lourde charge pour la pauvre mission, mais le plus grand dévouement régnait partout. "Heureux", écrivait alors M<sup>gr</sup> Faraud, "si, au prix de mille sacrifices, nous pouvons arracher quelques âmes aux griffes de Satan, et contribuer pour notre part à faire grandir le nombre des enfants de notre Père céleste" <sup>9</sup>.

Ce prélat donne alors de la physionomie morale de son immense district une silhouette que nous croyons opportun de reproduire ici. Il écrit:

"Nos missions font toujours de nouveaux progrès. Elles ont réussi partout cette année. Avec tout cela, nous allons lentement, parce que le pays est trop grand et que nous ne pouvons voir les sauvages qu'à de rares intervalles, et pour très peu de temps. La grande majorité, cependant, ont pu entendre la parole du salut, et un grand nombre en ont profité. Nos vieilles missions produisent des fruits abondants de bénédiction, et les nouvelles vont aussi très bien, quoique les résultats soient moins sensibles. Il faut dégrossir le fer avant de le polir. Même les hordes qui ne sont pas entièrement converties perdent de leur férocité, et l'infanticide, le cannibalisme si commun autrefois parmi certaines tribus, tendent à disparaître.

"Il n'est pas cependant encore assez rare. Voici un fait qui s'est passé cette année à notre mission de Saint-Raphaël, desservie par le R. P. Grouard. Une femme, par suite de quelque mécontentement, avait quitté son mari et s'était donnée à un autre. Le mari furieux, croyant qu'elle agissait d'après le conseil de ses parents, va sans plus de détours et tue d'un seul coup son beau-père, sa belle-mère et son beau-frère. L'épouse infidèle tenait entre

9. *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*; avril 1868, p. 82.

ses bras un enfant âgé d'environ quinze mois. Elle lui passe une corde au cou, fait un nœud coulant et lui dit :

—“Crois-tu que je vais te laisser vivre, après que ton père vient de tuer mon père, ma mère et mon frère ?

“Et ce disant elle étrangle son fils, qu'elle jette à la voirie, et marche à la suite de son concubinaire. Le croirait-on ? Cette femme se croyait pure de toute culpabilité, et lorsque le père a voulu la chasser de la prière, elle lui disait :

—“Qu'ai-je donc fait pour m'attirer ce traitement ? Est-ce donc si grande chose que de tuer l'enfant du meurtrier de son père ?

“Ces faits deviennent fort heureusement rares, et la tribu parmi laquelle celui-ci a eu lieu, habitant le sommet des montagnes Rocheuses, avait entendu parler de missionnaires sans en avoir encore vu. Notre ministère se bornerait-il à empêcher chaque année un fait de ce genre, que je trouverais que nous sommes largement payés de nos peines et de nos fatigues”<sup>10</sup>.

Le missionnaire catholique qui avait jusque-là travaillé le plus près de ces montagnes était le P. Gascon, fondateur de la mission susmentionnée. Il avait passé l'hiver de 1866-67 au fort Rae, Grand lac des Esclaves. En juillet de la dernière année, nous le voyons voguer sur les flots de cette mer intérieure, en compagnie du Rév. M. Bompas qui l'appelle (ou plutôt dont le biographe l'appelle après lui) le “Père Gascoigne”. Le dit “Père Gascoigne” n'était pas un érudit, mais il avait du bon sens, et, parce que, au cours de discussions sur la religion dans lesquelles le prédicant anglais l'entraînait, le prêtre canadien ne voulait pas mordre à l'appât de ses sophismes, auxquels il répondait, au contraire, assez vivement et sans aucun détour, ses méthodes dialectiques n'eurent pas l'heur de plaire à son compagnon de voyage<sup>11</sup>.

10. *Ibid.*, pp. 80-81.

11. Cf. H.-A. CODY, *An Apostle of the North*, p. 65; Toronto, 1908



Quant à l'ardent et savant P. Petitot, son zèle apostolique, non moins que son amour de la science, le poussait bien plus loin que le Grand lac des Esclaves. Dès le mois de mars 1865, il s'était rendu chez les Esquimaux de la rivière Anderson, sous le cercle arctique, sans beaucoup d'autres résultats que de familiariser quelque peu cette gent soupçonneuse avec la vue du prêtre, tout en faisant acquérir à celui-ci quelques bribes de la langue de ces barbares. Pendant l'été de 1868, le même missionnaire devait tenter fortune dans une autre direction, s'engageant cette fois, au prix de fatigues indescriptibles et de mille périls provenant d'individus qui s'obstinaient à le prendre pour un sorcier, dans le dédale d'îles qui forment le delta du Mackenzie.

Il se montra constamment bon et souriant pour des gens qui n'étaient autres que des écumeurs de mer, et dut rebrousser chemin, malade et désappointé. Mais il ne reculait que pour mieux avancer presque aussitôt après. Enfin, de guerre lasse, il amena à sa mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance un jeune Esquimau, qui lui permit un moment de continuer plus à l'aise ses études linguistiques, mais dont il dut bientôt se débarrasser, tant il devenait vicieux et insupportable en grandissant <sup>12</sup>.

Pendant ce temps, dans la lointaine France, cette terre classique du dévouement, de la générosité et de l'esprit de sacrifice, on préparait de nouveaux renforts, qui allaient contribuer à améliorer encore la position des missionnaires catholiques, non seulement dans les déserts glacés de M<sup>gr</sup> Faraud, mais encore et surtout au sud de son vicariat. Nous avons dit un mot du chapitre de 1867, qui fut l'un des plus importants dans l'histoire des Oblats. Il se tint à Autun, France, du 5 au 17 août, et fut honoré de la présence, entre autres évêques, de NN. SS. Taché

12. C'était au point que les Dénés ne l'appelaient plus que le méchant petit stercoraire.

et Grandin. L'un de ses résultats en ce qui concerne les missions du Nord-Ouest, fut la nouvelle division du diocèse de Saint-Boniface cette fois pour fins d'administration religieuse, qui fut décrétée par les autorités de l'institut. La confirmation de cette division en ce qui était de l'ordre ecclésiastique fut remise à plus tard. En vertu de cet arrangement, M<sup>gr</sup> Grandin, tout en restant comme évêque le coadjuteur de M<sup>gr</sup> Taché, devenait le vicaire des missions de la Saskatchewan, avec juridiction distincte de celle de M<sup>gr</sup> Taché en ce qui regardait les Oblats considérés comme religieux.

Le nouveau vicariat de missions <sup>13</sup> comprenait les bassins de la Saskatchewan et de la rivière aux Anglais, avec la vallée de l'Athabaska jusqu'au Petit lac des Esclaves <sup>14</sup> inclusivement. Il comptait dans son périmètre les missions suivantes:

1° Saint-Jean-Baptiste de l'Ile-à-la-Crosse, la plus ancienne de toutes, où résidaient deux prêtres avec trois frères convers et autant de sœurs grises. Celles-ci avaient sous leur direction une école pour les filles et un orphelinat pour les garçons.

2° Sainte-Anne, sur le lac du même nom, dans l'Extrême-Ouest. Ce poste, qui avait vu des jours meilleurs, était encore fréquenté par quelque sept ou huit cents métis, d'excellents chrétiens en général.

13. Un vicariat de missions est une division propre à un ordre religieux, qui diffère peu d'un vicariat apostolique. Celui-ci est créé par le Pape, et jouit presque des mêmes droits qu'un diocèse; il réunit fidèles et clergé sous une même autorité, tandis que le vicariat des missions s'occupe uniquement des religieux d'un territoire déterminé. Ces religieux se trouvent soumis à un supérieur qui a sous lui les supérieurs locaux du district, ainsi que leurs sujets en tant que religieux, sans atteindre les fidèles qui leur sont confiés comme curés ou missionnaires.

14. "Petit" seulement en comparaison de celui avec lequel nous sommes déjà familiers. Le lac dont il est question ici a environ soixante-cinq milles de long.

3° Saint-Pierre, à l'extrémité septentrionale du lac Caribou, et au moins quatre cent soixante-quinze milles au nord-est de l'Ile-à-la-Crosse, où se trouvaient deux pères avec un frère convers. Cette mission desservait alors quatorze cents sauvages.

4° Saint-Albert, un peu au nord-ouest d'Edmonton, qui devenait le siège du nouveau vicaire de missions. Cette localité jouissait, comme nous l'avons vu, des services des anciennes religieuses de Sainte-Anne; deux prêtres, avec quelques frères convers, y formaient, sous la direction du révérendissime vicaire, la communauté des Oblats.

5° Il y avait en outre la mission de Notre-Dame des Victoires, au lac la Biche, où travaillaient deux pères et trois sœurs. Ce poste était destiné à devenir le grand entrepôt des missions du nord.

6° Enfin, une sixième station avait été établie par le P. Lacombe, en mai 1865, sur les bords de la Saskatchewan. C'était Saint-Paul des Cris, jeune poste alors gouverné par deux prêtres résidants <sup>15</sup>.

Chacune de ces missions avait, de plus, un certain nombre de dépendances, que l'un des pères visitait périodiquement.

Mais le nouveau vicaire des missions n'assuma point immédiatement la surintendance de ces divers postes. La saison était trop avancée pour qu'il pût atteindre ses quartiers généraux avant l'hiver. Il resta donc en France quelques mois après le chapitre, et s'employa à prêcher et à donner des conférences, dans le but de procurer des ressources à ses missions. Il réussit pleinement, et ne retourna point au Canada sans de nombreuses caisses pleines d'effets de toutes sortes pour pasteurs et troupeaux.

15. Là où se trouve aujourd'hui la paroisse de Brosseau, Alberta.

Plus précieuses encore furent ses acquisitions en hommes: cinq prêtres, deux frères convers et trois ou quatre frères postulants représentaient la somme de ses conquêtes dans les séminaires et ailleurs. Les prêtres étaient, ou allaient bientôt devenir, les PP. Prosper Légeard, Joseph-Julien Dupin, Vital Fournond, Léon Doucet et Joseph-Alexandre Blanchet. Parmi les frères convers qui devaient plus tard se distinguer par leur dévouement dans ses missions, citons les FF. Némoy, Gérante et Célestin Guillet<sup>16</sup>.

Cette caravane apostolique arriva en vue de la rivière Rouge, avec son dévoué chef, l'évêque de Satala, au commencement de juillet 1868. Elle quitta Saint-Boniface pour l'Extrême-Ouest le 26 du même mois. Le 12 août suivant, elle arrivait au fort Carlton, sur la Saskatchewan, où plusieurs jours furent employés à faire traverser la rivière à ses membres et à ses nombreux bagages<sup>17</sup>. Par suite d'un accident regrettable, M<sup>gr</sup> Grandin y perdit plusieurs objets de valeur, entre autre un calice et un ciboire que lui avait donnés Pie IX.

Là, le prélat se sépara de ses compagnons, et, pendant que ceux-ci continuaient leur chemin du côté de l'ouest, il se dirigea vers l'Ile-à-la-Crosse, dans le but de consoler les pères et les sœurs de cette mission du désastre qui les avait frappés l'année précédente. Il les trouva logés, tant bien que mal, dans une baraque provisoire élevée sur le lieu du sinistre. Puis il se rendit à Saint-Albert, sa nouvelle résidence, qu'il atteignit le 25 octobre 1868.

16. Religieux capable, dont le frère Félix remplit les mêmes fonctions en Colombie Britannique.

17. Nous avons vu ce qu'était ce poste en 1859. Douze ans plus tard, sir WILLIAM BUTLER en parlait ainsi: "Dans le bas-fond qui touche à la rivière, s'élevait le fort Carlton. C'était un grand enclos carré, dont les murs avaient plus de vingt pieds de haut. Dans cette enceinte, se pressaient une douzaine ou plus de maisons" (*The Great Lone Land*, p. 228).



## CHAPITRE XI

A LA VEILLE DE LA TEMPÊTE

1868-69

Le changement de résidence de M<sup>gr</sup> Grandin et le titre qu'il venait de recevoir en France eurent une grande influence sur le sort qui devait échoir à deux importants postes de l'Ouest. Les missions du nord étaient, il est vrai, bien pauvres, et, par esprit de sacrifice, leurs titulaires se contentaient de bien peu. Encore fallait-il qu'ils vivent et se vêtissent. Ils devaient aussi pourvoir aux besoins du culte. Or tous les effets, provisions, etc., devaient s'acheter à la Rivière-Rouge, sinon plus loin, puis s'expédier aux différentes missions par la voie du portage la Loche. C'est dire que même les denrées de nécessité première comme, par exemple, la farine devaient, en beaucoup de cas, faire plus de huit cents lieues en charrette et en bateau pour arriver à destination; ce qui occasionnait, non seulement de très fortes dépenses, mais encore assez souvent d'assez lourdes pertes, par suite d'accidents et d'avaries dues à la négligence ou à toute autre cause<sup>1</sup>. D'autre part, la compagnie de la baie d'Hudson ne pouvait plus que difficilement se charger de ces transports.

M<sup>gr</sup> Taché proposa donc à son coadjuteur, maintenant

1. Le passage suivant d'une lettre du P. Ducot nous apprendra ce que pouvaient être ces avaries et les pertes financières qui en résultaient, pour une petite mission comme la sienne: "Je reçois une caisse contenant des débris incomplets d'un poêle venu de la Rivière-Rouge. Il est interchangeable en ce pays, et la mission de Sainte-Thérèse en est pour ses frais; soit 40 piastres jetées à la rivière. La mission n'en a que 200 d'allocation. Aimable surprise! En voici une autre: même époque, perte d'un envoi de tôle venu d'Angleterre, soit 22 piastres; total: 62 piastres perdues d'un coup sur 200 d'allocation" (*Missions des O. M. I.*, vol. XXIII, p. 416).

vicair des missions de la Saskatchewan, de céder à M<sup>gr</sup> Faraud le poste du lac la Biche, où, malgré sa latitude relativement élevée (presque 55°), l'on pouvait récolter et moudre assez de blé pour suffire à la modique consommation des missions du nord. Ce plan devait, au jugement de l'évêque de Saint-Boniface, diminuer considérablement les dépenses annuelles du vicariat de l'Athabaska-Mackenzie. Il ne put, cependant, être adopté de suite, à cause de l'opposition qu'y fit le conseil de M<sup>gr</sup> Grandin, dont la manière de voir ne différerait guère, du reste, de celle de ses familiers.

En second lieu, l'horizon politique de la Rivière-Rouge commençait à s'assombrir, et un orage semblait s'y préparer, ainsi que l'évêque de Satala put le constater à son passage à Saint-Boniface <sup>2</sup>. Cette situation inspira à l'humble prélat l'idée d'écarter, s'il était possible, la succession de M<sup>gr</sup> Taché, qui lui revenait de droit. Puisqu'il devait maintenant, en tant que vicair des missions oblates, résider à Saint-Albert, pourquoi Rome ne l'attacherait-elle pas à cette place par un lien en-

2. M<sup>gr</sup> Taché venait lui-même de signaler ce malaise par le passage suivant de son *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* : "Dans la colonie elle-même, il règne une certaine agitation et inquiétude au sujet de son avenir. Les uns, en très petit nombre, qui espèrent gagner par un changement quelconque, le demandent à grands cris; d'autres, considérant plus les systèmes que leur application, voudraient pouvoir tenter un changement, ne se doutant pas qu'on ne revient plus à l'état primitif d'où ils veulent s'écarter; le plus grand nombre, la majorité, redoute ce changement. Plusieurs ont bien raison: le pays pourra gagner à ces modifications, il acquerra sans doute bien des avantages qui lui manquent, mais la population actuelle y perdra certainement. Comme nous aimons plus le peuple que la terre qu'il occupe, que nous préférons le bonheur du premier à la splendeur de l'autre, nous en sommes à répéter ce que nous avons déjà dit: que nous redoutons beaucoup pour notre population quelques-uns des changements qu'on lui promet. On croira d'autant plus à la sincérité de cette conviction, que, personnellement, nous aurions bien des raisons de désirer ces changements" (*Op. cit.*, p. 54).

core plus étroit ? En devenant évêque de Saint-Albert, il serait délivré de la perspective, qui lui faisait si grand' peur, de devenir évêque de Saint-Boniface, et son humilité même le poussa dès lors à travailler dans ce sens.

Quant à M<sup>gr</sup> Taché lui-même, il sentait le besoin de prêtres séculiers pour les différents postes qu'il se proposait de fonder chez les métis, auxquels il lui coûtait de consacrer les religieux qui pouvaient être employés à des tâches plus ardues, c'est-à-dire chez les sauvages. Dans le but de s'en procurer, il envoya son ami, l'abbé Ritchot, passer l'hiver de 1867-68 dans le Bas-Canada. Malheureusement, quand celui-ci revint à Saint-Boniface, le 7 juillet 1868, il n'en amenait qu'un, l'abbé L.-R. Giroux, qui fut aussitôt nommé professeur au collège, d'où il avait en outre à visiter périodiquement Saint-Vital et Saint-Anne des Chênes. Chaque semaine le voyait à la première place, et une fois par mois les métis de la seconde pouvaient profiter de son ministère.

Moins partagées étaient les sollicitudes du P. Allard, qui desservait, depuis la fin de 1867, le petit centre suburbain de Saint-Charles, sur l'Assiniboine. Cette localité ayant été érigée en paroisse régulière en octobre 1868, le même religieux en devint le premier curé. Il devait y rester huit ans, à l'exception de quelques semaines passées, chaque été, chez les catholiques, Indiens pour la plupart, de Péguis, du fort Alexandre, lac Winnipeg, Portage-du-Rat, fort Frances et lac Seul.

Pondéré et réfléchi dans tout ce qu'il faisait, le P. Allard semblait avoir pour maxime: *festina lente* <sup>3</sup>, ce qui ne l'empêcha pas de faire le bien, pourvu qu'on lui donnât le temps de le faire à sa manière.

Pour en revenir à Sainte-Anne des Chênes, c'était alors l'époque de la ferveur et de la générosité au service de Dieu parmi ce peuple naturellement bon qu'étaient

3. "Hâte-toi lentement".

les métis qui en formaient presque exclusivement la population. L'on cite même le cas d'un nommé Louis Vandal, qui faisait à pied, lorsque le prêtre ne se rendait point chez lui, les trente milles qui séparent Sainte-Anne de Saint-Boniface, partant au petit jour et arrivant pour la grand'messe à la cathédrale<sup>4</sup>. On s'imagine facilement si de pareils chrétiens pouvaient négliger leurs devoirs religieux, lorsqu'ils étaient favorisés de la visite du prêtre.

Le jeune desservant de cette nouvelle mission, l'abbé Louis-Raymond Giroux, était un esprit droit, ennemi de la duplicité et innocent de ces roueries qui passent parfois pour des marques d'intelligence dans le monde. Il devait bientôt donner tout son cœur à son poste, et allait en faire à la longue une des meilleures paroisses du diocèse de Saint-Boniface. Né le 4 juillet 1841 à Sainte-Geneviève de Berthier, province de Québec, il fit ses études classiques et théologiques à Montréal, et M<sup>sr</sup> Grandin l'ordonna prêtre le 24 mai 1868. C'étaient donc les prémices de son ministère sacerdotal qu'il consacrait maintenant à Sainte-Anne et à Saint-Vital, tout en aidant au développement du collège de Saint-Boniface, dont il devait être nommé directeur en septembre 1869.

Quant à M. Kavanagh, son vicariat à Saint-François-Xavier ne devait pas être de longue durée. M. Thibault étant encore retourné dans l'est, le jeune prêtre prit sa place comme pasteur au commencement de 1869. L'année suivante, M. Giroux devenait définitivement curé de Sainte-Anne, et il est à remarquer que ces deux excellents prêtres fournirent dans leurs paroisses respectives une carrière de durée identique: exactement quarante ans, laps de temps respectable qu'on pourrait, à bon

4. On cite des cas analogues au crédit de certaines Françaises domiciliées dans le territoire de Sainte-Rose du Lac.



droit, regarder comme un signe incontestable de savoir-faire et de dévouement autant que de constance <sup>5</sup>.

Pendant que ces deux nouveaux prêtres s'élançaient dans l'arène, deux vétérans qui avaient blanchi au service des pénibles missions du nord, les PP. Tissot et Maisonneuve, venaient achever leur course apostolique à l'ombre du clocher de Saint-Boniface. Unis dès les premiers jours dans une communauté de travaux commencés en même temps et exécutés sur un semblable théâtre, ils étaient destinés à se reposer finalement côte à côte, après la chaleur d'une journée bien remplie. Bien plus, après avoir été constamment associés dans les labeurs d'une longue vie, ils ne devaient point se séparer même dans la mort <sup>6</sup>.

En attendant, M<sup>gr</sup> Taché confia les intérêts spirituels des sœurs grises au P. Tissot, dont il fit en outre son propre confident, puis son vicaire général. Quant au P. Maisonneuve, sa connaissance des choses du nord lui rendit facile le poste du procureur, ou pourvoyeur, des missions de Saint-Albert et de l'Athabaska-Mackenzie, fonctions qu'il eut dès lors à remplir, tout en résidant près de M<sup>gr</sup> Taché, dont il devint aussi l'homme d'affaires au local.

Ces retraites, accompagnées d'un repos relatif qui, comme nous venons de le voir, consistait surtout en un changement d'occupations, étaient toutefois très rares; de fait, à peu près inconnues chez les missionnaires du nord. La plupart vivaient, travaillaient, souffraient et mouraient au poste, ou dans la contrée qui avait vu les premiers élans de leur zèle. Et Dieu seul connaît toute l'étendue de la satisfaction qu'ils trouvaient dans l'ac-

5. L'âge et les infirmités, et non la mort, devaient briser le lien qui attachait M. Kavanagh à sa cure de Saint-François-Xavier.

6. Ils dorment aujourd'hui leur dernier sommeil ensemble, dans la crypte de la cathédrale de Saint-Boniface.

complissement du devoir, si ardu fût-il, que leur avait tracé l'obéissance.

Ainsi, pendant que M<sup>gr</sup> Taché rappelait près de lui deux vétérans de l'apostolat, que les souffrances et les privations avaient rendus impropres aux rudes labeurs des missions indiennes, le P. Séguin paissait avec délices son troupeau de Loucheux à Notre-Dame de Bonne-Espérance; les PP. Eynard et Laity rivalisaient de zèle à la Nativité, du lac Athabaska; le P. Grouard faisait périodiquement des excursions de son poste au fort des Liards, en quête d'âmes à sauver, et, à Saint-Joseph, sur le Grand lac des Esclaves, le P. Gascon en était encore à déplorer la perte du F. Hand qui, le 25 août 1869, s'était noyé en levant les filets de la mission.

En raison même de la nature de leurs occupations et de la topographie du pays <sup>7</sup>, pareils accidents paraissaient menacer constamment les missionnaires du nord. C'était comme une épée de Damoclès suspendue sur leurs têtes. En été, tous les déplacements un tant soit peu considérables s'y font par eau, et, comme le poisson y est le pain quotidien de tout le monde, voyageurs et pêcheurs vivent dans un danger continuél de se noyer. Aussi le funeste accident que nous venons de mentionner ne devait-il pas être le dernier à recouvrir leurs annales comme d'un crêpe de deuil.

Dans le cas de F. Hand, il y avait plus. Ce bon religieux semble avoir été prédisposé à une si triste fin, et cela par sa constitution même, ainsi que nous l'apprend une lettre qu'il écrivit à son supérieur général près d'un an avant le dénouement fatal de ses humbles travaux. Il disait alors:

“Un jour que je faisais la pêche avec un sauvage, je suis tout à coup tombé sans connaissance. Je suis resté

7. Où les lacs se trouvent par centaines, et un nombre infini de cours d'eau sillonnent le désert.

dans cet état plus d'une heure. Un autre jour, étant seul, j'allai examiner les filets que j'avais posés dans le lac à deux milles du rivage. En ce moment, il s'éleva un vent assez fort; j'aurais voulu revenir, mais tout à coup les forces me manquèrent; mes bras semblaient paralysés, et le vent continuait à m'entraîner au large. Cependant, au bout de quelque temps, je revins à moi, et je réussis, non sans de grandes difficultés, à regagner la terre, emportant dans ma pirogue une centaine de poissons"<sup>8</sup>.

Le F. Joseph-Patrice Hand n'avait passé que quatre ans dans les déserts du nord. Au témoignage d'un Écos-sais non catholique, qui l'avait vu à l'œuvre, "il avait un bon caractère pour un Irlandais, et paraissait être un frère zélé de son ordre"<sup>9</sup>. En d'autres termes, c'était un bon Oblat.

Mais les bons Oblats, c'est-à-dire les bons missionnaires, ne manquaient pas alors. Le dévouement à la cause des faibles et des petits, ainsi que l'accomplissement intégral de son devoir, au sein des plus grandes privations et malgré la plus abjecte pauvreté, s'étalaient aussi bien au grand jour des plaines méridionales que dans la retraite des forêts subarctiques, ou sur la nappe des mers intérieures qui en rompent la monotonie. "Depuis mon départ de Saint-Paul [des Cris], j'ai visité deux cent vingt loges de sauvages", écrivait le P. Lacombe en janvier 1869. "Ces malheureux rendent certainement des points, par leur patience, à nombre de chrétiens qui n'acceptent pas avec autant de soumission les épreuves que leur envoie le Seigneur".

Et ce n'était là qu'un avant-goût des "tribulations et des angoisses"<sup>10</sup> qui n'allaient pas tarder à fondre sur le troupeau du vétéran de l'Ouest et de ses frères en héroïsme.

8. Notice nécrologique, p. 2.

9. A l'auteur de cet ouvrage; Winnipeg, 2 mars 1917.

10. Ps. CXVIII, 188.

En attendant ces jours de deuil, le P. Lacombe contemplait avec un légitime orgueil les progrès de la belle mission dont il avait été le fondateur. Saint-Albert semblait alors entré dans une ère d'heureux développements, à laquelle on n'eût pas cru devoir assigner de limites. A la veille de devenir siège épiscopal, cette localité voyait des centaines de métis et d'Indiens suivre assidûment les offices de l'Église chaque dimanche et jour de fête. Au dehors, des champs assez spacieux et bien cultivés entouraient, comme d'une ceinture d'abondance, les quarante ou cinquante maisons qui se dressaient maintenant au pied du monticule qui servait de piédestal à l'église, au palais épiscopal, au couvent des sœurs grises et autres institutions sous la haute direction de M<sup>gr</sup> Grandin.

Il n'est pourtant que juste d'ajouter qu'aucune de ces bâtisses n'était de proportions monumentales. Mais on était si habitué à la pauvreté dans ces parages qu'on s'apercevait à peine de ce qui manquait sous ce rapport. L'évêque semblait seul souffrir du peu de prétentions architecturales, par exemple, de sa soi-disant cathédrale <sup>11</sup>. Les voûtes en étaient si modestes qu'il ne pouvait guère y officier avec sa mitre, dont le sommet les caressait trop souvent.

Quant au palais épiscopal, ce n'était qu'une grande cabane en bois. Et pourtant, nous le répétons, il fallait un étranger à la place, ou un nouveau venu parmi les missionnaires, pour remarquer l'exiguïté de ses proportions. L'un de ces derniers en écrivait ainsi à sa famille :

"Nous sommes huit à l'habiter, et nous sommes les uns sur les autres. Nous sommes sept dans une même chambre, qui sert en même temps de parloir, de secrétariat, d'atelier de menuiserie, de couture, etc. Une

11. Depuis remplacée par un édifice en bois, qui a lui-même cédé sa place au commencement de cathédrale dû à l'initiative du successeur de M<sup>gr</sup> Grandin.



peau de bête étendue par terre, avec une ou deux couvertures de laine, voilà notre lit. Les matelas et les draps sont un luxe inconnu. Nous ne mangeons de pain qu'aux jours de fête, et en petite quantité. En revanche, nous avons du *pémikan*, espèce de viande grasse, pressée dans un sac de cuir depuis dix ou douze mois. On la coupe en morceaux avec une hache. C'est presque aussi bon qu'une chandelle. Nous avons encore une viande séchée au soleil. C'est dur comme du cuir; avec de bonnes dents, on vient à bout de la déchirer. Notre boisson est du thé sans sucre''<sup>12</sup>.

Que le lecteur veuille bien ne pas oublier que cet ordinaire était, non pas celui d'une lointaine mission du nord, mais de la jeune capitale religieuse de l'Extrême-Ouest, où siégeait un évêque. Les conditions, même au point de vue social, n'étaient pas moins rudimentaires au centre même du catholicisme dans ces vastes régions. En 1869, Saint-Boniface était encore à peine un village, et, n'eussent été ses institutions d'éducation et de bienfaisance ainsi que l'éminente personnalité qui en faisait sa résidence habituelle, on ne se serait jamais avisé de croire qu'il y avait là le plus ancien groupement de la race blanche dans l'Ouest<sup>13</sup>.

Cette place ne consistait alors que dans la cathédrale, humble édifice en pierre qu'on trouverait aujourd'hui démodé même dans une campagne. Puis, il y avait l'évêché, également en pierre et de dimensions convenables pour l'époque, bien que sans prétention aucune. Non loin de là, s'élevait le collège, dont les proportions n'avaient rien d'imposant. En suivant la rivière dans

12. Cf. *Vie de M. Grandin*, par le P. JONQUET, O. M. I., pp. 214-15.

13. Avec celui des pionniers écossais, qui s'échelonnaient dans la direction du nord, de l'autre côté de la Rouge, ne formant pas plus de village que les Canadiens et les métis français de la rive orientale de la même rivière.

la direction du sud, se voyait la maison vicariale des sœurs, le plus remarquable des édifices locaux, avec le pensionnat, situé à côté et alors de construction toute récente.

Au nord, il y avait, non loin du pont de ce que nous appelons aujourd'hui l'avenue Provencher (alors la limite d'un champ cultivé), l'habitation d'un métis, plus une maison de pension tenue par un Canadien. Quand on aura ajouté à ce qui précède deux maisons privées sur le terrain de l'hôpital actuel, plus deux ou trois autres un peu plus loin, on aura à peu près tout ce qui, en 1869, constituait Saint-Boniface.

En proportion de son importance présente—presque 200,000 âmes<sup>14</sup>—ce qui commençait déjà à s'appeler Winnipeg, juste de l'autre côté de la rivière, était encore plus modeste. A part le fort Garry, qui avait réellement l'air d'une place forte, avec ses épaisses murailles de pierre, ses bastions percés de meurtrières, ses portes crénelées et les nombreux bâtiments qui s'abritaient dans son enceinte; en plus, aussi, d'une succursale pour fins de commerce que la compagnie de la baie d'Hudson entretenait dans le village en formation, celui-ci ne comptait alors pas plus de vingt-cinq maisons. Même beaucoup de ces bâtisses étaient des magasins, avec un hôtel et au moins une auberge, sans compter le bureau de poste, une boucherie tenue par un Canadien-français nommé Henri Couture, une salle publique où l'on dansait plus qu'on ne priait, et un tout petit temple protestant, où l'on dénonçait naturellement les iniquités de "Rome".

Le tout était plus ou moins éparpillé le long de ce que nous appellerions aujourd'hui trois rues, voies de

14. Pour être précis, exactement 178.364, d'après le recensement de 1821. Dix ans plus tôt, cette population comptait 135.407 âmes.

communication alors connues comme le "grand chemin" (*Main street*), le chemin du Portage (*Portage avenue*), et le chemin du bureau de poste (*Bannatyne avenue east*). Ces différentes bâtisses, dont les plus importantes étaient le bureau de poste, juste en face du point de jonction du chemin du Portage avec le grand chemin, et l'hôtel Emmerling, un peu au nord, et du côté opposé au débouché du chemin du bureau de poste dans la grand'rue, donnaient le couvert à une population hétéroclite d'une centaine d'âmes.

Une autre construction, beaucoup moins prétentieuse, qui avait déjà momentanément servi de temple à un missionnaire méthodiste du nom de Young<sup>15</sup>, nous offre aujourd'hui un intérêt d'un caractère plus particulier. C'était la demeure d'un William Drever, une humble maisonnette qui se cachait, pour ainsi dire, presque sur les bords de la rivière et loin du bruit des rues embryonnaires que nous avons mentionnées. Elle se trouvait là où l'on a depuis ouvert la rue Notre-Dame est.

Depuis son élévation à l'épiscopat, M<sup>gr</sup> Taché, marchant sur les traces de son prédécesseur, s'était montré un grand promoteur de l'éducation. Des écoles florissaient depuis longtemps sur la rive orientale de la rivière Rouge et le long de l'Assiniboine; mais il n'y en avait encore aucune pour les quelques catholiques qui habitaient les abords du fort Garry. En 1869, ce prélat combla ce vide en envoyant les sœurs Sainte-Thérèse et McDougall faire la classe aux enfants de ce qu'on appelait déjà Winnipeg, et cela bien malgré l'opposition du propriétaire du local où elles opéraient, qui ignorait d'abord la qualité des personnes qui devaient s'en servir. Deux chambres avaient été louées dans l'habitation du

15. Caractère qui a laissé son nom à l'un des édifices religieux de Winnipeg.

dit M. Drever, où les premières classes s'ouvrirent le 1<sup>er</sup> mai de cette année.

Pour couper court aux difficultés que suscitait ce protestant, M<sup>gr</sup> Taché se rendit bientôt après acquéreur de l'immeuble, et y célébra pour la première fois la sainte messe le 15 juin 1869<sup>16</sup>. En même temps, le R. P. Joseph McCarthy, O. M. I., jeune prêtre qui avait été ordonné à Saint-Boniface le 24 janvier de la même année, fut nommé desservant des quelques catholiques du fort Garry et de ses environs<sup>17</sup>, tout en continuant à résider avec son évêque.

Tels furent les humbles commencements de la paroisse aujourd'hui si florissante de Sainte-Marie et du pensionnat du même nom. L'une et l'autre de ces institutions furent, dès le début, placées sous la protection de la Mère de Dieu, pendant que les sœurs Allard et O'Brien s'ajoutaient au nombre des fondatrices de la seconde.

Pris l'un dans l'autre, les deux centres que nous avons décrits, Saint-Boniface le français et Winnipeg l'anglais, étaient donc encore bien peu de chose alors, à peine le noyau de villages respectables. Ni l'un ni l'autre ne pouvait, apparemment, justifier d'éléments civils capables de produire la moindre impression en dehors de leurs cercles très restreints. C'est pourtant là qu'on devait bientôt voir se dérouler un drame qui allait non seulement mettre tout le Canada en émoi, mais encore tenir en éveil les plus grands hommes d'État de l'empire britannique.

Nous avons fait entrevoir de grandes tribulations pour l'Extrême-Ouest. Ces tribulations devaient venir di-

16. C'était la première qui fut probablement dite dans les limites de Winnipeg.

17. "Paroisse naissante qui comptait alors à peine cinquante catholiques", devait écrire plus tard M<sup>gr</sup> Taché aux directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi (1888).



rectement de Dieu, maître de la vie et de la mort, qui châtie quand il veut et de la manière qu'il lui plaît, bien que, dans les sociétés primitives, il se serve souvent d'épidémies comme d'instruments de son courroux. Quant à la colonie de la Rivière-Rouge, elle était, avec le pays tout entier, à la veille d'un bouleversement radical, dont l'homme allait se montrer l'agent immédiat et qui ne devait être autre chose que l'*angustia parturientis*, l'angoisse de l'enfantement, dont parlent les Livres saints <sup>18</sup>. Un nouveau pays, une population différente, des institutions jusqu'alors inconnues, des progrès incontestables à côté de désavantages tout aussi évidents pour les catholiques, surtout ceux de la langue française, tout cela allait sortir de ce laborieux travail, qu'un peu de prévoyance, une prudence tout ordinaire auraient pu faciliter. Les horizons allaient considérablement s'élargir et de réels avantages matériels s'introduire dans la vallée de la Rouge; pourquoi fallait-il qu'au point de vue religieux nos coreligionnaires dussent plus souffrir de ces innovations que s'en féliciter <sup>19</sup>?

Avant d'entrer dans les détails des circonstances qui devaient amener cette transformation, rappelons par manière de récapitulation que, dans l'été de 1869, l'Église était représentée entre le lac Supérieur et les montagnes Rocheuses, d'un côté, et la frontière américaine et le pôle nord, de l'autre par quatre évêques, NN. SS. Taché, Grandin, Faraud et Clut, tous Oblats; autant de prêtres séculiers, MM. Ritchot, Dugas, Kavanagh et Giroux, et pas moins de trente-deux missionnaires oblates, aidés d'une trentaine de frères convers, presque tous stationnés chez les sauvages. Elle comptait en outre sept établissements de sœurs grises, qui faisaient

18. *Is.*, XXI, 3.

19. Ne fût-ce qu'en ce qui était de leurs droits scolaires.

la classe, élevaient des orphelins et soignaient des vieillards et des infirmes.

Le plus âgé des prélats susmentionnés, M<sup>gr</sup> Taché, avait quitté le Canada le 16 octobre 1869, en compagnie du plus jeune, M<sup>gr</sup> Clut. L'un et l'autre se rendaient au concile œcuménique du Vatican, convoqué pour le 8 décembre suivant, et le premier avait confié au P. Lestanc le soin de diriger son diocèse pendant son absence. Il nous reste à voir si ce prêtre se montra à la hauteur de sa position, et quelle fut la nature des difficultés avec lesquelles il eut à se mesurer.

## LIVRE V

### TROUBLES A LA RIVIÈRE-ROUGE

---

#### CHAPITRE I

##### CAUSES DU SOULÈVEMENT DE LA RIVIÈRE-ROUGE

1860-69

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'historien de l'Église catholique dans l'Ouest canadien voit poindre à son horizon la fin de 1869. Chacun connaît la remarque, qui a acquis la force d'un aphorisme, d'après laquelle l'histoire est trop souvent une conspiration contre la vérité. Nous doutons qu'il y ait jamais eu, dans tout le passé de l'homme civilisé en Amérique, une période à laquelle cet adage puisse s'appliquer avec autant d'à propos qu'aux récits qu'on a jusqu'ici publiés des événements qui signalèrent cette époque troublée à la Rivière-Rouge. C'est ce qui explique pourquoi, si nous voulons les relater avec les couleurs qui leur conviennent, il nous faut aller à l'encontre des fables et des inventions, des suppositions dénuées de fondement et des accusations nées de préjugés de race et de religion, que presque tous les ouvrages anglais ont jusqu'ici données comme l'expression de la vérité.

Tout en persévérant dans notre rôle d'historien sans parti pris, nous courons le risque d'être accusé de partialité, simplement parce que notre connaissance des faits réels, de leurs causes et de leurs effets, nous force à éviter les calomnies, insinuations gratuites et assertions erronées dont on a jusqu'à nos jours régalié les lec-

teurs de langue anglaise<sup>1</sup>. Il serait plus agréable de regarder comme étrangers à notre sujet, et de nous borner à mentionner en quelques mots, les troubles qui agitérent le petit monde de la Rivière-Rouge en 1869-70, et faillirent avoir les plus graves conséquences pour le Canada et même pour l'empire britannique. Mais si nous ne voulons perdre notre droit à être considéré comme un auteur honnête et un historien véridique, nous ne pouvons cacher le fait que des catholiques furent l'âme de ce mouvement, et nous admettrons même sans la moindre difficulté qu'en cela ils eurent la sympathie de leur clergé.

Il nous faut donc esquisser aussi brièvement que possible, tout en donnant assez de détails pour être facilement compris, les phases principales de ce mouvement, dans lequel les préjugés et le manque de logique ont voulu voir une rébellion. Nous regrettons seulement que le cadre de notre ouvrage, histoire religieuse plutôt que profane, nous dicte une réserve qui ne peut manquer de militer contre l'intelligence complète des événements que nous allons raconter, en même temps qu'il nous empêchera d'exposer dans tous leurs détails les preuves et données corroboratives que nous avons à notre disposition<sup>2</sup>.

Et pour que personne ne nous suspecte de partialité, nous nous ferons un devoir de ne citer à l'appui de nos dires, dans ce chapitre et les suivants, que des sources protestantes et des rapports officiels.

A l'époque que nous avons atteinte dans notre récit, la population de la Rivière-Rouge se composait de 11,500

1. Qu'il soit bien compris une fois pour toutes que, ayant fait de cette question une étude approfondie, nous sommes en mesure de prouver le moindre de nos avancés.

2. Il peut se faire que nous écrivions plus tard l'histoire complète de l'insurrection de la Rivière-Rouge.—Note de la première édition.



habitants, répartis en deux sections bien distinctes : les Français, ou catholiques, et les Anglais, protestants pour la plupart. Les premiers étaient en nombre légèrement supérieur. Pourtant, comme l'immense majorité était de sang mêlé, et comme les métis français et anglais étaient conscients de leur étroite parenté du côté de leurs mères, non moins que de leur égalité au point de vue social, une parfaite harmonie régnait entre ces deux sections. Anglais et Français s'étaient ralliés au régime vraiment paternel, et maintenant tout à fait représentatif, de la compagnie de la baie d'Hudson, représenté par le conseil d'Assiniboia, d'autant plus que, depuis 1849, cette compagnie avait en pratique abandonné ses prétentions au monopole commercial.

Le gouvernement qui avait de si étroites relations avec elle, péchait certainement plus par excès d'indulgence que par trop de sévérité. L'un de ses torts fut même de ne pas toujours veiller au respect de ses propres lois<sup>3</sup>. C'était un fait connu de tous que l'ordre qui régnait dans la colonie était dû beaucoup plus au sentiment individuel des convenances et de la justice, ainsi qu'aux dispositions pacifiques des habitants, qu'à la peur inspirée par les gouvernants.

Malheureusement des esprits inquiets, novateurs à outrance qui venaient de l'Ontario et se trouvaient mal à l'aise dans l'atmosphère plutôt catholique et française qui caractérisait le pays, s'étaient, depuis 1860, efforcés de semer la discorde et le mécontentement parmi les paisibles citoyens de la petite colonie. Ils avaient, comme nous l'avons vu, fondé un journal, le *Nor'wester*, dont la mission principale semble avoir été de poursuivre la compagnie de la baie d'Hudson d'insultes aussi cons-

3. Témoins ces évasions de prison qui étaient restées impunies, et dont se rendirent surtout coupables ceux-là mêmes qui ne se lasaient point de déblatérer contre sa prétendue autocratie.

tantes que gratuites, et de représenter les colons d'Assiniboia comme gémissant sous son joug. Le chef des mécontents, qui étaient presque tous étrangers au pays qu'ils décriaient, était un D<sup>r</sup> John-Christian Schultz <sup>4</sup>, jeune médecin qui eut quelque temps la propriété du journal local, et s'efforça de créer dans l'Ontario un mouvement d'émigration à la Rivière-Rouge, avec l'intention non cachée de renverser les institutions du pays et les conditions sociales qui s'y faisaient remarquer.

D'après Beckles Willson, cet individu était un caractère "turbulent (*obstreperous*), un Titan en ce qui était de la taille aussi bien que de l'énergie" <sup>5</sup>, dont l'hon. Joseph Howe, l'un des ministres fédéraux les plus en vue, qui revenait d'une visite d'inspection à la Rivière-Rouge, évita soigneusement la compagnie <sup>6</sup>. Cet homme d'État s'étonnait, en effet, que Schultz fût toléré dans la colonie <sup>7</sup>, vu qu'il jouissait "d'une réputation privée très indifférente", comme Howe l'écrivait <sup>8</sup>, ayant recours à un euphémisme des plus suggestifs, et parce qu'il était un intrigant "qui avait assumé une position absurde comme le représentant et l'agent confidentiel du gouvernement canadien" <sup>9</sup>.

Ce Schultz avait si peu de respect pour la loi et l'ordre que, dans une circonstance, il avait défié publiquement les autorités de la colonie, et s'était fait délivrer par la populace de la prison où il avait été relégué pour cause (1866). En 1867, il était parvenu à faire venir dans

4. Canadien-anglais de descendance scandinave, né en 1840, à Amherstburg, Ontario. Était médecin depuis 1860, et, une fois rendu à la Rivière-Rouge, avait joint la carrière du journaliste à la profession de la médecine.

5. *Life of Lord Strathcona*, p. 161.

6. *Ibid.*, pp. 161, 166, 176.

7. *Ibid.*, p. 172.

8. De St-Paul, à M. W. Medougall, 31 oct. 1869.

9. *Ubi supra*, p. 176.

l'Ouest une vingtaine d'Ontariens, ce qui ne fit qu'augmenter son audace.

Pendant ce temps, la nouvelle confédération du Canada jetait des regards de convoitise sur l'Assiniboia et le Nord-Ouest tout entier<sup>10</sup>. Car il est nécessaire de ne pas perdre de vue ce fait très important: l'Assiniboia (Manitoba d'aujourd'hui) était alors, au point de vue politique, un pays complètement distinct du Canada<sup>11</sup>. L'un et l'autre était sur un pied d'égalité: deux dépendances autonomes du gouvernement impérial de Londres. Comme le Canada voulait étendre ses frontières du côté de l'ouest, il se mit en relations avec la compagnie de la baie d'Hudson, dans le but d'acquérir les droits qu'elle basait sur sa charte, et cela sans se préoccuper le moins du monde de ce que les habitants de ce pays penseraient du marché. Il fut convenu que l'Assiniboia et les vastes régions à l'ouest et au nord seraient annexés au Canada, en retour de la somme de £300,000 sterling, que la Confédération verserait à la Compagnie le jour du transfert projeté, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> décembre 1869.

Étant donné l'arrogance de la poignée d'aventuriers qui se représentaient comme les avant-coureurs et les amis intimes des Canadiens qui devaient gouverner cette partie de leur "Puissance", ou État, la population, de langue anglaise aussi bien que française, trouva qu'il était on ne peut plus surprenant qu'on ne l'eût point

10. Nous avons vu que, dix ans avant la formation de cette confédération, les Canadiens de l'est pensaient aux plaines de l'ouest, qu'ils considéraient comme un champ de colonisation sur lequel ils pourraient déverser le trop plein de leur propre population.

11. Ne pas oublier, non plus, que Rivière-Rouge, Assiniboia et Manitoba sont des termes qui représentent le même pays. Le premier était plus usité par les gens de langue française; le second était l'expression consacrée dans les cercles officiels, c'est-à-dire anglais, et le troisième est le nom du même territoire (avec, pourtant, des limites moins restreintes) sous la Confédération.

consultée sur la question de savoir s'il était opportun de la livrer, pieds et poings liés, à une autorité dont les agents s'étaient jusque-là montrés ses pires ennemis<sup>12</sup>. Dans l'été de 1868, des articles qui parurent dans un journal de Montréal avertirent les gens de l'est de l'erreur qui se préparait. On ne tint aucun compte de ces avertissements. M<sup>sr</sup> Taché représenta lui-même de vive voix à sir Georges Cartier, l'un des principaux membres du cabinet d'Ottawa, que la prudence la plus élémentaire demandait qu'un homme d'expérience fût envoyé à la Rivière-Rouge, pour y étudier la question. Mais l'on dit au prélat qu'il n'entendait rien à la politique.

Celui-ci n'insista point, car son esprit était alors occupé de tout autres problèmes. En conséquence d'une invasion de sauterelles qui s'étaient abattues sur les champs, les colons de la vallée où il résidait avaient vu toute verdure disparaître. En juillet 1868, il n'y avait plus une once de provisions à vendre dans toute la colonie. Dans cette extrémité, les États-Unis vinrent au secours du peuple par des offrandes personnelles, qui se montèrent au chiffre de £900. L'Ontario promit davantage, mais fit moins, tandis que, à elle seule, la compagnie de la baie d'Hudson donna plus que les deux ensemble, allouant plus de 6,000 livres aux affamés. D'un autre côté, le conseil d'Assiniboia vota la somme de £250 rien que pour les catholiques dans la détresse, et une quête spéciale faite dans les églises du diocèse de Québec réalisa 3,200 livres, qui furent envoyées à l'évêque de Saint-Boniface. Divers montants, dus à la générosité de l'évêque de Montréal et d'autres prélats, vinrent en outre s'ajouter à ces deux sommes.

Grande fut la consolation de M<sup>sr</sup> Taché à la récep-

12. Les autorités d'Ottawa avaient représenté ce pays comme peuplé simplement de quelques tribus sauvages, parmi lesquelles vivaient des traiteurs et des "trappeurs", ou coureurs de bois.



tion de ces aumônes. Il remercia les bienfaiteurs de son peuple par une lettre datée du 16 janvier 1869, et, nouveau Joseph, il s'employa le mieux qu'il put à distribuer équitablement ces secours, qui étaient au moins partiellement dus à son intervention.

Quant au gouvernement fédéral du Canada, il prit occasion de la misère des Assiniboïens pour introduire ses agents dans leur pays. Dans l'automne de 1868, il envoya MM. John-A. Snow et Charles Mair<sup>13</sup> y tracer un chemin de voitures entre le lac des Bois et la pointe aux Chênes. Le gouverneur de l'Assiniboia, M. William McTavish, protesta immédiatement contre cette intrusion d'un pouvoir étranger dans son territoire<sup>14</sup>; mais le Canada, qui savait pourtant parfaitement bien qu'il ne pouvait se prévaloir d'aucun droit sur cette colonie, ne fit point de cas de ces représentations. Ses agents continuèrent leur travail, et payèrent en denrées évaluées à un taux exorbitant l'ouvrage de leurs employés.

Cette dernière circonstance mécontenta la population: mais ce ne fut rien en comparaison de ce qui devait suivre. Plusieurs des Canadiens<sup>15</sup>, après avoir enivré

13. Ce dernier était un écrivain de mérite, poète à ses heures, qui, après avoir reçu l'hospitalité d'un grand nombre de familles, crut bon de tourner en ridicule dans la presse ceux qui l'avaient hébergé" (BEGG, *The Creation of Manitoba*, p. 17). Quant à M. Snow, il "fut mis à une amende de dix livres sterling, pour avoir donné des boissons enivrantes aux sauvages" (*Ibid.*, *ibid.*).

14. BEGG, *op. cit.*, p. 18. Les autorités de Londres finirent par y consentir.

15. Anglais. On appelait alors localement *Canadians* les étrangers de langue anglaise qui venaient de l'est et préconisaient l'union de l'Assiniboia au Canada. Ne pas oublier que les cinq chapitres de cette partie ont été originairement écrits pour des lecteurs de langue anglaise, aux yeux desquels Canadien veut dire Canadien-anglais, par opposition aux Canadiens et aux métis français, que ces mêmes lecteurs connaissent comme *the French*, les Français. La moindre des circonstances relatées dans ce chapitre et les suivants a été jugée nécessaire, pour détruire chez les Anglais le ridicule échafaudage de

les Indiens, leur firent signer des papiers par lesquels ceux-ci leur cédaient, à la pointe aux Chênes et aux alentours, de précieuses étendues de terre déjà occupées par des métis français, et auxquelles ces Indiens n'avaient aucun droit. Le D<sup>r</sup> Georges Bryce lui-même ne peut s'empêcher d'admettre, dans un ouvrage qui se fait surtout remarquer par ses tendances anti-catholiques, que "l'esprit évidemment égoïste et plein de cupidité manifesté par cette expédition qui, envoyée pour tracer et construire le chemin Dawson<sup>16</sup>, ne s'en détournait pas moins pour s'arroger des droits sur les terres inoccupées, semer le doute et la défiance dans l'esprit d'un peuple jusqu'alors isolé du monde, était on ne peut plus dangereux et contraire au patriotisme. En outre, on ne saurait nier que la conduite de quelques-uns des principaux meneurs, qui avaient abusé des colonnes du *Nor'wester*, n'ait tendu à maintenir les colons dans un état de turbulence et de désaffection"<sup>17</sup>.

Les auteurs contemporains, et des protestants sous serment, sont unanimes à proclamer que les étrangers ne limitèrent point leurs convoitises à des "terres inoccupées"<sup>18</sup>. De plus, les nouveaux venus ne se lasaient point de répéter aux légitimes propriétaires du sol qu'ils allaient être évincés de leurs fermes, par suite des négociations qui se conduisaient à Londres. "C'est un fait bien connu que l'homme qui se donnait pour le chef du parti déclarait ouvertement que les métis de la Rivière-Rouge devaient s'effacer devant les Canadiens

contre-vérités qui passaient chez eux pour de l'histoire authentique, avant la publication de notre *History of the Catholic Church in Western Canada*.

16. Ainsi appelé parce qu'il fut fait d'après les données de l'arpenteur J.-S. Dawson, déjà connu de nos lecteurs.

17. *History of the Hudson's Bay Company*, pp. 458-59.

18. Voir, par exemple, BEGG, *Creation of Manitoba*, p. 21 ; Andrew-G.-B. Bannatyne, dans *Report of the Select Committee*, p. 129 (Ottawa, 1874) ; John-H. McTavish, *ibid.*, p. 1.

[anglais], et que le pays ne réussirait jamais tant qu'on ne les aurait pas complètement remplacés" <sup>19</sup>. Les métis qui, du côté de leurs mères, avaient les meilleurs titres au pays qu'on eût pu désirer et qui y étaient passionnément attachés, devaient être dépossédés et pourraient s'estimer heureux si les Ontariens qui approchaient daignaient les garder en qualité de charretiers.

Il n'y a donc rien d'étonnant que le secrétaire du conseil d'Assiniboia ait déclaré plus tard, sous serment, qu'on "croyait ou appréhendait généralement parmi le peuple, mais surtout parmi les métis français, que les nouveaux venus allaient s'approprier ou monopoliser toute la contrée" <sup>20</sup>. Et le même personnage officiel ajoute: "Je partageais moi-même cette appréhension". De son côté, l'un des principaux officiers du fort Garry affirmait, aussi sous serment: "Les Anglais eux-mêmes sentaient que ces arpentages étaient irréguliers", parce qu'ils se faisaient sur des terres qui n'appartenaient point au gouvernement par les ordres duquel ils s'exécutaient, et aussi parce qu'ils affectaient des propriétés privées <sup>21</sup>.

Pendant que l'esprit public était ainsi troublé, on apprit que, bien que le Canada n'eût encore aucune juridiction sur l'Assiniboia, il avait déjà nommé pour la gouverner l'hon. William McDougall, ministre fédéral des Travaux publics. Or on connaissait ce politicien pour nourrir des sentiments peu favorables aux Cana-

19. BEGG, *op. cit.*, p. 21.

20. *Report of the Select Committee*, p. 115. "Une orgie d'accaparement du sol commença alors... On traçait avec la charrue un sillon autour d'une pièce de terre, puis on enfonceait de distance en distance des piquets avec le nom du prétendant. Des centaines d'acres furent ainsi réservées sur l'emplacement du moderne Winnipeg. W. Schultz, chef du parti canadien, ne se montra aucunement arriéré dans son zèle et sa faculté d'acquiescer" (B. WILLSON, *Life of Lord Strathcona and Mount Royal*, pp. 165-66).

21. John-H. McTavish, *ibid.*, p. 1.

diens-français, et l'on savait qu'il "avait de fréquentes communications avec le soi-disant parti canadien" <sup>22</sup>. L'identité de ses vues avec celles des "arrogants interprètes de la politique canadienne à la Rivière-Rouge" <sup>23</sup>, fut bientôt confirmée par la nomination du colonel John-Stoughton Dennis, qui "arriva avec une troupe d'arpenteurs, pour diviser et subdiviser le pays en sections selon son bon plaisir" <sup>24</sup>.

Tous ces étrangers devinrent alors victimes d'une fièvre de spéculation immobilière. Ils se réservèrent, au moyen de jalons d'arpentage, pour eux-mêmes et leurs amis d'Ontario, ce qui leur plut des meilleures terres, et leur chef s'en appropriâ d'assez grandes quantités "pour le rendre l'un des plus grands propriétaires d'immeubles de la Puissance" <sup>25</sup>, si on lui avait permis d'en prendre possession. Enfin les choses en vinrent au point que la propriété personnelle ne parut plus jouir d'aucune sécurité <sup>26</sup>.

Nous pourrions maintenant demander à tout lecteur de bonne foi: Le droit de propriété n'est-il pas l'un des privilèges les plus sacrés de l'homme libre? Poser la question c'est la résoudre. Ce droit est si inaliénable que même un gouvernement légitime est tenu de le reconnaître. En sorte que le peuple de la Rivière-Rouge aurait été autorisé à empêcher par la force l'expropriation de ses terres même par son propre gouvernement. Lorsque pareille expropriation est le fait d'un gouvernement étranger, qui n'a pas la moindre juridiction sur lui, le droit de résistance est doublement clair.

Les métis catholiques, avec beaucoup de leurs compa-

22. Begg, *op. cit.*, p. 22.

23. *Ibid.*, p. 23.

24. *Ibid.*, p. 24.

25. *Ibid.*, p. 25.

26. *Ibid.*, p. 26.





LOUIS RIEL



tristes protestants, en étaient convaincus. L'un de leurs guides spirituels, l'abbé Ritchot, curé de Saint-Norbert, n'était pas d'une opinion différente, d'autant plus que, parmi les menaces des émissaires d'Ontario en Assiniboia, quelques-unes visaient évidemment à la destruction de ces droits confessionnels dont les catholiques jouissaient depuis si longtemps.

Heureusement pour la cause des colons, anglais aussi bien que français <sup>27</sup>, il y avait alors à Saint-Vital un homme qui, en dépit de sa jeunesse et des défauts qui en découlaient, devait se montrer capable de se mesurer avec ces difficultés. C'était Louis Riel, fils aîné du tri-

*Vote très humble et respectueux*  
*Louis Riel*

Autographe de L. Riel.

bun de 1849. Né à Saint-Boniface le 2 octobre 1844, du métis <sup>28</sup> Louis-J. Riel et de Julie Lagimodière, fille de ce Canadien-français et de la première femme de même race que nous avons vus s'établir (en 1807) dans ce qui était alors la sauvagerie de l'Ouest canadien <sup>29</sup>, il avait été, en 1858, envoyé dans l'est par M<sup>gr</sup> Taché, qui le croyait peut-être appelé à l'état ecclésiastique, et avait fait ses études classiques au collège de Montréal <sup>30</sup>.

27. Les métis anglais étaient moins affectés par cette question, parce que ni leur langue ni leur religion n'était en jeu.

28. Lord Wolseley, qui prétend connaître à fond les hommes et les choses de ce pays, nous assure que Louis Riel "était issu de parents canadiens-français", et qu'il "n'avait pas une goutte de sang indien dans les veines" (*The Red River Expedition*, p. 213, dans *Blackwood Magazine*, vol. I).

29. Marie-Anne Gaboury, née le 6 nov. 1782, à Maskinongé, P. Q. Elle mourut dans les environs de Saint-Boniface, à l'âge de 96 ans.

30. Aux frais de M<sup>me</sup> Joseph Masson, de Terrebonne, épouse de l'auteur de la compilation si importante qui a pour titre *Les Bourgeois*

Il avait commencé sa philosophie lorsque la mort de son père, arrivée le 21 janvier 1864, non moins que son manque de vocation, lui firent reprendre le chemin de la Rivière-Rouge. Après un séjour à Saint-Paul, Minnesota, il avait été témoin des outrages et des menaces auxquels nous avons fait allusion, et, bien qu'il n'eût encore que vingt-cinq ans, le cours des événements l'avait graduellement appelé à la tête du mouvement de protestation contre les empiètements d'Ottawa.

*de la compagnie du Nord-Ouest.* Le biographe de lord Stratheona, BECKLES WILLSON, qualifie Riel de "jeune homme partiellement éduqué" (*Life of Lord Stratheona and Mount Royal*, p. 161). Nous sommes pourtant bien tenté de croire que, sous certains rapports, ce jeune homme était plus instruit que son critique. Riel, en effet, parlait et écrivait correctement le français et l'anglais, mérite qu'on ne saurait légitimement mettre au compte de Beckles Willson, du moins en ce qui est de la première langue. Il savait aussi le latin, ce dont il est permis de douter relativement à un homme qui, comme l'auteur en question, va jusqu'à étaler dans son livre un barbarisme de la taille de celui qu'il commet lorsqu'il écrit sans broncher *corpus non grata* (*Ibid.*, p. 186). Le héros de WILLSON, lord Stratheona ou Donald-A. Smith lui-même, est bien plus juste en écrivant: "Riel peut avoir ses fautes et ses faiblesses, mais il est décidément un homme en dehors du commun. D'abord son extérieur est frappant: il a le teint basané, avec une grosse tête et un œil perçant... Il paraît assez instruit, et, somme toute, me fait l'impression d'un homme remarquable, mais mal équilibré" (*Ibid.*, p. 165). A cette appréciation, y compris sa restriction finale, l'historien impartial ne peut que souscrire sans réserve.



## CHAPITRE II

### LÉGITIMITÉ DU SOULÈVEMENT

1869

Avant d'entreprendre un résumé des mesures qui furent prises pour résister aux agissements des Canadiens-anglais et forcer le gouvernement fédéral à reconnaître les droits des Assiniboïens, il nous faut examiner une question que soulèvent à chaque instant l'ignorance et les préjugés. L'insurrection de la Rivière-Rouge a communément été appelée une rébellion par les auteurs anglais. Cette accusation n'a pas l'ombre de bon sens. Elle est aussi injuste que ridicule pour quiconque est un tant soit peu familier avec l'histoire de l'Ouest et n'a pas abdiqué tout droit à la faculté de raisonner.

Il n'y eut jamais de rébellion à la Rivière-Rouge <sup>1</sup>. En effet, contre qui se soulevèrent les métis et les blancs qui s'y trouvaient en 1869? Contre le gouvernement d'Ottawa, représenté par ses agents, Schultz et Bown, Dennis et McDougall. Or quel droit avait alors ce gouvernement à la colonie de l'Assiniboïa? Absolument aucun avant le 15 juillet 1870, alors que, en vertu d'un transfert régulier par les autorités impériales, après que celles d'Ottawa eussent expressément consenti à faire ce à quoi elles auraient dû songer avant d'envoyer leurs agents dans l'Ouest, c'est-à-dire après qu'elles eussent garanti les droits des colons, l'Assiniboïa devint une partie du Dominion sous le nom de Manitoba <sup>2</sup>.

1. Excepté celle des Canadiens-anglais contre le gouvernement que le pays s'était provisoirement donné.

2. Ce qui précède avait été écrit depuis plusieurs années, lorsque nous sommes tombé sur le passage suivant d'une brochure émanant d'un protestant anglais, homme de loi aussi habile que citoyen intègre

Avant cette date, l'Assiniboia était, relativement au Canada, ce qu'est aujourd'hui la colonie de Terre-Neuve, avec cette circonstance aggravante que plus de la moitié de sa population était de langue et de religion différentes de celles de la partie du Canada, l'Ontario, qui insistait sur l'acquisition des territoires de l'Ouest. Ce fait est si évident que le secrétaire des Colonies, lord Granville, admit formellement, dans une lettre au P. Lestanc, le droit des métis de refuser d'entrer dans la Confédération<sup>3</sup>. En outre, le fait que, par suite des objections de ces derniers, la date du transfert de leur pays au Canada fut changée à Londres du 1<sup>er</sup> décembre 1869 au 15 juillet de l'année suivante suffit, à lui seul, pour prouver que ces métis avaient raison de refuser de devenir les dupes des politiciens d'Ottawa.

Le lecteur ne doit jamais perdre de vue cette circonstance, qui est de la plus grande importance, s'il veut être en position de juger sainement de ce qui devait

et esprit droit: "Jusqu'au 15 juillet 1870, le gouvernement du Canada n'avait pas plus le droit de faire acte de juridiction à la Rivière-Rouge que le président des États-Unis. Qu'on se mette bien ceci en tête: il n'y avait aucune possibilité de rébellion contre le Canada avant juillet 1870" (JOHN-S. EWART, *The Manitoba School Question*, p. 316).

3. Par ailleurs, dans ses instructions à sir Clinton Murdoch, son représentant qui devait s'aboucher à ce sujet avec sir John Young, gouverneur général du Canada, il disait expressément: "On ne devrait point employer les troupes pour imposer de force la souveraineté du Canada à la population, si celle-ci refuse de l'admettre" (Cf. D. GUNN, *History of Manitoba*, p. 435). Ce qui montre jusqu'à quel point Charles TUTTLE, continuateur de Gunn, a raison lorsque, malgré des préjugés anti-français qui percent partout dans son livre, il écrit: "Les métis français ne considéraient point qu'ils se fussent jamais révoltés contre l'autorité britannique, mais au contraire qu'ils s'étaient contentés d'affirmer leurs droits de sujets britanniques de prendre part au gouvernement de leurs propres affaires, en résistant aux empiètements du Canada sur ces droits, et qu'ils n'auraient jamais obtenu ces droits s'ils n'avaient pas pris les armes contre le Canada" (*History of Manitoba*, p. 464).

arriver. C'est un fait que le protestant le plus fanatique ne peut nier, et qui devrait l'empêcher de se servir relativement aux troubles de la Rivière-Rouge, d'un mot qui est en lui-même une calomnie <sup>4</sup>.

Il y aurait eu rébellion si Riel et ses amis avaient jamais renoncé à la fidélité qu'ils devaient à la couronne britannique. Mais, en dépit de la haine la plus violente et des préjugés incompréhensibles que son nom seul a longtemps suffi à évoquer parmi une certaine classe de Canadiens-anglais, il est maintenant établi, au dire de tous les protestants de dispositions équitables qui sont au courant de la question, que Riel était en faveur du <sup>4</sup> lien britannique. Grandes furent les tentations qui lui vinrent du côté américain <sup>5</sup> de manquer à la fidélité qu'il

4. Veut-on avoir un spécimen de la logique des adversaires de la cause des métis en 1869? Écoutons la déclaration d'un des principaux ennemis de Riel: "En 1889", dit-il, "les métis français pouvaient réellement prétendre qu'ils avaient légitimement le droit de savoir quelles conditions on allait leur accorder lors du transfert du pays au Canada, et, y compris la défense à l'honorable McDougall d'entrer dans la colonie jusqu'à ce qu'on eût pourvu à la protection de leurs intérêts, l'agitation qui fut commencée peut être appelée légitime. Mais le moment qu'ils prirent les armes, menacèrent la paix du pays et empêchèrent (?) par la peur une libre expression des désirs du peuple d'arriver au gouverneur du Canada, ou aux commissaires, ce mouvement devint une rébellion" (BOULTON, *Reminiscences of the North-West Rebellions*, pp. 405-06).

En d'autres termes, un voleur de grand chemin vous saute à la gorge et menace de vous dévaliser; vous êtes dans l'ordre tant que vous ne lui faites que des remontrances et lui demandez de vous laisser tranquille. Mais du moment que vous levez le bras pour l'empêcher de vous dépouiller, vous êtes un "rebelle" et dépassez vos droits! Le valeureux major auquel nous empruntons cette perle aurait été bien bon de nous expliquer comment les réclamations des métis auraient été effectives si ces derniers n'avaient pas pris les armes, pour se protéger contre un agresseur qui n'avait pas l'ombre d'un droit sur eux, leur pays ou leurs terres.

5. Abstraction faite des associations fénienues, le gouvernement Provisoire de la Rivière-Rouge refusa des offres qui auraient pu séduire ses membres, si le sentiment de la plus grande fidélité politique n'avait

devait à sa souveraine. Mais, bien qu'il eût un moment pensé à s'opposer à la venue des troupes de Wolseley, qu'il considérait comme l'instrument de l'intrusion du Canada dans les affaires de son pays, l'influence que son évêque avait sur lui et sur les siens lui fit promptement abandonner des plans qu'on eût pu regarder comme un manquement à son devoir de sujet britannique.

On pourrait remarquer que cette loyauté politique était d'autant plus méritoire qu'il avait constamment à lutter contre un de ses propres associés, W.-B. O'Donoghue, que le désir de s'assurer le bon vouloir des Irlandais du pays l'avait fait admettre dans son administration, malgré ses tendances pro-américaines<sup>6</sup>. De fait, nous verrons même dans un prochain chapitre que le

pas été en évidence parmi eux. Des sommes formant un total de plus de quatre millions de dollars (\$4.000.000), des hommes et des armes avaient été offerts, et le tout refusé par ces "rebelles" (M<sup>gr</sup> Taché, dans une lettre au gouverneur général du Canada; Hamilton, 23 juil. 1870; *North-West Committee Evidence*, p. 42).

6. Une raison qui pesait peut-être encore plus dans l'esprit de Riel consistait en ce que le jeune Irlandais avait des aptitudes peu communes pour la tenue des livres et tout ce qui regarde la comptabilité. Dans un mémoire inédit sur les troubles de 1869-70, l'abbé L.-R. Giroux, qui était à cette époque de résidence à Saint-Boniface ou dans les environs, écrivait ce qui suit: "M. Riel, qui était partisan de l'Angleterre, se plaignit un jour en ma présence [qu'O'Donoghue voulait donner au mouvement une tournure annexioniste. Mais, dit-il, j'ai absolument besoin de lui; il administre son département avec soin, et traite excessivement bien les métis qui l'adorent".

William-B. O'Donoghue vint pour la première fois en contact avec des représentants de l'Ouest canadien lorsqu'il rencontra, à Port-Huron, Michigan, M<sup>gr</sup> Grandin et l'abbé Giroux, qui se rendaient à la Rivière-Rouge. C'était en juin 1868. Le jeune homme offrit ses services à l'évêque voyageur, qui l'accepta comme membre de sa caravane. A Saint-Boniface, il fut nommé professeur de mathématiques au collège, et commença en même temps ses études en vue d'embrasser l'état ecclésiastique. M. Giroux nous assure qu'il était un homme capable, instruit dans sa religion, remarquable par sa sobriété, et un excellent professeur. Il s'indigne de l'épithète de *scoundrel*, ou misérable gredin, qui lui décerne "l'ignorant D<sup>r</sup> Bryce", ajoutant qu'O'Do-



Canada doit probablement remercier Riel et ses métis, agissant sous la direction de M<sup>sr</sup> Taché, de ce que le territoire qui s'étend à l'ouest du lac des Bois fait aujourd'hui partie de sa confédération.

A cause d'un incident regrettable, en ce sens qu'il souleva démesurément les passions anti-catholiques, la plupart des écrivains anglais peuvent à peine trouver un mot qui ne soit une insulte pour la mémoire de Louis Riel. Néanmoins, même ses plus grands ennemis ne peuvent s'empêcher de reconnaître sa préférence marquée pour les institutions britanniques, circonstance qui est d'autant plus remarquable que sa pétulance naturelle et l'irritabilité de son caractère auraient pu, en face de tant de provocations de la part de ceux qui prétendaient avoir le monopole de la fidélité politique, le porter à des actes ou déclarations équivoques, s'il n'avait pas été si fermement ancré dans son attachement à la couronne de sa souveraine.

Quelques passages des documents officiels du temps corroboreront pleinement notre assertion. A la date du 16 décembre 1869, M. (plus tard sir) John-A. Macdonald admettait, dans son "Rapport d'un comité de l'honorable conseil privé", que la résistance des métis, partant de leur chef, "n'est évidemment point dirigée contre l'autorité souveraine de Sa Majesté, ou le gouvernement de la compagnie de la baie d'Hudson, mais elle a pour objet l'assomption de l'autorité par le Canada" <sup>7</sup>. Où trouver une preuve plus convaincante,

noghue était "un gentleman dans toute la force du terme". Quant à nous, considérant ses sentiments anti-britanniques, nous ne pouvons nous empêcher de croire que sa position était pour le moins anormale, dans une administration si essentiellement pro-anglaise comme était celle que présidait Riel. Il eût été plus honorable pour lui d'en sortir, ou du moins de cacher ses préférences politiques.

7. *Correspondence relative to the Recent Disturbances in the Red River Settlement*, p. 53; Londres, 1870.

que cet aveu de l'homme qui, avec sir Georges Cartier, fut la cause principale, bien qu'involontaire, de toute la difficulté? Rien que trois jours auparavant, M. William McDougall avait lui-même reconnu cette loyauté dans une lettre qu'il écrivait à Riel, et dans laquelle il disait: "En tant que représentant de la souveraine <sup>8</sup>, à laquelle vous et eux [les métis] devez, et, me dit-on, ne voulez point refuser, allégeance, il convient qu'une communication de ce genre me soit adressée" <sup>9</sup>.

Cette confiance dans l'attachement de Riel aux institutions britanniques était basée sur les rapports d'espions, que le soi-disant gouverneur maintenait parmi les métis en armes. La fidélité politique de Riel était telle que, le 6 décembre 1869, le même personnage écrivait au secrétaire d'État, à Ottawa, que la production de sa propre proclamation, frappée de nullité comme elle était par suite du manque de pouvoirs réels de celui qui l'avait lancée, "eut un effet des plus tranquillissants. Riel dit: Ceci donne une autre tournure à l'affaire, et, comme un correspondant le dit, il s'exprima en des termes dénotant une grande loyauté. Il en appela aux délégués anglais [dont quelques-uns restaient dans sa convention pour surveiller ses actes], pour qu'ils l'aidassent à obtenir *paisiblement* leurs droits" <sup>10</sup>. Les italiques sont de McDougall lui-même.

Et il persévéra dans cet attachement au lien britannique, ainsi que nous le voyons par une dépêche du gouverneur général du Canada au comte de Granville. Ce personnage télégraphiait au secrétaire des colonies: "D'après les dernières nouvelles de la Rivière-Rouge,

8. Bien que McDougall parle ici de lui-même, il ne fut jamais investi de la charge à laquelle il prétend.

9. *Correspondence*, etc., p. 72.

10. *Ibid.*, p. 63.

une convention, moitié française et moitié anglaise, s'est réunie le 25 janvier. Riel a ouvert le session par un discours loyal" <sup>11</sup>. Cette dépêche était datée du 15 février 1870.

Au cas où le lecteur voudrait avoir encore d'autres preuves de la fidélité de Riel à l'empire britannique, voici un passage de la déposition sous serment d'un Assiniboien de marque, anglais et protestant, M. A.-G.-B. Bannatyne <sup>12</sup>, qui se rapporte à une époque ultérieure dans l'histoire des troubles de la Rivière-Rouge, alors que le chef métis était assiégé par une foule d'Américains, décidés à lui faire partager leurs propres aspirations politiques:

"Au temps de la publication de la *New Nation* <sup>13</sup>, cette feuille était tout à fait américaine. J'entendis Riel déclarer qu'il ne travaillerait jamais en faveur de l'annexion aux États-Unis. Je vis M. Coldwell, qui avait des relations avec le journal, et lui fis part de ce que M. Riel m'avait dit, à savoir que le prochain numéro serait plus fort que le précédent, mais que ce serait le dernier. M. Coldwell dit que s'il pouvait faire cela, il était un homme plus capable qu'il ne le croyait. Immédiatement après, le directeur fut congédié, un autre mis à sa place, et le ton du journal changé. Riel dit qu'il consentait à recevoir du secours de tous les côtés, mais qu'aussitôt qu'il serait assez fort, il répudierait l'élément américain. Je sais que Stutzman [un meneur améri-

11. *Ibid.*, p. 105. "Loyal" au sens anglais du mot, c'est-à-dire partisan de l'autorité constituée.

12. Andrew-Graham-Ballenden Bannatyne, qui a laissé son nom à une rue de Winnipeg, était un ancien magistrat et un membre du conseil d'Assiniboia. C'était le beau-frère du gouverneur McTavish, du fort Garry, et il allait devenir membre du conseil du Nord-Ouest, puis député à la chambre des Communes du Canada.

13. Le journal du gouvernement Provisoire.

cain] descendit vers cette époque de Pembina, et que peu après il fut expulsé sans tarder par Riel'' <sup>14</sup>.

Il nous paraît inutile d'ajouter à ce qui précède autre chose que la remarque suivante: la fidélité de Riel à la couronne d'Angleterre était si intense que, lorsque, plus tard, il fut proscrit comme un criminel et que sa tête fut mise à prix par le gouvernement d'Ontario, qui n'avait alors pas plus de juridiction sur le Manitoba que le Canada n'en avait en 1869 sur l'Assiniboia; lorsque le sort de la nouvelle province et du Nord-Ouest était entre ses mains, et qu'il n'avait qu'à se joindre avec ses partisans aux fénians, qui voulaient envahir ce territoire et comptaient sur sa coopération pour le succès de leur entreprise, alors que le Nord-Ouest tout entier serait passé entre les mains des Américains, il fut assez homme pour oublier les torts que les Anglais avaient envers lui, et offrit généreusement ses services au représentant de la reine. Il fit par là avorter des plans qui, bien que secrètement encouragés par de puissantes influences, ne pouvaient réussir sans l'assistance de la population de langue française <sup>15</sup>.

Deux points sont donc bien acquis à l'histoire. En premier lieu, le peuple de l'Assiniboia avait d'excellentes raisons pour se soulever en 1869, et, secondement, ce

14. *Preliminary Investigation*, etc., p. 73.

15. Que l'on compare avec cette fidélité politique vraiment admirable la conduite d'un nommé Thomas Spence, qui, sans raison aucune, avait établi en 1867 un gouvernement autonome au Portage-la-Prairie, et avait "donné à entendre que si le Canada ou l'Angleterre ne prenait pas immédiatement des mesures pour donner à ses gens leurs droits civils et une représentation au Parlement du Canada, on demanderait au gouvernement des États-Unis de reconnaître son gouvernement provisoire" (E.-H. OLIVER, *Pioneer Legislation*, vol. II, p. 875 de tout l'ouvrage; Ottawa, 1915). Spencer était catholique tout comme Riel; mais l'impartialité nous force à signaler la différence dans leur conduite respective.



soulèvement n'était pas une révolte contre l'autorité légitime, mais une protestation contre la violation de ses droits par des étrangers, protestation active que les circonstances rendaient nécessaire.

Nous pourrions ajouter un troisième corollaire, basé sur une soigneuse étude d'écrits contemporains et les dépositions de personnages assermentés, de langue anglaise et non catholiques, qui vivaient alors dans l'Assiniboia. Sans l'action de son clergé, qui "favorisait le gouvernement canadien", la portion anglaise de la population "aurait pu se joindre aux Français, et faire obtenir une solution plus rapide de la difficulté" <sup>16</sup>.

Cela est si vrai que, lorsque des efforts surhumains furent faits pour les porter à se soulever contre leurs compatriotes de la langue française; lorsque le colonel Dennis se fut mis à armer ces gens pour les porter à se battre contre les métis non anglais; lorsqu'il eut pris possession du fort Garry d'en bas, enrôlé nombre d'Indiens avec leur chef, "il ne put décider les anciens colons à se joindre à lui, et s'en alla dégoûté" <sup>17</sup>.

Cette déclaration de Bannatyne, à laquelle s'ajoutait la sanction du serment, et qui n'est que l'exposition concise de ce qui est maintenant reconnu comme un fait historique indéniable, est encore corroborée par la lettre que deux des principaux métis anglais publièrent, pour réduire à néant des assertions contenues dans un rapport du même colonel Dennis à son maître, William McDougall. Impossible d'exprimer d'une manière plus formelle la profonde méfiance que les étrangers d'Ontario inspiraient à toute la population de l'Assiniboia, et de montrer, en même temps, comment Français et Anglais étaient

16. *Preliminary Investigation*, etc., déposition de Thomas Bunn, ex-secrétaire du conseil d'Assiniboia.

17. A.-G.-B. Bannatyne, *ubi supra*, p. 124.

d'accord sur la question d'obtenir leurs droits par des moyens pacifiques. Voici ce document dans son entier :

“Nous voulons, par l'intermédiaire de votre journal [le *New Nation*], déclarer au public, dans les termes les plus formels, que cette assertion à l'effet que nous avons conseillé un appel aux armes est une fausseté absolue. Si le colonel Dennis a la moindre parcelle de cervelle saine, il doit se rappeler que nous l'avons, au contraire, pressé, dans les termes les plus clairs et les plus précis, d'abandonner l'idée d'un appel aux armes, lui signifiant en outre que pareil recours ne serait que de la folie, et insistant pour qu'il quittât immédiatement la colonie et restât tranquille.

“Bien que toujours prêts à donner l'hospitalité aux étrangers, et quoique nous l'ayons fait en d'autres circonstances relativement au colonel Dennis, nous nous sentons obligés de la lui refuser, maintenant que nous connaissons le dessein qui nous le révèle comme un écervelé. Nous autres métis sommes pris d'un vif ressentiment à la pensée que, après s'être efforcés de ruiner notre pays, des étrangers essaient de noircir notre réputation devant le public, en nous attribuant des actes et des intentions dont ils sont seuls coupables”<sup>18</sup>.

Nous récapitulons. Riel et ses métis ayant été, de l'avis de tous, constamment fidèles à la seule autorité légitime qui restât au pays, leur insurrection n'était point une rébellion pour quiconque connaît la valeur des mots. Elle avait même tous les éléments de légitimité possibles dans les circonstances, ainsi que le reconnaît loyalement

18. BEGG, *The Creation of Manitoba*, p. 141. Cet ouvrage, dû à la plume d'un auteur qui connaissait à fond, et pour cause, les événements qu'il relate, est si plein d'avancés de nature à faire tort aux représentants du Canada, qu'il est devenu excessivement rare, par suite, apparemment, d'une suppression qui aurait été le fait de ceux dont il expose les vilenies.

un auteur anglais, dans un livre intéressant qu'il a publié il y a quelques années. "Je pense maintenant, écrit-il, "bien que, de concert avec ceux de ma race, je fusse loin de le croire alors, que les premières intentions de s'opposer à l'entrée de M. William McDougall et de sa troupe d'aventuriers (qui en précédaient d'autres) étaient admirables, et que, en raison de l'inaction du gouverneur McTavish et du conseil d'Assiniboia, cette intervention pouvait se justifier et était même légale" <sup>19</sup>.

Selon cet ancien fonctionnaire de la compagnie de la baie d'Hudson devenu auteur, on aurait dû "arrêter les arpenteurs du gouvernement canadien comme des violeurs du droit de propriété, et si le soi-disant gouverneur McDougall et sa suite pénétraient dans le territoire en envahisseurs injustifiables, on aurait dû les emprisonner, eux aussi, comme des rebelles au gouvernement de fait du pays, tel que reconnu par les autorités impériales" <sup>20</sup>.

Ayant ainsi déblayé le terrain de tout malentendu possible concernant le caractère réel de l'insurrection de la Rivière-Rouge en 1869, nous allons maintenant donner un court exposé de ses principales phases, et dire avec candeur la part que l'Église catholique eut dans les mesures qu'on dut prendre pour protester contre les empiètements d'Ottawa, et dans le but de provoquer des négociations avec ceux qui avaient le pouvoir entre leurs mains.

19. ISAAC COWIE, *The Company of Adventurers*, p. 451; Toronto, 1913.

20. *Ibid.*, p. 450.

### CHAPITRE III

#### COMMENCEMENT DE L'INSURRECTION DE LA RIVIÈRE-ROUGE

1869-70

Un écrivain qui est devenu fameux par le sans-gêne avec lequel il publie des accusations plus que hasardées contre la réputation de personnes honorables qui diffèrent d'opinion avec lui, et avance, pour expliquer des faits qu'il ne peut comprendre, des conjectures basées sur ses propres préjugés; un homme qui se fait surtout remarquer par l'imperturbable sérénité avec laquelle il envisage les déclarations faites sous serment par des témoins oculaires, à l'encontre d'assertions qu'il n'en continue pas moins à regarder comme l'expression de la vérité, le D<sup>r</sup> Bryce, en un mot, donne comme l'une des principales causes de l'insurrection de 1869 "un dangereux élément religieux dans le pays, des ecclésiastiques de la vieille France, qui n'avaient aucun amour pour la Grande-Bretagne, aucun amour pour le Canada, aucun amour pour n'importe quel pays, aucun amour pour la société, aucun amour pour la paix"<sup>1</sup>.

1. Cet auteur ne peut apparemment rien apprendre, ou bien il n'a aucun souci de l'exactitude, même en ce qui est de sujets qui ne sont point de nature à mettre en jeu les préjugés religieux ou nationaux. Ainsi, au cours de l'ouvrage même que nous citons, il était tombé dans plusieurs erreurs relativement à la géographie et à l'ethnologie de la Colombie Britannique, erreurs que nous avons dûment signalées dans notre propre *History of the Northern Interior of British Columbia*. Il est naturellement du devoir d'un auteur de se tenir au courant de tout ce qui se publie concernant le sujet qu'il traite ou qu'il a traité. Pourtant, dans un volume sur A. Mackenzie, Selkirk et G. Simpson (*The Makers of Canada*, vol. VIII), qui parut deux ans après notre propre Histoire, nous voyons le D<sup>r</sup> Bryce non seulement répéter les mêmes bévues, mais en commettre de nouvelles!



Après cette explosion hystérique, il est si préoccupé de l'action délétère de ces gens, qu'il voit des prêtres en des personnes qui n'étaient même pas dans les ordres mineurs, et ajoute: "Ces conspirateurs étaient en contact immédiat avec les métis, leur prescrivaient ce qu'ils avaient à faire, et se mêlaient librement aux rebelles"<sup>2</sup>.

Par exemple, à la p. 69, il confond la rivière aux Panais avec la rivière la Paix, erreur qu'on peut facilement pardonner à Mackenzie, qui n'avait point exploré la Finlay (véritable source de la première) et n'avait aucun auteur pour le renseigner sur ce point, mais qui est tout à fait mal venue sous la plume d'un écrivain qui a à sa disposition le fruit du labeur de plusieurs individus qui ont été sur les lieux. Pour le même D<sup>r</sup> BRYCE, la Nétchako et le Fraser sont le même cours d'eau (pp. 77, 79); il s' imagine que la rivière à l'Eau-Noire (*Black Water R.*) se jette dans la Nétchako, tandis qu'en réalité son cours est parallèle à celui de cette dernière jusqu'à son embouchure dans le Fraser, à quelque 75 milles de la Nétchako (p. 80). Il place le fort Saint-James sur la rivière Stuart, au lieu du lac du même nom (p. 108); il a toujours ce même poste "au loin dans les défilés des montagnes Rocheuses" (p. 222), ou bien "sur les hauteurs de ces montagnes" (p. 224), quoique nous lui ayons assuré, après une résidence de dix-neuf ans à cette place, que "le fort Saint-James... est situé près de 200 milles à l'ouest du plus proche pic de cette chaîne". Quelques pages plus loin (p. 237), il met le sommet de ces montagnes entre les forts McLeod et Saint-James, tandis qu'à la page suivante il veut qu'il soit dans une position opposée, etc.

2. *History of the Hudson's Bay Company*, par G. BRYCE, pp. 460-61. Ce qui précède avait été écrit avant la publication du dernier livre de cet auteur sur la colonie de lord Selkirk. Tout en y faisant les mêmes insinuations en ce qui regarde les représentants de l'Église catholique, Bryce a maintenant soin de se borner à des généralités. On pourrait même presque dire qu'il essaie d'écrire sans trop d'excitation à propos de Riel et de ses adhérents, qu'il ne peut cependant s'empêcher—effet de l'habitude, sans doute—d'appeler des rebelles, regardant comme loyaux, ou fidèles, les quelques métis français qui firent bande à part. Fidèles à qui? Loyaux envers quoi? Envers la couronne d'Angleterre? Mais Riel surpassait n'importe qui sous ce rapport, puisqu'il rejeta des offres très alléchantes, qui avaient pour but de lui faire secouer le joug britannique, marque de loyauté politique qu'on ne peut mettre au crédit de n'importe lequel de ses adversaires. Fidèles au gouvernement de l'Assiniboia? Mais ce gouvernement avait abdiqué tout pouvoir

Si nous n'avions déjà consacré tant d'espace aux causes du soulèvement et à sa nature réelle, nous pourrions nous attarder à réfuter ces accusations, qu'aucun de ceux qui en connaissent personnellement l'auteur ne prendra au sérieux. De plus, comme le présent ouvrage est consacré à l'histoire et non à la polémique, avant de laisser les événements parler pour eux-mêmes—événements que nous allons raconter, non pas d'après l'exposé lumineux que M<sup>sr</sup> Taché en a fait sous serment, mais, selon notre habitude, d'après les documents officiels et les témoignages de protestants—nous nous contenterons de faire remarquer que des trois prêtres français à Saint-Boniface, durant les troubles, à savoir les PP. Lestanc, Maisonneuve et Tissot, le premier seulement avait quelque chose à faire avec la population. Les deux autres ecclésiastiques, MM. Dugas et Giroux, étaient des Canadiens animés de sentiments tout à fait pro-britanniques. Nous laissons au lecteur impartial le soin de décider de quelle épithète nous devrions qualifier la description du scrupuleux P. Lestanc, devant laquelle l'écrivain de Winnipeg ne recule point. "Aucun amour pour n'importe quel pays, aucun amour pour la société, aucun amour pour la paix!" On pourrait à peine en dire autant d'un anarchiste!

Nous sommes en mesure d'avancer que le P. Lestanc ne fut jamais absolument *persona grata* près de Riel, bien que celui-ci l'ait toujours traité avec le respect auquel son caractère sacré lui donnait droit. Aussi, au lieu de maintenir avec la garnison de fort Garry et

par l'intermédiaire de son chef, qui avait engagé les habitants de la Rivière-Rouge à se former au plus tôt un gouvernement, tandis que la baie d'Hudson avait elle-même cédé les droits à ce pays qu'elle tenait de sa chartre. Fidèles au Canada? Mais cette colonie n'avait encore aucun droit sur l'Assiniboia, ainsi que tout le monde l'admet. En vérité, il y a des bévues historiques qui ont la vie dure!

son commandant des relations suivies, ou même de les visiter régulièrement, ce père préféra se décharger complètement de ce soin sur M. Giroux, qu'il constitua leur aumônier régulier <sup>3</sup>.

La population de langue française avait pendant quelque temps écouté, sans rien dire, les menaces des Ontariens, et été le témoin affligé des empiètements des arpenteurs qui traçaient leurs lignes au travers de ses terres. Les métis parlaient peu, mais pensaient beaucoup, refoulant dans leur cœur un mécontentement auquel ils donnaient cours dans des entretiens privés et des assemblées secrètes, lorsqu'ils en vinrent à la conclusion que les choses étaient allées assez loin, et qu'il fallait en finir avec l'impudence des étrangers. En conséquence, le 11 octobre 1869, Louis Riel, accompagné de dix-sept amis non armés, empêcha un M. Webb de continuer son arpentage, en montant sur sa chaîne et en lui commandant de s'en aller.

Cette interférence ayant été rapportée au colonel Dennis, le supérieur de Webb, la cause fut portée devant le Dr William Cowan, juge de paix au fort Garry, qui somma Riel de comparaître devant lui et un autre magistrat du nom de Roger Goulet. Le métis déclara sans broncher au tribunal que le "gouvernement canadien n'avait pas le droit de faire faire des arpentages dans le territoire, sans la permission des habitants de la colonie" <sup>4</sup>, et refusa de permettre la continuation de ces opérations. On le mena alors devant le gouverneur McTavish, avec un résultat semblable, et, comme dernière

3. "Riel ne m'a consulté ni avant ni après ses hauts faits. Je n'allais au fort Garry que bien rarement, et je ne me souviens pas d'avoir vu Riel, si ce n'est le jour de l'exécution de Scott, une demi-heure peut-être avant l'exécution" (Lettre du P. Lestanc, dans *Les Cloches*, vol. VIII, p. 97).

4. Livre bleu de 1869-70, p. 6.

ressource, le D<sup>r</sup> Cowan alla trouver l'administrateur du diocèse, le P. Lestanc, lui demandant d'user de son influence pour obtenir que Riel cessât son obstruction.

Mais le prêtre refusa d'intervenir, parce que, dit-il, il "avait trop entendu parler des arpenteurs, qui traitaient les métis comme des chiens, ne respectaient point leurs droits, détruisaient ce qui leur appartenait et les menaçaient"<sup>5</sup>. Il déclara qu'il était résolu de rester absolument neutre, au lieu de compromettre par une intervention mal avisée l'influence du clergé, qui pourrait être utile en d'autres circonstances. "Que le gouvernement canadien convainque les métis que leurs droits seront respectés", ajouta-t-il, "et ils iront d'eux-mêmes chercher McDougall puis l'amèneront ici en triomphe"<sup>6</sup>.

D'un autre côté, comme on disait que le soi-disant gouverneur approchait de la frontière américaine, précédé en chemin par des caisses de carabines et des munitions pour ses partisans, Riel éleva une barrière sur le chemin public de Pembina, près de l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont de la rivière Sale, dans la paroisse de Saint-Norbert, et la fit garder par un peloton de métis armés.

Puis, en conformité avec la coutume immémoriale du pays, en cas de difficultés d'importance nationale, on forma, pour délibérer sur la situation, un comité dont on institua un nommé John Bruce<sup>7</sup> président et Louis Riel secrétaire. Cette mesure fut jugée d'autant plus

5. Extrait d'une conférence publique donnée à Calgary par le P. Lestanc lui-même, le 4 mars 1909.

6. D'après le mémoire inédit de M. Giroux, qui était présent à l'entrevue.

7. Métis réputé français, en dépit de son nom écossais. Il en allait ainsi de nombre d'individus décorés de noms comme McDougall, Sayer, Harrison, Frobisher, etc., qui passaient pour métis français, parce que leur langue maternelle était le français.



nécessaire que, outre la rumeur très fondée que des armes s'introduisaient dans la colonie, dans le but unique d'attaquer les mécontents, un espion de Schultz, un certain Walton Hyman, dont le livre bleu officiel du temps tait prudemment le nom, déclarait que beaucoup des Canadiens-anglais alors dans l'Assiniboia étaient des soldats déguisés, qui cachaient leurs uniformes dans leurs maisons.

Cette nouvelle eut pour résultat de porter les métis à défendre (le 21 octobre) à McDougall l'entrée du territoire sans l'autorisation du "comité national". Là-dessus, le colonel Dennis fit une tournée chez les Anglais de la colonie, dans le but de les soulever en faveur de l'ordre de choses pour lequel il travaillait; mais "il s'aperçut qu'il ne pouvait pas rassembler cinquante hommes pour faire venir le gouverneur McDougall" <sup>8</sup>. C'est pourquoi le gouverneur légitime, M. William McTavish, écrivit à McDougall, le 30 octobre, en son propre nom et au nom du conseil, "qu'il devait rester à Pembina, et attendre le résultat des négociations qui avaient pour objet de concilier les métis" <sup>9</sup>.

Malgré cela, l'agent de McDougall, le colonel Dennis, envoya une partie de ses gens au Portage-la-Prairie, alors le rendez-vous des conspirateurs contre la population française, où, peu auparavant, des Anglais avaient essayé de créer un État indépendant de l'Assiniboia, allant jusqu'à menacer indirectement de s'annexer aux États-Unis si l'on n'accédait pas à leurs demandes <sup>10</sup>. Dennis voulait avoir ses hommes prêts à marcher au premier signal, qu'il se proposait de donner très prochainement.

8. BEGG, *The Creation of Manitoba*, p. 37.

9. *Ibid.*, p. 41.

10. Cf. E.-H. OLIVER, *Pioneer Legislation*, vol. II, p. 875.

Comme McDougall ne pouvait se rendre au fort Garry, il y envoya son secrétaire, Joseph-Alfred-Norbert Provencher, neveu du premier évêque de Saint-Boniface. Mais ce monsieur fut arrêté à Saint-Norbert et renvoyé sous escorte jusqu'à Pembina, au moment même où un autre ami de McDougall, le fougueux capitaine Cameron, subissait le même sort à la barrière, malgré l'ordre péremptoire qu'il donnait aux gardes d'avoir à renverser "cette infernale clôture" (1<sup>er</sup> novembre 1869). Puis, pour empêcher les recrues qu'on savait se faire alors dans les rangs du parti "canadien" de se couvrir de la protection des murs et du canon du fort Garry, détruisant par là tout espoir d'être entendu à Ottawa, Riel occupa ce poste le 2 novembre avec une soixantaine d'hommes, dont le nombre fut dans la suite augmenté selon les besoins de la cause <sup>11</sup>.

Trois jours plus tard, des amis de McDougall dans Winnipeg lui envoyèrent une communication qui projette une nouvelle lumière sur la nature et les causes du soulèvement. Ils écrivaient: "La compagnie de la baie d'Hudson... est évidemment avec les rebelles, et son but actuel est de vous empêcher d'avoir aucune communication officielle avec eux. On dit que les rebelles soutiendront le gouvernement de la compagnie de la baie d'Hudson, tel qu'il existe aujourd'hui. Tous les subalternes du parti disent que si vous avez une commission de Sa Majesté vous autorisant à venir ici comme gouverneur, ils déposeront les armes" <sup>12</sup>.

Curieuse espèce de "rebelles", ne pouvons-nous nous empêcher de remarquer, que ces gens qui vouent respect et obéissance à l'autorité existante, momentanée-

11. Dès le 1<sup>er</sup> novembre 1869, "la liste d'appel comprenait 402 hommes, tous armés; et une centaine d'autres vinrent au camp en présence de M. Provencher" (Livre bleu, p. 27).

12. *Ibid.*, p. 22.

ment paralysée par des circonstances imprévues, et qui sont même prêts à déposer les armes sur une simple exhibition d'une commission authentique de la souveraine, malgré les graves raisons qu'ils ont d'appréhender un abus des pouvoirs ainsi conférés! Qui est-ce qui écrivit un jour que la nation anglaise se glorifie de son manque de logique?....

Pendant ce temps, le mouvement de protestation contre les agissements d'Ottawa avait la pleine sympathie de M. Ritchot, de Saint-Norbert, paroisse où il avait pour la première fois pris une forme tangible, tandis que le P. Lestanc restait neutre, refusant d'intervenir d'une manière ou d'une autre<sup>13</sup>. Ce dernier borna constamment son action à des conseils en faveur de l'unanimité dans toute mesure qu'on pourrait prendre, puisque des résultats très regrettables pouvaient découler de la désunion parmi les protestataires<sup>14</sup>.

C'était là aussi évidemment l'opinion de Riel, qui lança immédiatement une proclamation, invitant les sections anglaise et française de la colonie à élire chacune une députation de douze membres, qui devaient se réunir en convention pour délibérer sur ce qu'il y avait à

13. Le colonel Dennis admit lui-même à son chef que, au cours d'un meeting qui eut lieu entre les métis français insurgés et non insurgés—l'occasion par excellence où le prêtre eût dû élever la voix en faveur des premiers, s'il avait été partisan—il "prit peu ou point de part aux débats dans un sens ou dans un autre" (Livre bleu, p. 8).

14. MM. Ritchot, Dugas et Giroux étaient des Canadiens et des prêtres séculiers, tandis que le P. Lestanc était un Oblat français. Néanmoins, avec le manque d'exactitude qui caractérise la plupart des auteurs protestants quand ils traitent de questions catholiques, lord WOLSELEY ne voit dans les uns et dans les autres que "des missionnaires jésuites de France", lesquels, déclare-t-il le plus sérieusement du monde, étaient, en 1870, ceux qui gouvernaient réellement le pays, bien que leurs adhérents fussent moins nombreux que ceux des différentes sectes protestantes, prétention que contredit expressément le recensement qui fut publié immédiatement après son expédition à la Rivière-Rouge (*The Red River Expedition*, p. 200).

faire. Malgré les efforts du parti canadien-anglais pour que ses co-nationaux ne fissent aucun cas de cette proclamation, toutes les divisions électorales créées pour la circonstance envoyèrent des délégués, qui se rassemblèrent le 16 novembre 1869. Mais, en raison de la diversité des intérêts, le peu de familiarité avec la situation de la partie anglaise, moins menacée que l'autre dans ses droits, et surtout par suite d'une proclamation que McDougall avait, par ses importunités, arrachée au gouverneur de l'Assiniboia, alors gravement malade, document qui fut le jour même rendu public en dépit du juge Black <sup>15</sup>, cette convention ne put faire beaucoup plus que de préparer une liste des Droits, qui devait être envoyée aux autorités fédérales.

D'autre part, un grand nombre d'écrivains anglais non catholiques, dont le témoignage trouve place parmi les documents officiels du temps, attestent que ceux qui prirent part à ce mouvement de protestation méritaient la sympathie du public. Ainsi le gouverneur McTavish lui-même admet, à la date du 16 novembre 1869, que, "les hommes sont généralement tranquilles et amis de l'ordre, et ne veulent évidemment offenser personne", bien qu'il soit d'avis que "personnellement Riel n'est pas disposé à être aussi civil" <sup>16</sup>. Le correspondant d'un journal américain, qui paraît anxieux de se tenir en dehors de tout parti, écrit qu'ils "respectent scrupuleusement la propriété, et ont arrêté de force la vente des boissons enivrantes au fort et au village de Winnipeg" <sup>17</sup>.

15. Le laïque le plus éminent de toute la colonie. BEGG dit expressément dans sa *History of the North West*, vol. I, p. 396, que "si l'on n'avait présenté aucune proclamation pour troubler les délibérations de l'assemblée, il est difficile d'estimer à sa juste valeur le bien qui eût pu résulter de la convention".

16. Livre bleu, p. 185.

17. *Ibid.*, p. 26.



Un autre dit qu'ils "font serment de s'abstenir de liqueurs fortes jusqu'à ce que cette question soit réglée, et jusqu'ici ils s'y sont strictement conformés. Ils ont laissé passer, sans y toucher, de grandes quantités de boisson par leur camp [à Saint-Norbert] et en se rendant ici [fort Garry]. Dans quelques cas, ils ont ouvert des caisses pour voir si elles ne recélaient point de carabines; mais s'ils n'en trouvent point, ils laissent le contenu intact" <sup>18</sup>.

La plupart de nos lecteurs reconnaissent, au moins dans cet engagement de s'abstenir de ce qui aurait pu causer de sérieux désordres, l'intervention si décriée du clergé. Ce n'est aussi que simple justice pour nous de faire remarquer qu'un membre très critiqué du gouvernement Provisoire, W.-B. O'Donoghue, fut pour beaucoup dans cette sage tempérance des métis. Le même correspondant note, en outre, les sentiments loyaux de ces derniers. "Ils sont", dit-il, "anxieux de publier ouvertement que leurs actes ont été dirigés uniquement contre le gouvernement canadien, et nullement contre les autorités impériales".

Et cette louable sobriété des insurgés n'était limitée ni au fort Garry, ni à Saint-Norbert. En effet, un correspondant de Pembina affirme expressément qu'on "ne permet à aucun soldat de prendre une goutte de liqueur. La plus stricte discipline est observée. Si un citoyen ou un étranger est trouvé ivre ou en désordre, il est promptement arrêté et emprisonné jusqu'à ce qu'il soit devenu sobre et tranquille" <sup>19</sup>.

Nous pourrions au besoin citer une autre personne qui écrit que "la discipline en vigueur jusqu'ici a été tout à fait merveilleuse. Il n'y a point eu d'excès dans

18. *Ibid.*, p. 27.

19. *Ibid.*, p. 28.

le boire, et les hommes sont polis vis-à-vis de tous les étrangers qui les rencontrent. Le gouvernement est reconnu comme ayant été jusqu'ici meilleur que celui de la Compagnie''<sup>20</sup>.

Nous faisons ces citations, non pas pour prouver que les insurgés étaient impeccables, ou qu'ils ne fautèrent jamais, mais pour mettre le lecteur en position de juger, par le témoignage de protestants de langue anglaise sur les lieux, s'ils étaient un ramassis de gens sans aveu<sup>21</sup>, comme le voudraient faire croire de soi-disant historiens, et en même temps pour laisser à entendre quel était leur idéal au début du soulèvement<sup>22</sup>. Si, dans la suite, ils se relâchèrent quelque peu et si leur chef dut parfois se montrer autocrate, ces changements furent dus à l'opposition et aux complots sans cesse renaissants de leurs ennemis, ainsi qu'au danger dans lequel beaucoup des Anglais, et même quelques Français, se trouvèrent de devenir leurs instruments inconscients. En ce qui est de Riel même, les quelques actes d'oppression dont il se rendit coupable pourraient être mis au compte de sa jeunesse et d'une certaine excitabilité qui contrastait

20. *Ibid.*, p. 27.

21. Lord Wolseley les traita publiquement et officiellement de bandits.

22. Pour donner un exemple des manières despotiques (!) du "misérable Louis Riel" (WOLSELEY, *The Red River Expedition*, p. 219), nous reproduisons ici un billet qu'il envoya, le 27 décembre 1869, aux aubergistes de Winnipeg et des environs, à un moment où les désordres dus aux excès dans le boire ne sont que trop fréquents, et alors qu'on appréhendait une invasion des Sioux.

"Monsieur—Je vous prie respectueusement par la présente de ne permettre à personne d'avoir de la liqueur à votre établissement à partir de cette date jusqu'au 10 janvier prochain. Par là, vous confèrerez une grande faveur au pays et le sauverez très probablement d'un grand malheur.

"Votre très respectueux,

LOUIS RIEL".

désagréablement, dans les moments de contradiction, avec sa courtoisie ordinaire et ses manières plutôt distinguées.

Il s'efforça constamment d'en arriver à l'union des deux races dans une protestation commune, en vue d'obtenir l'adoption à l'unanimité d'une liste de Droits, qui serait soumise au gouvernement d'Ottawa comme condition d'entrée dans la Confédération. Mais, fidèle au vieil adage: diviser pour régner, McDougall, qui d'ailleurs ne connaissait qu'imparfaitement le véritable état des choses, fit des efforts non moins constants pour soulever une section du peuple contre l'autre. Le Canada ayant refusé d'accepter le pays tant que ses habitants seraient dans un état de désaffection <sup>23</sup>, son transfert fut ajourné jusqu'à ce qu'un arrangement pût être conclu avec eux <sup>24</sup>.

Cela n'empêcha pas McDougall de publier, le 1<sup>er</sup> décembre, autant qu'il le pouvait dans les circonstances, une proclamation par laquelle la reine était supposée le

23. L'assertion de lord WOLSELEY que "le gouverneur nommé par la compagnie de la baie d'Hudson devait exercer son autorité jusqu'à l'arrivée de M. McDougall au fort Garry" (*op. cit.*, p. 217) est de nature à donner le change, parce qu'elle semble dire que McDougall devait être investi de l'autorité de gouverneur par le fait même qu'il serait arrivé dans l'Ouest, que le pays eût été transféré ou non au Canada.

24. En conséquence, McDougall fut dûment notifié, le 19 novembre 1869, qu'il ne pouvait "revendiquer aucune autorité dans le territoire de la baie d'Hudson, ou l'affirmer, jusqu'à ce que la proclamation de la reine annexant le pays au Canada" lui fût parvenue. Indépendamment de cet avis, McDougall se rendait si bien compte du fait qu'il avait besoin d'une notification officielle pour agir comme gouverneur, que le 7 novembre il avait écrit à McTavish: "Je resterai ici [Pembina] jusqu'à ce que j'apprenne officiellement le transfert de l'autorité", et, le 14 du même mois, il avait envoyé ce qui suit au secrétaire d'État à Ottawa: "Jusqu'à ce que le transfert du territoire ait eu lieu et que j'en aie été notifié, je n'assumerai aucune des responsabilités du gouvernement" (Livre bleu, p. 83).

nommer lieutenant-gouverneur des territoires du Nord-Ouest. Le jour suivant, il se présenta comme tel dans un second document de nature analogue, qu'il adressait à tous les officiers de Sa Majesté dans les dits territoires.

Il fit plus. Le 6 du même mois, il lança encore une autre proclamation, adressée cette fois au colonel John-Stoughton Dennis, qu'il nommait son "lieutenant et conservateur de la paix", avec pouvoir de "lever, organiser, armer, équiper et approvisionner une force suffisante... pour monter à l'assaut de n'importe quelle forteresse, maison, rempart ou autre place, de tirer dessus, les détruire ou les défoncer", au cas où ceux qui refusaient d'être livrés sans conditions à la merci des agresseurs envoyés par Ottawa y seraient trouvés. Curieuse espèce de "conservateur de la paix", en vérité, que celle dont le premier devoir est de provoquer une guerre civile dans un pays sur lequel il n'a pas l'ombre d'un droit <sup>25</sup>!

Jusqu'alors, ainsi que nous l'avons vu par des témoignages protestants, les métis avaient reconnu l'autorité de la compagnie de la baie d'Hudson, tout en estimant que, à cause des circonstances tout exceptionnelles que traversait leur pays, l'état moribond de son gouverne-

25. Même sir John Macdonald en écrivait à un correspondant : "McDougall a fait un très honteux (*a most inglorious*) fiasco". Puis, après avoir relaté quelques-uns de ses hauts faits, le même politicien continuait : "Il inaugura alors une série de glorieuses intrigues... avec les Indiens des marais, près de la rivière Rouge, et avec les Sioux du Portage-la-Prairie, et envoya l'irrépressible Stoughton Dennis en qualité de 'conservateur de la paix', comme il l'appela, pour aller surprendre le fort de Pierre.

"A propos, j'oubliais de mentionner le fait que le colonel Dennis, alors qu'il était au fort Garry, consulta le juge Black sur l'opportunité de déclarer la loi martiale. Avez-vous jamais entendu parler de pareil délire? Tout cela s'est fait en dépit des instructions, et il s'est ingénieusement efforcé de s'humilier et d'humilier le Canada" (A M. John Rose, agent du Dominion à Londres; Cf. POPE, *Memoirs of Sir John A. Macdonald*, vol. II, cité dans la *Life of Lord Stratbcona*, p. 192).



ment <sup>26</sup> demandait une intervention spéciale de leur part. Lorsqu'on montra un exemplaire de la proclamation de McDougall au gouverneur McTavish, celui-ci déclara son autorité déchuë. Mais Riel et ses amis avaient leurs doutes sur la validité de ce document. Ils attendirent un peu ; puis, lorsqu'ils se furent assurés de son manque de valeur, ils publièrent eux-mêmes une proclamation dans laquelle, "après avoir invoqué le Dieu des Nations", ils se déclarèrent exempts de toute allégeance au gouvernement de la baie d'Hudson, qui avait trahi leurs intérêts et venait d'abdiquer tout pouvoir par l'organe de son chef.

C'était le 8 décembre 1869. En même temps, ils ajoutaient qu'ils se tenaient "toujours prêts à entrer en négociations avec le gouvernement canadien, pour tout ce qui pourrait être favorable à la prospérité de ce peuple"<sup>27</sup>.

Dès lors, ils se laissèrent guider par les principes de leur déclaration, mus par la persuasion que toute autre autorité que la leur avait momentanément disparu de la Rivière-Rouge: celle assumée par McDougall était prématurée et par conséquent frappée de nullité, tandis que celle de l'ancien gouvernement de l'Assiniboia venait d'être déclarée abolie par McTavish lui-même.

Deux jours après, ils arborèrent un drapeau portant

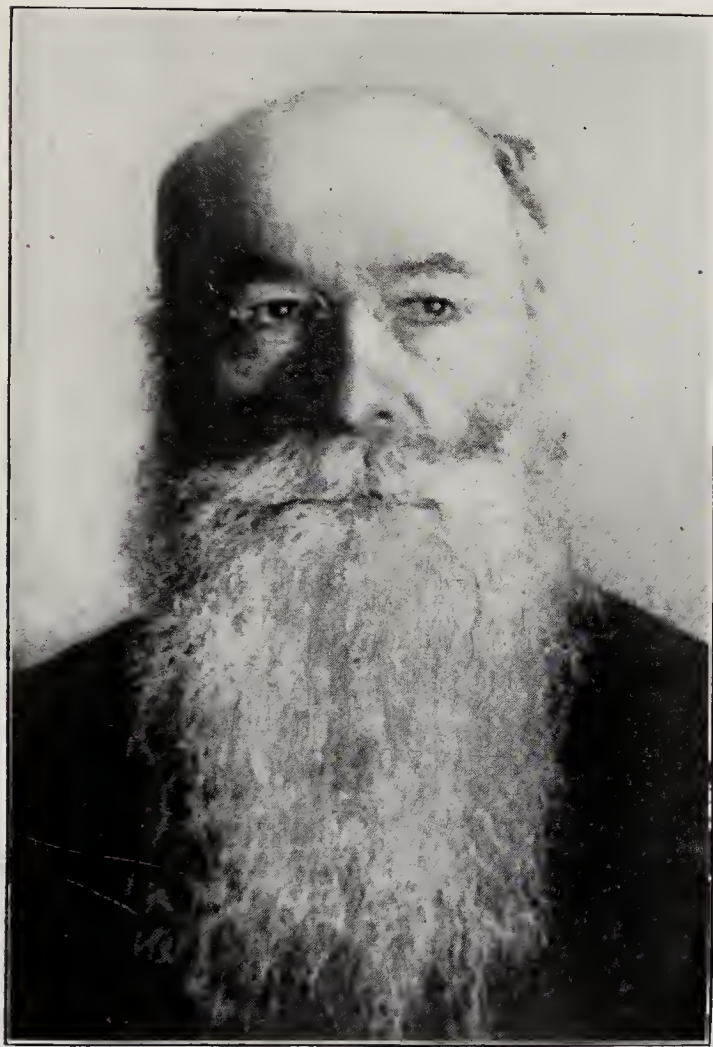
26. Qu'il eût été absurde de s'imaginer qu'il eût pu maintenir l'ordre, au dire de W. McDougall lui-même.

27. Livre bleu, p. 75. Se faisant l'écho de plusieurs auteurs anglais, qui, dans ce cas et d'autres semblables, donnent leurs propres soupçons comme des faits avérés, BECKLES WILLSON déclare que "cette proclamation... était due à un Américain du nom de Stutzman, qui avait, dès le commencement, pris une part active à ce qui se passait de l'autre côté de la frontière, peut-être dans l'espoir d'y fomenter un mouvement en faveur de l'annexion aux États-Unis" (*Lord Strathcona, the Story of his Life*, p. 52; Londres, 1902). Cet Américain n'eut absolument rien à faire avec la proclamation de Riel—et nous en savons sur ce sujet plus long que nous ne jugeons à propos d'en dire.

les fleurs-de-lys de la France à côté du trèfle d'Irlande, mesure qui devait porter à la critique, et que les métis auraient pu omettre sans préjudice pour leur cause, puisque, à une seule exception près, ils professaient pour les intérêts britanniques un dévouement bien connu. Cependant, même en cette circonstance, ils ne faisaient que suivre l'exemple de ceux qui, plus tard, firent tant de bruit autour de cet incident. Le drapeau anglais n'était point connu à la Rivière-Rouge; celui de la compagnie de la baie d'Hudson avait jusqu'alors été l'étendard du pays, et le parti "canadien" avait depuis plusieurs années, arboré, par opposition, un pavillon de sa propre invention, c'est-à-dire le *union jack* avec le mot partisan CANADA en grosses lettres.

Comme nous l'avons déjà donné à entendre, la plupart des mesures de Riel qui semblaient dénoter des intentions agressives n'étaient, en réalité, que des actes de défense personnelle. Ainsi, sa prise définitive du pouvoir avait été accélérée par la ligne de conduite que le parti canadien-anglais avait tout récemment adoptée à sa propre porte. A la date du 29 novembre, McDougall avait écrit qu'il avait pris des mesures pour "organiser une force armée destinée à s'emparer de Riel et de ses collègues, et à disperser ses partisans"<sup>28</sup>. Son étonnante provocation à la guerre civile du 6 décembre n'était qu'un pas dans l'exécution du même programme. Or pendant que Dennis s'employait à soulever les Écossais et autres gens de langue anglaise de la colonie, un certain nombre de Canadiens-anglais s'étaient réunis chez le Dr Schultz, où étaient emmagasinés des barils de farine et de lard, envoyés d'Ottawa pour les ouvriers qui travaillaient au chemin Dawson. Comme ces provisions disparaissaient avec une rapidité surpre-

28. *Ibid.*, p. 55.



M. RITCHOT





nante, et étaient vraisemblablement transportées là où elles pourraient servir aux recrues qu'on espérait lever pour combattre les métis, contribuant par là à la guerre civile, Riel demanda qu'elles lui fussent livrées. Les Canadiens refusèrent d'obtempérer à cet ordre, et le 7 décembre les métis en armes les prirent de force, faisant en même temps prisonniers, au nombre de quarante-cinq, ceux qui avaient défié l'autorité de leur gouvernement <sup>29</sup>.

Jusqu'alors, Riel s'était soigneusement tenu au second rang. Le jour de Noël 1869, il prit le titre de président du gouvernement Provisoire, avec Louis Schmidt pour secrétaire. Ce dernier était un métis très intelligent, qui avait fait son cours classique dans l'est, en même temps que le nouveau chef du pays, et par les soins du même prélat.

Le même jour, on reçut avis que deux délégués d'Ottawa venaient d'arriver à Pembina. C'étaient le vicaire-général Thibault <sup>30</sup>, qui venait de passer dix-huit mois dans la province de Québec, avec le colonel Charles de Salaberry, fils du héros de Châteauguay. Ni l'un ni l'autre n'avait de lettre l'autorisant à traiter officiellement avec les représentants des Assiniboïens; on les avait simplement envoyés user de leur influence, pour persuader aux métis de mettre bas les armes. Leur mission était donc condamnée à un échec inévitable.

Deux jours après, un autre commissaire, M. Donald-A. Smith (plus tard lord Strathcona), arriva de la même ville avec une mission identique, mais armé de papiers

29. Non pas "environ soixante", comme le D<sup>r</sup> JOHN-H. O'DONNELL l'a écrit (*Manitoba as I saw it*, p. 35; Toronto, 1910). Cette exagération est d'autant plus inexcusable que la liste des prisonniers a été maintes fois publiée, et que M. O'Donnell avait lui-même été l'un d'eux.

30. Que BECKLES WILLSON appelle généreusement De Thibault dans son *Lord Strathcona*.

dont la production occasionna une grande assemblée populaire les 19 et 20 janvier 1870.

C'était là pour le moins une entreprise des plus hasardeuses, sur la nécessité de laquelle M. Smith insista. Le rassemblement d'éléments si discordants en présence d'un étranger qui, tout honorable qu'il pût être, n'en était pas moins hostile au mouvement de protestation, équivalait à une tentative de faire accorder le feu avec la poudre. D'où le tumulte à peine contenu qui accompagna les délibérations lorsque, malgré une température de 20° Farhenheit en dessous de zéro, un bon millier d'hommes se réunirent, parmi lesquels on comptait toutes les notabilités du pays, catholiques et protestantes, ecclésiastiques aussi bien que laïques.

Le livre bleu officiel témoigne, à cette occasion, que le P. Lestanc usa de son influence uniquement dans l'intérêt de la paix et de la concorde entre les deux sections de la population, que certaines propositions avaient pour but de désunir. A la fin de la seconde assemblée, "on acclama le père Lestanc, l'évêque Machray <sup>31</sup>, M. Ritchot, M. Riel, M. O'Donoghue <sup>32</sup> et les commissaires...

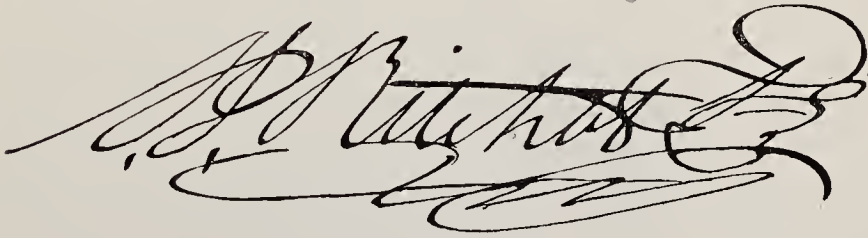
31. L'évêque anglican de la "terre de Rupert".

32. Qu'un auteur qui se prend au sérieux appelle un "faux prêtre" et un "prêtre rebelle" (*Lord Strathcona*, pp. 64 et 72). Un autre, qui est aveuglé par les mêmes préjugés, bien qu'il ne l'ait pas plus connu que B. WILLSON, le traite charitablement de "bruyant chenapan", et le qualifie de "grossier et tapageur O'Donoghue". D'autre part, nous avons déjà vu un homme qui le connaissait intimement nous assurer qu'il était un parfait gentleman.

Les libertés avec les faits que se croient permises nombre d'auteurs anglais, et l'ignorante présomption qu'ils affichent trop souvent sans rougir, sont vraiment phénoménales. Après nos explications sur ce point dans nos éditions anglaise (1910) et française (1912), BECKLES WILLSON continue, en 1915, de qualifier O'Donoghue—qu'il appelle O'Donohoe—de "prêtre fénien défroqué" (*Life of Lord Strathcona*, p. 161). Inutile de faire remarquer que cet Irlandais ne fut jamais plus prêtre que Willson lui-même, et que, par conséquent, il n'eut jamais la peine de défroquer.

M. Ritchot dit qu'il était heureux de se trouver avec l'évêque de la terre de Rupert et le clergé des différents cultes. Il croyait que tous étaient venus là pour les meilleurs intérêts du peuple. Ils étaient venus pour veiller à ce que l'ordre et la bonne harmonie régnassent, et dans le but d'influencer autant que possible le peuple dans la direction de ce qui était convenable et juste. Les membres du clergé étaient, eux aussi, des citoyens, et comme tels ils étaient heureux d'être présents et de promouvoir ces objets''<sup>33</sup>.

Nous donnons à dessein cette citation du discours de M. Ritchot, que nous extrayons du livre bleu <sup>34</sup>, parce



Signature de M. Ritchot.

que ces paroles contiennent un excellent exposé du but et de l'étendue de son intervention dans les troubles de 1869-70.

33. Livre bleu, p. 104.

34. Qui fut publié à Londres, Angleterre, au cours de 1870.

## CHAPITRE IV

### LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

1870

Le résultat pratique du meeting tenu à la demande du commissaire Smith fut la décision d'avoir une nouvelle convention, qui serait composée de vingt délégués anglais et d'autant de représentants français, qui auraient à examiner sa commission et à "décider ce qu'il y avait de mieux à faire dans l'intérêt du pays"<sup>1</sup>. Cette assemblée fut convoquée avec l'approbation de l'agent spécial d'Ottawa, qui "parcourut le pays pour porter les gens à élire des représentants au conseil de février"<sup>2</sup>.

Cette convention tint sa première séance le 25 janvier 1870. Elle "était composée d'hommes de bonne position sociale dans la colonie, ce qui est vrai surtout des délégués anglais"<sup>3</sup>. Pour cette raison, elle fit beaucoup pour la cause de la paix et de la concorde.

Pour la première fois, la population anglaise prit part à la formation d'un gouvernement provisoire, après que ses représentants se fussent assurés de l'abdication du gouverneur McTavish. A cet effet, M. John Sutherland, qui devait plus tard mourir sénateur, alla le trouver alors que la maladie le tenait cloué sur un lit de douleur, en compagnie de MM. John Fraser, Xavier Pagé et Ambroise-D. Lépine. Le premier de ces délégués rapporte ainsi l'incident, dans une déposition faite sous serment: "Voici quelle était notre question: Le gouver-

1. Livre bleu, p. 104.

2. Déposition sous serment de Thomas Bunn, dans *Report of the Select Committee*, p 118.

3. *Ibid.*, p. 121.



neur McTavish était-il encore gouverneur de ce pays<sup>4</sup>, et continuerait-il à l'être? La réponse fut: "Pour l'amour de Dieu, formez un gouvernement; je n'ai plus ni pouvoirs ni autorité"<sup>5</sup>. Rapportées à la convention, ces paroles eurent raison de n'importe quel scrupule que pouvaient entretenir les membres anglais.

En conséquence, la convention élut à l'unanimité moins une voix, Louis Riel "président du gouvernement Provisoire de la terre de Rupert", avec Thomas Bunn comme secrétaire; O'Donoghue en fut nommé trésorier, James Ross, juge en chef, A.-G.-B. Bannatyne, maître des postes général, et Ambroise-Didyme Lépine, adjudant-général, ou chef de la milice.

Tout lecteur impartial peut dès lors constater que, à la fin de février 1870, 1° il n'y avait à la Rivière-Rouge d'autre gouvernement, légal ou illégal, que celui à la tête duquel se trouvait Louis Riel; 2° ce gouvernement avait été formé par les représentants, librement élus, de toutes les classes du peuple, du gré du commissaire spécial d'Ottawa, Donald-A. Smith, et en réponse à l'invitation formelle de l'ex-gouverneur d'Assiniboia; 3° il était le seul possible dans les circonstances, puisque même W. McDougall admit plus tard, au Parlement canadien, qu'il "était absurde de dire que la compagnie de la baie d'Hudson aurait dû maintenir l'ordre, vu qu'elle était dans un état voisin de la mort"<sup>6</sup>.

Nous pourrions ajouter que les délégués, ou envoyés

4. Il restait naturellement gouverneur de la compagnie de la baie d'Hudson en Amérique.

5. *Preliminary Investigation and Trial of A. D. Lépine*, p. 30.

6. Livre bleu, p. 146. Nous pourrions aussi donner comme quatrième conclusion que, puisque le gouvernement de Riel était composé de quatre membres anglais contre deux français, il est souverainement injuste de représenter le soulèvement comme le fait du seul parti français.

spéciaux de ce gouvernement, furent dans la suite officiellement reconnus par les autorités fédérales <sup>7</sup>, et que sir Georges Cartier lui-même chargea Riel de continuer à exercer les fonctions de président, jusqu'à l'arrivée du nouveau gouverneur qu'Ottawa allait nommer <sup>8</sup>.

Ce gouvernement jouissait donc de toutes les garanties de légitimité possibles dans les circonstances. Alors il devait être revêtu d'une autorité suffisante pour lui permettre de pourvoir à sa propre préservation, et se faire respecter des quelques mécontents qui tenteraient de le renverser. Par conséquent, quiconque affecte de l'appeler le "soi-disant gouvernement Provisoire", et voit dans son chef un "prétendu président" ne fait que trahir par là sa propre ignorance ou son manque de bonne foi. Étant donné ce qui devait arriver, ce sont là des faits qui ne devraient pas être perdus de vue.

La même convention prépara, de concert avec le nouveau gouvernement, maintenant reconnu de tous les Assiniboïens, une liste des Droits plus explicite, qui devait être soumise aux autorités d'Ottawa, et nomma trois délégués pour se rendre à cette ville et en négocier l'acceptation par le cabinet de la puissance. Ces délégués étaient l'abbé Ritchot, le juge Black et un M. Alfred Scott.

Charmé de la consommation de l'union des races et de leurs intérêts, à laquelle il avait travaillé sans relâche, et par ailleurs flatté, sans doute, de se voir ainsi con-

7. Bien qu'à contre-cœur.

8. "Je demandai alors à sir Georges qui allait gouverner le pays en attendant l'arrivée du lieutenant-gouverneur, et s'il avait nommé quelqu'un pour cela. Il répondit: Non; que M. Riel continue de maintenir l'ordre et de gouverner le pays comme il l'a fait jusqu'à ce moment. Il me demanda si je pensais que Riel fût assez puissant pour maintenir l'ordre. Je dis que je le pensais. Il répondit alors: Qu'il continue jusqu'à ce que le gouverneur vienne" (Témoignage de l'abbé Ritchot, dans *Report of the Select Committee*, p. 77).

firmé dans la présidence du gouvernement Provisoire, Riel, mit alors en liberté seize prisonniers, et promit de libérer également dans un avenir prochain ceux qui restaient.

Sur ces entrefaites, on apprit qu'une bande de Canadiens-anglais mécontents, sous la conduite d'un certain major C.-W. Boulton, venaient d'arriver à Headingley <sup>9</sup>, dans leur marche du Portage-la-Prairie à la partie anglaise de la colonie. Ils s'attendaient à y être renforcés d'un grand nombre de fermiers, qu'ils se proposaient de soulever contre le gouvernement même qu'ils venaient de former par l'entremise de leurs représentants. Ce n'était ni plus ni moins qu'une révolte ouverte contre l'autorité légitime, et le plan des insurgés était, une fois leurs rangs grossis de l'appoint sur lequel ils comptaient, d'attaquer le fort Garry et de renverser le gouvernement Riel. Schultz, ancien prisonnier qui s'était évadé, avec un homme de mauvaise réputation nommé Thomas Scott, un espion du nom de William Gaddee et deux autres, s'était emparé du fort de Pierre <sup>10</sup>, sur la rivière Rouge inférieure, et, à force de cajoleries et de faux rapports, avait réussi à lever une troupe nombreuse.

Tout le bien opéré par la convention était par là réduit à néant.

Le 15 février, les gens du Portage, armés d'échelles pour escalader les murs du fort Garry, passèrent de grand matin en vue de Riel, qui eut beaucoup de peine à empêcher la garnison de faire une sortie pour les attaquer. Le P. Lestanc avait maintes fois ajouté à ses exhortations en faveur de l'union une prière instante d'éviter soigneusement toute effusion de sang, et bien

9. Quatorze milles à l'ouest du fort Garry.

10. Ou fort d'En Bas, à vingt milles du fort Garry.

qu'il ne fût pas précisément intime avec Riel, ses paroles n'en avaient pas moins fait impression sur celui-ci.

Les Anglais qui se rebellaient ainsi contre la seule autorité du pays, se rendirent alors à une maison qu'ils savaient être fréquentée par Riel, et Th. Scott se fit remarquer par l'empressement avec lequel il le cherchait, au moment même où le président "se servait de son influence pour empêcher les Français d'attaquer son parti" <sup>11</sup>.

Après leur jonction avec les recrues que Schultz fit dans la partie inférieure de la colonie, les rebelles se trouvaient au nombre de six ou sept cents, parmi lesquels nous regrettons d'avoir à compter un certain nombre de sauvages <sup>12</sup>. Environ cinq cents hommes de langue française étaient alors stationnés au fort Garry. Craignant que les établissements catholiques de Saint-Boniface ne vinssent à servir de bases d'opérations contre le fort, Riel fit occuper le palais épiscopal par quelques-uns de ses soldats.

Comme le fait remarquer Alexandre Begg, ce "mouvement [contre les métis] n'eut point son origine chez les colons eux-mêmes; mais, poussés par quelques boutefeux à se précipiter sans réflexion dans une entreprise dont l'issue probable ne pouvait être que la destruction instantanée du fruit de leurs longs labeurs dans la colonie, ils oublièrent leurs foyers, leurs familles et leur jugement pour se plonger prématurément dans une guerre civile" <sup>13</sup>.

Les choses en étaient venues au point que le sort des armes allait apparemment décider pour ou contre l'un des deux partis. Mais une demoiselle McVicar eut le

11. BEGG, *The Creation of Manitoba*, p. 179.

12. *Ibid.*, p. 287.

13. *Ibid.*, pp. 280-81.



courage d'intervenir, et persuada à Riel de relâcher les vingt-quatre prisonniers qui restaient, faisant remarquer que c'était de leur emprisonnement que les insurgés du Portage avaient pris prétexte pour se soulever. Le président répondit qu'il avait, depuis longtemps, voulu les remettre en liberté; mais que, cédant à de mauvais conseils, ils avaient jusque-là refusé de signer une promesse de ne plus prendre les armes contre le gouvernement Provisoire. Ayant enfin consenti à signer ce document ils furent immédiatement élargis, et Riel en notifia les insurgés anglais.

En réponse à cette mesure de conciliation, les rebelles écrivirent au président pour lui annoncer qu'ils ne reconnaissaient point son gouvernement, et qu'ils allaient s'efforcer de le renverser. Là-dessus, Riel prit toutes les mesures possibles pour affermir encore ses positions et affaiblir celles de ses adversaires, leur envoyant en même temps une lettre caractéristique, dans laquelle il disait:

“Nous sommes prêts à nous mesurer avec n'importe qui; mais nous voulons avant tout la paix et nos droits de citoyens britanniques. Messieurs, les prisonniers sont en liberté: ils ont juré de se tenir en paix. Nous avons assumé la responsabilité de nos actes passés. M. William McTavish vous a demandé, pour l'amour de Dieu, de former et de compléter le gouvernement Provisoire. Vos représentants se sont joints à nous sur ce terrain. Qui va maintenant venir détruire la colonie de la Rivière-Rouge”<sup>14</sup>?

Cette missive n'empêcha point les Anglais de continuer leurs préparations belliqueuses <sup>15</sup>. Mais, étant

14. *Ibid.*, p. 287.

15. Il serait oiseux même d'essayer de réfuter toutes les calomnies, ou de corriger toutes les inexactitudes, qui ont été publiées sur cette époque troublée. Mais pour montrer comment un auteur comme le

sans organisation, discipline ou commissariat, et la nouvelle de l'attitude déterminée de Riel s'étant ébruitée parmi eux, ils reprirent bientôt après le chemin de leurs foyers.

Le matin du 17 février, le parti du Portage, cause de tout le mal, passa en vue du fort Garry. Après les terribles heures d'anxiété qui venaient de s'écouler pour les métis et les nuits qu'ils venaient de passer sans sommeil, Riel ne put les retenir. Ils s'élancèrent à la poursuite des rebelles, et les capturèrent tous, c'est-à-dire quarante-huit, au nombre desquels se trouvaient le major Boulton et Thomas Scott. Comme l'écrit Alexandre Begg, "ainsi se termina cette expédition insensée (*mad-like*) du Portage" <sup>16</sup>.

Exaspéré par cette hostilité sans cesse renaissante et ce manque de bonne foi, après que son gouvernement

D<sup>r</sup> BRYCE peut difficilement dire la vérité, même sur des points de moindre importance qui s'y rapportent, nous allons voir la manière dont il s'y est pris pour leur donner une physionomie qui les rend méconnaissables. Il voudrait, par exemple, nous faire croire que, "alarmé à la vue du soulèvement [des gens du Portage], Riel relâcha tous les prisonniers qui se trouvaient dans le fort. Ses fins étant ainsi atteintes, le camp de l'église de Kildonan, qui comptait maintenant six cents hommes, se débanda" (*The romantic Settlement of Lord Selkirk's Colonists*, p. 297). Voilà un exposé d'un fait qui, par la manière dont il est présenté, tient certainement du roman. La vérité en est, d'après ALEXANDRE BEGG, qui se trouvait sur les lieux, que, même après la lettre énergique de Riel, "le parti anglais continua ses préparatifs pour attaquer le fort Garry. Il préleva des provisions sur les familles des environs, et s'efforça de mettre quelque ordre dans le rassemblement d'hommes réunis autour de l'église" (*The Creation of Manitoba*, p. 289).

Nous pourrions aussi ajouter que, malgré l'assertion de BRYCE à l'effet que Riel arrêta alors "par un acte de perfidie inouïe" les hommes qu'il vit passer près du fort Garry, le président du gouvernement Provisoire ne fut point mêlé à cette affaire. Ce fut O'Donoghue qui conduisit le parti qui les intercepta, et on leur donna clairement à entendre qu'on les faisait prisonniers. V. Appendice H.

16. *Ibid.*, p. 290. Selon D.-A. Smith lui-même, ce n'était rien moins qu'une "folle et criminelle entreprise" (A M. L. Rose, 11 mars 1870).

avait été publiquement reconnu, Riel crut toute paix impossible tant que les instigateurs de ces soulèvements périodiques ne seraient pas convaincus que les autorités étaient décidées à se défendre d'une manière efficace contre leurs intrigues. Boulton fut donc condamné à mort, pour cause de trahison <sup>17</sup>. Mais, grâce à l'intervention de personnes influentes, parmi lesquelles nous citerons le P. Lestanc, sa vie fut épargnée <sup>18</sup>, et Donald-A. Smith entreprit de pacifier les mécontents, dans le but d'obtenir la mise en liberté de tous les prisonniers.

Malheureusement, parmi ces derniers s'en trouvait un qui, par ses excès de langage et la violence des actes devait devenir pour le président l'occasion du plus grand

17. William Gaddee avait déjà eu un sort indéniable, et ce traitement avait pour but réel de faire impression sur les frondeurs bien plus que de punir des rebelles, ainsi qu'on va le voir par la manière dont la sentence fut exécutée dans le cas du métis susmentionné. Riel alla le trouver avec une garde de six hommes, et le fit mettre à genoux en leur présence. Puis, s'approchant de lui, le président lui toucha l'épaule en disant: "Lève-toi, Gaddee; nous ne voulons te faire aucun mal. Mais souviens-toi que tu dois désormais te considérer comme mort. Tu vas rester quelques jours encore ici, après quoi on te fera secrètement passer aux États-Unis". Au lieu de suivre cette consigne, Gaddee s'évada en des circonstances particulièrement pénibles, et témoigna de sa reconnaissance en inventant des histoires d'un ridicule achevé, d'après lesquelles un prêtre aurait administré la sainte communion sur le lieu même de son exécution (!), pour donner à ses gardes la force de le fusiller. La crédulité de certains protestants est telle qu'ils ne peuvent voir à quel point pareille assertion est absurde, mais la publient, au contraire, comme un fait indubitable (V. HILL, *History of Manitoba*, p. 299).

18. "M. Boulton vint au palais épiscopal me remercier de la faveur que je lui avais obtenue. Il dit: Je vous dois la vie; comment vous remercier suffisamment? Il était si reconnaissant que j'en fus moi-même touché, et il promit de ne jamais oublier la faveur que nous lui avions obtenue" (Extrait du rapport de la conférence donnée par le R. P. Lestanc à Calgary, le 4 mars 1909, tel qu'il parut dans la presse de l'Ouest).

embarras. C'était Th. Scott, homme de basse extraction qui avait inauguré sa carrière dans l'Ouest en essayant de noyer le surintendant du chemin Dawson, parce que ce dernier refusait de le payer pour trois jours qu'il avait passés à rien faire, par manière de protestation contre la nourriture qu'on donnait aux ouvriers <sup>19</sup>. Arrêté déjà pour avoir prêché la révolte contre le gouvernement Provisoire, il s'était évadé. Dans ces derniers temps, il était devenu intraitable. Il frappait ses gardes avec ses chaînes, enfonçait les portes, et en était même venu à des voies de fait sur la personne du président.

Celui-ci patientait toujours. Mais, poussés à bout par l'insolence du prisonnier, ses gardes avaient un jour voulu user de représailles et étaient sur le point de lui faire subir une exécution sommaire, lorsque l'un des conseillers français l'arracha de leurs mains. Le 1<sup>er</sup> mars, on avertit Riel que la conduite du prisonnier devenait intolérable, et on lui fit remarquer que plusieurs de ses compatriotes, encouragés par l'impunité avec laquelle ses provocations étaient reçues, partageaient maintenant son insubordination.

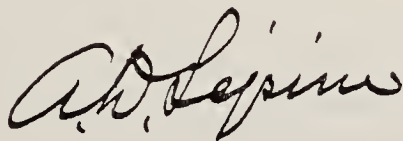
Le président s'efforça de les calmer. Puis, il supplia Scott d'agir en homme raisonnable, et d'abandonner ses voies agressives, sous peine d'avoir bientôt à subir un sort terrible, vu qu'on commençait à murmurer que si l'impudence du prisonnier restait sans châtiment, Riel aurait lui-même à en répondre. Là-dessus Scott se mit à ricaner aux dépens du président, qu'il insulta grossièrement. Ayant, le jour même, renouvelé ses actes de violence, les gardes, maintenant exaspérés au-delà de toute expression, demandèrent impérieusement une cour

19. Il aurait probablement mis à exécution ce plan criminel sans l'intervention d'un Canadien-français, nommé Olivier Ducharme, qui vint au secours de son maître.



martiale pour le coupable, et menacèrent Riel si on ne la leur accordait point.

Ce dernier parvint pourtant à temporiser encore deux jours. Alors il crut que les intérêts de la paix, sinon sa propre sécurité, demandaient qu'on fît un exemple de Scott. Le récalcitrant dut donc comparaître devant le conseil de guerre, composé de sept membres, présidé par A.-D. Lépine<sup>20</sup>, et qui, presque à l'unanimité, le condamna à mort<sup>21</sup>.



Signature de Lépine.

Quant on sut que, cette fois, une exécution devait sûrement avoir lieu, plusieurs personnes, entre autres Donald-A. Smith et le P. Lestanc, demandèrent à Riel de pardonner au condamné. Mais on s'était trop longtemps joué du nouveau gouvernement: son chef était maintenant persuadé que les esprits remuants de la colonie, qui nourrissaient sans doute leur ressentiment mêlé de honte, à la pensée de leur récente déconfiture, et méditaient probablement quelque nouvelle incartade, ne le prendraient point au sérieux si on ne leur montrait

20. Et auquel Riel ne prit point part.

21. Si ces détails, qui sont puisés aux sources les plus sûres, avaient besoin de corroboration, nous pourrions citer les paroles d'un ancien conseiller de Riel, Paul Proulx (mort le 11 avril 1918), qui ne lut probablement jamais le présent ouvrage. "Riel", dit-il, "ne voulait pas qu'il fût fusillé; il voulait qu'on le gardât en prison. Les gardiens, cependant, insistèrent, et déclarèrent que si Scott n'était pas exécuté, ce serait, lui, Riel, qui y passerait. Riel alla trouver Scott, et essaya de raisonner avec lui. 'Les métis ne sont qu'une bande de lâches', lui répondit Scott; 'jamais ils n'oseront me fusiller'" (*La Libre Parole*; Winnipeg, 18 avril 1918). En ce qui est de la foi de Scott en son intangibilité personnelle, elle est confirmée par D.-A. Smith et d'autres.

qu'il pouvait se protéger, en usant du droit de vie et de mort inhérent à tout gouvernement, surtout dans les temps critiques comme ceux que traversait alors la colonie de la Rivière-Rouge. En outre, l'exemple de l'incorrigible Anglais "avait produit les plus mauvais effets sur les autres prisonniers, qui se laissaient aller à de tels actes d'insubordination, qu'il était devenu difficile d'empêcher les gardes d'user de représailles" <sup>22</sup>.

Quant à l'intervention du P. Lestanc, le major Boulton nous assure que le chef métis, qui était parvenu au pouvoir en se servant du clergé comme de marchepied, ne tolérerait guère son ingérence, surtout si elle provenait d'un de ses membres pour lequel il se sentait moins porté <sup>23</sup>.

En conséquence, Scott fut fusillé en dehors de l'enceinte du fort, le 4 mars à midi <sup>24</sup>. Apprenant cet acte de rigueur, les auteurs des soulèvements périodiques décampèrent d'eux-mêmes. "Après cela, le gouvernement Provisoire eut la paix jusqu'à l'arrivée du

22. V. le rapport de Smith dans BEGG, *History of the North-West* vol. I, pp. 507-08.

23. BOULTON, *Reminiscences of the North-West Rebellions*, pp. 136-37; Toronto, 1886. Nous citons cette opinion du soldat anglais sans pourtant la partager pleinement.

24. Veut-on savoir pourquoi, dans l'opinion de lord WOLSELEY, Thomas Scott, qui avait manqué d'assassiner son maître, fut choisi pour être exécuté? "Parce qu'il avait été le plus bruyant dans l'expression de sa loyauté envers sa reine" (*The Red River Expedition*, p. 219)! Un compagnon d'armes, le capitaine G.-H. HUYSE, n'est pas moins positif là-dessus. Le seul crime de Scott, déclare-t-il, "fut sa fidélité à sa reine et son dévouement à son pays" (*The Red River Expedition*, p. 20; Londres, 1871)! Et ce n'est pas tout. Quiconque connaît les rudiments de l'histoire du Manitoba sait que le pauvre homme fut passé en cour martiale le 3 mars et exécuté le lendemain, dans la compagnie de son chapelain. Mais le capitaine HUYSE est certain que, "avec une cruauté inhumaine, il fut ordonné que son exécution aurait lieu le même jour" (*op. cit.*). Même cette déclaration est éclipsée par l'affirmation de WOLSELEY, que les exécuteurs de Scott "écoutèrent

colonel Wolseley". Cette remarque est de M. Bannatyne, et l'historien Robert Hill va jusqu'à écrire que "dans tout le Nord-Ouest, il n'y a point de nom qui soit reçu avec plus de respect que celui de l'hon. A.-G.-B. Bannatyne"<sup>25</sup>.

Nous pourrions laisser sans commentaires un incident qui, au dire d'un correspondant du plus ancien journal de Winnipeg, "a reçu une attention tout à fait disproportionnée à son importance"<sup>26</sup>; mais des écrivains prévenus, et certains mercenaires de la presse canadienne, en ont pris texte pour trop de calomnies contre l'Église catholique pour nous laisser la faculté de suivre ce plan. Nous sommes d'autant plus à même d'écrire impartialement sur ce sujet que, selon nous, la régularité de l'exécution de Scott, toute regrettable qu'elle puisse être, découle évidemment de la légitimité de l'autorité qui en fut responsable. En sorte que, alors même qu'elle eût eu lieu avec l'approbation de l'Église, comme on l'a prétendu, ou même par ses ordres, comme quelques-uns n'ont pas craint de l'affirmer, nous n'estimons pas qu'un tel acte demandât un essai de palliation de notre part. Pour tout esprit exempt de préjugés, la question doit être, non pas une question de légalité, mais d'opportunité.

Le P. Lestanc a été accusé d'avoir été de connivence avec ceux qui exécutèrent l'irrépressible Anglais, et cela par des gens qui basent leurs soupçons sur le rapport habile, et apparemment impartial, du commissaire spécial Smith. Mais qu'un véritable amateur de la justice

en même temps les exhortations d'un prêtre français sur le lieu où le meurtre se commettait, et furent assurés par lui qu'ils allaient faire un acte méritoire" (*op. cit.*, p. 220).

Telle est l'espèce d'histoire dont nous sommes gratifiés quand ce sont des soldats qui s'en chargent!

25. HILL, *History of Manitoba*, pp. 755-56.

26. *The Manitoba Free Press*, 10 avril 1909.

et de l'histoire sérieuse étudiée de près ce document; il ne manquera pas de découvrir, sous ses périodes élégantes, des signes indubitables d'une double aversion, dont celui qui l'écrivit ne se rendait probablement pas compte, mais qui n'en fut pas moins un puissant facteur dans son appréciation des personnes et les faits.

L'objet de la première était Riel lui-même, et Smith n'aurait pas été homme s'il en avait été autrement. Représentant honoré de la compagnie de la baie d'Hudson à Montréal, il trouva à la Rivière-Rouge un immense établissement appartenant à cette corporation, maintenant entre les mains de gens dont il ignorait la véritable position lorsque les circonstances les avaient forcés à s'en emparer momentanément. Il vit là un jeune métis — un simple métis, et, qui plus est, un métis français — plein de feu et quelque peu autoritaire, qui disposait de choses et commandait à des gens sur lesquels, en temps ordinaire, il n'aurait eu aucun droit. Évidemment aucun "homme de la Compagnie" ne pouvait être témoin de pareil renversement des rôles sans ressentir pour l'auteur de cette anomalie des sentiments qui étaient loin d'être amicaux.

Personne ne peut blâmer M. Smith pour de semblables dispositions. D'un autre côté, c'était précisément à cause des accointances de ce monsieur avec la grande Compagnie que, dans sa franchise de Breton, le P. Lestanc se crut obligé de lui lancer à brûle-pourpoint la remarque: "Je regrette que vous ayez été envoyé comme conseiller aux métis de ce pays. Vous n'êtes point l'homme qu'il leur faut: vous êtes un homme de la Compagnie, et l'on ne peut vous souhaiter la bienvenue" <sup>27</sup>. Comment un étranger, ainsi accueilli, aurait-il pu écrire sans préjugés,

27. De la conférence du P. Lestanc, mentionnée précédemment.



à propos de celui qui lui avait fait une semblable réception ?

En outre, il y avait la question de langue. Le commissaire Smith n'avait alors à son crédit qu'une connaissance très imparfaite du français. S'il arrivait au prêtre d'adresser la parole à un métis en cette langue, il pouvait facilement être mal compris d'un étranger déjà prévenu contre lui. C'est ainsi que, d'après Smith, lorsqu'on parla à Riel du sort imminent de Scott, "le père Lestanc intervint en des termes français qui signifiaient: "N'y a-t-il aucun moyen d'échapper" <sup>28</sup>, phrase qui, sous cette forme, est susceptible d'une interprétation compromettante, tandis qu'en réalité le prêtre voulait dire: Ne pourriez-vous pas trouver un moyen d'éviter cette exécution <sup>29</sup> ?

Un autre malentendu provenant de la même cause, est l'accusation de D.-A. Smith <sup>30</sup> qu'il fut menacé par Riel et le P. Lestanc. Pourtant, l'un et l'autre se contentèrent de l'avertir du danger qu'il courait, et faisait courir au pays, en essayant, comme ils croyaient qu'il faisait <sup>31</sup>, de désunir le peuple et par là de provoquer une guerre civile, simplement pour se venger de Riel, circonstance à laquelle Smith fait lui-même allusion dans son rapport <sup>32</sup>. De son animosité contre le président, nous

28. Dans BEGG, *History of the North-West*, vol. I, p. 507.

29. Conférence du P. Lestanc.

30. BEGG, *ubi supra*, vol. I, p. 496.

31. Ils se trompaient si peu sous ce rapport, que le biographe de Smith a un chapitre tout entier intitulé: "Minant l'influence du dictateur". Ce titre dénote en outre l'esprit dans lequel son ouvrage (*Lord Strathcona*) a été composé.

32. *Ibid.*, p. 494. Comme exemple des conclusions erronées qu'un esprit prévenu peut tirer de prémisses qui n'y mènent point naturellement, nous citerons cette remarque que BOULTON fait dans ses *Reminiscences of the North-West Rebellions* (p. 61): "L'attitude de l'Église parut plus claire lorsque O'Donoghue, qui étudiait alors à Saint-Boni-

avons des preuves non équivoques dans son propre document, et cette animosité lui fait faire à son insu des assertions qui ne reposent sur aucun fondement, et se contredisent même les unes les autres<sup>33</sup>.

Une dernière remarque sur cette malheureuse affaire. Au nombre des conséquences du soulèvement de 1869, il nous faut compter la mort du fils de l'hon. John Suther-

face en vue de se faire prêtre, en même temps qu'il y était professeur, crut bon d'abandonner ces devoirs pour se joindre à Riel". Le contexte prouve que l'auteur voit dans cette démarche l'appui que l'Église accordait évidemment aux insurgés. Or voici ce que nous lisons dans le mémoire de M. Giroux, qui ne lut jamais le livre de Boulton:

"L'administrateur [le P. Lestane], ayant appris que O'Donoghue visitait assez souvent Riel, et avait l'habitude de rencontrer M. Kennedy au fort Garry, fit venir le jeune ecclésiastique, et lui défendit formellement d'aller au fort". Ce mémoire relate alors comment O'Donoghue préféra abandonner l'espoir d'entrer dans l'état ecclésiastique plutôt que de se séparer de ses nouveaux amis. Qu'en dit le P. Lestane lui-même? Sans avoir jamais vu le susdit mémoire, il en écrivait ce qui suit, en date du 9 avril 1909: "Quand, à mon retour du lac la Pluie, je me suis aperçu qu'il fréquentait Riel, je lui ai signifié mes ordres: 'Si vous voulez suivre Riel, laissez votre soutane et sortez de l'évêché. Si vous voulez garder votre soutane et continuer vos études ecclésiastiques, je ne veux pas que vous fréquentiez Riel'. Dès ce moment, il déposa sa soutane et cessa ses études religieuses" (Lettre à M. Lamy, directeur des *Cloches de Saint-Boniface*, écrite de Calgary, et aujourd'hui dans nos propres archives).

33. Par exemple, à la p. 492 de son rapport, tel que reproduit par BEGG (*op. cit.*), il mentionne le spectacle lamentable qu'offrait "le fort avec son stock abondant de munitions, denrées et marchandises de toutes sortes [qui étaient] entre les mains de métis français dont les chefs avaient déclaré leur détermination de faire tout leur possible pour annexer le territoire aux États-Unis", tandis qu'à la p. 509 il raconte comment, au cours d'une conversation, Riel lui avait dit: "N'essayez point de nous prévenir contre les Américains; car, bien que nous n'ayons point été avec eux, ils sont avec nous, et se sont montrés meilleurs amis pour nous que les Canadiens".

Vers la fin de son rapport, il donne à entendre qu'un grand nombre de prêtres catholiques alors dans la colonie étant français, ils n'avaient cure du lien qui unissait le pays à la Grande-Bretagne, à cause de leur peu de familiarité avec les lois et les institutions anglaises. Nous avons

land, qui fut tué par Parisien comme celui-ci échappait à ceux qui l'avaient arrêté; celle du même Parisien, qui mourut des mauvais traitements qu'il reçut alors, et celle d'Elzéar Goulet, qui fut lapidé et noyé comme il traversait la rivière Rouge, pour éviter une troupe de volontaires d'Ontario qui le poursuivaient. Pourtant, la presse canadienne-anglaise fit presque le silence autour de ces faits très regrettables <sup>34</sup>, qui sont aujourd'hui oubliés de la majorité des lecteurs anglais, bien que, sans parler des autres victimes, la première eût été un jeune homme inoffensif, rejeton d'une famille respectable, contre la mémoire duquel rien ne peut s'avancer.

Mais quand un homme connu pour avoir été un perturbateur invétéré de la paix publique, un être violent qui avait presque noyé son maître, un agitateur qui se glorifiait de sa détermination de renverser le gouvernement que le pays s'était librement donné; quand cet homme eut été exécuté après un procès régulier, où il

déjà vu que le P. Lestanc était le seul prêtre français en contact avec le peuple. Or il serait absolument impossible de douter un instant de la loyauté d'un homme si sévèrement scrupuleux, surtout à une époque où il tenait la place d'un évêque canadien connu pour son patriotisme. La même remarque s'applique à ses deux compagnons français, qui n'auraient jamais osé agir à l'encontre des désirs de leur ordinaire. Que si l'on était disposé à en douter, nous n'aurions qu'à renvoyer le lecteur à un exposé des troubles de la Rivière-Rouge écrit au point de vue américain, où l'on voit un certain individu travailler à promouvoir l'annexion du pays aux États-Unis. Ce récit donne comme un fait incontestable les désirs de son auteur, et fait remarquer que celui-ci "croyait que le général Riel avait les mêmes inclinations", ce en quoi nous avons vu qu'il se trompait complètement; mais, ajoute le correspondant, "*les prêtres, qui ont en réalité plus de pouvoir que l'un et l'autre, sont opposés*" à cette mesure, c'est-à-dire à l'annexion (Livre bleu, p. 81).

34. Le *Daily Telegraph*, de Toronto, annonça même ce dernier assassinat dans un entrefilet intitulé: "On se défait d'un mécréant". (*A Miscreant disposed of*).

eut toute opportunité de se défendre<sup>35</sup>, parce que les effets de sa violence (dont il refusait de se désister) devenaient désastreux, ce fut un *tolle* général contre les Canadiens ou métis français d'un bout à l'autre de l'Ontario. Un vent de démente parut agiter les têtes les plus solides, et les histoires les plus absurdes, ainsi que les inventions les plus palpables, furent avalées comme parole d'Évangile. On décréta la mort de Riel et de ses lieutenants; la tête du chef métis fut mise à prix, et même le grave juge E.-B. Wood, dans son allocution au jury devant lequel un de ces lieutenants fut plus tard examiné, n'eut aucun scrupule de comparer l'incorrigible Scott, exécuté pour ses fautes, avec l'Agneau sans tache immolé par les Juifs<sup>36</sup>!

Pourquoi donc, demanderons-nous, cette tempête que rien ne justifie et ces excès à peine croyables dans un pays civilisé? Deux mots suffisent à expliquer l'énigme: Scott était orangiste<sup>37</sup>. C'est pourquoi, aussi

35. Une des nombreuses faussetés qui ont cours dans les histoires anglaises à ce propos, consiste en ce qu'on a accusé les métis d'avoir condamné Scott après un semblant de procès, auquel il ne pouvait rien comprendre. Scott comprit tout ce qui se dit, puisqu'un interprète lui traduisit tout. On lui laissa même l'alternative de promettre de s'amender, alternative dont il se garda bien de profiter. Un petit détail nous montre, en effet, que bien différents étaient alors ses sentiments. Il se trouvait assis devant une espèce de petit tabouret. Ayant par accident vu Riel passer par la porte entr'ouverte, il se leva précipitamment, et voulut courir sus au président, renversant le tabouret dans son excitation, et s'écriant: "Ah! fils de chienne, si jamais je redeviens libre, c'est de mes propres mains que tu périras"!

36. V. les nombreux pamphlets que les Anglais publièrent alors et subséquemment sur ce monstre de Riel, cet archi-rebelle, cet assassin graisseux, etc. Quant à Schultz, qui s'était précédemment évadé et parcourait maintenant les villes et les villages d'Ontario, il fut traité en héros, et "reçut de riches présents sous la forme de montres, services de table, avec des fusils pour tuer les membres du gouvernement Provisoire" (B. WILLSON, *Lord Strathcona*, pp. 188-89).

37. *Preliminary Investigation and Trial of A. D. Lépine*, p. 120. V. Appendice I.



longtemps que le fanatisme gouvernera une certaine classe d'hommes, on entendra des gens parler de son exécution comme d'un meurtre, et d'autres continueront à l'appeler martyr. Aux yeux de ces gens-là, les droits de l'histoire impartiale comptent pour bien peu. Ce sont les passions qui conduisent, et les passions sont aveugles.

## CHAPITRE V

### FIN DE L'INSURRECTION

1870

Le récit des événements de 1869-70 nous a insensiblement éloignés du chef du diocèse si violemment agité; mais le cours de ces mêmes événements nous y ramène maintenant. Il assistait au grand concile du Vatican lorsque le gouvernement canadien, qui s'apercevait enfin de la gravité de la situation dans l'Ouest, le pria de revenir à la Rivière-Rouge, et d'user de son influence pour pacifier, comme il disait, sa patrie d'adoption. Bien que ses représentations eussent déjà été traitées avec si peu de respect, en vrai patriote qu'il était, il refoula tout ressentiment dans son cœur, et, le 9 février 1870, arriva à Ottawa, où il eut plusieurs entretiens avec le gouverneur général et quelques-uns de ses ministres.

Armé de lettres de ces différents personnages, et emportant à son peuple une promesse formelle d'amnistie pour tout ce qui avait été fait jusqu'alors, l'évêque partit avec confiance pour l'Ouest. Un des documents dont il était porteur émanait du secrétaire d'État pour les provinces, l'hon. Joseph Howe, et contenait le passage suivant: "Il est important que vous sachiez que les actes qui ont momentanément mis en danger la vie et la propriété du peuple de la terre de Rupert <sup>1</sup> ont été immédiatement désavoués et condamnés par le gouvernement du Dominion, ainsi que vous le constaterez facilement

1. C'est-à-dire de l'Assiniboia. Cet aveu officiel dispose de la contention implicite du D<sup>r</sup> Bryce, que la convoitise des Ontariens n'avait pour objet que "les terres inoccupées".

par la dépêche que j'adressai à M. McDougall en date du 24 décembre”<sup>2</sup>.

On apprit à la Rivière-Rouge l'arrivée prochaine du prélat le jour même de l'exécution de Scott, et le 9 mars il revoyait ses foyers à Saint-Boniface. Là il eut le chagrin de ne pas recevoir de Louis Riel l'accueil auquel ses enfants l'avaient depuis longtemps accoutumé. Le seul nom d'Ottawa donnait alors sur les nerfs du chef métis, qui ne pouvait croire à la sincérité de ses professions de bon vouloir. Or on savait que M<sup>gr</sup> Taché était porteur de messages des autorités fédérales. C'est pourquoi, lorsque la garnison du fort Garry demanda à Riel la permission d'aller recevoir la bénédiction du prélat, le chef métis l'accorda sans difficulté, mais ne se dérangea point lui-même, se contentant de remarquer: “Ce n'est point l'évêque de Saint-Boniface, c'est le Canada qui passe”. De plus, il fit garder par des sentinelles le palais épiscopal, marque d'inutile défiance qui blessa vivement l'évêque.

Néanmoins, n'ayant en vue que l'intérêt de la paix, celui-ci alla deux jours après, visiter le président et les autres membres du gouvernement Provisoire. Alors, revenant à des sentiments plus généreux, Riel lui fit une réception vraiment royale.

Il faut admettre que l'intervention de M<sup>gr</sup> Taché était alors des plus opportunes. La révolte de Boulton et des habitants du Portage avait considérablement

2. BEGG, *The Creation of Manitoba*, p. 313. Voici quelques-unes des paroles de blâme adressées à McDougall par le secrétaire d'État: “Vous vous êtes servi du nom de la reine sans son autorisation, et avez organisé une force armée dans le territoire de la compagnie de la baie d'Hudson sans cause ou instruction.... Comme l'organisation et l'usage fait par vous de pareille force étaient, dans les circonstances, absolument illégaux, le gouverneur général et son conseil ne peuvent vous cacher le poids de la responsabilité que vous avez encourue” (Livre bleu, p. 83).

aigri le chef métis, qui avait, par moments, sérieusement pensé à s'opposer par la force à l'expédition militaire qu'on savait se rendre à la Rivière-Rouge. Ainsi qu'il le faisait plus tard remarquer, un corps d'hommes armés, de nombre presque insignifiant, eût pu arrêter sa marche et la désorganiser sans difficulté, en se postant à certains endroits stratégiques du désert bien connus des métis. Mais M<sup>gr</sup> Taché condamnait vigoureusement toute mesure de ce genre, et parce que l'influence du prélat sur les partisans de Riel la rendait maintenant impossible, et aussi à cause des scrupules que celui-ci éprouvait d'aller à l'encontre de son grand bienfaiteur, ces velléités de résistance n'aboutirent point <sup>3</sup>.

Le dimanche suivant (13 mars), le prélat prêcha un "éloquent sermon" sur la situation, dans sa cathédrale qui "regorgeait de monde"<sup>4</sup>. D'après Alexandre Begg, ce sermon eut sur les événements subséquents une influence des plus salutaires <sup>5</sup>. Deux jours plus tard, une session spéciale de la convention se réunit, pour entendre ce qu'il avait à lui annoncer, et le plus grand bien en résulta également. A sa demande, Riel relâcha plus de quinze prisonniers, parmi lesquels se trouvait le major Boulton, et les trois délégués, que le manque de confiance dans la sincérité d'Ottawa avait jusque-là empêchés d'accomplir leur mission, se mirent en route pour la capitale du Canada.

Ils emportaient avec eux la dernière version de la liste des Droits <sup>6</sup>, en même temps que des lettres de créance

3. Nous basons ces assertions sur les meilleures des autorités, un prélat, M<sup>gr</sup> Ireland, de Saint-Paul, alors simple prêtre et ami intime de Riel, auquel celui-ci fit ensuite part de ses plans, ainsi qu'un laïque (un M. Kennedy), qui remplit l'office d'armurier du gouvernement Provisoire.

4. *The Creation of Manitoba*, p. 315.

5. *Ibid.*

6. Plus complète que les autres.



du gouvernement Provisoire <sup>7</sup>. La première contenait vingt clauses, dont l'une demandait que "les langues anglaises et françaises fussent indifféremment parlées à la législature et devant les tribunaux"; une autre voulait que le lieutenant-gouverneur fût familier avec les deux langues, et une troisième réclamait la même capacité pour les juges de la cour supérieure. La clause VII stipulait que les écoles devaient être séparées, et voulait que les fonds destinés à l'éducation fussent répartis parmi les différentes confessions religieuses en proportion du nombre de leurs adhérents.

Les délégués arrivèrent à Ottawa le 11 avril; mais telle était l'excitation causée par l'exécution de Scott que deux d'entre eux, MM. Ritchot et Alfred Scott, furent immédiatement arrêtés pour leur prétendue participation à ce soi-disant crime. Ils furent cependant élargis peu après, tandis que les fanatiques d'Ontario tenaient des assemblées d'indignation, qui se terminaient généralement par la résolution d'exécuter sommairement les deux

7. Ces lettres officielles établissaient la juridiction de Riel et compagnie sur les envoyés, en sorte qu'en traitant avec ces derniers, le gouvernement d'Ottawa reconnaissait implicitement le gouvernement Provisoire. Voici comment elles étaient conçues: "Vous trouverez sous cette enveloppe votre commission, ainsi qu'une copie des conditions et termes auxquels le peuple de ce pays consentira à entrer dans la Confédération. Vous vous hâterez, s'il vous plaît, de vous rendre dans la ville d'Ottawa, en Canada, où, dès votre arrivée, vous irez vous mettre en rapport avec le gouvernement de la Puissance, au sujet de votre mission. Je vous prie de remarquer que vous êtes laissé à votre liberté et discrétion pour les articles 1, 2, 3, 4, 6, 7, 15 et 20. Mais vous n'oublierez pas que, comme vous emportez la confiance du peuple, on s'attend que, dans l'exercice de cette liberté, vous veillerez avec soin à sauvegarder les droits et privilèges qu'il aurait oublié de mentionner. Quant aux autres articles, je dois vous avertir qu'ils sont péremptoires. Enfin j'ai à vous dire que vous n'êtes pas autorisé à conclure un arrangement final, et que les négociations entre les deux gouvernements auront besoin d'être ratifiées par le gouvernement Provisoire". Thom. Bunn, secrétaire d'État, 22 mars 1870".

délégués, au cas où ils tomberaient entre les mains des membres de ces meetings.

Cet incident, par lequel le droit des gens était ouvertement méconnu, fut jugé si grave qu'il occasionna une correspondance télégraphique entre les gouvernements de Londres et d'Ottawa<sup>8</sup>. Sur les bords de la Rivière-Rouge, il eut pour contrepois une nouvelle preuve de la fidélité de Riel à la Grande-Bretagne. Depuis quelque temps, sur la demande de M<sup>sr</sup> Taché, le drapeau anglais avait remplacé l'étendard fleurdelysé du gouvernement Provisoire, que le prélat croyait de nature à donner le change, et à tromper ceux qui ne connaissaient point sa véritable signification. Aussitôt qu'il eût appris l'insulte faite aux délégués du peuple assiniboien, O'Donoghue, qui n'avait aucune tendresse pour l'Angleterre, amena ce pavillon, et arbora en sa place le drapeau aux fleurs-de-lys et au trèfle irlandais. En même temps, il ne se fit pas faute de fouler aux pieds le symbole de la suzeraineté britannique. Ce traitement indigne ayant été rapporté à Riel, celui-ci ordonna immédiatement de hisser de nouveau le drapeau anglais, et stationna au pied du mât l'un de ses capitaines sur lequel il pouvait compter sans réserve, son parent André Nault, qu'il chargea de tuer sans forme de procès quiconque voudrait encore le descendre<sup>9</sup>.

Les résultats des négociations des délégués assini-

8. Le 18 avril, le comte de Granville câblait: "Arrestation des délégués est-elle autorisée par gouvernement canadien"? Ce à quoi le gouverneur général répondit le 25 du même mois: "Délégués relâchés par ordre des magistrats. Procédures contre eux terminées", et plus tard un long câblogramme d'explications suivit. Dans une autre dépêche (18 mai), lord Granville manifestait sa satisfaction d'apprendre leur mise en liberté.

9. Nous avons probablement là l'incident mentionné par ALEXANDRE BEGG, dans le premier volume de sa *History of the North-West*, p. 485, incident que cet auteur place à la date du 20 avril.

boiens, dont on peut dire que M. Ritchot fut l'âme et le porte-parole <sup>10</sup>, avec le gouvernement canadien représenté par John-A. Macdonald <sup>11</sup> et sir Georges-Étienne Cartier, furent des plus satisfaisants. Ils sont aujourd'hui connus sous le nom d'Acte du Manitoba, lequel, adopté le 3 mai 1870, fut signé par le représentant de la reine le 12 du même mois. Il donnait satisfaction à toutes les demandes formulées dans la liste des Droits, ou à peu près, et il constitue aujourd'hui le plus grand monument qu'on puisse invoquer pour attester l'à propos de la résistance de la population canadienne et métisse.

Cet important document devenait dès lors la constitution d'une nouvelle province canadienne qui, sous le nom de Manitoba, devait commencer par un territoire très restreint, lequel allait graduellement s'étendre pour former l'une des plus importantes parties du Dominion. Immédiatement à l'ouest jusqu'aux montagnes Rocheuses et au nord jusqu'à l'océan Glacial, le pays devait être connu sous le nom de "territoire du Nord-Ouest", et être gouverné d'abord de Winnipeg, puis par un fonctionnaire spécial de résidence ailleurs.

La mission du gouvernement Provisoire, que dirigeait Riel, était dès lors accomplie. Cependant, en considération des circonstances locales, désarmer eût été implicitement provoquer la guerre civile dans ce qu'on

10. Par une lettre qu'il lui écrivait d'Ottawa le 17 mai 1870, le juge Black lui-même assurait ce digne prêtre qu'il était convaincu que sans lui les délégués n'auraient pas obtenu la moitié de ce qu'on leur accorda. "Le peuple de la Rivière-Rouge, tant anglais que français, aussi bien que le Canada tout entier, vous doit beaucoup", ajoutait ce magistrat.

11. Du commencement des négociations, le 23 avril, jusqu'à son départ d'Ottawa, le 18 mai, MM. Black et Ritchot n'eurent pas moins de quinze conférences, à neuf desquelles sir John-A. Macdonald assista. Ceci soit dit pour le bénéfice de ceux qui prétendent que ces négociations eurent lieu à peu près uniquement entre M. Ritchot et sir Georges-É. Cartier, deux catholiques français.

appelait encore l'Assiniboia. C'est pourquoi, se conformant à l'avis de sir Georges-Étienne, à la tête du gouvernement fédéral pendant la maladie de John-A. Macdonald, Riel resta à son poste, avec l'intention formelle de remettre la direction des affaires à M. Adams-A. Archibald, qui avait été nommé lieutenant-gouverneur en remplacement de M. W. McDougall, disgracié pour ses incroyables imprudences et ses prétentions à un pouvoir qu'il ne possédait point.

En même temps, il était de notoriété publique, même dans l'isolement de la Rivière-Rouge, que des troupes, anglaises et canadiennes, avaient depuis longtemps quitté l'est pour "une mission de paix", ainsi que leur commandant, le colonel (plus tard lord) Garnet-Joseph Wolseley, le déclara<sup>12</sup> dans une proclamation que Riel fit lui-même imprimer. Le but de cette expédition était de protéger contre les Indiens les colons qui allaient se diriger vers la province en formation, et de faciliter le transfert de l'Ouest au Canada au cas où, malgré les concessions qu'on leur avait faites, ses habitants eussent encore voulu s'y opposer<sup>13</sup>. Ceux qui ont écrit que sa mission était de venger le "meurtre" de Scott, ou même simplement de combattre Riel, ont fait preuve d'ignorance crasse ou d'indigne mauvaise foi.

L'expédition Wolseley était, au principe, si peu hostile à Riel, qu'un individu fort au courant de ce qui se passa alors, un M. James Taylor, en écrivait publiquement à M<sup>sr</sup> Taché, dans une lettre où il se permettait pourtant de différer d'opinion avec ce prélat: "Votre Grandeur sait très bien que, de fait, l'expédition de Wolseley n'a pas été envoyée au fort Garry dans le but de combattre M. Louis Riel"<sup>13</sup>.

12. Col. G.-I. Wolseley; V. BEGG, *The Creation of Manitoba*, p. 383.

13. Lord WOLSELEY et d'autres voudraient créer l'impression que



Confiant dans la légitimité de sa position, celui-ci s'attendait à avoir le privilège de souhaiter la bienvenue au nouveau gouverneur, lorsque, à l'arrivée des troupes de Wolseley, on l'assura que sa vie était en danger s'il restait une minute de plus au fort Garry, et il dut s'enfuir aux États-Unis. Même l'un de ses ennemis, le général Butler atteste l'exactitude de notre première assertion. Comme cet officier mentionnait devant Riel les rumeurs qui le représentaient comme faisant des préparatifs de résistance à l'expédition :

—“Rien n'est plus faux que pareils bruits”, lui avait assuré le métis. “Mon seul désir est de rester au pouvoir jusqu'à ce que je puisse le remettre aux mains d'un gouvernement permanent. Tout ce que j'ai fait a été pour l'amour de la paix, et pour empêcher l'effusion du sang parmi les gens du pays” <sup>14</sup>.

cette expédition était destinée à mettre fin à la “rébellion”; et pourtant le premier admet (p. 124) que les conditions accordées aux métis comme résultat des négociations avec leurs délégués, que “M. Riel avait été invité à envoyer à Ottawa” (p. 222), étaient si favorables, que toute opposition de la part des Français d'Assiniboia fut par là réduite à néant. Cette contention de WOLSELEY et de ceux qui le suivent revient à dire: Comme on avait accordé aux métis tous les droits pour l'obtention desquels ils s'étaient soulevés, on envoya une expédition militaire réprimer leur opposition à l'exécution de leurs propres désirs. Nous nous demandons si c'est là un nouvel échantillon de la logique anglaise. V. Appendice H.

14. *The Great Lone Land*, p. 134. De ces dispositions honorables nous avons la meilleure preuve dans la lettre que Riel écrivit lui-même à M. Smith, et que nous citons presque en entier, après l'avoir traduite de l'anglais: “M'attendant à quelque chose de bien différent d'un honorable officier britannique, je croyais, en tant que chef élu du gouvernement Provisoire, pouvoir accueillir le col. Wolseley et le gouverneur Archibald au fort Garry, et transmettre formellement les rênes du gouvernement. Mes gardes avaient reçu instruction de tirer une salve pour les saluer, et l'adresse ci-incluse devait être lue au gouverneur nommé en témoignage de soumission au régime du Canada, maintenant que nos droits et libertés nous étaient garantis. On nous refusa la satisfaction de ce procédé, et nous eûmes heureuse-

Si cette déclaration avait besoin d'être corroborée, nous n'aurions qu'à citer la lettre qu'il écrivit le 24 juillet 1870 à M<sup>gr</sup> Taché, qui venait de retourner à Ottawa, pour promouvoir plus efficacement, par des explications verbales, la cause de la paix et de l'amnistie promise. "Nous nous préparons pour l'arrivée du gouverneur", écrivait le président. "Nous tâcherons de lui montrer autant de cavaliers que possible <sup>15</sup>. Quelle tâche vous avez entreprise, Monseigneur, en vous rendant à ce méchant Ottawa! Nous y avons des amis, c'est vrai; mais qui peut compter le nombre de nos ennemis! La seule consolation qu'on puisse trouver est d'être chrétien, et de croire qu'aucun mal réel ne peut nous arriver tant que Dieu est de notre côté. Quoi qu'il en soit, les soldats et le gouverneur seront reçus avec enthousiasme"<sup>16</sup>.

Et il ajoutait en post-scriptum: "Mes profonds respects à M. Archibald; nous désirons vivement son arrivée"<sup>17</sup>.

ment connaissance des dispositions injustes qui animaient le nouvel arrivé; en sorte que si l'on dit que nous nous sommes enfuis, c'était pour épargner l'effusion du sang à nous et à eux" (Dakota, É.-U., 23 sept. 1870).

15. Pour l'accompagner comme escorte.

16. Traduit du texte anglais, p. 37 du *Report of the Select Committee on the Causes of the Difficulties in the North-West Territory*, publié à Ottawa au cours de 1874. On remarquera que le titre de cette publication ne mentionne aucune rébellion.

17. Cependant, malgré ces dispositions si évidemment pacifiques, le capitaine HUYSHE écrit: "Il est évident que Riel se serait battu si ses gens l'avaient écouté". Veut-on savoir pourquoi ce soldat en est si certain? C'est bien simple: parce que "à l'intérieur du fort, se trouvaient plusieurs pièces de canon, dont quelques-unes étaient montées dans le bastion et au-dessus de la porte d'entrée, une grande quantité de munitions et un certain nombre de mousquets d'un vieux modèle, dont beaucoup étaient chargés et munis de capsules; par où l'on voit que, jusqu'au dernier moment, l'intention avait été de s'opposer à l'entrée des troupes" (pp. 196-97). N'étant point capitaine, nous sommes peu au courant des affaires militaires. Nous avons pourtant été jusque-là sous l'impression que, surtout en temps

Quelques jours plus tard, un fonctionnaire de la Compagnie, qui avait vécu aux côtés de Riel depuis la prise du fort Garry et avait même dû en souffrir, John-Henry McTavish, écrivait au même prélat: "Je suis sûr que les membres du gouvernement Provisoire sont déterminés, coûte que coûte, à remettre tranquillement toutes choses aux autorités régulières" <sup>18</sup>. L'expression "coûte que coûte", que nous trouvons en français sous la plume du correspondant anglais, avait alors sa raison d'être. En effet, le même personnage avait à communiquer à l'évêque certains plans du parti canadien-anglais, qui auraient pu faire hésiter Riel si celui-ci n'eût été animé de sentiments du plus pur patriotisme. "Ils espèrent", ajoute-t-il, "qu'une fois les troupes arrivées, la loi martiale va être proclamée, et qu'en conséquence quelques-uns du parti français vont être pendus. Telle est leur bienveillante expectative". C'est pourquoi, M. McTavish juge qu'il "est de la plus haute importance que M. Archibald soit sur place au moins aussi tôt que les troupes".

Malheureusement pour ceux qui avaient pris part au soulèvement, ce ne fut point le cas. D'où la fuite de Riel, Lépine et O'Donoghue, lorsqu'ils apprirent les sentiments réels des soldats de Wolseley, au moment où ils arrivaient au fort Garry le 24 août 1870 <sup>19</sup>.

de troubles, ce n'était point l'habitude des sentinelles de monter la garde avec des fusils non chargés.

En outre, on a voulu se prévaloir du fait que le fort, dont on trouva les portes tout ouvertes, n'avait point le drapeau anglais à son mât. Mais il est de notoriété publique, à Winnipeg aussi bien qu'à Saint-Boniface, que ce drapeau avait été descendu peu avant l'arrivée des troupes, pour le protéger contre une averse, qui continua jusqu'à l'entrée de Wolseley dans le fort abandonné par ses précédents défenseurs.

18. *Report of Select Committee*, p. 36.

19. Quelques auteurs, parmi lesquels nous trouvons ALEX. BEGG dans sa *History of the North-West*, vol II, pp. 20-21, font à tort entrer les troupes au fort Garry le 23 août 1870.

Leur apparition au pays fut pour les habitants de langue française l'aube d'une ère de persécution active qui, pendant un certain nombre d'années, mit leur patience à une terrible épreuve. Riel et Lépine furent pros-crits, et le gouvernement d'Ontario alla jusqu'à offrir la somme de \$5,000 à quiconque s'emparerait d'eux, circonstance qui leur rendit la vie presque insupportable<sup>20</sup>. Malgré la déclaration de Wolseley que sa mission était une mission de paix, déclaration faite à un moment où il ne savait pas comment il serait reçu par Riel, le commandant des troupes paraît avoir inauguré lui-même cette persécution, en traitant de bandits le président et ses partisans, dans une seconde proclamation qui parut lorsqu'il n'avait plus rien à craindre d'eux.

Il n'entre point dans notre plan d'appuyer sur les indignités, les assauts, meurtres, feux d'incendiaires et menaces continuelles dont furent abreuvés ceux qui avaient contribué à arracher l'Acte du Manitoba au Canada. Mais nous ne saurions taire le fait que la cause principale de cette persécution fut les préjugés religieux beaucoup plus qu'un sentiment de fidélité à la couronne. Elle fut due, à peu près uniquement, au ressentiment des frères de Scott en fanatisme et à l'humiliation que les Anglo-Saxons éprouvaient à la pensée qu'ils avaient été battus par de simples métis<sup>21</sup>.

Le colonel Wolseley avait déclaré, dans sa première proclamation, que sa petite armée ne représentait "aucun

20. "Ce procédé parut aux membres de la Législature de Winnipeg une ingérence injustifiable dans leurs propres affaires, et en conséquence une proposition fut introduite par le gouvernement de Clarke, laquelle se plaignait de l'acte de l'Ontario, et qui fut passée par un vote de 18 contre 5" (B. WILLSON, *Lord Strathcona*, pp. 129-30).

21. Telle est aussi, à n'en pas douter, la cause réelle de ce travestissement des événements de cette époque troublée que les auteurs anglais, s'appuyant en partie sur les déclarations des vaincus dans ce peu glorieux conflit, ont depuis donné comme son histoire incontestée.



parti, religieux ou politique" <sup>22</sup>. Pourtant, l'un des premiers actes de certains membres du premier régiment de carabiniers d'Ontario fut d'établir une loge d'orangistes <sup>23</sup>, pour laquelle l'autorisation écrite avait été emportée tout le long de la route Dawson. Cette loge fut organisée dans la quinzaine qui suivit l'arrivée de ce régiment, et l'esprit qui animait ses fondateurs fut rendu encore plus patent par le fait qu'ils voulurent se servir pour leur première séance, d'une "petite table prise auparavant dans la chambre du fort où Louis Riel couchait... Dans l'espace de deux ans, cette loge vit le nombre de ses membres augmenter considérablement, jusqu'à ce que, au commencement de 1872, elle comptât plus de cent membres, et passât pour la plus nombreuse du Dominion" <sup>24</sup>.

Les résultats de cette propagande anti-catholique se devinrent aisément. Pourtant les métis n'étaient pas absolument sans protection. Tout d'abord, le gouverneur Archibald était réellement l'homme de la situation. Il devint bientôt un grand ami de M<sup>gr</sup> Taché, et, par sa prudence et sa patience, non moins que par sa sympathie pour les opprimés, il conjura certainement bien des calamités qui auraient pu éclater dans le pays <sup>25</sup>.

Et puis, en prévision de l'organisation définitive de la nouvelle province, l'évêque de Saint-Boniface avait prudemment fait venir du Québec une petite phalange de

22. BEGG, *The Creation of Manitoba*, p. 383.

23. Pour quelques détails concernant cette société néfaste, V. Appendice I.

24. HILL, *History of Manitoba*, pp. 587-88.

25. Né à Truro, Nouvelle-Écosse, le 18 mai 1814, Adams-Georges Archibald avait reçu son éducation à l'académie de Pictou. Admis au barreau alors qu'il était encore tout jeune, il avait été élu député dès 1851, et, après avoir rempli plusieurs charges publiques dans le gouvernement de sa province natale, il était devenu secrétaire d'État pour tout le Canada lors de la formation de la Confédération en 1867.

jeunes gens, capables et dignes de confiance, qui s'acquirent immédiatement une place importante dans le gouvernement de leur pays d'adoption. Ce furent MM. Joseph Dubuc, Marc-Amable Girard et Joseph Royal, auxquels MM. Alphonse-A.-G. Larivière, Félix Chénier et d'autres s'adjoignirent bientôt, et qui jouèrent des rôles honorables dans l'arène politique de la jeune province et du territoire qui lui était contigu.

## CHAPITRE VI

### INVASION DES FÉNIENS

1871

Nous pourrions maintenant reprendre l'exposé de l'histoire purement ecclésiastique de l'Ouest canadien, après nous être attardé au récit d'événements qui n'ont droit de citer ici qu'en tant que l'Église a passé, à tort ou à raison, pour les avoir approuvés, ou suggérés, et aussi parce que leurs principaux acteurs ont été ses enfants. Nous sentons pourtant que notre ouvrage serait incomplet, et que le caractère réel des métis qui prirent part à ces événements ne serait qu'imparfaitement compris, sans une esquisse de la sérieuse alerte qui, en 1871, remua leur pays de fond en comble. Une crise se fit alors sentir qui, sans la fidélité des catholiques au gouvernement établi, aurait pu avoir pour résultat un déplacement très important des frontières de l'Ouest canadien tout entier.

Indépendamment du meurtre d'Elzéar Goulet, que nous avons déjà mentionné incidemment. et du bannissement de ceux qui avaient été à la tête du mouvement de protestation, un M. Tanner avait perdu la vie en tombant de sa voiture, dont les soldats de Wolseley avaient par malice effrayé les chevaux; M. André Nault, qui avait gardé le drapeau anglais contre la rage d'O'Donoghue, avait reçu, en territoire américain, des coups de bayonnettes maniées par des orangistes et été laissé pour mort; des sicaires de même nuance étaient allés jusqu'à menacer de tuer "le gros Taché" et de brûler sa résidence et son église; des nouveaux venus d'Ontario s'étaient emparés, à la rivière aux Ilets de Bois, qu'ils avaient rebaptisée la Boyne, de terres qui revenaient de

droit à un groupe de métis français. Bref, les choses en étaient venues au point que le gouverneur Archibald crut pouvoir écrire, dans une lettre confidentielle adressée à sir John Macdonald, que "beaucoup d'entre eux ont été tellement battus et outragés, qu'ils se croient vivre dans un état d'esclavage"<sup>1</sup>.

Nous allons maintenant voir comment, sous la conduite de leurs guides spirituels, ces mêmes métis allaient se venger<sup>2</sup>.

Il est bien certainement probable que, lorsqu'en 1867 les États-Unis se rendirent acquéreurs de l'Alaska, ils escomptaient quelque éventualité qui finirait par mettre fin à l'isolement de ce territoire. On ne peut guère douter qu'ils n'aient eu dans l'Assiniboia, des agents qui surveillaient de près la situation, et s'efforçaient de la faire tourner à leur avantage. On le savait à Ottawa, et, dès le 22 juin 1866, "le conseil exécutif du Canada exprimait l'opinion que les parties les plus tentantes du territoire [d'Assiniboia] seraient bientôt peuplées de gens que la Compagnie ne pourrait maîtriser, et qui établiraient un gouvernement et des tribunaux de leur propre goût, puis déclareraient leur indépendance politique"<sup>3</sup>.

Le 6 mars 1868, c'est-à-dire un an après l'acquisition des possessions russes, la législature du Minnesota passa la résolution suivante: "Nous regrettons d'apprendre l'intention de transférer le territoire qui s'étend entre le Minnesota et l'Alaska à la Puissance du Canada, par un ordre en conseil de Londres, sans un vote des colons de Selkirk et de ceux qui se sont établis sur les sources de

1. *Report of the Select Committee*, p. 156.

2. Pour un exposé plus complet de ce qui devait s'ensuivre, voir nos articles dans la *Nouvelle France* (Québec), intitulés *Aux sources de l'histoire manitobaine*.

3. *Livro bleu*, p. 171.



la Saskatchewan, lesquels sont, en grande partie, des émigrants des États-Unis <sup>4</sup>, et nous pressons respectueusement le président et le congrès des États-Unis de représenter au gouvernement de la Grande-Bretagne que pareille transaction sera une contravention aux principes du gouvernement autonome (*self-government*), et ne peut être regardée avec indifférence par le peuple des États-Unis”<sup>5</sup>.

Il n’était guère possible d’admettre en termes plus clairs la convoitise des Américains pour l’Ouest canadien. C’est cette convoitise qui explique l’intérêt avec lequel le moindre des dres de Riel et ses actes les plus insignifiants étaient suivis à la frontière, et l’offre d’immenses sommes d’argent, d’armes et de munitions qui lui vint du sud <sup>6</sup>, mais que le soi-disant rebelle écarta avec dédain.

N’ayant pu réussir à le faire chanceler, pendant qu’il était au pouvoir, dans la fidélité qu’il devait à sa souveraine, les féniens <sup>7</sup> des États-Unis (qui n’étaient que les instruments et l’avant-garde du peuple américain en général, toujours prêt à chercher noise aux Anglais) pensèrent que cette loyauté devait avoir disparu maintenant que Riel avait été mis hors la loi, qu’il était devenu un paria dans son propre pays, et que ses parti-

4. Prétention sans fondement. Les “sources de la Saskatchewan” ne connaissaient alors d’autres habitants que de rares bandes d’Assiniboines et de Dénés.

5. Livre bleu, p. 28.

6. M<sup>gr</sup> Taché, dans *Rep. Sel. Committee*, p. 42.

7. Les féniens (anglais *Fenians*) formaient une société secrète, composée d’Irlandais ou de descendants d’Irlandais, qui cherchaient à secouer le joug de l’Angleterre. Nous écrivons leur nom de la manière reçue au Canada plutôt que celle qui a cours en France, parce que nous la croyons plus logique et plus conforme à la pratique usuelle, lorsqu’il est question de donner un aspect français aux désinences anglaises en -ans.

sans étaient foulés aux pieds par les envahisseurs qui affluaient d'Ontario et des autres provinces anglaises de l'est<sup>8</sup>. L'invasion du Manitoba fut donc arrêtée par O'Donoghue et certains des principaux fénien des États-Unis, ou des agitateurs qui agissaient sous leur inspiration.

Le succès était assuré si la population de langue française se ralliait à la cause des Américains. On connaissait les métis pour "d'excellents cavaliers, accoutumés au maniement des armes et habitués à obéir aux chefs qu'ils se donnaient, lorsqu'ils traversaient la plaine en quête de bisons"<sup>9</sup>. Après la première effusion de sang, ils pourraient sans difficulté lever un corps de huit cents hommes de choix, sinon plus, qui se mesureraient avec les quatre-vingts soldats qui restaient au fort Garry "pour préserver la paix dans la moitié d'un continent", comme l'écrivait plus tard le gouverneur Archibald<sup>10</sup>. De plus, quelque deux mille ouvriers, dont un grand nombre étaient d'anciens soldats qui avaient servi dans la guerre de Sécession, venaient de terminer leur ouvrage au Minnesota, où ils avaient été employés à la construction d'un chemin de fer. La plupart étaient maintenant désœuvrés, et se feraient un plaisir de prêter main-forte à toute expédition qu'on pourrait diriger contre

8. Il paraîtrait que cette supposition n'était pas absolument dénuée de fondement. Des recherches consciencieuses nous ont mis en état d'affirmer que Riel avait précédemment fait certaines promesses aux meneurs américains; mais il avait compté sans l'empire du clergé catholique sur ses compatriotes et sur lui-même.

9. Livre bleu, p. 28. "Leur courage et leur audace, ainsi que l'augmentation dans leur nombre, les ont rendus si formidables, qu'ils ont obtenu l'alliance et l'amitié de toutes les tribus avoisinantes. On trouve parmi eux, dit-on, les meilleurs chasseurs, les plus habiles cavaliers et les plus braves guerriers des prairies" (E.-S. SEYMOUR, *Sketches of Minnesota*, p. 22; New-York, 1850).

10. *Rep. Sel. Committee*, p. 140.

l'autorité britannique, le grand cauchemar des chauvins américains.

Parlant de l'un des meneurs féniens, Tuttle, continuateur de Gunn, remarque qu'il "était presque sûr de recevoir un accueil bienveillant des métis français, tandis qu'il était plus que douteux que les métis anglais aient assez aimé le Canada pour se battre pour lui" <sup>11</sup>. Selon l'historien Hill, "le plan d'O'Donoghue était de franchir la frontière avec une troupe d'hommes armés, de forcer tout venant de l'accompagner, soit en qualité de prisonnier de guerre, soit comme partisan actif, et de se recruter ainsi jusqu'à ce qu'il eût atteint la paroisse au-dessus du fort, qui contenait la majeure partie de la population. Ces gens, pensait-il, se joindraient immédiatement à lui, et l'aideraient à prendre et à piller le fort Garry, alors que ses troupes seraient renforcées par assez d'hommes des États-Unis pour lui permettre de garder le pays en sa possession" <sup>12</sup>.

Le lieutenant-gouverneur lui-même reconnaissait, dans un document public, que la population française, hier encore bafouée et opprimée, formait maintenant la clef de la situation, et que les féniens la croyaient prête à tomber dans leurs bras et à concourir à n'importe quelle invasion <sup>13</sup>.

Pour s'en assurer davantage, O'Donoghue envoya secrètement un courrier aux chefs métis réunis à Saint-Vital, chez Louis Riel qui, malgré l'ostracisme dont il avait été frappé, était revenu au pays, où il vivait sous la protection de ses amis. En conséquence, André Nault et un métis <sup>14</sup> allèrent avec les principaux parmi

11. GUNN & TUTTLE, *History of Manitoba*, p. 470.

12. *History of Manitoba*, pp. 337-38.

13. *Rep. Sel. Committee*, p. 147.

14. André Nault passait lui-même pour métis, à cause de ses sympathies et de ses accointances, mais était un pur blanc.

ceux qui projettaient d'envahir le Manitoba, en vue de se mettre au courant des ressources dont disposaient les fénien<sup>s</sup>. Une assemblée de leurs chefs se tint, dans le plus grand secret, chez un nommé Charles Grant<sup>15</sup>, à environ dix-huit milles de l'embouchure de la rivière Pembina. Les Américains assurèrent aux délégués des métis manitobains qu'ils avaient déjà enrôlé 3,560 personnes, qu'ils avaient de l'argent en abondance, et comptaient sur l'efficacité de plans de campagne que l'honnête Nault ne put s'empêcher de trouver quelque peu radicaux, certains de leurs détails étant, pensait-il, passablement drastiques. Pourtant, il s'abstint d'y faire objection, et se contenta de promettre de rapporter fidèlement à Riel ce qu'il avait vu et entendu.

Cependant, les bruits les plus décourageants circulaient dans la nouvelle province canadienne, et les orangistes qui, un mois auparavant, décriaient les "rebelle<sup>s</sup>" avec une vigueur si caractéristique, paraissaient maintenant unanimes à proclamer que le temps était venu pour eux de montrer leur fidélité politique et de gagner enfin l'amnistie si débattue pour les "délits" passés. Il y a des gens dont la bravoure se manifeste surtout lorsque le danger est absent.

M<sup>GR</sup> Taché était parti pour l'est, mais non avant d'avoir eu à Saint-Norbert une conversation avec Louis Riel, dont il voulut connaître les sentiments intimes. Il n'est que naturel de penser que celui-ci eût alors été content d'avoir une occasion de régler ses comptes avec ceux qu'il appelait ses persécuteurs. Mais il était un homme de grande foi, et devait trop à l'évêque de Saint-Boniface pour aller à l'encontre de ses désirs. Il finit

15. Fils du fameux Cuthbert, *leader* des Canadiens et métis à la bataille de la Grenouillère. Ce personnage historique eut deux autres fils, James et Cuthbert.



donc par lui déclarer qu'il "haïssait les féniens, parce qu'ils formaient une société secrète et étaient, par le fait même, condamnés par l'Église. D'un autre côté, s'il devait activement seconder les vues du prélat, il allait se trouver dans le plus grand embarras. "Je ne puis", dit-il, "aller les combattre; car ceux qui viendront après moi [c'est-à-dire les nouveaux venus de l'est] vont sûrement me tuer"<sup>16</sup>.

Mais, persuadé que "le pays était perdu"<sup>17</sup> si même une partie des "Français" se tournaient contre les autorités provinciales, le lieutenant-gouverneur Archibald s'aboucha avec M. Ritchot, de Saint-Norbert. En conséquence, celui-ci lui adressa, le 4 octobre 1871, une lettre dans laquelle il faisait connaître la situation délicate de Riel, et demandait que, au cas où il sortirait de sa retraite, il ne fût exposé à aucune poursuite judiciaire. Archibald répondit le lendemain même: "Si M. Riel vient comme on l'y engage, il n'a pas besoin d'appréhender aucune atteinte à sa liberté, du moins pour la circonstance présente. Il m'est à peine nécessaire d'ajouter que la coopération des métis français et de leurs chefs au soutien de la couronne, dans les circonstances présentes, sera très appréciée".

Ce jour-là, 5 octobre, treize des métis les plus influents se réunirent dans la maison de Riel, à Saint-Vital. L'auteur du présent ouvrage a eu la bonne fortune de publier les procès-verbaux de ce meeting et de ceux qui le suivirent<sup>18</sup>, le tout d'après l'original écrit de la main de L. Riel et découvert par le plus heureux des hasards. A en juger par le commencement de ce document, les chefs métis devaient, le 5 octobre, attendre d'heure en heure le

16. Témoignage de M<sup>gr</sup> Taché.

17. *Rep. Sel. Committee*, p. 90.

18. Cf. *Aux sources de l'histoire manitobaine*, réimpression des articles de la *Nouvelle France*; Québec, 1908, p. 107 et suivantes.

retour d'André Nault. Après l'énumération de ceux qui prirent part à la réunion, le secrétaire se borne à dire: "Aucun détail sur O'Donoghue", et Nault, qui assista à toutes les assemblées subséquentes, n'est point mentionné à propos de la première.

Or, comme les historiens anglais ne pouvaient guère omettre toute mention de la fidélité des métis français dans cette conjoncture d'importance capitale, ils se sont généralement abaissés jusqu'à insinuer, lorsqu'ils n'ont point affirmé sans détour, que ceux-ci n'offrirent leurs services que lorsqu'ils se furent assurés qu'on n'en avait plus besoin <sup>19</sup>. Après la découverte des papiers susmentionnés, tous les historiens qui se soucient un tant soit peu de la vérité devront corriger les données de leurs devanciers sous ce rapport.

O'Donoghue fut capturé avec quatre de ses "généraux" le 5 octobre 1871. La première réunion des chefs métis eut lieu ce jour-là, à 11 heures du matin, et, bien, qu'on ne connût alors absolument rien du fiasco fénien douze métis sur treize—et Riel se trouvait parmi les premiers—se déclarèrent en faveur d'une levée en masse, pour aller au secours du gouvernement provincial.

Le lendemain, à 9 heures du matin, on n'avait encore aucune nouvelle du revers subi par les envahisseurs. Au contraire, André Nault et son compagnon, qui venaient d'arriver, annoncèrent que "le fort Pembina devait être pris de mercredi matin...O'Donoghue avait besoin des métis pour le succès de la déclaration de l'indépendance du pays. Il avait de l'argent, et par la suite il pourrait

19. V. HILL, p. 346; GUNN & TUTTLE, p. 471. Comme on pouvait s'y attendre, BRYCE ne dit mot dans ses livres du rôle joué par les métis français pendant l'invasion fénienne. Il y a des auteurs qui ne peuvent en conscience dire rien de bon de pareille engeance. La plus grande marque de sympathie, ou de respect pour la vérité, qu'on puisse attendre d'eux est le silence.

faire entrer cinq hommes dans le pays contre le Canada un”<sup>20</sup>.

C’était certainement encourageant. Les chefs métis en profitèrent-ils pour seulement hésiter dans l’allégeance qu’ils devaient à la reine d’Angleterre, dont les autres sujets d’orangistes les avaient “traités comme des esclaves”? Pas le moins du monde. La majorité (L. Riel, A.-D. Lépine, Elzéar Lagimodière, l’hon. M. Dauphinais, Angus McKay <sup>21</sup>) prit chaudement fait et cause pour l’autorité légitime, tandis que les autres, sans aucune exception, furent aussi corrects, tout en montrant moins d’enthousiasme. On décida d’envoyer “des courriers dans toutes les directions, afin que des assemblées aient lieu partout, dans les paroisses françaises, dans une vingtaine d’heures, et qu’un rapport de ces assemblées soit fait par chacun des membres de l’association chez André Nault, à Saint-Vital” <sup>22</sup>.

Ces assemblées, inutile de le faire remarquer, devaient avoir pour but de rallier le peuple métis aux décisions que ses chefs venaient de prendre.

Il serait superflu d’entrer dans les détails de chacune d’elles. En conséquence de l’agitation qui se fit, on organisa des compagnies de soldats métis à Saint-Boniface, la plaine du Cheval-Blanc, la pointe des Chênes, Sainte-Agathe, Pointe-Coupée, Saint-Norbert et Saint-Vital. Le but de cette levée de boucliers était d’assister le gouvernement contre les envahisseurs, qu’on savait concentrer leurs forces à Saint-Joseph, près de la frontière, où tous les auteurs non aveuglés par des préjugés de race et de religion s’accordent à dire, avec le gouverneur Archibald, qu’on s’attendait à les voir re-

20. *Aux sources de l’histoire manitobaine*, p. 108.

21. Un métis français malgré son nom.

22. *Ibid.*, p. 109.

nouveler leur attaque d'une manière plus sérieuse .

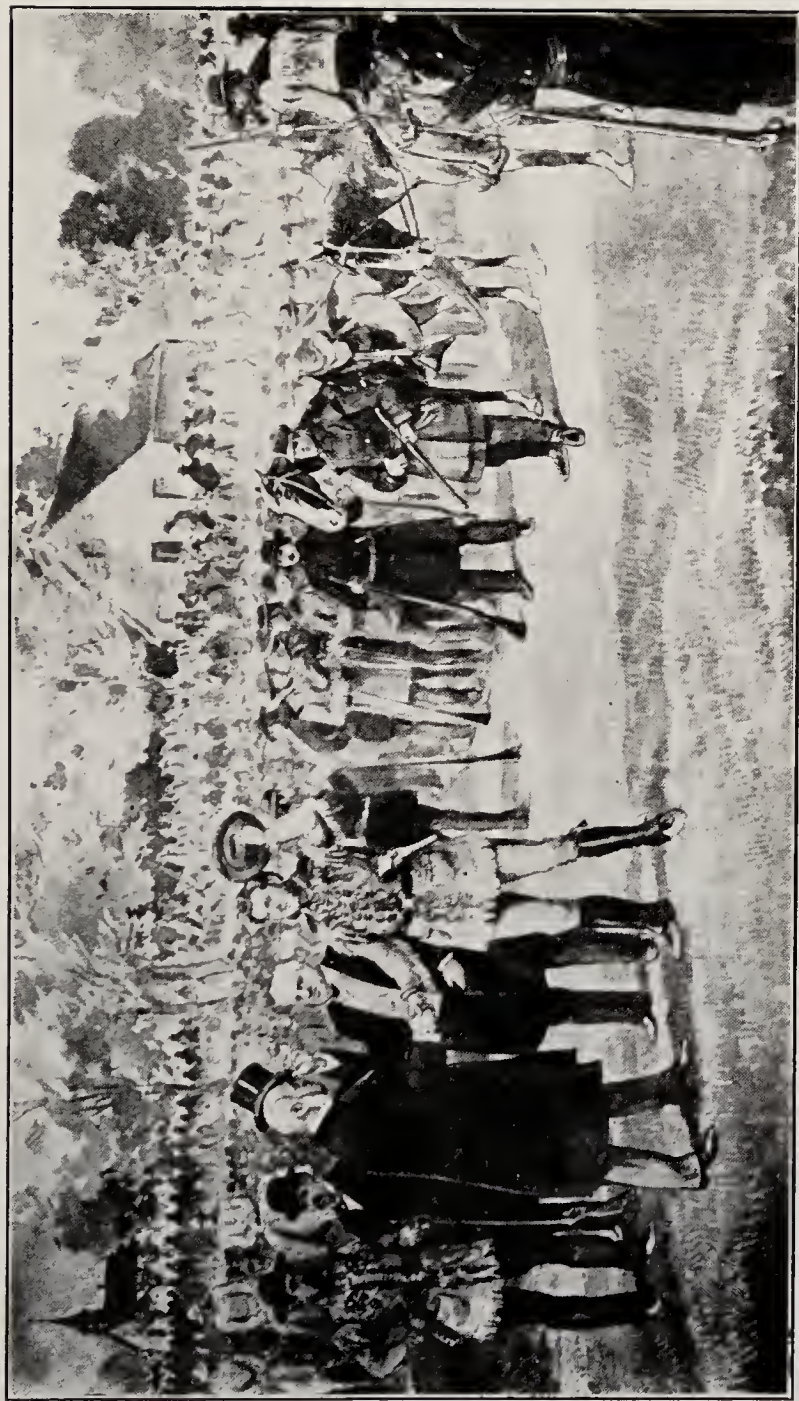
Le 7 octobre, Riel offrit formellement par lettre les services de ses troupes, et, après l'avoir remercié le lendemain de sa fidélité et de celle de ses partisans, le gouverneur alla jusqu'à traverser la rivière, un jour après, expressément pour passer en revue, à Saint-Boniface, quelque trois ou quatre cents hommes, conduits par l'ex-président du gouvernement Provisoire et son adjudant, Ambroise-Didyme Lépine <sup>24</sup>. Presque incontinent, un certain nombre d'entre eux furent effectivement

23. Sage après coup comme tant d'autres, le Rév. G. YOUNG, lui, écrivait en 1897 qu'il n'y avait pas "le plus lointain danger" d'une autre invasion (*Manitoba Memories*, p. 225; Toronto, 1897)!

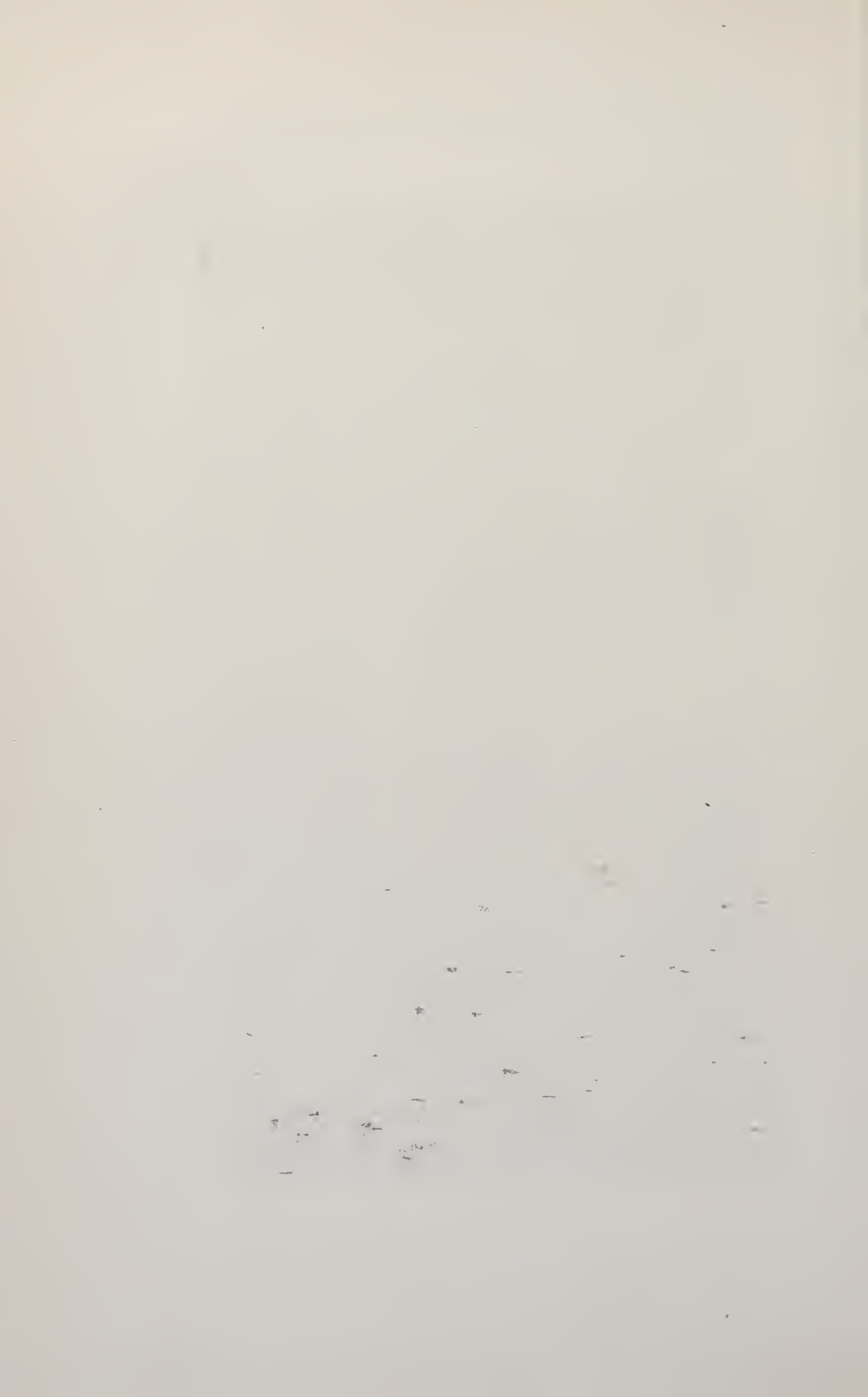
24. Cet acte d'intelligente conciliation occasionna les commentaires suivants du journal *The Liberal*, qui dépeignent à perfection l'inexprimable aigreur qui brûlait alors au cœur des nouveaux venus ontariens: "Nous avons brièvement rapporté dans notre dernier numéro le fait que le lieutenant-gouverneur avait été mandé (?) par Louis Riel, qui, avec une bande (*a gang*) d'une centaine (!) de ceux qui l'assistèrent dans ses vilenies de 1869-70, s'était porté du côté est de la rivière Rouge, en face du fort Garry. La sommation (*summons*) avait dûment eu pour effet la prompte apparition de Son Honneur parmi eux, et, en plein jour et à une portée de fusil de l'endroit où Thomas Scott avait été assassiné (*sic*), le représentant de la reine donna une poignée de main au meurtrier. On verra dans nos autres colonnes que, ayant été avisé du fiasco d'O'Donoghue à Pembina (!), Riel s'était décidé d'offrir ses services à M. Archibald, au lieu d'aller se joindre au digne homme selon son intention première. L'acceptation de ces services était tout à fait en conformité avec la ligne de conduite ordinaire du lieutenant-gouverneur. Nous ne pouvons trouver de paroles assez fortes pour rendre l'humiliation profonde créée dans l'esprit de ceux qui ont été témoins de ce comble d'insulte aux gens loyaux (*loyal*) de cette province, ou qui en ont entendu parler" (*Apud* Rév. G. YOUNG, *Manitoba Memories*, pp. 224-45).

Et l'historien impartial de cette époque troublée ne peut trouver de paroles assez fortes pour condamner l'insigne mauvaise foi de pareil pamphlétaire et la manière absolument déshonnête dont il dénature les faits, aux dépens du respect qu'il doit au représentant régulier de sa souveraine. C'est ainsi qu'on était *loyal* dans ce temps-là! D'aucuns penseront sans doute que semblable "loyauté" n'est pas tout à fait disparue du pays manitobain.





LE GOUVERNEUR ARCHIBALD RENCONTRANT RIEL



envoyés à la rencontre des envahisseurs, qu'on attendait d'heure en heure à Saint-Joseph.

Mais, ayant appris la ligne de conduite si imprévue qu'avaient prise les métis français, les féniens et leurs adhérents perdirent courage, et l'Ouest canadien fut sauvé à la couronne britannique. "Si les métis avaient agi différemment, je ne crois pas que la province fût maintenant en notre pouvoir". Ce n'est ni plus ni moins que le gouverneur Archibald qui fait cette déclaration, au cours d'une déposition sous serment devant le comité spécial de 1874 <sup>25</sup>. Aujourd'hui encore les rares survivants des meneurs américains ne se gênent pas pour vouer aux gémonies la mémoire de Riel, qui les avait, disent-ils, honteusement trahis <sup>26</sup>. Par ailleurs, un M.

La photogravure qui accompagne ce chapitre représente l'acte amical du gouverneur qui eut l'heur de donner une telle crise de nerfs, au journaliste ontario-manitobain.

25. *Report of Select Committee*, p. 153. Indépendamment des documents récemment découverts, il ne manque point de preuves, dans la déposition de cet homme droit, pour montrer la fidélité et la bonne foi de Riel dans cette crise. Ainsi, p. 146, il fait cette importante déclaration : "M. Ritchot m'avait informé que tout allait bien; mais je voulus m'en assurer, en consultant des sources différentes et indépendantes. Il y avait un certain nombre de Français qui n'avaient jamais été du côté de Riel, dont ils n'étaient point les amis personnels. J'appris d'eux que Riel avait assisté à une assemblée à la prairie du Cheval-Blanc, près d'une semaine avant l'invasion, et avait fait son possible pour soulever le peuple en faveur du gouvernement; que rien n'avait été décidé à ce meeting, mais que, deux ou trois jours plus tard, une assemblée fut tenue à la même place, à laquelle Riel parla dans le même sens; qu'on s'arrangea alors pour que tout le monde se réunît à Saint-Vital, le jour suivant, 4 octobre; qu'on s'y réunît en effet alors; que Riel y suivit la même ligne de conduite, et qu'on décida enfin à l'unanimité moins deux voix qu'on devait venir au secours du gouvernement.

"Les deux qui refusèrent d'adopter [cette ligne de conduite] avaient été battus à Winnipeg, et c'était pour eux quelque chose de personnel".

26. Nous avons nous-même reçu à ce sujet au moins deux communications de mécontents qui le prouvent.

W.-H. Watt, écrivant de Pembina à D.-A. Smith, alors au fort Garry, alla jusqu'à dire, en dépit des préjugés que cache généralement un nom comme le sien: "Les métis français de Pembina méritent du crédit pour leur prompt action en cette affaire" <sup>27</sup>.

Les enseignements de l'Église avaient porté leurs fruits, et l'avis de ses prêtres, qui "étaient opposés à l'annexion"<sup>28</sup>, n'avait pas été donné en vain.

27. *Report Sel. Committee*, p. 144.

28. Livre bleu, p. 81. V. aussi *Rep. Sel. Committee*, p. 140.



## LIVRE VI

### AUTRES LUTTES

---

#### CHAPITRE I

SUR LES GRANDES PLAINES

1870

Le grain de senevé semé par Provencher était maintenant devenu un arbre de dimensions respectables. Non seulement sa croissance avait été rapide depuis l'arrivée des Oblats, mais de vigoureux rejetons, dont les branches touchaient d'un côté à la mer Glaciale, à gauche aux montagnes Rocheuses, et à droite à la baie d'Hudson, avaient avec le temps pris naissance dans ses propres racines, et recouvraient maintenant de leur ombre des tribus de toute langue et de toute origine. Le maître de la vigne allait maintenant organiser ces différents rejetons, de telle sorte qu'ils ne pussent se gêner dans leur développement ultérieur, et fussent, au contraire, soumis à une disposition qui favorisait encore leur croissance. En d'autres termes, le siège de Saint-Boniface, qui était resté des années isolé au sein de la grande solitude occidentale, après avoir reçu le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie comme lointain satellite, allait bientôt être élevé dans la hiérarchie ecclésiastique à un rang supérieur, et recevoir deux autres suffragants.

Au point de vue chronologique, nous sommes maintenant arrivés à cette importante étape dans le développement de l'Église catholique dans l'Ouest canadien.

Mais l'intérêt de la clarté et de l'unité du récit nous ayant fait négliger quelques-uns des événements qui n'ont point de relation avec les troubles de la Rivière-Rouge ou leurs conséquences, il nous faut maintenant rétrograder légèrement pour les relever.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié la sphère d'action propres aux principaux ouvriers dans la vigne évangélique. Sous la juridiction immédiate de M<sup>sr</sup> Grandin en tant que supérieur oblat, le P. Leduc dirigeait en 1870 la résidence épiscopale de Saint-Albert et les missions adjacentes, et bâtissait cette année-là, aux quartiers généraux, une nouvelle église, qu'il désigne avec une indulgente complaisance comme "un véritable monument dû à l'excellent F. Bowes, qui en a fait les plans et les a exécutés" <sup>1</sup>.

Le P. Dupin était à Saint-Paul des Cris, où il se dévouait au service d'Indiens dont la docilité n'était pas toujours ce que le missionnaire avait le droit d'en attendre, pendant que les PP. André et Bourguine suivaient les chasseurs dans leurs expéditions contre le buffle, et s'efforçaient de les retenir dans le sentier de la vertu, une fois rentrés à la maison. Le P. Végréville avait pour sa part la direction de l'importante mission du lac la Biche. Le poste plus ancien de Sainte-Anne, où le vocable de la mère de Marie avait remplacé celui de l'ennemi de tout bien <sup>2</sup>, était alors entre les mains du P. Laurent Fourmond, qui, jeune comme Oblat, puisqu'il n'avait prononcé ses vœux perpétuels que le 21 avril 1869, n'en était pas moins un prêtre de grande expérience dans la conduite des âmes. Il avait, en effet, quitté pour les

1. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. XI, p. 195. C'est l'église qui a servi au culte jusqu'à l'ouverture du soubassement de la grande église en brique commencée par M<sup>sr</sup> Legal.

2. On sait que le premier nom de la pièce d'eau sur lequel se trouve cet établissement était lac du Diable.

déserts de l'Ouest canadien une paroisse, au diocèse du Mans, où il était comme adoré de ceux qui lui étaient confiés. A l'Ile-à-la-Crosse présidait le P. Légeard qui, malgré un état de santé peu satisfaisant, n'en travaillait pas moins avec ardeur au salut des Montagnais et des Cris qui fréquentaient la plus ancienne des missions du nord, et s'efforçait de réparer les ravages que le feu avait causés à son établissement.

Dans l'extrême Nord-Est, le P. Gasté qui, laissé seul par le départ du P. Moulin en 1867, était maintenant assisté du P. Legoff, gouvernait la pauvre mission de Saint-Pierre, sur le lac Caribou. Le premier père poussait même, à l'occasion, jusqu'aux plages désolées de la baie d'Hudson. Le 21 avril 1868, il avait pour la première fois visité des bandes d'Esquimaux, pour lesquels son ignorance de leur langue l'empêcha malheureusement de faire beaucoup.

Les Dénés qui, au point de vue religieux, dépendaient de cette mission isolée furent longtemps sans montrer pour les pratiques de notre sainte religion l'enthousiasme dont firent preuve ailleurs leurs congénères. Les conversions furent chez eux individuelles, et résultèrent d'efforts constants de la part du missionnaire. Ceci est si vrai que, à la visite que M<sup>sr</sup> Grandin leur fit à l'époque même que nous avons atteinte (1870), le prélat crut devoir les menacer de reprendre leurs prêtres, s'ils ne profitaient pas mieux de leur ministère. Il se contenta momentanément de ramener avec lui le P. Legoff et le F. Lalican, mesure de rigueur qui ne laissa pas que de faire impression sur leur tribu.

Une autre circonstance qui contribua beaucoup à la conversion des sauvages fut l'apparition, constatée par tous les assistants, du buste d'un père oblat dans l'église de la mission, au moment où l'on y chantait un service

pour les défunts de sa congrégation. Cette apparition eut lieu le 5 novembre 1870 <sup>3</sup>.

Le 20 juin de la même année, avait lieu à ce poste l'ouverture, avec dix-sept enfants d'une petite école dirigée par M. Célestin Guillet qui, le 16 juillet suivant, commençait son noviciat en vue d'entrer chez les Oblats en qualité de frère convers. Disons de suite que cet homme dévoué devait plus tard fournir comme tel une carrière aussi longue que méritoire.

L'église de la mission Saint-Pierre n'avait été jusqu'à là qu'une misérable mesure, absolument indigne de sa destination. Comme les aborigènes donnaient maintenant des signes d'un réveil spirituel qui faisait bien augurer de l'avenir, un local plus convenable fut commencé en 1872, lequel fut, le 1<sup>er</sup> novembre de l'année suivante, ouvert au culte par le P. Gasté, resté seul avec son petit novice.

Mais n'anticipons pas. Nous avons vu M<sup>gr</sup> Grandin venir charmer quelque temps de sa présence les exilés du lac Caribou. C'est le 9 mars 1870 que l'excellent prélat leur arriva, au cours d'une série de visites officielles commencée le 28 décembre de l'année précédente. Il resta à cette mission jusqu'au mois de juin, époque où il reprit le chemin de Saint-Albert.

De cette dernière place, le P. Lacombe, toujours infatigable dans son zèle pour le salut des âmes, courait de côté et d'autre, prêchait des retraites et surveillait le ravitaillement des missions, quand il n'accompagnait

3. Tous les assistants furent témoins de cette apparition d'un prêtre qui, à la description qu'ils en firent au célébrant, le P. Gasté, ne pouvait être que le P. Mestre, son ancien maître des novices dont il ignorait alors le décès, mais qu'il ne tarda pas d'apprendre. L'apparition se tint en l'air, non loin de l'autel, tant que dura la messe, s'inclinant religieusement à la consécration et à la communion, et ne disparaissant qu'à l'issue de l'office.



point ses enfants de la plaine dans leurs interminables pérégrinations. Le 1<sup>er</sup> février 1870, nous le voyons encore partir de Saint-Albert, pour aller à la recherche de ses ouailles, occupées elles-mêmes à donner la chasse au bison. Maintes et maintes journées se passent ainsi à errer sur les grandes prairies du territoire auquel on doit plus tard donner le nom de son saint patron <sup>4</sup>.

Enfin sa persévérance est couronnée de succès. Là-bas, non loin du vaste horizon, se dresse la silhouette d'un immense campement indigène. Son drapeau blanc orné d'une croix rouge à la main, le vétéran des missions de l'Ouest se dirige vers l'agglomération humaine, dont il ne se préoccupe même pas d'apprendre la nationalité. Lacombe est aimé et respecté de tous : que lui importe si ces étrangers sont des Cris ou des Pieds-Noirs ? N'est-il pas le père des uns comme des autres ?

Dans le cas présent, ce sont les Pieds-Noirs qui le saluent, après avoir reconnu son petit drapeau. "L'homme divin est arrivé. J'aime celui dont le cœur est bon", entend-il dire de tous côtés, en descendant de cheval. Pendant trois semaines entières, il reste avec ces aborigènes, menant leur vie primitive et les accompagnant partout. Les Indiens sont bien disposés ; il en profite pour leur adresser chaque jour quelque instruction sur un sujet religieux, leur apprenant prières et cantiques, tout en se perfectionnant lui-même dans la connaissance de leur langue.

Peu après, automne de 1870, nous voyons un autre

4. Ainsi que nous l'avons vu, Saint-Albert, dont il fut le fondateur, reçut le nom de son saint patron, et plus tard la nouvelle province qui renfermait cette place dans ses limites fut nommée Alberta, en l'honneur de cette même mission. Selon d'autres, ce pays aurait été ainsi appelé en l'honneur de la princesse Louise-Caroline-Alberta, femme du marquis de Lorne, gouverneur général du Canada entre 1878 et 1883. Cette noble dame n'en était pas moins universellement connue comme la princesse Louise, non Alberta.

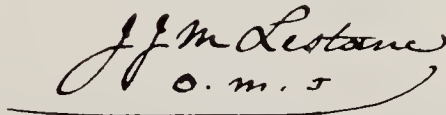
prêtre, jusqu'alors plus habitué aux palais des grands et aux commodités de la civilisation qu'à la loge de l'Indien et à la famine qui y trône si souvent, bien qu'il ait autrefois fréquenté la cabane du Muskégon et évangélisé les Sauteurs des forts de Pierre et Alexandre, s'acheminer, lui aussi, vers les plaines de l'ouest. Le nouveau voyageur n'est pas un inconnu pour nous, puisqu'il n'est autre que le P. Lestanc, l'ex-administrateur du diocèse de Saint-Boniface en l'absence de son titulaire. La vague envahissante du fanatisme anglais menaçait toute personne en vue, qu'on croyait avoir sympathisé avec les revendications de la population de langue française. La position du P. Lestanc, que visait tout particulièrement la colère orangiste, était devenue impossible à Saint-Boniface. Sa présence à cette localité pouvait, en outre, créer des embarras à M<sup>gr</sup> Taché. L'humble prêtre demanda donc lui-même à en être éloigné, et il fut envoyé à la mission de Qu'Appelle, d'où il devait rayonner pour donner ses soins aux différents campements de métis, alors nombreux dans les environs.

Arrivé à la rivière aux Champignons <sup>5</sup>, il rencontra, gisant sous un abri de feuillage, un jeune métis nommé Pépin qui se mourait de la petite vérole, et qu'avaient abandonné ses plus proches parents. Sans la moindre hésitation, non seulement le missionnaire le confessa et le soigna jusqu'à sa mort, mais il l'ensevelit et l'enterra lui-même. Puis il continua son chemin comme si rien n'avait été. Mais il emportait avec lui les germes de la

5. Le *Rat Creek* des Anglais, qui passe à douze ou quinze milles à l'ouest du Portage-la-Prairie. D'autres parlent de la rivière aux Épinettes, tandis que l'abbé G. DUGAS dit "à une distance d'à peu près quatre-vingts milles de Saint-Boniface" (*Légendes du Nord-Ouest*, p. 23). Notre propre version est basée sur les déclarations d'une vieille métisse, qui faisait l'office de chantre pour le P. Lestanc, et par conséquent avait toutes les chances possibles d'en avoir des informations.

maladie, qui se déclara en sa personne quelque temps avant d'arriver à destination.

Dieu épargna pourtant la vie de son serviteur, qui venait de quitter le centre de la civilisation dans l'Ouest, pour devenir le sujet d'un père bien plus jeune que lui et relativement nouveau au pays, le P. Decorby. Pendant les quatre ans qu'il appartint à la mission Qu'Appelle, le P. Lestanc se dépensa sans compter au service des métis, qui lui ont conservé le meilleur souvenir. Il les suivait dans leurs chasses au bison, et hivernait avec eux, soit à la montagne de Bois, à la montagne Cypres, ou à la rivière au Lait. Son supérieur de Qu'Appelle ne le voyait que quelques jours, pendant l'été de chaque année.

A handwritten signature in cursive script, reading "J. M. Lestanc" on the top line and "O. M. I." on the bottom line, enclosed within a thin, curved underline.

Signature du P. Lestanc.

Le sentiment du devoir accompli et l'affection mutuelle qui régnait entre pasteur et troupeau firent, dans la suite, fermer les yeux au premier sur les défauts des seconds, et le portèrent à écrire à l'auteur de ces lignes: "Je peux le dire sans crainte, ma paroisse ambulante, composée de deux cents familles à peu près, était la meilleure paroisse de l'Amérique. Nos métis étaient seuls: il n'y avait pas de blancs parmi eux. Le matin, j'avais une grande assistance à la messe de tous les jours; dans la journée, je faisais le catéchisme et l'école aux enfants, et le soir tous ceux qui pouvaient venir se rendaient à la prière<sup>6</sup>.

6. Tel était aussi l'ordre du jour ordinaire dans toutes les missions indiennes de la Colombie Britannique, où résidait un prêtre. Bien rares étaient là ceux qui manquaient, même sur semaine, l'un ou l'autre de ces exercices.

“J’ai passé quatre ans ainsi à la prairie; j’y ai fait près de trois cents baptêmes, sans parler du reste”.

“Nos métis étaient seuls,” dit le P. Lestanc. Pour le missionnaire cette remarque est pleine de sens; car il est à remarquer que rien ne démoralise une race inférieure comme le contact avec une race supérieure, à moins que celle-ci ne soit toute pétrie d’esprit chrétien. Le peuple métis resta idéal de foi, d’honnêteté et de bonne conduite tant que le mélange avec des blancs sans principes ne vint point gâter sa simplicité native. La même remarque s’applique avec encore plus de force aux indigènes proprement dits. La fréquentation des représentants de ce que nous appelons la civilisation est la ruine de leurs mœurs, et même, on peut le dire, l’avant-coureur de leur extinction finale comme unités ethniques.

Aussi le P. Lacombe faisait-il preuve de la plus grande perspicacité lorsqu’il écrivait, à la veille des transformations économiques et sociales qui attendaient ses chers enfants de la plaine: “Qu’on permette à un vieux missionnaire qui peut dire, sans présomption, qu’il connaît les sauvages, d’en appeler à la générosité du peuple canadien, afin qu’on traite nos Indiens avec bonté et douceur, qu’on leur aide en leur procurant les moyens de vivre, puisque l’invasion des blancs va enlever à l’enfant du sol son seul moyen de subsistance, la chasse.

“Que ne fera-t-on pas quand on se rappellera que les pionniers de ces contrées furent des catholiques; que presque tous les métis du Kisiskatchiwane <sup>7</sup> sont des descendants canadiens, ce qui fait que tous nos sauvages regardent les Canadiens comme leurs parents et alliés?... Mais qu’on se garde d’aller trop vite. En voulant trop civiliser le sauvage, on le tue. Pour ma part, il me pa-

7. La Saskatchewan.



raît que le sauvage n'est pas capable, ou plutôt n'est pas fait pour la grande civilisation. Qu'on lui accorde une demi-civilisation, et alors on conservera ces nations qui, sans cela, disparaîtraient bientôt, comme on en a une preuve tout le long du Mississippi et du Missouri. On a voulu forcer l'Indien à prendre toute la *façon* des blancs, au milieu desquels il s'est trouvé englouti; et alors, au lieu de le rendre meilleur, on en a fait un être indifférent, sans religion, paresseux et pire qu'avant sa prétendue civilisation. A la fin, on l'a tué, non pas en versant son sang, mais par les millions de dollars que le gouvernement américain a dépensés pour civiliser ses sauvages, ce qui ne lui a servi qu'à s'en faire détester et haïr.

“Qu'on laisse les sauvages tranquilles avec leurs missionnaires et quelques marchands intègres, qui devraient avoir une licence pour traiter avec ces tribus; qu'on tienne les sauvages, autant que possible, éloignés des grands centres des blancs, et surtout que l'introduction de liqueurs fortes parmi eux soit défendue sous des peines très sévères; qu'on intervienne dans les querelles entre les différentes nations, en leur faisant faire la paix, en la leur faisant garder par tous les moyens possibles. Alors on pourra espérer d'avoir des sauvages *civilisés* autant qu'ils peuvent l'être” <sup>8</sup>.

Impossible de manifester plus de bon sens et de sage prévoyance. Le P. Lacombe était d'autant plus autorisé à parler ainsi, que sa connaissance de l'Indien et son dévouement à ses intérêts lui avaient acquis une influence qui, au dire de fonctionnaires du gouvernement lui-même, valait toute une armée pour l'ordre et la sécurité des plaines. De cet incomparable empire un incident, qui était arrivé au commencement de 1870, avait donné une preuve éclatante.

8. *Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, mai 1870, pp. 115-16.

Il s'était rendu, en janvier de cette année, au fort des montagnes Rocheuses (*Mountain House*) <sup>9</sup>, sans y trouver les Pieds-Noirs qui avaient l'habitude d'y traiter leurs fourrures. Prenant alors un Indien pour guide, il partit à leur recherche et tomba, après bien des misères, sur un petit camp de ces sauvages qui le reçurent bien, et se montrèrent même avides d'instruction religieuse. Après un séjour de trois semaines avec ces braves gens, pendant lesquelles il avait ajouté l'étude de leur langue à l'enseignement de prières et catéchisme, il essaya de leur persuader de l'accompagner au fort des Montagnes, où il retournait. Quinze familles seulement l'y suivirent, tandis que les autres se dirigeaient du côté du fort Edmonton, où traitaient surtout les Cris et les Assiniboines, leurs ennemis séculaires.

Après quelques jours passés au premier poste, le missionnaire était sur le chemin qui le ramenait à Saint-Albert et à Saint-Paul des Cris, longeant la Saskatchewan, lorsqu'il vit venir à lui un détachement de sauvages : quatre hommes, dont deux grièvement blessés, et des femmes qui pleuraient bruyamment. C'était à peu près tout ce qui restait de la petite bande de Pieds-Noirs qui ne s'étaient point conformés à ses conseils !

Arrivés au fort Edmonton, ceux-ci avaient d'abord été bien reçus par les Cris et les Assiniboines qui campaient à l'ombre de ses murs. Les exhortations pacifiques du prêtre étaient encore présentes à leur mémoire, et les étrangers en bénéficièrent quelque temps. Les

9. Poste situé à l'ouest-sud-ouest d'Edmonton, sur un coude de la Saskatchewan, et non loin de la rivière aux Chevreuils (*Red Deer R.*), à cent milles environ de la première place. Il avait été bâti par la compagnie de la baie d'Hudson, spécialement pour obliger les Pieds-Noirs. Le Rév. J. McDougall nous le représente comme étant en 1869 "une place importante, du style commun aux forts, avec palissades bastion et citadelle". Il venait alors d'être reconstruit (*In the Days of the Red River Rebellion*, p. 42; Toronto, 1903).

Cris les escortèrent même jusqu'à la rivière, qu'ils leur firent traverser en bac. Mais au moment où les Pieds-Noirs gravissaient la rampe assez escarpée qui se dresse de l'autre côté de la Saskatchewan, là où commence aujourd'hui le quartier appelé Strathcona, le vieil instinct de haine raciale se réveilla soudain dans la poitrine de quelques Cris, qui se mirent à tirer sur les étrangers. Huit hommes, avec deux femmes et un enfant en bas âge, tombèrent victimes de leur perfidie.

Leurs survivants étaient maintenant aux pieds de l'Homme-au-bon-cœur, qui, inutile de le dire, ne faillit point aux exigences de son nom. Il pansa les blessures des deux estropiés, distribua à tous ce qui lui restait de provisions, partagea ses vêtements avec eux et leur prêta ses chevaux.

Peu après, le missionnaire se trouvait à Saint-Albert lorsque, pendant la récréation du soir, une estafette accourut, bride abattue, pour demander son intervention en faveur du fort Edmonton, qu'elle disait assiégé par un grand nombre de guerriers pieds-noirs. Ceux-ci avaient, paraît-il, juré de venger sur les blancs le sort fait à leurs compatriotes par les protégés des premiers. Ne se rendant pas compte de la gravité de la situation, le P. Lacombe crut pouvoir remettre son départ au lendemain, d'autant plus qu'il devait alors se mettre en route pour Saint-Paul des Cris. Vers minuit, un nouveau messenger frappait à la porte de l'évêché, et criait au P. Lacombe réveillé en sursaut :

—Pour l'amour de Dieu, venez vite, accourez immédiatement, vous fait dire M. Christie <sup>10</sup>; autrement les Pieds-Noirs vont mettre le feu au fort.

L'humble prêtre partit alors, accompagné d'une trentaine de métis, et, une heure après, il arrivait à Edmonton.

10. J.-William Christie.

—Dieu soit béni! Nous sommes sauvés, s'écria alors le facteur en chef, levant les bras au ciel.

Au nombre de plusieurs centaines, les Pieds-Noirs étaient embusqués dans le bois qui tapissait la côte en face du fort, et de là tiraient sur ses défenseurs, en attendant, probablement, de pouvoir traverser la rivière pour aller l'incendier. Le P. Lacombe sortit de suite de son enceinte, et, se postant dans la plus grande obscurité sur le bord de la très haute berge qui faisait face à celle où se cachaient les agresseurs, se mit à les haranguer de toutes ses forces, se faisant connaître d'eux et demandant grâce pour des gens qui, leur criait-il, étaient parfaitement étrangers au meurtre de leurs compatriotes.

Les Pieds-Noirs ne pouvaient facilement partager son opinion sur ce point; car, à leurs yeux, les blancs du fort étaient les amis des Cris, ce qui voulait dire leurs complices d'après le code indien. Par respect, pourtant, pour le prêtre dont ils connaissaient le "bon cœur", le chef avec lequel il parlementait dans l'ombre finit par se laisser gagner. Il se rendit à ses prières, et promit de se retirer avec ses braves le matin même.

L'établissement était sauvé, et le missionnaire catholique avait une nouvelle victoire à son actif <sup>11</sup>.

Mais il faillit y passer lui-même. En effet, un jeune commis du nom de Donald McDonald, qui avait, peu de temps auparavant, échappé avec sa femme à un massacre au fort Carleton alors assailli par les Pieds-Noirs, entendant parler la langue de ces Indiens sans comprendre ce qui se disait, prit le prêtre pour un Pied-Noir en flagrant délit d'espionnage, et crut qu'il communiquait de précieux renseignements à l'ennemi. Bonne occasion pour lui de se venger de ces barbares! Il épaule

11. Victoire dont les ministres contemporains qui parlent du fort Edmonton, et en esquissent l'histoire, se gardent bien de mentionner.



immédiatement son fusil, et va envoyer le prétendu sauvage dans l'éternité, lorsque deux métis, qui s'aperçoivent de sa méprise, lui crient :

—Es-tu donc le seul homme du pays à ne pas connaître la voix du P. Lacombe ?

Ainsi fut de nouveau mis en évidence l'influence de la religion, même sur les natures les plus revêches.

Nous avons déjà vu ce que Butler pensait des missionnaires français en général. Voici ce qu'il dit en particulier du P. Lacombe, qu'il vit à peu près à la même époque :

“Pendant l'hiver de 1870, je rencontrai le P. Lacombe, au fort des montagnes Rocheuses, poste de la compagnie de la baie d'Hudson. Il avait vécu de longues années avec les Pieds-Noirs et les Cris, et je fus charmé plus que je ne saurais le dire par ses récits d'aventures avec les sauvages des plaines. Ce qui laissa sur mon esprit la plus profonde impression fut son amour intense et son dévouement pour ces pauvres vagabonds, toujours en guerre les uns avec les autres, et sa pleine et entière sympathie pour eux.

“Il avait littéralement vécu avec eux, partageant leur nourriture, leur sort et les continuels dangers de leur vie. Il veillait sur leurs malades et les soignait, enterrait leurs morts, et guérissait ceux qui avaient été blessés au cours de leurs batailles. Personne autre que le P. Lacombe ne pouvait passer d'un camp hostile à l'autre; jamais soupçonné, toujours le bienvenu, et portant, pour ainsi dire, la “trêve de Dieu” partout où il allait”<sup>12</sup>.

Mais les sauvages n'étaient plus les seuls à réclamer l'attention du prêtre, même à l'ouest de la rivière Rouge. Les métis devenaient de plus en plus nombreux, et, mal-

12. *The Light of the West*, cité par M<sup>lle</sup> HUGHES dans *Father Lacombe, the Black Robe Voyageur*, p. 192; New-York, 1911.

gré l'humeur voyageuse et l'inconstance qu'ils tenaient de leurs ancêtres indiens, il devenait évident qu'il était de leur intérêt de se fixer le plus tôt possible à la terre, puisque les buffles, sur lesquels ils avaient jusque-là compté pour leur subsistance, se faisaient de moins en moins nombreux, et menaçaient même de disparaître avec le temps.

Or voici ce que nous lisons dans un "Rapport abrégé sur les plaines à bisons tributaires du fort Qu'Appelle", par Isaac Cowie, protestant alors à la tête de ce poste :

"Sur les lacs à la Pêche (*Fishing Lakes*)<sup>13</sup>, en amont et en aval du fort, quelque vingt-cinq familles de métis se sont établies comme "habitants"<sup>14</sup> en petit, mais dépendent plus de leur chasse au buffle, en été et en hiver, que de leurs récoltes. Cette population relativement sédentaire, dans un pays de chasseurs nomades, est due aux efforts du missionnaire catholique romain, le R. P. De Corby, qui, depuis 1868, a été stationné sur le lac, en bas du fort. Lui et son collègue, le R. P. Lestanc, qui a passé quelques années parmi les métis qui hivernaient à la montagne de Bois et quelque temps aussi à Qu'Appelle, ont fait tous leurs efforts pour porter les métis qui habitaient autrefois la Rivière-Rouge et Saint-Joseph (États-Unis) à occuper le sol dans le voisinage des lacs, et à cesser d'empiéter sur les terres de chasse des sauvages de Qu'Appelle, sur lesquelles les bisons diminuent si rapidement...

"En outre des vingt-cinq familles susmentionnées, on estime qu'il y a une population de mille métis vagabonds, qui se donnent plus ou moins souvent rendez-vous au fort et à la mission"<sup>15</sup>.

13. C'est-à-dire la chaîne de lacs de la vallée de la Qu'Appelle.

14. C'est-à-dire cultivateurs.

15. *The Company of Adventurers*, p. 482; Toronto, 1913.

## CHAPITRE II

### SANS-GÊNE DES MINISTRES ET ÉPIDÉMIE

1870-71

Le dévouement des missionnaires catholiques était reconnu à peu près universellement. Au moment même où les PP. Lestanc, Lacombe et Decorby se sacrifiaient ainsi sur l'autel du devoir, un écrivain bien connu, qui cache soigneusement sa foi catholique et n'est pas toujours juste envers ceux qui la professent dans l'Ouest canadien, l'auteur du *Great Lone Land*<sup>1</sup>, fait précéder des remarques suivantes une assertion plus que surprenante, qui émanait d'une source non catholique :

“Quelques milles au nord-ouest d'Edmonton, une colonie composée presque exclusivement de métis français se trouve sur les bords d'une pièce d'eau assez importante, qui porte le nom de Grand-Lac, ou Saint-Albert. Cette colonie est sous la direction d'une mission de prêtres catholiques romains de race française, appartenant à l'ordre des Oblats, à laquelle préside un évêque du même ordre et de nationalité identique.

“C'est un contraste curieux que de trouver, dans ce pays lointain et étranger, des gens cultivés et d'une grande excellence intellectuelle, qui consacrent leur vie à civiliser les sauvages de la forêt et de la prairie, qui précèdent de loin le colon, dont ils n'ont que trop à craindre l'arrivée. Peu m'importe la croyance du passant qui est témoin de leurs travaux, qu'elle soit en unisson ou en contradiction avec la foi prêchée par ces gens-là. Mais il ne serait qu'un bien pauvre simulacre d'humanité l'individu qui pourrait contempler pareil spec-

1. Sir William Butler, un catholique irlandais.

tacle au travers des lunettes étroites du sectaire, et n'y verrait que le labeur intéressé de personnes qui ne partagent point ses croyances.

“Quiconque a voyagé dans l'immense empire colonial de la Grande-Bretagne, cet empire qui comprend un tiers de la surface habitable du globe et probablement la moitié des terres solitaires du monde, doit être souvent venu en contact avec des hommes qui vivent au milieu des peuples incultes et sauvages, sur lesquels ils veillent avec le dévouement d'une mère. Si vous demandiez qui était cet étranger qui habitait ainsi sa hutte solitaire, vous trouviez toujours le même milieu, les mêmes indices d'une foi qui paraissait plus qu'humaine. Je ne parle point par ouï-dire, ou d'après les livres. J'ai moi-même été témoin des scènes que j'essaie maintenant de reproduire. Et ça toujours été la même chose: à l'est et à l'ouest, bien avant la venue du traiteur et du marchand, du marin et du soldat, est arrivé cet homme fragile aux cheveux noirs, dont les souvenirs d'enfance sont pleins de scènes ensoleillées, qui se sont déroulées sur les bords de la Loire ou les coteaux couverts de pampre du Rhône ou de la Garonne, et dont les yeux, en cette vie du moins, ne sont point destinés à revoir ces localités qui lui reviennent si souvent à la mémoire.

“Parcourant un jour, à Edmonton, une brochure qui exposait les progrès d'une société canadienne de missionnaires wesléens, je lus l'extrait suivant d'un missionnaire de l'Ouest: ‘Ces représentants de l'homme de péché, ces ‘prêtres, sont de rudes travailleurs; hiver comme été, ils ‘suivent les camps et endurent de grandes privations. Ils ‘sont infatigables dans leurs efforts pour convertir le monde. ‘Mais leurs adeptes’, ajoute-t-il, ‘n'ont jamais entendu ‘parler du Saint-Esprit’ ”<sup>2</sup>.

2. *The Great Lone Land*, pp. 261-62.



Même le plus grave Caton ne pourra, ce nous semble, réprimer un bon éclat de rire en lisant cette dernière assertion, qui, nous regrettons d'avoir à le dire, n'est qu'un fidèle échantillon d'élucubrations dont il est facile de mesurer le degré de plausibilité. Il y a tant de publications sectaires que dépare un semblable mépris de la vérité ! Devons-nous donc supposer, après cette déclaration du scribe méthodiste, qu'on enseignait alors dans l'Ouest à ne mentionner que le Père et le Fils en faisant le signe de la croix<sup>3</sup> ?

Nous le répétons, il est triste d'avoir à prendre à partie, à cause de leurs assertions dénuées de tout fondement, des livres écrits par des gens dont la profession devrait les faire considérer comme des modèles de véracité. Mais la ridicule bourde citée par le général Butler est loin d'être unique dans sa choquante fausseté. Il y en a d'autres qui sont d'autant plus faites pour tromper que leur caractère mensonger est moins frappant. Par exemple, un missionnaire anglican du nord, dont nous avons déjà cité les remarques ineffables concernant l'idolâtrie de nos apôtres chez les sauvages, le Rév. M. Bompas, fait sans sourciller, dans un petit livre, *Diocese of Mackenzie River*<sup>4</sup>, les déclarations les plus extraordi-

3. Et ces bons protestants, qui ont ce signe en horreur, comme les contemporains de saint Paul, dont l'apôtre ne pouvait parler qu'en pleurant (*Phil.* III, 18), de quelle manière font-ils honorer le Saint-Esprit de leurs adeptes ?

4. Londres 1888. "Le personnel des missionnaires français et catholiques romains, y compris l'évêque, les prêtres, les frères et les religieuses, est plus nombreux que celui de la mission de l'Église d'Angleterre", dit-il entre autres choses, et il n'a aucun scrupule d'ajouter : "Le nombre des Indiens instruits par l'une et l'autre communion peut ne pas différer grandement" (*op. cit.*, p. 108). L'appendice F indique ce qu'il y a de vrai dans cette assertion. Ensuite, on peut contester l'à propos de donner comme missionnaires, faisant contrepoids à ceux de la secte anglicane, les frères et les sœurs, qui ne pouvaient naturellement en remplir les fonctions.

naires relativement à la proportion des catholiques et des protestants dans ce territoire. Des données presque aussi exagérées se font aussi remarquer dans une vie assez intéressante de ce caractère unique, ouvrage qui ne présente malheureusement qu'un côté du tableau, les côtés lumineux sans les ombres<sup>5</sup>.

Loin de nous l'intention, même indirecte, de refuser le moins du monde le crédit qui peut revenir aux missionnaires non catholiques du Canada nord-ouest. Que beaucoup d'entre eux aient été zélés, nous l'admettons sans peine. Quant aux intentions, c'est à Dieu seul qu'il appartient d'en juger. Personne autre ne peut non plus mesurer, sans crainte de se tromper, la somme du bien accompli par l'homme. Mais nous nous croyons en droit de regretter que l'activité des ministres protestants n'ait pas été de nature moins destructive. Ils auraient pu essayer de faire de bons chrétiens, selon leurs lumières, sans détruire le peu de foi qui restait dans les rebuts du catholicisme et autres Indiens, par leurs attaques incessantes contre des "superstitions" qui étaient telles uniquement parce qu'elles représentaient des pratiques dont leur esprit prévenu ne pouvait entrevoir ni le but ni la véritable nature.

5. *An Apostle of the North*, par le Rév. H.-A. CODY, B. A.; New-York, 1908. La *Review of Historical Publications relating to Canada* (vol. XIII, p. 180) ne peut s'empêcher de trouver cette vie de Bompas "l'œuvre d'un ardent admirateur", et croit que "la note d'admiration est peut-être exagérée" dans cet ouvrage, qui est pourtant intéressant. La même revue, parlant de l'interprétation de la Bible par Bompas, la trouve "quelquefois un peu fantastique". Ceux qui ont connu cette figure unique dans l'histoire des missions et ne partagent point sa foi religieuse, ne seront probablement pas portés à user de tant d'euphémismes en parlant de ses excentricités. Ils n'en désireront pas moins que les longs travaux du missionnaire anglican, pour une cause qu'il croyait être celle de Dieu, lui aient fait trouver grâce au tribunal du souverain Juge.

En raison de ses singularités, surtout pendant les premières années de sa carrière, le Rév. Bompas acquit dans le nord une notoriété qui lui enleva beaucoup de son utilité comme ministre d'un culte chrétien. Qui osera déclarer que, avec tout son zèle en faveur de l'Église d'Angleterre il ait été un tant soit peu scrupuleux dans l'explication de ses dogmes ou l'administration de ses sacrements? S'il avait agi sur les bords de la Tamise comme il le fit sur ceux du Mackenzie, nous doutons qu'il eût passé pour un homme d'Église orthodoxe, même dans sa propre communion, tout élastique dans ses limites et changeante dans sa foi qu'elle puisse être.

En 1870, il avait transporté le siège de ses opérations au fort McPherson <sup>6</sup>, sur la rivière Plumée, ou *Peel*, et près du territoire des Esquimaux, après s'être rendu un objet de dérision universelle parmi les Indiens plus au sud. Voici comment le P. Petitot décrit l'un de ses exploits:

“En habit de bourgeois, un petit sac noir rempli de *tracts* passé en sautoir et un verre d'eau claire à la main, vous le voyez se promener de loge en loge, demandant à chacun s'il désire se faire baptiser. Dernièrement, il a fait encore mieux. Ayant décidé un jeune couple à se laisser ondoyer, il réunit le personnel anglais du fort McPherson dans la principale salle; puis, s'adressant au cuisinier:

—“*Anderson, have you got any water in the kitchen* (avez-vous de l'eau dans la cuisine)?

—“*No, Sir* (Non, Monsieur).

—“En ce cas, donnez-moi de la neige dans une tasse.

“La tasse apportée, il verse sur la neige le contenu d'une théière qui attendait le déjeuner au coin du feu; et cette neige, détrempée de thé et non encore fondue, il la jette

6. Fondé en 1840 par le traiteur en chef John Bell, qui lui donna ce nom en l'honneur du facteur en chef Murdoch McPherson.

à la face des deux catéchumènes, qui se secouent comme deux canards, disant en même temps :

—“William, Margaret. Amen.

“C’est là toute sa formule de baptême, et là aussi se borna cette auguste cérémonie, qui excita l’hilarité de toute l’assistance. Un moment après, le commis du fort entra dans l’appartement, et venait boire l’eau baptismale du ministre en la puisant à la même source, la théière”<sup>7</sup>.

Qui pourrait blâmer les missionnaires catholiques d’avoir fait tout en leur pouvoir pour nullifier l’action de pareilles gens, qui faisaient croire à leurs adhérents qu’ils étaient devenus chrétiens, parce qu’ils avaient reçu, avec un nom propre anglais, de la neige à moitié fondue à la figure; des gens qui, au lieu d’inculquer dans l’esprit des dépravés des sentiments de contrition et un ferme propos de s’amender, ne faisaient que déblatérer contre le prétendu péché qu’il y a de prier la Mère de Dieu, et de porter l’emblème de notre rédemption, ainsi que les images des amis de Dieu<sup>8</sup>.

Le même P. Petitot, qui nous met sous les yeux la bouffonnerie de Bompas, oublie de mentionner la bible légendaire que cet ineffable prédicant avait l’habitude de porter, suspendue au cou comme une monumentale médaille, toujours prêt à bourrer de textes anglais de pauvres sauvages qui ne comprenaient pas un mot de cette langue.

Et ce manque de respect pour les sacrements ne pa-

7. *Missions des O. M. I.*, vol. XI, pp. 158-59.

8. Selon le P. Petitot, les Rév. Bompas et Kirkby ne firent, à eux deux, “qu’un seul baptême en trois ans, celui d’un bigame nommé Kaya, que j’avais chassé de l’Église à cause de son endurcissement”, continue ce missionnaire (*Missions*, vol. VIII, p. 288). Ceci était écrit en 1868. Plus tard, Kirkby convertit (?) un Loucheux; prix (d’après la même autorité): une charrue, une paire de bœufs, du thé, du sucre et de la farine (*Ibid.*, p. 292).



raît pas avoir été le fait exclusif de Bompas. Pour un autre exemple du sans-gêne avec lequel les ministres protestants et leurs adeptes traitaient ces chenaux ordinaires de la grâce, nous n'avons qu'à ouvrir le livre du prof. H.-Y. Hind, qui était loin d'être l'ami des catholiques, et dont les remarques tirent de cette circonstance une valeur toute spéciale. Cet explorateur décrit ainsi un baptême qui fut administré en sa présence, dans la vallée de la Qu'Appelle, par un Rév. James Settee:

“Avant le sermon, le missionnaire nous surprit en réveillant un Indien assoupi, qui jouissait tranquillement d'un bon somme dans un coin de la salle, et, le conduisant au lutrin improvisé, commença la cérémonie du baptême public. Mon étonnement ne diminua point lorsque le révérend monsieur, se tournant vers moi sans aucun avis préalable, me dit à brûle-pourpoint:

—“Nommez cet homme”!

“Après un moment de réflexion, je dis: John, et, sans aucune perte inutile de temps ou de paroles, John s'en alla à son banc, et apparemment perdit bientôt, dans un sommeil bruyant, tout sentiment des privilèges et bénédictions dont le baptême chrétien des adultes dûment reçu l'avait fait héritier”<sup>9</sup>.

Et ce sont les coreligionnaires de ce même ministre qui étaient constamment à narguer nos missionnaires à propos du peu de préparation au baptême qu'ils osaient leur attribuer!

Pendant ce temps, été de 1870, le P. Petitot, espérant mieux réussir que son confrère, le P. Séguin, dont nous avons vu la déconvenue, traversa les montagnes Ro-

9. *Narrative of the Canadian Red River Exploring Expedition of 1857*, vol. I, p. 322. A la décharge (?) des protestants, il pourrait n'être que juste d'ajouter que ce Rév. Settee n'était autre que le second des deux anciens écoliers de M. J. West, c'est-à-dire un pur sauvage. Mais alors qui était responsable de l'ordination de cet Indien?

cheuses et se rendit chez les Loucheux du Youkon. Mais les résultats de ses efforts furent futiles, et sa vie courut même un danger sérieux parmi les sauvages, en raison surtout de l'hostilité non déguisée des traiteurs protestants et de leurs employés. Élevés dans des idées ridicules sur le prêtre et sa religion, les Indiens ne voulurent avoir rien à faire avec lui, bien que, avec le temps, quelques-uns d'entre eux en fussent venus à déplorer le fait que la Robe-Noire avait suivi le ministre chez eux, au lieu de l'y précéder. Ces regrets perçaient d'autant plus parmi ces pauvres gens qu'ils se disaient maltraités par celui-ci, et l'accusaient d'un excès de sévérité, sinon de violence, lorsque certains règlements de sa secte étaient en jeu <sup>10</sup>.

Plus amicaux étaient, dans le sud, les rapports entre l'un de nos missionnaires, le P. Lestanc, qui nous a déjà dit sa satisfaction, et les métis qui formaient alors ce qu'il prétendait être "la meilleure paroisse de l'Amérique". Ses ouailles n'étant point encore contaminées par un commerce malsain avec des blancs sans principes, ne cessaient de lui donner toutes sortes de consolations. Pendant son premier hiver, cet excellent missionnaire opéra tout près de ce qui devait, dans la suite, devenir le village de Saint-Victor <sup>11</sup>. Les habitations de ses métis étaient échelonnées le long d'une "coulée", où il bâtit une humble chapelle, qui avait pour vitres des parchemins en peau de cabri et pour porte une peau de buffle.

Là, il chantait la messe, aidé, pour la partie propre

10. Ainsi ces ministres leur défendaient absolument tout jeu, même le plus innocent, le dimanche (ou le jour du sabbat, pour parler leur langue), et l'on raconte que l'un d'eux s'oublia un jour jusqu'à menacer du revolver un groupe qui faisait une partie de balle un jour défendu.

11. Dans le sud de la Saskatchewan, à environ douze milles de "Willow-Bunch".

au chœur, d'une certaine McGillis, née Fayant, métisse qui avait été formée à ce rôle par M. Laflèche, de la prairie du Cheval-Blanc. Le P. Lestanc apprit en outre le cris avec ses paroissiens ambulants, et ne tarda pas à être capable d'enseigner le catéchisme dans cette langue. Les deux hivers suivants furent passés par notre missionnaire à l'ouest de la montagne de Bois <sup>12</sup>.

C'est l'année de son arrivée à son premier campement que Dieu se servit de la maladie comme d'un instrument de sa colère pour châtier, et partiellement ramener à lui, des peuplades qui avaient trop longtemps abusé de ses grâces. Cette "tribulation et cette angoisse", que nous avons annoncées pour l'Extrême-Ouest dans un précédent chapitre, venaient de fondre sur cet immense pays, pour lequel 1870 fut une année de deuil dont les vieillards

12. L'incident suivant, raconté à l'auteur par celui qui en fut l'occasion, confirme les dires du missionnaire en ce qui est de l'esprit qui régnait parmi son troupeau. Bien que celui-ci fût composé de métis, il n'en comprenait pas moins un blanc du nom de Jean-Louis Légaré, qui se maria peu avant l'expiration des quatre années de ministère ambulant dont le P. Lestanc nous a déjà parlé. C'était le 15 avril 1875. Alors comme aujourd'hui, les métis savaient profiter d'une noce pour se divertir. Près de cent cinquante personnes se trouvaient à danser, le soir, lorsque soudain entra le missionnaire. Grande surprise, mêlée d'un peu d'inquiétude, parmi la foule.

—Continuez, mes enfants, continuez, leur dit le prêtre, dont l'entrée avait interrompu l'exercice cher au cœur métis.

Puis, peu de temps après:

—Vous devez maintenant être bien fatigués, fit le missionnaire. Nous allons réciter le chapelet, et vous retournerez chez vous.

Incontinent, même les attrails de la danse parurent s'évanouir devant la baguette magique qu'était pour ces braves gens la parole du prêtre. Comme un seul homme, ils se jetèrent à genoux et récitèrent pieusement le chapelet. Puis ils se dispersèrent au chant d'un couplet qu'un loustic crut approprié à la circonstance.

Sac au dos, vers la plaine,  
Amis, dirigeons-nous.  
Je sais qu' ça fait d' la peine,  
Mais il faut filer doux.

se souviennent encore. La petite vérole s'était déclarée, sous une forme des plus virulentes, parmi les Indiens et les métis, dont les rangs ne tardèrent pas à s'éclaircir d'une manière vraiment alarmante.

Bientôt Pieds-Noirs et Cris, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, tombèrent victimes du terrible fléau, et, comme preuve que, dans certains cas au moins, celui-ci était l'effet incontestable de la justice divine, on cite un parti de dix-sept Cris, dont le châtimement suivit de près leur exhibition d'inhumanité. Ces Indiens ayant pénétré, au mois d'avril, dans un camp pied-noir abandonné, y trouvèrent quelques-uns de leurs ennemis séculaires qu'avait terrassés l'impitoyable visiteur. Malgré l'aspect repoussant de leurs cadavres en décomposition, ils voulurent se donner la satisfaction de leur enlever la chevelure, qu'ils emportèrent avec eux en guise de trophées de guerre. Non seulement cet acte d'inutile cruauté fut immédiatement puni par la mort de quinze des barbares, mais il devint le moyen dont se servit l'épidémie pour se communiquer au gros de leur nation, une fois qu'ils l'eurent rejoint.

On calcule que, parmi les seuls Cris, de six à huit cents personnes succombèrent au fléau, qui réduisit aussi de cinquante à douze le nombre des loges sarcises. Somme toute, Butler, qui visita le pays cette même année, évalue à douze cents le nombre des décès de ce chef dans la seule vallée de la Saskatchewan, et sans compter les populeuses tribus pieds-noires.

Comme conséquence de leurs travaux parmi les ouailles éprouvées et d'autres, les PP. Lestanc et Bourguine contractèrent la terrible maladie. C'en fut assez pour porter le dévoué P. Lacombe à voler à leur secours. Bientôt la mission de Sainte-Anne fut atteinte par le fléau. Les pères et les sœurs se multiplièrent alors dans leur zèle à visiter les malades, et même deux futurs prêtres, les FF.



scolastiques Doucet et Blanchet furent terrassés par l'épidémie<sup>13</sup>.

De son côté, le P. Dupin, tout en accompagnant les sauvages à la prairie, fut momentanément comme anéanti, non pas par la petite vérole qui ravageait pourtant son camp, mais par une maladie non moins grave qui le mena aux portes du tombeau. Comme il se trouvait plus près du lac la Biche que sa propre mission, il se fit mener à la première place, où les bons soins que lui prodigua M<sup>re</sup> Faraud, ainsi que les pères et les sœurs, l'eurent vite mis hors de danger.

Pendant ce temps, le P. Lacombe se faisait, à Saint-Paul des Cris, le médecin et le garde-malade de tout le monde, tout en prodiguant à chacun les consolations spirituelles de son ministère. "Le pauvre père", écrivait peu après M<sup>re</sup> Grandin, "a passé là plusieurs semaines dans la plus terrible position: seul avec plus de soixante malades mourants, abandonnés de leurs parents, auxquels il fallait donner des remèdes spirituels et temporels; auxquels il fallait faire du feu et bûcher du bois; qu'il fallait faire boire et manger; qu'il fallait instruire, préparer au baptême, à la première communion, à l'extrême-onction et à la mort. Tous les jours plusieurs mouraient. Il devait les ensevelir et les enterrer. Il dut même aller chercher à une certaine distance des malades rechutés et abandonnés. Avec tout cela, il devait seul préparer ses repas: vous pouvez supposer quelle devait être sa cuisine! Le P. Leduc ayant appris sa position, envoya à son secours les frères Gérold et Grézeau. Il en profita pour aller à Victoria, où de nombreux protestants le faisaient demander. Il en baptisa

13. Ces deux religieux, prêtres à peu près depuis l'époque où nous en sommes, non seulement vivent encore, mais sont au premier rang des ouvriers apostoliques de l'Alberta méridionale.

plusieurs, et revint à Saint-Paul y continuer un ministère digne de Saint-Roch et de Saint-Jean de Dieu”<sup>14</sup>.

Malgré tous les soins qu'on leur prodigua<sup>15</sup>, cinq des orphelins qu'élevaient les religieuses de Saint-Albert moururent de la petite vérole, et le P. Fourmond, en particulier, se montra si intrépide à venir au secours des malades que, dans l'espace de deux mois, il ne se déshabilla pas une seule fois pour prendre son repos. Dans le cours de quelques semaines, cent vingt personnes succombèrent au fléau dans cette seule localité. D'après un auteur protestant, les métis de Saint-Albert “furent réduits en nombre de plus de la moitié, et trois cent vingt moururent en peu de temps”. Butler va même jusqu'à dire que, rien qu'à la date de son départ, 22 décembre 1870, “sur une population de neuf cents âmes, six cents avaient attrapé la maladie, et trois cent onze en étaient déjà morts”<sup>16</sup>.

Le premier auteur mentionné ajoute que “l'endroit où s'élève aujourd'hui Morley, sur chaque côté de la rivière de l'Arc, jusqu'à la présente station de Banff, comme un Indien stoney<sup>17</sup> me disait, n'était qu'un cimetière continu, et jour et nuit on n'entendait que des pleurs”<sup>18</sup>.

M<sup>gr</sup> Grandin était à l'Ile-à-la-Crosse lorsqu'il apprit la grande affliction de son peuple. Il partit aussitôt pour le sud-ouest, afin d'aider ses prêtres et consoler les survivants.

14. Aux pères et frères de l'Ile-à-la-Crosse; Saint-Albert, 29 déc. 1870.

15. Il paraît que le vaccin dont on se servit à Saint-Albert et dans les environs venait des États-Unis, et était sans vertu contre la terrible maladie, tandis que celui qu'avaient les protestants de Prince-Albert réussit à préserver de la contagion ceux qui en furent inoculés.

16. *The Great Lone Land*, p. 370 de la troisième édition.

17. C'est-à-dire assiniboine.

18. *In the Days of the Red River Rebellion*, par JOHN MC DOUGALL, p. 180.

Un sauvage qui avait été cruellement éprouvé dans sa famille se jeta alors aux pieds du prélat, et, après avoir récité un Pater et un Ave dans sa langue, lui adressa cette supplique: "Grand chef de la prière, prie pour moi qui suis bien misérable. La maladie a emporté six de mes enfants. Je n'en ai plus qu'un, et même lui est dans un état pitoyable. Je n'ai que lui pour avoir soin de moi, et tu vois qu'il est bien malade. Je ne suis point fâché contre le Grand Esprit, qui m'a enlevé cinq de mes garçons et ma fille unique. Malgré cela, je le remercie; mais prie-le bien qu'Il épargne celui-ci" <sup>19</sup>.

L'enfant se mourait évidemment. Pourtant la foi de son père fut récompensée, et le moribond revint à la santé.

On cite un certain nombre d'autres guérisons semblables qu'il est difficile de ne pas qualifier de miraculeuses. "Il y a quelques jours, je m'éveille à minuit," écrit à ce propos le P. Lacombe. "On frappe à la porte de notre chapelle. Je vais: c'est un vieux sauvage encore infidèle, qui me prie de le laisser entrer dans la demeure du bon Dieu. Je lui ouvre et me retire un peu. Écoutez sa prière: 'Mon Père', dit-il, 'je te prie de m'écouter, quoique 'je n'appartienne pas encore à ta religion. Si tu donnes 'la vie à ma fille, je te promets de prier' <sup>20</sup>. Alors il commence à pleurer, tout en continuant sa prière; enfin il rentre chez lui.

"J'avais administré la veille sa fille; cette même nuit, j'avais été la voir, et elle commençait à entrer en agonie. Je fus donc bien surpris et émerveillé le lendemain de la voir mieux. Au bout de quatre jours, elle était capable de marcher seule" <sup>21</sup>.

19. *Missions des O. M. I.*, vol. XI, p. 201.

20. C'est à-dire de devenir chrétien. *Rapport de l'Association de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Montréal*, janvier 1871, p. 14.

21. Nous avons vu le P. Lacombe mandé même par les protestants

Le P. Lacombe était alors à Saint-Paul des Cris. Plus loin encore du côté de l'ouest, une quinzaine de familles campées dans le voisinage du fort Jasper, au pied des montagnes Rocheuses, furent aussi attaquées par le fléau et demandèrent du secours. Sans une minute d'hésitation, le P. Leduc quitta son propre troupeau, pourtant si cruellement éprouvé, et alla lui porter les consolations de la religion.

Les conséquences de cette terrible visite se firent longtemps sentir. Malgré leur pauvreté, les missionnaires catholiques durent dès lors nourrir et vêtir plusieurs des survivants et élever un grand nombre d'orphelins qui, sans eux, auraient infailliblement péri <sup>22</sup>.

Mais il semblait écrit que l'épreuve s'attacherait aux pas de tous les ouvriers apostoliques de cette époque de triste mémoire, que ceux-ci vécussent parmi les blancs et les métis de l'Extrême-Ouest, ou les aborigènes des forêts septentrionales. Dans l'été de 1871, M<sup>gr</sup> Clut revenait de

de Victoria. Il confirme dans la même lettre l'exactitude de cette information, que nous devions à une lettre inédite de M<sup>gr</sup> Grandin. "Pendant que j'étais ainsi occupé auprès de mes patients", dit-il, "voilà un sauvage qui arrive de Victoria, résidence du ministre protestant. Il est envoyé par le chef de son camp. On me prie et supplie d'aller visiter ces gens-là. Je m'arrache d'entre les bras de mes sauvages, qui veulent me retenir, et, le même jour, avant le soleil couché, je suis au milieu des sauvages protestants et de quelques catholiques. Ni ministre, ni ministresse n'ose paraître au milieu des malades. 'C'est aujourd'hui qu'on reconnaît la vraie religion', me disent-ils; 'nous reconnaissons le vrai prêtre: c'est celui qui n'aime pas sa vie et la donne pour venir à notre secours. Où sont-ils, ces Anglais, qui se disent les hommes de l'Évangile? Ils ne paraissent pas, à présent que nous mourons à leurs portes. Ils ont peur de nous, et non seulement ils ne veulent pas nous toucher, mais même ils craignent de nous approcher de loin' " (*Ibid.*, *ibid.*).

22. "Parmi les tristes reliques de l'épidémie, qui se trouvent dans la haute Saskatchewan, je ne connais rien de si touchant qu'un groupe d'une vingtaine de petits orphelins, rassemblés sous le toit des sœurs de charité à la colonie de Saint-Albert. Ces enfants sont de toutes les



France, accompagné d'un nouveau prêtre, M. Auguste Lecorre, qui allait avec le temps se faire Oblat dans la vallée du Mackenzie, et de quelques frères ou postulants convers. Dans une lettre qu'il écrivait à la hâte, le prélat donne une idée si exacte des difficultés de la route au nord d'Edmonton, que nous ne pouvons résister à la tentation de le citer. De telles reproductions sont nécessaires, pour perpétuer le souvenir de ce qu'étaient autrefois les voyages de nos missionnaires.

Sa caravane vient de quitter la mission du lac la Biche. M<sup>sr</sup> Clut écrit donc :

“La petite rivière la Biche avait très peu d'eau. Nous y travaillâmes onze jours pour en sortir, tandis que deux jours suffissent à l'eau haute. Nos hommes ne tardèrent pas à faire les paresseux, à se révolter, à demander une augmentation de gages, et à nous menacer à chaque instant de nous abandonner. C'est ce que fit l'un d'eux, au sortir de la petite rivière, et ce qu'ils auraient tous fait si je n'avais considérablement augmenté leurs gages. Pour les encourager, cependant, pères, frères et Ma Grandeur nous nous sommes mis à l'eau comme eux, durant des journées entières, pour traîner la berge à force de bras. Cela ne les empêcha pas de faire les lâches au grand rapide de la grande rivière la Biche, et de nous abandonner.

“Là, il faut nous résoudre à débarquer les bagages et à

rares, et même dans quelques cas ce sont les seuls survivants de ce qui était autrefois une famille nombreuse. Ils sont nourris, vêtus et instruits aux frais de la mission, et quand on considère que la guerre qui sévit aujourd'hui en France a tari les sources de la charité, où les missions du Nord-Ouest puisaient leur principal appui, et que cet hiver la disette et la pauvreté sont exceptionnellement grandes dans la Saskatchewan du nord, on verra combien ce lointain orphelinat du nord a de titres à l'assistance d'autrui” (BUTLER, *The Great Lone Land*, pp. 372-73).

sortir la berge <sup>23</sup> hors de l'eau. Puis, pour ne pas mourir de faim et de misère et essayer d'aller plus loin, le P. Lecorre, les FF. Régnier, Racette et Pourtier, deux hommes restés fidèles, Bertrand et Ma Grandeur, nous nous divisons les couvertures et les provisions, prenant chacun notre paquet sur le dos, et nous voilà partis le long de la grève pour un voyage d'au moins cinq jours, sur les cailloux et les roches aiguës.

“Dieu eut pitié de nous, et nous fit rencontrer une bande de mes Montagnais d'Athabaska, qui furent heureux de nous descendre dans leurs canots presque au confluent de la grande rivière la Biche et la petite Athabaska. Nous venions chercher du secours au nouveau fort. J'obtins une berge et des hommes pour aller chercher nos gens et notre bagage resté au grand rapide. C'est ce que nous avons fait.

“Dans ce voyage jusqu'à la Providence, nous avons couru mille périls des récifs, des rapides, des vents, de la glace, de la neige, et nous sommes arrivés juste à temps. Une heure de retard nous eût arrêtés sur le Grand lac des Esclaves” <sup>24</sup>.

23. Espèce de grand bateau plus ou moins plat, et destiné surtout au transport des colis.

24. Lettre au P. Vandenberghe, 1<sup>er</sup> novembre 1871 (*Rapport sur les missions du diocèse de Québec*, N° 20, pp. 61-62).

## CHAPITRE III

### ORGANISATION ET FANATISME

1871-74

C'est cette même année 1871 que fut consommé l'acte d'autorité par lequel le Pasteur suprême créait la province ecclésiastique de Saint-Boniface. Cette importante mesure avait été en préparation depuis le mois de mai 1868, alors que les pères du quatrième concile provincial de Québec reconnurent sa nécessité. D'un autre côté, M<sup>gr</sup> Grandin y avait, comme nous l'avons vu, notablement contribué par sa grande humilité, qui lui avait fait écarter la future succession de M<sup>gr</sup> Taché.

*Notre ami dévoué.*  
*+ Alex. Arch. de St Boniface*  
*O. Taché*

Autographe de M<sup>gr</sup> Taché.

Un mémoire contemporain sur le territoire qu'on se proposait de détacher du diocèse de Saint-Boniface fut envoyé, le 17 juin 1871, au cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, dans lequel NN. SS. Taché et Grandin déclaraient que "quinze missionnaires, dont un Canadien<sup>1</sup> et quatorze Français, tous Oblats, travaillaient dans le futur diocèse de Saint-Albert", et que, dans le même territoire, "il y a cinq écoles élémentaires, dont tous les élèves sont catholiques".

1. Le père Lacombe.

Saint-Boniface devint donc, le 22 septembre 1871, un siège métropolitain, avec trois suffragants, à savoir: l'évêque (M<sup>gr</sup> Grandin) du diocèse de Saint-Albert, que la même autorité créait en même temps, ainsi que les vicaires apostoliques de l'Athabaska-Mackenzie (M<sup>gr</sup> Faraud) et de la Colombie Britannique <sup>2</sup>. Tous les dignitaires de ces divisions ecclésiastiques étaient Oblats.

Au point de vue des ressources naturelles, la mission la plus importante du Nord-Ouest était celle du lac la Biche. Après une longue correspondance, NN. SS. Grandin et Faraud avaient fini par s'entendre sur la mesure proposée par M<sup>gr</sup> Taché, et ce poste fut temporairement mis, pour fins d'ordre administratif et religieux, sous la juridiction du vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, dont les pauvres missions allaient profiter de ses avantages matériels. Cet arrangement ne fut pourtant pas sans donner lieu à des difficultés, ainsi que nous le verrons plus loin.

Comme complément de la nouvelle organisation, l'archevêque nommé fut, le 24 juin 1872, investi du pallium par le grand vicaire Thibault, spécialement délégué pour la circonstance, tandis qu'à Saint-Albert M<sup>gr</sup> Grandin prenait solennellement possession de son siège dans sa nouvelle cathédrale, édifice en bois de quatre-vingts pieds sur trente-deux maintenant terminé, et qui, pour l'Extrême-Ouest, n'était rien moins qu'une merveille. Son plan comportait trois autels, et l'on peut dire que tous les missionnaires de l'endroit, l'évêque, les prêtres et les frères convers ou novices, avaient mis la main à son exécution. Chacune des planches qui entraient dans sa composition avait été sciée à la main, et les décorations intérieures, fort remarquables pour le pays, étaient dues au pinceau du P. Grouard.

2 M<sup>gr</sup> L.-J. D'Herbomez.



Peu après, le Pape mettait le comble à la joie du nouvel évêque de Saint-Albert, en envoyant à ses chers Montagnais une lettre toute paternelle, en réponse à une adresse dans laquelle ceux-ci protestaient de leur inviolable fidélité à leur Père, récemment dépouillé de ses États par des mains sacrilèges. L'humble prélat en prenait occasion pour rappeler à ses missionnaires un souvenir qui était resté d'autant plus indélébile dans sa mémoire, qu'il se rattachait à une circonstance qui l'avait vivement impressionné <sup>3</sup>.

"Il y a", leur disait-il dans un document destiné à toutes ses missions, "plus de douze ans qu'un ministre protestant m'écrivait triomphalement que c'en était fait de l'Église romaine et que son chef allait être précipité de son trône par ses propres enfants. L'année suivante, on insultait nos catholiques de la rivière Mackenzie en leur disant : 'Encore un an, et vous n'aurez plus de 'Pape'. Que de sarcasmes de ce genre n'avez-vous pas entendus, et combien plus en entendent nos chrétiens! Le Saint-Père a répondu lui-même à tous ces sages qui, depuis si longtemps, chantent son enterrement et celui de l'Église, en érigeant d'abord le vicariat Mackenzie, et plus tard la province de Saint-Boniface, ainsi que le diocèse de Saint-Albert. Il leur a montré que ses enfants rebelles, en le dépouillant de ses biens et de sa liberté, n'ont pu le dépouiller de son autorité. Enfin, connaissant la faiblesse de nos pauvres chrétiens, il veut fortifier leur foi par un raisonnement simple, à leur portée, et en même temps beau et sublime" <sup>4</sup>.

Cependant, depuis les troubles qui avaient accompagné l'admission du Manitoba dans la confédération canadienne, les catholiques de langue française étaient deve-

3. V. p. 152, de ce volume.

4. Saint-Albert, 6 mars 1873.

nus le point de mire des plus viles attaques de certains fanatiques qui étaient venus s'établir au milieu d'eux. Et pourtant le premier recensement officiel de la nouvelle province avait montré la supériorité numérique des premiers sur la population protestante. En novembre 1870, on avait constaté que Winnipeg comptait soixante-dix maisons avec 241 habitants, et la colonie tout entière se montait alors à 11,963 âmes, parmi lesquelles il n'y avait encore que quinze cent soixante-cinq blancs. Les métis français étaient au nombre de 5,757, et les métis anglais atteignaient seulement le chiffre de 4,083. Il y avait alors au Manitoba 6,247 catholiques contre 5,716 protestants ou païens.

C'était là, hélas! une proportion qui, avec les nombreuses accessions d'Ontariens déjà en voie de se produire, n'allait pas durer longtemps. Ces nouveaux venus étaient d'autant plus audacieux qu'ils connaissaient moins la véritable situation, et qu'on commençait à les régaler de ces fables sur l'action française qui devaient bientôt être présentées par les historiens comme autant de faits incontestables. Il fallait donc pouvoir remettre les choses au point et expliquer les aspirations des anciens habitants. De cette nécessité naquit le *Métis*, journal hebdomadaire dont le premier numéro parut le 27 mai 1871, sous la direction de M. Joseph Royal. Cette humble feuille devait rendre de grands services à la cause de la justice et du catholicisme<sup>5</sup>.

En novembre de l'année suivante, les autorités fédérales donnèrent une marque de leur bonne volonté à l'endroit des catholiques manitobains en leur envoyant, comme juge de la cour suprême, M. Louis Bétournay,

5. C'était un journal de 4 pages à 5 colonnes, dont l'abonnement se payait \$2.50 par an. M. Jos. Dubuc y collabora trois ans d'une manière très active.

qui avait exercé à Montréal les fonctions d'avocat, de société avec sir Georges Cartier. Ce magistrat resta attaché à ce haut tribunal jusqu'à sa mort, qui arriva le 30 novembre 1879.

Les catholiques et leurs guides spirituels ne furent pas sans apprécier le mobile qui avait inspiré cette nomination. Les anciens du pays, ceux dont l'opposition à l'envahissement irrégulier de leur colonie avait valu à leurs coreligionnaires les libertés confessionnelles et scolaires dont on jouissait dans la nouvelle province, n'en conservaient pas moins contre ce même gouvernement fédéral un grief sérieux qui restait à redresser. Le *Métis* servit à tenir présente à l'esprit du public la grande question de l'amnistie, qui n'avait pas encore été réglée, et qu'on refusait maintenant d'accorder parce que, disait-on, sa promesse avait été faite avant l'exécution de Scott, "crime" anti-orangiste que les engagements qu'on avait pu prendre ne couvraient évidemment point.

Il faut pourtant avouer que M<sup>gr</sup> Taché fit personnellement encore plus pour la solution de cette difficulté par d'incessantes correspondances, des visites à de hauts personnages politiques <sup>6</sup> et des documents publiés dans la presse anglaise du pays. Il eut même recours au *Times*, le grand journal de la métropole britannique. L'excellent prélat n'eut jamais aucune question aussi à cœur, et ce fut réellement un spectacle touchant que celui de la tenacité avec laquelle il la tint en évidence, jusqu'à ce qu'on lui eût donné une solution relativement satisfaisante. Son extrême dévouement aux intérêts des métis était sans doute le principal mobile dans cette campagne de trois ans d'efforts surhumains. Il est

6. Dont quelques-uns ne le traitèrent pas toujours convenablement —témoin ce gouverneur qui se sauva à Niagara pour ne pas le rencontrer.

vrai que, sa propre véracité se trouvant implicitement révoquée en doute, ou pour le moins son esprit de logique étant contesté, par les politiciens du jour, cette question était devenue une question d'honneur pour le prélat, autant que de simple justice pour son peuple.

Maintenant qu'ils n'avaient plus besoin de ses services, les autorités d'Ottawa niaient aussi effrontément avoir fait aucune promesse formelle de pareille amnistie, du moins au sens de l'archevêque, qu'elles en avaient été prodigues alors qu'elles considéraient ce dernier comme le seul homme au monde capable d'apaiser les esprits irrités.

Dans une pétition à la reine, datée du 8 février 1872, l'abbé Ritchot assura Sa Majesté qu'une pleine et entière amnistie pour toute personne impliquée dans les troubles de 1869-70 lui avait été formellement promise, et son co-délégué à Ottawa, M. Alfred Scott, confirma cette assertion sous sa propre signature. Or les autorités fédérales étaient parfaitement au courant de l'exécution de Scott, à l'époque où pareil engagement avait été pris.

La même déclaration fut renouvelée par le premier, et cela sous serment, le 20 mai 1874, devant le comité spécial nommé pour s'enquérir de ces circonstances et d'autres qui se rapportaient au soulèvement de la Rivière-Rouge<sup>7</sup>. De son côté, l'honorable M. Royal jura que sir Georges lui avait dit d'écrire à Riel que "l'amnistie avait été décidée" et que "c'était chose faite"<sup>8</sup>. M<sup>sr</sup> Taché lui-même n'était pas moins certain d'avoir personnellement reçu pareille assurance.

Tout parut inutile. L'orangisme était à son apogée, et l'un des ministres déclarait "qu'aucun gouvernement ne pourrait tenir debout cinq minutes s'il soulevait cette question, et qu'ils n'étaient point obligés de se suicider"<sup>9</sup>.

7. *Report of the Select Committee*, p. 181.

8. *Ibid.*, p. 129.

9. *Ibid.*, p. 88.



En sorte que le cabinet, et même le gouverneur général, tout représentant de la reine qu'il était, crurent opportun de nier ce que tant de personnes respectables affirmaient sous serment.

En tant qu'elles représentaient le peuple du Manitoba, les autorités provinciales étaient alors plus équitables. Il faut dire aussi qu'elles étaient parfois en majorité catholiques. Ainsi, le 3 juillet 1874, le gouvernement de Clarke ayant donné sa démission à la suite d'un vote adverse, l'honorable M. Girard fut appelé à former une nouvelle administration. Il devint premier ministre du Manitoba, avec M. Joseph Dubuc comme procureur général et M. James McKay comme président du conseil. Ce dernier était un ami généreux de M<sup>sr</sup> Taché, un catholique qui avait quitté le presbytérianisme à l'âge de vingt-neuf ans pour embrasser la vraie foi <sup>10</sup>. De concert avec MM. J.-A.-N. Provencher, Charles Nolin et d'autres, il avait rendu de grands services au pays, en concluant d'importants traités avec diverses bandes d'aborigènes.

Mais des influences qui avaient leur principe en dehors

10. Voici ce que lord SOUTHEK en écrivait en 1859: "James McKay nous accompagna. Son arrivée m'intéressa grandement, d'abord à cause de ses avantages personnels, et puis parce qu'il était le premier individu de la Rivière-Rouge que j'eusse encore vu. Écossais, bien qu'avec du sang indien du côté de sa mère, il était né et avait été élevé dans le pays de la Saskatchewan, mais s'était ensuite domicilié près du fort Garry, et s'était mis au service de la Compagnie. Comme guide ou comme chasseur, il passait universellement pour l'un de ses meilleurs hommes. Avec des épaules immensément larges et musculaires, bien que de taille ordinaire, il pesait 240 livres... Néanmoins, malgré sa corpulence, il était extrêmement robuste et actif. C'était en outre un merveilleux cavalier.

"Son visage, de type presque assyrien, est très beau: nez court, délicat et aquilin; yeux perçants d'un gris foncé; cheveux d'un brun prononcé, avec une barbe et une moustache de même couleur; dents blanches, petites et régulières; peau tannée d'un bronze rougeâtre, résultant de l'exposition au soleil" (*Saskatchewan and the Rocky Mountains*, pp. 8-9).

du Manitoba étaient à l'œuvre dans cette même province, lesquelles avaient juré vengeance contre quiconque avait été mêlé à l'exécution le Scott. Riel paraissait intangible ; en sa place, Ambroise-Didyme Lépine <sup>11</sup>, qui s'était montré l'un des plus chauds partisans du Canada à l'époque de la grande alerte fénienne, fut arrêté le 27 septembre 1873, et, malgré une brillante défense par l'honorable J.-A. Chapleau, venu tout exprès de Montréal, et MM. Dubuc, Girard et Royal, fut condamné à mort le 4 novembre 1874. Mais, à l'instante prière de l'archevêque de Saint-Boniface, sa sentence fut commuée en deux ans d'emprisonnement.

Le 27 mai de la même année, André Nault, le défenseur du drapeau anglais au fort Garry, avait aussi été arrêté, et, trois jours plus tard, Elzéar Lagimodière subissait un pareil sort. Leur cause fut instruite, mais le jury ne put s'entendre, et l'amnistie partielle qui fut proclamée le 23 avril 1875 coupa court à toute procédure ultérieure. Cette dernière mesure condamnait Riel à un bannissement de cinq ans <sup>12</sup>.

11. Lépine était un fort gaillard superbement bien membré, de caractère un peu hautain, qui avait vécu quelque temps dans l'institut des frères des Écoles Chrétiennes à Saint-Boniface. Lorsqu'il fut arrêté pour avoir présidé le tribunal qui avait condamné Scott à mort, le sentiment de la correction de sa conduite passée, aussi bien que de sa force physique, le porta à faire remarquer aux individus qui le sommaient de le suivre, qu'il allait le faire, mais que, s'il voulait, ils les prendrait l'un et l'autre dans chacune de ses mains, et les heurterait ensemble comme on le ferait de deux petites pelotes.

12. Telle était l'incompréhensible haine que, même longtemps après, le seul nom de Riel suffisait à évoquer chez la plupart des Anglais d'Ontario, qu'un certain livre parut dans leur province, qui prétendait donner la vie du "chef rebelle", mais n'était, du commencement à la fin, qu'un roman plein de malice, un pamphlet diffamatoire, bien que l'auteur commençât par déclarer: "Nous ne devons pas oublier de lui rendre [à Riel], même à lui, la justice à laquelle il a droit". C'était là une expression hypocrite de dispositions équitables, qui n'avait évidemment pour but que de donner plus de poids aux grossières calom-

C'était bien le cas de dire que la justice de l'homme est trop souvent boiteuse, surtout lorsque les préjugés de race et de religion s'en mêlent.

Les évêques du Grand-Nord n'avaient point à combattre les intrigues ni la mauvaise foi des politiciens. Les mensonges et les calomnies des ministres protestants en tenaient lieu. Sans se laisser abattre par l'insuccès des PP. Séguin et Petitot, M<sup>gr</sup> Clut entreprit, en 1872, un long voyage au Youkon, qui le mena même jusqu'à la côte pacifique de l'Alaska. Accompagné de l'abbé Lecorre, il quitta la Providence le 30 août. Dès les débuts, il eut à se heurter à la mauvaise volonté du représentant de la compagnie de la baie d'Hudson, qui prétendit n'avoir point de place pour lui dans sa barque—peut-être parce qu'il en avait déjà trouvé pour M. Bompas, qui allait

nies dont le volume entier est bourré. Nous ne ferons pas à cet indigne pamphlet l'honneur de le nommer. Nous nous bornerons à cueillir dans ses pages les perles suivantes, que l'auteur jette à pleines mains aux pieds du chef métis: chef rebelle, traître rusé, habile imposteur, fauteur de troubles, aventurier follement ambitieux, trois fois dangereux Guiteau (c'est-à-dire assassin), canaille de rebelle, meurtrier, archi-agitateur, tyran libertin, rebelle graisseux, présomptueux déséquilibré, sanguinaire Guiteau, rebelle sans cœur, chenapan, tyran graisseux et vindicatif, président sanguinaire, etc. (Guiteau avait été l'assassin du président Garfield). V. Appendice H.

Mais Riel n'est pas le seul individu sur lequel le plumitif ontarien déverse sa bile. Même le doux et charitable M<sup>gr</sup> Taché reçoit sa part de fiel dans cette immonde publication. Il est, d'après le pamphlétaire, "ce même évêque dont le nom ne peut être rappelé sans amertume et indignation par des centaines de nos gens".

Après tout, ce romancier qui, par un reste de pudeur, n'ose signer son factum, n'est qu'un degré plus grossier et plus injuste pour la mémoire de Riel que le D<sup>r</sup> Bryce, qui le qualifie "d'insolent énergumène, vaniteux gaillard, impudent et arrogant imposteur, chef insolent et tyran au petit pied", rien que dans l'espace de deux pages de son livre sur le presbytérien John Black, qu'il appelle modestement l'apôtre de la Rivière-Rouge, bien que ce personnage n'ait vu ce pays que trente-trois ans après que M<sup>gr</sup> Provencher en eût entrepris l'évangélisation. Les confessions catholique, anglicane et méthodiste s'étaient

lui-même traverser les montagnes Rocheuses par la même occasion. Heureusement, M. Gaudet, Canadien-français et partant catholique, lui donna un canot, qui lui permit de se rendre au fort Youkon avec son compagnon de voyage.

Les deux missionnaires trouvèrent à la tête de ce poste M. Francis Mercier, aidé de MM. Dufresne et Hanover, tous bons catholiques, qui ne purent cependant rien faire pour détruire chez les sauvages les effets des calomnies dues aux adversaires de leur commune foi. Dans tout le Youkon, les ministres avaient assuré aux Indiens que c'étaient les prêtres catholiques qui avaient mis Jésus-Christ à mort, et que cette circonstance expliquait leur passion insensée pour la croix, qu'ils portaient eux-mêmes et qu'ils donnaient à leurs adeptes. Comme on soulevait constamment cette objection, qui rendait leur prédication absolument stérile, M. Lecorre demanda publiquement à M. Bompas s'il était réellement l'auteur de cette sottise invention, comme tous les indigènes l'en assuraient. Le ministre le nia; mais, poussé au pied du mur par le jeune prêtre, il refusa de dire à ceux-ci dans leur propre langue que les gens qui faisaient pareille assertion ne disaient point la vérité. Là-dessus, après que certaines remarques

fermement implantées dans l'Ouest canadien, lorsque le premier ministre presbytérien s'y rendit. D'un autre côté, grâce à la position qu'occupait M<sup>gr</sup> Provencher, à la tête de plusieurs paroisses, missions et écoles, sans compter ses propres travaux personnels, il était en position de faire plus que n'importe quel autre missionnaire pour le bien spirituel des colons. Nous nous demandons, en outre, si l'ineffable docteur n'aurait point par hasard entendu parler d'un certain M<sup>gr</sup> Taché, qui arriva à la Rivière-Rouge six ans avant son prétendu apôtre de cette vallée, et y travailla dix-huit ans plus longtemps, sur un théâtre autrement étendu que celui de J. Black. Personne, à notre connaissance, n'a encore prétendu que ce prélat ait été trop inactif, ou trop peu heureux dans ses efforts pour améliorer la condition religieuse de son peuple, pour mériter le titre que Bryce voudrait accoler au nom d'un inconnu.



eurent été échangées à propos de la Sainte Vierge et des saints, M. Bompas fut laissé par son interlocuteur indigné dans un état d'esprit qui était loin d'être idéal <sup>13</sup>.

Quelque temps après cette joute publique, on apprit que, dépité à la pensée du châtiment qu'il s'était attiré au fort Youkon, M. Bompas avait l'intention de descendre, au printemps (1873), à une place importante appelée Nukuklayet. Dans le but de le prévenir, l'évêque s'y rendit lui-même, et fut ainsi le premier missionnaire catholique à pénétrer dans l'Alaska. Sa visite ne fut pas tout à fait sans fruits; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que, même en cette lointaine région, les indigènes avaient été bourrés de préjugés contre son ministère.

Le 23 mai 1873, environ cent trente Tananas <sup>14</sup>, "les sauvages les moins civilisés" que le prélat eût encore vus, firent leur entrée solennelle au village, vêtus de peaux de bêtes et chargés d'une quantité de rassade, d'ornements en piquants de porc-épic et... de crasse. Ils abordèrent avec accompagnement de cérémonies indigènes propres à la circonstance, parmi lesquelles le chant et la danse se faisaient surtout remarquer. Hélas! même ces aborigènes, qui étaient par ailleurs des sauvages si authentiques, avaient déjà trois fois reçu la visite d'un ministre protestant!

Le 4 juin suivant, M<sup>gr</sup> Clut partit pour Saint-Michel, sur une île du Pacifique, et le 7 juillet il dit adieu à la côte pour retourner au Mackenzie, laissant M. Lecorre à Nulatto <sup>15</sup>. C'était son intention d'établir des postes

13. *Missions des O. M. I.*, vol. XIII, p. 290.

14. Sauvages fréquentant la rivière du même nom, affluent du Youkon qui se jette dans ce fleuve, après avoir drainé une partie de sa vallée du côté septentrional. Ce sont des Dénés, comme tous les Indiens du Grand-Nord.

15. Environ quatre cents milles de l'embouchure du Youkon, sur lequel cette place se trouve.

permanents le long de la grande artère fluviale de l'Alaska; mais une étude plus approfondie des documents officiels fit constater que les anciennes possessions russes en Amérique étaient du ressort de l'évêque de l'île Vancouver.

Le 6 septembre 1873, le coadjuteur de M<sup>gr</sup> Faraud arriva à Good-Hope, ou Notre-Dame de Bonne-Espérance, et le 8 octobre suivant il rentrait chez lui, à la Providence. Un petit détail donnera une idée des difficultés qui s'opposaient aux communications avec le monde civilisé, dans ce coin de l'Amérique septentrionale. Le 30 janvier 1873, le P. Petitot reçut à Good-Hope une lettre de l'agent d'une maison de commerce de San Francisco, en réponse à une communication qu'il lui avait adressée en juin 1870.

Pendant que l'absence de population dans l'extrême Nord-Ouest de l'Amérique<sup>16</sup> rendait si difficile le ministère de M<sup>gr</sup> Clut, un de ses plus vénérables collègues dans l'épiscopat étudiait, à plus de deux mille milles au sud, les moyens de peupler son propre diocèse. En effet, à côté de la question de l'amnistie pour les métis de la Rivière-Rouge, et longtemps avant qu'elle eût été réglée, la colonisation du pays par des catholiques occupait une large place dans le cœur de M<sup>gr</sup> Taché. Après l'ouverture de sa patrie adoptive aux courants d'émigration qui y déversaient des colons venant de toutes les parties du monde, il comprit qu'à moins de faire des efforts spéciaux, pour y attirer des catholiques de l'est du Canada et des États-Unis, son troupeau se trouverait bientôt comme submergé par une vague d'immigration, qui mettrait en péril ces intérêts religieux et nationaux

16. Où l'on pouvait souvent faire des centaines de milles sans rencontrer âme qui vive.



M<sup>gr</sup> TACHÉ, O. M. I.





dont la sauvegarde lui était confiée <sup>17</sup>. Il était déjà bien difficile d'obtenir le respect des droits de son peuple; que serait-ce quand celui-ci aurait été réduit à la position d'une insignifiante minorité dans son propre pays?

Nous avons déjà vu qu'immédiatement après l'incorporation du Manitoba dans la confédération du Canada, il y avait dans la province 6,247 catholiques contre 5,716 protestants ou païens. Mais cette majorité numérique des coreligionnaires de l'archevêque ne fut bientôt plus qu'un souvenir, et, bien que leur représentation dans la législature provinciale ait été quelque temps aussi forte que celle des non-catholiques, la proportion des catholiques aux protestants devait diminuer d'année en année.

On ne saurait nier que si l'on avait bien tenu compte de la gravité de cette question dans l'est, des milliers de personnes qui s'en allaient annuellement grossir le nombre des ouvriers dans les usines de la Nouvelle-

17. M<sup>sr</sup> Taché a lui-même été accusé d'avoir conseillé "à la jeunesse canadienne française de ne pas se diriger vers le Manitoba" (du journal *Le Canada*). Certains passages de son *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique*, publiée avant le nouvel ordre de choses, ont servi de prétexte à ces accusations. Mais, dans une lettre qui accompagne la seconde édition de cet ouvrage, le vaillant archevêque prouve au contraire qu'il travailla à la colonisation de cette province "1° avant que sir Georges Cartier y eût jamais songé; 2° pendant que ce grand homme d'État s'efforçait de déterminer un mouvement d'émigration vers cette province, et 3° après que le glas funèbre eût annoncé la fin prématurée de celui que tout le pays a tant de raisons de regretter".

Bien plus, dans une lettre publique à S. Dawson, un Anglais comme on le voit, le prélat n'hésite pas à afficher ses préférences pour ses propres compatriotes comme colonisateurs de ce qui était encore l'Assiniboia. "Un grand nombre d'étrangers nous sont déjà venus l'été dernier, et cette immigration ne peut qu'augmenter", écrivait-il en date du 7 février 1859; puis il ajoutait: "Je suis Canadien-français de cœur et d'origine, et je préférerais sans aucun doute voir nos terres occupées par nos braves et respectables habitants du Bas-Canada" (Cf. *Report on the Exploration of the Country between Lake Superior and the Red River Settlement*, p. 44).

Angleterre, sous prétexte d'améliorer leur condition matérielle, au risque d'y voir sombrer leur nationalité, sinon leur foi, auraient pris le chemin de l'Ouest canadien, et par là puissamment contribué à y maintenir l'influence du catholicisme. Cette émigration eût rendu impossible la spoliation des droits les plus sacrés en matière d'éducation, qui devait assombrir les dernières années du patriotique archevêque<sup>18</sup>.

D'un autre côté, il serait injuste de mettre au compte du clergé supérieur l'apathie, sinon l'opposition réelle, qu'on manifesta à cet endroit. En effet, dès le 23 octobre 1871, les évêques de la province de Québec avaient ouvertement essayé d'orienter du côté de l'ouest celles de leurs ouailles que des circonstances incontrôlables forceraient à émigrer.

"L'acquisition du territoire du Nord-Ouest, la création de la province de Manitoba, offrent un avantage réel à ceux qui n'aiment pas le défrichement des terrains boisés, et qui pourtant voudraient s'éloigner de la paroisse qu'ils habitent"<sup>19</sup>, faisait remarquer l'épiscopat de l'est, qui ajoutait aussitôt: "Il n'est pas nécessaire de passer la frontière canadienne pour trouver les riches prairies de l'Ouest".

Et encore: "Par cette émigration d'un nouveau genre, nos compatriotes ne se sépareront pas de nous. Ils resteront canadiens, soumis à nos institutions religieuses et civiles, dans un milieu où leur foi ne sera pas exposée<sup>20</sup>; où, au contraire, ils aideront à faire luire ce divin flambeau au milieu des vastes déserts de l'ouest, qui n'ont été dé-

18. L'abolition des écoles séparées au Manitoba.

19. Comme, par exemple, ceux qui sont dans la nécessité de trouver de la place pour les membres de leur famille, devenue trop nombreuse pour vivre de l'étroite terre léguée par les ancêtres.

20. Sans compter qu'ils y pouvaient trouver une honnête aisance, ainsi que le prouvaient des centaines de cas.

couverts par nos pères que dans une pensée toute de foi''.

Grâce à cette circulaire et aux efforts personnels de M<sup>sr</sup> Taché et de ses représentants, un certain courant d'immigration catholique, hélas! bien trop faible, français dans la majorité des cas, amena quelques centaines de colons aux vastes plaines de l'Ouest, de nature si riche et d'exploitation si facile. Quelques nouveaux centres d'activité en résultèrent. Ainsi fut fondée, en 1872, la paroisse de Sainte-Anne à une place appelée originellement Pointe-à-Grouette, sur la rive droite de la rivière la Seine, et à quelque vingt milles au sud de Saint-Boniface. L'année suivante, la nouvelle localité recevait son premier curé, dans la personne de l'abbé Jean-Baptiste Proulx.

Arrivé au Manitoba au cours de 1870, ce prêtre, qui devait plus tard se faire un certain nom dans les cercles politiques de l'est, avait commencé son ministère dans l'Ouest à Saint-Laurent du lac Manitoba, où il séjournait chez les pères oblats <sup>21</sup>. Il ne resta pas longtemps à Sainte-Agathe, mais retourna dans la province de Québec au cours de 1874.

L'année précédente, un autre poste de fondation récente avait reçu la visite d'un prêtre, M. Giroux. C'était Notre-Dame de Lorette, près de Sainte-Anne des Chênes, où un M. David-Joseph Fillion, ecclésiastique qui devait bien mériter du Manitoba catholique, fit lui-même son apparition le 1<sup>er</sup> novembre 1874. Il était arrivé dans l'Ouest le 22 septembre précédent. Après le départ de M. Proulx, M. Fillion devint curé de Sainte-Agathe (octobre 1874), et, le 6 janvier 1875, l'abbé Cyrille Samoisette fut ordonné prêtre, en vue d'assister ce vaillant pionnier dans l'organisation de nouvelles paroisses.

21. Son premier acte de baptême à cette place est daté du 16 oct. 1870. Il quitta cette place au commencement de 1872.

C'était comme l'aurore d'un nouvel ordre de choses : le clergé séculier qui commençait à s'asseoir aux côtés des religieux, moins sédentaires parce que chargés d'un ministère parmi des ouailles plus disséminées et généralement moins attachées à la glèbe.

Dans l'Extrême-Ouest, ces missionnaires faisaient des progrès constants, et, s'il faut en juger par une lettre d'un ministre méthodiste, le Rév. G.-M. McDougall, leurs succès étaient suffisants pour inspirer de l'inquiétude à leurs rivaux. Après avoir donné à entendre qu'il allait prochainement partir pour l'est, ce prédicant écrivait d'Edmonton à la date du 20 juillet 1874 : "Les six derniers mois ont été les plus difficiles que j'aie jamais vus sur le champ des missions. Le papisme est partout en évidence, et il nous est bien difficile de garder nos positions" <sup>22</sup>.

De fait, ce malencontreux "papisme" s'infiltrait même là où l'on semblait croire qu'il ne devait jamais acquérir droit de cité. A côté du centre même des missions et des paroisses catholiques, centre religieux et social plutôt que géographique, une nouvelle ville surgissait maintenant comme par enchantement. Bien que la plupart de ses habitants fussent protestants, elle n'en avait pas moins droit à l'attention de l'Église, en raison de sa situation et de l'importance qu'elle devait inévitablement prendre avec le temps. Le lecteur a probablement nommé Winnipeg, qui, en 1874, était déjà devenu une ville de presque cinq mille âmes, au lieu du hameau de moins de cent personnes qu'il était en 1869.

Le R. P. Jean-Baptiste Baudin, O. M. I., était venu des États-Unis en septembre 1872. Il remplaça alors le P. McCarthy à la tête des catholiques de la capitale politique

22. *George M. McDougall*, par JOHN MCDUGALL, p. 193; Toronto, 1902.



de l'Ouest. En 1873, la chapelle du couvent était déjà trop petite. Au printemps de l'année suivante, on construisit, sur une pièce de terre alors en pleine prairie et cédée par la compagnie de la baie d'Hudson moyennant la somme de \$1,200, une bâtisse qui combinait les avantages d'une église avec ceux d'un presbytère<sup>23</sup>. Celui-ci se trouvait au rez-de-chaussée et la première occupait l'étage supérieur<sup>24</sup>. Cette place devint en même temps une résidence régulière des Oblats, avec le P. Lacombe comme supérieur et le P. Baudin comme assistant. C'était la première église Sainte-Marie.

Cette bâtisse fut bénite par l'archevêque de Saint-Boniface le 30 août 1874, en présence d'un grand concours de fidèles. Un éloquent sermon fut alors prêché par le P. Lavoie, directeur du collège, où enseignaient trois autres professeurs.

23. Par où l'on voit que la Compagnie *ne donna pas* le terrain, ainsi que nous l'avions écrit d'après Dom BENOÎT (*Vie de M<sup>gr</sup> Taché*, vol. II, p. 202). Ce terrain, d'une contenance de 260 pieds sur 230, fut aussi vendu, non pas à "la paroisse de Sainte-Marie", comme on l'a dit, mais à la congrégation des Oblats, qui en paya le prix convenu (V. *Deed*, ou contrat, N<sup>o</sup> 24.711, daté du 7 oct. 1879, par laquelle la Compagnie transféra ce terrain aux Oblats, et Registre des ventes de terre de la compagnie de la baie d'Hudson, vente N<sup>o</sup> 191).

En ce qui est de la bâtisse elle-même, Dom BENOÎT dit que "l'archevêque fit bâtir sur le terrain donné par la compagnie de la baie d'Hudson un presbytère-église, qu'il donna à ses frères en religion" (*ubi suprâ*). C'est là une des rares erreurs dans lesquelles est tombé le vénérable auteur de l'ouvrage susmentionné. Cette bâtisse fut construite, au coût de \$8.000, par les Oblats, qui la payèrent complètement (V. pp. 1-4 du Registre des capitaux possédés ou dus par la corporation archiépiscopale de Saint-Boniface pour les années 1874-75; en outre, p. 1 du Livre de caisse des PP. Oblats de la Rivière-Rouge, année 1874).

La cause de ces erreurs se trouve dans le fait que M<sup>gr</sup> Taché était alors non seulement l'ordinaire du diocèse de Saint-Boniface, mais aussi le supérieur vicarial (ou provincial) des Oblats comme tels. Mais les livres de compte sont là pour montrer pour qui il achetait et au nom de qui il payait.

24. Elle existe encore (1920) sur la rue Carlton, tout près de l'église actuelle de Sainte-Marie.

Parmi les assistants, on remarquait le costume d'un nouvel institut de religieuses que le P. Lacombe, toujours plein de plans, avait amenées de Montréal, le 22 juillet précédent. C'étaient des sœurs des saints Noms de Jésus et de Marie, qui devaient désormais prendre la place des sœurs grises au pensionnat Sainte-Marie, et dont l'enseignement a depuis été couronné de succès si constants à Winnipeg <sup>25</sup>. Les premières représentantes du nouvel institut dans cette région étaient les sœurs Cadieux, Duhamel, Lynch et Nault.

Le diocèse de Saint-Boniface ne comptait déjà pas moins de dix-huit écoles catholiques.

25. Communauté fondée à Longueil, Bas-Canada, le 8 déc. 1844, en imitation d'un institut du même nom déjà établi par M<sup>gr</sup> de Mazenod à Marseille. Le premier directeur en fut le P. P.-J. Allard, O. M. I., et la première supérieure générale Mère Marie-Rose, dans le monde M<sup>lle</sup> Eulalie Durocher. Son but unique est l'éducation des filles.

## CHAPITRE IV

### MORTS TRAGIQUES

1874-75

L'éducation et la colonisation furent les deux œuvres favorites qui occupèrent surtout les années que M<sup>gr</sup> Taché passa dans l'Ouest comme archevêque. Nous avons vu plus haut les premiers efforts faits pour diriger vers le Manitoba un courant d'immigration catholique et française. Le digne prélat trouva même aux États-Unis de précieux concours, dont il fut bien reconnaissant. Ainsi, les Canadiens de Worcester, Massachusetts, se signalèrent par leur docilité à entrer dans l'esprit de cette croisade d'un nouveau genre. A une grande assemblée tenue le 19 décembre 1874, et à laquelle assistait l'ex-président du gouvernement Provisoire, Louis Riel, ils offrirent, sur la proposition qui leur en était faite par un M. Ferdinand Gagnon, une prime de cent piastres à chacun des six premiers colons canadiens-français de leur paroisse qui se rendraient au Manitoba pour s'y établir.

Ajoutons que le curé de l'endroit, l'abbé Jean-Baptiste Primeau, voulut s'inscrire le premier pour la somme de cent dollars en faveur de la bonne œuvre. Quelle bonne fortune pour l'Ouest canadien et la nationalité française en général si cet excellent prêtre avait eu beaucoup d'imitateurs! Quelle bonne aubaine pour ce pays si la classe dirigeante de l'est avait toujours compris que l'émigration de nos compatriotes dans l'Ouest, loin d'être un principe de faiblesse pour un pays dont la population ne peut manquer d'augmenter, malgré tous les déplacements raisonnables, constitue, au contraire, une source de très grande force en Canada pour l'élément représenté par ces colons!

En attendant, les missionnaires catholiques montraient

qu'ils étaient les disciples et représentants attitrés du "Dieu des sciences"<sup>1</sup>, aussi bien que les prédicateurs de Jésus crucifié, et deux d'entre eux conquéraient alors une place honorable parmi les philologues du temps. Nous avons eu occasion de mentionner quelques livres publiés dans les langues aborigènes pour les natifs eux-mêmes. Cette fois, les ouvrages qui voyaient le jour étaient destinés à leurs pasteurs, ainsi qu'aux savants du monde entier. Ils consistaient d'abord en un dictionnaire et une grammaire de la langue crise, formant un volume de 894 pages de texte, plus vingt pages de matière préliminaire, et le tout était le résultat des études du P. Lacombe<sup>2</sup>. Le gouvernement fédéral avait assumé presque tous les frais de sa publication.

Ce grand ouvrage avait à peine paru qu'un autre missionnaire accourait des profondeurs du Grand-Nord, et, traversant à la hâte le Canada tout entier, passait en France, où il publiait, en 1875, une grammaire suivie d'un dictionnaire de trois dialectes dénés, 367 pages in-folio, sans compter quatre-vingt-cinq pages d'essais linguistiques et ethnographiques, ainsi que plusieurs importants paradigmes sur de grandes feuilles additionnelles. Cette brève description aura sans doute porté nos lecteurs à prononcer le nom du savant P. Petitot, l'infatigable missionnaire des contrées boréales.

Ce grand travailleur fit en outre imprimer un vocabulaire esquimau avec notes grammaticales; un exposé très érudit et superbement bien écrit de la géographie et de la géologie du Canada septentrional, avec une carte inédite sur une grande échelle, fruit de ses longs voyages d'exploration. A ces différents ouvrages s'ajoutaient encore plusieurs monographies sur les Indiens,

1. I *Reg.*, II, 3.

2. Puissamment aidé du P. Scollen, O. M. I., qui savait très bien cette langue.



toutes bourrées de précieux renseignements, dont la valeur fut publiquement reconnue par le gouvernement français<sup>3</sup> et certaines sociétés scientifiques, et qui furent imprimées à la même époque.

Au premier congrès international des Américanistes tenu à Nancy en septembre 1875, l'auteur de ces nombreux écrits joua l'un des principaux rôles<sup>4</sup>, et démontra sans peine aux savants de cabinet que désormais le dernier mot sur la philologie américaine appartenait aux missionnaires. A ce congrès, le P. Petitot était accompagné de son confrère, le P. Grouard, qu'une extinction de voix avait momentanément rappelé en Europe, et qui employa les loisirs forcés que lui créait la maladie à apprendre le métier d'imprimeur, tout en surveillant l'impression des petits livres en caractères syllabiques, destinés aux Indiens de l'Extrême-Nord.

Une assemblée de caractère tout différent, le chapitre général des Oblats, avait réuni en France des représentants des contrées qui nous occupent (1873), lesquels ne retournèrent point seuls à leurs postes respectifs. C'est indirectement à la tenue de ce chapitre mémorable dans les annales des Oblats que fut due la venue dans l'Ouest de plusieurs nouveaux missionnaires, prêtres ou frères scolastiques qui devaient bientôt être ordonnés, tels que les PP. Joseph Hugonard, qui devait fournir une

3. Qui décerna à l'auteur les palmes d'officier d'académie.

4. En prouvant péremptoirement, et à l'encontre de savants de renom qui étaient là, que les Indiens de l'Amérique du Nord n'étaient point autochtones, c'est-à-dire que leur race n'avait point eu son berceau sur ce continent. Un M. Frédéric de Hellwald "rend hommage au zèle scientifique dont est animé le R. P. Petitot, aux remarquables travaux qu'il a su mener à bonne fin, tout en remplissant ses devoirs de missionnaire, et aussi à la vaillance avec laquelle il a défendu pied à pied la thèse du peuplement américain par des immigrations asiatiques" (*Compte rendu du Congrès intern. des Américanistes*, première session, 1875; vol. II, p. 327).

longue et fructueuse carrière comme éducateur des Indiens du diocèse de Saint-Boniface, et, à la suite de M<sup>gr</sup> Grandin, le P. Étienne Bonnald, avec MM. Alexis Brunet et Gerasime Chapelière, deux futurs Oblats encore simples prêtres séculiers, un laïque nommé Mélasyppe Paquette, Canadien qui allait aussi se faire Oblat et être ordonné avant longtemps, ainsi qu'un frère convers du nom de Fabien Labelle, encore au pays, et plusieurs postulants qui ne devaient pas persévérer <sup>5</sup>.

Deux frères scolastiques avaient été laissés dans l'est, où ils devaient terminer leurs études ecclésiastiques avant de rejoindre leurs aînés sur le champ de bataille. Le premier n'était autre que le neveu de l'évêque de Saint-Albert, le F. Henri Grandin, et le second un ancien junioriste de Notre-Dame de Sion, le F. Louis-Joseph Dauphin, du diocèse de Laval, France, ainsi que le F. Grandin.

Ces additions aux rangs des missionnaires du Nord-Ouest furent l'œuvre de 1874. L'année précédente avait été ordonné un autre ecclésiastique, qui avait passé de France en Amérique dès 1870, en compagnie de M<sup>gr</sup> Clut, nous voulons dire le P. Albert Pascal, que nous aurons plus tard l'occasion de mentionner honorablement à propos de l'établissement d'un nouveau vicariat apostolique.

Le P. Hugonard fut de suite envoyé à la mission de Qu'Appelle, à laquelle il devait appartenir jusqu'à son dernier jour. Il y arriva le 28 août 1874, emportant avec lui une obédience qui envoyait le P. Lestanc à Saint-Albert. En attendant que l'heure de la Providence eût sonné, pour fonder l'œuvre des écoles indiennes avec laquelle il devait rester identifié toute sa vie, le P. Hugo-

5. A l'exception des deux derniers, à savoir M. Paquette et le F. Labelle, ces missionnaires étaient originaires de France.

nard, bien que placé comme religieux sous la dépendance du petit P. Decorby, remplaça celui-ci à la tête de la partie plus ou moins sédentaire de la population de la vallée, tandis que son supérieur courait la prairie avec les métis que le P. Lestanc avait dû quitter, mission qu'il allait remplir fidèlement pendant six années consécutives. Le P. Decorby était plein de vie, et, comme il n'était pas un géant<sup>6</sup>, le coursier le moins ambitieux ne pouvait le trouver trop encombrant. D'où ses interminables chevauchées le long de la grande prairie.

Indépendamment des métis qui hivernaient dans le voisinage de la montagne de Bois et autres points de la même région, le P. Lestanc avait eu sous sa houlette ceux du district du lac la Pluie, ainsi que les Indiens qui s'y trouvaient. Son départ pour l'Extrême-Ouest força M<sup>gr</sup> Taché à lui trouver un successeur pour ces dernières missions. Le choix du prélat tomba sur l'abbé Giroux, curé de Sainte-Anne des Chênes, qui les visita quatre années consécutives, à partir de 1873.

Muni de lettres de recommandation de la part de M. John McTavish pour tous les fonctionnaires de la compagnie de la baie d'Hudson, le jeune curé devenu missionnaire s'enfonça d'abord dans la forêt qui s'étendait à l'est de sa paroisse, gagna la rivière Blanche (*White R.*) et le lac des Bois, d'où un grand canot qui venait d'arriver du fort William le mena au fort Frances, terme de son voyage.

Il n'atteignit point ce poste sans avoir eu sous les yeux comme une relique de la sauvagerie qui, à cette époque, n'était point encore disparue de ces parages. "Chose horrible à dire," écrivait-il plus tard, "du cimetière sauvage, où un bon nombre de corps étaient enroulés dans des

6. Il était, au contraire, tout petit, et relativement aussi agile à pieds (et en paroles) qu'à cheval.

écorces de bouleaux et suspendus sur des tréteaux, il s'exhalait une odeur nauséabonde. Cette singulière coutume de ne pas enterrer les morts se rencontre presque partout. Sur les bords de la rivière Qu'Appelle, on voyait encore dernièrement des cadavres de sauvages assis sur un monticule, le fusil au bras, comme dans l'attente du passage des troupeaux de bisons" <sup>7</sup>.

Le missionnaire fut bien reçu au fort Frances, et y donna aux métis et aux sauvages une mission qui fut suivie avec assiduité. Puis il tourna son attention vers un groupe d'une vingtaine de Canadiens, occupés à construire deux bateaux, que le gouvernement fédéral destinait au service du lac des Bois et du lac la Pluie. Il fit beaucoup de bien à ces braves gens, et remplaça par une nouvelle la croix que M. Belcourt y avait plantée.

M. Giroux était sur le point de clore sa mission au lac la Pluie, lorsqu'il fut invité à dispenser les grâces dont le prêtre est l'instrument ordinaire à un autre détachement d'ouvriers des chantiers, cette fois des Écossais <sup>8</sup> d'Ontario, qui l'édifièrent grandement par leur foi simple et profonde. C'était l'année du jubilé (1875), et tous ces robustes montagnards étaient catholiques. Aussi, le missionnaire ne goûta-t-il que des consolations parmi eux. M. Kennedy leur contremaître, lui présenta un généreux souvenir, et lui dit :

"Nous sommes heureux d'avoir reçu la visite du prêtre et d'avoir pu faire notre jubilé, car nous n'espérons pas retourner cet automne à Saint-Raphaël (Glengary). Bien qu'éloignés du prêtre, nous n'oublions pas que nous sommes catholiques. Ici, point de blasphèmes, ni de paroles obscènes. Le soir, la prière et le chapelet sont

7. Cf. *Les Cloches de Saint-Boniface*, vol. I, p. 425.

8. Ou des descendants d'Écossais, gens qui font d'habitude d'excellents catholiques.



récités en commun. Le dimanche, comme quelques-uns d'entre nous savent un peu le chant, nous chantons comme si la sainte messe se disait réellement. Je lis l'Évangile, et je fais une lecture pieuse. Dans l'après-midi, nous chantons les vêpres, avec l'aide de livres de chant que nous avons apportés''<sup>9</sup>.

Et le curé-missionnaire reprit le chemin de sa paroisse, mais non sans avoir une dernière fois béni de son canot ces bons catholiques qui devaient rester dix mois sans prêtre.

Nous revenons maintenant au groupe de plus jeunes missionnaires qui étaient venus de France l'année précédente. Nous avons mentionné le P. Bonnard, alors le seul Oblat avec le P. Hugonard. Ce religieux était à peine arrivé à Saint-Albert, où l'obéissance l'avait envoyé, qu'il eut un exemple frappant du danger qui menace le voyageur dans ce qui était encore les déserts de l'Ouest canadien. Un blanc du nom de Louis Dazé se trouvait, depuis une vingtaine d'années, au service de cette mission, aidant de son mieux les ouvriers évangéliques, sans demander aucune autre rétribution que la satisfaction de faire le bien pour l'amour de Dieu. Vers la mi-novembre 1874, il accompagnait un prêtre<sup>10</sup>, lorsqu'un jour il entreprit une partie de chasse au bison, à quelque distance d'un camp où le dit missionnaire était occupé à instruire les sauvages. L'une de ces terribles poudreries, contre lesquelles il n'y a point de protection en dehors des habitations, s'éleva peu après. Lorsqu'on le revit, le dévoué serviteur était gelé raide, après avoir erré cinq ou six jours sans manger, et cela au sein d'une épouvantable tempête de neige. Il ne se trouvait qu'à cinq minutes de marche d'un campement indien, que le manque de forces l'avait empêché d'atteindre<sup>11</sup>.

9. *Ibid.*, p. 428.

10. Le P. Constantin Scollen.

11. On le trouva les mains croisées sur la poitrine et tenant son sea-

Les missionnaires le pleurèrent comme on pleure un frère.

Cette fin prématurée suivit d'un an une mort subite encore plus déplorable, et devait elle-même être comme le prélude d'une troisième de caractère encore plus tragique. Nous avons déjà eu plus d'une occasion de parler du P. Eynard, l'un des premiers missionnaires du Grand-Nord. Sa carrière avait été assez mouvementée. Né à Gènes, le 21 mai 1824, de parents originaires du sud de la France, il avait fait ses études classiques au petit séminaire d'Embrun, et les avait terminées au collège local, où ses efforts furent couronnés d'un plein succès. Il entra alors à la fameuse école polytechnique de Paris, après quoi on l'admit dans l'administration des ponts et chaussées<sup>12</sup>.

Son passage à cette dernière institution avait causé une éclipse totale de sa foi, qui se termina, pendant que M. Eynard était encore au service du gouvernement français, par un retour à Dieu de caractère absolument irrévocable. La ferveur avec laquelle il remplit alors ses devoirs religieux était si grande et sa pratique des vertus chrétiennes si remarquable, qu'il dit finalement adieu au monde, pour entrer dans l'état ecclésiastique. Puis, en quête d'un état encore plus parfait, il s'était consacré à Dieu par les vœux de religion, qu'il prononça dans l'institut des Oblats, le 1<sup>er</sup> novembre 1854. Nous avons maintenant quelque idée de sa carrière chez les indigènes de l'Amérique du Nord.

Dans les différents postes que l'obéissance lui assigna, l'intérêt qu'il ne cessa de prendre aux événements de son

pulaire. Sur ses joues perlaient quelques larmes gelées, qui pouvaient être l'indice d'un bon acte de contrition, aussi bien que l'adieu suprême de la nature à la vie. Dazé avait communie peu avant son départ.

12. Corps d'ingénieurs chargés, en France, de tous les travaux qui se rapportent aux voies de communication.

pays natal trahit constamment l'ancien fonctionnaire français, de même que l'esprit de foi avec lequel il les jugeait dénotait l'homme de Dieu, pétri de surnaturel, et voyant dans tout ce qui se passait en France comme une manifestation des vues miséricordieuses de la Providence. "J'attends avec une vive impatience des nouvelles de mon malheureux pays", écrivait-il à un Écossais protestant en date du 29 février 1872, peu après avoir appris les excès de la Commune. "Quelque chose me console un peu, et me fait attendre avec moins d'appréhension. C'est, d'une part, l'immensité même de nos malheurs; d'où je conclus que les nouvelles attendues ne sauraient être plus tristes que les précédentes. C'est, d'autre part, la bonté de notre Dieu, qui a déjà bien des fois châtié la France, comme autrefois le peuple juif, qu'il appelait pourtant son peuple, et il s'est plu, après l'avoir tellement abaissée qu'elle paraissait anéantie, à la relever et à la replacer au niveau des autres nations de l'Europe"<sup>13</sup>.

Ces nouvelles si ardemment attendues étaient bonnes, et lui étaient communiquées par son propre évêque, M<sup>gr</sup> Faraud. "Monseigneur ajoute, en ce qui est de la tendance de la France, qu'il est visible qu'elle vogue à pleines voiles vers Henri V", écrit-il plus tard, toujours à son confident protestant, le sympathique M. R. Macfarlane. Pas plus que ses compatriotes au pays natal, le P. Eynard ne devait voir l'avènement au trône du prince qui parut, en effet, en avoir déjà franchi les premières marches. Un prince bien plus auguste n'allait pas tarder à l'appeler lui-même à la récompense promise au bon et fidèle serviteur.

Après un long séjour au Grand lac des Esclaves, à

13. A M. R. Macfarlane, au fort Chippewayan; de la mission du Fond-du-Lac Athabaska.

la Providence, à Saint-Michel et au Fond-du-lac Athabaska, l'humble missionnaire avait été momentanément stationné à la Nativité, sur cette dernière pièce d'eau, pour y remplacer M<sup>sr</sup> Clut. Tourmenté par une insomnie chronique, il avait l'habitude de se lever de grand matin, faire ses exercices religieux et se promener en avant de la chapelle, en attendant l'heure d'éveiller ses compagnons, le P. Laity et le F. Reynier. Le 6 août 1873, au lieu de sa promenade habituelle, il prit un bain dans le lac. Comme on ne le voyait point à l'autel au moment où d'ordinaire il disait la sainte messe, on le chercha dans les environs, et on le trouva les bras croisés sur la poitrine sous six pieds d'eau, à trois mètres seulement du rivage.

Le pauvre P. Eynard était si doux, si timide et si exemplaire dans toute sa conduite, que sa mort inopinée parut à chacun une perte personnelle. M. Macfarlane, bourgeois du fort et surintendant de tout le district, qui l'estimait tout particulièrement<sup>14</sup>, s'associa généreusement au deuil de la mission catholique.

A handwritten signature in dark ink, enclosed in an oval. The signature reads "G. Eynard" in a cursive script, followed by "P.S." in a similar style.

Signature du P. Eynard.

“C’était une bonne et bienveillante nature, renfermant de grands talents sous les dehors d’une grande modestie”,

14. Il écrivait 42 ans plus tard: “Le P. Eynard, qui mourut en 1873 à l’âge de 50 ans, était plutôt excentrique; mais, personnellement, c’était un homme aussi accompli, honorable et bon qu’on en ait jamais vu. Il était chéri de tous les sauvages et de tous ceux qui le connaissaient. Il n’avait pas été en bonne santé ce printemps-là au Fond-de-Lac, et il était venu passer les mois d’été à la mission de la Nativité” (A l’Auteur; Winnipeg, 28 août 1915).



écrivait alors son évêque, M<sup>gr</sup> Faraud <sup>15</sup>. “Il était l’un de mes amis intimes, et Dieu sait combien je déplore sa perte”, disait à son tour le P. Grouard <sup>16</sup>, tandis que le P. Ladet ne pouvait s’empêcher de s’écrier: “Pauvre père, sa bonté et tant d’autres aimables qualités le rendaient, ce semble, digne d’un meilleur sort” <sup>17</sup>. Enfin beaucoup considéreront que M<sup>gr</sup> Grandin met le comble à la mesure lorsqu’il ne craint pas de déclarer à son supérieur général: “Je n’ai point connu de religieux plus parfait que lui” <sup>18</sup>.

Plus tragique encore fut la fin d’un bon ouvrier dans une sphère d’action moins élevée, qui attrista le même vicariat apostolique de l’Athabaska-Mackenzie pendant l’été de 1875. Le F. Alexis n’est point un étranger pour nos lecteurs. Sans être naturellement bien habile, il était devenu comme le factotum des missions du nord. Il ne pouvait se prévaloir d’un diplôme d’école polytechnique; pourtant il était toujours prêt à remplir le rôle de mécanicien, ouvrir de nouveaux chemins, préparer et diriger l’expédition des colis nécessaires à l’entretien des diverses missions.

On attendait M<sup>gr</sup> Faraud au lac la Biche, et l’on savait qu’il devait être accompagné d’une nombreuse caravane de futurs missionnaires, qu’il amenait de France, en revenant du chapitre général des Oblats. Le F. Alexis était alors au lac Athabaska. M<sup>gr</sup> Clut l’envoya, avec quelques métis, se mettre à la disposition de son évêque.

Après avoir remonté pendant deux semaines la rivière

15. A M. Macfarlane; Paris, 18 avril 1874.

16. Au même; mission de la Providence, 28 novembre 1873.

17. Au même; *ibid.*, 9 déc. 1873.

18. Notice nécrologique, p. 12. Le P. Eynard était aussi distrait que timide, et l’on raconte qu’un jour que M<sup>gr</sup> Grandin chantait la messe à la mission Saint-Joseph du Grand lac des Esclaves, le dit père, qui faisait diacre, déposa la mitre sur la tête du servant au lieu de celle de l’évêque!

Athabaska, l'impétuosité du courant, due à une hausse des eaux extraordinaire, condamna le frère à une halte forcée. Ses compagnons en profitèrent pour rebrousser chemin, et se rendre au fort McMurray, qu'ils avaient passé quelques jours auparavant. Quant au F. Alexis, mu par son courage naturel et le sentiment de ce qu'il croyait être son devoir, étant donné les ordres qu'il avait reçus, il résolut de continuer son chemin par terre avec un guide, métis iroquois, et une orpheline qu'il emmenait chez les sœurs du lac la Biche.

Son nouvel itinéraire le mettait dans l'impossibilité d'emporter une quantité suffisante de provisions. Il dut donc compter sur le gibier de la forêt, qui se fait généralement d'autant plus rare qu'on en a plus besoin. Le parti avait devant lui un voyage d'une vingtaine de jours, mais ne put s'approvisionner que pour quatre.

Un métis n'est jamais pressé de quitter une bonne place. Les anciens compagnons du F. Alexis se trouvant bien au fort, n'en repartirent que lorsque la rivière eut considérablement baissé. Grande fut la consternation de tout le monde quand on ne trouva ni frère ni Iroquois au lac la Biche. Craignant un accident, auquel on n'osait même pas faire allusion, le P. Leduc, qui était à la tête de cette mission depuis le 16 octobre 1874, dépêcha immédiatement deux hommes à cheval qui revinrent au bout de douze jours<sup>19</sup>. Ils avaient bien trouvé le bon frère; mais il était sous une couche de sable à

19. Comme d'habitude en pareil cas, la pleine vérité ne se fit jour que graduellement dans le pays, ainsi qu'on peut le voir par le passage suivant d'une lettre de M<sup>gr</sup> Faraud à M. R. Macfarlane: "A mon arrivée ici [lac la Biche], je fus surpris et peiné d'apprendre que le frère n'était pas encore arrivé. J'eus des craintes sérieuses. Hier, deux hommes envoyés à la découverte m'apportaient la pénible nouvelle que le pauvre cher frère est mort de faim, et probablement aussi de maladie. Les détails manquent. J'envoie quatre hommes avec Thomas Huppée, pour nous apporter son corps inanimé" (11 août 1875).

l'embouchure de la rivière aux Maisons. De son guide pas la moindre trace; mais, au lieu de certitude, les plus horribles soupçons.

Fou de douleur et déterminé à s'assurer autant que possible de son sort, le supérieur du lac la Biche envoya alors le F. Lambert avec quelques hommes à la recherche de ses restes, en vue de leur donner la sépulture ecclésiastique. Les soupçons devinrent bientôt une triste réalité. Le frère et ses compagnons ne trouvèrent que des ossements humains desséchés, qui avaient évidemment été déposés par une main inconnue dans un trou peu profond. Près de là, se trouvait une hache encore couverte de sang. La tête du pauvre voyageur était perforée de part en part. Aucun doute n'était plus possible: l'infortuné religieux était tombé victime de la cruauté de son compagnon iroquois.

Mais ce qui était pis encore c'est que, à quelques mètres de là, se voyaient les traces d'un feu de bivouac, avec les restes d'un horrible repas: une vertèbre et des fragments de côte d'homme. Une omoplate manquait; on la trouva plus tard à un jour de marche de la scène du crime, preuve évidente que le cannibale avait porté avec lui, au travers de la forêt, des portions du corps de sa victime comme le chasseur le fait de la venaison due à ses efforts.

On ne revit jamais ni l'Iroquois ni la jeune orpheline<sup>20</sup>. Mais, avec le flair de fins limiers [qui carac-

20. Le premier, qui s'appelait Louis, paraît avoir été comme un des familiers de la mission, et, pour cette raison, son crime n'en sembla que plus inhumain, ainsi qu'on peut le voir par l'extrait suivant d'une lettre écrite de la Providence, quelque cinq mois plus tard: "Nous étions très inquiets sur le sort du pauvre frère Alexis, mais n'aurions jamais pu songer à la terrible tragédie qui avait eu lieu. Quelle trahison de la part d'un homme qui était considéré comme faisant partie de la famille! Pauvre frère Alexis, quelle triste fin! Il est vrai que son meurtrier est plus digne de compassion que lui; car le frère a maintenant, du moins

térise tous les métis, le voile qui cachait les faits et gestes du guide disparu fut bientôt levé. Se basant sur quelques particularités des campements qu'ils trouvèrent, ainsi que sur les pistes qu'ils virent et d'autres détails de moindre importance, ils en vinrent à la conclusion que l'Iroquois s'était approprié la jeune fille, et que les objections du frère avaient dû n'avoir pour résultat que d'accélérer sa mort. En sorte que, tout horrible qu'ait été sa fin, il y a une forte probabilité qu'elle fut celle d'un martyr de la chasteté <sup>21</sup>.

Le F. Alexis Reynard était né le 28 septembre 1828, à Castillon, diocèse de Nîmes, en France. Il fit ses vœux perpétuels dans la congrégation des Oblats le 9 mai 1852, et mourut dans les premiers jours de juillet 1875 <sup>22</sup>.

nous l'espérons, reçu la récompense de ses longues années de dévouement, tandis que le malheureux Louis sera tourmenté par les remords tant qu'il vivra" (Lettre de sœur E. Ward à M. R. Macfarlane; la Providence, 3 décembre 1875).

21. Que devint l'Iroquois? Quelques années plus tard, les Indiens castors déclaraient que leurs camps avaient été longtemps hantés par un revenant, qui avait coutume d'errer pendant la nuit autour de leurs tentes, en sorte que personne n'osait en sortir. Un soir, un sauvage, dont le chien avait été volé, chargea son fusil et se mit aux aguets. Il vit bientôt un fantôme, tira dessus et s'en retourna à sa tente. Le lendemain, le corps d'un homme transpercé d'une balle et vêtu de lambeaux de tente fut trouvé dans le bois. C'était l'Iroquois (Cf. JONQUET, *Monseigneur Grandin*, pp. 279-80; Montréal, 1903).

22. Dans l'impossibilité de fixer la date exacte de sa mort, on l'a officiellement mise au 17 juillet, jour de la fête de son saint patron. Mais il est certain qu'il fut tué un peu plus tôt.



## CHAPITRE V

### VISITES D'ÉTRANGERS

1875-76

Au moment même où ce cas de sacrilège cannibalisme attristait les forêts du nord, M<sup>gr</sup> Grandin était en vue de sa mission la plus orientale, celle de Saint-Pierre du lac Caribou, qu'il atteignait à la mi-juillet 1875. Le 18 du même mois, il y faisait quatorze confirmations. C'est de cette visite que date pour les Indiens de ce poste cet ébranlement général, qui les porta à secouer enfin leur torpeur spirituelle, pour ouvrir les yeux à la lumière de la vraie foi et y conformer leur conduite. Après Noël, eut lieu la conversion du chef, laquelle fut bientôt suivie de cinquante autres.

C'était de bon augure pour le P. Bonnald, qui venait d'arriver à cette mission lointaine. Pendant ce temps (3 septembre 1875), un Oblat, nouveau au pays, voyait pour la première fois celle du lac la Biche, nous voulons dire le P. Auguste Husson, qu'accompagnaient deux postulants convers, dont l'un, nommé Thouminet, devait peu après se noyer au fort Duvégan. Deux autres de ses compagnons, MM. Le Serrec et Dupire, étaient respectivement diacre et sous-diacre. L'un et l'autre de ces derniers allaient bientôt entrer dans la congrégation à laquelle appartenaient tous les missionnaires du Nord-Ouest, et, de concert avec le directeur de leur caravane, rendre de grands services à la cause de la religion et de la civilisation, dans les régions qui confinent au versant oriental des montagnes Rocheuses. En cela, ils allaient simplement marcher sur les traces de leurs devanciers, ainsi qu'on peut en juger par le passage suivant d'un livre écrit par un voyageur qui

traversa leur pays d'adoption, au cours de 1872. La mission dont il est question est celle de Saint-Bernard (aujourd'hui Grouard), sur le Petit lac des Esclaves:

“Les missionnaires catholiques romains ont ici un représentant, un M. Remon [le P. Rémas] qui, comme ses confrères, a sacrifié les avantages de la vie civilisée pour se dévouer à la conversion des sauvages. Ce monsieur s'est bâti une cabane en troncs d'arbres, qui a la double destination de chapelle et de résidence. Elle sert en outre de maison d'école aux quelques enfants indiens de la place.

“Il nous invita à prendre le thé avec lui, et nous servit un repas abondant, composé de pemmican et de thé de troisième qualité, sans accompagnement de sucre ou de crème. De fait, à en juger par ce que le vieillard nous dit, j'ai bien peur que ses supérieurs du lac la Biche aient quelque peu négligé de le fournir des nécessités de la vie, vu que ses provisions étaient épuisées<sup>1</sup>. Il me dit qu'il n'avait pas goûté au pain depuis six mois. Je l'invitai donc en retour à notre campement, où nous lui payâmes le luxe inouï de pain frais. Il était très communicatif, et me donna une lettre de recommandation pour monsieur Tissier, son confrère à Dunvégan.

“La société qui fournit les territoires du Canada nord-ouest de missionnaires catholiques romains est un corps extraordinaire, et mérite en passant un tribut de respect et d'admiration pour l'esprit de sacrifice, le zèle, l'immolation personnelle et le courage avec lesquels chacun de ses membres, depuis ses évêques jusqu'au plus humble des frères convers, poursuit l'œuvre de l'évangélisation. Ils sont soumis à un vœu de pauvreté, et ils l'observent certainement à la perfection,

1. Il est fort possible que les dits supérieurs aient été dans la même pénurie que lui, ou à peu près.

car ils ne possèdent que les habits dont ils sont vêtus”<sup>2</sup>.

Nous venons de trouver le nom de “monsieur Tissier” sous la plume de notre voyageur. Ce “monsieur” était le R. P. Christophe Tissier, O. M. I., l’un des pionniers de la rivière la Paix, et le fondateur de la mission du fort Duvégan. C’était un homme capable, actif, très constant dans son dévouement aux pauvres sauvages<sup>3</sup>, et d’une facilité d’élocution, pour ne pas dire d’une façon, peu commune. D’après son supérieur, M<sup>gr</sup> Faraud, il était en outre un “caractère un peu original et tenace”. En 1876, le prélat déclarait, en réponse à certaines plaintes de traiteurs à son endroit, qu’il avait “fait de la peine à quelques-uns par un trop grand désir de plaire et d’être utile à tout le monde”<sup>4</sup>.

Dès l’année 1866, il était arrivé de France<sup>5</sup>, et, après un court séjour dans l’est et à Athabaska, avait établi sa résidence sur les bords de la rivière la Paix. De là, il avait rayonné pendant plusieurs années dans la contrée avoisinante, visitant successivement le portage des montagnes Rocheuses, le fort Vermillon, le lac Athabaska, le fort Résolution, etc. Étant allé, au cours de

2. CHARLES HORETZKY, *Canada on the Pacific*, pp. 26-27; Montréal, 1874. Strictement parlant, un Oblat ne possède même pas, en bien propre, les habits qu’il porte. Ses manuscrits seuls lui appartiennent en propre.

3. Il résidait encore chez les Indiens, et avait la charge d’une de leurs réserves, lorsqu’il célébra le cinquième anniversaire de son ordination sacerdotale, au cours de l’été 1914. Il est en ce moment (fév. 1922) l’un des souscripteurs à cet ouvrage et demeure fidèle à ses chers sauvages.

4. A. M. R. Macfarlane; Lac la Biche, 14 juillet 1876.

5. Le R. P. Tissier naquit le 2 mars 1839, à Londrefing, diocèse de Nancy, France. Il entra en 1852 au petit séminaire de Fénétrange, et étudia aussi à celui de Pont-à-Mousson. Puis il quitta le grand séminaire de Nancy pour entrer chez les Oblats, et fit ses vœux perpétuels le 17 février 1862. Le 21 mai 1864, il était ordonné prêtre à la cathédrale d’Autun.

1871, chercher des provisions laissées en cache <sup>6</sup>, à seize journées de marche de la mission Saint-Charles (Dunvégan), il se gela les pieds en traversant une rivière, et dut rester longtemps avec des sauvages qui n'avaient que du cheval et du chien à lui donner à manger.

Il fait plaisir de rencontrer parfois des ministres protestants qui, non seulement sont assez indépendants et assez peu aveuglés par les préjugés sectaires pour s'apercevoir du bien fait par leurs rivaux dans le champ évangélique, alors même que ceux-ci appartiennent à la communion "romaine", mais ont le courage d'exprimer publiquement leurs convictions à ce sujet. Le Rév. M. Georges-M. Grant, ministre presbytérien de Kingston, paie ainsi son tribut de respect aux institutions et aux missionnaires catholiques de l'Extrême-Ouest, dans un livre qu'il intitula *Ocean to Ocean*.

"Nous visitâmes M<sup>gr</sup> Grandin et le trouvâmes chez lui, avec six ou sept membres de son clergé, qui, par bonheur, étaient venus de leurs différents postes pour s'y réunir. La majorité des prêtres, et toutes les religieuses, viennent du Bas-Canada <sup>7</sup>. L'évêque et son état-major nous gratifièrent d'un gracieux accueil; ils nous firent visiter l'église, l'école, le jardin, et nous présentèrent aux sœurs. L'église accuse une somme extraordinaire de travail et d'habileté, quand on considère qu'il n'y a pas une seule scierie dans le pays <sup>8</sup>, et que chaque planche avait dû être faite avec une scie de long ou une scie à main. L'autel est un beau spécimen de

6. Une cache est, dans l'Amérique du Nord, généralement un arbre élevé et partiellement élagué de ses branches, où sont suspendues, hors de l'atteinte des bêtes fauves, les provisions, etc., que, pour une raison ou pour une autre, on juge à propos de laisser en chemin.

7. Le D<sup>r</sup> Grant se trompe là. Le P. Lacombe était seul canadien-français.

8. Bientôt après, on en adapta le mécanisme à un petit moulin à farine qui se trouvait déjà à la mission du lac la Biche.



premier style normand, fait avec un soin pieux par deux pères. La sacristie, qui se trouve en arrière, était originellement l'église; elle est en troncs d'arbres, et sert encore pour les offices en hiver" <sup>9</sup>.

Le Dr Grant relate alors l'origine et le développement de Saint-Albert, accordant une mention spéciale à la visite de la petite vérole, qui fit tant de victimes dans cette localité. "Hommes et femmes fuirent leurs plus proches et plus chers parents", dit-il; mais "les prêtres et les sœurs travaillèrent jusqu'à complet épuisement, avec ce dévouement qui leur est naturel. Ils veillèrent sur les malades, confessèrent les mourants, et recueillirent un grand nombre d'orphelins chez eux. Le fléau disparut, mais la jeune colonie avait reçu un rude coup, dont elle commençait seulement à se relever. Nombreuses sont les causes de découragement, de nature matérielle aussi bien que morale, qui sont le partage des pères dans leurs travaux" <sup>10</sup>.

De l'orphelinat proprement dit, il écrit: "Ils ont vingt-quatre enfants, dont la plupart sont des filles, métisses pour les deux tiers, le reste pieds-noirs ou cris, qui ont été recueillis pendant qu'ils gisaient dans la tente à côté de leurs parents morts, abandonnés par la tribu lors du passage de la petite vérole" <sup>11</sup>.

Le Dr Grant n'était qu'un simple visiteur, de passage dans l'Extrême-Ouest. Un autre hôte de M<sup>gr</sup> Grandin cette même année-là (1875), le Rév. William Newton, missionnaire anglican, venait d'arriver dans le pays pour y rester <sup>12</sup>. Longtemps après, ce ministre parlait ainsi de sa visite aux quartiers généraux de ce prélat:

9. *Ocean to Ocean*, pp. 189-90; Londres, 1877.

10. *Ibid.*, *ibid.*

11. *Ibid.*, p. 191.

12. Il finit par se retirer à Victoria, Colombie Britannique, où nous l'avons connu.

“Vers ce temps-là, je fis ma première visite à la mission catholique romaine de Saint-Albert, située à neuf milles du fort. On m'avait donné à entendre que le neveu de l'évêque allait être promu à la prêtrise, et que si j'allais voir la cérémonie et dîner avec le prélat, cette démarche serait considérée comme une marque de politesse, et que je pourrais faire la connaissance du clergé romain qui s'y réunirait pour la circonstance. Je trouvais une église convenable pour une mission si éloignée, et l'office fut aussi bien ordonné que dans les meilleures parties du Canada. Il y avait peut-être vingt prêtres présents, sans compter beaucoup de frères convers et de sœurs grises, tous et toutes activement employés dans leurs localités respectives. C'était un spectacle bien digne d'attirer l'attention”<sup>13</sup>.

Cette ordination du P. Henri Grandin eut lieu le 30 novembre 1875.

Si les travaux de nos missionnaires dans ces lointains parages étaient ainsi appréciés des protestants, on ne peut s'étonner de voir ceux du principal pionnier de la Rivière-Rouge recevoir des catholiques le tribut d'éloges auquel il avait droit. Le 24 juin de cette année fut célébré à Saint-Boniface le vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de M<sup>sr</sup> Taché. Toutes les classes de la société en profitèrent pour faire pleuvoir congratulations et présents sur le vénérable jubilaire. Parmi ces derniers, le plus précieux fut, sans contredit, un bel orgue à tuyaux que ses innombrables amis de la province de Québec lui offrirent pour sa cathédrale. M. G. Dugas, curé de Saint-Boniface depuis 1870, n'avait pas peu contribué au succès des souscrip-

13. *Twenty-five Years on the Saskatchewan*, p. 25; Londres, 1987. L'ordinand dont il est ici question devait, bien des années plus tard, jouer un rôle important parmi ses frères en religion, à titre d'abord de vicaire des missions, puis de provincial de l'Extrême-Ouest.

tions dont cet instrument fut le résultat <sup>14</sup>, et cet empressement de la part de ce prêtre était d'autant plus naturel qu'il avait déjà mis à profit ses propres connaissances musicales pour former, dans sa paroisse sur les bords de la Rouge, un chœur de chantres qui faisait l'admiration de Winnipeg.

Tout allait donc pour le mieux dans les cercles strictement religieux du Manitoba. On n'en pouvait dire autant de l'importance politique des nationaux du prélat qu'on fêtait ainsi. La représentation française, et partant catholique, à la chambre provinciale était déjà tombée de douze à dix députés, et l'on peut dire sans hésiter que la diminution proportionnelle dans les rangs de leurs électeurs était encore plus considérable. D'un autre côté, le bureau d'Éducation, qui avait le contrôle des dépenses à faire pour fins scolaires, aux termes d'une loi sur l'instruction qui satisfaisait tout le monde, excepté quelques fanatiques protestants, ne comptait plus dès lors que neuf membres catholiques sur vingt et un.

Ces inégalités qui s'accroissaient de jour en jour, par suite de l'apport de population protestante qu'envoyait continuellement à cette province l'Ontario, les États-Unis et même la vieille Angleterre, parurent de mauvais augure à l'archevêque de Saint-Boniface. Le prélat renouvela donc ses efforts en faveur de l'immigration de ses propres coreligionnaires, et ses efforts, soit personnels, soit par l'entremise du P. Lacombe, qui semblait avoir une vocation spéciale pour toutes les bonnes œuvres, ne furent point absolument sans succès. Ils eurent bientôt pour résultat la fondation, ou du moins la préparation prochaine, de nouvelles paroisses, dont nous allons sans tarder avoir à signaler les origines.

14. On se servit longtemps de cet orgue dans la nouvelle cathédrale de Saint-Boniface, et, malgré l'immensité du vaisseau, l'instrument le remplît sans difficulté.

Mais on dirait que toute immigration un tant soit peu importante, de l'est du Canada ou des États-Unis, avait pour résultat infaillible un déplacement proportionnel dans les rangs des premiers enfants du sol, après les aborigènes proprement dits. C'est ainsi que nous voyons les métis céder instinctivement leur place aux nouveaux venus, pour aller chercher le grand air de la liberté dans les plaines du Manitoba, quand ils n'émigraient point jusqu'à la vallée de la Saskatchewan.

Par contre, les localités à population blanche, surtout les villes, se fortifiaient à vue d'œil. La paroisse Sainte-Marie, de Winnipeg, était en 1875 le centre le plus florissant, sinon le plus peuplé, de tout le diocèse de Saint-Boniface. Elle comptait déjà près de mille catholiques, la plupart de langue anglaise, sur une population de sept mille âmes qu'on accordait à la capitale. Jusque-là, comme presque toutes les missions étaient encore entre les mains des Oblats, aucune mesure n'avait été prise pour assurer à ces religieux la possession de n'importe quelle propriété. On a écrit qu'ils avaient fait le Nord-Ouest catholique du Canada <sup>15</sup>. Ils n'auraient donc été coupables que d'une présomption assez pardonnable, s'ils s'étaient crus chez eux partout où ils s'étaient dépensés et avaient dépensés. Il fallait pourtant songer à un avenir différent du passé. Aussi, en

15. "Un catholique du bon vieux temps déclara une fois que deux influences avaient fait l'Ouest canadien, les Oblats de Marie Immaculée et le chemin de fer Pacifique-Canadien" (*Western Catholic*, Vancouver, 20 mars 1914). Le savant auteur de l'histoire de l'Église du Canada, l'abbé A. GOSSELIN, va jusqu'à appeler les premiers les "apôtres incomparables de l'Amérique du Nord" (Vol. III, p. 159). Enfin, l'édition anglaise de l'importante revue *Les Missions catholiques* affirmait, dans son numéro de février 1916 que l'œuvre des Oblats dans l'Ouest canadien "avait fait contracter une forte dette envers eux au gouvernement britannique". Quant au Pacifique-Canadien, la part de cette importante voie ferrée dans la formation de l'Ouest avait naturellement été d'ordre purement matériel.



présence de la rapidité avec laquelle la surface du pays se transformait, on crut opportun de faire une répartition équitable des différents postes au point de vue financier. Pareil arrangement permettrait à ces missionnaires des premiers jours d'avoir au moins quelques pied-à-terre permanents, une fois que le développement des centres qui commençaient aurait fait augmenter le nombre des prêtres séculiers.

En conséquence, la paroisse de Sainte-Marie, dont ils avaient assumé toutes les charges financières d'installation, leur fut formellement assignée en partage, et, le 3 mai 1875, le supérieur général des Oblats en constitua le presbytère la mission principale de ses religieux au Canada central. A cette maison, il ajouta comme dépendances au point de vue de l'administration religieuse les missions, ou "résidences"<sup>16</sup>, de Saint-Charles, sur l'Assiniboine, Saint-Laurent, sur le lac Manitoba, et Saint-Florent (aujourd'hui Lebret) dans la vallée de la Qu'Appelle <sup>17</sup>.

La première de ces dépendances, Saint-Charles, n'avait guère encore que des métis pour habitants. Au cours de 1876, ces braves gens reçurent dans la personne du R. P. Damase Dandurand, le premier Canadien qui fût jamais devenu Oblat. Né d'une bonne famille le 23 mars 1819, à Laprairie, province de Québec, il avait fait ses études ecclésiastiques à Montréal et à Chambly, et avait été ordonné prêtre le 12 septembre 1841. Il habitait l'évêché de Montréal lorsque les premiers Oblats du Canada y arrivèrent. Sans consultation préalable

16. Chez les Oblats, les "résidences" sont les postes de moindre importance, qui dépendent généralement de quelque "maison", ou station régulièrement constituée au point de vue religieux.

17. Cette dernière mission était alors ainsi nommée en souvenir du P. Florent C. Vandenberghe que nous avons vu visiter officiellement les postes des Oblats de l'Ouest et du Nord-Ouest.

avec le jeune prêtre, M<sup>gr</sup> Bourget, alors évêque de cette ville, le leur offrit comme novice. Celui-ci fit ses vœux perpétuels d'Oblat le 25 décembre 1842, et, presque deux ans plus tard, le 11 mai 1844, il était envoyé à Bytown (Ottawa), dont il fut nommé curé en 1848.

Le 28 juillet de la même année, le P. Dandurand devenait, en vertu d'une dispense de son supérieur général, grand vicaire de M<sup>gr</sup> Guigues, O. M. I., premier évêque de cette ville. A la mort de ce prélat, il administra le diocèse jusqu'au sacre de M<sup>gr</sup> Duhamel, auquel il avait fait faire la première communion. Il fut en outre vicaire général de M<sup>gr</sup> Tachereau jusqu'à la mort de ce dernier <sup>18</sup>.

Le 16 mai 1875, il était parti pour l'Angleterre, où le transférait son supérieur général, lorsque M<sup>gr</sup> Taché obtint son retour au Canada et sa nomination aux missions du Manitoba. Il arriva à Winnipeg le 28 août de cette année, et commença par exercer son ministère près des catholiques de cette métropole naissante.

Tel était l'Oblat qui, après avoir rempli les postes les plus honorables dans l'Est ecclésiastique, venait mettre ses talents au service de l'humble paroisse de Saint-Charles. C'était le 26 août 1876.

Pendant ce temps, Saint-Florent, ou Lebrét <sup>19</sup>, restait sous la direction du P. Decorby qui, comme nous l'avons vu, passait une bonne partie de son temps à cheval, en compagnie des métis sur les intérêts spirituels desquels il veillait, tandis que son *socius*, le P. Hugonard, le remplaçait dans la vallée. La troisième dépendance de la

18. Le P. Dandurand avait le numéro 104 dans la congrégation des Oblats. Il était, non seulement le plus ancien Oblat, mais le plus vieux prêtre du monde, lorsqu'il mourut à Saint-Boniface le 13 avril 1921, à l'âge de 102 ans accomplis.

19. Aujourd'hui paroisse du Sacré-Cœur. Un pèlerinage annuel en l'honneur de son patron, y a été récemment établi.

maison Sainte-Marie, Saint-Laurent, avait alors à sa tête le P. Camper, assisté du P. Saint-Germain, Canadien franco-anglais qui, comme prêtre, était le fruit d'une vocation tardive, ayant été ordonné au cours de 1875 seulement <sup>20</sup>.

Quant au P. Camper, il avait succédé au P. Simonet, qui avait dirigé cette mission depuis 1870. Après des efforts persévérants, le cœur des Sauteux endurcis, les meurtriers de M. Darveau et leurs enfants, avait enfin cédé à la grâce. Quand le P. Camper était arrivé à Saint-Laurent, au cours de 1866, cette localité ne comptait que treize familles catholiques; dix ans plus tard, elle en avait trente-deux <sup>21</sup>, et une école sous la direction du F. Mulvihill distribuait les bienfaits d'une instruction catholique à une cinquantaine d'enfants. Frère d'un Oblat mort en odeur de sainteté, le nouveau supérieur était un ardent, et des résultats satisfaisants ne pouvaient guère manquer de venir couronner ses efforts.

La mission de Saint-Laurent desservait en outre plusieurs stations de moindre importance, échelonnées le long des lacs Manitoba, Winnipegosis et du Cygne, lesquelles occasionnaient pour les missionnaires maintes allées et venues et un travail considérable.

Bien au nord de ces importantes pièces d'eau, par le 56<sup>e</sup> degré de latitude, et dans la direction de la baie d'Hudson, se trouve le lac Caribou, où le P. Gasté se réjouissait de voir que les Indiens avaient enfin secoué leur léthargie spirituelle, pour embrasser le christianisme presque sans exceptions. Depuis 1871, le P. Moulin, remplaçant du P. Legoff, que M<sup>sr</sup> Grandin leur avait retiré par manière d'avertissement, partageait

20. Il avait été au service de la compagnie de la baie d'Hudson avant d'entrer dans les ordres.

21. Aujourd'hui elle n'en compte pas moins de 125.

avec son supérieur et le F. Guillet l'isolement de cette pénible mission, et contribuait par son ministère à l'amélioration des indigènes qui la fréquentaient.

Non loin du lac Caribou s'étendent, au nord-ouest, les fameuses terres-stériles (*Barren-Grounds*), ou landes, du Canada, la région la plus triste qui existe sous le soleil, peut-être sans en excepter le désert du Sahara. Personne autre qu'un aborigène ne pourrait s'y aventurer sans danger, et même les Indiens n'ont jamais pensé à habiter ces immenses étendues de terrain glacées et dénuées de toute végétation. De la mousse recouvrant des marécages, et, par ci par là, des roches et des lichens, avec quelques buttes graveleuses ou de petits lacs endormis dans des cavités, telles sont les terres stériles en été; un immense linceuil de neige, des solitudes mornes et silencieuses comme le tombeau, telles nous les voyons en hiver. Cet interminable désert n'en est pas moins une source de richesse pour l'Indien, à cause du gibier qui y prend usuellement ses ébats<sup>22</sup>. Plusieurs tribus avoisinantes, entre autres et surtout les Mangeurs-de-Caribou, sous-tribu montagnaise desservie par la mission du P. Gasté, y vont périodiquement chasser l'animal qui leur a donné son nom, ainsi que le bœuf musqué, qui a rendu ces plages désolées fameuses dans un certain monde.

22. S'il faut en croire le voyageur WARBURTON PIKE, les aborigènes leur trouvent des charmes à nul autre pareils. On connaît les dernières phrases de son livre *The Barren Ground of Northern Canada*: "Pour moi", dit-il, "je puis comprendre le sentiment qui dicta la réponse de Saltatha au digne prêtre qui lui peignait les beautés du ciel: 'Mon père, 'tu as bien parlé; tu m'as dit que le ciel est très beau. Dis-moi encore 'une chose: est-il plus beau que le pays du bœuf musqué en été, alors 'que parfois la brume se promène au-dessus des lacs, parfois l'eau est 'bleue, et très souvent les huards gémissent? Voilà qui est beau, et si 'le ciel est encore plus beau, mon cœur sera heureux, et je serai content de m'y reposer jusqu'à ce que je sois très vieux'" (*Op. cit.*, p. 276),



Tel était le pays de chasse des Indiens du lac Caribou, qui commençaient heureusement à se préoccuper de leur nourriture spirituelle, après avoir été trop longtemps absorbés par des soins de nature exclusivement matérielle.

Le P. Bonnald était arrivé chez eux dans l'été de 1875, pour contribuer par son zèle de jeune prêtre à développer encore ces bonnes dispositions. Mais il ne devait passer à leur mission que le temps suffisant pour s'y faire regretter. Il allait consacrer toute son énergie à la conversion des Cris du nord-est, dont un grand nombre avaient, faute d'être visités par le prêtre, embrassé le protestantisme. Dans ce but, il s'adonna avec courage à l'étude de leur langue, et, cédant facilement à l'impulsion donnée par le directeur de la mission Saint-Pierre du lac Caribou, il se mit à visiter régulièrement les Cris qui fréquentaient le lac Pélican, où, en 1887, il fonda, en compagnie du F. Labelle, un poste sous le vocable de sainte Gertrude.

Pour le remplacer à la première mission, le P. M. Paquette, tout fraîchement ordonné après des études plutôt sommaires, alla, au commencement de juillet de la même année, prêter le concours de sa bonne volonté au P. Gasté, qui demeurerait supérieur de tout le district, pendant que le P. Bonnald combattait le bon combat au sud, c'est-à-dire dans cette partie du pays où le protestantisme régnait à côté du paganisme.

## CHAPITRE VI

### PROGRÈS SUR LES PLAINES

1875-77

Juste au coin opposé du Canada central, c'est-à-dire non loin des montagnes Rocheuses, s'établissait alors un nouveau poste qui devait, avec le temps, devenir ce qui est aujourd'hui la florissante ville de Calgary. Dans l'automne de 1875, le gouvernement fédéral, désirant protéger autant que possible contre l'hostilité des Pieds-Noirs la vie des colons qu'il dirigeait vers l'Ouest, avait érigé un fort militaire sur la rivière à l'Arc, dont il avait confié le commandement à un capitaine Brisebois. La caserne de ce poste fut bâtie à l'endroit exact où l'on croit que le fort La Jonquière avait été élevé en 1751, et le nouvel établissement reçut le nom de fort Brisebois. L'année suivante, le colonel McLeod changea ce nom en celui de Calgary, déjà porté par un château appartenant à sa famille, et qu'on dit signifier eau claire.

Les Oblats avaient également commencé une maison de missionnaires à une vingtaine de milles de là. Se rendant compte de l'importance que le poste militaire ne devait pas tarder à acquérir, en raison de sa position stratégique, ils se transportèrent dans son voisinage immédiat, et formèrent le noyau d'une nouvelle station dont le P. Léon Doucet fut le premier directeur. On mit celle-ci sous le patronage de Notre-Dame de la Paix, vocable qui, considérant la proximité des Pieds-Noirs, était alors des plus suggestifs.

C'était en 1876. Même à cette date, il y avait comme un commencement de population blanche établie autour du fort ; mais ces gens étaient presque tous protestants. Des familles de métis français ne tardèrent pas non plus

à s'y porter, trop souvent au détriment de leurs mœurs. En décembre 1876, l'embryon de mission n'avait encore ni église, ni chapelle. Les offices se faisaient dans une maison privée, bien que dès lors le ministère continu d'un prêtre eût été assuré à la localité.

Mais cette activité de bonne augure n'était pas limitée à ce qu'on pouvait regarder comme le sud-ouest de l'immense territoire auquel ces pages sont consacrées. Quelque chose comme une espèce de renouveau, voire un semblant de prospérité matérielle après l'abjecte pauvreté des premiers jours, pénétrait insensiblement même dans les déserts du district drainé par le fleuve géant qu'on appelle le Mackenzie. Bien loin de Calgary, par delà Saint-Albert et même le lac la Biche, dans le Grand-Nord en un mot, le principal poste des forêts subarctiques était, en 1876, la mission de la Providence. Elle se composait alors de l'établissement des pères et du couvent. Le premier était la résidence officielle de M<sup>gr</sup> Clut, qui avait avec lui le P. Lecorre, Oblat depuis le 10 septembre de la même année; le P. Louis Le Doussal, prêtre séculier d'origine bretonne qui faisait alors son noviciat; le F. Lecomte, scolastique qui allait bientôt être ordonné, et les FF. convers Salasse, le grand forgeron et mécanicien des missions du nord, Boisramé, leur charpentier et ingénieur depuis la mort du F. Alexis<sup>1</sup>, et Renault, qui avait soin de la ferme locale.

A l'aide de ces dévoués auxiliaires, ce poste était aussi prospère, au point de vue matériel, qu'il pouvait le devenir à une latitude si septentrionale. L'été de 1875 y avait vu l'installation d'un petit moulin à farine, où se moulait l'orge qu'on pouvait y récolter. Mais cette commodité, jusqu'alors inouïe dans le nord, ne put servir

1. Souvent aussi le compagnon de M<sup>gr</sup> Grandin au cours de ses interminables voyages dans le Nord.

que l'année suivante. Précédemment, on avait dû avoir recours à une petite machine mue à la main.

A côté de la résidence épiscopale, et de dimensions encore plus prétentieuses, était le couvent, avec un orphelinat, dont les services et l'utilité publique étaient reconnus par protestants et catholiques. En 1876, M. Richard Hardisty, l'un des potentats du commerce des pelleteries dans le nord, contribuait à son entretien, bien que ce traiteur n'appartînt point à la religion de ceux qui le dirigeaient<sup>2</sup>. L'année suivante, ses plus jeunes enfants y étaient pensionnaires.

Cet établissement possédait depuis le jour de sa fondation, et devait garder longtemps encore, une femme supérieure, la sœur Ward qui, de concert avec un certain nombre d'autres religieuses, s'y dépensait au service de vingt-huit pensionnaires<sup>3</sup>, vingt filles et huit garçons. Cette jeunesse recevait dans cette institution, en même temps que la subsistance matérielle, qu'elle n'aurait quelquefois pas trouvée chez ses parents, des connaissances d'ordre profane et l'instruction religieuse, qui ne devaient pas peu lui servir dans le cours de la vie.

Ces institutions charitables étaient partout appréciées, et, peu avant la bienveillante visite de M. Hardisty, que nous venons de mentionner, un M. William Christie, autre bourgeois de la compagnie de la baie d'Hudson, celui-là même dont nous avons vu l'embarras au fort Edmonton assiégé par les Pieds-Noirs, s'était montré encore plus généreux pour l'orphelinat de l'Ile-à-la-Crosse. Une séance récréative y avait été donnée en son honneur, au cours de laquelle des chants et des récitations avaient été rendus, en anglais et en français, par des bambins

2. M. Hardisty mourut sénateur.

3. En 1891, les religieuses en avaient cinquante. Sœur Ward fut nommée supérieure du couvent au cours de 1881. Elle vit encore au moment où ces pages voient le jour.



indigènes qui auraient passé leur temps à se vautrer dans la boue, ou bien seraient devenus les esclaves de quelques familles sans cœur <sup>4</sup>, si les bonnes sœurs ne les avaient pas recueillis. Ce monsieur fut si satisfait de ce qu'il vit et entendit, qu'il ne voulut point quitter l'institution sans lui faire don de \$25.00.

L'orphelinat de Saint-Albert était aussi estimé des protestants. Un ministre s'honora même en s'inscrivant par une aumône au nombre de ses bienfaiteurs.

Malheureusement, le spirituel ne paraissait pas si brillant dans les postes qui dépendaient de la première de ces missions, celle de la Providence. Des agents du protestantisme parcouraient alors dans tous les sens la région dont elle était le centre religieux. C'étaient généralement, il est vrai, des gens de troisième ordre, tout au plus, des esprits de très faible calibre; mais leur prédication était dangereuse pour les crédules Indiens, en proportion de leur ignorance de la foi qu'ils s'étaient donné la mission de combattre par tous les moyens imaginables.

Toutefois, leurs arguments les plus formidables étaient les articles, habits, couvertures, provisions, etc., mis à leur disposition, pour gagner les natifs à leur cause. Au fort Rae et à la rivière Plumée, les Flancs-de-Chien et Loucheux devenaient quelque peu indifférents, harassés qu'ils étaient par des attaques incessantes contre leurs pasteurs, et le ridicule dont on couvrait leurs pratiques religieuses. Il faut avoir été missionnaire chez les sauvages, loin de la civilisation, pour avoir une idée de

4. Ainsi que cela arrivait presque invariablement dans le cas des orphelins qu'adoptaient les sauvages. Impossible de se faire une idée exacte des mauvais traitements qui étaient alors le partage de ces pauvres petits êtres, de véritables machines à tout faire, des esclaves auxquels on se croit en droit de tout demander, et qu'on nourrit juste assez pour les empêcher de mourir de faim.

la manière dont le "pur évangile" peut être prêché par des prédicants dont les coreligionnaires en pays civilisé seraient les premiers à répudier les tactiques <sup>5</sup>. Les prêtres catholiques étaient aussi zélés qu'autrefois, mais ils ne pouvaient être partout.

Le P. Gascon n'avait jamais été bien fort. Cela n'empêcha pas ses supérieurs de l'envoyer en 1876 fonder la mission de Saint-Isidore, au fort Smith, sur la rivière aux Esclaves et par le 60<sup>e</sup> degré de latitude. Un ami de nos missions, M. Roderick Macfarlane, lui avait fait bâtir une maisonnette, dans laquelle le père entra le 2 août de cette année, bien qu'elle fût à peine terminée.

Deux mois auparavant, en juin 1876, M<sup>re</sup> Clut se trouvait à la rivière au Foin, où il rencontra le fameux Bompas, maintenant évêque anglican et engagé dans les liens du mariage. Là il le vit presque baptiser un enfant, en dépit des protestations de sa mère. "A ce poste sont attachés trois chefs sauvages, tous trois polygames, et *par là même* tous trois protestants", nous assure le P. Lecorre, qui est lui-même responsable des italiques <sup>6</sup>. Le même dignitaire anglican fixa alors sa résidence à Athabaska, où le P. Xavier-Georges Ducot <sup>7</sup> veillait sur les intérêts catholiques. Bompas avait avec lui un ancien maître d'école, maintenant promu à tels ordres que sa secte pouvait conférer. Il fut envoyé à la rivière la Paix, au grand chagrin des prêtres catholiques, qui ne pouvaient lui opposer personne.

A l'extrémité orientale du lac Athabaska, au Fond-du-Lac, comme la place était appelée dans le pays, se trouvait la mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs,

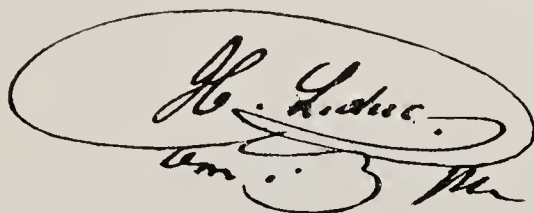
5. A titre d'ancien missionnaire en Colombie, nous croyons avoir autorité pour en parler.

6. *Missions des Oblats de Marie Immaculée*, vol. XVI, p. 374.

7. Mort le 15 août 1916, au fort Norman, après un long apostolat dans le nord.

que fréquentaient une partie des nomades des grandes landes et d'autres indigènes. Le P. Albert Pascal en avait soin, pendant que le P. de Krangué, noble Breton devenu pauvre pour l'amour de Dieu, avait pour sa part la charge du poste catholique au fort des Liards, et ne trouvait que de trop rares occasions d'instruire les montagnards qui y venaient faire la traite.

Plus au sud, nous voyons en 1876 M<sup>sr</sup> Grandin constamment en voyage, dans l'intérêt de son immense diocèse, que le P. Hippolyte Leduc aidait puissamment à admi-



Signature du P. Leduc.

nistrer <sup>8</sup>. Ce diocèse entraît alors dans une nouvelle phase. Peu à peu, l'émigration de diverses races blanches s'y faisait sentir, surtout dans la vallée de la Saskatchewan, où quelques blancs et un grand nombre de métis originaires de la Rivière-Rouge et d'ailleurs s'y établissaient.

8. Le R. P. Hippolyte Leduc naquit à Evron, diocèse de Laval, France, le 30 avril 1842. Il fit son cours classique aux séminaires de Précigné et de Mayenne, puis entra chez les Oblats à l'âge de 18 ans, et finit ses études ecclésiastiques à Montolivet, près Marseille, et à Autun, en Bourgogne. Le 4 déc. 1864, il fut ordonné prêtre par M<sup>sr</sup> Guigues, évêque d'Ottawa, où le jeune religieux avait été envoyé. Après un hiver consacré aux missions des chantiers de bûcherons de l'est, il partit, le 25 avril 1865, pour les grandes plaines de l'Ouest canadien.

Le premier poste confié à son zèle fut l'ancienne mission de M. Belcourt, Pembina, juste sur la frontière américano-manitobaine. Il y resta un peu plus de deux ans, et, le 5 juin 1867, il partait pour le fort Edmonton et Saint-Albert, qui devaient être surtout le théâtre de son activité pendant sa longue carrière de missionnaire et d'administrateur. Il passa huit ans à cette dernière place, quatre au lac la Biche,

La plus ancienne des colonies dues à l'émigration de ces derniers était Saint-Laurent de Grandin<sup>9</sup>, à quarante-cinq milles au sud de Prince-Albert, sur la branche méridionale de la Saskatchewan, c'est-à-dire sur la rivière des Gros-Ventres, comme on disait encore à cette époque. Cette mission devait son nom au patron de M. Laurent André, prêtre du diocèse de Quimper et frère du P. André, O.M.I. Elle datait, en tant que poste distinct, de l'automne 1870, alors que le P. Moulin était venu, à la demande des métis, passer l'hiver au milieu d'eux avant d'être envoyé au lac Caribou. Le printemps suivant, ce père fut remplacé par le P. André, qui eut bientôt le P. Bourguine pour compagnon. Celui-ci était arrivé à la mission Saint-Laurent le 8 octobre 1871.

Une cinquantaine de familles de chasseurs hivernaient alors à ce qu'on appelait la Traverse, et c'est là que se rendaient périodiquement les bandes de chasseurs métis. Les premières années, les bisons étant encore assez nombreux pour que ces braves gens ne fussent pas obligés de cultiver la terre, tout alla pour le mieux, et, ainsi que l'écrivait le P. André, "la paix et la concorde ne cessèrent pas un instant de régner dans cette petite communauté"<sup>10</sup>.

puis revint à Saint-Albert, où il demeura jusqu'à la fin de 1884. De 1885 à 1893, nous le voyons à Calgary, après quoi il passe trois autres années à Saint-Albert et neuf à Edmonton. Après 1906, il résida constamment à Saint-Albert, et il mourut à Edmonton le 5 juillet 1918.

Dans les différentes localités où il se trouva, le P. Leduc occupa constamment des postes de confiance, et, ainsi que nous le verrons plus loin, ce furent précisément ses qualités administratives qui l'empêchèrent de devenir évêque.

9. Cette mission n'existe plus comme station de missionnaires autonome. Elle a été remplacée par un pèlerinage à N.-D. de Lourdes. Dès 1871, la population de Saint-Laurent était de 324 âmes, tandis qu'à la même époque Prince-Albert n'en comptait que 173, en plus de 181 sauvages (Cf. Col. ROBERTSON ROSS, *Report of a Reconnaissance of the North-West Provinces and Indian Territories*, p. 10).

10. Registre de la mission, aujourd'hui à Prince-Albert.





COMMENCEMENT D'ÉCOLE INDIENNE



Mais le gibier ayant fini par se faire de plus en plus rare, il fallut songer à un moyen moins aléatoire de subvenir à ses besoins quotidiens. Ce fut une rude épreuve pour les bons métis, qui ne trouvaient aucun charme à la culture de la terre, et furent longtemps sans vouloir s'y plier.

On commença par transporter la mission de la Traverse à une place six ou sept milles du petit lac Canard, sur les hauteurs de la rive gauche de la Saskatchewan. C'était au printemps de 1874. L'année suivante arriva le P. Vital Fourmond, dont la tâche devait être surtout de transformer ces chasseurs de profession en cultivateurs passables. Ce changement, lent et pénible, ne s'opéra point sans un incident qui, sous la plume d'écrivains mal informés, devait prendre les proportions d'un événement.

Dans l'intérêt de l'ordre, les métis de Carlton et de Saint-Laurent s'étaient fait une humble législation, qui avait surtout trait à leurs grandes chasses. Étant partis pour leur expédition du printemps de 1875, en compagnie du P. Fourmond et "sous la conduite de leur chef, le brave Gabriel Dumont"<sup>11</sup>, certaines têtes chaudes enfreignirent les règlements au détriment de leurs compatriotes, et en furent punis par une amende. Ayant été s'en plaindre à des individus mal intentionnés du fort Carlton, ceux-ci en saisirent l'opinion de l'Ontario au moyen d'un article dans la *Tribune* de Toronto, qui représentait les paisibles métis comme en pleine révolte contre les autorités du Canada, et ajoutait sans broncher qu'ils "avaient déjà établi un gouvernement provisoire"<sup>12</sup>.

Le résultat de cette interférence fut désastreux pour tout le monde. La gendarmerie canadienne fit remettre les amendes, et, comme les lois de chasse n'avaient plus aucune sanction, elles furent dès lors négligées, au point

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

qu'en fort peu de temps les rares bisons qui restaient furent exterminés <sup>13</sup>.

Ce que voyant, les métis qui ne pouvaient s'engager comme guides ou charretiers furent obligés de se tourner du côté de l'agriculture pour éviter de mourir de faim. Leurs premiers efforts dans cette direction datent de 1876, et, à la tête des nouveaux cultivateurs, il faut placer un certain Moïse Ouellette <sup>14</sup>. Trois ans plus tard, la plupart de ses nationaux avaient renoncé à leur vie errante.

Sur ces entrefaites, un autre centre s'était formé autour d'un établissement commercial fondé par un excellent anglais du nom de Stobart, non loin du lac Canard et à quelques milles seulement à l'ouest de Saint-Laurent. En juin 1876, le P. André y commença une mission, qu'il mit sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus. La première messe y fut dite dans un local provisoire fourni par le généreux M. Stobart, qui défraya en outre la moitié des dépenses de la nouvelle installation du missionnaire, soit \$800.00, et hébergea ce dernier jusqu'à ce qu'on lui eût bâti un logis.

Commencée en 1877, l'église ne fut livrée au culte que l'année suivante, époque où s'y firent trois baptêmes de protestants. En même temps, les Cris qui avaient leur réserve à côté se mirent enfin à secouer leur indifférence, et, sans leur chef, le Petit-Barbet, ils auraient consenti à recevoir le baptême.

Ce mouvement de la population avait, en outre, pour résultat la formation d'autres petits groupes, qui allaient bientôt s'imposer à l'attention de l'autorité religieuse.

13. On trouve un écho de cette mystification chez plusieurs historiens, notamment dans le livre de N.-F. BLACK, *History of the Province of Saskatchewan*. A la p. 130, cet auteur met le "gouvernement provisoire" de Gabriel Dumont (qu'il place à Batoche) sur le même pied que ceux de Riel en 1870 et en 1885.

14. Probablement le même que le "vieux métis" de ce nom qui devait être tué à la bataille de Batoche.



Celle-ci, devrait avant longtemps, leur envoyer des prêtres, si elle ne voulait les laisser à la merci des prédicants que la vague d'émigration poussait de plus en plus vers l'ouest, vague qui pourtant n'était encore qu'un faible prolongement, un pur contrecoup atténué, de celle qui changeait complètement la face du Manitoba.

Ces prédicants n'étaient que trop enclins à s'attaquer à la foi des humbles métis. Souvent ils les provoquaient à des discussions sur des sujets religieux, se croyant sûrs de la victoire, à cause du peu d'instruction dont jouissaient généralement leurs adversaires. Mais ils devaient parfois se retirer du champ de bataille avec la persuasion que le simple bon sens vaut souvent autant qu'une légère teinture de science théologique. Comme la haine de la Sainte Vierge a, de tout temps, été l'apanage distinctif de l'hérésie, ils aimaient à diriger leurs attaques contre le culte que lui rend l'Église catholique.

—Vous priez Marie comme vous priiez Dieu, disait l'un d'eux à un métis. Pourtant elle n'était qu'une simple femme, comme celles qui se trouvent dans le fort.

—Vraiment ? faisait son interlocuteur avec une naïveté de commande. Alors seriez-vous assez bon de m'en montrer une qui soit la mère de Dieu ?

Un autre jour, un ministre déblatérât contre ce qu'il lui plaisait d'appeler la ridicule pratique de la pénitence que recommande l'Église, et faisait remarquer que pareille pratique était bien superflue, puisque Jésus-Christ avait lui-même fait pénitence pour nous.

—Eh bien ! interposait alors une bonne pâte de métis français, Notre Seigneur n'est-il pas mort pour nous ?

—Sans doute.

—Alors pourquoi mourons-nous <sup>15</sup> ?

15. On prête à un autre métis des propos qui dénotent tout autant de bon sens, mis au profit d'un dogme chrétien, de nature à effaroucher

M<sup>gr</sup> Grandin, auquel nous devons ces historiettes caractéristiques de l'époque de transition par laquelle passaient alors ses missions, était heureux de voir enfin décidée, apparemment à la satisfaction de tout le monde, une ennuyeuse question qui avait jusque-là jeté comme un peu de froid entre son diocèse et le vicariat apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. Nous avons vu que la mission du lac la Biche avait été temporairement cédée à M<sup>gr</sup> Faraud. Cet arrangement donnait lieu à certains inconvénients qui portèrent le supérieur général des Oblats à donner pleins pouvoirs à M<sup>gr</sup> Taché, pour la résoudre en son nom.

Ce prélat allait donc partir pour l'étudier sur place lorsqu'il apprit l'arrivée prochaine de M<sup>gr</sup> Conroy, délégué papal au Canada. Dans l'impossibilité de quitter Saint-Boniface, l'archevêque remplaça le voyage projeté par une étude approfondie des documents qu'on lui soumit de part et d'autre, et, comme résultat, il décida que la mission du lac la Biche, ainsi que celle du Petit lac des

ces esprits faibles qui se disent forts. C'était en hiver, et il voyageait avec une espèce d'incroyant qui voulait le pervertir, sur un petit lac gelé et, comme d'habitude, recouvert de neige.

—Comment, lui dit son compagnon, peux-tu croire des dogmes aussi incompréhensibles que, par exemple, celui de la Trinité?

—Mais je le comprends très bien, fit l'homme du pays.

—Vraiment? dit le blanc d'un air narquois. S'il en est ainsi, explique-toi donc.

—C'est bien simple, assura le métis. Qu'avez-vous sous les pieds en ce moment?

—De la neige.

—Et sous la neige?

—De la glace.

—Sous la glace?

—De l'eau.

—Et cependant, remarqua le métis en s'animant un peu, ces trois choses ne sont que de l'eau sous trois formes différentes (Cf. *A travers le Dominion et la Californie*, p. 147; Paris, 1889).

Un auteur donne une version un peu différente de cet incident.

Esclaves, retournerait au diocèse de Saint-Albert, auquel elle appartenait de droit, mais qu'elle continuerait à être régie, au point de vue régulier, en tant qu'administrée par des Oblats, par le vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie.

M<sup>gr</sup> Grandin fut satisfait de cette décision, qu'il annonçait de Saint-Albert à son fidèle correspondant, le P. Gasté, du lac Caribou <sup>16</sup>. Le prélat ajoutait: "Cela me donne des sujets de plus, et j'en profite pour fonder de nouvelles missions".

Au premier rang de ses ouvriers apostoliques à cette époque, nous devons mentionner, avec lui, le P. Lestanc, stationné à Saint-Albert depuis 1874. La mission qu'on avait fondée dans l'intérêt des Cris de la prairie, nomades invétérés s'il en fut jamais, souffrait naturellement de la nomination du P. Lacombe à la cure de Winnipeg. Le P. Lestanc demanda lui-même à en être chargé. En conséquence, il établit, dans l'automne de 1877, comme une succursale à ce poste, nous voulons dire une station au fort Pitt, sur la Saskatchewan, qui devait devenir une base d'opérations dans ses campagnes apostoliques parmi les Cris. Peu après, bien qu'une mission protestante eût été inaugurée à la même place, ce père pouvait écrire de ses nomades:

"J'ai déjà fait plus de cinquante baptêmes, tant d'enfants que d'adultes. Je me propose de passer l'hiver avec ces pauvres gens. C'est en restant avec eux un temps considérable qu'on peut espérer de réaliser un bien solide. Ma présence à la prairie a un bon effet parmi les Cris, et déjà j'ai visité le camp de Kiywin et de Paskiawiyin <sup>17</sup>, qui semble revivre après un long sommeil. Je n'ai rien, et, grâce à Dieu, je ne manque de rien. Mes pauvres

16. Saint-Albert, 4 août 1877.

17. Deux chefs sauvages.

gens, il est vrai, n'ont pas été heureux dans leur chasse jusqu'à ce jour. Ils vivent de la charité, et, depuis dimanche, un autre camp nous donne à manger''<sup>18</sup>.

Le P. Lestanc avait alors avec lui un jeune prêtre du nom de Léon Fafard, qui l'aidait dans son œuvre d'évangélisation. Par ordre de M<sup>gr</sup> Grandin, le P. Lestanc visita aussi Battleford, village situé à la jonction de la rivière Bataille avec la Saskatchewan<sup>19</sup>, qui servait de capitale aux territoires du Nord-Ouest, où il trouva le P. André ainsi que le gouverneur David Laird, qui le traita avec la plus grande courtoisie.

Là il vint également en contact avec un important camp de Cris, desservi (?) par quatre prédicants qui auraient pu se considérer en villégiature, vu que la majorité des Indiens étaient catholiques. Comme la nouvelle place ne pouvait se prévaloir de la possession d'aucun édifice assez grand pour contenir cette foule, le P. Lestanc dut passer son temps à les visiter dans leurs loges, pour leur rappeler leurs devoirs religieux.

Au fort Pitt, le P. Fafard s'était employé à la construction d'une maison, et jetait même alors les fondations d'une école. Depuis le début de la mission jusqu'au 11 janvier 1878, les deux prêtres firent soixante-deux baptêmes, bénirent huit mariages et reçurent deux abjurations.

18. *Missions des O. M. I.*, vol. XVI, p. 467.

19. Battleford est un mot anglais qui signifie Gué de la Bataille.



## CHAPITRE VII

### PROGRÈS MANITOBAINS

1877-78

Le 13 septembre 1877 fut un jour de fête parmi les Indiens des plaines occidentales. A cette date, l'hon. M. Laird, accompagné de deux cents militaires, arrivait au fort McLeod, pour conclure un traité par lequel les Pieds-Noirs et autres tribus alliées, ainsi qu'un petit nombre de Cris, cédaient leurs droits au pays en considération de rations, qu'on s'engageait à leur donner périodiquement, et d'une réserve de deux cent cinquante milles sur cinq.

Un prêtre catholique assistait aux négociations, en vue d'aider les autorités dans leur tâche ardue; mais un missionnaire que personne ne pouvait remplacer était le P. Lacombe, qui avait surtout concentré ses efforts apostoliques sur la première tribu. Ce missionnaire se trouvait dans l'est, où l'avaient conduit les intérêts de la colonisation catholique des grandes prairies canadiennes, lorsqu'il reçut une requête officielle, datée du 19 juillet 1877, par laquelle le secrétaire d'État lui demandait d'assister à cette importante assemblée. Pour se rendre à cette invitation, le P. Lacombe était bien parti pour l'Extrême-Ouest; mais la maladie l'avait retenu à Saint-Paul.

La mission qu'il était allé remplir dans l'est nous amène à considérer encore une fois les efforts faits par les autorités ecclésiastiques, en faveur de l'immigration catholique au Manitoba. M<sup>sr</sup> Taché avait fait nommer agent de colonisation un M. Charles Lalime, qui paraît avoir été un avocat sans causes. De concert avec le P. Lacombe, cet agent fit venir des États-Unis cent cinq colons, qui arrivèrent au mois de mai 1876. D'un autre côté, le 7

de ce mois, les curés de toutes les paroisses de Montréal et de sa banlieue lisaient à leurs fidèles une circulaire du grand et saint M<sup>gr</sup> Bourget, où il était dit :

“ Nous apprenons avec bonheur qu’une association de colonisation s’organise en cette ville, pour venir en aide aux Canadiens-français qui désirent aller se fixer au Manitoba. Nous bénissons et approuvons cette œuvre de patriotisme et de charité nationale, nous espérons qu’elle portera les fruits que nous pouvons en attendre. Nous vous engageons de toutes nos forces à favoriser cette association, et à la patroniser par tous les moyens en votre pouvoir ” <sup>1</sup>.

L’aide à la colonisation manitobaine qu’avait en vue cette société devait prendre la forme soit de secours pécuniaires, soit de renseignements distribués un peu partout. Comme complément, pour fins pratiques, on avait organisé à Saint-Boniface une association de nature analogue, sous la présidence effective de M<sup>gr</sup> Taché. L’une et l’autre société avaient pour but officiel l’émigration vers l’Ouest des Canadiens-français qui, “par suite du mauvais état de leurs affaires, étaient obligés de quitter leur patrie, et ceux de nos compatriotes, actuellement aux États-Unis qui, désirant revenir au Canada, se voient dans l’impossibilité de le faire”. Ainsi s’exprimait le programme de cette double association.

Sous l’action fécondante de direction si autorisée, l’œuvre de la colonisation française commença donc à prospérer quelque peu. A lui seul, le P. Lacombe ne procura pas moins de cinq cents Canadiens-français aux divers rudiments de paroisses du Manitoba, au cours de la seule année 1876, et l’on fut si satisfait de ce résultat, qu’on le renvoya dans l’est en janvier 1877, chargé d’une mission identique. Il se surpassa alors. Entre le mois de mai et

1. *Les Cloches de Saint-Boniface*, p. 233, 1916.

la fin de juillet de cette année, six cents nouveaux catholiques, répondant à ses instantes invitations, vinrent grossir les rangs de leurs frères établis au Canada central.

Cette arrivée des Canadiens-français était d'autant plus à propos que beaucoup de métis catholiques se réfugiaient dans le nord, comme apeurés par le flot d'immigration qui débordait partout, et allaient se créer au loin de nouveaux foyers, au grand chagrin de M<sup>sr</sup> Taché, leur meilleur ami sur la terre. Elle permit aussi à ce prélat de fonder de nouvelles paroisses, et de consolider celles qui existaient déjà. Par décret épiscopal daté du 5 janvier 1877, celles de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Joseph et de Saint-Pie avaient été érigées canoniquement. M. Fillion, que nous avons laissé à Sainte-Agathe, reçut la première en partage, et, peu après, M<sup>sr</sup> Taché lui donna pour vicaire M. Michel Charbonneau qui, l'année suivante, devait devenir victime de la brutalité orangiste <sup>2</sup>.

En raison de l'importance que cette paroisse allait prendre sous le long et fructueux pastoral de son premier curé, il convient d'entrer dans quelques détails sur sa fondation.

Située sur la rive gauche de la Rouge, à quarante-sept milles au sud de Winnipeg, la mission qui venait d'être élevée au rang de paroisse était originairement connue sous le nom de Rivière-aux-Prunes, vocable qui rappelle un des produits du Manitoba primitif. Bien que tout près du premier cours d'eau, il n'eût guère été exact de la représenter comme se trouvant dans une vallée. C'était,

2. A la suite d'une élection politique, en 1878, deux individus venus de Morris essayèrent de violer le domicile de l'abbé Fillion, où ils s'imaginaient qu'un homme auquel ils avaient à servir un mandat de comparution s'était retiré. M. Fillion, qui était d'une grande force musculaire, les empêcha de fouiller sa maison. Là-dessus, les deux Anglais retournèrent à Morris, d'où ils revinrent bientôt avec du renfort. La personne qu'ils cherchaient n'étant point là, ils s'en vengèrent en emmenant de force M. Charbonneau, qui n'avait absolument rien à faire avec le cas, et le maltraitèrent au point de le rendre sérieusement malade.

au contraire, une plaine unie comme une glace, composée d'un sol glaiseux aussi fertile qu'on en puisse voir en Amérique <sup>3</sup>.

Dès l'année 1869, un nommé Antoine Vandal s'y était établi. Il y fut, peu après, rejoint par plusieurs métis avec leurs familles. Puis vinrent des États-Unis deux Canadiens, Théophile Thibault et Louis Marcil, qui y firent une courte étape. Mais bientôt, las de la guerre que leur avaient faite les moustiques de la rivière Rouge, alors d'autant plus nombreux en ce pays qu'il était moins habité, ils avaient résolu de retourner définitivement aux États-Unis, lorsque M<sup>gr</sup> Taché les conjura, non seulement de ne point abandonner la place, mais même d'y amener de leurs amis.

C'était en 1875. Ces braves gens n'en passèrent pas moins l'hiver au sud de la frontière internationale ; mais ils revinrent le printemps suivant à la Rivière-aux-Prunes, accompagnés de quatre de leurs compatriotes. Ce fut un premier noyau qui, grossi des recrues dues au zèle patriotique du P. Lacombe, et s'ajoutant au petit groupe des pionniers métis déjà sur place, allait maintenant réclamer des soins ininterrompus de la part de l'Église.

Le premier missionnaire qui ait visité cette localité est l'abbé J.-B. Proulx, curé de Sainte-Agathe. Il y avait fait sa première apparition en 1871. Quatre ans plus tard, l'abbé Fillion le remplaçait dans la desserte de cette mission qui, au commencement de 1877, était, ainsi que nous l'avons vu, érigée en paroisse régulière. Elle comptait alors vingt familles canadiennes et autant de familles métisses. Un des premiers soins du nouveau curé fut de construire une modeste chapelle, qui devait plus tard

3. Ce sol, qui est commun aux vallées de l'Assiniboine comme de la Rouge, est si riche en principes productifs, qu'après cent ans de culture ininterrompue, il n'a pas encore besoin d'engrais.



servir de presbytère. En 1880, M<sup>sr</sup> Taché allait y bénir la première cloche qui ait jamais concouru à la célébration du culte dans les limites du nouveau centre.

Tels furent les commencements d'une localité qui, non seulement était destinée à devenir l'une des plus peuplées paroisses de l'Ouest, mais dont les habitants allaient avec le temps contribuer à former, par un essaimage trahissant des mœurs toutes patriarcales, nombre de nouveaux centres beaucoup plus à l'ouest <sup>4</sup>.

M. Fillion avait, en même temps, la charge de deux autres nouvelles paroisses, ou missions, qui, avec celle de Saint-Jean-Baptiste et quelques autres centres de moindre importance, devinrent immédiatement autant de points d'attraction pour les immigrants. Dès lors, M<sup>sr</sup> Taché se fit un devoir de les visiter régulièrement.

Une autre visite, dont devaient bénéficier, non pas les colons, mais les guides spirituels d'un certain nombre et, indirectement, ceux des métis et des Indiens qui étaient restés au pays, fut celle du T. R. P. Soullier, O. M. I. Ce digne religieux avait été délégué par son supérieur général pour faire (juin-juillet 1876) l'inspection des postes dirigés par ses frères en religion, au cours d'une tournée qui ne devait être que l'avant-coureur d'un voyage encore plus important, dont il sera parlé en temps et lieu.

Au point de vue de l'instruction secondaire, le passage du délégué de l'autorité supérieure des Oblats eut un important résultat. L'archevêque de Saint-Boniface avait toujours espéré voir son collègue passer un jour aux mains de sa propre famille religieuse. Le P. Soullier l'ayant convaincu que le manque de personnel rendait ce transfert impossible, l'abbé Forget-Despatis fut chargé de sa

4. Bien rares sont, par exemple, en Saskatchewan, les paroisses françaises qui ne comptent pas au moins une ou deux familles venues originellement de Saint-Jean-Baptiste du Manitoba.

direction, et le P. Lavoie, O. M. I., qui avait été à sa tête pendant les huit dernières années, reçut son obédience pour Sainte-Marie de Winnipeg.

Le nouveau directeur du collège, bien qu'encore relativement jeune, avait déjà un passé quelque peu en dehors du commun. D'abord, tout en étant alors dans sa quarante-deuxième année (puisqu'il avait vu le jour à Terrebonne le 30 novembre 1835), l'abbé André-Augustin Forget-Despatis n'était prêtre que depuis deux ans et demi. Et pourtant c'était un homme capable, bien doué et très instruit ; mais la nature avait joué avec lui le rôle de marâtre. Il portait la soutane au grand séminaire de Montréal, lorsqu'il ressentit les premières atteintes d'un mal, l'épilepsie, qui devait lui barrer l'entrée du sanctuaire.

C'est alors qu'éclata la guerre franco-allemande, qui fut, hélas ! si tôt après suivie de l'invasion des États-Pontificaux par les troupes garibaldiennes et autres. Le séminariste montréalais avait déjà trente-cinq ans. Il n'en vola pas moins au secours de la papauté en détresse, et se fit zouave pontifical, demandant en retour la délivrance du mal qui l'éloignait du service des autels. Dieu se laissa fléchir. Son infirmité disparut comme par enchantement, et, lorsqu'il rentra au pays, après avoir vu l'immortel Pie IX, il put, non seulement poursuivre sans interruption ses études théologiques, mais même être promu au sacerdoce en vertu d'une permission spéciale du Pape<sup>5</sup>. Par mesure de précaution, le pontife exigea toutefois qu'il fît alors la promesse d'obéir à son évêque comme un religieux obéit à son supérieur.

C'est dans ces conditions que M. Forget-Despatis fut

5. Pie IX ayant, dit-on, souffert lui-même de cette infirmité dans sa jeunesse, n'en fut que plus naturellement porté à se montrer sympathique à l'abbé canadien.

ordonné prêtre (le 13 janvier 1875) par M<sup>sr</sup> Taché, qui l'adopta comme membre régulier de son clergé.

Le collège dont il était maintenant le chef devint, au cours de 1877, partie intégrante de l'université du Manitoba, avec ceux de Saint-Jean (*Saint John*) et du Manitoba (*Manitoba College*), qui représentaient respectivement les communions anglicane et presbytérienne. Cette université était ce que pareille institution avait partout été à l'origine, une confédération de collèges, et ces derniers avaient seuls le droit d'enseigner, ce qu'ils faisaient en conformité avec les vues religieuses de la population qui les avait fondés. Il en résultait une université idéale, qui ne lésait aucun droit, donnait satisfaction à tous, et rappelait par sa constitution les origines des principales institutions similaires d'Europe <sup>6</sup>. Les personnes nommées par le collège de Saint-Boniface, le plus ancien des trois, pour le représenter au premier conseil universitaire furent : S. G. M<sup>sr</sup> Taché, le R. P. Lavoie, l'abbé Forget-Despatis, avec MM. Jos. Dubuc, J.-A.-N. Provencher et E.-W. Harris, B. A. M. Joseph Royal devint en même temps vice-chancelier de l'université <sup>7</sup>.

6. Telle, en particulier, l'université de Londres, que les fondateurs de celle du Manitoba prirent surtout pour modèle.

7. Même la fondation d'une institution comme celle-là, fondation à laquelle présida apparemment la plus grande harmonie, donna lieu à un incident regrettable qui montre que, en matière d'éducation, des gens d'une certaine nuance religieuse sont toujours sujets à caution. M<sup>sr</sup> Taché aurait pu demander des pouvoirs universitaires pour son collège, et les aurait certainement obtenus. Dans tous les cas, il ne consentit à être partie à la fondation d'une université provinciale qu'à condition qu'elle se contentât d'être un corps d'examineurs et que l'enseignement fût réservé aux différents collèges. Tout était arrangé dans ce sens, et le texte français du projet de loi était rédigé en conformité avec les arrangements susdits, lorsque, à la présentation du texte anglais à la chambre, on fut extrêmement surpris de voir que, en marge de la clause portant que l'université n'enseignerait point, le qualificatif *at present*, pour le moment, avait été ajouté par une main inconnue. C'était un avis discret, mais bien clair, que les protestants

Une autre institution qui, sous la forme qu'elle revêt aujourd'hui, date ses débuts de la même période, est l'hôpital de Saint-Boniface, maintenant si avantageusement connu dans l'Ouest. Jusqu'alors, les sœurs grises avaient soigné les malades dans leur propre couvent, tout près de la cathédrale. Le 29 juin 1877, l'archevêque bénit un modeste édifice, qui devait être affecté uniquement au soin des malades, lequel s'élevait sur une pièce de terre faisant face à l'embouchure de l'Assiniboine.

Peu après, le 6 août de la même année, arrivait à Winnipeg celui qui fut, sans contredit, le plus illustre des gouverneurs généraux sous la Confédération, nous voulons dire lord Dufferin. Il visita avec un intérêt qu'il ne put cacher les diverses institutions de Saint-Boniface, et l'extrême sympathie que trahit sa réponse aux souhaits de bienvenue de M<sup>gr</sup> Taché fut remarquée de tous. La visite de Son Excellence fut l'occasion d'un incident qui scella la clôture de l'ancien ordre de choses et l'ouverture du nouveau. Le 29 septembre 1877, en présence du lieutenant-gouverneur Alexandre Morris, des hon. MM. Girard, Royal, Dubuc et d'une foule d'autres notabilités, il enfonça, en grande cérémonie, le clou qui devait assujettir ensemble les deux derniers rails du chemin de fer qui unissait le Manitoba aux États-Unis.

Le 9 octobre suivant, la première locomotive qui fut jamais vue dans l'Ouest canadien arrivait sur le steamer *Selkirk*, et les fameuses cloches de Saint-Boniface saluaient son avènement de leurs joyeux carillons, comme elles avaient déjà fait pour le premier vapeur qui navigua sur la rivière Rouge.

Politiquement parlant, la fin de 1877 fut illuminée d'un

anglais ne considéraient cette disposition de la charte de la nouvelle université que comme provisoire, et cela en dépit des arrangements consentis par M<sup>gr</sup> Taché.



fort rayon d'espérance pour les intérêts catholiques du Manitoba. L'hon. M. Joseph Cauchon <sup>8</sup> venait d'être nommé lieutenant-gouverneur du pays (2 octobre), et, sur les quatre ministres de la couronne, deux, MM. Girard et Larivière, étaient catholiques, tandis que M. Dubuc, président de la chambre, partageait leurs convictions religieuses. C'était là pour l'Église et pour l'État au Canada central des jours heureux, qui ne devaient malheureusement pas durer.



Signature du gouverneur Cauchon.

L'année suivante, les cercles ecclésiastiques du Manitoba furent heureux de s'ouvrir à l'abbé Alphonse-A. Cherrier, qui arrivait de l'est à Saint-Boniface en compagnie de quatre séminaristes, ainsi que du P. Louis Gladu, O. M. I., et du F. scolastique Madore. M. Cherrier, qui devait plus tard fournir une longue et brillante carrière à Winnipeg, remplaçait comme curé de Saint-Boniface M. G. Dugas, qui passait au pensionnat et à l'orphelinat de la petite ville épiscopale, en qualité d'aumônier. Le P. Gladu était en même temps agrégé au corps enseignant du collège, où se trouvaient déjà neuf autres professeurs, preuve évidente que cette institution était dès lors sur un bon pied. Environ cent cinquante élèves y faisaient déjà leurs études.

8. Joseph-Édouard Cauchon était né à Saint-Roch, le 31 décembre 1816, et avait été reçu avocat, mais n'avait jamais suivi cette profession. Après avoir dirigé le journal *Le Canadien* et fondé (1842) *Le Journal de Québec*, il avait été élu membre de l'assemblée, puis était devenu commissaire des Terres de la Couronne et des Travaux publics, avant d'être nommé ministre du Revenu de l'Intérieur. Il avait écrit des ouvrages estimés, généralement de caractère politique, comme ceux par lesquels il préconisait l'union des provinces canadiennes sous un gouvernement fédéral.

Tout allait donc pour le mieux au Manitoba proprement dit. Les sphères gouvernementales des "territoires" du Nord-Ouest paraissaient alors moins favorables aux catholiques. Un certain embarras venait justement d'être causé aux autorités ecclésiastiques par une ordonnance du gouverneur de ces territoires, qui refusait à peu près le droit de dispenser de la publication des bans de mariage aux évêques catholiques, bien que ceux-ci l'eussent jusque-là exercé chaque fois que les circonstances l'avaient exigé. M<sup>gr</sup> Taché protesta, et, à son invitation, M<sup>gr</sup> Grandin joignit sa voix à celle de son métropolitain. Des explications verbales s'ensuivirent, qui furent soumises aux parties intéressées par le P. Lestanc, alors de résidence à Battleford, siège du gouvernement des "territoires", comme on appelait officiellement les vastes régions à l'ouest du Manitoba. Elles avaient pour but de démontrer que la loi dont on se plaignait avait été adoptée de bonne foi, et sans intention d'empiéter sur les droits de n'importe qui.

Une chose qui pouvait contribuer à prouver cette bonne foi fut le fait qu'en 1877 le gouvernement des "territoires" avait accordé la somme de \$300.00 à l'école bilingue de Saint-Albert. De plus, la mission de Saint-Laurent, dont nous avons relaté les origines, recevait alors officiellement le nom de Grandin, pour la différencier de son homonyme du lac Manitoba <sup>9</sup>.

9. Il peut être permis de faire remarquer ici que la plupart des premiers évêques du Nord-Ouest, dont les noms devraient surtout passer à la postérité, ne sont aujourd'hui rappelés par aucune localité, ou même le moindre bureau de poste du pays qu'ils évangélisèrent, sinon illustrèrent. Ainsi NN. SS. Provencher et Taché n'ont laissé leur nom à aucun point géographique de l'Ouest, et le bureau de poste de Grandin devait disparaître avec la mission où il se trouvait. Dans ces derniers temps, on l'a ressuscité en faveur d'un groupe de colons, métis pour la plupart, de l'Alberta centrale, et il est à désirer qu'il y ait la vie plus longue que dans sa première location. M<sup>gr</sup> Legal, avec M<sup>gr</sup>

Du reste, les relations les plus amicales existaient entre les membres de toutes les confessions établies dans les plaines de la Saskatchewan. Ainsi, la grêle ayant détruit les récoltes des colons de Saint-Albert, leurs voisins se réunirent en une assemblée publique, au cours de laquelle on nomma un comité chargé d'aviser aux moyens de leur venir en aide. Ce comité était composé de sept membres, parmi lesquels il n'y avait qu'un catholique, M<sup>gr</sup> Grandin. Parmi les six protestants, se trouvaient un évêque anglican et trois ministres. Le prélat anglais parla dans les termes les plus flatteurs des institutions de bienfaisance sous la direction de M<sup>gr</sup> Grandin. Les provisions de l'orphelinat de Saint-Albert ne consistaient plus qu'en vingt ou trente livres de farine d'orge: grâce à l'intervention de ce comité, quatre mille livres lui furent allouées par le gouvernement des territoires du Nord-Ouest.

Nous venons de voir le P. Lestanc à Battleford. Ce poste était alors la capitale de l'Extrême-Ouest, et pour cette raison, il jouissait d'une certaine importance. Situé à l'embouchure de la rivière Bataille (*Battle R.*), son emplacement avait, dès 1874, attiré l'attention des ingénieurs qui étudiaient la topographie du pays, en vue d'y tracer la ligne du chemin de fer maintenant si connue sous le nom de Pacifique-Canadien. Ils l'appelèrent d'abord *Telegraph-Flat*<sup>10</sup>; mais quand cette place fut choisie pour

Grouard, ont été jusqu'ici les seuls évêques à laisser leur empreinte sur la carte de l'Ouest canadien.

Ils partagent cet honneur avec nombre de simples prêtres, réguliers ou séculiers, qu'on reconnaît dans les noms géographiques de Belcourt, Camper, Camperville, Mulvihill, Dufresne, Giroux, Gonor, Ritchot, Aubigny, et Thibauville, au Manitoba; Delmas, Gravelbourg, Lebreton, Lecoq, Bruno, Hugonard et Sinnott, en Saskatchewan; Ouelletteville, Bonnyville, Lacombe, Leduc, Morinville, Normandeau, Legoff, Végreville, Girouxville et Falher, en Alberta, ainsi que dans la station de chemin de fer appelée Moricetown et le groupe ouvrier connu sous le nom de Maillard, en Colombie Britannique.

10. Plaine du Télégraphe.

être la capitale des territoires du Nord-Ouest, son nom fut changé en Battleford, "gué de la rivière Bataille". Son premier habitant fut un nommé Frank Osler. Les bâtisses nécessaires au fonctionnement d'un gouvernement régulier, ainsi qu'à l'installation d'un corps de gendarmerie, y furent bientôt élevées, et en peu de temps Battleford devint un village de quelques centaines d'habitants.

Cette place possédait alors, outre les édifices susmentionnés, un magasin de la compagnie de la baie d'Hudson et quelques autres maisons de commerce semblables, un bureau de télégraphe, des maisons de pension, les ateliers d'un journal, le *Herald*, et deux églises, dont l'une était affectée au culte catholique, le tout situé d'abord en partie dans la vallée de la rivière Bataille, et en partie sur le plateau immédiatement au sud de ce cours d'eau.

Le P. André fut le premier de nos missionnaires à visiter Battleford ; mais le P. Lestanc peut revendiquer l'honneur d'en avoir été le premier prêtre résidant. Le P. André y était arrivé vers la fin de novembre 1877. Il y était encore lorsque le P. Lestanc y vint le 3 décembre de la même année. Celui-ci mit le nouveau poste sous le vocable de saint Vital, patron de M<sup>sr</sup> Grandin, et y resta jusqu'au dimanche de Pâques, 22 avril 1878. Il n'avait alors ni église, ni presbytère, et faisait le catéchisme tantôt dans une maison, tantôt dans une autre. Ce premier hiver, il administra seize baptêmes, dont la moitié d'adultes indiens, fit deux mariages et reçut autant d'abjurations.

Le service divin avait lieu dans le hangar de l'hon. James McKay, l'ami de M<sup>sr</sup> Taché, que nous avons vu parmi les membres du gouvernement manitobain. Ce métis influent avait alors le contrat de la poste entre Winnipeg et Edmonton, contrat qui le forçait à entretenir des relais aux points les plus importants de son itiné-



raire <sup>11</sup>. Pendant la semaine, le P. Lestanc demeurait chez M. W.-J. Scott, excellent catholique qui remplissait les fonctions de greffier, ou gardien des registres publics, des territoires du Nord-Ouest. M. Amédée-E. Forget, alors secrétaire du lieutenant-gouverneur et greffier du conseil du Nord-Ouest, fut aussi très obligeant pour le missionnaire et ceux qui lui succédèrent dans la desserte de Battleford. Le premier, qui avait toujours eu un faible pour les métis des grandes prairies, quitta l'humble capitale avec un groupe de ces fidèles, qui voulaient hiverner au confluent des rivières la Biche et du Ventre <sup>12</sup>, laissant, pour le remplacer près des blancs et autres habitants de Battleford, un jeune prêtre du nom de Florent Hert, Oblat qui était arrivé de France ce même automne 1878. M. Forget devait dès lors héberger le nouveau curé.

11. A cet effet, il devait entretenir plus de cent chiens de trait pour ses traîneaux d'hiver et presque autant de chevaux pour les courses d'été. Aussi, bien qu'il reçût pour sa peine \$10,000 par an, les dépenses que ce service entraînait étaient si grandes qu'il n'y gagna jamais rien.

12. Le première, la *Red Deer* des Anglais, est appelée Wawakesiwo-sipisis par les Cris, qui connaissent sous le nom de Wataysipisis la seconde, que les Anglais appellent la *Belly River*.

## CHAPITRE VIII

### D'ORDRE SURTOUT TEMPOREL

1878-80

En prévision d'une immigration encore plus forte que celle dont nous avons parlé, l'autorité civile continuait alors la politique, déjà inaugurée depuis longtemps, de concentrer sur divers points la population indigène de l'Ouest. Elle conclut un autre traité avec une bande d'Indiens, qui se réunirent pour la circonstance à une localité appelée lac Sonnant <sup>1</sup>. Les négociations commencèrent le 9 août 1878, en présence des PP. Lestanc, André et Fafard. Le dimanche suivant, une messe fut célébrée devant un immense concours de fidèles. Le gouverneur Laird y assista, et parut très édifié de tout ce qu'il vit et entendit. Un ministre protestant qui se trouvait là eut aussi son prêche : un seul Indien faisait partie de son auditoire.

Attirés par la générosité du gouvernement canadien, ou bien mus par le désir de se soustraire à la duplicité des autorités américaines, un grand nombre de Sioux avaient émigré au Canada après avoir massacré l'armée de Custer (1876), et s'étaient dirigés d'abord vers la vallée de la Qu'Appelle, sous la conduite du fameux *Sitting-Bull*,

1. A environ 210 milles à l'ouest-sud-ouest du lac Canard, et dans ce qui est aujourd'hui l'Alberta orientale. BLACK ne parle point de ce traité dans son Histoire de la Saskatchewan, mais dit au contraire : "Cette cession [de territoire] fut consommée par une série de dix traités, dont les sept premiers furent négociés en 1871 et 1877. Le huitième, qui a trait à l'Athabaska et à la rivière la Paix, ne fut signé qu'en 1899" (*Op. cit.*, p. 204). Le P. André n'en décrit pas moins assez au long les circonstances de ce traité (*Missions de O. M. I.*, vol. XVII, pp. 38-41), auquel, dit-il, assistèrent non seulement des multitudes d'Indiens, mais au moins une cinquantaine d'Anglais et d'Américains.

“Taureau-assis”. On leur accorda une généreuse hospitalité, ce qui n’empêcha pas que leur nombre et la réputation de leur chef inspirassent d’assez fortes inquiétudes, avant que leur horde ne se fût divisée, et comme effritée, soit en s’établissant définitivement dans les plaines de l’Ouest canadien, soit en retournant au pays de ses ancêtres.

Au Canada, ils ont aujourd’hui des réserves dans la vallée de la Qu’Appelle, à quelques milles de Prince-Albert, à une certaine distance de Saskatoon, et dans les plaines du Manitoba. Le P. Hugonard conserva longtemps un souvenir vivace de la visite que Sitting-Bull et soixante-dix ou quatre-vingts de ses guerriers à cheval firent, au printemps de 1878, à la mission connue aujourd’hui sous le nom de Lebret. Le but des sauvages étrangers était de profiter de l’arrivée d’une charrette pleine de provisions, qu’ils avaient aperçue au moment où, campés sur une hauteur à l’extrémité opposée du lac, les vainqueurs de Custer <sup>2</sup>, avec leurs femmes et leurs enfants, en étaient réduits à se nourrir de racines sauvages. Le P. Hugonard remplaçait momentanément le P. Decorby, qui était allé à Winnipeg veiller au ravitaillement de son poste, lorsque les braves de Sitting-Bull se précipitèrent, avec un accompagnement de cris inhumains, que le prêtre pouvait prendre pour des chants de guerre, sur la mission catholique, peu habituée à pareille démonstration.

Les oreilles garnies des roues des montres qu’ils avaient enlevées à leurs victimes américaines, et la figure horriblement peinte, les Sioux réclamèrent le privilège d’avoir leur part des bonnes choses qui venaient d’arriver pour

2. Officier américain qui, le 24 juin 1876, perdit la vie avec 264 des siens, dans une rencontre avec des Sioux supérieurs en nombre, qui le surprirent sur la petite rivière Bighorn, Montana, É.-U.

l'établissement catholique et ses dépendances. La farine, surtout, était ce qui les tentait. Tout en se faisant payer en espèces autant que les circonstances le permettaient, le missionnaire qui le dirigeait momentanément crut de bonne politique d'accéder à leur requête. Il est, du reste, difficile de voir comment il eût pu faire autrement.

Après l'installation définitive de ceux qui voulurent rester en territoire britannique, c'est-à-dire au cours de 1879, les PP. André et Fourmond, alors stationnés à Saint-Laurent de Grandin, sur la branche sud de la Saskatchewan, songèrent à faire quelque chose pour le bien spirituel des nouveaux venus. On peut facilement conjecturer que les résultats de leurs efforts ne furent pas des plus brillants, si l'on considère que ni l'un ni l'autre de ces missionnaires ne connaissait leur langue<sup>3</sup>. Néanmoins, au moyen de signes, par l'exhibition d'emblèmes religieux et l'imitation de pratiques propres aux catholiques, un certain nombre d'entre eux purent comprendre qu'ils avaient trouvé dans leur nouvelle patrie des prêtres qui, avec le temps, pourraient continuer parmi eux l'œuvre d'évangélisation commencée aux États-Unis.

Sous ce rapport, ces déchetts de l'armée de Taureau-Assis jouissaient d'avantages que ne connaissaient point ceux qui vivaient avec le fameux chef. Avant son retour au pays de ses ancêtres, où il devait périr misérablement<sup>4</sup>, celui-ci s'était cantonné quelque temps non loin d'une place connue sous le nom anglais de Willow-Bunch, ou petit bosquet de Saules, qui était fréquentée

3. Le jeune P. Étienne, O. M. I., en a depuis pénétré tous les secrets.

4. Comme on voulait l'arrêter pour avoir permis dans son camp une danse frénétique, qui troublait alors toutes les têtes aborigènes, ses gens l'aidèrent dans la résistance qu'il opposa aux représentants de l'autorité. Deux hommes de la police indienne le tirèrent alors, et il tomba sous les balles de ses propres nationaux, le 15 décembre 1890.



par les métis de la montagne de Bois. La présence en ces lieux des hordes étrangères avait nécessité l'érection d'un poste militaire, gardé par un important détachement de la gendarmerie du Nord-Ouest, sous le commandement d'un certain major Walsh.

Protestant malgré son nom irlandais, cet officier appréciait le travail des missionnaires catholiques qui veillaient sur les intérêts spirituels des métis, et allait même jusqu'à leur fournir à titre gracieux l'huile qui alimentait la lampe du Saint-Sacrement. Le P. Hugonard avait, à l'approche de l'hiver 1879, succédé au P. Decorby dans la desserte de la mission plus ou moins ambulante de la montagne de Bois<sup>5</sup>. L'année suivante, on transporta dans la vallée de Willow-Bunch une église qui s'était bâtie sous la direction du premier. Elle était si froide que, malgré le poêle qu'on y avait improvisé avec deux grandes chaudières rivées ensemble, le Précieux Sang se figea aux parois du calice le 7 mars, jour où sévissait au dehors une forte tempête de neige.

Les difficultés étaient d'un autre genre parmi les Sioux de Taureau-Assis, campés à un mille et demi des casernes de la troupe. Ce guerrier étant chaman, ou jongleur indien, tout autant que chef politique, s'opposait par le fait même à l'introduction du christianisme parmi les siens. Et pourtant un prêtre zélé comme était le P. Hugonard avait peine à laisser courir à leur perte éternelle, sans essayer de les y arracher, les pauvres sauvages qui vivaient alors dans le voisinage de ses métis. Ne pouvant exercer ouvertement son ministère parmi eux il usait parfois de stratagèmes pour arriver à ses fins.

Apprenait-il, par exemple, qu'un enfant se mourait; vite il se fauflait parmi ses proches, armé d'une fiole qu'il

5. Juste au sud des points connus aujourd'hui comme la mission de Milly, le bureau de poste de Fournierville et la petite paroisse de Ferland.

disait contenir une merveilleuse médecine. Cette médecine n'était autre que de l'eau baptismale, qu'il tenait dans un récipient qui avait contenu de l'eau de senteur. Comme le parfum du liquide qui avait séjourné dans le vase y adhérait encore, on le croyait sans peine, et lorsqu'il voyait la mort approcher, il bassinait la tête de l'enfant, tout en murmurant les paroles sacramentelles qui lui ouvraient les portes du ciel.

"Plusieurs fois", écrit-il, "j'ai été témoin du deuil des familles et de l'enterrement de ces enfants à la mode païenne; car les parents ignoraient que leur progéniture fût chrétienne. Le petit corps était habillé en rassade, enveloppé de coton jaune, puis recouvert d'une peau de buffle et déposé sur un échafaud élevé sur une petite butte—les hauts tertres étaient réservés aux adultes. La parenté suivait le corps; puis venait la mère, qui pleurait tout haut et proclamait les qualités de son enfant. Pendant huit jours, elle devait aller tous les soirs, au coucher du soleil, pleurer sous l'échafaud, et crier pendant un quart d'heure toutes les qualités du défunt"<sup>6</sup>.

Alors même que les missionnaires catholiques n'eussent rien eu à faire avec les Sioux, leur vie dans les plaines de l'Ouest eût été loin d'être une sinécure. Dans une lettre à son supérieur général, le P. Leduc résume ainsi les résultats de leur zèle, et décrit la situation du Nord-Ouest en juin 1878 :

"Neuf établissements nouveaux<sup>7</sup> ont été commencés depuis deux ans, et déjà ils ont porté leurs fruits: conversions plus nombreuses d'infidèles; nombre bien consolant d'abjurations; gouvernement définitivement établi parmi

6. Lettre du P. Hugonard à M. Lemieux, curé de Saint-Ignace des Saules (Willow-Bunch), 19 mai 1916.

7. A savoir: Lac Lanonne, Saint-Laurent de Grandin, Prince-Albert, Battleford, Lac-Canard, forts Pitt et McLeod, N.-D. de la Paix et Saint-Joseph du Cumberland.

nous; communications plus faciles; beaucoup de métis abandonnant la vie nomade et se fixant sur des terres; un nombre considérable d'Indiens établis sur des réserves à eux cédées par le gouvernement, et demandant le prêtre catholique. Cinq de vos enfants parcourent tout l'été les immenses déserts de l'Ouest, pour porter la bonne nouvelle de l'Évangile aux sauvages disséminés dans ces immenses prairies: Cris, Pieds-Noirs, Gens-du-Sang, Piégans, Sarcis, Assiniboines, Sauteux, tous vont être visités, tous vont entendre la parole de Dieu que leur portent vos enfants" <sup>8</sup>.

Le P. Leduc a en vue les progrès accomplis dans le diocèse de Saint-Albert. Juste au nord, le vicariat apostolique qui lui était contigu faisait preuve de la même activité religieuse; mais les conditions matérielles des ouvriers évangéliques y laissaient encore beaucoup à désirer, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les passages suivants d'une lettre du P. Ladet, de la mission de la Providence. Ce missionnaire écrivait alors à M. Rod. Macfarlane, l'ami commun des apôtres du nord:

"Il nous est toujours pénible d'apprendre constamment que [nos gens] sont éprouvés par la disette. Il est évident que les animaux manquent et qu'ils deviennent de plus en plus rares, non seulement dans notre district, mais aussi dans celui de la Grande-Rivière <sup>9</sup>. Si le caribou ne vient bien vite nous visiter, nous allons, nous aussi et sans tarder, nous trouver dans un assez grand embarras sous le rapport des vivres. Déjà, l'hiver dernier, on a été obligé d'aller pêcher sous la glace à la Grande-Ile, parce que la pêche d'automne était insuffisante. Nous nous trouvons encore cette année dans le même cas. Nous avons déjà

8. *Missions des Oblats de Marie-Immaculée*, vol. XVI, p. 458.

9. Le Mackenzie. Par "animaux" le missionnaire entend le gros gibier, surtout les rennes et les cariboux.

dépensé la moitié de notre poisson, et il y a encore loin d'ici au printemps. Depuis longtemps, le hangar de la mission est entièrement vide. Il n'y reste pas un morceau de viande grand comme la main, et il n'est pas possible de dire si, ou quand, nous pourrions en recevoir.

“Une bonne partie de nos pommes de terre se sont gelées dans la terre, et les dernières ont été arrachées parmi la neige. En revanche, nous avons eu une bonne récolte d'orge. Si nous avions pu la récolter à temps et avec tout le soin désirable, nous en aurions eu plus de cent cinquante barils, résultat bien satisfaisant et assez surprenant pour la localité. Mais une partie assez considérable a été surprise par la neige, et a dû rester sur pied dans un coin du champ, qui se trouvera ainsi abondamment semé pour le printemps prochain” <sup>10</sup>.

Loin de nous excuser de reproduire des détails d'ordre si intime relativement à la vie dans le Nord canadien, nous allons, au contraire, les compléter par d'autres de caractère encore plus personnel, que nous empruntons à la plume du même P. Ladet. C'est de pareils détails que la vie est faite, et nous ne connaissons qu'imparfaitement les mérites de nos missionnaires tant que nous n'aurons point une idée adéquate des difficultés matérielles auxquelles ils ont dû faire face. Et la description de ces difficultés est d'autant plus authentique qu'elle n'a point été faite pour être publiée, et qu'elle était adressée à un homme qui avait déjà passé près de vingt-cinq ans dans le pays, et pouvait, par conséquent, juger mieux que personne de sa vraisemblance.

Le P. Ladet écrivait donc, cette fois de la mission de Saint-Raphaël <sup>11</sup>, au même M. Macfarlane:

“Nous avons passé, le P. de Krangué et moi, un hiver

10. Mission de la Providence, 28 oct. 1878.

11. Sur la rivière aux Liards.



assez misérable sous plusieurs rapports. La maison que nous habitons étant, pour ainsi dire, ouverte à tous les vents, il y a gelé à peu près comme dehors; en sorte qu'il nous a été absolument impossible d'y conserver de l'encre durant tout l'hiver. Nous avons passé une nuit blanche à écrire quelques lettres indispensables, et, pendant cette fameuse nuit dont je ne perdrai pas de si tôt le souvenir, nous nous brûlions d'un côté pour nous geler de l'autre. Tout en ayant les pieds sur le foyer, j'étais obligé de me détourner de temps en temps pour chauffer mon papier et dégeler l'encre qui se collait sur ma plume. Quelque extraordinaire que puisse vous paraître la chose, elle n'en est pas moins vraie, et si vous avez occasion de voir M. Onion, il pourra vous dire lui-même ce qu'il en est. Quand il venait nous voir, il paraissait avoir une grande dévotion pour la cheminée.

“Au désagrément du froid est venu se joindre celui de la disette. Le fort était pauvre en vivres, et nous nous l'étions encore plus. Aussi n'avons-nous eu pour toute nourriture que quelques misérables lièvres de la pire espèce et un peu d'orge bouillie dans l'eau claire” <sup>12</sup>.

Pour aider à consolider et à étendre encore l'œuvre des missionnaires au sud de ces régions inhospitalières, deux pères oblats, dont nous avons déjà mentionné l'arrivée de l'un à Battleford, venaient, à l'automne de 1878, prendre leurs places à côté des vétérans du diocèse de Saint-Albert. C'étaient les PP. Florent Hert et Michel Mérer, dont la carrière apostolique ne devait se ressembler que par le dévouement dont ils étaient animés tous les deux. Tandis

12. Fort des Liards, 29 mai 1876. Il faut avoir vécu des semaines entières des maigres petits lièvres arctiques, dont la chair serait insipide si elle ne faisait penser à la résine des conifères dont ils se nourrissent, pour comprendre les missionnaires qui se plaignent de n'avoir que ce misérable gibier pour subsister.

13. Octobre 1919.

qu'au moment où ces lignes sont tracées <sup>13</sup> le second est encore au premier rang des ouvriers évangéliques de ce diocèse <sup>14</sup>, le premier, alors jeune homme plein de zèle et d'une activité fébrile, devait bientôt devenir la victime autant de son intrépidité que du germe fatal qu'il portait dans sa constitution. On le trouva mort de fatigue et de surmenage au bord d'un lac, le 15 octobre 1880.

Une fin bien différente attendait un autre ouvrier dans le champ des missions du Nord-Ouest. Après voir passé d'assez nombreuses années à la tête de la mission de l'Ile-à-la-Crosse, le P. Prosper Légeard, religieux fervent et grand apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur, non moins que missionnaire capable, bien que l'état précaire de sa santé ne lui ait jamais permis de voyager beaucoup, passait paisiblement à une vie meilleure, assisté de ses frères en religion. C'était le 1<sup>er</sup> juin 1879, c'est-à-dire à l'aurore même du mois consacré au divin Cœur qu'il avait si bien servi <sup>15</sup>.

Mais, comme l'avait souvent fait remarquer M<sup>sr</sup> Provencher, un ordre religieux peut perdre des sujets par la mort ou pour toute autre cause ; cet ordre est lui-même, sinon à l'abri d'une extinction totale, du moins tant qu'il existe, en position de garantir la continuation des œuvres qu'il a pu entreprendre. C'est pourquoi nous voyons, le 16 août 1879, M<sup>sr</sup> Grandin revenir du chapitre général des Oblats avec deux jeunes prêtres, les PP. Pierre Lecoq

14. Il mourut à Edmonton, le 26 déc. 1920.

15. Parlant de sa biographie, qui fut publiée par les soins du Père Général, le chanoine SOULLIER écrit : "Ce missionnaire, né à Montsur [département de la Mayenne], en 1843, avait fait sa profession à vingt-un ans et était mort à l'Ile-à-la-Crosse en 1879, à peine âgé de trente-six ans. Sa vie n'offrait rien de bien extraordinaire; mais sa foi vive, sa piété, son dévouement avaient vivement frappé le P. Soullier pendant un voyage dans le vicariat de Saint-Albert" (*Vie du T. R. P. Soullier*, p. 416; Paris, 1907)

et Joseph-Ange Rapet, dont les services à l'Église de l'Ouest devaient être aussi méritoires que constants.

Les vertus du P. Légeard n'avaient pas passé inaperçues de son ordinaire. Pourtant le fervent religieux n'eut pas la consolation de voir celui-ci à son lit de mort. La santé de M<sup>sr</sup> Grandin avait elle-même été depuis longtemps chancelante, et ce prélat avait dû passer presque deux ans en Europe, occupé à prêcher et à quêter pour ses missions lointaines, où il ne put rentrer que le 20 novembre 1879. Son peuple était si enchanté de le revoir qu'il le gratifia d'une réception vraiment royale, démonstrations extérieures qu'on pouvait considérer comme l'indice d'un nouvel ordre de choses dans l'Extrême-Ouest. La civilisation n'en était évidemment pas loin.

Toutefois, la période de transition que traversait alors cette région n'était pas sans avoir un effet délétère sur les fiers enfants de la plaine qui, il faut bien le dire, ne se souciaient guère des progrès qui frappaient constamment à leur porte. N'ayant aucune habitude du travail manuel et peu enclins à s'y assujettir, il leur répugnait de chercher les moyens de subsister dans les monotones labeurs de l'agriculture. Néanmoins, la disparition du bison, qui devenait d'année en année plus sensible, les forçait graduellement à se plier à un genre de vie pour lequel ils n'avaient pas la moindre attraction. Les superbes Pieds-Noirs, dont la tribu comptait encore près de six mille âmes, avaient été réduits à la nécessité de tuer et de manger tous leurs chiens, après s'être abaissés jusqu'à se repaître de *gophers*, espèce de petits écureuils de prairie <sup>16</sup>,

16. Dont on a récemment voulu franciser le nom en "gaufres" au Canada. C'est le *Geomys bursarius* des naturalistes. Il est aux grandes plaines canadiennes ce que la taupe est aux champs de France, ou plutôt ses ravages sont beaucoup plus grands, parce qu'il se nourrit surtout de blé en été—d'autres disent qu'il en coupe les tiges par milliers, pour se désaltérer aux sucs qu'elles contiennent—et que ses terriers sont innombrables.

et même de mulots et de la carcasse d'animaux crevés, quand ils ne devaient point vivre de racines et de bribes de peaux de bêtes sauvages. Le gouvernement leur envoya bien des rations; mais qu'était ce faible secours pour un si grand nombre de bouches?

"Quel changement depuis l'automne précédent"! s'écrie le P. Doucet en date du 24 février 1880. "J'avais peine à reconnaître dans ces victimes de la faim, amaigries et décharnées, sans vigueur et sans voix, les magnifiques sauvages, véritables colosses, que j'avais vus autrefois. . . Ce n'étaient plus des hommes, mais des squelettes ambulants qui venaient à nous. Les enfants et les vieillards ont fourni au fléau le plus grand nombre de victimes. Les mères ne pouvaient plus allaiter les pauvres petits êtres qui mouraient dans leurs bras" <sup>17</sup>.

Heureusement que si beaucoup devaient avoir en partage une fin prématurée, leur mort n'était, après tout, qu'un passage à une vie meilleure, vu que la famine est généralement pour l'Indien le missionnaire dont la voix est le plus écoutée. D'où, pour les prêtres catholiques, un surcroît de travail dont ils étaient loin de se plaindre.

La famine est chose si commune dans le Grand-Nord que nous avons négligé d'en parler, alors même qu'elle emportait les Indiens par douzaines. A cette époque, il faut aussi le reconnaître, la situation s'améliorait sensiblement. Désireux de remplacer les misérables huttes de leurs prédécesseurs par des maisons convenables, les nouveaux missionnaires s'appliquaient, en différentes localités, à montrer ce qu'ils pouvaient faire comme charpentiers. Ainsi, à Saint-Michel <sup>18</sup>, le P. Roure, aidé du F. Boisramé, bâtissait en 1879 une résidence qui contrastait agréablement avec la mesure qu'il y avait trouvée

17. *Missions des O. M. I.*, vol. XVIII, pp. 155-56.

18. Fort Rae, sur la baie septentrionale du Grand lac des Esclaves.



à son arrivée. Nous avons déjà vu que le côté matériel de la mission de la Providence était maintenant aussi satisfaisant que les circonstances le permettaient. Cependant, avec trente orphelins à vêtir, nourrir et entretenir avec des ressources pécuniaires bien minimales, on ne pouvait se dispenser de travail manuel. Les pères, et même l'évêque, devaient s'y livrer, quand les exigences du ministère ne les retenaient point en voyage.

Au lac Athabaska, les directeurs des deux missions établies sur ses bords <sup>19</sup> faisaient part de consolations spirituelles qui les compensaient des grandes privations auxquelles ils devaient se soumettre. Le P. Pascal écrivait, le 10 décembre 1879, de son troupeau nomade :

“Plusieurs parmi eux sont fidèles à réciter deux chapelets chaque dimanche, ainsi que le vendredi et les jours de jeûne et d'abstinence. Quand ils sont éloignés du prêtre et plongés dans la solitude des bois, ils réunissent toutes leurs images religieuses et en décorent une loge, dont ils font comme une sorte de chapelle, où ils se réunissent pour prier et chanter des cantiques en leur langue”.

Ce missionnaire continue par une courte description de ses ouailles au point de vue matériel. “Si”, dit-il, “on ne considérerait ces pauvres gens qu'au point de vue des traits naturels, on se sentirait peu porté à vivre parmi eux. Revêtus de peaux de bêtes qui leur donnent je ne sais quelle ressemblance avec les animaux qu'ils chassent dans les bois, couverts de vermine, sans aucun principe de la plus élémentaire éducation, ils n'ont rien en eux-mêmes qui attire. Que de pauvres sauvages vivent ainsi dans l'immense vicariat de M<sup>gr</sup> Faraud” <sup>20</sup> !

Ne pas oublier que leur vie absolument nomade ajou-

19. A savoir, la Nativité, du fort Chippewayan, et N.-D. des Sept-Douleurs, du Fond-du-Lac.

20. *Missions*, *ibid.*, p. 137.

tait encore à leur ressemblance avec les bêtes fauves qui leur servaient de nourriture. En outre, ce genre de vie du troupeau devait nécessairement influencer sur celui du pasteur.

Et pourtant, sous certains rapports, ces pauvres sauvages paraissaient moins à plaindre que certains blancs de la Rivière-Rouge. Les premiers avaient du moins la libre disposition des terres de chasse que leur avaient léguées leurs ancêtres, tandis qu'au Manitoba quarante-sept mille acres de terre possédés par la population française avaient été mis sous séquestre, et les droits de leurs propriétaires étaient méconnus par les autorités d'Ottawa. Le fameux colonel Dennis, dont nous avons vu le rôle peu honorable et le succès peu enviable pendant les troubles de 1870, était alors à la tête du ministère de l'Intérieur, et il paraissait décidé à avoir sa revanche pour son échec de dix ans auparavant.

Appuyé de l'hon. M. Royal, M<sup>sr</sup> Taché ne cessait de réclamer les titres de ces propriétés pour ses diocésains, poursuivis par la rancune orangiste: rien ne venait. Au printemps de 1880, un nommé Robert Lang, auquel on adjoignit pour la forme M. Roger Goulet <sup>21</sup>, l'une des personnalités métisses les plus respectables du pays, fut chargé d'examiner officiellement la question. Son rapport fut défavorable aux prétentions des colons catholiques, et, à l'automne de la même année, le ministère des Terres ordonnait la vente à l'encan de presque toutes les fermes des paroisses canadiennes. Exécuté à la lettre, cet ordre devait être le coup de mort pour l'élément français dans cette province.

Mais le gardien ordinaire des intérêts de cet élément veillait. Puissamment secondé par M. Royal et un jeune avocat qui venait d'arriver au pays, M. Louis-Arthur

21. Oncle du métis qui devait plus tard se faire un nom comme inspecteur d'écoles au Manitoba.

Prud'homme, M<sup>gr</sup> Taché se jeta corps et âme dans la lutte. Par ses soins, pendant que le premier s'était rendu à Ottawa, dans le but d'empêcher la spoliation projetée, le second voyait son bureau de Winnipeg, où la vente devait avoir lieu, assiégé par les curés des paroisses menacées, qui demandaient conseil et signaient d'importants documents. En conséquence, leur avocat passa trois jours et une partie des nuits à préparer protêts et mémoires contre l'exécution des ordres du gouvernement fédéral.

Pendant ce temps, Prud'homme monopolisa presque les fils du télégraphe entre Winnipeg et Ottawa. C'était une lutte de vie ou de mort qui s'engageait. La vente devait avoir lieu dans une vaste patinoire sur la rue Lombard, à Winnipeg, et un M. A.-H. Whitcher était l'officier nommé pour conduire les opérations. Alléchée par la perspective d'acquérir à vil prix les belles terres des Canadiens-français, une foule immense s'y était réunie. Mais les descendants ou co-nationaux des premiers explorateurs du pays, comprenant que l'heure était décisive pour leur race, s'y étaient également rendus en grand nombre.

Lorsque, fort d'une bénédiction spéciale que venait de lui donner son archevêque, M. Prud'homme voulut pénétrer dans l'enceinte assignée à l'œuvre de confiscation légale, il trouva une salle bondée de monde, et ses compatriotes, s'emparant de lui, le portèrent sur leurs épaules à la tribune qu'on avait érigée pour l'occasion. Dès que la vente eût été annoncée comme devant commencer incontinent, le jeune avocat, armé d'auteurs, de précédents et de copieuses notes, se mit à haranguer Whitcher et la foule. Celle-ci devint tumultueuse. On s'interpellait de part et d'autre, et M. Sedley Blanchard, un des avocats les plus éminents du barreau de Winnipeg, arrêta même un moment M. Prud'homme pour avoir des explications avec lui. Puis celui-ci se remit à pérorer de plus belle.

Voyant approcher l'heure du dîner et comprenant que, encouragé par les applaudissements de ses amis, l'orateur canadien ne paraissait nullement disposé à abandonner la partie et parlait uniquement en vue de tuer le temps, M. Whitcher le somma de se taire. Ce fut un *tolle* général. Prud'homme ne se laissa point intimider; au contraire, il menaça d'un procès quiconque oserait acheter une terre appartenant à un colon français. Il ne put pourtant empêcher la vente de celle d'un nommé Ferdinand Dagenais, de Sainte-Agathe. Mais, voyant l'impossibilité de continuer décemment ses opérations, à cause du trouble, l'encanteur, ou crieur d'enchères, ajourna la vente à deux heures de l'après-midi, avec l'intention de la reprendre dans un local plus petit <sup>22</sup>.

Mais Dieu veillait sur son peuple, et la bénédiction de M<sup>sr</sup> Taché n'allait pas tarder à porter ses fruits. Inondé de télégrammes par M. Prud'homme, sir John-A. Macdonald avait enfin ouvert les yeux, et comprenait maintenant la situation créée par l'esprit rancunier de M. Dennis. Pendant le dîner, l'avocat canadien reçut d'Ottawa un télégramme ainsi conçu : *Sale is stopped; but stop telegraphing*, la vente est arrêtée, mais cessez de télégraphier!

L'année suivante, le gouvernement fit annuler la vente de la terre de Dagenais, et nomma commissaires pour étudier la question des titres aux propriétés des anciens colons du pays les juges Dubuc et Miller. Leur rapport la régla à la satisfaction des intéressés, et la situation fut sauvée.

22. Dont on devait, sans doute, exclure les Canadiens autant qu'on le pourrait.



## APPENDICE G

### LES CLOCHES DE LA CATHÉDRALE DE SAINT- BONIFACE

The voyageur smiles as he listens  
To the sound that grows apace;  
Well he knows the vesper ringing  
Of the bells of Saint-Boniface.

The bells of the Roman mission  
That call from their turrets twain  
To the boatman on the river,  
To the hunter on the plain.

—WHITTIER.

Le vent du nord gémit tristement dans les branches,  
La Rouge étend au loin ses anneaux paresseux;  
A l'horizon se dresse un camp de tentes blanches,  
Un camp assiniboine ou de chasseurs sauteurs.

Le regard s'assombrit. La pensée éperdue  
Scrute les profondeurs de la plaine sans fin.  
Devant l'immensité de la verte étendue,  
L'aviron se fait lourd et des mains glisse enfin.

Voyageur attardé, voici la nuit; arrête.  
Qu'entends-tu ? Les soupirs de la brise qui mord,  
Ou le perfide appel du Sioux qui te guette ?  
Est-ce le cri plaintif de l'outarde du nord ?

C'est un son argentin qui sème dans l'espace  
L'adieu mélodieux de la cloche du soir.  
Le voyageur écoute; il sourit à l'espoir:  
Il reconnaît vos voix, tours de Saint-Boniface.

Les voix des deux tours sœurs, divines voix du ciel,  
 Réjouissant le cœur du métis intrépide,  
 De l'Indien harassé, des voyageurs sans guide  
 Perdus et s'avancant dans un ennui mortel.

Sur les bords désolés du fleuve de la vie,  
 Parfois soufflent aussi les vents glacés du nord;  
 La main perd l'aviron, la course est infinie;  
 Pour pousser le canot le cœur n'a plus d'effort.

Heureux alors celui dont la docile oreille  
 Entend l'appel divin pour déposer le faix.  
 C'est le dernier voyage. Enfin il appareille  
 Au carillon joyeux de l'éternelle Paix.

A. CHAUSSEGROS, S. J.

## APPENDICE H

### ERREURS TYPIQUES CONCERNANT RIEL ET SON ACTION

L'enfance a des droits inaliénables auxquels correspondent autant de devoirs pour l'éducateur <sup>1</sup>. Comme une impression reçue à l'école ne s'efface que difficilement, il est de la plus élémentaire prudence, pour ne pas dire honnêteté, de ne servir à l'intelligence de l'élève que ce qui ne blesse en aucune manière les droits de la vérité, et ne peut faire l'objet d'aucun doute. Les sujets de controverse et les questions débattues pourront plus tard attirer l'attention de la jeunesse ; quand l'esprit est encore en tutelle, il est plus que convenable de respecter sa faiblesse, et de ne lui présenter que ce qui est incontestable.

1. C'est le poète latin lui-même qui l'a dit :

*Maxima debetur puero reverentia.*

—JUVÉNAL.

Or voici ce que nous lisons dans un manuel anglais “autorisé pour les provinces du Manitoba, de l’Ontario et de la Colombie Britannique” :

“Le centre de la tempête était le parti des métis français mené par Louis Riel. Riel était le fils d’un blanc et d’une métisse, et avait été élevé à Montréal pour la prêtrise. Sa facilité d’élocution et le magnétisme de ses manières lui donnèrent vite un grand ascendant sur ses compatriotes; une ambition sans frein et une vanité extraordinaire l’aveuglèrent au point qu’il ne put voir la folie qu’il y avait de résister à l’autorité du Dominion. Il n’y avait personne dans la colonie pour le retenir dans sa folie rageuse (*his madness*). Sans le courage et le tact de Donald-A. Smith, l’agent du gouvernement fédéral, les affaires auraient pu prendre une pire tournure. L’archevêque Taché... ne revint qu’après que le délire de la rébelllion se fût éteint dans le meurtre...

“Il y avait toute probabilité que la difficulté allait s’arranger sans effusion de sang, lorsqu’un accès soudain de folie de la part de Riel se termina par une tragédie. Parmi les prisonniers que ce dernier avait jetés dans le fort Garry comme ennemis du “gouvernement Provisoire”, était un jeune immigrant de l’Ontario nommé Thomas Scott. Cet infortuné jeune homme fut choisi par Riel, pour devenir l’instrument de son terrorisme sur ses contradicteurs. Passé en cour martiale et condamné pour cause de trahison, Scott fut conduit en dehors des murs du fort Garry et fusillé. La nouvelle de ce brutal assassinat souleva une tempête d’indignation dans l’est du Canada. Une troupe de sept cents soldats et volontaires fut choisie pour se rendre immédiatement sur le théâtre de la rébellion... A l’approche des troupes, toute ardeur militaire et ivresse du pouvoir s’éteignirent dans la poitrine de Riel. Il disparut vite de la scène de sa gloire éphémère, pour trouver un refuge aux Etats-Unis” <sup>2</sup>.

2. *The Story of the Canadian People*, pp. 350-51; Toronto, 1905.

Comptons les inexactitudes et les calomnies de ce livre destiné à l'enfance.

1° La mère de Riel était une blanche et non une métisse, et son père n'était point un blanc mais un métis. Ce point, qui n'a rien à faire avec les susceptibilités nationales et les préjugés de sectaire, donne à lui seul la mesure du soin avec lequel on écrit pour les écoles publiques de l'Ouest canadien.

2° L'ambition de Riel, sans être absolument un mythe, avait pourtant des bornes, puisqu'un auteur qui ne tarit point de sarcasme à son endroit admet qu'il l'entendit déclarer qu'il "voulait garder le pouvoir seulement jusqu'à ce qu'il pût le remettre entre les mains d'un gouvernement régulier" <sup>3</sup>.

3° Il y avait de sa part si peu de folie à résister à l'autorité du Dominion, que cette résistance lui valut à peu près tout ce qu'il en désirait.

4° Alors même que Riel eût eu besoin d'un agent modérateur—et un homme de vingt-cinq ans doit toujours se trouver bien des conseils de plus âgé que lui—il n'est pas juste de dire qu'il n'y avait alors personne pour le retenir, puisque l'abbé Ritchot, le P. Lestanc, MM. R. Giroux, G. Dugas et d'autres en qui il avait confiance se trouvaient à sa portée, et de fait l'aidèrent considérablement, surtout dans les premiers temps, par la modération de leurs conseils.

5° Donald-A. Smith agit certainement pour le mieux, et son intervention dans les affaires de la Rivière-Rouge ne fut pas sans résultat. Pourtant le rôle qu'il y joua a été diversement apprécié, et l'abbé G. Dugas, qui se trouvait alors sur les lieux, n'en semble pas enthousiaste <sup>4</sup>.

3. Général Butler, *The Great Lone Land*, p. 134.

4. "La mission accomplie par le troisième commissaire canadien, M. Smith, va tellement mettre le trouble dans toute la colonie, en montant les esprits et en jetant des germes de division, même dans le parti de Riel, qu'on peut la regarder comme une première cause du triste événement qui a amené la mort de Scott" (*Histoire véridique du mouvement des métis*, pp. 138-39).



6° Nous avons vu qu'il n'y eut jamais de rébellion à la Rivière-Rouge, et par conséquent

7° L'exécution de Scott n'était pas un meurtre.

8° L'accès soudain de folie ne fut point du côté de Riel, mais, au dire de l'Anglais Begg lui-même, du côté des gens du Portage-la-Prairie, qui s'insurgèrent contre l'autorité reconnue par toute la colonie, après que leurs propres représentants à la convention l'avaient ratifiée, et avaient élu à l'unanimité, moins la voix d'un absent, Riel président <sup>5</sup>.

9° La nouvelle de l'exécution de Scott souleva réellement "une tempête d'indignation" dans l'Ontario, mais non pas dans la province de Québec, qui se trouve pourtant au moins aussi à l'est que la première, et est encore plus étendue.

10° C'est une pure invention et une fausseté historique de donner à entendre, comme le fait l'auteur du manuel incriminé, que l'expédition militaire envoyée à la Rivière-Rouge fut organisée dans le but de venger la mort de Scott. Un trop grand nombre de ceux qui y prirent part étaient animés par un sentiment analogue; mais l'expédition elle-même avait été ordonnée avant qu'on eût eu aucune nouvelle de cette mort au Canada, à plus forte raison en Angleterre, d'où dépendaient exclusivement les soldats réguliers, qui en firent partie <sup>6</sup>.

5. "Ainsi finit cette folle expédition (*this mad-like expedition*) du Portage, dont les résultats immédiats furent la perte de deux vies et la prise de quarante-huit prisonniers par les Français" (*The Creation of Manitoba*, p. 290).

6. Thomas Scott fut exécuté le 4 mars 1870. Or, le 1<sup>er</sup> février de cette même année, un télégramme de l'agence Reuter consigné dans les dépêches officielles du temps (*Livre bleu*, p. 223), se lit ainsi: "On dit que les fusillers royaux d'Ottawa ne seront point licenciés. Au contraire, six compagnies de ce corps, avec une batterie d'artillerie, seront envoyées à la Rivière-Rouge par la voie du fort William, le printemps prochain". En outre, vingt-cinq jours après la mort de Scott, le gouvernement fédéral lui-même n'en était pas encore sûr, puisque, le 31 mars, le gouverneur général télégraphiait à lord Granville: "Nous ne savons encore si une certaine rumeur dont plusieurs journaux se

11° C'est pure calomnie d'écrire qu'à "l'approche des troupes toute ardeur militaire . . . s'éteignit dans la poitrine de Riel", puisque celui-ci avait déjà depuis longtemps abandonné toute idée de résistance aux troupes de Wolseley, ainsi que nous l'avons vu, p. 303 du présent volume, par l'aveu même de son ennemi le général Butler. Son ouvrage, *The Great Lone Land*, qui contient cet aveu est pourtant un livre bien connu, et la rencontre de son auteur avec le président du gouvernement Provisoire a tout particulièrement été plusieurs fois reproduite ou citée. Alors, n'est-il pas déshonnête d'inculquer pareilles faussetés aux enfants de race anglaise et autres ?

Si plusieurs des onze inexactitudes que nous venons de relever sont le fait de l'ignorance et des préjugés de race, il en est que la malice paraît seule avoir suggérées.

sont faits les échos, à savoir que Riel aurait fait fusiller un individu du nom de Scott, est vraie ou fausse". Ce ne fut que le 5 avril que cette nouvelle se confirma (V. Livre bleu, p. 115). Mais le 29 mars, le même personnage avait télégraphié au comte de Granville que "les troupes doivent partir pour la Rivière-Rouge vers le 20 ou le 25". La même dépêche ajoutait que, sept jours avant qu'on fût sûr de la mort de Scott, et deux avant qu'il en eût même été question, "la préparation de cent barges et de voitures de transport était (déjà) avancée, et des provisions avaient été commandées pour un millier d'hommes".

Dans ces conditions, comment les troupes pouvaient-elles avoir été levées pour venger la mort de Scott ?

Mais la meilleure réponse qu'on puisse donner à ceux qui le prétendent, se trouve dans les instructions mêmes que le gouvernement fédéral donna à son agent, le gouverneur Archibald. Nous y lisons, en effet, en toutes lettres : "Vous savez que l'état troublé des affaires au Nord-Ouest a forcé le gouvernement de la reine à envoyer dans ce pays une expédition militaire, dans le but de protéger les sujets de Sa Majesté contre l'intrusion des bandes nomades d'Indiens dont ils sont entourés, qui pourrait se produire, et aussi pour assurer la stabilité du gouvernement civil, qu'il sera de votre devoir d'organiser" (*Instructions to the Honorable A. Archibald*, p. 6; Ottawa, 1871).

Et pourtant les fanatiques d'une certaine nuance continueront probablement encore à montrer dans l'expédition de Wolseley un instrument de vengeance pour le "meurtre" (?) de Thomas Scott ! Et les badauds les croiront !!

## APPENDICE I

## LES ORANGISTES

Pour qui ne serait pas au courant du but et des mœurs de cette société néfaste, il peut être nécessaire d'expliquer ici qu'elle est composée de protestants qui, sous le couvert du manteau de fidélité à la couronne britannique, ne cessent de faire la guerre aux catholiques, ses plus dociles sujets. Leur principale raison d'être consiste, prétendent-ils, dans la répression de l'ambition démesurée de ceux-ci, répression qu'ils s'efforcent d'effectuer par des attaques réitérées contre leur Église et ses représentants, Notre Saint-Père le Pape, dont ils font profession de craindre les menées secrètes et de redouter les empiètements sur les droits de l'autorité civile, les évêques et les prêtres, qu'ils haïssent d'une haine vraiment phénoménale, et considèrent comme les agents d'un souverain étranger au Canada, et même les douces religieuses, dont la présence à l'école les offusque et dont l'habit produit sur eux l'effet d'une loque rouge sur un taureau furieux.

D'un autre côté, tout en se pâmant d'admiration devant leur propre fidélité politique à l'Angleterre, fidélité dont ils croiraient volontiers avoir le monopole, ils ne se gênent aucunement pour se révolter contre son autorité chaque fois que celle-ci refuse d'accepter leurs vues étroites et persécutrices. On l'a bien vu lorsque, par suite de certain acte de justice vis-à-vis du Canada oriental, ils menacèrent de "réduire violemment la Confédération à ses éléments originels", *to smash Confederation to its original fragments*; lorsque, au cours de la lutte qui amena le vote du *Home Rule* pour l'Irlande, ils achetèrent des Allemands des cargaisons d'armes, et se constituèrent en armée pour combattre les troupes de leur propre souverain, tout protestant qu'il était, et quand plus tard ils manifestèrent un manque de dévouement aux intérêts de l'empire britannique, qui se trahit publiquement par le peu d'empressement qu'ils mirent à s'enrôler, pour aller combattre les ennemis de cet

empire lors de la grande guerre de 1914-18. "Dans le Nouveau-Brunswick, moins de 4 pour cent sur 6.000 orangistes se sont engagés pour servir dans la présente guerre", dit l'ex-grand-maître David Hipwell" <sup>1</sup>.

De son côté, un publiciste anglais et protestant, M. Norman Murray, de l'*International Philosophical Society*, définit l'orangiste "l'un des types les plus idiots de notre temps". Il continue ainsi: "Au point de vue politique, ses prétentions ne s'accordent point avec l'histoire; car ce n'est pas à la bataille de la Boyne que les aspirations des Stuarts à la couronne durent définitivement être mises au rancart, mais à celle de Culloden, en Écosse, plus de soixante ans après. D'autre part, leurs idées et leurs pratiques sont contraires au véritable impérialisme, qui n'est supposé reconnaître aucune suprématie basée sur les idées religieuses, tous les citoyens loyaux à l'empire étant censés être sur un pied de complète égalité".

Nous ajouterons à ce qui précède les déclarations non équivoques d'un journal anglais de l'est, reproduites par une publication de la Colombie Britannique <sup>2</sup> :

"La société des orangistes a été plus d'une fois mise hors la loi par le Parlement britannique. Les hommes d'État et les historiens qui comptent en Grande-Bretagne l'ont, sans presque une seule exception, dénoncée. Les ordres du jour de l'état-major l'ont mise à la porte de l'armée anglaise. Son histoire est une histoire de trahison, de meurtres, d'émeutes, de parjures, de corruption et de faussetés. De nos jours, elle est surtout descendue à la corruption et à la fausseté; mais elle admet encore la trahison. Témoin Belfast, et les résolutions de Saint-Jean de Terre-neuve louangeant Belfast.

"Ses prétentions au titre de "loyale" <sup>3</sup> ont, depuis un

1. *Saint-John's Telegraph*, reproduit par la *Northwest Review* du 7 août 1915.

2. *The Western Catholic*, Vancouver, 17 oct. 1913, reproduisant le *Casket*, d'Antigonish, Nouvelle-Écosse.

3. C'est-à-dire "fidèle", au sens politique. Cette société a été jusqu'à incorporer cette épithète dans son titre légal!



siècle excité l'hilarité de tous ceux qui la connaissent. L'orangisme ne fut jamais loyal; il fut toujours et effrontément déloyal. L'orangisme n'observe jamais la loi. Une demi-douzaine de commissions royales<sup>4</sup> ont consigné dans leurs verdicts sa détermination bien arrêtée de mettre en pièces toute loi qui s'oppose à ses notions diaboliques de ce que les lois devraient être''.

Comment, après cela, ne pas s'étonner que pareille société puisse légalement exister dans un pays qui se dit libre comme le Canada ?

4. Ou enquêtes judiciaires instituées au nom du roi.



# TABLE DES MATIÈRES

---

## LIVRE, III

### VERS LE NORD (Suite)

#### CHAPITRE VI

##### LE P. TACHÉ NOMMÉ ÉVÊQUE (1849-51)

- On demande le P. Taché pour évêque.—Nommé.—Désintéressement des missionnaires.—Au lac Manitoba.—Taché et de Mazenod.—Négociations avec le “Comité” ..... 1

#### CHAPITRE VII

##### BATAILLE AVEC LES SIOUX (1850-51)

- Progrès civils.—Les métis et les Sioux.—Sauteux et Sioux.—Attaqués par les Sioux.—Un “manitou qui garde”.—Les métis..... 12

#### CHAPITRE VIII

##### MENTALITÉ INDIENNE (1851-52)

- Au Grand lac des Esclaves.—Inondation.—*Dénégonusyé*.—Mystique indienne.—Prière et baptême..... 26

#### CHAPITRE IX

##### MORT DE M<sup>ST</sup> PROVENCHER; SON CARACTÈRE (1853)

- M<sup>ST</sup> Provencher frappé.—Sa mort.—Le voleur.—Le bœuf qui se casse le cou.—Simplicité personnelle.—Mortifications.—Tom Harrison. .... 38

#### CHAPITRE X

##### M<sup>ST</sup> TACHÉ SUCCÈDE A M<sup>ST</sup> PROVENCHER (1853-54)

- État du diocèse de Saint-Boniface.—Appréciation protestante.—Les Indiens protestants.—Fondation et visites dans le nord.—Éducation religieuse. .... 48

## CHAPITRE XI

## OBSTACLES ET AMÉLIORATIONS (1854-55)

- Progrès.—Le P. Faraud au fort Résolution.—Au lac la Biche.—  
 Le sonneur du P. Faraud.—Un brevet de compétence.—A  
 l'Ile-à-la-Crosse. . . . . 59

## CHAPITRE XII

## SUCCÈS ET ÉPREUVES (1856-58)

- Saint-Boniface en 1856.—Service paroissial.—M<sup>gr</sup> Taché en  
 Europe.—Nouvelles recrues.—Nommé conseiller d'Assiniboia. 71

## CHAPITRE XIII

## ÉCOLES ET SACRE (1858-59)

- Les sœurs de Saint-Boniface.—Embryon d'hôpital.—Écoles pri-  
 maires.—Le P. Grandin devient évêque.—Les "Pattes d'Ours" 84

## LIVRE IV

## CONTRE L'HÉRÉSIE

## CHAPITRE I

## LE LOUP DANS LA BERGERIE (1858-60)

- L'archidiaacre Hunter.—Luttes.—Au fort Dunvégan.—Le P.  
 Grollier.—Visite de lord Southesk . . . . . 96

## CHAPITRE II

## "JUSQU'AUX EXTRÉMITÉS DE LA TERRE" (1860)

- Conditions économiques.—Hivers subarctiques.—Nouveaux mis-  
 sionnaires.—Fondations.—Difficultés du nord.—Chez les  
 Esquimaux.—Mœurs et coutumes . . . . . 107

## CHAPITRE III

## INCENDIE DE LA CATHÉDRALE (1860-61)

- Au lac Caribou.—M. Goiffon.—Chez Rolette.—Incendie de  
 l'évêché et de la cathédrale.—Au conseil d'Assiniboia.—Mère  
 Valade. . . . . 123



## CHAPITRE IV

## APPRÉCIATIONS ET CRITIQUES (1861-63)

Deux Anglais à Saint-Albert.—Le “père Lacombe”.—Fausse représentation.—Honnêteté des métis.—Le lac Caribou . . . . 134

## CHAPITRE V

## “DANS DE FRÉQUENTS VOYAGES” (1861-63)

M<sup>gr</sup> Grandin part en voyage.—François Beaulieu.—Ministère en route.—Au fort Simpson.—Sur la rivière aux Liards.—Good-Hope.—Froid.—Famine . . . . . 147

## CHAPITRE VI

## LACS ET RIVIÈRES (1862-63)

Sur le Grand lac des Esclaves.—La Providence.—M<sup>gr</sup> Faraud.—L'abbé Ritchot.—Chez les Loucheux.—Voyages sans résultats —Menées des ministres . . . . . 164

## CHAPITRE VII

## MORT ET DÉVOUEMENT (1862-64)

Nouvelle cathédrale.—Mort du P. Grollier.—Isolement.—Moulin à farine.—Métis devenus fonctionnaires . . . . . 177

## CHAPITRE VIII

## VISITE CANONIQUE ET NOMINATION ÉPISCOPALE (1864-66)

Appréciation de M<sup>gr</sup> Grandin.—Visite du P. Vandenberghe.—Consultation dans le nord.—M<sup>gr</sup> Clut . . . . . 188

## CHAPITRE IX

## CONFLITS ET DANGERS (1865-66)

Misères du nord.—Infanticide.—M. Bompas.—Le P. Lacombe sur la prairie.—Attaqué par les Cris.—Conflit sanglant . . . . . 198

## CHAPITRE X

## PRÉCIEUSES RECRUES (1866-68)

Qu'Appelle.—Recrues.—Religieuses à la Providence.—Meurtres.—Vicariat de la Saskatchewan.—Nouvelles recrues . . . . . 211

## CHAPITRE XI

## A LA VEILLE DE LA TEMPÊTE (1868-69)

Mission du lac la Biche.—Au Manitoba.—Le F. Hand.—Saint-Albert et son "palais épiscopal.—Saint-Boniface et Winnipeg en 1869.....	223
--	-----

## LIVRE V

## TROUBLES A LA RIVIÈRE-ROUGE

## CHAPITRE I

## CAUSES DU SOULÈVEMENT DE LA RIVIÈRE-ROUGE (1860-69)

La population.—Novateurs étrangers.—Les sauterelles.—Agres-sions illégales.—Louis Riel.....	237
---	-----

## CHAPITRE II

## LÉGITIMITÉ DU SOULÈVEMENT (1869)

2 Pas de rébellion métisse.—Loyauté politique.—Riel fidèle à la couronne anglaise.—Les métis anglais et les envahisseurs...	249
---	-----

## CHAPITRE III

## COMMENCEMENT DE L'INSURRECTION DE LA RIVIÈRE-ROUGE (1869-70)

Faussetés du D <sup>r</sup> Bryce.—Riel et les arpenteurs.—McDougall repoussé.—Bonne conduite des métis.—Proclamations.—Délégués à Ottawa.—Réunion populaire.....	260
---	-----

## CHAPITRE IV

## LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE (1870)

Nouvelle convention.—Gouvernement formé.—Rébellion des Anglais du Portage.—Arrestation des révoltés.—Exécution de Scott.—Sa légitimité.....	278
---	-----

## CHAPITRE V

## FIN DE L'INSURRECTION (1870)

Retour de M <sup>gr</sup> Taché.—Expédition Wolseley.—Ses méfaits dans l'Ouest.—Premiers <i>leaders</i> canadiens-français.....	296
---	-----

## CHAPITRE VI

## INVASION DES FÉNIENS (1871)

Vues des États-Unis sur le Nord-ouest.—Les féniens.—On a recours aux métis français.—Réunions politiques.—Fiasco des étrangers.....	309
---	-----

## LIVRE VI

## AUTRES LUTTES

## CHAPITRE I

## SUR LES GRANDES PLAINES (1870)

Revue des missions.—Le P. Lacombe en voyage.—Le P. Lestanc et la petite vérole.—Le P. Lacombe moralise.—Massacre.—Intervention heureuse.....	321
--	-----

## CHAPITRE II

## SANS-GÊNE DES MINISTRES ET ÉPIDÉMIE (1870-71)

Butler et nos missionnaires.—Bompas baptise.—Autre baptême protestant.—Le P. Lestanc et les métis.—Épidémie.—Dévouement du clergé catholique.....	335
---	-----

## CHAPITRE III

## ORGANISATION ET FANATISME (1871-74)

M <sup>ST</sup> Taché archevêque.—Son peuple.—La question de l'amnistie.—Au Youkon.—Calomnies des ministres.—Colonisation au Manitoba.—Première église de Winnipeg.....	351
---	-----

## CHAPITRE IV

## MORTS TRAGIQUES (1874-75)

Succès scientifiques.—Missionnaires réguliers et séculiers.—Louis Dazé.—Le P. Eynard se noie.—Le F. Alexis mangé.....	369
---	-----

## CHAPITRE V

## VISITES D'ÉTRANGERS (1875-77)

Le P. Rémas jugé par un voyageur.—Appréciations du D <sup>r</sup> Grant et du Rév. Newton.—A Sainte-Marie, à Saint-Charles et à Saint-Laurent.—Les Grandes Landes.....	383
--	-----

## CHAPITRE VI

## PROGRÈS SUR LES PLAINES (1875-77)

- A la Providence.—Le P. Gascon.—Saint-Laurent de Grandin.—  
 Au lac Canard.—Travaux du P. Lestanc..... 396

## CHAPITRE VII

## PROGRÈS MANITOBAINS (1877-78)

- Colonisation. — Saint-Jean-Baptiste. — M. Forget-Despatis.—  
 Université et hôpital.—Bonne entente.—Battleford..... 409

## CHAPITRE VIII

## D'ORDRE SURTOUT TEMPOREL (1878-80)

- Les Sioux du Canada.—Taureau-Assis.—Progrès dans l'Extrême-  
 Ouest.—Difficulté du nord.—Famine.—Spoliation au Mani-  
 toba.—M. Prud'homme à la rescousse..... 422

---

 APPENDICES

- G.—LES CLOCHES DE LA CATHÉDRALE DE SAINT-BONIFACE..... 437  
 H.—ERREURS TYPIQUES CONCERNANT RIEL ET SON ACTION..... 438  
 I.—LES ORANGISTES..... 443



## TABLE DES FAC-SIMILÉS

---

P. Faraud.....	63
P. Grollier.....	103
P. Gascon.....	135
M <sup>gr</sup> Grandin.....	148
P. Gasté.....	153
M <sup>gr</sup> Clut.....	196
P. Petitot.....	203
P. Lacombe.....	210
Autographe de Louis Riel.....	247
M. Ritchot.....	277
A.-D. Lépine.....	287
P. Lestanc.....	327
Autographe de M <sup>gr</sup> Taché.....	351
P. Eynard.....	378
P. Leduc.....	401
Gouverneur Cauchon.....	417

---

## TABLE DES GRAVURES

---

M <sup>gr</sup> Grandin, O.M.I.....	90
Esquimaux et traîtreur.....	122
La véritable cathédrale de M <sup>gr</sup> Provencher et le couvent.....	130
Le P. Gasté, O.M.I., à 30 ans.....	146
M <sup>gr</sup> Faraud, O.M.I.....	168
Le P. Lacombe, O.M.I.....	210
Louis Riel.....	246
M. Ritchot.....	274
Le gouverneur Archibald rencontrant Riel.....	318
M <sup>gr</sup> Taché archevêque.....	362
Commencement d'école indienne.....	402





